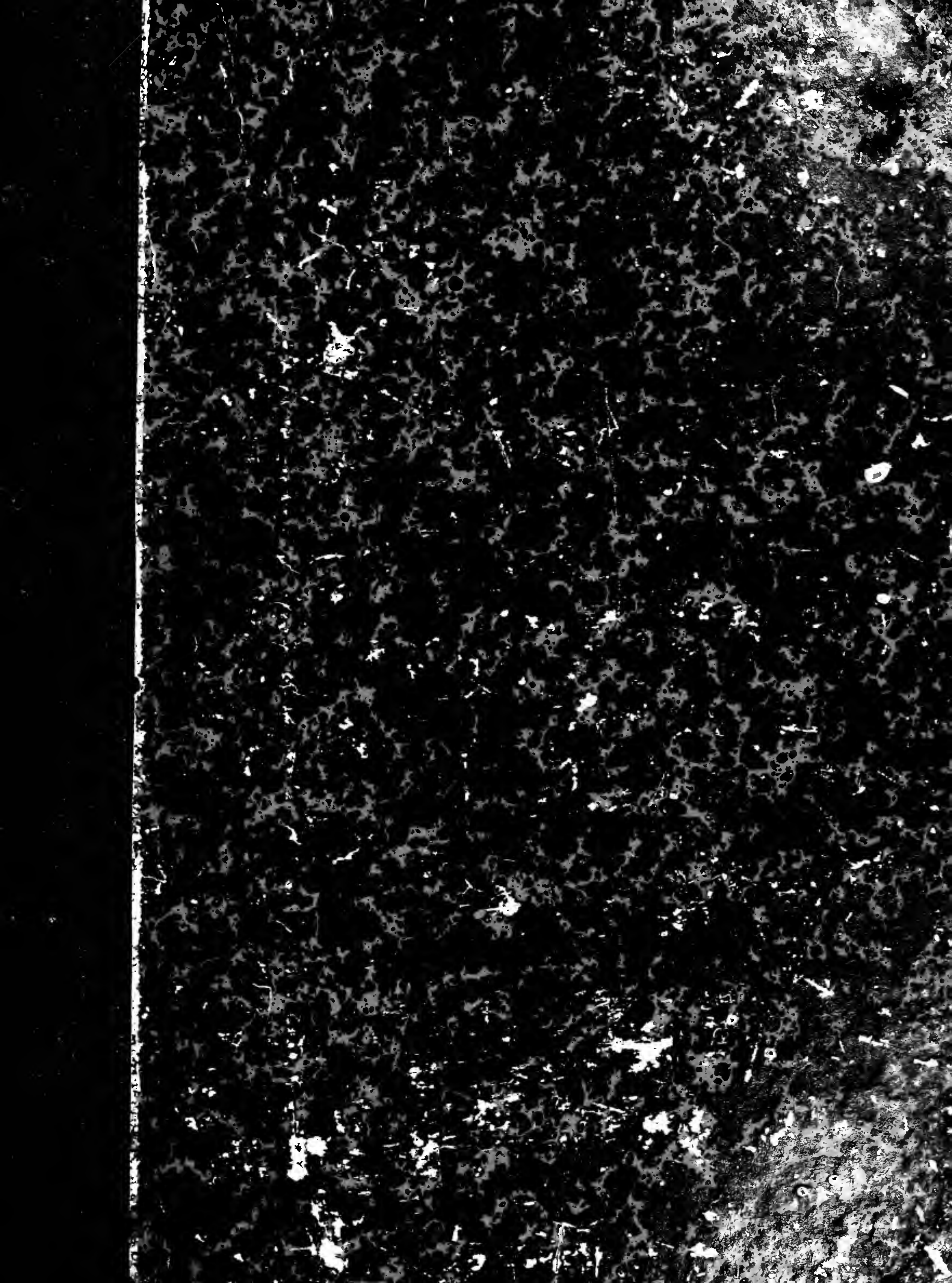
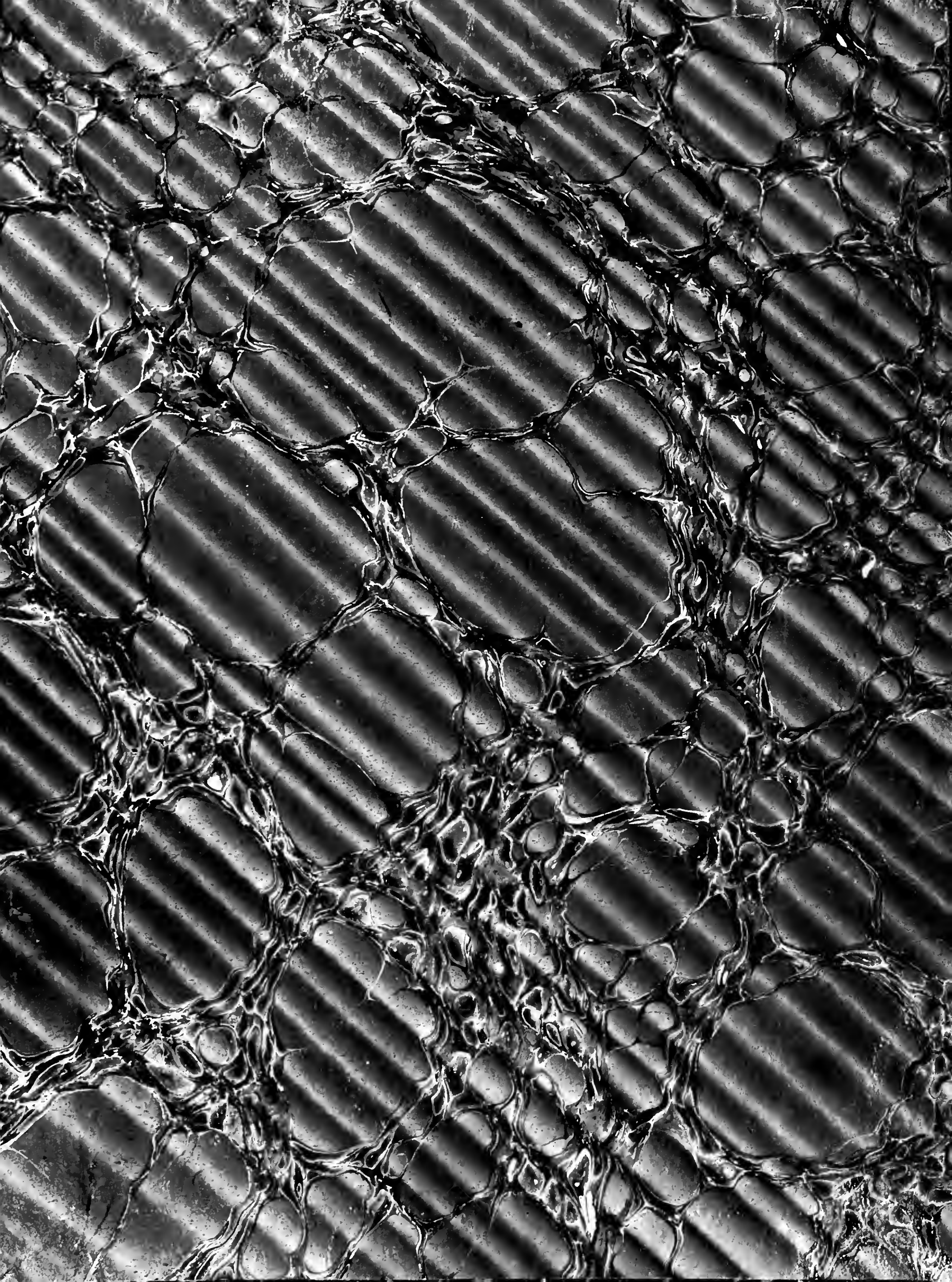
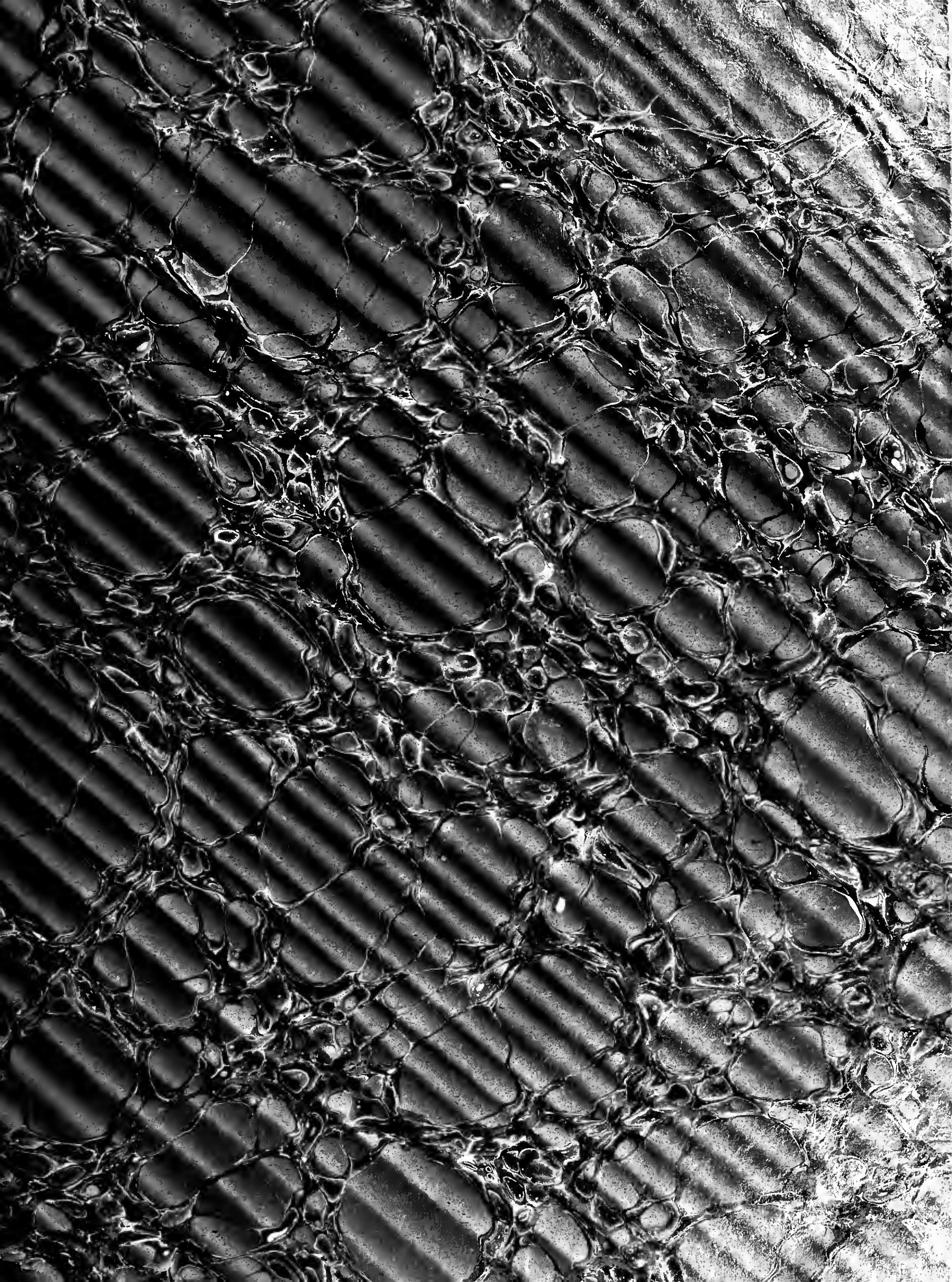






[Double [illegible]]

LE

PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE,

AYANT POUR OBJET D'APLANIR

AUX JEUNES AUTEURS

LA DIFFICULTÉ DES DÉBUTS.

DEUXIÈME ANNÉE.

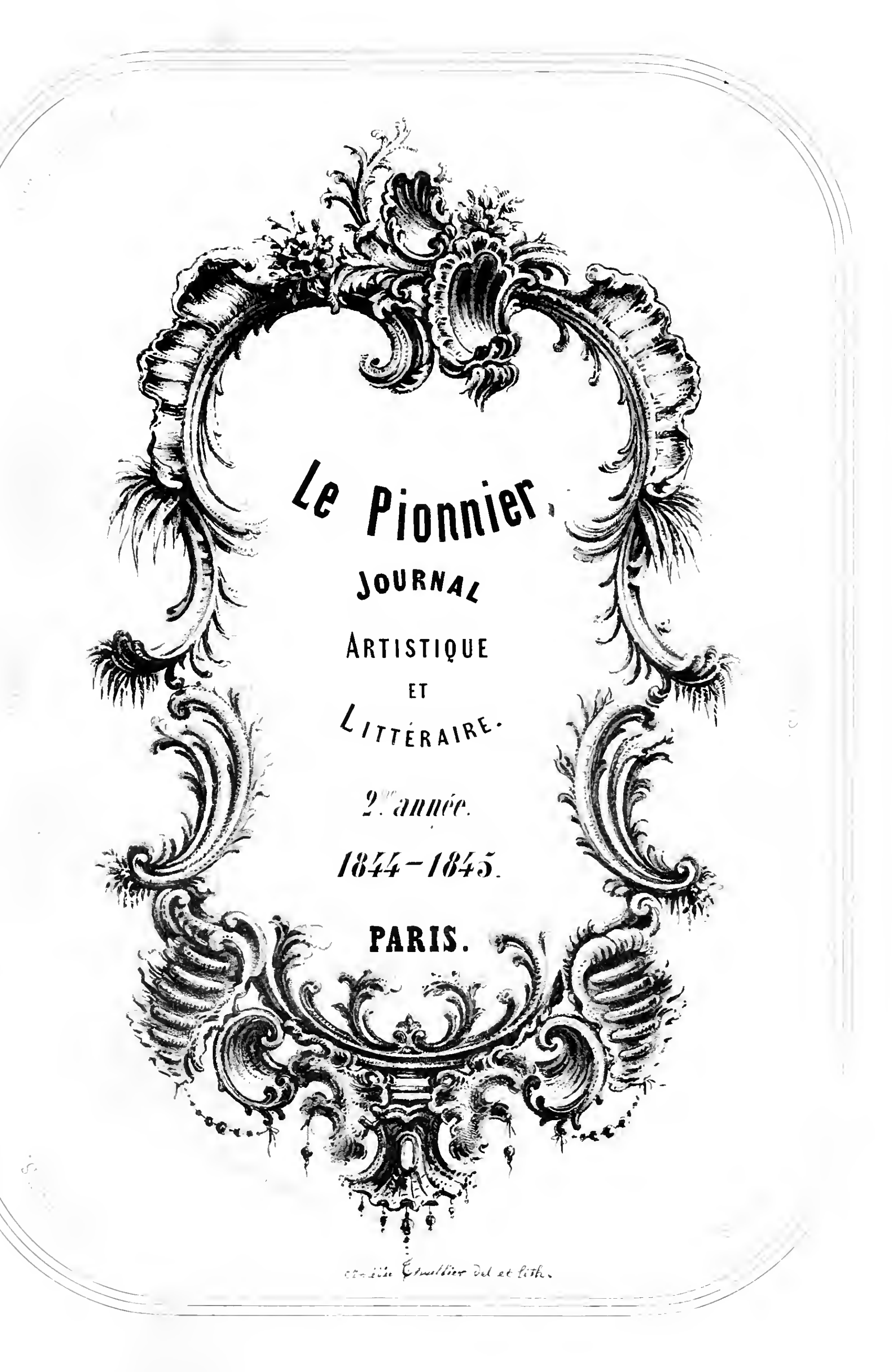

Le Pionnier,
JOURNAL
ARTISTIQUE
ET
LITTÉRAIRE.
2^e année.
1844–1845.
PARIS.
del et lith.

TABLE DES MATIÈRES
DU PIONNIER,
DEUXIÈME ANNÉE.

PROSE.

POÉSIES.

REVUES DES EXPOSITIONS D'OBJETS D'ART.

MUSIQUE.

AVIS

Au Relieur pour le placement des Lithographies ou Gravures.

Gravures de Modes.

Les douze feuilles de musique seront placées à la fin du volume, l'une après l'autre, dans l'ordre ci-dessus indiqué et qui est celui de leur publication.

Les huit feuilles de patrons de robes ou de dessins de broderies seront de même placées dans l'ordre de leur publication, et immédiatement après les feuilles de musique.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

LA ROSE DE LA VALLÉE.

I.

Vers la fin d'avril de l'année 1833, un jeune homme de fort bonne mine traversait, le fusil sur l'épaule, une de ces vastes forêts de sapins qui prennent naissance à la base des Vosges et vont couronner d'un diadême de verdure les pics les plus ardus de la montagne. Notre promeneur, — car l'éclat de ses bottes vernies est à peine altéré par une légère couche de poussière, preuve évidente que sa course n'a pas été longue, — atteignit bientôt la lisière du bois et se dirigea vers une petite maisonnette, assisse au fond de la vallée.

C'était la demeure du capitaine Morizot, vieux grognard de l'empire, débris de nos victorieuses phalanges, ruine vivante d'une époque, rapprochée de nous, et dont les héros ont déjà la taille des géans, bien qu'on ne les aperçoive pas encore au travers du microscope des siècles. M. Morizot avait cinquante ans accomplis; mais ses cheveux grisonnaient à peine. Son front, légérement dépouillé dans les environs des tempes, n'offrait pas une ride. C'était une de ces natures de bronze, qui résistent à la fatigue et au chagrin ; car,— nous devons le dire ici,—le capitaine avait essuyé de terribles épreuves. Une femme, qu'il aimait de toutes les forces de son âme, l'avait indignement trahi. Le soldat, à son retour des camps, espérait retrouver cette femme, comme il l'avait connue jadis, aimante et pure. Il voulait en faire sa compagne ; mais, ainsi que tant d'autres, il fut sacrifié lâchement à l'absence. Depuis dix-neuf ans bientôt que cette trahison lui avait déchiré le cœur, le capitaine souffrait comme au premier jour, et souvent il lui arrivait de repousser les caresses de sa fille, aimable et douce enfant, qui venait lui sourire quand elle voyait son front devenir sombre et de grosses larmes s'échapper de sa paupière.

— Laisse-moi, Louise, laisse-moi ! disait alors le capitaine, d'une voix rude et emportée: tu lui ressembles, et ta vue me rappelle d'odieux souvenirs !

Mais, se repentant bientôt de ces paroles, que lui arrachait une implacable douleur, le vieux soldat s'approchait de Louise, qui s'était reculée, toute tremblante ; puis il l'embrassait doucement au front.

La jeune fille essayait alors de connaître la cause de ces brusqueries imprévues.

Non, non, lui répondait M. Morizot, ne m'interroge pas... Tu es ma fille ; oh ! oui tu es ma fille et je t'aime !

A part ces légers nuages, la vie de la maisonnette était paisible et pleine de charmes. Le capitaine avait une pension de quinze cents francs, qui était plus que suffisante à ses besoins modestes et à ceux de Louise. Par une originalité fort singulière, M. Morizot avait voulu que la jeune fille fût élevée comme la plus simple des paysannes. Il veillait lui-même à lui donner l'éducation du cœur ; mais, pour l'éducation de l'esprit, il ne paraissait y songer en aucune sorte. Chez le vieux soldat, cette conduite était le résultat d'un système bien arrêté; nous croyons même qu'il eût été médiocrement satisfait d'apprendre qu'un autre se chargeait de réparer cet oubli volontaire.

C'était pourtant ce qui avait lieu depuis deux mois.

Lorsque le capitaine s'absentait de la maisonnette, Louise avait soin d'éloigner une vieille domestique, qui l'aidait dans les travaux du ménage. Alors elle montait à sa chambre, s'approchait de la fenêtre et agitait, en dehors, un voile blanc. La jeune fille était sûre que le signal serait aperçu de M. Ernest Forestelle, neveu du plus riche fabricant de planches des environs.

En effet, aussitôt que le bienheureux voile paraissait dans l'air, celui qu'il appelait s'empressait de quitter la splendide demeure de son oncle, située à quelque distance, sur la pente de la montagne. C'est Ernest Forestelle que nous venons de voir traverser la forêt de sapins qui sépare le château du fabricant de la maisonnette du capitaine.

Ce dernier venait de partir pour aller à Raon-l'Etape toucher le trimestre de sa pension.

Joyeuse et souriante, Louise attendait Ernest sur le seuil de la porte. A l'approche du jeune homme, elle courut à sa rencontre, et tous deux se dirigèrent du côté d'un petit jardinet, fermé d'une haie vive et cultivé par M. Morizot lui-même, lequel n'avait plus que deux passions, celle de la chasse et celle du jardinage. D'une imperceptible portion de terrain, qui avoisinait sa demeure, le capitaine avait fait une espèce d'Eden en miniature. Toutes les plantes de la montagne, la térébinthe aux grappes odorantes, la bruyère aux fleurs d'or, la pervenche aux corolles d'azur, et la famille entière des myrtes et des seringas se trouvaient là réunies, mariant leurs branches flexibles et mélangeant leurs parfums. Des berceaux de chèvrefeuille et de vigne sauvage étaient disposés aux quatre coins de ce gracieux parterre, et ce fut sous l'un de ces berceaux que Louise conduisit son jeune professeur.

Ils s'assirent l'un et l'autre devant une table formée par deux planches de sapin, clouées solidement sur quatre pieux enfoncés dans le sol. Sur cette table, il y avait des livres et un cahier d'écriture, que là jeune fille plaça triomphalement sous les yeux d'Ernest.

— Voyez, dit-elle, comme j'ai bien travaillé ce matin !

— En effet, répondit le jeune homme, vous serez bientôt plus habile que votre maître, Louise !

— Oh ! que non, monsieur Ernest ! Songez combien de choses il me faut encore apprendre. Je sais lire couramment, j'écris un peu.... mais l'histoire ! mais la géographie ! Je suis honteuse d'être aussi ignorante, et quand je pense que vous avez eu la bonté de m'instruire, moi, pauvre fille... Je ne pourrai jamais vous exprimer toute ma reconnaissance.

— Ne parlons pas de cela, Louise. Dites-moi.... votre père ne se doute de rien encore?

— Non, mais je me trahirai bientôt, c'est inévitable. Comme je vous le disais tout à l'heure, près de vous, monsieur Ernest, je suis honteuse de mon ignorance: vous êtes si savant! Mais avec mon père, c'est autre chose; je suis fière du peu que je sais, et, à chaque instant, je meurs d'envie.... Tenez, hier encore, M. Joseph Cornu, vous savez, le secrétaire du juge de paix de Raon? lisait au capitaine les *Fastes de la Gloire*; eh bien! j'étais sur le point de m'emparer du livre et de lire à mon tour.

— Quelle imprudence! Oh! ne faites jamais une pareille chose, Louise, je vous en conjure!

— Mon Dieu, monsieur Ernest, cela vous contrarierait donc, si j'apprenais à mon père combien vous êtes bon, combien vous êtes obligeant pour moi?

— Non, Louise, répondit le jeune homme avec embarras; mais je veux attendre que ma tâche soit accomplie et que vous soyez savante, bien savante.

— Et cela durera-t-il long-temps encore?

— Oh! non, car vous avez des dispositions admirables, et je suis sûr qu'avant un mois...

— Vrai? dit-elle, en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre; alors je vais travailler avec courage.... Ne perdons pas une minute.

— La surprise que vous ménagez au capitaine sera bien plus grande lorsque vous pourrez lui raconter l'histoire de son empereur, poursuivit Ernest, en taillant la plume de Louise.

— Vous avez raison, dit la jeune fille. Mon père vous aime déjà beaucoup, monsieur Ernest; mais il vous aimera bien davantage quand je lui dirai tout ce que je vous dois.

— Peut-être sera-ce tout le contraire, Louise; peut-être M. Morizot me blâmera-t-il...

— Et pourquoi donc? fit-elle avec une candeur charmante.

— Mais... je ne saurais trop vous dire... Le capitaine est parfois si original! Ainsi, par exemple, il n'a jamais voulu, malgré les invitations réitérées de Mme Forestelle, ma tante, vous amener aux réunions du château.

— Mme Forestelle est bien bonne et bien aimable, répondit la jeune fille; mais que ferait une pauvre paysanne, au milieu d'un si grand nombre de dames élégantes? Bonté divine! je tremble, rien que d'y songer. Voyez-vous, monsieur Ernest, il faut que chacun demeure à sa place, comme dit mon père. Je suis bonne à soigner mon petit ménage et à vous préparer à souper, lorsque vous revenez tous les deux de la chasse, harassés de fatigue. Sortez-moi de là, je ne suis plus capable de rien... Mais vous ne finissez pas de tailler cette plume, monsieur Ernest: je n'écrirai donc pas aujourd'hui?

—Pardonnez-moi, Louise.Convenez pourtant que le capitaine a tort de vous laisser ainsi avec des vêtemens de paysanne. Sous un costume de ville, vous seriez charmante.

— Vous croyez, monsieur Ernest?

— Si je le crois, Louise! Ah! pourquoi M. Morizot n'a-t-il pas voulu vous laisser venir, ce soir, au bal du château? Je suis persuadé qu'avec la plus simple des parures, vous auriez éclipsé Mlle Victorine de Fontanges.

— Quelle folie! dit la jeune fille.

— Et puis votre présence m'aurait soutenu, m'aurait donné du courage... car je suis bien malheureux, Louise.

— Sainte-Vierge! vous pleurez, monsieur Ernest? s'écria-t-elle, en se levant tout émue et en s'approchant du jeune homme. Ce n'est pas moi qui vous ai causé du chagrin, n'est-ce pas? ce serait bien involontairement, je vous le jure, car je vous aime... Il me semble quelquefois que vous êtes mon frère.

— Oh! oui, Louise, vous êtes bonne, sensible, vous avez toutes les qualités d'un ange.

Puis il reprit, à voix basse, en se parlant à lui-même:

— Et Frédéric me conseille de la séduire? Non, jamais! je serais un lâche!

— Ecoutez... dit tout à coup la jeune fille, en prêtant l'oreille il me semble... comment, déjà de retour?

— C'est la voix du capitaine, dit Ernest, qui se leva précipitamment: je ne veux pas qu'il me rencontre... Au revoir, Louise, au revoir!

Et le jeune homme, prenant son fusil, qu'il avait déposé dans un coin du berceau, sortit en toute hâte, après avoir serré la main de son élève, et sauta lestement par dessus la haie de la clôture du jardin. Quelques secondes après, il avait disparu derrière les arbres de la vallée, pendant que Louise se disait, en cachant ses livres et ses cahiers sous une touffe de chèvrefeuille:

— Allons, voilà que je ne prendrai pas de leçon aujourd'hui... Et ce pauvre M. Ernest qui est malheureux! s'il avait pu seulement me dire ce qui le chagrine, je l'aurais consolé peut-être.

— Louise! Louise! cria la grosse voix du capitaine.

— Me voici, mon père, répondit-elle, en accourant avec la légèreté d'un oiseau.

— Tu ne m'attendais pas encore, n'est-ce pas, mon enfant? Figure-toi que je rencontre, à moitié chemin de Raon... devine qui? le receveur particulier lui-même, qui se promenait en char-à-bancs, tandis que j'allais à son bureau pour toucher mon trimestre. En vérité, ces messieurs-là sont sans gêne! Après tout, j'en serai quitte pour retourner demain à la ville. Mais j'ai fait une autre rencontre, ajouta le capitaine, en montrant un gros garçon joufflu qui se tenait planté comme un terme sur le seuil de la maisonnette. C'était aujourd'hui le tirage, et ce poltron de Joseph Cornu a pris le numéro *cent vingt*.

— Comme vous le dites, capitaine, répondit le secrétaire du juge de paix, en ôtant, pour saluer Louise, son castor, orné de rubans aux couleurs nationales, et je m'en félicite, palsambleu!... Ne vous effrayez pas, mademoiselle, palsambleu est un très joli mot dont j'ai fait la découverte dans un roman moderne.

— Quoi! monsieur Joseph Cornu, vous lisez des romans? demanda Louise.

— Si je lis des romans, vertubleu!.... Vertubleu, mademoiselle, est encore un autre mot, parfaitement distingué, que l'on veut, à ce qu'il paraît, remettre en vigueur. Si je lis des romans? mais j'en fais ma nourriture, je les dévore: c'est l'expression la plus convenable dont je puisse me servir.

— Des romans, dit la jeune fille avec naïveté, ce doit être une lecture bien amusante.

— Oui, par la corbleu! je vous l'affirme... Par la corbleu, mademoiselle, était le juron favori de sa majesté Louis XV, et je suis enchanté de pouvoir, en ce moment, vous parler la langue de ce grand roi. Les romans, voyez-vous, les romans....

— Qui parle, ici, de romans? s'écria M. Morizot, qui, pendant le dialogue rapporté ci-dessus, avait été déposer dans la salle voisine sa canne et son chapeau.

— Eh! ventrebleu! c'est moi, capitaine!... Ventrebleu, vous le saurez, est un autre juron que les seigneurs du siècle de Louis XV....

— Et pourquoi parles-tu de romans devant ma fille? cria M. Morizot, d'une voix de tonnerre, en se précipitant sur le malencontreux conscrit.

— Pourquoi?..... Dame, capitaine.... Aie! si vous avez envie de m'étrangler, dites-le.

— Mon père, s'écria Louise, que vous a donc fait ce pauvre garçon?

— Au fait, j'ai tort, dit M. Morizot, en lâchant Joseph Cornu, qu'il venait de saisir à la gorge. Là, conviens avec moi que tu es un imbécile.

— Je conviendrai de tout ce qu'il vous plaira, capitaine, pourvu.... Palsambleu! quel poignet vous avez, pour votre âge!

— Les romans... se dit le vieux soldat, qui se parlait à lui-même, ce sont les romans qui l'ont perdue!.... Mais, encore une

fois, j'ai tort de m'alarmer, continua-t-il en s'adressant à Louise; car, Dieu merci, mon enfant, tu ne sais pas lire, et c'est une chose dont je me félicite chaque jour..... Mais comme te voilà pâle et tremblante! C'est pourtant moi qui viens de t'effrayer de la sorte... Allons, je suis un brutal, c'est convenu. A propos, Joseph, es-tu d'avis de souper avec nous?

— Par la corbleu, capitaine, j'accepte.

— Ah ça, qu'est-ce qu'il a donc, cet animal, avec ses vertubleu, ses corbleu? Je ne lui ai jamais connu ce baragouin.

— Mais, capitaine, c'est une manière de jurer très innocente: autant celle-là qu'une autre.

— Et pourquoi jurer, je te le demande? Est-ce que tu m'entends jurer, moi qui suis un vieux soldat? Tu ne te figures pas comme tu es bête quand tu affiches de pareilles prétentions.

— Merci, capitaine.

— Il n'y a pas de quoi. C'est décidé, tu soupes avec nous, et, pour fêter ton numéro, nous décachetterons une bouteille de vin du Rhin. Ça, voyons, Louise, ajouta M. Morizot, va bien vite aider la vieille Madeleine et fais-nous souper de bonne heure... Tu sais que je suis invité ce soir au château.

— Eh! mais, s'écria Joseph, je dois y aller aussi, moi! Le juge de paix ayant reçu sa lettre d'invitation, M. Forestelle ne pouvait pas se dispenser de m'envoyer la mienne.

— C'est parfaitement juste. Et tu vas te présenter sans doute avec cette bigarrure à ton chapeau?

— Non, capitaine: Mlle Louise aura la bonté de me découdre les rubans.... N'est-ce pas Mlle Louise? Tiens, elle est partie!... Alors, tant mieux, j'ai quelque chose à vous dire... qui la concerne.

— Ah! ah!

— Chemin faisant, j'ai eu vingt fois la bouche ouverte pour vous communiquer mes aveux, et je n'ai pas osé, capitaine.... A la fin du compte, vous ne me mangerez pas, et je me risque.

— Parle, dit M. Morizot, qui prit place sur un banc de pierre adossé contre le mur de façade de la maisonnette. Viens t'asseoir là, près de moi... Tu ne m'en veux donc plus de ma brutalité de tout à l'heure?

— Vous en vouloir, par exemple! Toutes les fois que vous aurez des bourrasques de cette nature, ne vous gênez pas, capitaine... Allez toujours! allez toujours!

— Brave garçon! dit M. Morizot, qui serra vivement la main du jeune homme. C'est que, vois-tu, lorsque j'entends parler de ces livres infâmes, il me prend comme des accès de frénésie... Les romans m'ont coûté tout le bonheur de mon existence!

— Eh bien, capitaine, je n'en lirai plus, je vous le jure.

— Oh! pour toi, je suis sans crainte. S'il y a du ridicule dans ce genre d'ouvrages, tu le prendras sur le champ; mais le venin n'aura pas d'influence sur ta bonne et franche nature. Voyons, qu'as-tu de si pressant à me communiquer?

— Dame, capitaine..., répondit Joseph Cornu, qui faisait tourner son feutre entre ses genoux, je ne sais trop par quel bout m'y prendre. Vous savez que je gagne six cents francs chez le juge de paix de Raon: c'est un beau denier, capitaine! il est vrai que je ne suis ni logé, ni nourri, ni blanchi; mais c'est égal, je me mets toujours une vingtaine de francs de côté tous les mois, et, lorsque ma grand'tante s'avisera de trépasser... ce que je ne désire pas, au contraire! j'hériterai d'une petite somme assez ronde et je pourrai bien acheter le greffe..... Vous comprenez, capitaine?

— Oui, mais achève.

— Ah! diable! je n'ai pas commencé par le plus difficile!

M. Morizot souriait dans sa barbe. Il voyait bien où le pauvre garçon en voulait venir et s'amusait beaucoup de l'embarras de sa contenance. Le secrétaire de la justice de paix continuait à tourmenter son feutre, et le capitaine espérait que Joseph Cornu finirait par transformer ledit feutre en un claque de la plus belle espèce. Comme ils devaient aller ensemble au bal du fabricant de planches, M. Morizot ne jugea pas convenable de s'opposer à la métamorphose.

— Ça, voyons, as-tu perdu le fil de ton discours?

— Non, capitaine.. mais j'ai tellement peur d'un refus.. Bah! je suis un imbécile!

— C'est toi-même qui le dis.

— Depuis deux ans, que je vous connais... Oui, capitaine, voilà deux ans que je vous rends visite presque tous les soirs. Pour venir de Raon-l'Étape, il y a tout au plus une demi-heure de marche, et, l'été quand il ne fait pas d'orage, l'hiver quand il gèle, j'accours après la fermeture du bureau; je viens vous lire les *Fastes de la gloire* ... un ouvrage bien intéressant, mais que je sais par cœur!

— Après?

— Dame, capitaine, j'ai usé pas mal de chaussures, et je dois vous le dire, ce n'était pas uniquement à votre intention.

— Eh bien! c'est poli, ce que tu me dis là.

— J'étais sûr que vous alliez vous fâcher... N'importe, je lâcherai le grand mot, j'en aurai le cœur net: j'aime Mlle Louise!

— Ah! vraiment?

— Oui, capitaine.... et si mon audace vous offense, voilà ma tête, je vous autorise à la prendre.

— Garde-la mon garçon, dit M. Morizot en souriant.

— Vous ne vous fâchez donc pas, capitaine? demanda Joseph Cornu, dont la figure était rayonnante.

— Tu le vois bien, ce me semble. Ecoute... Tu viens me prier de te donner la main de ma fille...

— Et vous me l'accordez? fit le secrétaire.

— Peste! comme tu y vas! il nous faut au moins le consentement de Louise.

— Ah! mon Dieu! voilà que je tremble à présent. Si elle allait refuser d'être ma femme?

— Et pourquoi refuserait-elle? n'es-tu pas un brave, un honnête garçon, dont le modeste avenir est à peu près assuré? Tu es un peu naïf sans doute, mais le mariage te dégourdira.

— Je l'espère bien, capitaine.

— Ah! ah! fit M. Morizot, voici justement Louise, qui vient nous annoncer que la table est servie.

En effet, la jeune fille se montrait au seuil de la porte. Tous les jours, à l'heure du repas, elle ajoutait quelques légers détails à sa toilette, et, sous le costume original et gracieux des montagnardes, Louise était ravissante. Un béret de velours, coquettement placé sur sa jolie tête, dégageait son front pur et laissait tomber en bandeaux ses cheveux, d'un noir d'ébène. Elle portait au cou la petite croix d'or, bénie au contact des reliques de la *Sainte-du-Rocher*. Son corsage, également de velours, dessinait sa taille légère, et sa jupe courte, en simple toile grise des montagnes, était rehaussée par un tablier d'indienne, d'une couleur éclatante. Rien de naïf, de candide et de virginal comme cette belle jeune fille, ornée de toute sa pudeur et de toute son innocence: aussi l'appelait-on dans le voisinage la Rose de la Vallée. Louise était brune; ses joues, un peu hâlées par le soleil des Vosges, avaient l'éclat velouté de la pêche; ses grands yeux bleus, voilés par de longs cils noirs, eussent fait tressaillir les pinceaux de Raphaël et du Corrége, et deux adorables fossettes, creusées à chacun des angles de sa bouche vermeille, rendaient son sourire aussi doux que celui des anges.

En ce moment, le visage de Louise était éclairé par les derniers rayons du jour, qui filtraient doucement au travers des sapins de la montagne. Le secrétaire, en la voyant si belle, tremblait d'espoir et de bonheur.

— Approche, Louise, dit M. Morizot: tu ne te douterais jamais de la confidence que Joseph vient de me faire.

— Oh! non, capitaine, pas à présent! murmura le jeune homme avec un air de supplication craintive. Si j'étais refusé, je n'aurais plus le moindre appétit, je vous assure. J'aime beaucoup mieux que vous entamiez la chose au dessert, entre deux gorgées de votre excellent vin du Rhin... Supposons qu'un malheur m'arrive, j'aurais plus de courage et de force pour le supporter.

— Diable ! fit M. Morizot, tu es un gaillard de précautions..... Va pour le dessert.

Il entra dans la salle. La jeune fille et Joseph le suivirent.

La maisonnette n'avait qu'un seul étage. Le rez-de-chaussée se composait de la salle, dans laquelle nous venons d'introduire nos lecteurs, et d'une autre pièce, qui servait à la fois de cuisine et de logement à la vieille Madeleine. L'étage au-dessus était pris tout entier par la chambre de M. Morizot et par celle de Louise. Sur le derrière de la maisonnette se trouvaient alignées plusieurs huttes, couvertes en chaume, et destinées, les unes au bétail et les autres au peuple criard de la basse-cour. Tout cela respirait un air de simplicité pastorale, qui faisait plaisir à voir. Çà et là, des fontaines d'une eau limpide jaillissaient des tuyaux mousseux, nettoyaient le pavé de la cour et entretenaient la salubrité des étables. Les murailles étaient tapissées de lierre, et quand, après une pluie d'orage, le soleil faisait briller les gouttes d'eau suspendues à cette verdure, on eût dit que la pauvre et modeste demeure du capitaine étincelait, comme le palais des fées, d'émeraudes et de saphyrs.

Mais rentrons dans la première pièce de la maisonnette, où nous avons laissé tous nos personnages, en train de prendre le repas du soir.

Cette pièce était celle où l'on recevait les étrangers, bien qu'elle n'eût pas la moindre apparence de luxe. Les Vosges touchent de près à l'Allemagne, et le caractère de nos montagnards a plus d'un rapport avec le caractère germanique : même hospitalité franche et sincère, mais aussi même réserve, même défense à l'indiscrétion de pénétrer dans le mystérieux sanctuaire de la famille. La salle dont nous parlons était vaste et spacieuse. Au fond, se trouvait une immense cheminée, dont le vaste chambranle pouvait abriter dix personnes pendant les veillées d'hiver. A droite de ce foyer patriarcal, se dressait un lit, aux rideaux de serge verte, où couchaient les amis de la maison, lorsqu'une de ces orages si fréquents dans les Vosges interceptait tout à coup les communications, changeait les ruisseaux en torrens et défendait au visiteur de regagner son domicile sans danger pour ses jours. Ernest Forestelle et Joseph Cornu avaient dormi plus d'une fois sur cette couche hospitalière et rêvé de la jeune fille qu'ils aimaient... car le lecteur intelligent n'a pas été jusqu'ici sans comprendre que le secrétaire du juge de paix et le neveu du fabricant sont rivaux, bien qu'ils ne s'en doutent guère encore. Les autres côtés de la salle étaient envahis par des planches, chargées de vaisselle d'étain, dont le brillant faisait honneur à la ménagère. Sur ces mêmes planches, on voyait, rangés à la file, des pots de lait, des terrines de beurre et des boîtes de sapin contenant ces fromages mous, dont les baigneuses de Plombières sont si friandes. Ces petites industries champêtres avaient le double avantage d'occuper les journées de Louise et d'augmenter les revenus de M. Morizot ; car, tous les samedis, la vieille Madeleine chargeait le dos d'un âne du surcroît de ces provisions domestiques et allait vendre le tout au marché de Raon.

Cependant le souper tirait à sa fin. Le capitaine venait d'allumer sa pipe et de déboucher cette fameuse bouteille de vin du Rhin, dont il a été question plus haut. Joseph Cornu portait alternativement ses regards inquiets du père à la fille, et M. Morizot, en voyant l'embarras du secrétaire, souriait doucement dans sa barbe et lançait au plafond d'épaisses bouffées de tabac d'Alsace.

Tout à coup, il s'écria, sans autre préambule :

— Dis-moi, Louise, est-ce que tu voudrais te marier, mon enfant ?

La jeune fille regarda le capitaine avec surprise.

— Mon père, dit-elle, si vous le jugez convenable... Vous savez bien que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre.

— Voilà ce qui s'appelle répondre. Toutefois, je serais au désespoir de forcer ton inclination, ma chère petite. Que penserais-tu d'un mari de cette espèce-là? poursuivit-il, en frappant sur l'épaule de Joseph Cornu.

— Il me semble, mon père...

— Allons, parle sans crainte.

— Que M. Joseph serait un bon mari... qui rendrait sa femme bien heureuse.

— Oh ! oui, mademoiselle ! s'écria le secrétaire, qui se leva de son siége et courut se jeter aux genoux de la jeune fille : ma vie tout entière sera consacrée à votre bonheur. O mon Dieu ! ce n'est pas un rêve ! elle consent à être ma femme ! Vous m'aimez donc, Louise ?

— Mais, répondit-elle avec un doux sourire, on n'accueille avec joie que ce qu'on aime, et toutes les fois que vous êtes venu nous voir...

— Je suis aimé, capitaine ! je suis aimé, comprenez-vous ? s'écria Joseph, en se relevant et en faisant sauter son feutre en l'air. Et je suis quitte de la conscription ! deux bonheurs en un jour ! Il y a de quoi devenir fou !

— Je te reconnais bien là, poltron, dit Morizot, qui essuyait une larme d'attendrissement. Tu avais une peur atroce d'aller combattre les Bédouins et de laisser ta peau dans les environs de l'Atlas.

— Dame ! capitaine, je voudrais vous y voir.

— Qu'entends-tu par ces paroles ?

— Pardon... je dis une bêtise. Un vieux dur à cuire comme vous, ça ne demande que plaie et bosse ! Enfin, convenez-en, ce sera beaucoup plus agréable pour vous de nous voir là tous les deux, ma petite femme et moi, vous câliner du matin au soir... Et puis, nous aurons des enfants, capitaine, des chérubins d'enfans qui ressembleront à Louise...

— Ah ça ! veux-tu bien te taire ? dit M. Morizot, se levant à son tour et prenant l'oreille de Joseph Cornu, qu'il secoua rudement. Fais-moi le plaisir de garder ces discours la pour un peu plus tard... Voyons, à quand la noce ?

— Le plus tôt possible, capitaine.

— On ne te parle pas, à toi... Réponds, Louise.

— Quand il vous plaira, mon père.

— Va, tu es une bonne fille, dit M. Morizot en l'embrassant avec tendresse. Brosse mon habit et découds les rubans du chapeau de ton futur, car nous allons partir.

— Faudra-t-il vous attacher votre croix, mon père ?

— Certainement, dit Joseph.

— De quoi te mêles-tu ?

— Écoutez donc, à présent je suis de la famille... j'ai voix délibérative.

— C'est clair, et je dois obéir, dit M. Morizot, en ouvrant un petit coffret de nacre placé sur la cheminée.

Il en tira une croix de la Légion-d'Honneur et dit, en la montrant à Louise et à son prétendu :

— Voilà le seul héritage que je vous laisserai, mes enfants. Ma pension n'est pas lourde : nous la mangeons presque tout entière, et vous savez qu'elle s'éteint avec moi.

— Bon ! s'écria Joseph, qui fit de nouveau sauter au plafond son castor, que la jeune fille venait de lui remettre après l'avoir débarrassé de tout ornement superflu, j'oubliais de vous parler d'une chose... Ma parole d'honneur, la joie me rend stupide! Sachez donc, beau-père, sachez donc, mademoiselle Louise, que nous allons être riches, peut-être, que nous allons rouler sur l'or!

— Es-tu fou ? demanda M. Morizot.

— Non pas, je possède en ce moment toute mon intelligence. Vous savez, capitaine, que M. Forestelle a mis son château en loterie... son château, celui-là même où nous allons ce soir.

— Eh bien ?

— Voici... j'avais trois cents francs dans ma tirelire et j'ai pris deux billets avec mes économies de deux ans.

— Double nigaud ! Ne vois-tu pas que ce vieil avare de M. Forestelle qui, je crois, a l'intention de se retirer à Paris, car il a fait une fortune colossale en ruinant avec sa mécanique toutes les industries de nos pauvres scieurs de planches...ne vois-tu pas, dis-je, que, désespérant de trouver un acquéreur pour sa maison de campagne, son château, si tu l'aimes mieux, il l'a mis

en loterie, dans le seul but d'en obtenir un prix plus élevé ?

— Je ne dis pas le contraire, capitaine.

— C'est une indignité que ces loteries ! continua M. Morizot ; car elles n'ont d'autre résultat que de faire naître l'avidité dans l'âme du pauvre et de le priver de ses dernières ressources, en excitant en lui la soif du gain. Le gouvernement, je l'espère, les défendra tôt ou tard. Combien de malheureux vont se repentir d'avoir jeté leurs économies dans ce gouffre... Et toi-même, imbécile, toi-même...

— Ah! moi, c'est différent ! j'ai de la chance, et j'en appelle au numéro *cent vingt*, le plus haut du tirage, et que j'ai pincé du premier coup sous le nez du maire... à preuve que ce respectable magistrat m'a dit, avec un accent de bonté paternelle : « Cet animal de Cornu ! Dieu me pardonne, il est né coiffé ! » Là, voyez-vous, capitaine, chacun s'en rapporte. Et puis, il faut tout vous dire, j'ai pris les billets au nom de M^lle^ Louise... Un ange d'innocence comme elle, ça doit gagner partout et toujours.

— Comment ! dit la jeune fille, vous avez fait une pareille folie ?

— Mon Dieu, oui, ma chère Louise, et, bien plus, j'ai choisi les chiffres correspondans à votre âge et au mien, dix-huit et vingt-un... Si nous ne gagnons pas, il y aura de la malice.

— Tais-toi, dit M. Morizot, car tu finiras, bien sûr, par me mettre en colère.

— Bah ! s'écria Joseph, après tout, si le sort ne nous est pas favorable, ce seront trois cents francs de perdus, et il me restera toujours ma petite femme, un vrai trésor, n'est-ce pas, capitaine? Mon Dieu, les plus heureux en ce monde ne sont pas les plus riches, et je suis bien sûr que M. Ernest Forestelle est moins satisfait d'épouser M^lle^ Victorine de Fontanges, que je ne le suis d'épouser Louise. La réunion de ce soir m'a tout l'air d'une fête de fiançailles.

— Quoi ! dit la jeune fille d'une voix émue, M. Ernest va se marier ?

— Oui, mon enfant, répondit M. Morizot, et j'ai bien peur, en effet, que son grippe-sou d'oncle ne le force à ce mariage, parce qu'il voit au bout quatre cent mille francs de dot. J'en serais désolé pour M. Ernest, car c'est un brave et digne jeune homme.

—Certes oui, capitaine ! et qui vaut mieux dans son petit doigt que son ami Frédéric d'Ormeuil dans toute sa personne... Vous savez, ce godelureau qui veut conter fleurette à toutes les paysannes d'alentour ? Si je le trouvais jamais rôdant autour de ma future... sacristie !

— Allons, bavard que tu es, dit M. Morizot, voici l'heure de partir, et chemin faisant nous causerons de nos affaires. Bonsoir, Louise ; bonsoir, mon enfant... mais comme te voilà triste !

En effet, la jeune fille s'était assise à l'écart et des larmes brillaient aux cils de sa paupière.

— Laissez donc, capitaine, dit Joseph Cornu à l'oreille de M. Morizot. le mariage fait toujours rêver les jeunes filles. Vous savez cela, j'espère... à votre âge ? Au revoir, Louise, ma petite femme.

— Au revoir, monsieur Joseph, répondit tristement Louise.

— Hum ! grommela M. Morizot, ceci me paraît bien étrange !

— Allons, Louise, reprit-il à haute voix, tu vas, j'espère, t'enfermer soigneusement avec Madeleine... J'ai ma clé, ne sois pas inquiète. je reviendrai de bonne heure.

Le capitaine, accompagné de Joseph Cornu, sortit de la maisonnette et prit le chemin du château de M. Forestelle. Louise les suivit lentement du regard, et lorsqu'ils eurent disparu sous les premiers arbres de la forêt, elle leva les yeux au ciel et se dit avec un accent de douleur.

— Pauvre M. Ernest ! Voilà pourquoi sans doute il me disait tantôt qu'il était malheureux !

II.

Depuis long-temps déjà le soleil avait disparu derrière la montagne, et la lune, qui montait à l'autre extrémité de l'horizon, envoyait de tremblantes lueurs sous le rideau noir des sapins et caressait la cime des vertes yeuses et des bouleaux flexibles. On entendait au loin les chants du rossignol et les murmures des cascades, qui, tombant d'une source aérienne, clapotaient sur la surface des rochers et couraient ensuite, en petits ruisseaux d'argent, sous les bruyères fleuries.

— Je t'ai prévenu que nous parlerions d'affaires, dit M. Morizot, qui s'appuya familièrement sur le bras de Joseph Cornu. Tu as tes papiers, j'ai ceux de Louise : il faut, ainsi que tu le disais, que votre mariage soit conclu le plus vite possible ; d'ailleurs, j'ai des raisons pour le presser.

— Quelles raisons, capitaine?

— Cela ne te regarde pas.

— Pourtant il me semble...

— Est-ce que, par hasard, tu aurais en moi de la défiance ?

— Pas l'ombre, capitaine... Ah ! par exemple !

— A la bonne heure. Tu es averti : les motifs que je puis avoir ne te regardent nullement, et cela doit te suffire.

— Cela me suffit, beau père.

— Or, te crois-tu lié, vis-à-vis de Louise et vis-à-vis de moi, par ce qui s'est passé ce soir ?

— Certainement, ventrebleu ! Pardon, capitaine, j'oubliais...

— S'il en est ainsi, je te délie de tout engagement.

— De tout engagement ?... Je vous avoue que je ne saisis pas...

— C'est facile à comprendre : je veux dire que tu es parfaitement libre encore ou d'épouser Louise ou de refuser sa main.

— J'épouse, capitaine, j'épouse !

— Un instant ; peut-être vas-tu changer d'avis : Louise n'est pas ma fille.

— Hein !..... Je vous demande mille excuses; mais j'ai mal entendu sans doute.

— Je te répète que Louise n'est pas ma fille.

— Ah ! capitaine, pouvez-vous faire d'aussi mauvaises plaisanteries... A votre âge ?

— A mon âge, à mon âge! On dirait, sur ma parole, que je suis un barbon du premier calibre. A mon âge, monsieur Joseph Cornu, les hommes de ma trempe ont bon pied, bon œil, et pourraient à la rigueur donner du fil à retordre aux conscrits de votre espèce... Mais parlons sérieusement. Je t'ai dit que je n'étais pas le père de Louise, et j'ai dit vrai. C'est une pauvre jeune fille que j'ai recueillie, quelques jours après sa naissance, et que j'ai fait élever comme un enfant à moi... car aussi bien ce devait être mon enfant ! Louise a grandi dans cette persuasion, sans se douter qu'elle n'était que ma fille adoptive.

— Et son véritable père, le connaissez-vous ?

— Je n'ai jamais pu mettre la main dessus, sacrebleu ! Oh ! puissé-je le rencontrer un jour et... par la mort ! il ne m'échappera pas !

— Bon, je vous y prends, capitaine, voilà que vous jurez comme un sapeur.

—Oui, je jure, tête et sang ! je jurerai plus d'une fois encore, si je ne réussis pas à trouver l'infâme... Assez là-dessus ! Tu viens d'entendre un aveu que me dictait ma conscience : à présent, je te demande si tu restes toujours dans les mêmes dispositions ?

— Toujours, monsieur Morizot, toujours! Eh! que m'importe, à moi, que Louise soit votre fille ou celle du roi de France ! je n'y tiens pas, je vous assure. C'est elle que j'épouse, et non son père... Je serais bien fâché, ma foi. d'épouser son père.

— Bien, fit M. Morizot : nous arrivons... silence !

Ils débouchaient de l'avenue de sapins, qu'ils avaient suivie jusqu'alors, et se trouvaient en face de la demeure de l'oncle d'Ernest.

C'était effectivement une riche et somptueuse habitation, qui dominait la vallée dans toute son étendue. A droite et à gauche s'avançaient en vedettes deux pavillons, qui laissaient en arrière le corps principal du logis et formaient une espèce de cour d'honneur, fermée par une grille, dont les barreaux étaient terminés en fer de lance.

Le fabricant Forestelle, ainsi que nous l'a déjà fait connaître le vieux soldat, est un de ces hommes sortis en ligne directe de la souche d'Harpagon, moins francs que lui peut-être dans leur rapacité sordide, mais plus dangereux, en ce qu'ils possèdent l'art si développé dans notre siècle, de semer l'or pour le récolter au centuple. L'oncle d'Ernest était natif des Vosges. Il avait quitté le pays, assez jeune encore, par suite d'un scandale dont il craignait les résultats. Commis dans une maison de banque de la capitale, ayant au bout de dix années réalisé quelques économies, et persuadé d'ailleurs que la cause de son départ était oubliée, M. Forestelle revint dans les montagnes avec sa femme, dont il n'avait pas eu d'enfans. Bientôt il eut amassé plus d'un million. Nous devons convenir qu'il gagna cette fortune en ruinant cinquante pauvres familles ; mais le moyen qu'il mit en œuvre était légal, et, comme le disait souvent lui-même l'ancien commis de banque, il était parfaitement dans son droit.

Chacun sait que la plus grande industrie des montagnards des Vosges consiste dans la scierie des planches.

Or, jusqu'à l'arrivée de M. Forestelle, cette industrie s'exerçait d'après des habitudes fort routinières. Les paysans avaient leur modeste usine, que mettait en mouvement le ruisseau de la vallée. Les flots faisaient tourner une roue, la roue faisait manœuvrer la scie ; enfin, les bras aidant, le montagnard avait, au bout de sa journée, vingt ou vingt-cinq planches, et son travail lui donnait du pain noir, une robe de bure pour sa femme, un fichu pour sa fille ; tous ensemble pouvaient aller, le dimanche, entendre la messe à l'église du hameau, puis, les devoirs religieux accomplis, se reposer des fatigues de la semaine, à l'ombre des sapins.

Mais arriva le jour où tous ces pauvres gens furent obligés de se croiser les bras auprès de leur usine muette. M. Forestelle avait fait venir d'Angleterre une mécanique admirable, fonctionnant par la vapeur, et qui abattait plus de besogne à elle seule que toutes les scieries d'alentour.

Cependant, disons-le bien vite, Mme Forestelle était une excellente femme, dont la vie tout entière était consacrée à réparer, autant que possible, le tort causé par son époux à toutes les petites industries de la localité. Chaque jour, à l'insu du fabricant, elle visitait les chaumières et venait au secours du malheureux sans ouvrage. Non contente de pourvoir aux nécessités du moment, elle s'occupait de l'avenir. Une somme annuelle était remise entre les mains du curé du hameau. Cette somme devait payer un médecin pour traiter les malades, et un instituteur chargé de l'instruction des jeunes montagnards. De cette manière, tous ces pauvres enfants, arrivés à un certain âge, pouvaient être placés à la ville, au service du riche, et l'on venait en aide à ceux qui préféraient apprendre un état. Mme Forestelle était, en un mot, aux yeux de toute la contrée, l'ange de la bienfaisance; elle seule put empêcher son mari d'être victime de la haine qu'on lui avait généralement vouée.

Comme on le devine déjà, le caractère de M. Forestelle ne lui suggérait pas souvent l'idée d'une bonne action. Ce fut sa femme qui le força, pour ainsi dire, à prendre soin de l'éducation d'un neveu à lui, le seul héritier probable qu'il dût avoir.

Ernest était alors âgé de vingt-quatre ans. Il avait fait son droit à la faculté de Strasbourg, et son nom se trouvait sur la liste des avocats au barreau de Saint-Dié. Mais il n'exerçait pas, attendu que sa tante, qui l'aimait comme s'il eût été son propre fils, voulait continuellement l'avoir auprès d'elle. Depuis un mois environ, le fabricant avait résolu de marier Ernest. En vain Mme Forestelle, qui avait deviné la répugnance du jeune homme pour ce mariage, essaya de changer la détermination de son époux. Chaque fois qu'elle aborda ce terrain, la phrase suivante lui fut invariablement donnée pour réponse: « Mlle Victorine de Fontanges est la plus riche héritière des environs: quatre cent mille francs de dot, et plus encore en espérance! » Le fabricant prétendait qu'il n'y avait pas à cela de réplique possible et poursuivit son projet, malgré les observations de sa femme et la tristesse évidente de son neveu. L'avare décida qu'une dot aussi belle valait bien la peine de se mettre en dépense. Il envoya des lettres d'invitation aux dames de Fontanges, ainsi qu'à toute la société de Raon-l'Etape et de Saint-Dié. Le mariage une fois conclu, M. Forestelle avait le dessein de se retirer à Paris. Ne trouvant pas à vendre convenablement sa maison de campagne, ainsi que les propriétés adjacentes, il les avait mises en loterie, pour une somme de deux cent vingt-cinq mille francs, représentée par quinze cents billets de cent cinquante francs chacun; Joseph Cornu, notre estimable connaissance, en avait pris deux, si nos lecteurs veulent bien s'en souvenir.

Cependant le capitaine Morizot, toujours accompagné du secrétaire du juge de paix de Raon, s'approchait comme nous l'avons dit, du château de M. Forestelle.

Les deux battans de la grille étaient ouverts, et des lampions brûlaient de distance en distance pour éclairer l'entrée des voitures. Le plus grand nombre des invités manquaient encore. M. Morizot et Joseph Cornu ne trouvèrent dans les salons que cinq ou six jeunes gens venus à cheval et qui avaient précédé les calèches ou devancé les tilburys.

Ernest, qui se trouvait au milieu d'eux, accourut à la rencontre du capitaine.

— Bonsoir, mon intrépide chasseur! dit M. Morizot qui pressa cordialement la main du jeune homme. Quand on a comme vous un oncle qui possède une bonne partie des forêts de nos montagnes, on peut brûler de la poudre en temps prohibé... Ça, voyons, contez-nous vos exploits!

— Hélas! mon cher monsieur Morizot, je laisse en paix les sangliers et les chevreuils.

— Et pourquoi cela, morbleu? Nous avons martel en tête, ce me semble. Allons, allons, je viendrai vous prendre, un de ces matins, pour faire une battue, et, tout en envoyant des balles aux loups du Homeck, vous me conterez vos peines de cœur... car je parie que vous avez des peines de cœur.

— Eh! bien oui, capitaine! Mon oncle veut me faire épouser mademoiselle Victorine de Fontanges, et je la déteste!

— Chut! prenez garde, mon ami: nous avons là des oreilles autour de nous.

— Que m'importe? s'écria le jeune homme: j'ai déclaré tout à l'heure à mon oncle que je n'obéirais pas à ses ordres tyranniques. Il a cru m'effrayer par la menace de me priver de son héritage... Eh! mon Dieu! qu'il me déshérite! je ne veux pas acheter la fortune au prix du malheur.

— Diable! diable! fit le capitaine, vous m'apprenez-là, mon ami, des choses fâcheuses et qui me chagrinent véritablement; car, je vous aime... Et, tenez, continua-t-il, en montrant Joseph Cornu, qui se tenait au beau milieu du salon, dans la posture la plus effarée qui se puisse voir, je souhaiterais que vous fussiez aussi heureux que ce gaillard-là. Bientôt il sera mon gendre, et je vous assure qu'il adore sa fiancée.

M. Morizot n'avait pas achevé ces paroles, qu'Ernest lui saisit le bras avec force et le regarda d'un air si profondément désespéré, que le capitaine tressaillit.

— Qu'avez-vous, au nom du ciel? lui demanda-t-il.

Mais en voyant approcher les curieux, au nombre desquels se trouvait le secrétaire, M. Morizot reprit à voix basse:

— Il me semble pourtant ne vous avoir rien dit qui pût vous causer un pareil trouble.

— En effet, balbutia le jeune homme... pardonnez-moi... Je suis si malheureux que le bonheur des autres me paraît incroyable... Je souffre... oh! comme je souffre, mon Dieu! Je désire, capitaine, que votre fille soit heureuse... mais recevez mes excuses: voici les invités qui nous arrivent... Je dois dissimuler et rester convenable. Nous nous reverrons, mon ami, nous nous reverrons!

Ernest s'éloigna.

M. Morizot se frappa le front avec inquiétude. L'entretien qu'il venait d'avoir avec le neveu de M. Forestelle donnait deplus

consistance encore à un doute qu'avait fait naître dans son esprit la tristesse soudaine de sa fille, au moment où il allait s'éloigner de la maisonnette.

— Ah ça! morbleu, se dit-il, en se parlant à lui-même, je suis donc aveugle, à présent!... J'ai beau chercher dans mes souvenirs, jamais un mot, jamais un regard .. Eh! mes craintes sont absurdes! je n'ai pas la moindre preuve à l'appui de mes soupçons. Quoi qu'il en soit, je presserai le mariage : c'est une mesure de prudence à laquelle je ne veux pas renoncer... car, après tout, on aurait vu des choses plus singulières! Bien certainement, ce vieux ladre de M. Forestelle ne consentirait jamais à ce qu'il appellerait une mésalliance.... Hum! une mésalliance... en fait d'écus, c'est possible!

Le capitaine en était là de ses réflexions, lorsqu'il fut accosté par M. Forestelle en personne. Le visage du fabricant était pourpre de colère, et M. Morizot dut passer la majeure partie de la soirée à écouter les doléances de l'avare et ses récriminations contre Ernest. Il connut alors une chose qui le rassura complètement sur les suites de la rebellion du jeune homme aux volontés de son oncle : c'est que Mme Forestelle avait pris avec feu le parti d'Ernest. En conséquence, il n'était pas probable que le fabricant, malgré ses menaces, dût jamais se décider à déshériter son neveu.

Nous connaissons trop les convenances et nous avons trop bon goût, pour ennuyer ici nos lecteurs de la description d'une fête provinciale. Il suffira de leur dire que la société, qui se pavanait dans les salons du parvenu, se composait de personnes vivant dans les montagnes à cent lieues de Paris.

Les rafraîchissemens se ressentaient du caractère de l'amphitryon.

La plupart des danseurs étaient venus à franc étrier; qu'on juge après cela de leur toilette. Les femmes croyaient se distinguer en se montrant prétentieuses, et les hommes, en affichant une fatuité ridicule, se figuraient atteindre les dernières limites de l'esprit et du bon ton. Toutefois, on aurait tort de croire que nous voulions diriger une attaque spéciale contre les réunions de province : beaucoup de cercles parisiens peuvent revendiquer la meilleure part de notre critique.

Ernest, au milieu de cette foule, réussit à cacher ses tortures secrètes et fut sans contredit le seul homme irréprochable du bal. Il ne quitta la fête qu'un instant, pour avoir avec Frédéric d'Ormeuil et quelques autres amis une conférence mystérieuse dans les jardins du château. Un quart d'heure après, il était à faire les honneurs du salon de son oncle. Il fut à l'égard de Mlle de Fontanges d'une politesse froide et réservée, l'invitant sans affectation pour les contredanses, et ménageant avec un tact parfait la délicatesse de sa situation vis-à-vis de cette jeune fille. En voyant cette conduite d'Ernest, le fabricant eut l'espoir du triomphe, et M. Morizot lui-même crut sincèrement que le jeune homme lui avait exagéré ses répugnances.

Vers minuit, le capitaine, songeant à la retraite, chercha dans les salons le secrétaire de la justice de paix.

Joseph Cornu ne se trouva pas, et M. Morizot, visitant les jardins en désespoir de cause, le rencontra sous une avenue de tilleuls, assis, la tête entre ses mains, et sanglotant avec amertume.

— Ah! ça, pourquoi pleures-tu, mon pauvre garçon? lui dit le capitaine.

— Je pleure... Oui, c'est vrai, je pleure... au lieu d'aller me battre avec eux et de les souffleter en plein salon! Je n'ai pas d'âme, je n'ai pas de sang dans les veines, je suis un lâche!

— Mais explique-toi, que diable? De qui parles-tu?

— De qui je parle, capitaine... des amis de M. Ernest. Oh! je ne les ai pas assommés pourtant... ce Frédéric d'Ormeuil surtout!

— Allons, reprends du calme, dit M. Morizot, qui lui frappa doucement sur l'épaule.

— Du calme... cela vous est facile à dire, à vous... Du calme! quand j'aurais dû les broyer sous mes talons. De beaux chenapans qu'il a pour amis, M. Ernest! Oui, certes, je l'en félicite de tout mon cœur. Figurez-vous qu'ici même, en cet endroit, ils complotaient pour enlever Louise!

— Enlever Louise! s'écria M. Morizot, qui sentit le rouge lui monter au visage. Les misérables!... mais non, tu as mal entendu, je ne puis te croire.

— Bon! vous voilà comme eux : ils me soutenaient aussi que j'avais mal entendu... Soit, ventrebleu! je n'ai pas d'oreilles, je suis une buse, un concombre, une marmotte en vie... je suis tout ce que vous voudrez.

Le pauvre secrétaire redoublait de sanglots et se meurtrissait le front avec désespoir.

— Viens! s'écria tout à coup le capitaine, suis-moi! Nous allons les confondre et les forcer de s'expliquer en ma présence.

— A la bonne heure, je comprends cela! s'écria Joseph, en poussant un cri de joie sauvage.

Et il s'élançait vers le château, lorsque M. Morizot le retint.

— Non, dit-il, toutes réflexions faites, un pareil éclat n'occasionnerait que du scandale. Sans doute ils nieraient encore, et chacun blâmerait notre violence. Il vaut mieux que tu me racontes tout ce qui s'est passé, tout ce qui s'est dit..... Enlever Louise, mon Dieu! mais c'est un rêve! On voudrait aussi déshonorer la fille, on lui réserve le même sort qu'à sa malheureuse mère..... Oh! ma tête se brise!

— Tenez, capitaine, dit Joseph, qui s'essuya rapidement les yeux, nous ferons bien de courir à la maisonnette ; car ce damné Frédéric d'Ormeuil et les autres disaient que la chose aurait lieu peut-être demain matin... Toutefois, comme j'ai découvert la mèche, il serait possible que cette nuit. .. pendant votre absence...

— Oui, oui, partons! s'écria M. Morizot. Malheur à eux, s'ils avaient l'audace... Oh! oui, je les tuerais!

Bientôt ils eurent quitté le château de M. Forestelle.

Ils arpentaient rapidement cette même avenue de sapins, que la lune éclairait au travers du feuillage. Sans ralentir sa marche, M. Morizot dit au secrétaire :

Enfin tu ne m'as pas donné le moindre détail! Ernest était-il avec ses amis quand tu as entendu leur complot?

— Par exemple! pour qui le prenez-vous, capitaine? Oh! non, je ne l'accuse pas, c'est un honnête jeune homme, et je suis bien certain que, s'il se fût trouvé là... Voici comment j'ai découvert le pot aux roses : j'avais quitté le bal, où je n'étais pas à mon aise... Tous ces petits messieurs me regardaient de leur hauteur et les femmes étaient toujours invitées quand je les priais pour une contredanse... de vraies bégueules, capitaine! parce que je n'ai pas de bottes vernies et de gants jaunes... Enfin, je me suis dit : Prenons l'air! et c'est alors que j'ai eu l'idée de faire un tour dans les jardins. En pénétrant sous l'allée des tilleuls, j'aperçus M. Ernest, qui regagnait les salons... Vous voyez bien, capitaine, qu'il n'était pas du complot. Les autres avaient attendu son départ pour arrêter le plan de leur infamie : c'est clair.

— Hum! fit M. Morizot, en hochant la tête : n'importe, va toujours!

— Un instant après, j'entendis à deux pas de moi des chuchotements et des éclats de rire étouffés. Je m'approche et j'écoute une conversation, qui me fait frémir. — Tu sais bien, la charmante Louise, disait Frédéric d'Ormeuil à un nouvel arrivant, celle qu'on a surnommée la Rose de la Vallée? — Oui, répondait l'autre. — Eh bien, l'affaire est dans le sac; nous n'avons plus de scrupule et nous l'enlevons.— Quand cela? — Peste! le plus tôt possible... Demain, si l'occasion s'en présente; car il paraît qu'on veut la donner à ce butor de Joseph Cornu... vous voyez qu'on m'arrangeait bien, capitaine!

— Ne t'arrête pas à si peu de chose; voyons la fin.

— L'enlever? disait un autre: ce n'est pas facile et vous pourrez bien vous piquer au sabre du grognard... Du grognard! c'est de vous qu'ils parlaient, beau-père... Du grognard! les insolents!

— Continue, dit M. Morizot.

— Frédéric d'Ormeuil se permit alors d'avancer une chose...

mais je n'en crois pas une syllable. Soupçonner mademoiselle Louise, la candeur et la vertu même... Allons donc! j'aurais la tête sur le billot, que je soutiendrais encore qu'il en a menti comme un chien!

— Tu me feras mourir d'impatience avec tes lenteurs! s'écria le capitaine.

— Bref, à celui qui le menaçait de votre sabre, Frédéric d'Ormeuil a répondu: — Laisse donc! la petite est d'accord avec nous. Depuis deux mois, nous avons avec la jolie Rose les plus délicieux tête-à-tête, nous lui apprenons à lire.... quand le père est absent, bien entendu! C'est l'affaire d'un petit signe télégraphique.... et, demain, si le bonhomme quitte la maisonnette, nous ferons en sorte d'attirer la jeune fille dans le voisinage de la route de Strasbourg. La diligence passe à huit heures du soir... deux places de coupé, fouette postillon! nous sommes au point du jour à la frontière, et c'est bien le diable, si, de l'autre côté du pont de Kehl et sous les ombrages de la Forêt-Noire, on vient troubler nos amours!... Voilà, capitaine. En ce moment, je me suis précipité, comme un furieux, au milieu du cercle, et croiriez-vous qu'ils ont eu l'audace de se moquer de mes reproches et de ma colère! — Eh! mais, d'où sortez-vous, monsieur Cornu? — Quelle mouche vous pique? Vous rêvez, on n'enlève personne. — Où prenez-vous une pareille histoire? — Messieurs, vos dénégations deviennent une lâcheté de plus! — Oh! oh! dit d'Ormeuil, je crois que monsieur Cornu nous insulte! — Dame, le pauvre diable a peur qu'on ne lui cueille sa rose. — On lui en fournira des roses! — Ainsi donc, monsieur Cornu, vous allez prendre femme? Le nom que vous portez est de fâcheux augure.— Au revoir, monsieur Cornu; nos respects à madame Cornu. — Tâchez, monsieur Cornu, de ne pas l'être en ménage!... et mille autres plaisanteries indécentes qu'ils me jettent à la face. Ils disparurent l'un après l'autre, et moi, capitaine, je restai là, muet de stupeur et versant des larmes de désespoir.

M. Morizot marchait toujours, plongé dans une sombre rêverie et portant, par intervalles, son mouchoir à son front, pour essuyer la sueur qui découlait de ses tempes à gouttes pressées.

— Voyons, beau-père, ajouta le jeune homme, d'une voix tremblante, que pensez-vous de tout ceci?

— Je pense, mon garçon, que la providence, en te permettant de découvrir le dessein de ces misérables, a voulu sauver Louise, et sois tranquille... je suis là!

— Ainsi vous partagez mon opinion, capitaine? Ce Frédéric d'Ormeuil a fait un odieux mensonge. Non, je ne puis croire que Louise.....

M. Morizot l'interrompit, en lui prenant la main, qu'il serra de toutes ses forces.

— Si Louise était coupable, vois-tu... si elle était coupable! je ne croirais plus à rien en ce monde; je ne croirais plus à la parole d'un ange, je ne croirais plus même à Dieu!

— Oh! capitaine.

— Oui, c'est blasphême, je ne l'ignore pas... Eh bien! je blasphémerais et je maudirais le ciel, si le ciel pouvait permettre qu'un visage, où rayonne l'innocence, ne fût qu'un masque trompeur.

— C'est impossible! s'écria Joseph.

— En effet, tu as raison, mon ami, c'est impossible. Louise, pauvre enfant, je n'ai garde de soupçonner tes pures et douces vertus! Nous arrivons, continua M. Morizot: maintenant, écoute: la nuit est belle, tu n'as rien à craindre ni des loups ni des voleurs, ainsi tu vas retourner à la ville.

— Oui, capitaine. C'est juste, ma vieille tante ne me voit pas revenir, et je suis sûr que la brave femme est dans une inquiétude...

— Ce n'est pas tout, mon garçon; tu dois comprendre qu'il m'est désormais impossible de m'absenter de ma demeure.

— Par Dieu, gardez-vous en bien, capitaine!

— Je devais aller à Raon prendre l'argent de mon trimestre chez le receveur: tu me feras plaisir de toucher toi-même les fonds et de donner en échange ce reçu que j'avais préparé.... le voici.

— Suffit, beau-père. Demain, à la fermeture de mon bureau, j'accours vous apporter le sac d'écus.

— Bonsoir, mon garçon, dit le capitaine.

Joseph prit un sentier qui se trouvait en face de la maisonnette. Quant au vieux militaire, il ouvrit la porte, alluma sa lampe et monta doucement l'escalier qui conduisait au premier étage. Arrivé près de la chambre de Louise, il prêta l'oreille. Tout était calme et l'on n'entendait que la respiration de la jeune fille endormie.

— Elle dort, pensa-t-il, elle dort du sommeil des anges. O ma fille! car j'éprouve un indicible bonheur à te donner ce nom, puissent tous les songes de l'innocence entourer ton chevet!.... Repose, cher enfant, repose: je veille sur toi!

Le capitaine entra dans sa chambre, qui était voisine de celle de Louise.

Mais il fut impossible à M. Morizot de reposer durant tout le reste de la nuit. Le sommeil fuyait sa paupière et des réflexions pénibles se présentaient obstinément à sa pensée.

D'après le récit de Joseph, le capitaine avait deviné parfaitement une chose, qui devait échapper à la simplicité du prétendu: c'est que Frédéric d'Ormeuil n'était dans toute cette affaire que le conseiller d'Ernest Forestelle. Le neveu du fabricant aimait Louise, M. Morizot n'avait plus aucun doute à cet égard, et c'était là tout le secret de la répugnance du jeune homme à contracter le brillant mariage que lui avait ménagé son oncle. Oubliant les principes d'honneur et de délicatesse auxquels il s'était jusque-là montré soumis, Ernest n'écoutait plus que la voix de la passion. Jamais le fabricant ne lui permettra d'épouser une pauvre fille sans fortune: alors il enlèvera Louise, il exécutera le plan que lui trace un ami débauché! Le capitaine frémissait en songeant que cette douce et virginale créature, qu'il avait entourée d'une affection toute paternelle, eût été perdue sans retour, si le hasard n'avait pas fait découvrir une trame odieuse. Mais comment l'amour d'Ernest a-t-il pris naissance? Serait-il possible que Louise eût accueilli les visites mystérieuses du jeune homme? Le capitaine ne pouvait le croire. Si le cœur de la jeune fille avait parlé pour un autre, elle aurait sans contredit repoussé Joseph Cornu: donc elle n'aime pas le neveu de M. Forestelle. Cependant, les assertions de Frédéric d'Ormeuil avaient été positives. On profite de l'absence du capitaine, on fait un signal; si Louise n'est pas coupable, elle est du moins abusée.

M. Morizot réfléchit à tous les moyens qu'un jeune homme comme Ernest pouvait avoir à sa disposition pour entraîner dans de fausses démarches une enfant crédule et sans expérience. Il résolut d'éclaircir ses soupçons, et voici le moyen qu'il employa: laissant croire à Louise qu'il allait retourner à la ville pour cette même affaire, qui n'avait pu se terminer le jour précédent, M. Morizot quitta la maisonnette et prit le chemin de Raon. Mais, retournant bientôt sur ses pas, il fit un assez long détour et vint se mettre en observation dans le voisinage de sa demeure.

Il ne tarda pas à voir Louise agiter à sa fenêtre le voile blanc, qu'Ernest apercevait du château de son oncle.

Au bout d'un quart d'heure, la jeune fille et le neveu du fabricant se trouvaient assis sous ce même berceau qui les avait abrités la veille. S'approchant aussitôt sans bruit, et caché par l'épaisseur du feuillage, le capitaine put tout entendre sans être vu.

— M. Ernest, dit Louise avec émotion, ma conduite jusqu'à ce jour a été coupable et je n'aurais pas dû accepter l'offre bienveillante que vous m'avez faite de m'apprendre à lire et à écrire. Oui, je le sais à présent, je désobéissais à la volonté de mon père. Quels que soient les motifs qui l'engagent à me laisser dans l'ignorance, ces motifs, je dois les respecter.

— Ainsi, Louise, je ne vous verrai plus! s'écria le jeune homme avec angoisse.

— Mais, toujours, comme de coutume.... Seulement, puisque vous cesserez de me donner des leçons, il sera tout à fait inutile de faire un signal, et vous viendrez sans mystère, quand il vous plaira.

— Louise! Louise! vous me désespérez!

— Je vous désespère, dites-vous... Mon Dieu, comme vous êtes pâle! Ah! vous avez raison, j'oubliais que bientôt vous ne serez plus libre..... Vous vous mariez, monsieur Ernest.

— On vous a donc appris cette nouvelle? demanda le jeune homme d'une voix frémissante en regardant Louise.

— Oui, j'ai su par mon père que vous épousiez Mlle de Fontanges.

— Détrompez-vous, jamais elle ne sera ma femme! Mon oncle me déshéritera, me chassera de chez lui, peu m'importe! Je ne lui reconnais pas le droit de tyranniser mon cœur et d'empoisonner le reste de mon existence en me forçant à m'unir à Mlle de Fontanges, que je n'aime pas, que je ne puis aimer!

Le capitaine avait grande envie de paraître. Néanmoins, rassuré par le naïf langage de Louise, il prit le parti d'attendre et d'écouter encore.

— Et voilà pourquoi vous m'avez dit hier que vous étiez malheureux, monsieur Ernest? reprit la jeune fille.

— Mais vous, Louise, vous êtes heureuse...

— Heureuse! dit-elle, quand vous souffrez!

— Mes chagrins, mademoiselle, ne doivent pas jeter le trouble dans votre âme, répondit Ernest avec un sourire plein d'amertume. M. Joseph Cornu, peut-être, en sa qualité de votre futur époux, aurait le droit de vous demander compte d'une pareille compassion.

— C'est singulier, dit la jeune fille, en levant sur Ernest ses grands yeux tout remplis de surprise, vous me dites cela d'un air que je ne vous ai jamais vu prendre avec moi. Si mon mariage ne vous fait pas plaisir, je prierai mon père de le rompre.

— En vérité, Louise! vous n'aimez donc pas celui qu'on vous destine?

— Pardonnez-moi, répondit-elle, Joseph serait un bon mari... Cependant, s'il faut tout vous dire, cela me serait égal de rester comme je suis.

— Pauvre enfant, s'écria le jeune homme, dans votre innocente candeur vous ne comprenez pas vous-même la nature de vos impressions. Non, Louise, vous n'aimez pas votre fiancé, vous ne l'aimez pas, je vous l'affirme... Oh! si vous pouviez savoir combien cette pensée me donne de bonheur!

— Ainsi, vous ne serez plus malheureux, à présent? dit-elle d'une voix tremblante; car Ernest venait de lui saisir la main, qu'il portait passionnément à ses lèvres; et Louise, à cette action du jeune homme, éprouva dans tout son être un tressaillement inconnu.

M. Morizot fit un pas, en se rapprochant du berceau: pourtant il ne se montra pas encore. Nos lecteurs trouveront peut-être qu'il y mettait beaucoup de longanimité. Nous répondrons à cela que le capitaine, homme de sens, avait évidemment, pour laisser se prolonger un pareil entretien, des raisons que nous serons appelés à connaître plus tard.

— Louise, écoutez-moi, reprit Ernest, et jugez vous-même si je pouvais obéir à mon oncle, en épousant Mlle de Fontanges. C'eût été le malheur de toute ma vie, car j'en aime une autre! une autre, dont les simples vertus et les grâces naïves ont charmé mon cœur. Mais celle que j'aime est pauvre, et l'on ne voudra jamais consentir à me la donner pour femme.... Jugez de mon désespoir! Oh! si je pouvais être sûr qu'elle daignât répondre à ma tendresse! Si dans un de ses regards, dans un de ses sourires, je lisais l'espérance!

— Et pourquoi ne vous aimerait-elle pas, monsieur Ernest, vous si bon, si généreux?

— Pourquoi, Louise? Ah! c'est que je n'ai jamais osé lui parler de mon amour! c'est qu'elle est si calme et si belle dans son innocence, que jusqu'à présent je me suis fait un scrupule d'éveiller en elle un sentiment qui causerait son infortune peut-être, comme il a causé la mienne!

— Est-ce que je la connais? demanda la jeune fille, en levant sur Ernest un regard timide.

— Oui, Louise, reprit-il d'une voix émue, et tirant un papier caché dans sa poitrine. Et tenez... cette lettre vous dira son nom! Vous trouverez là tous les aveux auxquels mes lèvres se refusent... car je tremble en sa présence, et je n'exprimerais qu'imparfaitement ce que mon âme éprouve. Dans cette lettre, Louise, je vous demande une grâce... une grâce de laquelle dépend la félicité de ma vie tout entière... Oh! promettez-moi de me l'accorder, Louise!

A ces mots, il tendit la lettre à la jeune fille; mais le capitaine parut, en ce moment, à l'entrée du berceau.

La foudre, tombant aux pieds d'Ernest, ne lui eût pas causé plus d'effroi que cette apparition subite, à l'heure même où il essayait de consommer une séduction contre laquelle s'étaient révoltés jusque-là tous ses principes de droiture et d'honneur. Quant à Louise, elle s'était levée, rouge et palpitante, du banc de chêne où elle était assise. M. Morizot, sans paraître remarquer son trouble, s'approcha d'elle et l'embrassa tendrement au front, comme d'habitude; puis, se retournant vers le neveu de M. Forestelle:

— Si je ne me trompe, mes enfants, dit-il, vous étiez en train de vous faire des confidences, et le hasard a permis que j'entendisse une partie de vos discours. Mais je n'imagine pas, monsieur Ernest, que Louise ait le pouvoir de vous être utile, et je crois que vous serez plus sage en vous mettant sous ma tutelle... Ainsi donc, mon ami, donnez-moi cette lettre, qui sans doute indique la nature du service que vous réclamez.

Tout en parlant de la sorte, M. Morizot, s'empara de l'écrit qu'Ernest tenait encore à la main, sans que le jeune homme osât opposer la moindre résistance.

— Au fait, s'écria tout à coup le capitaine, vous serez beaucoup moins timide avec moi... D'homme à homme, tous ces ménagements deviennent superflus... Au diable le griffonnage!

Et il déchira la lettre en mille morceaux.

— Merci, capitaine, merci! s'écria le jeune homme. Une pareille générosité...

— Dis-moi, Louise, interrompit M. Morizot, sais-tu que ce n'est pas gentil de m'avoir laissé partir sans déjeûner? Je me suis aperçu de cet oubli en gravissant la montagne: mon estomac criait comme un beau diable et mes jambes refusaient nettement le service. Ma foi, je me suis dit: retournons! Ventre affamé n'a pas... d'affaires. Prépare-moi bien vite une côtelette, une tranche de jambon, la moindre des choses.... Va, ma fille, va, ne me laisse pas jeûner plus longtemps.

Il poussa Louise hors du berceau.

Resté seul avec Ernest, M. Morizot lui jeta un regard si plein de reproche et de douleur, que le jeune homme tomba suppliant à ses genoux et s'écria:

— Pardonnez-moi, capitaine, oh! pardonnez-moi!

— Votre faute est bien grande, Ernest.... Vous le voyez, je sais tout. Je n'ignore pas même le contenu de cette lettre que je viens de déchirer... pour vous épargner la honte de la lire en votre présence. Vous vouliez attirer Louise dans les environs de la route de Strasbourg; vous vouliez m'enlever mon enfant, ma seule joie, ma seule consolation sur la terre! Vous m'eussiez sans regret déchiré le cœur, à moi, qui vous témoignais tant d'amitié, tant de confiance! Ecoutez, Ernest... je vais vous raconter mon histoire, une terrible histoire, et qui vous fera comprendre tout ce qu'une séduction peut occasionner de malheurs.

M. Morizot fit asseoir le jeune homme à ses côtés.

Ernest était plus pâle qu'un mort, et peut-être eût-il préféré la colère du capitaine à cette bonté touchante, qui lui faisait sentir plus vivement l'indignité de sa conduite.

— Il y a longtemps de cela, reprit le vieux militaire, et pourtant mon cœur saigne encore... C'est une blessure qui ne se fermera jamais! J'habitais ce pays, Ernest, et j'aimais une jeune

fille pure et vertueuse, comme celle que vous avez aujourd'hui l'intention de séduire. Cette jeune fille se nommait Clémence : nous étions promis l'un à l'autre, et je voyais approcher le jour où le prêtre allait bénir notre hymen, quand un décret de l'Empereur me sépara de ma fiancée, pour m'entraîner, le sac sur le dos, dans les steppes glacés de la Russie. Au moment de me séparer de Clémence, comme elle fondait en larmes, à cette heure suprême des adieux, je lui dis : Attends-moi ! garde précieusement mon souvenir, et je reviendrai bientôt, la poitrine ornée de l'étoile des braves. Elle me le promit, hélas ! et j'allai me battre, Ernest... car je voulais tenir ma parole, moi ! Sur le champ de bataille de Moscou, Napoléon me nomma capitaine et me décora de sa propre main.

Le vieux soldat, en prononçant le nom de l'Empereur, découvrit sa tête chauve. Une larme coula lentement sur sa joue brunie, et, pendant quelques secondes, il garda le silence.

— Vous savez, reprit-il ensuite, combien fut désastreuse la fin de cette campagne. Harcelé par des hordes barbares, exténué de fatigues, traité presque partout en ennemi, je fus deux ans à regagner la France. Mais le souvenir de celle que j'aimais soutenait mon courage... Enfin j'arrive ! Je cours à l'habitation de Clémence, qui restait à Saint-Dié, chez un de ses parens. Là, mon ami, je reçus au cœur cette blessure dont je vous parlais.. Clémence était séduite, déshonorée, flétrie ! Elle avait oublié nos sermens, pour prêter l'oreille au langage de la séduction. Un lâche, un misérable... Jules Palaiseau, c'était son nom... Je l'ai cherché partout, cet homme, sans pouvoir le rencontrer jamais, pour lui cracher au visage et jouer ma vie contre la sienne !..... Ce misérable, dis-je, employa pour séduire Clémence les moyens les plus indignes. D'abord il lui mit entre les mains ces livres dangereux qui excitent le délire de l'imagination, pervertissent les principes et gâtent le cœur. Puis il réussit à la convaincre que l'objet de son premier amour devait être resté, comme tant d'autres, enseveli sous les glaces du nord. Mais à peine eut il triomphé de la résistance de la malheureuse, qu'il l'abandonna lâchement et disparut. Je retrouvai Clémence expirant de misère et de honte, après avoir donné le jour à une fille...

— Et cet enfant ?... demanda le jeune homme d'une voix frémissante, car il lisait d'avance la fin du récit dans les regards du capitaine.

— Cet enfant, vous le devinez déjà, c'était Louise ! En face d'un lit de mort, je ne me suis pas senti le courage de maudire, et je promis à Clémence de veiller sur la pauvre créature qu'elle venait de mettre au jour. J'ai fidèlement accompli ma promesse en témoignant à Louise une affection sans bornes, en éloignant d'elle tous les dangers qui avaient perdu sa malheureuse mère... Et vous, Ernest, vous à qui je croyais des sentimens honorables...

— Oh ! ne m'accablez pas, je vous en conjure.

— Non, mon ami... Vos larmes me prouvent assez votre repentir. Entraîné par de funestes conseils, vous avez pu vous égarer un instant ; mais vous rentrerez dans la droite ligne, et je ne crains plus de votre part de nouvelles tentatives. M. Forestelle, vous le savez bien vous-même, est inflexible : il ne vous permettra jamais d'épouser une fille sans fortune, et dont la naissance, il faut bien l'avouer, dont la naissance est tachée de honte.

— Mais, s'écria le jeune homme, j'aime Louise ! et M. Forestelle n'est pas mon père ! Que m'importe son consentement ? que m'importe son or ? Je suis pauvre aussi, capitaine..... et je vous demande la main de votre fille adoptive.

—Ernest, répondit M. Morizot d'une voix grave et solennelle, le sacrifice que vous accompliriez aujourd'hui, vous pourriez le regretter plus tard... et le bonheur de Louise m'est trop précieux pour que je l'expose en acceptant une offre qui vous est dictée par l'enthousiasme et la passion. Hier, avant d'écouter le conseil de vos amis et de vous préparer à l'exécuter, si vous étiez venu me demander la main de ma fille, votre démarche aurait brillé d'un éclat de noblesse et de franchise qu'elle n'a plus en ce moment... Je regrette, Ernest, d'être obligé de vous parler de la sorte. Tout en vous rendant mon estime, je ne puis entièrement encore vous rendre ma confiance... Joseph Cornu, du reste, a ma parole, et, vous ne l'ignorez pas, la parole d'un soldat de l'Empereur est sacrée !

Le capitaine achevait ces mots, en prenant affectueusement la main du jeune homme, lorsque Louise vint annoncer que le déjeûner se trouvait servi.

A l'aspect d'Ernest qui fondait en larmes, elle accourut toute frissonnante et lui demanda la cause de sa douleur.

— Ma fille, s'empressa de répondre le capitaine, le neveu de M. Forestelle m'annonce qu'il va faire un voyage, lequel sans doute le retiendra longtemps loin des Vosges. A la veille de nous quitter, le chagrin qu'il ressent nous prouve qu'il sait répondre à l'amitié dont nous lui avons donné tant de preuves... Allons, Ernest, mon ami, du courage ! vous savez ce qui vous reste à faire.

— Oui, je vous comprends.... répondit Ernest au milieu des sanglots... Adieu, Louise ! adieu pour jamais !

Et, jetant un dernier regard sur la pauvre jeune fille, que ces paroles venaient de frapper au cœur, il s'éloigna dans un égarement inexprimable.

Il parcourut, pendant tout le reste du jour, les sentiers les plus déserts de la montagne, se demandant à lui-même s'il ne ferait pas mieux d'en finir avec la vie, puisque Louise et le bonheur lui échappaient ensemble. Vers le soir, les domestiques du château de son oncle, qu'on avait mis à sa recherche, le trouvèrent sur le bord d'un précipice, pâle, haletant, les cheveux en désordre, et mesurant de l'œil la profondeur du gouffre. Ils le ramenèrent dans un état de délire affreux, et la nuit même, une fièvre cérébrale se déclara, qui mit Ernest à deux doigts de la mort.

III.

Près de six semaines se sont écoulées depuis les événements dont nous avons fait le récit. Les chaudes rafales de juin passent au travers des gorges des montagnes et viennent mûrir les seigles de la vallée. Sous la faux tranchante du paysan, les longues herbes tombent avec les fleurs qu'elles ont vu naître ; la blanche marguerite, le myosotis couleur du ciel, et cette éblouissante renoncule des prairies, appelée bouton d'or. Herbes et fleurs, au moyen de légers râteaux, sont entassées par une troupe de jeunes filles aux brunes épaules, qui folâtrent gaîment et chantent en chœur les rondeaux de la fenaison.

Joseph Cornu suivait alors un chemin bordé de hautes bruyères et de haies touffues, qui ne tarda pas à le conduire au milieu de cette scène animée.

Certes, il fallait qu'il y eût un étrange bouleversement dans l'existence du pauvre secrétaire ; car ses joues, si fraîches d'habitude, avaient perdu leurs vives couleurs ; et, chose plus singulière encore, depuis deux jours il n'avait pas fait acte de présence à son bureau. La veille il s'était rendu de Raon-l'Étape à Saint-Dié, tout exprès pour interroger Frédéric d'Ormeuil. Voulant à tout prix éclaircir ses doutes, il avait surmonté la répugnance qu'il éprouvait à demander une entrevue à ce jeune fat, dont les plaisanteries lui restaient encore sur le cœur. Chez l'ami d'Ernest, Joseph sut une chose que M. Morizot n'avait pas jugé convenable de lui dévoiler jusqu'alors, et qui redoubla tellement les craintes du prétendu que, sans égard à une lettre par laquelle son patron lui reprochait vertement sa première inexactitude, il prit, le lendemain de ce voyage, la direction de la maisonnette, au lieu de se rendre à son travail, se mettant ainsi dans le cas de récidive. Il ne trouva ni le capitaine ni sa fille ; mais la vieille servante, qu'on avait institué gardienne du logis, lui annonça que M. Morizot surveillait lui-même la récolte des foins, et qu'il avait emmené Louise.

En conséquence, Joseph Cornu se dirigea du côté de la prairie.

Grâce aux fonctions de son emploi, le secrétaire du juge de

paix était parfaitement connu des montagnards, à cinq ou six lieues à la ronde. Lorsqu'il fut à l'extrémité de la route verdoyante qu'il venait de suivre, il se vit entouré par les faneuses et les faucheurs qui quittèrent leur besogne pour venir lui serrer la main.

— Bonjour, monsieur Joseph Cornu.

— La santé, comment va-t-elle !

— Et les amours, et le mariage? Est-ce qu'il y aurait des empêchements? Le capitaine est bourru comme tous les diables, et Mlle Louise devient chaque jour plus triste.

— Voyons, monsieur Joseph, dirent à leur tour les faneuses, quand nous permettrez-vous de danser?

— J'ai fait l'acquisition d'un fichu de dentelle.

— Et moi, d'un cotillon rouge.

— C'est bien mal de retarder ainsi la noce.

A toutes ces exclamations, à toutes ces demandes, le jeune homme ne répondit que par un douloureux soupir, et se dirigea vers M. Morizot qu'il apercevait à quelque distance.

— Comment, c'est toi! s'écria le capitaine.

— Oui, beau-père.

— Et ton bureau?

— Mon bureau, répondit Joseph, je m'en inquiète fort peu dans ce moment. Le juge de paix grondera, tempêtera... Même, si bon lui semble, il peut m'ôter ma place... mourir de faim, mourir d'autre chose... c'est toujours mourir!

— Allons, Joseph, montre un peu de philosophie, que diable! Tu le sais bien, mon garçon, cela ne dépend pas de moi, si ton mariage est retardé. Vraiment, tu as tort de t'affliger à ce point! Louise est triste, elle invente des prétextes, elle fait naître des lenteurs... Mais tout s'arrangera, je te le promets.

Joseph hocha la tête d'un air incrédule.

— Où est votre fille, capitaine? il faut que je lui parle.

M. Morizot étendit le bras vers un bouquet d'aulnes et de jeunes trembles qui baignaient leurs racines dans les eaux transparentes d'un ruisseau voisin. Joseph Cornu s'approcha de cette espèce d'oasis, où s'était réfugiée la fraîcheur, à cet instant du jour. Il trouva la jeune fille assise sous l'ombrage. A ses côté sur l'herbe, elle avait déposé son chapeau de paille à larges bords et le râteau de faneuse. Louise paraissait plongée dans une rêverie profonde. Elle regardait couler à ses pieds les eaux fugitives, qui tournoyaient en gracieux tourbillons, et caressaient de leur blanche écume les larges feuilles et la fleur jaune du nénufar.

A l'approche du secrétaire, Louise leva la tête et tressaillit. Son front se voila presque aussitôt d'une légère pâleur; cependant elle tendit la main au jeune homme. Celui-ci pressa doucement cette main dans la sienne et murmura d'une voix qui tremblait d'émotion :

— Louise, il y a plus d'un mois déjà que vous devriez être ma femme, et chaque jour vous me priez d'attendre; sans cesse vous trouvez de nouvelles raisons pour retarder notre mariage... Eh bien! il faut aujourd'hui que je vous ouvre mon cœur! Tout cela prouve que je m'étais trompé d'abord en me figurant que vous m'aimiez... N'est-ce pas, Louise! Ne craignez rien, j'aurai de la philosophie, comme disait tout à l'heure le capitaine, et, si vous ne m'aimez pas, il vaut mieux m'enlever tout d'un coup mes espérances que de me les arracher une à une... Cela fait trop souffrir.

L'accent que Joseph Cornu venait de donner à ces paroles, toucha profondément la jeune fille.

— Vous avez la promesse de mon père, répondit-elle; fixez vous-même le jour de notre union... j'obéirai.

— Mais il ne s'agit pas d'obéir! s'écria le secrétaire; il s'agit de m'avouer pourquoi vous avez mis des retards à la célébration du mariage, pourquoi vous êtes triste et rêveuse... Car, voyez-vous, Louise, je ne voudrais pas acheter mon bonheur, au prix d'une seule de vos larmes!

— Oh! dit la jeune fille, vous avez un noble cœur... Je vous aimerai, Joseph, car vous méritez de l'être... seulement, je vous en conjure, un peu de patience.

— Hélas! répondit le pauvre garçon, j'avais deviné juste, vous ne m'aimez pas! et si vous attendez maintenant que l'amour arrive, nous ne sommes pas au bout de nos peines... Allons, c'est un parti qu'il faut prendre! J'étais bien naïf de me figurer que vous pourriez avoir de la tendresse pour moi. Je suis un montagnard à peine décrassé... J'ai bon cœur, je ne dis pas non! mais le bon cœur tout seul, sans les agréments de l'esprit, sans les belles manières, sans la toilette... aux yeux des femmes, c'est bien peu de chose.

— Ah! monsieur! dit la jeune fille, en lui jetant un regard plein de reproche.

— Je sais, reprit Joseph, que vous n'avez pas l'ombre de coquetterie. Vous êtes une simple fille des montagnes, douce, timide, innocente; mais vous voyez clair comme une autre, Louise.. et vous avez pu faire des comparaisons qui ne sont pas à mon avantage.

A ces mots, il la regarda fixement. Elle tremblait, rougissait, et son trouble acheva d'abattre le malheureux jeune homme, qui jusqu'ici n'avait pas encore perdu tout espoir.

Il posa la main sur sa poitrine, pour en étouffer les pulsations violentes.

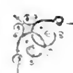
Quant à la fille adoptive du capitaine, elle voyait avec effroi que Joseph allait mettre à nu le secret de son cœur, ce secret, qu'elle avait été si longtemps sans comprendre elle-même, et que le cri d'adieu du neveu de M. Forestelle lui avait révélé tout-à-coup, avec cette rapidité de l'éclair qui déchire le sombre voile des orages. Louise, ayant deviné qu'Ernest l'aimait, sentit presque aussitôt qu'elle l'aimait à son tour, et, dès ce moment, la pensée de sa prochaine union la glaça d'épouvante. Le capitaine vit les terreurs de la jeune fille et sut provoquer ses confidences avec cette bonté toute paternelle dont il lui avait donné constamment des marques si nombreuses. Il employa, pour combattre son amour, ces argumens dont l'esprit reconnait la justesse, mais que le cœur néanmoins repousse avec énergie. Louise promit a son père de suivre ses conseils, tout en le suppliant de lui laisser le temps d'oublier. Ce n'était pas l'avis de M. Morizot, qui pensait avec raison, que le mariage, joint à la tendresse d'un nouvel époux, serait le moyen d'oubli le plus infaillible. Cependant il ne voulut pas brusquer la douleur de Louise, et souvent même il aida la jeune fille à colorer de prétextes vraisemblables les retards qu'elle apportait a la conclusion de son hymen avec Joseph Cornu. Mais celui-ci, malgré toutes les précautions du capitaine, ne tarda pas à saisir la véritable cause de ces lenteurs. L'infortuné secrétaire avait déjà lu son arrêt sur le front de la jeune fille, car ce front ne savait pas mentir, et s'il venait encore interroger Louise, c'est qu'il obéissait à la voix impérieuse qui, dans les transes les plus terribles du découragement, et au sein des malheurs les plus réels de l'existence, crie toujours à l'oreille de l'homme : « Espère! »

Pendant quelques minutes, Joseph et la fille du capitaine furent plongés dans un morne silence.

— Louise, reprit enfin le jeune homme, j'ai fait hier une démarche qui m'a coûté beaucoup..... Cependant je ne la regrette plus, puisqu'elle me permet de vous apporter des nouvelles de M. Ernest.

— Que dites-vous? s'écria la jeune fille, dont le visage devint écarlate.

— Oh! ne vous troublez pas, mademoiselle... et surtout dans mes paroles ne voyez point un piége! Je sais que M. Ernest Forestelle est amoureux de vous... et je crois, en outre, avoir deviné la cause de votre chagrin; car voilà bien des nuits que je passe à réfléchir! D'abord, j'étais jaloux, j'éprouvais des transports de rage, et si je fermais l'œil pendant quelques minutes, je faisais aussitôt un rêve de sang... C'était bien difficile de renoncer à vous, sans me briser le cœur! Enfin, je me suis dit : Voyons, aimes-tu véritablement la fille du capitaine? Oui... Alors



tu dois tâcher avant tout de la rendre heureuse ; autrement ton amour ne serait plus que de l'égoïsme. Voilà pourquoi j'ai voulu pénétrer le mystère que vous me cachiez, mademoiselle. Si l'objet de votre tendresse eût été ce Frédéric d'Ormeuil, je l'aurais tué sans miséricorde ! car il est indigne de vous. Mais, puisque c'est M. Ernest que vous aimez, Louise... je n'ai plus rien à dire, et je trouve tout simple... que vous le préfériez à moi.

Pendant que le secrétaire parlait ainsi, la jeune fille s'était levée d'abord, pâle et frémissante ; mais lorsqu'elle eut compris le sublime dévoûment de Joseph Cornu, lorsqu'elle envisagea tout ce qu'il y avait de noble et de véritablement beau dans sa conduite, elle se reprocha les souffrances qu'elle faisait endurer à cette âme généreuse.

— Joseph, dit-elle, je suis bien coupable envers vous ; j'ai retardé l'exécution d'une promesse solennelle et sacrée... Oui, je dois vous en faire l'aveu, j'aimais M. Ernest, et j'ignore comment cet amour a pris naissance dans mon cœur... Quand j'ai voulu le combattre, il était trop tard ! A présent qu'Ernest est parti, que je ne dois plus le revoir jamais... l'absence fermera cette blessure... et si vous me jugez digne encore d'être votre femme, voici ma main, Joseph. Je ne puis l'accorder à un homme qui mérite à plus juste titre l'estime des autres et la mienne.

— Arrêtez, Louise, arrêtez ! pauvre enfant, croyez-vous donc que l'amour puisse ainsi disparaître et s'éteindre ? Oh ! non, Louise... Je le sens bien, moi ! Dieu me préserve d'accepter le sacrifice auquel votre belle âme vous entraîne... Cependant, lorsque vous aurez entendu ce qui me reste à vous dire, si vous persévérez dans les mêmes sentimens, si vous me dites encore : voici ma main ! j'accepterai, Louise, avec ivresse et bonheur ! et je vous aimerai tant, mon Dieu ! je vous aimerai tant.... qu'il vous deviendra presque impossible de me haïr.

— Parlez, dit la jeune fille, en tournant vers le secrétaire ses beaux yeux, tout baignés de pleurs.

— Eh bien ! sachez que M. Ernest n'est pas parti, comme on vous l'avait laissé croire... avec intention sans doute.

La fille du capitaine devint plus pâle encore, et ses genoux se dérobèrent sous elle.

— Voyez-vous ! dit Joseph, avec un accent de douleur : rien que la pensée qu'il est là... près de vous... que peut-être vous allez le revoir... Je vous le disais bien, Louise, on ne guérit pas de l'amour !

La jeune fille se voila le visage de ses deux mains et n'osa plus regarder son futur.

— Ce n'est pas tout, continua le secrétaire, qui faisait de violens efforts pour surmonter son émotion. Comme je vous le disais, j'ai rendu visite à Frédéric d'Ormeuil. Il sait que je le déteste... et voyant que je lui demandais des révélations, il s'est empressé de me faire toutes celles qui pouvaient me déchirer l'âme. J'ai su par lui que M. Ernest avait demandé votre main au capitaine, et que, désespéré du refus de M. Morizot, le pauvre jeune homme avait voulu terminer son existence en se précipitant au fond du gouffre de la Roche-Noire, celui qui se trouve à mi chemin de la montagne.

— Grand Dieu ! s'écria Louise avec épouvante.

— Rassurez-vous, les domestiques de son oncle sont arrivés à temps pour le sauver de cet acte de désespoir. Le chagrin de vous perdre lui a causé une maladie sérieuse... car il vous aime bien aussi ! Mais ne vous effrayez pas, Louise, ne vous effrayez pas... Aujourd'hui le malade est en pleine convalescence... Eh bien ! consentez-vous encore à être ma femme ? Aurez-vous assez de courage pour oublier M. Ernest, que son amour pour vous a presque conduit aux portes de la mort ? Vous ne répondez pas Louise... Vous pleurez ! Allons, il s'agit à présent de remplir mon devoir. Vous seriez deux à souffrir, c'est beaucoup plus naturel que je souffre tout seul... Venez, Louise, venez ! Il ne dépendra pas de moi sans doute de renverser tous les obstacles qui s'opposent à votre hymen avec M. Ernest.... Toutefois, il en est un que je puis détruire à l'heure même.

Cela dit, Joseph Cornu prit la main de la jeune fille, qui n'avait plus la force de prononcer une parole, et l'entraîna vers l'endroit de la prairie où se trouvait M. Morizot.

— Capitaine, dit le secrétaire, ma conscience m'ordonne de vous dégager d'une promesse que vous m'avez faite dans des jours plus heureux. Ainsi donc, à partir de ce moment, M^lle^ Louise est libre d'en épouser un autre.

Et Joseph s'éloigna rapidement, sans attendre la réponse du vieux soldat que cette brusque déclaration venait de frapper de surprise.

M. Morizot n'eut pas le courage d'adresser des reproches à sa fille, car la malheureuse enfant était si défaite et si abattue, qu'elle excita sa compassion plutôt que sa colère.

Le capitaine abandonna la surveillance des faucheurs, pour ramener Louise à la maisonnette. Chemin faisant, il apprit les motifs qui avaient dirigé la conduite de Joseph Cornu.

— Pauvre garçon ! dit le capitaine, excellent cœur ! c'était le gendre qu'il me fallait ! Que la volonté de Dieu soit faite, et n'en parlons plus.

Vers le soir, Louise et son père étaient assis dans cette même salle que nos lecteurs connaissent. Le repas, apprêté par la vieille Madeleine était resté sur la table : M. Morizot et sa fille n'y avaient pas touché. L'un se livrait à des réflexions douloureuses, et l'autre s'adressait dans le fond de son âme tous les reproches que le silence du capitaine exprimait plus éloquemment que ne l'eusse fait ses paroles.

Tout-à-coup, on entendit plusieurs voix qui s'élevaient dans le voisinage de la maisonnette, et bientôt parurent, à l'entrée du jardin, le fabricant de planches, accompagné de madame Forestelle et d'Ernest, qui se refusait obstinément à les suivre dans la demeure du capitaine.

— Allons, mon ami, disait la bonne tante, notre promenade a été longue, et tu as besoin de te reposer.

— Comprenez-vous cette lubie de mon neveu ? cria M. Forestelle, qui fit invasion dans la salle. Il se refuse à vous dire bonsoir, à vous, monsieur Morizot, qui êtes venu le visiter cinq ou six fois, pendant sa maladie. C'est une chose incroyable, et l'on dirait vraiment que le cerveau... Dame ! il a subi de rudes atteintes !

Cependant Ernest, entraîné d'autorité par sa tante, se trouvait alors sur le seuil de la porte. Sa figure conservait la trace du mal terrible qui l'avait presque conduit au bord de la tombe. A l'aspect de ces traits décomposés par la souffrance, Louise ne put retenir un cri déchirant et courut à la rencontre du jeune homme. Mais le capitaine, qui venait de se lever de son siége, arrêta sa fille et lui dit à voix basse :

— Je vous ordonne, Louise, de monter à votre chambre !

Madame Forestelle entendit cette impérieuse injonction du vieux soldat.

— Ça, capitaine, dit-elle, ne prenez pas votre ton grondeur. Tandis que vous allez causer avec Ernest et mon mari, Louise va me montrer les curiosités de votre parterre. N'est-ce pas, mon enfant ? continua-t-elle, en s'emparant du bras de la jeune fille.

Puis, se penchant à l'oreille de M. Morizot.

— Ernest m'a tout confié... Soyez prudent ! son oncle ne sait rien encore, ou du moins peu de chose.

A ces mots, elle sortit avec Louise.

Cependant le malade, trop faible pour supporter d'aussi vives émotions, venait de tomber sur une chaise dans un état d'épuisement qui faisait craindre qu'il ne perdît connaissance.

— Bon, ce n'est rien, dit M. Forestelle. Attendez, capitaine, j'ai là dans ma poche certain flacon... Peste ! nous sommes obligés d'emporter avec nous une pharmacie complète ! Tenez, voilà qu'il revient à lui, les sels de ce flacon ranimeraient un mort. Et quand je pense que c'est l'amour qui l'a réduit à un pareil état ; vous avouerez avec moi que ceci devient absurde...

car enfin, ma femme ne m'a glissé que deux mots à cet égard, et je puis vous le dire en confidence : il aime quelque paysanne des environs !

— Mon oncle... oh ! par grâce, taisez-vous ! s'écria le malade, qui joignit les mains d'un air suppliant.

— Et pourquoi ne raconterais-je pas vos folies, bel Amadis, langoureux don Quichotte ? répliqua M. Forestelle, en éclatant de rire. Je voudrais la connaître, votre Dulcinée ! Je suis sûr d'avance que j'apercevrais une grosse fille rougeaude et mal-venue. Certainement, capitaine, il y en a de gentilles, de fort gentilles... Mais là, convenez qu'un jeune homme, qui voit en perspective un héritage de près d'un million, peut avoir une amourette, un caprice pour une paysanne... mais l'épouser ! cela n'a pas le sens commun. Tenez, moi qui vous parle, ah ! dame, c'est de l'histoire ancienne... j'étais alors dans les beaux jours de ma vie de garçon... Vous saurez que je ne me suis marié qu'à trente-sept ans ! Je fis la connaissance d'une fillette jolie... mais jolie au possible ! Elle habitait l'un des faubourgs de Saint-Dié.

— De Saint-Dié ! répéta le capitaine, qui fixa des yeux ardens sur M. Forestelle.

— Oui... que trouvez-vous de surprenant à cela ?

— Rien, dit le vieux militaire, allez toujours.

Ernest s'était levé de sa chaise, et son cœur battait à rompre sa poitrine ; car il se rappelait la funeste histoire que lui avait racontée M. Morizot, six semaines auparavant.

— Je vous disais donc, poursuivit M. Forestelle... Ah ! d'abord vous saurez qu'elle s'appelait Clémence...

— Enfin ! s'écria le capitaine, qui se dressa de toute sa hauteur, en face du fabricant épouvanté.

— Quelle diable de figure me faites-vous là ? dit l'oncle d'Ernest, qui recula vivement son siége.

M. Morizot, presque suffoqué de rage, fut quelque temps sans reprendre la parole. Enfin il cria d'une voix de tonnerre :

— Et toi, lâche !... toi ! tu avais pris le nom de Jules Palaiseau ! Voilà ce qui, jusqu'à présent, m'avait empêché de te découvrir ! Tu as séduit Clémence, ma fiancée... tu l'as rendue mère, et tu n'as pas craint de l'abandonner ensuite à son malheureux sort. Il y a dix-neuf ans bientôt qu'elle est morte entre mes bras, en maudissant son infâme séducteur.... A genoux ! à genoux, te dis-je ! et fais au ciel ta prière suprême... car nous allons nous battre, entends-tu ? J'ai, là-haut, des armes, et trop longtemps j'ai mûri mon projet de vengeance pour laisser échapper l'occasion que Dieu m'envoie !

La colère du capitaine éclatait avec une violence effrayante. Mme Forestelle et Louise entendirent ces clameurs et s'empressèrent de rentrer dans la salle.

— Je vous en conjure, dit Ernest en se précipitant vers M. Morizot, qui venait de saisir le bras du fabricant, presque mort de peur, et l'étreignait comme dans un cercle d'acier ; je vous en conjure, modérez-vous ! Un pareil scandale devant ma tante et devant cette jeune fille. . Et puis, vous êtes ici chez vous, capitaine ! l'homme qui se trouve sous notre toit, fût-il un ennemi mortel, réclame quelques égards, et, pour nous-mêmes, nous devons le respecter.

— Oui, vous avez raison, monsieur Ernest, murmura le vieux soldat, qui lâcha le bras de M. Forestelle. Et puis, ajouta-t-il, en essuyant la sueur brûlante qui lui couvrait la figure, je ne veux pas que Louise apprenne jamais que ce misérable est son père ?

— Miséricorde ! que se passe-t-il donc ? demanda la tante d'Ernest, pendant que le jeune homme allait prendre Louise et la conduisait devant le fabricant éperdu.

— Mon oncle, dit-il, d'une voix respectueuse, mais ferme, voilà celle que j'aime ! Un homme d'honneur a toujours en son pouvoir le moyen de réparer une faute..... et, sans entrer avec vous dans des détails que vous devinez déjà peut-être, sans vous dire à quelle époque est morte la mère de Louise..... Oui, mon oncle, je m'aperçois que vous m'avez compris..... et je me jette à vos genoux, en vous suppliant de me laisser épouser la fille... du capitaine.

M. Forestelle sentit un frisson lui passer dans le cœur. Il détourna les yeux, qu'il avait arrêtés un instant sur Louise, avec une indéfinissable angoisse, et les reporta sur le vieux militaire. Ce dernier se trouvait alors dans un état de prostration complète, et le fabricant de planches, qui luttait entre son avarice et le désir d'empêcher, en présence de sa femme, la révélation de ses torts, répondit à Ernest :

— Le moment est mal choisi pour me faire une pareille demande.... Je verrai, je réfléchirai.

— Quant à moi, répliqua le jeune homme, mes réflexions, monsieur, sont toutes faites. Si vous ne réparez pas une odieuse... injustice, dès ce jour, je vous le déclare, je me débarrasse de votre tutelle et je ne remets plus le pied dans votre maison.

— Ernest, mon ami ! s'écria la bonne tante, effrayée de cet audacieux langage, tes menaces ne feront qu'irriter ton oncle... Eh ! mais, au fait, je t'approuve ! continua-t-elle, en se reprenant : je ne souffrirai pas qu'on fasse mourir mon fils... Oui, dit-elle à son époux, qui l'envisageait avec stupeur, Ernest est mon fils, je n'en ai pas d'autre ! Si vous refusez de vous rendre à sa prière... Eh bien ! nous plaiderons en séparation ! Vous savez, monsieur, que nous sommes mariés sous le régime de la communauté, par conséquent, j'ai droit à la moitié de votre fortune, et je la partagerai, je vous le jure, avec ces enfans !

— Mais c'est un piége ! s'écria l'avare, c'est un complot arrêté d'avance ! Qui m'assure, après tout, que cette jeune fille.... Non, non ! cela ne sera pas ! Vous oubliez, madame, qu'il faut des causes à une séparation. Je resterai le maître unique de ma fortune, et mon cher neveu voudra bien épouser celle que je lui destine, ou sinon...

Le fabricant n'acheva pas ; car M. Morizot, revenu de son abattement, marchait droit à lui, animé de cette même colère qui avait tant effrayé déjà l'oncle d'Ernest.

— Sortez ! s'écria-t-il d'une voix foudroyante, sortez, monsieur ! je ne réponds plus de moi !

Le jeune homme, Louise et Mme Forestelle s'élancèrent au devant du vieux soldat. Le fabricant de planches, cédant à son effroi, se mit en devoir de quitter la maisonnette ; mais il fut arrêté par Joseph Cornu, qui, depuis un instant et sans que personne eût remarqué sa présence, se trouvait debout à l'entrée de la pièce.

— Halte-là ! fit le secrétaire du juge de paix, qui prit sans façon M. Forestelle au collet : je suis à présent, tel que vous me voyez, un soldat de l'armée d'Afrique, et je n'aime pas les déserteurs ! Voyons, de quoi s'agit-il !... Vous refusez, si je ne me trompe, de marier votre neveu à la fille du capitaine, et cela sous le frivole prétexte que la pauvre enfant n'a pas de dot ? Eh bien, détrompez-vous, monsieur de la mécanique anglaise ! J'arrive de Saint-Dié... où j'avais deux mots à dire à l'oreille d'un officier de recrutement... un digne officier, ma foi ! qui m'a fait boire du champagne au café de Strasbourg ! Là, j'ai su, par hasard, qu'on tirait aujourd'hui, chez votre homme d'argent, la fameuse loterie, que vous savez, millionnaire de mon cœur.

— En effet, dit M. Forestelle, je devais assister à ce tirage ; mais j'ai cru plus convenable....

— Ohé ! qui veut savoir le numéro sortant ? cria Joseph Cornu, que le champagne avait mis dans un état d'exaltation singulière. Numéro DIX-HUIT. Mademoiselle Louise a gagné le château ! Vive mademoiselle Louise ! Vivent les soldats d'Afrique !

Un cri général d'étonnement se fit entendre.

— J'espère, continua Joseph, qu'il n'y a plus d'obstacle au mariage. Adieu, capitaine... adieu, Mademoiselle Louise... et vous, Monsieur Ernest, rendez-la bien heureuse !

A ces mots, le pauvre garçon fondit en larmes.

— Non, mon brave Joseph, dit M. Morizot, qui pressa le jeune

homme avec affection contre son cœur, ni ma fille ni moi, nous n'accepterons un tel sacrifice.

— Qui parle de sacrifice? il n'y a pas un sacrifice, entendez-vous, capitaine! La liste de loterie porte, en toutes lettres, le nom de Mlle Louise Morizot. Le château ne peut être adjugé qu'à elle seule : Il n'y a pas de réclamation possible... Eh! par la corbleu! je savais bien ce que je faisais! Seulement, Ernest, monsieur si ça vous est égal, brisez la mécanique d'enfer, qui a ruiné nos pauvres scieurs... Ce sera une bonne action.

Louise tendit la main à Joseph et lui dit en sanglotant :

— Du moins, ne partez point... restez avec nous?

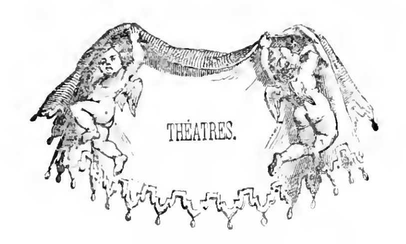
— Non, Louise... non, ma sœur... car aujourd'hui, vous n'êtes plus que ma sœur. Mais, dame! il faut que je m'éloigne pour quelque temps... J'irai me battre, c'est une distraction comme une autre, et je veux aussi rapporter la croix! Alors, je reviendrai, je vous le promets, Louise... je vous le promets, capitaine, et nous nous raconterons mutuellement nos campagnes.... Encore une fois, adieu!!

Joseph Cornu s'éloigna sans qu'il fût possible de le retenir.

Un mois après son départ, on célébrait dans l'église du hameau le mariage de Louise et d'Ernest.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

(Magasin Littéraire.)



Opéra : Retraite de Madame Dorus-Gras. — Théâtre Français. — Palais-Royal : L'Escadron Volant de la Reine. — Vaudeville : Le Petit Poucet. — Gymnase : Jeanne et Jeanneton.

C'est un spectacle attendrissant et solennel à la fois que les adieux d'un grand artiste au public qui l'a si souvent applaudi ; il y a quelque chose de profondément mélancolique dans cette pensée qui vient mêler son amertume à notre jouissance : c'est la dernière fois que j'entends cette voix merveilleuse qui a jeté tant de beaux rêves dans mon âme ; ce timbre pur et sonore, c'est la dernière fois qu'il éclate en accents pathétiques et en étincelantes fioritures dans cette salle dont il est l'*âme* depuis si longtemps. Et elle, l'artiste adorée, pensez-vous donc que ce soit sans un douloureux serrement de cœur qu'elle fasse aussi cette réflexion : toutes ces âmes que j'exalte, tous ces cœurs qui crient et palpitent *sous* ma voix, comme le piano sous la main qui le touche, ce tourbillon d'intelligence que je tiens là sous ma main, que j'agite à mon gré, où je fais tour à tour le calme ou la tempête, comme Dieu sur les flots de la mer, c'est la dernière fois qu'elles vibrent à mon contact.

Et lorsqu'arrive le dernier morceau, lorsque meurt la dernière note qui doive tomber de ces lèvres magiques, quand vous voyez disparaître les derniers plis de sa robe sous le rideau qui se baisse et semble l'engloutir, est-ce que vous ne vous sentez pas agité comme d'un frisson mortel? Ne vous semble-t-il pas que la pierre du sépulcre vient de retomber sur cette pauvre femme, qui vous a si souvent enivré de ses chants, qui vous a jeté tous les parfums, toutes les poésies, tous les enchantements de son âme, et que vous ne reverrez jamais! jamais!....

La composition du spectacle était digne de la bénéficiaire. Les deux premiers actes de *Robert*, Mme Dorus remplissant au premier acte le rôle d'Alice, qu'elle a créé, et au second celui d'Isabelle ; le pas de *la Favorite*, par Petipa et Carlotta Grisi, et *la Manola* par Desplaces et Mlle Plunkett ; une romance d'Ad. Boïeldieu et la romance de *Guido et Ginevra*, par Poultier ; un duo pour violoncelle et piano par les deux frères Batta ; *les Vieux-Péchés*, par Bouffé et Mme Doche ; *le Rossignol*, par Mmes Dorus, de Roissy et M. Hermann-Léon, l'excellent baryton du théâtre Favart, et enfin le Bal masqué de *Gustave*, avec galop final, où il nous a été donné de voir tous les premiers comiques de Paris, dans les costumes de leurs rôles favoris, servant de partenaires aux plus charmantes sylphides de l'opéra, qui s'en donnaient à deux mains quatre cœurs. Impossible de rien imaginer de plus burlesque que ce fantastique galop.

On aura peine à nous croire quand nous dirons que Mme Dorus a trouvé moyen de se surpasser elle-même, et cependant ce miracle a été accompli. La célèbre cantatrice semblait avoir réservé pour ce grand jour les plus rares trésors de sa voix ; c'est dans cette solennité qu'elle a déployé toute la richesse de son timbre et la prodigieuse souplesse de son gosier. Quelle merveilleuse audace, quelle perfection inouïe, quelle exquise délicatesse dans ces gerbes de notes dont l'exécution effraierait même les instruments les plus agiles et qu'elle éparpillait dans l'air avec l'insouciance d'un enfant effeuillant un bouquet de roses! Aussi quels transports d'enthousiasme! C'étaient des cris, des bravos, des trépignements, et de tous les coins de la salle, depuis l'orchestre jusqu'aux cintres, une avalanche de bouquets et de couronnes qui tombaient aux pieds de l'artiste étonnée, émue et presque confuse d'une ovation si magnifique et pourtant si justement méritée. Qu'il est cruel de partir, mais qu'il est doux d'emporter de telles sympathies et de laisser de pareils regrets!

Hermann-Léon aussi a été vivement applaudi dans le rôle du balli *du Rossignol*, qu'il a chanté avec une pureté irréprochable. Un timbre magnifique, une excellente méthode, un goût exquis, ce chanteur réunit toutes les qualités d'un grand artiste ; encore quelques années de pratique et ce sera le premier de nos barytons.

Bouffé a été rappelé après *les Vieux-Péchés* et nous ignorons le motif qui l'a empêché de se rendre au vœu de la salle entière. Peut-être a-t-il pensé qu'appelé à concourir au triomphe de la bénéficiaire, il devait lui laisser intacte sa couronne de fleurs et de bravos, et si, comme nous le pensons, tel est le sentiment qui a dirigé, en cette occasion, la conduite de l'illustre comédien, on ne saurait trop applaudir une au si rare délicatesse.

Les bravos n'ont pas manqué non plus aux frères Batta, et personne ne s'en étonnera. Bref, cette soirée laissera un long et brillant souvenir chez ceux qui ont pu y assister.

— Nous n'avons rien à dire, ou plutôt, nous aurions trop à dire au sujet du théâtre Français. A qui attribuer la situation précaire, l'état de décrépitude et d'allanguissement où est tombé la littérature dramatique depuis quelques années? D'où vient cette absence totale de chaleur et d'audace que nous remarquons dans toutes les pièces qui se succèdent coup sur coup sur notre grande scène? à quelle source funeste ont-elles pris cette allure vulgaire et compassée, cette teinte uniforme, blafarde et somnolente qui vous affadissent le cœur et vous endorment l'esprit? si nous ne nous trompons, le mauvais air qui a produit cette littérature maladive est sortie des sifflets sous lesquels sont tombés *les Burgraves* et des applaudissements un peu outrés qui ont accueilli la *Lucrèce*. Cette violente protestation contre la puissante originalité du romantisme fit réfléchir les jeunes littérateurs, les engagea à se tenir sur leurs gardes et à refouler avec soin tout ce qu'ils sentiraient remuer dans leur âme d'inspirations énergiques et aventureuses; de là ces conceptions vulgaires, étriquées, dépourvues de mouvement, de verve et de hardiesse ; de là ces comédies filandreuses, ces tragédies à la glace, qu'on s'efforce d'admirer, devant lesquelles on bâille *in petto* et qu'on signale tout haut comme un retour aux *bonnes traditions* et *à la saine littérature* ; saine, oui, en ce sens qu'elle laisse le cœur et l'esprit dans un état de calme et de placidité très favorable, sinon aux plaisirs et au développement de l'intelligence, du moins à la libre action des facultés physiques et à la santé du corps, incompatible avec l'exaltation de l'esprit; et les choses resteront ainsi jusqu'à ce que quelque

jeune et hardi jouteur s'élance de la foule et vienne affronter la tempête qui, chez nous, attend toute création neuve et vigoureuse; qu'il triomphe et nous sortirons de cette ornière, et nous reverrons enfin des œuvres créées et imaginées.

Mais cette révolution littéraire, ce n'est ni d'*une soirée à la Bastille*, ni de *Mme de Lucenne* que nous la verrons sortir.

La première de ces deux grandes pièces est un épisode de la vie de cet éternel Richelieu, de ce Lovelace français dont Alexandre Dumas s'est fait l'historien. A part quelques crudités d'assez mauvais goût, il est correctement écrit, avec quelques traits çà et là qui ne manquent pas d'esprit; mais d'imprévu, d'originalité, point. Bref, c'est ce qu'on est convenu d'appeler une œuvre *honnête*; la même qualification peut s'appliquer parfaitement à *Mme de Lucenne*, qui jette le même éclat modeste et contenu, sauf quelque chose de plus léger dans la touche des caractères, de plus fin dans les idées et de plus délicat dans le style, enfin quelque chose à la fois de gracieux, d'indécis et de voilé qui révèle un double parfum de femme et de bonne compagnie; or, c'est plus qu'une œuvre *honnête*, c'est une œuvre *estimable*.

Celle-ci est de Mme Achille Lecomte, l'autre est de M. Adrien Decourcelles.

Ces deux comédies datent déjà d'un peu loin pour que nous croyions nécessaire d'en donner l'analyse; nous attendons *la Tour de Babel*.

—Les dames de la plus rare distinction et de la plus haute noblesse, sont seules admises à faire partie des dames d'honneur de la reine Anne d'Autriche, et ce n'est pas une petite affaire que d'entrer dans cet escadron volant. Aussi Mlle Jeanne Robertin s'en voit-elle repoussée avec mépris, car elle est simple dame d'atour et d'une noblesse de robe, ce qui rend sa prétention exorbitante, pour ne pas dire scandaleuse. En stratégiste habile, Jeanne prend le parti de tourner la position, ne pouvant l'emporter de vive force, et pour réussir, elle ne veut d'autre auxiliaire que Bazu, son fiancé, Tancrède Bazu le jouet de la cour.

Le pauvre Tancrède croit occuper un emploi supérieur, parce que ses fonctions, qu'il remplit, comme Michel Perrin, sans en avoir la conscience, le mettent souvent en rapport avec la reine. Jugez donc de son désappointement quand Jeanne vient lui apprendre qu'il n'est autre chose qu'inspecteur des cuisines. A cette foudroyante nouvelle, une noble rougeur couvre le beau front d'Alcide Tousez. C'est ainsi, s'écrie l'impétueux jeune homme, eh bien! je serai frondeur!

Grâce à Jeanne, ce coup de tête est bientôt connu. Comme l'avait prévu la rusée jeune fille, il produit une vive sensation, car si Bazu est peu de chose par lui-même, il est très important par le fait de son père, riche financier dont les millions sont très utiles à la cause de la reine. Il faut donc le retenir à tout prix, et voici les dames d'honneur qui se mettent à accabler Bazu des plus agaçantes coquetteries; il reçoit même des rendez-vous: six à la fois et pour la même heure. Jeanne, qui a imaginé cette ruse, fait parvenir aux amants des jolies délinquantes les lettres et gages d'amour adressés au brillant Tancrède. Ces messieurs se trouvent au rendez-vous, et ces dames, s'apercevant enfin qu'il faut absolument compter avec Jeanne, se décident à l'admettre dans leur escadron volant. Tancrède renonce à la fronde et devient l'heureux époux de la piquante Jeanne Robertin.

De la gaîté, de l'esprit, d'incroyables lazzis ont décidé le succès de cette pièce.

Alcide Tousez est adorable de bêtise dans le rôle de Tancrède Bazu; dans celui de Jeanne, Mlle Scriwaneck s'est montrée d'une finesse et d'une espièglerie charmantes. N'oublions pas Mme Berger, spirituelle et gracieuse au possible dans le rôle de Blanche.

C'est avec un vif plaisir que nous avons revu Mlle Duverger dans *Fiorina*; mais pourquoi ne donne-t-on pas de nouveaux rôles à cette jolie et excellente actrice?

— Si M. Dumanoir a de l'esprit, M. Clairville possède un assez bon fonds de gaîté et de savoir-faire; donc de la collaboration de ces deux messieurs il ne pouvait résulter qu'une pièce fort divertissante, et c'est ce qui est arrivé; ils ont tiré tout le parti possible de leur petit Poucet, ils en ont fait un héros aussi brave qu'Achille, un diplomate aussi fin que feu Talleyrand et un séducteur capable de jouer Richelieu lui-même par dessous la jambe; ils lui ont donné successivement pour asile un pot-au-feu, un sabot, un pâté, une botte; le petit drôle se fourre partout; vous croyez peut-être qu'il se laisse effrayer par la mine terrible et vorace de M. Crokaffamé, cet ogre si redoutable et pourtant si brave homme au fond, ce gastronome, dont le palais délicat sait si bien apprécier une marquise à la crapaudine et un notaire cuit à point; bah! notre homme ne s'étonne pas pour si peu, il prend bravement la défense du prince Benin, lequel a envoyé une armée nombreuse et aguerrie contre Crokaffamé, son ennemi, de laquelle armée ledit Crokaffamé n'a fait qu'une seule, mais succulente bouchée; le petit Poucet se range donc sous la bannière de cet infortuné prince, qui le créé son premier ministre, ce qui n'en fait pas un homme sans cœur et sans âme comme il est permis de le croire; loin delà, notre héros chausse les fameuses bottes de sept lieues, qu'il a dérobées à l'ogre, puis il va combattre le géant et lui tranche net la tête; après ce brillant exploit, il revient triomphant dans son petit carrosse, ce même petit carrosse que nous avons tous rencontré sur les boulevarts.

Le général Tom Pouce est sans contredit le plus grand acteur de notre époque.

— Nous ferons une courte analyse de ces trois pièces; les deux premières parce que tout le monde les connaît déjà, la dernière parce que personne ne la connaîtra bientôt plus.

Jeanne et Jeanneton sont deux charmantes jeunes filles, qui, à force de travail et en joignant à leurs économies celles du père Galuchet, leur père, se trouvent, ma foi! à la tête de trente cinq francs de dettes; c'est effrayant, mais bah! s'il n'y avait que cela, hélas! hélas! les pauvres jeunes filles sont amoureuses, l'une du fils de M. Coquebert, joaillier, aussi riche que breveté, c'est-à-dire incapable de comprendre l'incontestable supériorité d'une jolie figure et d'une âme angélique sur une misérable dot de deux cent mille francs; l'autre, du duc de Blansac, pâle et beau jeune homme, plein de droiture et de noblesse et qui, sauf sa main, lui a offert tout ce qu'un honnête homme peut décemment offrir à une charmante fille comme Jeanneton; mais Jeanneton a de l'honneur, elle a refusé, et Jeanne montre la même férocité à l'endroit de Coquebert fils; cependant vous vous demandez comment tout cela va finir et la chose vous paraît difficile à débrouiller de manière à satisfaire tout le monde; mon Dieu! rien n'est plus simple, voyez plutôt: la femme du général Valincourt est morte en 1815, chez Galuchet, qui alors habitait Valenciennes; en mourant elle a laissé une fille, que ce même Galuchet a adoptée, quoique malheureux et déjà père d'un enfant du même sexe, et il ignore laquelle des deux est la sienne, car il les a reçues toutes petites de sa femme mourante; mais Mme de Beauvilliers, mère de Mme de Valincourt, vient réclammer sa petite-fille; elle sait, elle, à quel signe la reconnaître, elle porte l'empreinte d'une violette au sein gauche; c'est Jeanneton! s'écrie Jeanne; est-ce bien Jeanneton? je ne suis pas convaincu et je désirerais l'être; enfin Jeanneton reconnue duchesse de Valincourt épouse sans difficulté le duc de Blansac et donne 200 mille francs à Jeanne, qui va devenir Mme Coquebert.

Vous voyez que tout est arrangé pour le mieux, et maintenant que je vous l'ai racontée, vous ne connaissez pas la pièce de *Jeanne et Jeanneton*, dont tout le mérite est dans la grâce exquise, dans l'esprit étincelant et dans le coloris plein de fraîcheur, que M. Scribe a su répandre à pleines mains sur ce simple canevas.

Courez donc la voir avec l'*Image*, dussiez-vous assister au *Lansquenet*, qui s'est mis à la suite de ces deux charmantes filles et vit à leurs crochets.

Le sujet de l'Image est on ne peut plus simple. Un jeune peintre, du nom de Léopold, a rencontré dans les salons de Paris la belle marquise de Brévannes et il en est devenu éperdument épris. De retour d'un voyage en Italie, il apprend par un journal que M. de Brévannes, époux brutal s'il en fut jamais, vient de mourir à Calcutta, et par le baron qui l'a forcé d'accepter l'hospitalité chez lui, que sa pauvre jeune femme l'avait déjà précédé dans la tombe. Léopold est au désespoir; si au moins il pouvait faire revivre l'image de celle qu'il a aimée d'un amour si profond et si discret, car elle ne l'a jamais connu; mais non, par une inexplicable fatalité, ces traits empreints dans son cœur, échappent à son pinceau chaque fois qu'il cherche à les saisir. Eh bien, dit le baron, confident de ses pensées, s'il ne faut que cela

pour vous rendre heureux, je m'en charge, cette image si ardemment désirée, je vais vous la montrer, non en peinture, mais en chair et en os. C'est Madeleine, une petite basse-brette (car j'ai omis de vous dire que cela se passe en Basse-Bretagne) qui ressemble à Mme de Brévannes à s'y méprendre. En effet, survient Madeleine, et quoique prévenu, Léopold jette un cri de surprise à son aspect, tant la ressemblance est frappante. Mais aussitôt la grossièreté du langage et des sentiments de la jeune paysanne dissipent son illusion. Cependant il veut dire à cette image tout ce qu'il a éprouvé autrefois d'amour et de tourments, et il lui fait alors tous les aveux qu'il n'osait faire à la marquise. Enfin il la prie de se laisser peindre, elle y consent, il lui met un journal entre les mains pour lui donner une contenance, quoiqu'elle n'en sache que faire, dit-elle ; puis tout à coup la voilà qui s'évanouit. On la rappelle à elle, alors tout s'explique, Madeleine n'est autre que la marquise de Brévannes, qui s'était cachée dans cette position obscure pour échapper aux mauvais traitements de son mari. Mais ce journal vient de lui apprendre la mort de son tyran, elle reprend son nom et donne sa main à Léopold avec le cœur qu'il possède déjà.

Cette pièce fourmille de charmants détails; c'est avec *Jeanne et Jeanneton*, le plus joli morceau sans contredit qui soit sorti de la plume de M. Scribe, depuis son retour au Vaudeville.

Mme Doche est charmante, pleine de grâce, de gentillesse et de sensibilité dans le rôle de Madeleine.

M. Montdidier a des gestes et des inflexions de voix qui sentent quelque peu la province.

Numa et Mlle Désirée sont parfaits dans les rôles de Galuchet et de Jeanneton.

Voilà ce que c'est que le *Lansquenet*. M. Vermançay est ambitieux, il joue à la bourse, dans l'espoir de devenir rapidement millionnaire. De son côté, Lucien, son fils, joue au lansquenet avec frénésie, de sorte qu'en très peu de temps le père et le fils sont complètement ruinés, comme on devait naturellement s'y attendre. Oui, mais Horace, l'oncle de Julien, jouait comme son frère et son neveu, et c'est ce qui les sauve, car pariant toujours contre Julien et jouant à la hausse tandis que son frère jouait à la baisse, il arrive nécessairement que tout ce qu'ils ont perdu, il l'a gagné. Généreux, comme on ne l'est plus qu'au théâtre, Horace rend à son frère les deux cent mille francs qui composaient toute sa fortune et prend sur son compte tout ce que Julien a perdu sur parole. Toute cette belle histoire pour faire dire à Rébard que le lansquenet est un jeu de niais, puisque ce sont les plus bêtes qui y gagnent.

Il est vrai que cette fois on peut dire avec juste raison : c'est l'erreur de deux hommes d'esprit.

Achard fait supporter la pièce.

Le rôle de Vermançay est insipide ; Delmas l'a rendu tel qu'on le lui avait donné. On peut le jouer aussi mal, mais c'est difficile.

Quant aux dames, leurs rôles sont si insignifiants, qu'elles n'en pouvaient tirer aucun parti.

Le Camoëns et le Conseil de Discipline.

Et maintenant, très cher et redouté lecteur, il me reste à vous faire un aveu bien pénible. Vous vous demandez sans doute pourquoi je ne vous ai rien dit du *Camoëns*, dont tous les journaux se sont accordés à reconnaître le mérite? Voici le vrai et déplorable motif de mon silence au sujet de cette pièce.

Vers le mois de février dernier, le conseil de discipline de la garde nationale me fit l'honneur de m'appeler à sa barre; je m'y rendis. Bientôt mon nom est appelé ; je m'approche avec ce sentiment de respect mêlé d'admiration que doivent inspirer des hommes revêtus du caractère de juges, et je m'exprime en ces termes : « Monsieur le président, le respect aux lois étant une de mes nombreuses vertus, je me suis fait un devoir d'accourir à votre appel. » A ce préambule, le conseil fait entendre un murmure de satisfaction; le capitaine-rapporteur aspire en souriant une légère prise de tabac, et le tambour-maître profite de l'émotion générale pour jeter un regard plein d'amour et de mélancolie sur une pipe admirablement culottée qui sort à moitié de sa poche. Le président seul conserve une imposante dignité. « Monsieur, me dit-il (l'austère président), vous prétendez respecter les lois, et vous avez dix-sept manquements. » Réaction subite dans l'esprit du conseil, mouvement d'horreur, regards courroucés, murmure nullement approbateur. Le tambour seul conserve son sangfroid et laisse tomber un regard tendre et doux sur le tuyau noir et lustré de sa pipe.

— Quelle excuse avez vous à faire valoir ? reprend le président.

— Monsieur le président, je suis en instance près le jury de révision pour être dispensé du service de la garde nationale, service auquel s'oppose l'état de ma santé, et j'attends toujours la décision du jury.

— En attendant cette décision, Monsieur, vous deviez toujours monter votre garde.

— Je me permettrai de vous faire observer, Monsieur le président, que monter ma garde et affirmer en même temps que ma santé s'opposait à ce que je la montasse, eût été par trop.... illogique.

— Ce ne sont pas là des raisons.

Le président hausse les épaules, tout le conseil l'imite comme un seul homme, sauf l'impassible tambour, toujours sous l'empire de son idée fixe, et je suis condamné à trois jours.

Or, j'entrais dans mon cachot le jour même de la première représentation du *Camoëns*. Voilà, mon cher lecteur, pourquoi je ne puis vous en parler. Et ce cachot, l'avouerai-je! j'y suis encore par suite d'une seconde condamnation, et c'est de là que je vous adresse le compte-rendu de ce pauvre mois de mai.

Plaignez moi, mais pas trop, car j'habite la cellule où ont passé Decamps et Daumier, Devéria et Gavarni, Nanteuil et Français, et Alfred Dedreux, et Fréd. Bérat, et tant d'autres, qui tous, et Devéria surtout ont laissé sur les murs de magnifiques traces de leur passage. Croyez-moi, attirez-vous douze heures de prison, et demandez à habiter le numéro 14. C. GUÉROULT.

MODES

Le printemps ne paraît se montrer que de la plus mauvaise grâce; la pluie, la grêle ont banni des jardins publics et du bois ces élégantes que les derniers beaux jours d'avril y avaient réunies. Aussi ce ne sera pas des modes de printemps que nous entretiendrons nos aimables lectrices; les chapeaux de paille, les légères capotes de crêpe sont rentrées dans les cartons, et beaucoup de dames en sont revenues aux chapeaux d'étoffe, en attendant l'été qui, nous l'espérons, arrivera au temps voulu quoique le printemps refuse, cette année, de lui servir d'introducteur.

Tous les ateliers de nos modistes et couturières en réputation sont occupés dans ce moment de la confection des toilettes qui doivent figurer au bal costumé que donne le mois prochain la reine d'Angleterre et auquel doit assister madame la duchesse de Nemours. Le plus grand secret est recommandé sur la composition de ces toilettes où de nombreuses rivalités sont engagées. Tout ce qu'il nous est permis de dire, c'est que tout ce que nous avons vu est ravissant, et soutiendra dignement la réputation artistique de notre pays, à laquelle nos belles voisines d'outre-mer paient gracieusement un large tribut.

Malgré le temps détestable qui ne nous quitte pas, les courses de Chantilly ont été brillantes. Plusieurs élégantes s'y faisaient remarquer par quelques nouvelles formes de chapeaux ; la forme artésienne, la forme auvergnate, s'y trouvaient représentées. Mais la plus charmante est sans contredit la forme Paméla, adoptée par nos maisons les plus en renom. La plus grande partie de ces chapeaux étaient garnis de fleurs; les chapeaux de paille de riz sont abandonnés totalement.

La forme des robes n'a pas changé depuis notre dernier numéro. Sur les robes légères on pose presque toujours trois volants soit unis, soit festonnés; sur les robes d'étoffe, les volants de crêpe découpés sont toujours en grande faveur.

Les pardessus d'été se propagent autant que le permet la saison. Il en est en dentelle noire ou en dentelle blanche; ils sont généralement doublés de florence rose, bleue ou lilas. On les fait également sans manches ou laissant des ouvertures pour les bras, lesquelles sont bordées d'une dentelle froncée.

M. le comte de M....., un de nos lions à longue crinière et des plus élégants, portait aux courses un nouveau chapeau de forme gracieuse qui nous a paru devoir amener une révolution complète dans cette partie du costume de l'homme qui laisse tant à désirer. Ce chapeau, d'une apparence beaucoup plus riche que la soie, est fait d'un velours spécial, dit *Velours-Fontès*, du nom de son inventeur ; il offre, au soleil et à la lumière, les reflets les plus brillants. Nous croyons ce genre de chapeau appelé à un immense succès et à succéder indubitablement au chapeau de soie. C'est une de ces créations de notre industrie nationale destinée à faire le tour du monde. M. Fontès de Paris, son inventeur, est déjà connu pour l'apprêt du caoutchouc qui a eu tant de succès pour la confection des chapeaux de soie. Nous reviendrons sur la nouvelle invention que nous signalons aujourd'hui. N.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIX.

IMPRIMERIE DE FRANÇOIS ET COMP., RUE DU PETIT-CARREAU, 32.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

HISTOIRE D'UNE TOPPATELLE.

CELUI qui aime véritablement à voyager se considère comme en partie de plaisir par cela même qu'il voit du pays, et alors il peut lui arriver d'être aussi satisfait de retomber dans l'isolement que de rencontrer de la compagnie; c'est précisément ce que j'éprouvai lorsque tous mes Anglais furent partis de Catane. Ce qui augmentait ma résignation à supporter la solitude, c'était l'assurance d'avoir bientôt un Français aimable pour compagnon de voyage. Le comte de M..., attaché à l'ambassade de Naples, homme instruit et poète, m'avait annoncé par une lettre qu'il viendrait me prendre pour aller avec moi jusqu'à Palerme. Pendant les trois jours que j'avais encore à attendre, je m'abandonnai à cette paresse méridionale qu'on respire avec l'air de ce beau pays, et dont l'exemple des Napolitains m'avait appris à goûter le charme. Je passerais donc sur cette lacune pour achever le récit de mon excursion, si le hasard n'eût fait venir à ma connaissance une histoire populaire que je vous transmets telle qu'on me l'a racontée sur le lieu même de la scène.

Dans toute la Sicile on se sert beaucoup des ânes. On attache sa modeste monture dans la cour d'un palais magnifique, et on la reprend lorsqu'on a fini sa visite. Le matin, de beaux messieurs gantés de blanc s'arrêtent devant un café pour boire une limonade sans descendre de leur âne. On parcourt le *Journal des Deux-Siciles*, on s'informe des nouvelles, et l'on se disperse au trot du vertueux et simple animal sur lequel notre Seigneur ne dédaigna pas de monter pour faire son entrée dans Jérusalem. Un usage général ne saurait paraître ridicule; c'est pourquoi j'avais fini par adopter, comme tout le monde, cette manière de circuler pendant mon séjour à Catane. Pour la somme de trente sous, j'avais un grand âne, sobre et infatigable comme un Sicilien. Il me portait toute la journée, et nous allions paisiblement en bonne intelligence par les rues et les chemins, sans qu'il fût besoin, comme à Castellamare et à Sorrente, des ces âniers toujours pressés qui vous suivent en poussant des cris sauvages, et qui tirent la pauvre bête par la queue pour la faire courir au galop.

Un jeune Sicilien avec qui j'avais voyagé sur le bateau à vapeur m'avait offert de me présenter à quelques personnes aimables de son pays. Il vint un matin me chercher, monté sur son âne; je pris aussi le mien, et nous partîmes, ainsi équipés, pour aller faire des visites de cérémonie. En passant sur la place de l'Éléphant, nous nous arrêtâmes pour regarder les dames qui sortaient de l'église. Elles étaient toutes enveloppées de ces mantes noires dont j'ai déjà parlé, et qui donnent aux rues de Catane l'apparence d'un cloître ou d'un foyer de bal masqué, selon la disposition d'esprit où l'on se trouve.

— Savez-vous, me dit mon compagnon, comment nous appelons les femmes qui portent ce grand voile noir? On les nomme *toppatelles*. Ce mot vient de *toppare*, qui veut dire *cacher*, ou de *topo*, qui signifie *souris*: choisissez entre ces deux étymologies celle que vous voudrez. Nos jeunes filles possèdent l'art de draper à leur avantage ce vêtement funèbre. Il ne faudrait pas se fier à leurs airs de nonnes, car elles ressemblent à l'Etna, qui sommeille jusqu'au jour où l'éruption éclate. Une fois qu'elles sortent de leur indolence, rien n'arrête leurs petites passions. Si vous étiez venu ici en 1840, vous auriez vu la plus belle personne qui ait jamais porté le voile de soie noire. Celles-ci ne sont rien en comparaison. Hélas! la pauvre Agata, elle est perdue pour nous.

— Son histoire doit être intéressante, répondis-je. Contez-la moi, je vous prie. Allons au bord de la mer; nous ferons nos visites demain.

Mon compagnon rapprocha son âne du mien. Nous sortîmes ensemble de la ville par la rue du Corso, et le Sicilien commença en ces termes l'histoire de la *belle toppatelle*.

J'ai connu Agata quand elle n'avait que quatre ans. Jamais il n'y eut de petite fille aussi aimable. Ses yeux parlaient avant que son esprit fût développé, comme s'ils eussent deviné tout ce qu'ils auraient à exprimer un jour. Elle avait l'air de songer à quelque chose de sérieux qu'on ne savait pas et qu'elle n'aurait pas pu dire elle-même. Sa mère, qui était une franche Sarrasine, lui avait transmis un sang brûlant comme la lave, et recouvert d'une peau brune et veloutée comme le fruit rare et beau qu'on nomme le brugnon. La petite Agata n'était ni farouche ni caressante; lorsqu'on voulait l'embrasser, elle vous faisait une révérence et vous demandait la permission d'aller à ses affaires avec le ton d'une personne raisonnable. A douze ans, elle était grande et bonne à marier. Si vous l'eussiez vue marcher dans la rue en balançant sa longue taille, si du fond de son capuchon noir elle eût tourné sur vous ses yeux brillans surmontés d'un front jaune et frais comme la nèfle du Japon, monsieur le Français, je vous assure qu'elle vous eût fait perdre la tête. Elle portait la mante noire avec une grâce qu'on ne connaît plus à Catane, et, pour cette raison, nous l'appelions la belle Toppatelle. Dans ses premières années de jeunesse, elle avait je ne sais quelle fantaisie de faire la méchante et de maltraiter ses amoureux. Les garçons n'y prenaient pas garde, et continuaient à rimer pour elle plus de mauvais vers qu'il n'y a d'étoiles au firmament, car les drôles devinaient bien que, sous cette cendre froide, dormait un feu caché qui ne pouvait manquer de s'allumer tôt ou tard. Lorsqu'elle travaillait à l'aiguille auprès de son père, qui était tailleur, on inventait cent prétextes pour entrer dans la boutique; mais les jeunes gens les plus beaux ou les plus riches, et les étudians de l'université eux-mêmes, ne réussissaient pas à la distraire de son ouvrage. Le soir, si elle entendait une guitare

sous sa fenêtre, elle éteignait aussitôt sa lumière et renonçait à respirer sur son balcon, de peur des sérénades, ce qui est le plus grand sacrifice que puisse faire une Catanaise.

Cette indifférence lui dura jusqu'à quinze ans; c'est le bel âge pour les filles de la Sicile, et celui où la nature les mène souvent comme il lui plaît. En face de la maison du petit tailleur était le palais d'une signora fort élégante, qu'on eût appelée une *lionne* si l'on eût connu ce mot-là. Un soir d'été, il y avait un bal chez la signora, et comme dans ce pays-ci le bon ton n'oblige personne d'arriver le dernier, les calèches commencèrent à entrer dans la cour du palais à vingt-trois heures, c'est à dire une heure avant le coucher du soleil. Une troupe de curieux s'était amassée devant la porte. Agata elle-même parut à son balcon pour regarder les toilettes des belles dames.

Parmi les curieux se trouvait un garçon de dix-huit ans qu'on appelait Zullino, surnom qui dérive, je ne sais comment, de Vincenzo, car il n'y a rien d'arbitraire ni de capricieux comme nos diminutifs. Zullino était un Sicilien de race normande. Il avait l'esprit gai, le cœur fier et les bras très robustes. Pour éviter l'affront d'un refus, il n'avait jamais parlé plus tendrement à Agata qu'aux autres jeunes filles, et se tenait pour dit qu'elle ne voulait pas d'amoureux. En regardant la fille du tailleur, Zullino s'aperçut qu'elle avait mis des roses dans ses cheveux.

— Dona Gattina, lui dit-il, je sais bien pourquoi vous vous couronnez de fleurs.

— Eh! pourquoi cela, don Zullino?

— Parce que vous seriez bien aise d'aller au bal avec toutes ces belles dames qui vous passent devant le nez. Ne pouvant pas le faire, vous vous parez toute seule, et il y a fête dans votre chambrette.

— J'en conviens, don Zullino. Je n'ai jamais vu de bal, et j'imagine que ce doit être une chose bien divertissante.

— Invitez-moi donc à votre petite fête. Votre mère jouera du tambour de basque, et nous danserons ensemble une tarentelle à réveiller les morts.

— Eh bien! je vous invite; allez chercher vos castagnettes.

Le tailleur ne s'opposa point au désir de sa fille. Il ferma sa boutique; on mit de l'huile dans la lampe, dont on alluma, pour cette fois, les deux mèches. La mère fit ronfler le tambour et sonner les grelots, tandis que le père frappait en cadence avec une clé sur un poêlon. Au bruit de cette musique improvisée les deux jeunes gens dansèrent avec une ardeur que vous autres, habitans du Nord, vous ne portez pas dans le plaisir, mais que vous retrouvez, dit-on, les jours de bataille. Zullino bondissait à deux pieds de terre, Agata voltigeait comme un oiseau. Tantôt ils se poursuivaient, tantôt ils se rapprochaient, les bras étendus, main contre main, et le pied de l'un reculant quand le pied de l'autre avançait. Les castagnettes marquaient la mesure. Zullino se déhanchait à se rompre l'échine, et Agata, la tête en arrière, faisait voler en l'air son tablier. Au bout d'une demi-heure, ils dansaient plus vigoureusement que jamais, et les yeux de la toppatelle lançaient des lueurs comme des épées de combat. Les joyeux instrumens de musique finirent par tomber des mains de l'orchestre, et les danseurs s'aperçurent alors de la fatigue. Agata se jeta sur une chaise, et Zullino se coucha tout de son long sur la table.

— Seigneur, dit la jeune fille, après vous avoir donné le bal, il faut vous offrir aussi le souper. Voici d'abord une nappe blanche, un bon morceau de pain, des amandes, une fiasque de vin *del Greco*, et tout à l'heure je vous servirai une salade que je vais chercher au jardin.

— Signora, répondit le garçon, si vous cueillez la salade vous-même, et si vous versez le vin dans mon verre, le roi ne soupera pas si bien que moi.

On se mit à table et l'on mangea de bon appétit. Les jeunes gens, animés par le plaisir, jouèrent à cette guerre d'esprit qui a du piquant dans notre dialecte, et où l'amour suit quelquefois la malice de fort près. Agata riait de ce rire qui enivre les fillettes, et qui a donné lieu au proverbe: « Bouche qui rit veut un baiser. » Zullino n'eut cependant pour toute faveur qu'une rose portée par sa danseuse, et l'on se sépara vers le carillon de minuit.

Ce n'était pas un grand seigneur que le bon Zullino. Son père, fort mauvais menuisier, n'avait pu faire de lui qu'un ouvrier peu habile. Quelques baïocs péniblement gagnés à raboter des bancs et de méchans escabeaux les menaient tous deux à la fin de chaque semaine; le bout de l'année se trouvait ainsi arrivé sans qu'on pût dire comment. La pauvreté ayant toujours été leur fidèle associée, ils étaient habitués à sa compagnie, et ne se doutaient pas qu'elle fût considérée par certaines gens comme un malheur. Le lendemain du bal improvisé, Zullino était à l'ouvrage dès le point du jour, et chantait en taillant une planche. Agata passa devant sa boutique en allant à la messe.

— Vous chantez de bon cœur, lui dit-elle; on voit bien que vous n'avez pas de soucis.

— Voilà comme vous êtes, vous autres, jeunes filles, répondit le garçon; vous parlez de tout sans rien savoir. Apprenez que je chante pour m'étourdir et ne pas songer à mes peines.

— Quelles peines avez-vous donc?

— J'ai de l'amour pour vous depuis hier, et comme vous ne voulez pas qu'on vous aime, je tâche de vous oublier. Demain, si je n'y ai pas réussi, je m'en irai à Lentini chez mon oncle le tonnelier.

— Le mauvais air règne à Lentini; vous y gagnerez la fièvre.

— Mieux vaut la fièvre que d'aimer qui ne vous veut pas de bien. Je prétends mener ma tendresse pour vous comme ceci, à coups de maillet.

Zullino frappa si fort sur ses planches, qu'Agata, effrayée, recula d'un pas; mais il se trouva que ce coup de maillet venait d'enfoncer l'amour dans le cœur de la Toppatelle.

— Vous êtes fou, dit-elle. Quand on aime une fille, on ne s'embarrasse pas de tous ses discours; on lui déclare poliment ce que l'on éprouve, et on va la demander en mariage à ses parens tandis qu'elle est à la messe.

Il n'y avait plus à hésiter. Zullino courut chez le petit tailleur, et lui demanda la main de sa fille.

— Mais, dit le père, si je te donne ma fille, comment la nourriras-tu?

— En travaillant.

— Et si tu as des enfants?

— Je les élèverai comme vous avez élevé votre fille.

— J'aurais préféré un gendre plus riche que toi; cependant j'en parlerai à Agata, et nous verrons quelle sera son opinion.

Agata pensa qu'un mari jeune et laborieux n'a pas besoin d'être riche, et qu'un morceau de pain se mange avec plaisir en compagnie d'une personne qu'on aime. Ces idées peuvent vous sembler étranges, monsieur le Français, à vous qui venez d'un pays où ce sont les fortunes qui se marient plutôt que les personnes, et où le beau mot d'*intérêts matériels* a remplacé tous les sentimens; mais il faut considérer que nous sommes sous le trente-septième degré, dans la patrie de Théocrite et d'Archimède, et par conséquent bien éloignés des lumières. Le père ne trouva donc pas d'objection à faire, quoiqu'il en eût grande envie; Zullino vint assidûment passer les soirées auprès de sa maîtresse, et on s'apprêtait à publier la nouvelle du mariage prochain, lorsqu'un petit incident dérangea les projets.

En face de la boutique du tailleur demeurait un homme qui s'était enrichi dans le commerce de soieries de Catane. Cet homme découvrit à quarante ans qu'il lui fallait une femme pour mener sa maison. Don Benedetto, c'est ainsi qu'on le nommait, mit un pantalon de nankin tout neuf, prit sa montre à breloques, et sortit de chez lui en manches de chemise, avec un chapeau de soie bien luisant à la façon de Paris. Dans cette toilette d'un négligé savamment mélangé de luxe, il vint poser ses deux coudes sur le bord de la fenêtre où travaillait le petit tailleur.

— Savez-vous, dit-il, ce que j'ai fait depuis dix ans que je tiens mon commerce? Non, mon voisin, vous ne le savez pas. Regardez-moi un peu là, entre les deux yeux. Vous voyez un homme qui a gagné plus de vingt mille, plus de trente mille écus, et

davantage. Cette année, je voulais avoir une maison dans la montagne pour la villégiature: j'ai fouillé dans la sacoche, et j'ai eu la maison. Demain, si je voulais avoir un cheval, je fouillerais à la sacoche, et je l'aurais. Ma cuisinière me fait le diner à midi: quatre plats, les pâtés, les légumes, l'*humide* et les fruits; eh bien! quand je me sens de l'appétit le soir, je vais à la *locanda* et je mange. Comment appelez-vous un homme qui vit de la sorte?

— Je l'appelle un homme heureux, répondit le tailleur, et de plus un homme riche.

— Cela n'est pas mal répondre; je suis riche, en effet. Pensez-vous que je le sois assez pour demander une fille en mariage?

— Vous pouvez demander la fille d'un corroyeur, la fille du patron d'une *speronara*, celle du directeur des postes: enfin, toutes les filles que voudrez.

— Eh bien! je vous demande la vôtre. Voyons un peu si vous me la refuserez.

— Que le bon Dieu m'en garde! je vous l'accorde tout de suite. Il y a bien Zullino qui lui fait la cour avec ma permission; mais je dirai à Zullino que vous m'avez favorisé d'une demande, et il comprendra qu'il ne doit plus songer à ma fille.

Zullino ne comprit pas la chose aussi facilement que le père se l'était imaginé. Il se plaignit du manque de parole, et voulut au moins recevoir son congé de la bouche d'Agata elle-même. On fit venir la jeune fille, et on lui expliqua ce qui arrivait.

— Mon père, dit-elle, il serait indigne d'un galant homme de retirer sa promesse pour quelques écus. Vous m'avez accordée à Zullino: je serai sa femme.

— Tu ne seras pas sa femme, s'écria le père. Je défends à Zullino de remettre les pieds chez moi, et demain, si tu ne fais pas bon visage au seigneur Benedetto, je te corrigerai avec une baguette. Vive Dieu! cela n'a pas encore ses dents de sagesse, et cela veut raisonner!

— Zullino, reprit la toppatelle, tu as entendu: je suis ta femme. Je te regarderais comme un indigne si tu renonçais à ma main. Retire-toi pour ne pas avoir de querelle avec mon père, et compte sur ma parole. Notre mariage n'est que différé.

Après le départ de l'amoureux, il y eut du vacarme dans la maison du tailleur. Le père cria sans savoir ce qu'il disait. La mère cria et pleura pour apaiser son mari. Agata prit sa quenouille et fila paisiblement comme si tout ce bruit ne l'eût regardée en rien. Quand don Benedetto arriva dans sa riche parure, un bouquet à la main, la jeune fille lui tourna le dos et monta majestueusement dans sa chambre, où elle s'enferma. Il fallut pourtant apprendre au prétendu que la toppatelle avait disposé de son cœur.

— Je comprends, dit le marchand de soieries: elle est *demi-foile* pour ce Zullino; mais je lui ferai un cadeau, et la raison lui reviendra.

Il n'y a pas de gens plus passionnés que nous autres Siciliens, et nous ne parlons jamais des passions. Elles nous entraînent si loin de notre état de nature, que nous les considérons comme une maladie à laquelle on donne le nom de demi-folie. Avec ce mot-là, on ne s'étonne plus de rien. Le jaloux qui tue sa femme, l'amant qui enlève sa maîtresse, sont des demi-fous. On les craint et on s'en écarte lorsqu'ils sont dangereux; mais on les plaint, et, une fois que leur mal est passé, on leur pardonne.

J'ai vu un jour Agata au bord de la mer demeurer assise pendant une heure, si parfaitement immobile que vous l'eussiez prise pour une statue. Des vieilles femmes, qui l'avaient vue comme moi, s'en allèrent conseiler au père de prendre garde à sa fille, en disant que cette enfant était travaillée par quelque demi-folie. Le père, trop brutal et trop borné pour user de ménagements, défendit à la pauvre fille de sortir seule, et la menaça de coups de bâton. Pendant la nuit suivante, on entendit Agata marcher à grands pas dans sa chambre. Elle ouvrit sa fenêtre et chanta une chanson sicilienne que tout le monde connait ici, et dont les paroles disent:

> Ce que je voudrais te donner
> Comme un gage de mon amour
> Que tu puisses conserver,
> C'est le cœur qui est dans mon sein.

Zullino, ayant reconnu la voix de sa maîtresse, fut bien vite sous le balcon. Il apporta une échelle qu'on y trouva le lendemain. Les deux oiseaux prirent leur volée pour Lentini, sans songer que la route est de vingt milles. Un Anglais qui allait à Syracuse permit à la toppatelle de s'asseoir sur le mulet aux bagages, et nos amoureux arrivèrent ainsi chez l'oncle de Zullino, qui les reçut à merveille.

La folie d'Agata ne l'empêcha pas de sentir la nécessité de mettre son honneur en sûreté par un mariage. Lorsque le curé de Lentini refusa d'unir ensemble deux jeunes gens qui ne pouvaient satisfaire à aucune des formalités préalables, la fille du tailleur se trouva un peu déconcertée. Heureusement, ce curé était un homme bon et indulgent qui prit en compassion cette brebis égarée. Il lui conseilla de ne point demeurer sous le même toit que son amant, et la recueillit chez lui, en promettant de travailler à une réconciliation générale. Agata se plaisait beaucoup à Lentini. Elle tenait compagnie à Zullino, qui travaillait avec ardeur à fabriquer des tonneaux pour la vendange prochaine. On parlait peu, on se regardait souvent, et l'on chantait des barcaroles à deux voix. Un beau jour, le petit tailleur, sur un avis du curé, partit de Catane et se présenta tout à coup devant sa fille.

— Ingrate! lui dit-il, te ne reviendrais donc jamais si je ne courais après toi?

La toppatelle se rappela aussitôt qu'elle avait des parents. Elle se jeta dans les bras du tailleur, en s'écriant:

— Emmenez-moi, cher père; je ne veux plus vous quitter. Ah! que je suis heureuse de vous revoir et de retourner à la maison!

— Ce n'est pas tout, reprit le père; il faut encore renoncer à ce coquin de ravisseur.

— Hélas! puisque personne ne veut me marier au pauvre Zullino, je suis bien forcée de renoncer à lui; mais je ne serai jamais la femme d'un autre.

— C'est ce que nous verrons. Monte sur ton âne, et partons.

Agata courut embrasser son amant, revint caresser son père, puis elle sauta sur son âne et prit la route de Catane, où elle fit son entrée avant la nuit. Ainsi finit son premier accès de demi-folie; mais de même que le grand Don Quichotte de la Manche, elle avait encore de fort belles aventures à courir.

En me racontant l'histoire de la Toppatelle, le jeune Sicilien avait dirigé notre promenade vers l'Etna. Nous quittions le bord de la mer pour entrer dans la montagne. Nous traversions des vignes, des jardins d'orangers, la plupart ouverts à tout le monde, quelques-uns gardés par des bataillons carrés de *cactus* qui présentaient aux passans leurs grosses raquettes armées d'épines.

— Ce n'est pas sans dessein, me dit le Sicilien, que je vous ai conduit de ce côté. La seconde partie de notre histoire s'est passée dans la montagne, et vous aurez ainsi le lieu de la scène sous les yeux. L'Etna embrasse, comme vous le voyez, un rayon considérable. En comptant Catane et Taormine, il contient 400,000 habitans, c'est-à-dire le quart de la population de la Sicile entière. Cela ne doit pas vous étonner. Cette montagne est très peuplée, tandis que le reste de notre pays, où il y aurait place pour six millions d'hommes, est dans une décadence qui approche du néant, mais qui cessera quelque jour. L'Etna se divise en trois parties: la région basse, où nous sommes, qui est très riche et très bien cultivée; la région du milieu, qu'on appelle le *Bosco*, parce qu'elle est couverte de bois; et enfin le sommet, qui appartient au volcan, et dont la neige et le feu se disputent la possession. Le Bosco est habité par quelques montagnards d'une force athlétique, à qui les convulsions de l'Etna ne font pas peur, et

qui rient lorsque le terrain tremble sous leurs pieds. Afin de n'avoir pas à réparer leurs maisons, ils dorment sur le sol. On ne les voit qu'au mois d'octobre, où toutes les populations se réunissent pour les fêtes de la vendange. C'est un beau moment que celui-là, et qui mérite qu'on vienne exprès à Catane. Vous en jugerez par l'histoire de la Toppatelle que nous allons reprendre.

Une fois de retour au logis paternel, Agata devint sage et docile comme un agneau. Tout le monde se remit à l'aimer et à l'admirer, comme si elle n'eût jamais donné de prise à la médisance. Zullino ne manqua pas de venir rôder sous les fenêtres de sa maîtresse. La première fois qu'elle l'aperçut, elle lui jeta un regard de tristesse et se mit à soupirer; la seconde fois, elle ne soupira plus, et la troisième, ses yeux demeurèrent si calmes, que le pauvre amoureux y lut clairement la ruine de ses espérances.

De son côté, don Benedetto gagnait du terrain. Il se faisait raser chaque matin pour avoir le visage frais, et portait une royale sans moustaches, ce qui lui allait à ravir. Son chapeau de soie brillait d'un lustre sans égal, et la veste ronde en velours vert lui rajeunissait la taille de plusieurs mois. Mais ce qui fit surtout souffler le bon vent dans ses voiles, ce fut un cadeau de boucles d'oreilles en argent, valant deux piastres, qu'il offrit lui-même en se servant de phrases très polies. Il fallait voir cet homme favorisé du ciel se promener les mains dans ses poches, disant à ceux qu'il rencontrait : — Quand je me suis mis une chose dans la tête, on peut la regarder comme faite et terminée, car j'aime les entreprises difficiles.

Ce langage assuré pénétrait les auditeurs d'un profond respect

Sur ces entrefaites, arrivèrent le mois d'octobre et les vendanges. Il y a tant de raisin mûr, que tout le monde est mis à contribution pour le cueillir. Vieux et jeunes, paysans et citadins, courent à la montagne, le panier sous le bras et le couteau dans la poche. Les toppatelles font semblant de travailler, mais leur occupation est de manger du raisin en attendant les danses. Aussitôt que la dernière grappe est cueillie, et que les cuves sont pleines, on se met en fêtes pour un mois entier. Chaque propriétaire donne à son tour un dîner suivi d'un bal, où l'on peut venir sans invitation. Riches et pauvres, étrangers et gens du pays, sont admis indistinctement, et ce n'est pas en cérémonie, pour quelques heures, qu'on les reçoit, c'est pour un jour et une nuit, avec la cordiale hospitalité des anciens temps. Une bonne partie des convives ne savent pas le nom de l'amphitryon. Vous passez par là, vous entendez des rires, du bruit ou des violons; vous entrez et vous prenez place à table par droit de présence. On mange comme des héros d'Homère, et puis on saisit les castagnettes et on se trémousse; ceux qui préfèrent se griser, chanter ou dormir, sont parfaitement libres. La verte jeunesse ne connaît que deux choses, danser et faire l'amour, et je vous assure qu'elle s'en acquitte bien. Pendant la première semaine, on se divertit modérément; il y a de l'hésitation : à peine si les violons et le tambourin vont jusqu'à l'aurore. Les toppatelles font encore les renchéries; elles se promènent ensemble par bandes compactes, et les garçons feignent de jouer entre eux; mais au bout de huit jours les bataillons sont entamés, les deux camps se confondent, et c'est alors qu'on babille et qu'on rit à faire trembler la montagne. La fillette taciturne qui n'a pas dit quatre mots dans l'année donne de l'exercice à son gosier pour le temps perdu. Celle qui a fait la sourde-oreille aux propos galans en écoute autant qu'on lui en veut dire. La demi-folie s'en mêle, et quand les fêtes sont finies, il ne rentre pas dans la ville un seul cœur qui ne soit au moins troublé, pas une cervelle qui ne soit à l'envers. Messieurs les étrangers paient leur tribut comme les autres. Combien en ai-je vu venir en spectateurs, le sourire sur les lèvres et le lorgnon sur l'œil, s'asseoir à table pour se montrer bons princes, et finir par faire le pied de grue dans les rues de Catane, sous le balcon de quelque brunette! Il y a temps pour tout, et la méthode est chose bonne. On change de domestiques à la Saint-Jean; les termes des loyers sont fixés au 4 mai, et ce jour-là l'Italie et la Sicile entière déménagent : mais dans l'Etna, au mois d'octobre, c'est l'échéance des amours. Les couples se forment au milieu des plaisirs, et quand sonne la cloche de la Toussaint, les curés ont de la besogne pour marier nos barbes rousses avec leurs amoureuses. Ce n'est pas que tous ceux qui reviennent des vendanges deux à deux s'en aillent droit à l'église. Si l'on traîne jusqu'à Noël, adieu les sacremens pour cette année-là. L'amour va vite, et ne mène pas toujours les filles où elles voudraient aller; mais on est indulgent, et s'il arrive malheur à une danseuse, les bonnes gens secouent la tête en disant: Que voulez-vous ? c'est la vendange.

Don Benedetto, qui possédait un grand clos de vignes dans l'Etna, voulut en faire les honneurs à sa fiancée et à ses amis. Il s'en alla d'abord se divertir chez les voisins avec la famille d'Agata, et promit un dîner cyclopéen pour la seconde semaine. Notre toppatelle bouda contre le plaisir pendant huit jours. Elle ne dansait que du bout des pieds et penchait l'oreille sur son épaule d'un air distrait, tandis que toutes les bouches se fendaient à force de rire.

— Tant mieux! disaient les jeunes gens. Elle pouvait avoir un beau garçon à qui elle avait donné parole; elle a voulu épouser un clos, une maison et un comptoir : elle y mourra d'ennui.

Cependant, lorsque le futur époux paya son tribut aux vendangeurs, il fit les choses en grand seigneur et ferma les bouches des mauvais plaisans à grands coups de quartiers de bœuf. Le luxe ajouta son prestige aux douceurs de la bonne chère. La salle à manger fut ornée de fleurs. La cuisine et la cave vomirent une armée de plats et de bouteilles dont la tenue imposante éblouit tous les yeux. On était au milieu du repas, lorsqu'un convive nouveau entra dans la maison, son bonnet à la main, et fit un salut au maître du logis. C'était don Zullino.

Seigneur Benedetto, dit-il, vous avez remporté la victoire; je ne vous en aime pas davantage; mais avant de quitter la Sicile, je viens faire mes adieux à ceux qui ont eu jadis de l'amitié pour moi. Nous nous séparerons le verre en main. Donnez-moi une place à votre table, et qu'on me verse à boire.

— Soyez le bienvenu, répondit l'amphitryon; je conçois que vous ne devez pas m'aimer beaucoup. Lorsque vous serez aussi riche que moi, vous épouserez à votre tour une belle femme et vous pourrez donner à manger à vos amis. Je vous souhaite un heureux succès dans vos voyages.

— Et moi, si vous n'étiez pas mon hôte en ce moment, je vous souhaiterais de ramasser un scorpion toutes les fois que vous laisserez tomber un de ces écus dont vous êtes si fier. Allons, vous autres, emplissez mon verre, cela vaudra mieux que de nous quereller.

Zullino, qui avait déjà la tête échauffée, se la mit en combustion par quelques rasades des vins capiteux de l'Etna; mais comme les convives voulaient se divertir, ils ne firent pas grande attention à lui. Agata seule devint rêveuse pendant le repas. En sortant de table, on passa au jardin, où les violons, qui avaient la patte bien graissée, firent un vacarme d'enfer. La masse des danseurs fut bientôt serrée et embrouillée comme un écheveau de fil. Dans cet instant, la belle Agata vint aborder son ancien amoureux.

— Vous voulez partir, lui dit-elle; où irez-vous ?

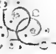
— A Malte, prendre du service comme matelot ou comme soldat.

— Si c'est à cause de moi que vous faites ce coup de tête, je vous supplie d'y renoncer.

— Tenez votre parole et soyez ma femme, ou bien je pars.

— Eh! comment puis-je être votre femme, si personne ne veut nous marier ?

— C'est-à-dire que vous désirez épouser ce vilain marchand, et me forcer encore d'être témoin de vos noces; mais demain, à cette heure... Regardez la mer de ce côté; vous verrez là-bas une voile qui me mènera bien loin de vous et pour toujours. On dit qu'il y a du bruit aux Indes; j'irai me faire casser la tête au service du roi des Anglais, et vous pourrez dire avec fierté



à vos amis qu'un homme est mort pour vous. Ne parlons plus de cela, et dansons ensemble pour la dernière fois.

Zullino saisit Agata par la taille et l'entraîna dans le tourbillon, où ils dansèrent tous deux avec tant de grâce et de gentillesse, qu'on ne les eût jamais pris pour des amans au désespoir. Quand la tarentelle fut achevée, notre amoureux pressa la main de sa maîtresse infidèle, puis il enfonça son bonnet sur ses yeux et sortit à grands pas. Il était à peine dans la rue, qu'il s'entendit appeler. Une jeune fille entièrement voilée de sa mante noire vint lui prendre le bras, et une voix émue qu'il connaissait bien lui dit tout bas :

— Je n'y tiens plus ; emmenez-moi où vous voudrez.

La seconde évasion de la toppatelle ne troubla les fêtes de la vendange que pour le petit tailleur et son futur gendre. Les autres continuèrent à s'amuser.

— Voilà ce que c'est, disait-on, que d'avoir voulu marier par force une jolie fille avec un être qu'elle n'aime pas.

Don Benedetto fit battre le pays par ses amis et ses serviteurs. Des bûcherons assurèrent avoir vu dans les bois plusieurs couples d'amoureux qui allaient dans toutes sortes de directions. En poursuivant Agata, on interrompit d'autres entretiens, et l'on remit dans leur chemin plusieurs toppatelles égarées; mais on ne trouva pas celle qu'on cherchait. Nos jeunes gens s'étaient enfoncés dans le plus épais du Bosco, et vivaient paisiblement chez des charbonniers. Ils y étaient depuis trois jours, oubliant l'univers entier, lorsque le hasard fit passer par là le vertueux curé de Lentini, monté sur son âne et accompagné d'un guide.

— Mes enfans, leur dit-il, que faites-vous ici, loin de vos parens? On vous cherche et on vous pleure.

— Nous nous cachons, monsieur le curé.

— Cela est fort mal. Votre réputation en sera perdue, ma chère Agata.

— Ah! mon Dieu, s'écria la jeune fille, que vais-je devenir si ma réputation est perdue ?

— De plus, reprit le curé, vous vivez ici en état de péché mortel.

— Pour cela non, monsieur le curé, dit Agata, je n'ai rien fait de mal ; j'irai entendre la messe à Nicolosi dimanche prochain, et d'ailleurs, je vais profiter de votre passage ici pour me confesser à vous.

— Il faudrait, avant de recevoir l'absolution, commencer par vous repentir de vos fautes et les réparer. Vous voyez bien cette charbonnière d'où il sort une fumée si noire : si vous mouriez demain, vous brûleriez dans un feu mille fois plus terrible, et pendant l'éternité.

— Hélas! sainte-Vierge! brûler pendant l'éternité ! Je ne le veux pas, Zullino. Je dois me repentir et mériter l'absolution ; il faut que ma réputation soit sauvée ainsi que mon âme.

— Vous n'avez qu'un seul moyen d'obtenir tout cela ensemble, dit le curé. Retournez à Catane avec moi sur le champ. Rentrez chez votre père ; je vous donnerai un nouveau confesseur qui vous dirigera bien et vous raccommodera avec le ciel, avec votre conscience, et peut-être aussi avec le monde. Et vous, jeune homme, allez à votre maison, et ne détournez plus cette enfant de ses devoirs. Vous mériteriez d'être excommunié.

— Excommunié ! pensa Zullino saisi d'effroi : je suis donc un monstre, moi qui ne croyais être qu'un amoureux bien à plaindre ?

— Monsieur le curé, dit Agata tout en pleurs, ne m'abandonnez pas ; menez-moi au couvent si vous voulez. Partons bien vite. Adieu, cher Zullino ; va, je penserai à toi ; je prierai le bon Dieu qu'il te rende encore plus heureux que je ne l'aurais pu faire en t'aimant.

Sans perdre une minute, Agata partit avec le curé, dont elle écouta si attentivement les réprimandes pendant le chemin, qu'elle arriva parfaitement convertie chez son père. Cette réaction subite dans les idées de la toppatelle mit fin au second accès de demi-folie. Il me reste à parler du troisième et dernier, qui se termina plus tristement que les autres.

Depuis long-temps, la paix était signée entre le ciel et Agata par les soins d'un nouveau confesseur. Elle avait déjà été admise à communier, après une pénitence sévère. Cependant, ce n'était pas assez pour la tranquillité de sa conscience. Le feu sombre de la charbonnière ne lui sortait pas de l'imagination. Elle se recommandait à tout le paradis, et particulièrement à sainte Agata-la-Vetera, sa patrone, dont les reliques ont sauvé Catane des fureurs de l'Etna. Pendant des heures entières, la toppatelle restait prosternée au pied de la châsse où dorment ces reliques, et ne sortait de la chapelle que par force. Le jour la surprenait en prières, le crucifix à la main, et les pages de l'*Imitation de Jésus-Christ* étaient trempées de ses larmes. Au bout d'un mois, elle priait avec plus de passion que jamais, et voulait se couper les cheveux pour prendre le voile.

Auprès de la maison du tailleur demeurait une bonne femme qui avait des filles mariées et une légion de petits enfans. Un jour, en revenant de l'église, Agata vit cette grand'mère caressée et lutinée par un bambin de jolie figure, auquel elle souriait avec tendresse. A côté de la vieille était une jeune femme qui berçait un enfant à la mamelle, tout en faisant réciter le *Pater* à une fille de six ans dont les yeux pétillaient d'intelligence et de vivacité. Par une fenêtre ouverte on apercevait la servante qui préparait le couvert pour cette nombreuse famille. Agata n'eut besoin que de jeter un regard sur ces gens heureux pour sentir un vide affreux dans son âme.

—Voilà, dit la grand'mère, une belle toppatelle qui, à mon âge, saura ce qu'il en coûte de donner sa vie au ciel par dépit.

— Elle n'est pas encore donnée, murmura la fille du tailleur.

Dans la disposition d'esprit où elle était alors, Agata eût peut-être épousé don Benedetto lui-même, pour avoir le plus tôt possible de jolis enfans à bercer. A force de confiance dans son mérite, le marchand de soieries accoutumait les gens à tolérer une sottise dont il ne pouvait rien rabattre. Sa fiancée le voyait souvent et n'avait personne à lui comparer, excepté par souvenir. L'envie de se marier colora de rose tout ce qui avait d'abord choqué la toppatelle. Finalement on prit un matin le chemin du Dôme, et, en quelques minutes, le destin d'Agata se trouva lié pour la vie à celui d'un *sposo felicissimo*. Il fallait entendre don Benedetto dire avec orgueil à ses amis :

— Vous savez bien, cette fille si intraitable, qui me détestait, qui était amoureuse folle d'un autre, qui s'est enfuie deux fois avec son amant et qui a pensé se faire religieuse plutôt que de m'épouser? eh bien! la voilà pourtant ma femme.

Tout alla le mieux du monde dans la maison de cet heureux mortel pendant douze heures entières. Agata parut enchantée de l'appartement, du mobilier et du jardin. Pour sa bienvenue, elle voulut que le patron donnât une gratification à ses commis. Elle fit bonne mine aux servantes et caressa le chien du logis ; mais, le lendemain des noces, la signora avait le visage sombre et ne voulait plus ouvrir la bouche, ou si elle répondait aux questions de son mari, c'était comme au sortir d'un rêve et avec si peu d'à-propos qu'autant eût valu ne rien répondre du tout. A la suite d'une petite explication, Agata prit son grand courage pour avouer à don Benedetto qu'elle était au désespoir de l'avoir épousé.

— C'est que vous ne m'aimez pas encore, dit le marchand de soieries. Un peu de patience, cela viendra.

Au bout de huit jours, Agata l'aimait encore moins et ne pouvait plus le regarder en face sans être dévorée de regrets.

De son côté Zullino était fort malheureux, et ne savait que faire pour se distraire de son chagrin. Un capitaine Napolitain, le voyant plongé dans la mélancolie, lui conseilla d'embrasser la carrière des armes. Il lui promit l'épaulette d'argent pour l'année suivante, et lui montra dans l'avenir son ingrate maîtresse étonnée de son uniforme et de sa belle tenue, après cinq ans de campagnes glorieuses. Il parla des magnificences de la ville de Naples, nouvellement éclairée par une lumière sans huile ni mè-

ches; il appuya beaucoup sur la considération du peuple pour les militaires, et sur les délices de la musique du régiment, qui jouait la cavatine de l'opéra en vogue. Ces récits merveilleux, accompagnés des fumées du vin, entraînèrent le pauvre Zullino. Après quelques rasades, il posa sa signature sur un morceau de papier, en vertu de quoi on l'expédia sur le continent aux troisièmes places du bateau postal, entre les volailles et les thons salés. Le pauvre garçon ne fut pas plus tôt incorporé dans un régiment d'infanterie, livré aux sergens instructeurs, et soumis à une discipline inflexible, qu'il comprit sa faute et pleura sa liberté. Il s'en alla dicter une lettre pathétique à l'un des écrivains publics de la place du Castello, pour demander à ses oncles de lui acheter un remplaçant; mais il fallait deux cents piastres, et toute la famille n'en possédait pas cinquante.

Agata n'ignorait pas le malheur de son ancien ami. Le commis-voyageur de la maison avait rencontré Zullino à Naples. Soit par intérêt pour le sort de ce jeune homme, soit pour se donner de l'importance, le commis assura que Zullino n'avait pas longtemps à vivre. Agata prit aussitôt sa chaîne d'or, ses pendans d'oreilles et ses bracelets. Un bijoutier lui offrit du tout ensemble vingt-cinq piastres, et après cette expédition infructueuse elle rentra chez elle dans un état violent de chagrin et d'impatience. Don Benedetto, la plume à la main, calculait ses bénéfices lorsqu'il vit entrer la signora dans son bureau.

— Est-il vrai, lui dit-elle, que vous soyez le plus riche marchand de Catane ?

— Qui pourrait en douter ?

— A quelle somme, je vous prie, se monte votre fortune ?

— Je n'en sais trop rien; peut-être à soixante mille écus.

— Eh bien ! faites-moi le plaisir de me donner deux cents piastres.

— Bagatelle ! vous ne savez pas ce que c'est que deux cents piastres. Il n'y a pas d'ajustement de femme qui coûte cela, si ce n'est la dentelle, et vous n'en avez que faire.

— Ce n'est pas pour acheter de la dentelle. Donnez-moi ces deux cents piastres : vous me rendrez un véritable service.

— Par Bacchus ! ne dirait-on pas que les piastres poussent comme les pois chiches, et qu'il suffit de se baisser pour en prendre ! J'en ai quelques-unes, il est vrai, mais je les ai gagnées par mon travail, et je ne les donne pas à poignées

— Ainsi vous me refusez l'argent dont j'ai besoin ? C'est donc pour cela que l'on m'a fait épouser un homme riche.

La signora lança au marchand de soieries un regard de mépris si accablant, que, malgré sa vanité, il sentit pour un instant qu'il n'était au fond qu'un pauvre sire, et de plus un pincemailles. Tandis qu'il faisait d'utiles réflexions sur ce sujet, Agata prit sa mante et sortit précipitamment de la maison.

Il y avait alors sur les côtes de la Sicile un embaucheur turc qui venait pour séduire et acheter de belles filles, dont il faisait des esclaves en leur assurant qu'elles seraient libres dans un temps déterminé. C'était toujours le sérail délicieux d'un bey ou d'un pacha qu'il offrait en perspective, et lorsqu'on arrivait sur l'autre rive de la Méditerranée, les filles enlevées étaient probablement vendues sur le marché aux esclaves. Ces spéculations lucratives sont heureusement fort rares, à cause du contre-poids de la potence. Le hasard et l'appât du gain avaient amené ici un de ces séducteurs mystérieux; il déguisait son trafic sous le titre de marchand d'ambre et de corail. La police avait les yeux sur lui, et les jeunes filles riaient à ses dépens lorsqu'il traversait la ville avec ses bottes à l'européenne, son carrik jaune et son turban; mais celles qui étaient belles et pauvres savaient que, sous ses habits délabrés, il portait une ceinture garnie de pièces d'or. Agata courut impétueusement jusqu'au môle, où cet homme se promenait souvent pendant le jour. En arrivant à lui, la toppatelle écarta brusquement sa mante noire pour montrer sa taille.

— Signora très belle, dit le turc dans son jargon.

— Voulez-vous de moi ?

— Signora, mi pauvre négociante corail.

— Deux cents piastres et je pars avec vous.

— Grosse somme !

— Pas un carlin de moins.

— Mi partir demani per Tunis.

— Où est votre vaisseau ?

Le Turc étendit son bras vers les écueils où l'on voyait passer entre les cônes de lave le bout d'un petit mât.

— A quelle heure ? reprit Agata.

— Milieu de nuit.

— Je viendrai. Donnez-moi de l'argent.

— Signora, est contraire aux principes : si mi donner et vous pas venir ?

Agata gratifia le mécréant du regard terrible dont elle avait déjà honoré son mari, mais le turc rusé devina mieux que don Benedetto ce que la toppatelle avait dans l'âme.

— Signora, dit-il, porter une quelque chose sainte à son cou?

— Oui, ce chapelet est béni.

—Eh bien ! une petite serment là-dessus.

— Je jure sur ce chapelet et cette croix de revenir à minuit et de partir avec toi pour Tunis.

— Mi avoir jamais eu cette confiance pour nessune. Voici l'argent tout subite. Signora pas oublier de venir au bord de la mer, dans cette lave. Il n'y a qu'un seul sentier, pas d'erreur.

— Ne crains rien, au bord de la mer, dans cette lave, à minuit. Vite l'argent.

Le turc compta les 200 piastres en sequins d'or, et la toppatelle disparut.

Il faut avoir essayé de pénétrer dans les champs de lave de l'Etna pour bien comprendre ce que c'est. Le fleuve bouillant a conservé ses ondulations en se refroidissant ; on y peut à grand' peine faire quelques pas hors des sentiers, en grimpant comme une chèvre, ou en sautant d'un bloc sur l'autre; mais il serait impossible d'y marcher en droite ligne, et, si l'on veut suivre les petites vallées que forment entre elles les vagues de métal, on s'égare infailliblement au bout d'une minute. Si vous voulez retourner en arrière, vous ne reconnaissez plus les défilés où vous avez passé; si vous en choisissez d'autres, vous ne pouvez prévoir quelles seront leurs sinuosités, et, si vous tâchez de vous orienter, les quatre points cardinaux ne servent qu'à vous faire voir clairement combien le labyrinthe est inextricable. En outre, il ne faut pas être sujet aux vertiges pour grimper dans ces déserts, car il se présente souvent des trous où un faux pas vous ferait tomber. Les aspérités du métal exercent l'action d'une râpe sur vos chaussures, et les mettent en charpie, si vous n'avez eu soin de les choisir épaisses et solides. Mais ce qui rendrait surtout dangereuse une excursion nocturne dans la lave qui borde le port de Catane, c'est la mer où cette lave descend, et la hauteur des cônes qui se sont pressées les uns contre les autres au moment de l'éruption, à cause de la pente du terrain et de la lutte entre l'eau et le feu. Il n'y a dans ce champ de lave qu'un petit sentier, comme le Turc l'avait fait remarquer à Agata. Ce sentier conduit au bord de la mer, après avoir traversé le désert dans toute sa largeur, qui est d'un mille sicilien, c'est-à-dire un peu moins d'une demi-lieue. Pendant le jour, on reconnaît aisément le passage de l'homme, dont les pas ont produit quelque chose de semblable à de la terre végétale; mais pendant la nuit on s'y égarerait facilement, pour peu qu'on manquât de prudence ou d'attention.

Vers minuit, à l'heure indiquée par le Turc, des jeunes gens qui jouaient à la porte du grand café virent passer une toppatelle enveloppée jusqu'aux yeux, et dont la mante flottante ne marquait plus la taille, comme à l'église ou à la promenade. L'un de ces jeunes gens, frappé de l'air mystérieux que trahissaient à la fois la toilette et la démarche, laissa ses amis pour suivre cette Dame. Il la vit traverser la place du Dôme, passer sous les arbres qui bordent le port, franchir la planche qui sert de pont au ruisseau des laveuses, et entrer dans le champ de lave. L'obscurité était profonde, et il était difficile de reconnaître le chemin. Le jeune homme s'arrêta de peur de s'égarer, et se mit à l'entrée

du sentier, persuadé que la dame inconnue y reviendrait bientôt. Au bout d'un quart d'heure, il entendit plusieurs cris auxquels répondit une voix d'homme. Il lui sembla ensuite que pendant longtemps encore la voix d'homme avait seule appelé sans recevoir de réponse; mais la mer qui se brisait sur les écueils produisait des bruits si confus, qu'il ne put avoir aucune certitude.

Le lendemain la fuite d'Agata causa dans la ville une sensation que le récit du jeune homme augmenta encore. On parcourut le champ de lave dans toutes les directions. Bien loin du sentier praticable, on trouva un soulier de femme entièrement déchiré. Plus loin était un bassin formé par la mer, et l'on en retira la mante noire de toppatelle qui flottait sur l'eau. On sonda ce bassin, qui n'était pas très profond; mais on n'y découvrit point le corps, qui aurait dû pourtant s'y trouver. Les uns ont cru que le Turc avait laissé derrière lui ces indices d'une fausse catastrophe, afin de détourner les soupçons; les autres pleurérent Agata et portérent son deuil. Les pêcheurs de corail qui vont en Afrique affirment souvent à leur retour qu'ils ont vu la belle Catanaise, couverte de pierreries, épouse légitime d'un chef barbaresque puissamment riche. Ceux qui passent à minuit prés du champ de lave entendent distinctement la voix de la défunte toppatelle qui demande du secours.

Zullino avait reçu à Naples les deux cents piastres désirées. Il acheta un remplaçant et revint dans son pays. Aprés avoir bien pleuré sa maîtresse, il épousa la fille d'un muletier. Les bonnes femmes disent que son infidélité lui a porté malheur, parcequ'il a perdu son premier enfant et que sa femme a été défigurée par la petite vérole.

Quant au *sposo felicissimo*, il continue à vendre des soieries et à se croire l'homme le plus fortuné et le plus important de la Sicile, c'est-à-dire de l'Europe entière.

PAUL DE MUSSET.
(*National*).

LE BUSTE EN MARBRE.

§ Ier.

On ne peut le contester, le théâtre est, en grande partie, un art de convention. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler l'impression de surprise et de déconvenue que l'on éprouve en assistant, pour la première fois, à une représentation d'acteurs étrangers. Le mouvement de la mise en scéne, les costumes, les gestes, le mode de déclamation, déconcertent et froissent les idées reçues: ils paraissent de prime abord, sinon ridicules, du moins bizarres.

Telle fut l'impression que j'éprouvai en me trouvant pour la première fois en présence d'un spectacle hollandais.

On donnait un mélodrame traduit du français, et que j'avais vu représenter plusieurs fois à Paris. Cependant, j'hésitais à reconnaître cette piéce, jouée avec des décorations qui ne rappelaient en rien celles que j'avais vues à la Gaîté, et au milieu desquelles s'agitaient des acteurs vêtus d'oripeaux empreints d'un caractére étrange. J'étais tenté de rire de ce que mes voisins applaudissaient avec transport: ce qui les faisait pleurer me semblait burlesque, et les scénes que l'auditoire néerlandais prenait au sérieux devenaient pour moi une excellente, et, partant, une bouffonne parodie.

Tandis que je cherchais, par une analyse sérieuse, à me rendre compte de ce que j'éprouvais, un homme de quarante à quarante-cinq ans environ, au lieu d'analyser, je veux dire de gâter son plaisir, se livrait franchement aux émotions du mélodrame.

Jamais je n'ai vu rire avec tant d'abandon, quand le niais faisait une plaisanterie! Jamais je n'ai vu sangloter à plus chaudes larmes, quand le tyran levait son poignard sur la victime échevelée. Celle-ci s'agenouillait-elle pour élever vers les frises des yeux blancs et de longs bras maigres, il semblait s'unir à la priére de l'infortunée, pâlissait à la vue du traître, proférait des malédictions contre lui, et applaudissait à tout rompre quand une espéce de frontin noir, génie bienfaisant de l'intrigue, dénouait une des odieuses trames du misérable, et laissait aux persécutés de la piéce le temps de reprendre haleine et de se préparer à de nouvelles luttes.

Je finis par m'occuper beaucoup plus de mon voisin que de ce qui se passait sur la scéne. Ce fanatique de mélodrames pouvait, je vous l'ai dit, compter quarante à quarante-cinq ans tout au plus. Cependant son front et ses joues se trouvaient de toutes parts sillonnés par des rides profondes, et il portait une perruque qui eût fait hausser les épaules aux moins habiles de nos coiffeurs parisiens. Jamais l'art des Delignon et des Brochant n'avait été plus indignement profané! Il fallait que cet indigne amas de cheveux eût été lissé dans la partie la plus sauvage de la Frise. Le brave homme, du reste, n'attachait aucune importance à laisser voir qu'il portait une coiffure postiche: quand l'eau ruisselait sur son front, il soulevait sans façon sa perruque, l'essuyait à l'aide d'un large mouchoir, et replaçait ensuite tant bien que mal, droit ou de travers, sa comique chevelure. La même négligence se trahissait ou plutôt se montrait avec orgueil dans le reste de son costume. Il portait des habits trop larges, laissait librement sortir d'un pantalon sans souspieds une énorme botte qui se recroquevillait sur elle-même, comme un bas trop large; enfin il montrait, quand il applaudissait, deux mains petites, il est vrai, mais dont les ongles couronnés de noir attestaient un profond mépris pour la lime et pour le windsor.

Cependant, lorsque cette tête rejetait un peu en arrière sa perruque, et qu'elle n'était point crispée par les larmes de la compassion ou les convulsions du rire, un examen attentif ne tardait point à y faire découvrir de l'intelligence et même de l'imagination. Ses yeux pétillaient de cette flamme indicible qui caractérise les natures d élite: Gall eût épelé sur son front les caractéres mystérieux qui appartiennent à l'esprit de saillie et aux facultés qui entraînent vers l'idéal. Mon homme était un rêveur et un causeur.

Ce dernier penchant ne tarda point à se manisfester pendant l'entr'acte ou plutôt pendant l'intervalle qui sépara le mélodrame d'un vaudeville (toujours traduit du français) qui devait terminer la représentation. Il se tourna vers moi, en fouillant de ses doigts le contenu de sa tabatière; et, par un regard qui ne manquait pas de finesse, il me soumit à un rapide examen qu'il résuma par un léger hochement de tête, comme pour dire:

— C'est un Français, ou plutôt, ce n'est qu'un Français.

Les étrangers regardent encore les Français comme des gens d'humeur légère, inconséquents et d'une aimable frivolité. Hélas! Dieu sait pourtant s'il nous reste encore la moindre ressemblance avec cette tradition juste ou fausse, accréditée partout sur nos péres. Apparemment que mon voisin n'aimait pas les Français, car il se retourna de l'autre côté pour chercher avec qui lier conversation. Il était flanqué à sa gauche d'un gros Anglais qui lui fit faire une grimace encore plus dédaigneuse que le hochement de tête provoqué par moi. Il ne fut pas plus heureux devant et derrière lui. Devant, se trouvaient les musiciens de l'orchestre; derriére, une grosse Néerlandaise exhalant un parfum de hareng caqué, et que son costume et les chaînes d'or qui serraient de leurs septuples tours son gros cou, attestaient appartenir à la respectable classe des marchandes de poisson salé.

Faute de mieux, mon voisin revint à moi; il me regarda encore une fois de la tête aux pieds, soupira, pétrit plus profondément que jamais la poudre de sa tabatière, puis huma une large prise dont il barbouilla son visage, et qu'il répandit sur son jabot. (Le digne homme portait un jabot.)

— Vous êtes Français, Monsieur? me dit-il avec un accent étranger dans lequel je crus reconnaître une origine néerlandaise.

— Vous êtes Hollandais, Monsieur? répondis-je.

Il sourit malicieusement, un peu narquoisement, et me répliqua avec un sentiment de supériorité.

— Non, Monsieur, Norwégien.

Il est évident qu'il venait de remporter sur moi, et dans notre première entrevue, un avantage incontestable. J'acceptai ma défaite de la meilleure grâce possible, et je répondis en souriant :

— Je suis Français.

Il usa de son avantage avec une généreuse modération, et se hâta d'ajouter, comme pour tempérer l'importance de sa victoire et de la supériorité qu'il avait obtenue dans notre lutte de suppositions mutuelles.

— Je suis Norwégien, mais j'habite la Hollande depuis plusieurs années.

Vous le voyez, comme les maîtres d'armes, après avoir échangé des bottes, nous nous faisions le salut des armes, et nous rengaînions nos fleurets.

Il eût été de mauvais goût à celui qui avait été touché d'en garder le moindre ressentiment : aussi m'empressai-je de répondre à ce brave homme :

— Il paraît que vous avez aussi habité la France, car vous parlez avec facilité ma langue maternelle.

Cet éloge parut le toucher; il ne chercha point à en contester la justesse, quoiqu'assurément il l'eût pu en conscience.

— Je n'ai jamais visité la France, dit-il en soupirant.

— Mais vous la visiterez bientôt, répliquai-je. Rotterdam et Paris sont séparés par une distance si courte!

— Je n'ai qu'un désir, c'est de ne plus voyager, c'est de vivre paisible et obscur dans la vie calme que je me suis faite, non sans peine, me dit-il... Mais voici qu'on va lever le rideau et que les musiciens de l'orchestre accordent leurs instruments.

En achevant ces mots, il me présenta de nouveau sa tabatière et se replongea dans sa stalle.

Le mélodrame par lequel avait commencé le spectacle était une traduction du français. Le vaudeville avait la même origine. Je ne tardai point à reconnaître dans les personnages qui allaient et qui venaient sur le théâtre les scènes et l'intrigue d'une petite pièce jouée par Arnal, et qui porte le titre d'*Heur et Malheur*.

D'abord, je cherchai à traduire, à l'aide de mes souvenirs, les facéties et les quolibets qui faisaient rire aux éclats l'auditoire néerlandais. Mais ma mémoire me fit bientôt défaut et mes yeux se reportèrent du théâtre sur mon voisin, afin de jouir du moins de la gaîté dont il donnait tout à l'heure des preuves si expansives. A mon grand étonnement, il ne riait pas; sa physionomie mobile exprimait au contraire une tristesse profonde et une inquiétude morne.

Des mots entrecoupés s'échappaient involontairement de ses lèvres crispées par un sentiment de colère; ses mains se serraient par une étreinte convulsive. A la fin, une malédiction très énergique sortit de ses lèvres, et il se leva brusquement pour quitter sa place et sortir de la salle. L'auditoire, je l'ai dit, riait aux éclats; il trouva mauvais qu'un bruit inopportun vînt ainsi troubler sa joie. Sans comprendre que, l'homme parti, le silence renaîtrait, il se mit, avec l'esprit de despotisme et de brutalité particulière aux masses, à crier et à faire cent fois plus de bruit que le Norwégien, pour l'obliger à se rasseoir. Ce dernier n'avait quitté sa place qu'à bout de patience et dans un paroxysme de colère. Ses exclamations et les interpellations de la foule n'étaient point de nature à le calmer. Il se tourna vers les tapageurs, leur fit un signe de défi et voulut continuer son chemin; mais de toutes parts on lui barra le passage, les cris recommencèrent de plus belle et la grosse marchande de poisson abattit ses deux mains sur les épaules du récalcitrant. Furieux de cette brusque secousse, il se releva et repoussa vivement l'agressive poissarde; je crois même qu'il lui rendit un coup de poing, en échange des deux qu'il en avait reçus. Le désordre devint alors plus violent que jamais; il s'éleva de toutes parts un hurlo de rage contre celui qui avait battu une femme, quoique cette femme eût commencé les hostilités et qu'elle fût dix fois plus redoutable et plus robuste que son chétif adversaire. Une pluie d'écorces d'oranges, de pelures de pommes, et même de pièces de monnaie, commença à tomber sur mon pauvre voisin, qui se démenait avec une intrépidité de plus en plus enragée. Cependant les marins des troisièmes loges désertaient leurs gradins pour faire invasion sur cet ennemi isolé, et les agents de police se dirigeaient vers le pauvre diable, qui se trouvait le tort d'avoir seul raison contre tous.

Pour lui éviter d'être assommé par la foule ou emmené en prison, je saisis le petit homme par le milieu du corps et je le jetai par-dessus la balustrade dans l'orchestre des musiciens. Je sautai pour le suivre au milieu des contre-basses et des violons, et je parvins à l'entraîner par une petite porte qui conduisait sous le théâtre. Là, sans lui laisser le temps de respirer, je rajustai sa perruque, et, après avoir remis son chapeau sur sa tête et donné à ses vêtements un aspect moins désolé, je le pris par le bras et m'avançai au hasard. Bientôt, après nous être toutefois égarés quelques instants dans les machines du dessous, nous arrivâmes à une petite porte qui nous conduisit dans une rue solitaire, opposée à la place sur laquelle s'élevait la façade principale du théâtre. Tout cela s'était passé fort rapidement et sans laisser, pour ainsi dire, au Norwégien le temps de se reconnaître. Encore tout étourdi du saut un peu brusque que je lui avais fait faire pardessus la barrière de l'orchestre, les yeux éblouis par la brusque transition d'une salle vivement éclairée à un caveau noir et humide, il marchait près de moi en silence et cherchait à rassembler ses idées. Joignez à cela les émotions de la colère, et vous comprendrez la confusion de ses souvenirs et le trouble de toute sa personne. A la fin, il me regarda à la clarté d'un réverbère, et, tout en rajustant sa perruque, qui se penchait grotesquement sur son oreille gauche :

— Vous m'avez rendu un grand service, Monsieur, me dit-il.

— Je suis heureux d'avoir pu vous soustraire à une position désobligeante, répliquai-je en cherchant à atténuer mon bon office.

Et je le saluai pour m'éloigner.

Il me saisit par le bras.

— Non pas, dit-il, non pas, Monsieur, les gens qui me portent bonheur ne sont pas assez communs dans ma vie pour que je m'en sépare brusquement et avec des chances de ne plus les revoir. Vous allez me faire l'honneur de souper avec moi.

— Vous m'excuserez, répliquai-je, un peu froissé de cette invitation à brûle-pourpoint; je ne soupe jamais.

— Avec un premier venu, n'est-ce pas, interrompit-il. Mon Dieu, Monsieur, on ne saurait regarder comme un étranger l'homme à qui l'on a sauvé la vie. Sans vous, ces brutes de Hollandais m'eussent assommé comme ils l'eussent fait d'un veau marin.

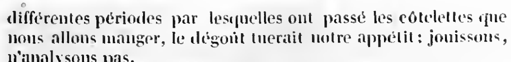
— Mais aussi, répliquai-je, pourquoi ne pas attendre quelques instants encore avant de quitter la salle; la pièce touchait à sa fin, et un peu de patience vous eût évité de subir la colère de ces amateurs passionnés de l'art dramatique, que vous interrompiez dans leurs jouissances.

Le visage du Norwégien se rembrunit.

— Monsieur, dit-il, tout à l'heure vous trouviez inconvenant que je vous invitasse à souper sans avoir l'honneur de vous connaître; maintenant, voici que, sans me connaître davantage, vous venez me demander sans façon de vous dire un secret qui, peut-être, a pour moi la plus grande importance.

— J'ai tort, répliquai-je, et, pour vous le prouver, j'accepte, en expiation de ma faute, le souper que vous m'offrez.

— C'est-à-dire que la curiosité l'emporte sur le décorum; très bien, conclut-il, moitié sérieusement, moitié en badinant. Allons, il ne faut pas plus examiner les causes des actions humaines que le souper que nous allons faire. Si nous songions aux



différentes périodes par lesquelles ont passé les côtelettes que nous allons manger, le dégoût tuerait notre appétit : jouissons, n'analysons pas.

En achevant cette sentence philosophique, il passa son bras sous le mein, et nous nous dirigeâmes vers un des hôtels de la ville où mon amphitryon commanda un souper qui ne tarda point à nous être servi dans un charmant petit salon qui dominait le port.

II.

La lune, dans son plein, détachait son disque d'or sur l'azur d'un ciel sans nuages, et permettait à notre vue de s'arrêter à droite sur la mer, qui balançait doucement ses vagues courtes et pressées ; à gauche, nous apercevions la ville avec ses monuments de différentes époques, ses canaux qui déroulaient leurs voies d'argent au milieu des maisons noires et bizarrement découpées. Le bruit de la ville se taisait peu à peu et laissait entendre le murmure des flots et les plaintes du vent. On éprouvait un bien-être indicible à se trouver abrité de la sorte dans un délicieux petit salon, près d'un bon feu et face à face avec un excellent souper. Mon nouvel ami semblait, du reste, peu préoccupé des beautés pittoresques que lui offraient Amsterdam et la mer. Il mangeait avec l'appétit d'un homme à jeun, ou plutôt avec cette espèce de rage qu'éprouve un homme quand il s'assied à table, après des émotions encore mal effacées et qui ont laissé à son cœur des battements impétueux. Cependant, quand il eut apaisé un peu cette faim fiévreuse, et qu'il eut bu deux ou trois verres de vin de Champagne, l'équilibre parut se rétablir complétement dans son esprit, et le célèbre axiome de l'école de Salerne, *Mens sana in corpore sano*, se trouva confirmé par une nouvelle et irrécusable preuve. La mauvaise humeur de cet homme s'évanouissait à mesure que les flacons se vidaient. A la fin, il s'essuya les lèvres, se laissa doucement aller dans son fauteuil, et, s'y établissant, ou plutôt s'y blottissant avec une complaisance de sybarite :

— Voici, dit-il, une bonne soirée, profitons-en.

— Oui, répondis-je en citant une vieille ballade hollandaise dont un de mes amis m'avait chanté le refrain quelques jours auparavant :

Après la veille, le sommeil.
Après la faim, le souper.
Avec le travail, le repos.
Après l'attente, le rendez-vous.
Après la guerre, la paix.
Après le soufflet de Jane, son baiser.

Il mêla sa voix à la mienne pour chanter ce couplet, et approuva du geste et du regard ma citation.

— Un instant, lui dis-je, la chanson n'est point finie.

Il me regarda de l'air stupéfait d'un homme dont le cerveau commence à s'envelopper des vapeurs de l'ébriété.

Après la pêche, le poisson.
Après l'absence, le retour.
Après le froid, la glace et les patins.
Après la confiance, le secret *.
Après le crédit, l'argent.

A ces derniers mots, la gaîté de mon homme s'arrêta, et la présence d'esprit lui revint. Il passa les mains sur son visage, rassembla ses idées, et se redressant dans son fauteuil :

— Diable ! diable ! fit-il, voilà qui me réveille et me dégrise.

Après l'oubli, le souvenir.
Après la joie, la peine.
Après l'ivresse, le mal de tête.
Après l'emprunt, le remboursement.
Après la noce, la carte à payer.
Après la vie, le cercueil.

Il chanta de la sorte les quatre couplets d'une ballade destinée à faire contraste avec celle dont j'avais cité tout à l'heure deux stances.

— Tenez-vous beaucoup à mon secret, reprit-il ? Cette confidence va troubler ma digestion. Vous le voyez, rien que d'y penser, mon vin se cuve et mon insouciance s'efface. Tenez, croyez-m'en, vidons encore deux flacons de vin de Champagne, et allons passer la nuit à jouer et à danser au Casino.

— Vous avez souscrit une lettre de change payable au porteur, ne la laissez pas protester.

— Vous avez raison, reprit-il, devoir et payer ne font qu'un. Après tout, vous allez avoir là un pauvre remboursement à encaisser. Les superstitions d'un fou comme moi ne vous présenteront qu'un très médiocre intérêt : vous me réduisez à jouer le rôle peu flatteur d'un pénitent qui vient au confessionnal s'accuser de ridicules peccadilles. Voyons, faites-moi remise de ma dette et buvons.

Rien n'excite la curiosité comme les réticences ; plus il attachait de prix à garder son secret, plus je désirais en recevoir la confidence.

— Vous le voulez, continua-t-il en voyant la curiosité pétiller dans mes yeux ; vous le voulez, Monsieur, soit. Je me résigne de bonne grâce ; apprêtez-vous à rire à mes dépens, à me traiter de songe creux, à m'accuser de pusillanimité. J'accepte à l'avance toutes les railleries, et toutes ces dénominations ridicules, je les mérite ; cependant, Dieu vous garde d'avoir à les subir. Plus d'une fois en ma vie je me suis demandé, en appuyant sur mon front la gueule d'un pistolet chargé, s'il ne valait pas mieux en finir une bonne fois que de continuer à jouer dans la vie le rôle peu flatteur de mystifié et de souffre-douleur. Souffrir, c'est déjà beaucoup ; mais souffrir d'une manière ridicule, faire rire quand on pleure, cela est atroce, Monsieur ; le ridicule ! le ridicule !... tenez, dispensez-moi d'en dire davantage ; vous le voyez, seulement que d'y songer, je m'exaspère.

Le vin de Champagne, quoique j'en eusse bu modérément, avait produit en moi cette espèce d'entêtement qui ne tient compte de rien et qui persiste avec une inébranlable persévérance dans le peu d'idées que l'ivresse nous laisse.

Après la promesse, la confidence.
Après la lettre de change, le paiement,

chantai-je en approchant encore une fois mon verre de mes lèvres.

Il s'arma de résignation, et, avec le sourire d'un juif qui s'efforce de faire contenance en montant sur le bûcher d'un auto-da-fé :

— Préparez votre acquit, dit-il.

Après le paiement, l'acquit.
Après les écus, le billet.

Il se leva de table et se mit à marcher en silence dans le petit salon : il finit par s'arrêter et appuya sa tête contre l'une des vitres de la fenêtre.

Là, il parut se laisser aller à une méditation qui lui faisait oublier ma présence. Tout à coup il releva brusquement la tête.

— Monsieur, me demanda-t-il d'une voix saccadée, Monsieur, quelle impression a produit tout à l'heure sur vous le vaudeville *Heur et Malheur* ?

— De quelle période de la pièce voulez-vous parler ? repris-je, un peu étonné de cette question imprévue.

— Je ne parle pas du dénouement, répliqua-t-il avec un sourire, mais de la première partie, à laquelle nous avons assisté en spectateurs et non en martyrs.

— Elle m'a fort amusé, répondi-je, d'autant plus que je l'ai souvent vu jouer à Paris, et que l'un des deux auteurs est mon ami.

— Ainsi, interrompit le Norwégien, vous vous êtes amusé des infortunes de ce malheureux qui voit sans cesse le bonheur qu'il doit à son travail et à son mérite détruit par un sot que le

* La ballade hollandaise dit : Après la confiance achetée, la marchandise du secret.

hasard ou plutôt une volonté de l'enfer prend par la main et protége d'une manière si fatale pour la pauvre victime?

— Non-seulement je m'en suis amusé, mais encore j'en ai beaucoup ri, affirmai-je. Ne trouvez-vous pas, comme moi, la donnée de la pièce piquante et vraie?

— Si vraie, s'écria-t-il avec exaspération, si vraie, que cette histoire est la mienne! Une fatalité sans exemple s'acharne contre moi depuis vingt ans; tous mes efforts pour me soustraire à cette maudite influence se trouvent opiniâtrement déjoués par une persévérance diabolique de la destinée. Maintenant, comprenez-vous que j'aie quitté ma place avant la fin du spectacle? que j'aie voulu me soustraire au chagrin d'entendre rire de mes malheurs et de voir couvrir de ridicule mes douleurs les plus poignantes? Le beau sujet de rire, vraiment, qu'un malheureux dépouillé de sa fortune, de sa place, de sa fiancée!

Il se rejeta violemment dans son fauteuil, remplit d'eau jusqu'au bord un verre à vin de Champagne et le vida tout d'un trait.

Un peu plus calme ensuite, il reprit:

— Du reste, le héros de la pièce est bien moins malheureux que moi. Sa destinée, en comparaison de la mienne, paraît paisible et sans guignon. Je vous en fais juge, Monsieur.

— Je m'appelle Christiern Fiord. Ce nom de Fiord, qui signifie en norwégien *Ile* ou de l'*Ile*, se trouve fort répandu dans mon pays natal.

— Comme les Dubois, les Lefébvre et les Maréchal, le sont en France, interrompis-je.

Il me répondit par un mouvement de tête affirmatif et continua:

— Mon père était professeur à l'université de Copenhague; j'avais cinq ans lorsqu'il perdit sa première femme, ma pauvre mère. Elle mourut en me pressant dans ses bras et en recommandant à mon père de veiller avec tendresse sur l'orphelin qu'elle laissait en ce monde.

Il essuya furtivement une larme et me serra la main en voyant que je partageais son émotion. Il y a deux mots que nous autres enfants de la Flandre nous ne saurions entendre avec indifférence: *Mère* et *pays*.

— Mon père, reprit-il, ne tarda point à se fatiguer du veuvage. Il donnait des leçons à un garçon de mon âge, fils d'une jeune et jolie veuve. Cette veuve, notre voisine, avait été la femme d'un professeur à l'université; elle portait le même nom que mon père et s'appelait madame Siegbrit Fiord. Son fils se nommait Christiern Fiord, comme moi. Madame Siegbrit Fiord était une maîtresse femme, dominatrice, exigeante, qui s'empara de l'esprit de mon père, me fit envoyer en pension à Stutgard, et me déshérita si complétement, par des accusations mensongères, de la tendresse de mon père, que le vieillard ne me permit jamais de rentrer dans ma famille.

Abandonné à mes propres ressources, il me fallut donc chercher des expédients pour vivre et achever mon éducation; tandis que ce misérable Christiern Fiord menait une joyeuse vie à Copenhague, chez mon père, et secondait sa mère dans les ruses qu'elle mettait en œuvre pour s'emparer peu à peu de mon héritage. Ils y réussirent si bien que mon père trépassa sans me faire appeler à son lit de mort. Quand je vins pour recueillir son héritage, il se trouva que tout cet héritage était dissipé et que le vieillard ne laissait que des dettes. Sa veuve refusait de les payer et se retranchait derrière son contrat de mariage, qui la maintenait séparée de biens.

Je payai les dettes de mon père, et je cherchai à obtenir la chaire qu'il avait occupée avec honneur pendant quarante ans. On mit cette chaire au concours, j'eus pour unique concurrent Christiern Fiord. Personne, excepté lui, n'avait voulu se placer sur les rangs pour me disputer cette dernière partie de l'héritage de mon père.

Christiern est un ignorant, et je passe pour un des plus savants professeurs de l'université norwégienne. Eh bien! Monsieur, soit par suite de la colère que j'éprouvai en me trouvant face à face avec le fils de ma marâtre, soit par suite de l'influence maligne qui me poursuivait depuis mon enfance, je balbutiai comme un enfant et répondis tout de travers aux juges du concours, conséquence de mon trouble; Christiern, au contraire, paya d'audace; il tomba par hasard sur des questions faciles et qui lui étaient familières. Que vous dirai-je, toute la ville de Copenhague fut témoin de ma honte et de ma défaite! Christiern fut proclamé professeur et succéda à mon père. Eh bien! que dites-vous de mon récit?

— Assurément, il se trouve dans vos aventures une fatalité désolante; mais de semblables combinaisons du hasard ne sauraient se renouveler, et vous n'avez plus rien à craindre de Cristiern Fiord.

Mon amphitryon brisa par un mouvement convulsif le verre qu'il tenait à la main.

— Voilà qui fait vraiment honneur à votre perspicacité, dit-il; écoutez donc la suite de mon histoire. Le recteur magnifique de l'université de Copenhague était un vieil ami de ma famille, et ce fut en pleurant qu'il proclama le résultat du concours et ma défaite. Il savait combien le sort me desservait dans cette fatale épreuve: quand j'allai prendre congé de lui, il me consola de la manière la plus affectueuse.

— Comme juge, dit-il, j'ai dû voter contre toi; mais, comme homme et comme ami, je réparerai le tort que ma conscience me prescrit de te faire. Dès demain j'écrirai un testament par lequel toute ma fortune te sera léguée; retourne donc en Allémagne, et sois sans inquiétude sur ton avenir; tu épouseras Lucile Mathiésen.

Lucile Mathiésen était une jeune fille que j'aimais beaucoup, qui m'aimait un peu, et que ma pauvreté m'empêchait d'épouser.

Je partis donc pour l'Allemagne un peu consolé. Le recteur magnifique était un vieillard paralytique et d'un âge avancé. Hélas! si j'ai parfois pensé sans douleur à la mort prochaine de mon bienfaiteur, Dieu m'en a bien cruellement puni!

Six années s'écoulèrent: un matin je songeais, en soupirant, que Lucile Mathiésen comptait déjà vingt-six ans; on m'apporta une lettre. Cette lettre m'annonçait la mort du recteur. Je me hâtai de partir aussitôt pour Copenhague.

En arrivant, à ma grande surprise, je trouvai la maison du recteur ornée comme pour un jour de fête. Un orchestre, des musiciens jouaient des airs de danse: c'était une noce que l'on célébrait, ou plutôt que l'on achevait de célébrer.

Vous pouvez juger de mon désespoir, quand je reconnus dans la mariée la jeune fille que j'aimais, Lucile Mathiésen.

Je tombai sans connaissance; on m'emporta mourant, et une maladie qui se prolongea pendant six semaines me retint sur un lit de douleur, dans un état voisin de la mort. Enfin la convalescence apparut et la raison me revint. Plût à Dieu que je fusse mort et que mon délire ne m'eût point quitté! Jugez de mon désespoir, quand on m'apprit que le recteur magnifique avait laissé un testament ainsi conçu:

« Je lègue à Mlle Lucile Mathiésen toute ma fortune, meubles « et immeubles, à la condition expresse qu'elle épousera, le « lendemain de mon enterrement, M. Christiern Fiord, fils de « mon ancien ami. Dans le cas où Mlle Mathiésen se refuserait « à cette union, tous mes biens retourneront à l'université de « Copenhague, et serviront à fonder un hospice en faveur des « étudiants pauvres. »

Sitôt ce testament connu, mon intrigant homonyme s'était présenté à la famille de Lucile. On avait entouré la jeune fille; on lui avait fait comprendre qu'il fallait étouffer l'amour pour n'écouter que la raison. J'étais absent; elle avait cédé, et voilà comment j'avais été témoin de son mariage, le jour de mon arrivée à Copenhague.

Pour moi il était évident que ce damné de Christiern Fiord m'avait volé l'héritage de mon vieil ami, et je voulus lui intenter un procès; mais l'avocat lui-même auquel je m'étais adressé me démontra victorieusement qu'en justice on ne s'arrêterait

point à mes objections. Le recteur magnifique avait désigné pour mari à Lucile Mathiésen Fiord, fils de son ancien ami et collègue. L'époux de ma fiancée réunissait tous ces titres.

— Mais son père n'était point le collègue du recteur.

— C'est là une chicane de mots à laquelle ne s'arrêterait point la cour, interrompit l'avocat: ces mots, et *collègue* s'appliquent au professeur Fiord lui-même, et non à son père.

Je repartis donc une troisième fois pour l'Allemagne, la mort dans l'âme, et maudissant la vie.

D'Allemagne, je fus plus tard appelé à l'université de Leyde, où je me suis conquis par mes travaux un nom honorable et une fortune indépendante; cependant ma fortune et ma position ne sauraient me faire oublier Lucile, et surtout ce détestable Christiern Fiord, mon cauchemar, mon mauvais génie, malédiction vivante qui me menace et me poursuit sans cesse. Je n'ose croire à rien; il me semble toujours qu'il va s'emparer de tout ce que j'ai acquis avec tant de peine et de labeur. Plusieurs fois on lui a attribué les découvertes que j'ai faites dans les sciences; j'ai été forcé, pour éviter que pareille déconvenue m'arrivât encore, de changer de nom et de m'abriter sous le pseudonyme de *Christianus Insulensis*: vous souriez avec embarras, interrompit-il involontairement, pourquoi ce sourire?

Comme j'hésitais, il s'écria:

— Parlez, je le veux, je l'exige; vous savez quelque nouveau tour du sort contre moi : je l'ai lu dans vos yeux.

— La chose est de peu d'importance, balbutiai-je. Peut-être mes suppositions ne sont-elles pas fondées. J'ai lu tout à l'heure dans un journal français qui rendait compte des travaux scientifiques soumis à l'Académie des sciences de Paris, cette phrase que je puis vous redire d'autant plus textuellement que voici ce journal :

« Le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences donne les « éloges les plus mérités à un mémoire sur la condensation de « l'acide carbonique et sur les procédés qui peuvent rendre utile « comme moteur, cette immense force jusqu'ici indomptable et « terrible. M. le secrétaire perpétuel ajoute que ce mémoire, « quoiqu'il soit daté de Leyde, et qu'il porte pour signature les « noms latins de *Christianus Insulensis*, doit être attribué à un « savant chimiste de Copenhague, qui se cache sous un pseudo- « nyme, et dont le véritable nom est : *Christiern Fiord.* »

Je crus que le pauvre homme allait s'évanouir. Sans écouter mes protestations et mes promesses de faire rectifier, sitôt mon retour en France, ces suppositions erronées, et d'inviter l'Académie à lui restituer ses travaux et la gloire qui lui étaient dus, il se leva brusquement, et nous nous séparâmes en nous serrant la main.

Moi je repartis le lendemain au point du jour pour Paris; lui s'en alla à Leyde, où l'appelait la rentrée des classes.

§ III.

Deux ou trois années s'écoulèrent, pendant lesquelles, je l'avoue, le souvenir de Christiern Fiord s'effaça tout à fait de ma mémoire. Les préoccupations de la vie littéraire, les travaux et les devoirs ne me laissèrent point le loisir de songer à ce digne savant, poursuivi par un impitoyable sort, et réalisant sérieusement les malheurs imaginaires que deux vaudevillistes se sont complu à rassembler pour en affubler Arnal.

Au commencement de l'automne dernier, je me promenais un soir dans le foyer de l'Opéra; ce foyer était triste et ne présentait point l'aspect qui le caractérise d'ordinaire. Point d'hommes de lettres, point de peintres, point de journalistes; toute la joyeuse famille de l'art, profitant de la belle saison, était allée demander aux voyages et aux loisirs de la campagne cette régénération du sang et du cerveau sans laquelle les plus puissants finissent par succomber à la peine, épuisés et haletants.

Si l'élite parisienne se faisait remarquer par son absence, en revanche les provinciaux et les étrangers foisonnaient et pullulaient avec une turgescence effrayante. C'était un mélange inexprimable d'accoutrements plus ou moins étranges, de chapeaux désordonnés, de pantalons croquevillés et d'habits coupés sans goût, mais non sans prétention.

L'anomalie la plus flagrante offerte par le foyer de l'Opéra consistait dans la présence de nombreuses femmes qui allaient, venaient, s'arrêtaient, jasaient, buvaient et mangeaient, voyageant de la buvette aux canapés, s'arrêtant devant l'horloge et le baromètre, regardant tout, s'occupant de tout, ne s'étonnant de rien et prodiguant sur tout le dédain avec profusion. Assis mélancoliquement sur une banquette, quand des femmes passaient devant moi, j'entendais, à bâtons rompus, des bribes de leurs conversations. Elles me présentaient toutes uniformément le même aspect, à savoir que les acteurs de l'Opéra ne valaient pas mieux, si même ils valaient autant que les chanteurs de la province. Chacun vantait son ténor ou sa première chanteuse, au préjudice de Dupré, de Mme Stoltz ou de Mme Dorus.

Au milieu de cette foule compacte, allant et venant sur elle-même, trépignante, assourdissante, confuse, apparaissaient parfois de charmantes figures de femmes, dont l'ineffable expression de candeur et la fraîcheur pleine de grâce attestaient l'origine étrangère. C'étaient des fleurs qui surnageaient sur ces flots monotones et noirs.

Une des plus ravissantes promeneuses frappa surtout mon attention. Ses magnifiques cheveux blonds, légèrement cendrés, l'éclat de son teint et la délicieuse gaucherie de sa taille, en faisaient, pour un artiste, un type admirable et d'une indicible poésie. Appuyée sur le bras d'un petit homme avec lequel, de temps à autre, elle échangeait ses observations, elle se livrait franchement à la vivacité des sensations qu'elle éprouvait, admirait sans se pincer, les lèvres ne mettait point de restriction à son enthousiasme et ne pouvait se lasser de tout voir et de tout revoir. Son compagnon semblait heureux surtout du bonheur de l'accompagner. Il lui faisait remarquer à chaque instant de nouveaux détails du foyer, lui nommait chacun des personnages représentés par les bustes, et faisait sur eux une courte notice biographique, qui, pour être dite en langue étrangère, n'en trahissait pas moins son parfum de plaisanterie. Il appuyait sur les moindres syllabes, s'écoutait parler, et semblait, du reste, inspirer à sa compagne la plus sincère admiration.

Tandis que je cherchais à me rappeler où j'avais entendu cette voix lente et sèchement articulée, tout à coup l'étranger m'aperçut et me regarda avec attention; nous cherchions à nous reconnaître mutuellement. A la fin, il m'aborda et me salua de mon nom, tandis qu'un léger incarnat se répandait sur les joues transparentes de sa belle compagne.

Cependant je ne reconnaissais point cet homme, tout en feignant de le reconnaître et lui rendant salut pour salut, étreinte de main pour étreinte de main et bienvenue. Je ne pouvais mettre un nom sur cette physionomie anguleuse et ceinte d'une perruque coiffée avec soin, avec trop de soin peut-être. Un mot, enfin, me le fit reconnaître: c'était le professeur Christiern Fiord. Il se pencha vers mon oreille, et recourant à la langue latine, d'abord pour empêcher sa compagne de le comprendre, et ensuite, j'en ai bien peur, pour le plaisir de parler latin:

— *Mortuus est*, me dit-il.

— *Quis?* repris-je gravement et en appelant à mon secours mes souvenirs classiques pour soutenir cette conversation.

— *Iste nefandus*, continua-t-il, toujours en latin avec une joie pleine de rage; oui, monsieur, il est mort ! il est enterré ! j'ai suivi son convoi, j'ai fait poser sur sa fosse un lourd et beau monument sépulcral avec son nom, ses titres et la date de sa mort. La maison du recteur magnifique, qu'il m'avait volée Lucile Mathiésen, qu'il avait épousée, la chaire à l'université de Copenhague, tout cela est à moi maintenant, à moi seul. J'en jouis sans souci, sans crainte, sans arrière-pensée, il est mort ! je n'ai plus à craindre son influence funeste et sa concurrence diabolique. Comprenez-vous mon bonheur ? Ce poids qui, pendant vingt années, a pesé sur ma poitrine, s'est évanoui pour toujours. Il est mort, bien mort! Il repose dans le cimetière de Copenhague ! chaque jour

je passe devant ce cimetière, afin d'apercevoir, ne fût-ce que de loin, le monument funèbre de cet horrible homonyme, maintenant terrassé, maintenant vaincu, maintenant bien et dûment mort. On m'a parlé d'un de vos plus célèbres artistes qui sait, à force de talent et de génie, donner au marbre les traits d'un mort qu'il n'a point connu. J'ai fait tout exprès le voyage de Copenhague à Paris pour demander à M. Dantan jeune le buste de feu Christiern Fiord. Je ne possédais qu'un masque en plâtre moulé sur le cadavre; la mort me l'a défiguré, et je veux avoir mon Christiern vivant, ressuscité, pour accroître mon bonheur présent de mon malheur passé, pour pouvoir lui dire en face: je ne te crains plus! je te brave! reste dans ta tombe, tandis que je jouis à ton nez, à ta barbe, de ta maison, de ta chaire, de ton héritage et de ta femme : à chacun son tour, souffre ce que j'ai souffert!

En disant cela, il piétinait, s'agitait et riait aux éclats. Il reprit en s'essuyant les front et toujours en s'exprimant en latin.

— Vous ne sauriez croire le bonheur que j'éprouve chez moi, en présence de ma femme, au milieu de mes amis. Il faut me contenir et renfermer ma joie au fond de mon âme pour ne point la laisser trop éclater. Mais vous, témoin de mon désespoir, vous, vous pouvez recevoir la confidence, sans réserve, de mes transports et de ma félicité. Il est mort! Monsieur, il est mort depuis deux ans! depuis d'ux ans, je professe dans sa chaire et j'habite sa maison. Depuis un an, je suis le mari de sa femme, et voyez qu'elle est belle! voyez quel trésor de bonté! Elle était à lui, Monsieur, il est vrai, mais sans amour, mais regrettant que le devoir ou plutôt la fatalité qui me poursuivait l'eût arrachée au fiancé de son cœur. Venez me voir demain, Monsieur, faites-moi cet honneur, je vous en prie; vous verrez le buste que Dantan jeune vient de terminer de mon Christiern. C'est une œuvre admirable: on dirait que je le vois avec son sourire diabolique et son regard goguenard. Seulement, il est blanc, pâle, immobile; seulement, c'est un magnifique marbre de Carrare, tout pailleté de petites étincelles, et qui pèse mille livres. Je l'ai fait placer, en attendant mon départ, sur un socle en ébène, autour duquel j'ai déjà commencé à graver la date de sa mort et le jour de ma délivrance. Vous viendrez le voir demain, n'est-ce pas?

Le digne professeur me semblait trop original et sa femme trop charmante pour que je dédaignasse une pareille invitation. Je promis donc que, le lendemain matin, j'aurais l'honneur de rendre visite à mon ancien ami du théâtre d'Amsterdam.

Le lendemain matin, je trouvai le professeur chez lui, en robe de chambre, et des burins à la main, agenouillé devant un socle en ébène sur lequel reposait un buste en marbre blanc. Il gravait une inscription funèbre dont quatre lignes se trouvaient déjà terminées.

— Je fais durer la besogne, me dit-il; il m'est si doux de graver lettre à lettre, mot à mot :

« *Christiern Fiord*, de son vivant professeur d'histoire natu-
« relle à l'université de Copenhague; époux de dame Lucile-
« Anne-Stierna Mathiésen: mort le onze octobre mil huit cent
« quarante-deux. »

Car il est mort, Monsieur, il est bien mort..... Tenez, voyez, Monsieur, j'en suis à ce mot bienheureux: *mort le....* Pardon, je veux le graver devant vous et sous vos yeux.

En achevant ces paroles, il s'agenouilla de nouveau au pied du socle, et se mit à ciseler son inscription.

— Je veux graver cette ligne-là en caractères plus gros et plus profonds, dit-il, regardez.

Et il se mit à frapper à tour de bras, de son marteau, sur le ciseau à froid avec lequel il taillait le cuivre. Tout à coup, dans son ardeur qui tenait de la frénésie, il porta un coup si violent et donna une telle secousse au socle que je vis le buste s'ébranler et trembler sur sa base. Je m'élançai pour tâcher de le retenir... Il était trop tard; le buste avait perdu tout à fait son équilibre. Un gémissement affreux répondit au cri d'effroi que j'avais jeté et auquel était accourue la femme du professeur.... Son mari, la tête brisée par la masse de marbre, gisait expirant sur le parquet.

Après deux jours de souffrances, et malgré les soins des plus habiles chirurgiens de Paris, le pauvre professeur expira dans mes bras. La dernière parole qu'il prono: ça fut le nom de Christiern Fiord. Jamais je n'oublierai l'expression épouvantable qui anima son visage, enveloppé de bandelettes sanglantes, et défiguré par la douleur, lorsque ce mot sortit de ses lèvres à demi-glacées déjà par le souffle de la mort.

Madame Christiern Fiord, deux fois veuve sous le même nom, repartit un mois après pour Copenhague, non sans avoir chargé Dantan de faire le buste, en marbre, de son second mari.

— « Ils reposeront ensemble dans le même tombeau, me dit-
« elle. »

Pauvre professeur!

S. Henri BERTHOUD.

LA FOSSE AU MOINE *.

Après bien manger, bien boire.

Sur la rive droite de la Charente, la petite ville de Tonnay, à laquelle le fleuve a donné son nom, occupe le versant d'un coteau rapide. La partie haute est formée de quelques vieilles habitations. Au pied du rocher la ville basse se prolonge dans la direction de la rivière: elle ne comprend qu'une grande rue habitée, en majeure partie, par des marchands. Le port, planté de vieux ormes, est fréquenté, toute l'année, par des navires anglais, hollandais, américains, qui viennent échanger les produits du Nord contre les sels marins de l'Aunis, les eaux-de-vie renommées de Cognac, les blés et les vins de la Saintonge. C'est le quartier du haut commerce et de la grande fortune: on y voit quelques hôtels, de vastes magasins et de jolies maisons blanches à contrevents verts, éblouissantes de propreté et respirant l'aisance.

Au-dessus de la ville s'élève le château des anciens seigneurs de Tonnay-Charente, moins remarquable par sa construction moderne en fer à cheval, que par sa position pittoresque sur la crête d'un roc escarpé. De la plate-forme qui couronne tout l'édifice, la vue s'étend à plusieurs lieues, et l'œil aime à suivre les capricieuses sinuosités du fleuve à travers une des plus belles vallées de France. C'est vraiment un délicieux tableau, alors que la nature est parée de tous ses charmes, que les troupeaux de cavales bondissent sur la pelouse des prairies, que les groupes de maisons et les massifs de feuillage qui décorent les deux rives de la Charente, se mirent dans l'azur de ses eaux, et que les barques saintongeoises descendent ou remontent le cours du fleuve, livrant toutes leurs voiles déployées à la tiède haleine du printemps.

A l'extrémité occidentale du port de Tonnay-Charente, vous traversez, sur un pont en bois, un ancien canal à moitié comblé par les vases que le flux de la rivière y apporte sans cess. Ce canal est connu, dans le pays, sous le nom de *Fosse au Moine*. Cette dénomination singulière avait plusieurs fois piqué ma curiosité. Un jour, je résolus d'en découvrir l'origine: je questionnai, et voici ce qu'on me raconta.

C'était pendant les beaux jours du règne de Louis XIV. Le seigneur de Tonnay-Charente, de l'illustre maison de Mortemart, avait eu le tort de déplaire au grand roi. Il fut banni de la cour et relégué dans ses terres, sorte d'exil dont la susceptibilité du maître châtiait parfois l'irrévérence ou la maladresse de ses premiers valets, et que, dans l'argot d'antichambre, on nommait *disgrâce*.

* Extrait d'un volume intitulé *Pasticcio*, par D. Massiou, chez A. Caillaud, libraire-éditeur, à la Rochelle.

Donc le courtisan disgracié vint habiter, sur les bords de la Charente, l'antique manoir de ses aïeux. Là, plus de superbes carrousels sous les ombrages musqués de Versailles, plus de grand ni de petit lever, plus de ces paroles royales qui enivrent et dévorent : adieu les aimables roueries, les intrigues de boudoir, les doucereuses trahisons, les perfidies à l'eau de rose! C'était tout uniment la bonne et franche nature, c'était la province avec ses allures bourgeoises et campagnardes, ses physionomies joviales et grotesques, ses us traditionnels et surannés. Encore si le proscrit avait pu trouver dans la compagnie des gentilshommes, ses voisins, quelque diversion aux regrets de l'ambition déchue! Mais chacun le fuyait comme un paria. Il n'était si obscur châtelain à pigeonnier, si mince hobereau à tourelles qui ne se fit scrupule de le hanter, car la disgrâce royale était comme l'anathème apostolique, elle frappait d'une lèpre contagieuse le favori tombé, et peu s'en fallait que ses valets ne fissent passer au feu, pour les purifier, les mets auxquels il avait touché.

Le jour, il pouvait encore charmer les ennuis de sa solitude par les bruyans exercices de la vénerie. Suivi de ses piqueurs, précédé de ses bons limiers, il allait courre la bête, au bruit de l'olifant, dans les vastes forêts de ses domaines. Mais, le soir, lorsqu'au retour de la chasse, il se retrouvait seul dans la grande salle du château, devant l'immense cheminée où flamboyait un feu triste et morotone; lorsqu'à la lueur vacillante du foyer, les portraits raides et mornes de ses aïeux, appendus aux panneaux de la boiserie, semblaient exécuter, dans leurs cadres dorés, une danse mystérieuse et fantastique; lorsque le silence profond qui régnait autour de lui n'était interrompu que par les sinistres glapissemens de l'effraie cachée dans les vieilles galeries, par le grincement discordant des girouettes que le vent d'hiver tourmentait sur la vaste toiture, ou par le fracas de la grêle crépitant dans les vitraux à châssis de plomb; oh! c'est alors que le souvenir de sa grandeur passée pesait sur sa poitrine comme un affreux cauchemar, et que l'amertume de ses regrets ajoutait à l'horreur de son isolement.

Le noble duc s'estima donc heureux de trouver une société assidue dans le couvent des pères Capucins de Tonnay-Charente. Les bons religieux s'attachèrent à l'illustre proscrit, autant par charité chrétienne que pour rompre, eux-mêmes, la triste monotonie du couvent. Chacun trouva son compte dans cet échange de sociabilité. Le soir, après la quête quotidienne dans les bourgs et hameaux environnans, les moines secouaient à la porte du manoir leurs sandales poudreuses, et venaient familièrement s'asseoir au foyer seigneurial. Là, ils racontaient avec naïveté, la chronique, parfois piquante, des gentilhommières de la contrée, et le noble duc, se pâmant d'aise, riait de tout son cœur des ridicules de ses voisins. En retour de ces distractions agréables, monseigneur se montrait magnifique envers les religieux: jamais le couvent n'avait été plus abondamment pourvu en toutes choses, et le réfectoire du cloître s'engraissait surtout aux dépens de la cuisine du château.

Tout allait au mieux, lorsqu'un fâcheux incident vint rompre cette bonne harmonie. Le duc et Mortemart avait une fille belle comme un ange. Gabrielle comptait à peine seize printemps. La brise aimait à se jouer dans les longs anneaux de sa chevelure blonde et soyeuse : ses grands yeux bleus étaient pleins de langueur et de sensibilité. Lorsqu'un sourire passager entr'ouvrait ses lèvres, la nacre de ses belles dents scintillait sous le corail de sa bouche fraîche de rosée. Son teint, peu animé, était éblouissant de blancheur: mais une émotion subite, imprévue, venait-elle à traverser cette âme impressionnable, son front candide et pur se colorait soudain d'un vif incarnat. Lorsqu'elle parlait, il y avait comme des larmes dans sa voix, tant les intonations en étaient tendres et pénétrantes! Enfin les formes harmonieuses de sa taille molle et flexible se dessinaient en mouvemens onduleux, jetés avec négligence et simplicité.

Ravissante d'innocence et de candeur, belle de ses illusions de jeune fille, Gabrielle souriait doucement à la vie, car la vie lui apparaissait comme un songe de bonheur. Bien qu'elle eût vécu dans le monde, elle en ignorait encore les orages et les déceptions; ou plutôt son imagination fraîche et naïve créait autour d'elle un monde idéal, tout rayonnant de poésie et de volupté. Sa physionomie, naturellement rêveuse, était empreinte d'une angélique douceur: mais, sur ce front de jeune vierge, il y avait je ne sais quoi de fatal, de prédestiné, qui faisait mal à voir. On sentait que la première impulsion vive qui ferait vibrer les cordes encore muettes de cette âme tendre et ingénue, déciderait de sa destinée, et l'on ne pouvait se défendre, en la voyant, d'un amer et vague pressentiment de malheur.

Un Capucin n'était pas toujours nécessairement un vieux singe encapuchonné, à l'odeur rance, à l'œil fauve, à la barbe rousse et crépue, à la voix creuse et nazillarde. Sous le froc et le capuchon, comme sous le heaume et la cuirasse, pouvait bien quelquefois battre un cœur brûlant, soupirer une voix tendre, se draper des formes nobles, étinceler un œil de feu. A ces dons de la nature, ajoutez ceux de l'éducation, et vous m'accorderez qu'en dépit du dégoût qu'inspirait la robe de bure, un Capucin pouvait, comme un autre homme, fasciner l'esprit, troubler le cœur d'une pauvre jeune fille, simplette, confiante, ingénue, surtout lorsque la solitude, le désœuvrement et l'occasion la livraient désarmée aux attaques de son ennemi.

Hélas! vous avez déjà pressenti la tragique aventure de la douce Gabrielle et de ce méchant frère Ambroise, le plus jeune, le plus hardi des sept Capucins qui formaient la société habituelle du noble duc de Mortemart. C'était par une belle soirée de juin. Le moine et la pauvre enfant s'étaient rencontrés, bien par hasard, je vous jure, sous un bosquet de chèvre-feuille, dans le parc du château. Ce qui se passa dans le bosquet, je ne saurais vous l'apprendre, en vérité : mais la nuit était tiède et silencieuse; la nature reposait endormie dans un calme enchanteur. On n'entendait, par intervalles, que le vol rapide et passager de l'insecte de nuit qui bourdonnait dans l'ombre, et les dernières notes de la romance du marinier, qui se mariaient, dans le lointain, au bruit cadencé de la rame sur les flots. L'air était parfumé des balsamiques émanations de la terre: la brise nocturne se jouait, folle et capricieuse, dans l'épaisseur de la feuillée, et son haleine suave répandait dans tous les sens je ne sais quel trouble voluptueux.

A quelque mois de là, une étrange révolution s'était opérée dans la personne de mademoiselle de Mortemart. Sa démarche, naguère si vive et si légère, était devenue grave et nonchalante. L'azur de ses beaux yeux avait perdu son éclat. Son visage si frais s'amaigrissait à vue d'œil: elle était triste, dégoûtée de tout; elle ne mangeait plus, la pauvre petite, elle si friande autrefois! Elle souffrait, oh! il était clair qu'elle souffrait. Sa taille, jadis si frêle et si mignonne, se déformait, acquérait une ampleur extraordinaire et progressive. Enfin, que vous dirai-je? On cancanait beaucoup dans le voisinage. Les matrones disaient que le mal de la jeune fille n'était pas dangereux: puis elles chuchotaient entre elles, et se prenaient à sourire malicieusement.

Un soir, le duc de Mortemart était enfoncé dans son large fauteuil, devant la cheminée de la grand'salle, car c'était vers la fin d'octobre, et l'air était glacé, le ciel nébuleux. A deux genoux sur les dalles du parquet, la douce Gabrielle cachait sa jolie tête blonde dans les plis nombreux de la robe fourrée du noble duc. Elle sanglotait, la pauvre créature, elle inondait de ses larmes les genoux du vieux seigneur. Sur le visage du gentilhomme, il y avait un mélange de colère et de pitié, de sévérité et de tendresse paternelle: les sentimens les plus contraires semblaient se choquer tumultueusement dans son cœur. Un dialogue animé s'était engagé entre le père et la fille, et le nom de frère Ambroise revenait souvent dans leurs discours. C'est tout ce qu'on a pu savoir des gens du château. Ils ont pourtant ajouté qu'après ce long et douloureux entretien, le duc avait ordonné à sa fille de se retirer; que, resté seul dans la salle, il était demeuré en proie

à la plus violente agitation, et que le nom de frère Ambroise était encore sorti plusieurs fois de sa bouche avec le mot *vengeance*....

Tous les visages étaient mornes et contristés dans le manoir: chacun s'affligeait de la douleur de Gabrielle. On l'aimait tant, la pauvre enfant! Elle était si douce, si bonne, si obligeante pour tout le monde! Et puis, c'était une si frêle créature, que le moindre chagrin semblait devoir la briser. Aussi, n'était-il personne qui n'eût donné sa vie pour ramener le calme et la gaîté dans son cœur.

Le lendemain, Monseigneur partit pour la chasse à l'heure accoutumée. Aucun nuage n'obscurcissait son noble front. Au retour, il commanda un repas splendide pour le soir, et voulut aller lui-même au couvent des pères Capucins, les prier de venir tous souper avec lui. La joie était revenue au château, plus libre et plus expansive que jamais, comme en un jour d'été le soleil brille plus pur et plus radieux après un long orage.

Les sept Capucins furent exacts au rendez-vous : aucun n'y manqua. Il ne restait au couvent qu'un frère-lai, qui cumulait les fonctions d'économe et de portier du monastère. Les bons pères se mirent à table avec des visages rayonnans, sur lesquels se peignait toute la sensualité monacale. Bientôt les gais propos circulent à la ronde. Jamais Monseigneur ne s'était montré si affable et si bienveillant. Le bon seigneur ! s'écriaient les moines pleurant de tendresse; oh ! le gracieux seigneur !

La chère était exquise; mais sur la table n'apparaissait point ce délicieux vin de Grave, que les bons religieux aimaient tant à voir pétiller dans le cristal. Point de flacons, point de verres, parmi tant de plats offerts à leur avidité. Le père prieur en fit l'observation au duc. *Après bien manger, bien boire*, lui répondit le vieux gentilhomme, sans se déconcerter. Les moines s'armèrent de patience, pensant que Monseigneur leur ménageait une surprise agréable.

Cependant le repas devenait insensiblement moins joyeux. Les pauvres moines, déjà repus avant le second service, demandaient, d'une voix suppliante, ce doux nectar qui est l'âme d'un banquet et qui répand tant de liesse et de joyeuseté parmi les convives. *Après bien manger, bien boire*, répétait le vieux seigneur. Où diable en veut-il venir, disait frère Anselme en étranglant? Il veut nous faire étouffer, marmottait frère Archambaud dans sa barbe. Frère Ambroise, dont la conscience n'était pas tranquille, et que les paroles étranges du vieux duc inquiétaient, ne soufflait mot, et jetait, à la dérobée, un regard soucieux sur la pâle Gabrielle. Enfin tous les moines, suffoquant de soif et tendant le cou, déposèrent spontanément fourchettes et couteaux, déclarant qu'ils ne sauraient manger davantage, si l'on ne leur servait pas à boire.

Alors le duc se leva et ordonna aux convives d'en faire autant. — « Je vais maintenant vous faire servir à boire, leur dit-il d'une voix de tonnerre qui fit trembler les écuelles, car je ne dois rien refuser à de dignes religieux qui, pour prix des bienfaits dont je les ai comblés, n'ont pas rougi de porter la honte et le déshonneur dans ma maison. Je sais qu'il n'y a parmi vous qu'un coupable: mais vous avez fait vœu de partager en bons frères tous les biens et les maux de cette vie, et je respecte trop le lien qui vous unit pour le briser. Allez donc boire à la même coupe, après avoir mangé à la même table! »

Ainsi parla le doux seigneur. A un signal, douze estafiers vigoureux entrent dans la salle du banquet, portant chacun un sac vide. Ils se ruent sur les pauvres moines, qui supplient, hurlent et se débattent en vain entre les bras nerveux de leurs bourreaux. On les garrotte, on les bâillonne, on les ensache bon gré mal gré; puis, sept des plus forts gaillards chargent sur leurs épaules carrées les moines empaquetés, et tous sortent ensemble, insoucieux comme le meûnier qui porte un sac de blé au moulin.

Cependant la campanile du couvent avait sonné minuit. Le frère-lai ne voyant pas revenir les moines, courut au château en grommelant et se plaignant de ce qu'on le faisait veiller si tard, ce qu'il trouvait singulièrement contraire à la discipline du cloître. Grande furent sa surprise et sa stupeur, lorsqu'on l'assura que, depuis longtemps, les bons pères étaient partis bien repus et d'humeur joviale.

Le lendemain, un pêcheur, en étendant au soleil ses filets mouillés, racontait que, pendant la nuit, comme il amarrait sa chaloupe au rivage, il avait ouï des cris plaintifs et étouffés, puis comme quelque chose de lourd qui tombait, à plusieurs reprises dans la rivière, et qu'enfin le silence avait régné partout comme l'obscurité.

Pendant quelques jours, il ne fut bruit, dans la contrée, que de la disparition des moines, et les commères firent, sur cet étrange événement, des conjectures à perte de vue. Mais enfin on commençait à n'y plus penser, lorsqu'un matin, quelqu'un aperçut au fond du canal dont le nom a piqué votre curiosité, un objet informe, que la haute marée avait apporté, puis abandonné sur les vases. Cet objet fut tiré à terre : c'était un sac plein. On l'ouvrit : malédiction!.... quel hideux tableau! Un cadavre livide, vert, entièrement défiguré, fut retiré du sac. A la robe de bure dont il était enveloppé, au capuchon qui couvrait sa tête, on reconnut sans peine un des sept Capucins dont la disparition occupait encore tout le pays. Le cadavre fut inhumé dans le cimetière du monastère, mais on n'a jamais revu ceux des autres religieux.

Voilà, dit en finissant le narrateur, d'où vient le nom de la *Fosse au Moine*.

Comme il s'éloignait : « Monsieur, Monsieur, lui criai-je, vous oubliez de me dire ce que devint l'intéressante Gabrielle, et quel châtiment fut, sans doute, infligé au duc de Mortemart.

— « Gabrielle, reprit-il, alla cacher sa honte et sa douleur dans l'abbaye de Notre-Dame de Saintes, où elle mourut avant l'expiration de son noviciat. Quant au duc, il fut sévèrement puni; Louis XIV le condamna... à fonder en Saintonge autant de chapelles qu'il avait fait périr de moines. »

D. MASSIOU.

THÉATRE.

Palais-Royal : Sylvandire. — Variétés : Le Lansquenet et la Gardeuse de Dindons. — Gaîté : Agnès Bernau. — Concerts.

La pièce de *Sylvandire* est la reproduction exacte du roman, moins les longueurs, plus le charmant visage et le gracieux talent de Mlle Duverger.

Venu à Paris pour soutenir un procès où se trouve engagée toute sa fortune, Roger d'Anguilhem se rend d'abord chez son protecteur, le marquis de Cretté. Le marquis est absent; grand désespoir du jeune provincial; mais Poussette est là qui le rassure et qui commence par opérer dans sa toilette une révolution complète, profondément convaincue qu'elle est de l'absurdité de ce proverbe: *l'habit ne fait pas le moine*. Poussette est le type de la fille d'opéra de ce temps-là, gaie, familière, serviable et généreuse; c'est la maîtresse du marquis.

Outre ce charmant protecteur, Roger en trouve un autre très mystérieux, très laid et très puissant; c'est un homme, tout de noir habillé, qui se nomme Finart. — Il ne tient qu'à vous de gagner les 1,500,000 livres que vous dispute ce coquin d'Afgano, dit-il à d'Anguilhem; il n'y a pour cela qu'une chose bien simple à faire, il s'agit d'épouser une femme sans la voir. Roger hésite d'abord, mais la perte de ce procès réduirait sa famille à la misère, il accepte, épouse et reste frappé d'admiration lorsqu'au lieu du hideux personnage qu'il s'attendait à voir dans sa mystérieuse moitié, il découvre les traits ravissants de Sylvandire-Duverger. Sylvandire est la fille du conseiller rapporteur du procès de Roger, qui, au moyen de cette petite comédie, a su la pourvoir d'un parti magnifique sous tous les rapports, jeune, beau, riche et noble.

Cependant, M. de Royancourt, amoureux de Sylvandire, fait proposer à d'Anguilhem, par l'entremise de Finart, un brevet de colonel, que celui-ci va accepter avec transport quand survient Pous-ette, qui révèle les projets de ce marquis sur sa femme. Tout semble prouver que Sylvandire a trempé dans cette honteuse intrigue, Roger l'accable de son mépris et veut se battre avec le marquis, qui trouve plus commode et moins dangereux de le faire jeter à la Bastille.

Notre jeune gentilhomme parvient à sortir de prison, et le premier usage qu'il fait de sa liberté est de courir après M. le marquis de Royancourt avec lequel il tient plus que jamais à se couper la gorge. Il le trouve à Marseille, où se rencontrent aussi Poussette, Finart et Sylvandire, qui suit partout son aveugle mari. Mais le marquis imagine un nouveau moyen de se débarrasser de son ennemi; il s'arrange avec Bon-Omar, une espèce de corsaire qui, au beau milieu d'une fête qu'il donne à son bord et à laquelle se sont rendus Roger, Poussette et Sylvandire, met tout à coup à la voile pour Tunis, où il va les vendre avec tous les autres invités. Bon-Omar vit de cette petite industrie.

Cependant, Poussette et d'Anguilhem ont trouvé moyen de revenir en France, mais sans Sylvandire, qu'ils croient perdue sans ressources, lorsqu'un jour Roger la retrouve à Versailles, esclave d'un ambassadeur indien, qui n'est autre que ce même Afgano contre lequel il a gagné son procès. L'indien consent à céder son esclave pour la somme de 500 mille livres, mais au moment où il va les recevoir, on découvre qu'il n'est qu'un ambassadeur apocryphe; ce misérable est obligé de céder à la fois la femme et l'argent et s'estime trop heureux d'en être quitte à ce prix.

Grâce à Grassot, à Leménil et à M^lle Duverger, la pièce a parfaitement réussi, pourtant nous conseillerons au Palais-Royal et à tous les théâtres de vaudeville en général de se défier des pièces en 5 actes.

—Le *Lansquenet* des Variétés n'est ni bon ni mauvais; c'est-à-dire qu'il est infiniment supérieur au *Lansquenet* du Gymnase, sur lequel il a d'ailleurs l'avantage de nous montrer le philanthrope moderne, tel qu'il a posé devant Daumier. La mission et l'ambition du philanthrope est de faire le plus d'honnêtes gens possible; or, dit-il, par la probité qui court aujourd'hui, la seule chose dont on puisse faire un honnête homme, c'est un voleur. Cette idée, qui au premier abord a bien la mine quelque peu paradoxale, annonce dans le philanthrope une grande connaissance de son époque, une grande fréquentation des hommes de finance, une grande habitude des gens de commerce et des liaisons nombreuses dans le notariat. Et les gens de lettres? je les oubliais, vous me les rappelez à propos. Il y a quelques mois, un jeune homme, ayant fait un drame par mégarde, (quel est le mortel qui n'a rien à se reprocher?) s'en fut le porter à un homme d'une grande réputation dans cet article. A quelque temps de là le jeune dramaturge rencontre le grand faiseur sur le boulevard du Crime : eh bien! lui dit-il, que faites-vous de notre pièce? — Notre pièce! répond celui-ci d'un ton scandalisé : ah ça, mon jeune ami, vous n'y songez pas, cette pièce entièrement refondue par moi et M. A....., n'a plus, Dieu merci, aucun rapport avec le canevas informe que vous m'avez remis; et, en vérité, ce serait vouloir vous parer des plumes du paon que de songer à y mettre votre nom. A cette déclaration inattendue, le jeune homme regarde le grand faiseur, des pieds à la tête, et lui éclate de rire au nez. — Monsieur, s'écrie le grand dramaturge indigné! — Ah! monsieur, dit le petit dramaturge en se tenant les côtes, soyez indulgent, vous êtes un paon; M. A est un p on; j'y consens, mais de grâce, laissez-moi rire.—Ah! ça, monsieur, savez-vous bien qu'à la fin...—Monsieur, répliqua tout-à coup le jeune homme avec le plus grand sang-froid, vous êtes rouge comme un dindon, mon illusion s'est évanouie, cette figure écarlate ne saurait convenir à un paon. Quant à M. A...., veuillez lui dire de ma part que je lui défends, retenez bien le mot, que je lui défends expressément de mettre son nom à ma pièce, le mien et le vôtre suffiront. Si c'est l argent qui vous tente, je vous fais à tous deux l'aumône des trois quarts des droits d'auteur, et me contente du reste.

Et il fut fait ainsi, et ceux qui sont au courant de ces sortes *d'affaires* considèrent comme un bonheur inouï, inespéré, pour le jeune dramaturge, d'avoir pu mettre son nom à la pièce qu'il avait faite à peu près seul. Il paraît au reste que les filous littéraires ne sont pas rares; ces messieurs rougiraient de *faire* le mouchoir, fi! ils laissent cela aux *grinches* de bas étage; non, ils *font* la pièce, c'est tout aussi honteux, mais c'est beaucoup plus productif.

Serait-il donc vrai que, de nos jours, le voleur fût la seule chose dont on puisse faire un honnête homme? je ne le crois pas, mais tout le prouve.

Bref, tandis que ce philanthrope parcourt les bagnes et les cachots, un homme est surpris chez sa femme à cinq heures du matin par deux pourvoyeurs de l'hôtel des haricots; et ledit homme se laisse conduire audit hôtel pour sauver l'honneur de madame la philanthrope, qui a imaginé de le faire passer pour son mari. A ce mari elle explique la présence de cet homme sous le toit conjugal, à cinq heures du matin, d'une façon tout-à-fait rassurante, c'était un voleur. Or, il arrive qu'un jour le héros de l'aventure rencontre l'époux endommagé dans un salon où il est entré par méprise, et où vient de s'accomplir une rafle générale de manteaux, de pelisses et de paletots. Les soupçons se portent naturellement sur Tivoli, l'étudiant en droit, que nul ne connaît, et qui vient de jouer au lansquenet avec un bonheur trop longtemps soutenu pour n'être pas suspect. Survient le philanthrope : je vous connais, dit-il au jeune homme, vous êtes un filou. — Un filou! — Oui, c'est moi qui suis le mari de la rue Cassette, ma femme m'a tout conté; elle a fait changer les serrures immédiatement après votre départ. — C'est différent. Diable! me voilà singulièrement compromis, se dit Tivoli, comment me tirer de là. Un vieux professeur, ennemi mortel du jeu et des joueurs, lui offre les moyens de se réhabiliter. Provoqué par Tivoli, il joue, s'en rapportant à la bonne foi du jeune homme; et sans avoir gagné une seule fois, rentre bientôt en possession des deux mille francs perdus par son élève. La réputation de Tivoli est rétablie, son ami épouse la demoiselle de la maison; et l'on découvre que le voleur de manteaux n'est autre qu'Aristide, le domestique du philanthrope.

Lafont est amusant;

Lepeintre jeune est fatigant;

Lepeintre aîné a un rôle indigne de son talent.

Ce *Lansquenet* est du fait de MM. Lockroy et Langlé.

MM. Dartois et Biéville ont voulu nous montrer jusqu'où peut atteindre une gardeuse de dindons quand elle possède la vertu, la grâce, l'esprit et la finesse, qui sont l'apanage ordinaire de sa profession, et voilà comment ils s'y sont pris : cette gardeuse de dindons se nomme Gothe, toute la cour raffole de Gothe, jusqu'à M. de Canichberg, le grand veneur, ou plutôt le *gros* veneur de sa majesté Léopold II, (car c'est encore Lepeintre jeune qui remplit ce rôle;) jusqu'au comte de Neubourg, grand chambellan de l'empereur. Insensible à tous ces hommages, Gothe aime tout simplement Hermann le bûcheron, et ne veut pas d'autre amoureux; quant à ses soupirants titrés, elle en fait si peu de cas, qu'elle a donné à chacun de ses dindons le nom d'un grand dignitaire de l'empire. Mais voilà le mal, Hermann est fier, il n'a pour toute fortune qu'une simple cognée, et il craint qu'on ne l'accuse d'aspirer aux dindons plutôt qu'à son cœur; c'est pourquoi il refuse de l'épouser avant d'avoir obtenu le brevet de garde-chasse, qu'il postule depuis longtemps. Qui croirait qu'une gardeuse de dindons puisse inspirer de ces susceptibilités? Eh bien! tu l'auras ton brevet, s'écrie Gothe, je m'en charge : c'est aujourd hui que l'empereur vient recevoir le bouquet de fleurs, que chaque année la plus jolie fille du village lui offre dans ce pavillon; je le verrai et je lui parlerai pour toi. En effet, arrivent bientôt deux personnages, dont l'un appelle l'autre sire; Gothe profite de l'occasion, et demande à l'empereur le brevet de garde-chasse pour Hermann. — C'est toi que je choisis pour m'offrir le bouquet d'usage, lui dit l'empereur; quand tu me l'apporteras dans ce pavillon, je te remettrai le brevet en échange. Gothe obéit avec joie, mais le bourgmestre, furieux de voir préférer une gardeuse de dindons à sa fille Dorothée, calomnie la pauvre Gothe, qui, lorsqu'elle revient triomphante, avec le fameux brevet à la main, s'entend maudire en chœur par le village entier, et se voit cruellement repoussée par Hermann; si bien qu'elle s'enfuit, le cœur et les oreilles déchirés.

Cependant Gothe n'est pas fille à courber la tête sous le malheur, et à gémir en silence; elle veut rendre à son honneur l éclat qu'on lui a ravi, et pour cela elle va droit au but; c'est-à-dire, qu'à l'aide d'une clé oubliée dans le pavillon, elle s'introduit dans le palais impérial. Elle y rencontre l impératrice, qui est furieuse, car l'aventure de Gothe est venue à ses augustes oreilles, et a troublé singulièrement l'harmonie du royal ménage. Mais la jeune villageoise, confrontée avec Léopold, éclaircit tout par la naïveté de cette exclamation : ce n'est pas lui, l'empereur est plus beau que ça. Alors l'esprit pénétrant de l'empereur devine aussitôt que quelqu'un a pris son nom et son titre. Il met Gothe derrière un paravent avec une sonnette à la main, et fait venir toute la cour. Longtemps la sonnette reste muette, mais enfin paraît le comte de Neubourg; la sonnette parle, c'est lui. — Comte, dit l'empereur à son grand chambellan, vous avez perdu l'honneur de cette jeune fille; c est à vous de le lui rendre, je vous accorde sa main. — Comtesse de Neubourg! s'écrie Gothe, Dieu! comme mes dindons vont être fiers. Ce mot n'est pas le plus bête de la pièce; voyez la valetaille d'un prince. Pourtant quoique le titre de comtesse flatte vivement la vanité, Gothe préférerait Hermann au grand chambellan; mais le bûcheron la croit coupable, impossible de le convaincre de son erreur. Tandis qu'elle déplore cette incrédulité, Hermann s'introduit près d'elle, à la faveur de la nuit et d'un costume de courtisan dans l'intention peu charitable de tuer le comte de Neubourg.—Tenez, lui dit Gothe, croyant parler à ce dernier, voici la relation exacte de ce qui s'est passé entre nous au pavillon. S'il y a un mot qui soit faux, vous l'effacerez, sinon vous signerez cet écrit qui prouve que ma vertu

n'a subi aucune atteinte, et je l'enverrai à Hermann. Et elle lit à haute voix cette pièce justificative rédigée par elle, et finissant par ces mots : J'affirme enfin que Gothe, au lieu d entrer avec moi, m'a enfermé dans la chambre, dont elle a emporté la clé, avec la vertu, après y avoir mis le verrou.

Vous devinez le reste : Hermann tombe aux pieds de Gothe, plus amoureux que jamais, et ils se marient.

Déjazet est délicieuse d'esprit, de finesse et de naturel dans le rôle de Gothe.

Son fils, M. Eugène Déjazet, nous promet pour l'avenir un gracieux compositeur.

— A l'exemple de La Harpe qui, ainsi que l'a dit Gilbert,

Tomba de chute en chute, au trône académique,

MM. P. Foucher et Alboize ont puisé dans la multiplicité de leurs chutes une célébrité magnifique et une autorité imposante. A force de les voir tomber, on a fini par les proclamer rois et empereurs du mélodrame, et c'est en ce sens que nous croyons *Agnès Bernau* destinée à accroître leur renommée et leur influence.

Eloigné de la cour par la haine de son père, le prince Albert de Bavière épouse Agnès Bernau, simple fille du peuple dont la tendresse et les vertus lui font chérir l'obscurité à laquelle on l'a condamné. Mais ce bonheur champêtre ne tarde pas à être troublé, le frère d'Albert meurt, et celui-ci se trouvant seul héritier de la couronne, le grand duc, son père vent lui faire épouser une princesse de Wurtemberg. Refus d'Albert, fureur du grand duc; Agnès Bernau est jetée dans le Danube, suivant les termes d'une loi admirable qui condamne à mort toute fille du peuple assez osée pour accepter la main d'un prince.

Mais, par un de ces traits de génie qui n'appartient qu'aux grands dramaturges, les auteurs ont donné à Agnès un frère de lait qui est pêcheur; c'est assez vous dire qu'Agnès est repêchée par son frère de lait. Pour surcroît de bonheur, on découvre en même temps qu'elle est fille du duc de Wurtemberg, et, grâce à cette noble origine, elle peut désormais partager le trône d'Albert.

Surville s'est acquitté avec son talent habituel du rôle d'Albert.

M[lle] Darmont a joué convenablement celui d'Agnès Bernau.

CONCERTS.

Deux concerts ont eu lieu ce mois-ci à l'hôtel-de-ville, où nous avons entendu, entr'autres artistes distingués, deux sœurs d'un rare mérite. L'une est M[me] Durand, dont le talent s'est révélé avec éclat dans la saison qui vient de s'écouler; douée d'un timbre pur et vibrant, d'une voix énergique et passionnée, cette jeune artiste a su se faire applaudir à côté de M[mes] D'Hennin, Lavoye et Mondutaigny.

C. GUÉROULT.

Le soleil a enfin pris le dessus des nuages, et l'été est venu subitement prendre la place du printemps, qui nous a fait faux-bond cette année; aussi les toilettes sont devenues très variées, et méritent de fixer l'attention de nos aimables lectrices. D'abord ce sont de charmantes petites redingotes de barége blanc, doublé en soie rose ou bleue. Elles sont garnies de revers bordés de petites ruches de rubans, ou d'effilés de la couleur de la doublure.

A la promenade, nous avons vu des robes de mousseline de soie fond vert pâle, à bandes pékinées; le corsage, formant guimpe, montait et se fermait par derrière; sur la poitrine sont posées des bandes de petits biais; les brandebourgs, au nombre de quatre, sont arrêtés par des boutons de soie; la manche, qui est plate, est ornée dans le haut de deux bandes de la même couleur. Avec ces manches, des manchettes de mousseline sont indispensables. On pose sur la jupe de très grands volants.

Pour le soir on porte indistinctement des robes en baréges blancs à rayures ou en tissu Memphis, à corsage amazone. La redingote de tarlatane blanche, doublée de lilas ou de blanc, est fort bien portée. Le corsage se fait dégagé, les manches courtes, et on les garnit presque toutes de Valenciennes.

Les peignoirs en nankin des Indes sont adoptés généralement pour le matin; ils se garnissent de bouillonnés en étoffe pareille.

Les mantelets et les pardessus se disputent la vogue. Les premiers se font en soie rose ou bleue glacée de bleu, garnis d'un double rang de dentelle. On adapte à beaucoup de ces mantelets de petites manches. Les pardessus se font presque tous en tarlatane doublée de florence de couleur; nous en avons vu cependant quelques-uns en taffetas, couverts de dentelle noire.

Les chapeaux en paille d'Italie, forme Paméla, sont toujours fort en faveur. On en fait aussi en paille de riz; on les orne de rubans frangés ou de fleurs; les rubans à effilés sont tout à fait rejetés des bonnes maisons. Nous avons remarqué dans les salons de modes de M[me] Stéphanie (1), deux formes de chapeau qui rivalisent de grace et de coquetterie; les chapeaux Paméla, que d'abord beaucoup de femmes n'avaient point voulu porter à cause de leur forme excentrique, ont acquis, sous les doigts habiles de M[me] Stéphanie, un cachet de bon ton qui rend cette coiffure beaucoup plus gracieuse. On voit encore des chapeaux de tulle ruchés, à forme évasée, créations légères et de bon goût adoptées par toutes les femmes élégantes.

(1) 93, rue des Neuve-des-Petits.

Le mariage de M. le prince Albert de Broglie avec M[lle] Pauline de Béarn a été célébré cette semaine dans la chapelle de la Chambre des pairs. La toilette de la mariée était extrêmement riche et de bon goût. Sa robe était faite de trois grands volants d'Angleterre; le voile, retenu sur la tête par une couronne de bruyère et de roses blanches, était aussi en dentelle d'Angleterre, et tombait à la hauteur du deuxième volant.

Les modes d'hommes ont peu varié. Les pantalons d'étoffes légères se font en coutil piqué, en basin anglais ou casimir d'été. Ils se portent larges, tombent droit et très avant sur le coude pied. Les gilets se font indistinctement à châle ou droits à petit collet rabattu, toujours très bombés sur la poitrine et à pointes sur le devant.

Les journaux de modes anglais sont remplis de détails sur le bal travesti donné le 6 juin par la reine d'Angleterre, et auquel assistait madame la duchesse de Nemours. Nous nous contenterons de citer les deux costumes les plus remarquables, celui de la reine d'Angleterre, qui se rapportait aux traditions des époques de 1740 à 1750 en Angleterre, et celui de la duchesse de Nemours qui se rapportait à la même époque en France.

S. M. la reine Victoria portait une robe ouverte pardevant en tunique et brocar d'or; le jupon de dessous, garni de deux hauts rangs de magnifique point de dentelle, était en brocart d'argent brodé de marguerites et de pavots de soie bleue. Le corsage était juste et carré; la pièce de devant, en tissu d'argent, était couverte de dentelle et garnie de rubans plissés; les manches étaient justes, garnies de trois rangs de points de même que le corsage; les hauts volants étaient surmontés d'un plissé de rubans écarlates posés en feston; des nœuds de ruban à longs bouts garnissaient chaque dent du second volant; ces rubans étaient tous bordés en diamants. Les souliers étaient en satin blanc à hauts talons, avec rosette écarlate, ornés, au centre, de diamants. Sa majesté portait au bras gauche l'ordre de la jarretière; sa coiffure était poudrée et surmontée d'une thiare et de sa couronne en diamants.

Madame la duchesse de Nemours portait une robe, ouverte en tunique, de damas de Chine rose, ornée de blonde d'or, de perles et de frange d'argent; robe de dessous en dentelle d'Alençon surmontée d'un ruban et de grandes rosettes en argent; le devant du corsage richement garni de gros brillants et de perles; du côté gauche, son altesse portait une rose parsemée de diamants imitant des gouttes de rosée; souliers de satin pourpre brodé de fleurs de lys en or et diamants; gants brodés de fleurs de lys. Toutes ces toilettes étaient généralement beaucoup plus riches que gracieuses.

Qu'il nous soit permis de terminer cet article par une anecdote qui prouve combien il importe de calculer exactement le temps qu'entraînent nécessairement les apprêts d'une toilette. M. Scribe nous a fait voir qu'un verre d'eau peut changer tout un système de gouvernement; nous montrerons que l'épingle peut bien aussi avoir quelquefois son importance politique. Voici le fait tel qu'on nous l'a raconté:

Madame D... jeune femme élégante, très jolie et fort en faveur auprès d'un de nos ministres, envoya retenir une loge pour le dernier concert donné par Félicien David. Malheureusement, la direction ne pouvait plus disposer que de deux places dans une première loge; la soirée promettait d'être brillante par la haute société qui s'y rencontrerait et le luxe des toilettes; c'était la clôture des concerts, et chacun voulait, avant de quitter Paris, entendre encore une fois cette ravissante musique. Madame D.... prit donc le coupon, se promettant bien d'arriver de bonne heure afin de trouver une place sur le devant de la loge.

La toilette de Madame D.... était ravissante; une robe de mousseline des Indes, divinement faite par Palmire, pouvait, grâce aux combinaisons d'une coupe savante, contenter tous les yeux sans effaroucher personne; une coiffure légère en tulle et argent entremêlée de fleurs, chef-d'œuvre de M[me] Stéphanie, était posée gracieusement sur sa noire chevelure; enfin un élégant pardessus complétait un ensemble délicieux, qui ne pouvait manquer d'attirer tous les regards. Mais, hélas! les apprêts avaient été longs, l'heure fut oubliée, et lorsque madame D.... arriva, le concert était commencé et les deux places sur le devant de la loge occupées par une dame et un monsieur décoré que madame D.... reconnut tout d'abord pour un député. Son désappointement fut grand, comme vous pouvez le penser. Cependant, tout espoir n'était pas perdu; il se rencontre parfois un député galant; peut-être celui-là était-il du nombre, et par courtoisie offrirait-il sa place. Aussi madame D.... dit-elle avec intention à la personne qui l'accompagnait; « je suis certaine que ce monsieur me donnerait sa place, s'il savait combien, par cette attention, il ferait plaisir au ministre. » « Madame, répartit brusquement le moderne Solon, en ce moment je regrette de ne pouvoir faire qu'une chose pour le ministre votre ami; c'est de souhaiter qu'il puisse garder sa place comme je saurai garder la mienne. » Le refus était positif, et force fut à la jeune femme de rester au fond de la loge. Les témoins de cette scène remarquèrent seulement sur ses lèvres de rose un sourire sardonique. Peut-être pensait-elle que les jolies femmes ont bien des moyens de se venger, surtout lorsqu'un ministre n'a rien à leur refuser, et qu'aux élections prochaines il serait possible que M. le député eût beaucoup de peine à conserver à la Chambre la place qu'il n'a pas voulu céder au concert.

N.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIX.

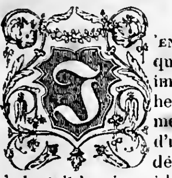
Imprimerie A. François et Comp, rue du Petit-Carreau, 32.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

UNE FEMME PIQUÉE AU VIF.



J'ENTRAIS dans mon cinquième lustre, lorsqu'un jour je me sentis saisi tout-à-coup d'un immense besoin de gloire; je passai plusieurs heures à me tâter, et demeurai parfaitement convaincu qu'il y avait en moi l'étoffe d'un homme de génie. Il ne restait plus à décider qu'une chose, à savoir quel genre s'adaptait le mieux à la nature de ce même génie. Serais-je dramaturge, mathématicien, chimiste, journaliste ou socialiste? Qui devrais-je détrôner d'Alexandre Dumas, d'Arago, de Berzelius, d'Armand Carrel, ou de Fourrier? Après avoir encore consacré deux jours à délibérer sur ce sujet, je me trouvai également propre à tout, et me sentis le même penchant à émouvoir le public par les drames saisissans, palpitans et pantelans, qui bouillonnaient dans ma tête, qu'à remanier l'ordre social et à l'organiser sur des bases entièrement neuves.

Cette aptitude universelle ne laissait pas que d'être fort embarrassante; je ne pouvais embrasser toutes les spécialités, il fallait en adopter une, et j'étais fort en peine de savoir sur laquelle fixer mon choix.

Je me décidai pour le théâtre et me mis aussitôt à l'œuvre, faisant appel à tous les chevaliers, écuyers, pages, manans, châtelains et châtelaines, ribauds et ribaudes, dont, depuis quelque temps, je m'étais farci l'esprit. Car, avant d'aller plus loin, il est bon de vous apprendre que je suis aussi romantique et moyen-âge que possible; que je possède plusieurs poignards dont la lame est inévitablement de Tolède, et le manche travaillé par Benvenuto Cellini, et que jamais je n'ai séduit une femme sans prononcer, au moment suprême, ces mots, d'une voix fatale:

« Tu es à moi comme l'homme est au malheur! »

Il ne manque plus, pour me compléter, qu'un crâne pour y boire, à la manière de Byron: mais j'attends pour cela que mon amour ait tué une femme, ce qui ne peut tarder. Jusqu'à ce jour fortuné, je m'abreuve dans un hanap d'argent, où je me contente de verser du Bordeaux, faute d'hydromel; il faut toujours toucher à son siècle par quelque point.

Mes cinq actes finis, je pris congé de mon respectable père, qui confectionne, à Amiens, de fort beaux velours d'Utrecht, et le soir même je faisais mon entrée dans la capitale du monde civilisé. Ma première visite fut pour le directeur de la Porte-Saint-Martin, auquel je remis mon œuvre, avec mon nom et mon adresse.

A quelques jours de là, je m'esbattais avec une manière de tranche de cheval, qui m'avait été servie sous l'ambitieux pseudonyme de beef-steak, pensant à mon drame, à la vogue qu'il allait conquérir, et à la vie de Sybarite que j'avais en perspective, lorsqu'un homme entre et me demande si je ne suis pas M. Archibald D..., auteur des *Trois Adultères*. Sur ma réponse affirmative, il me donne... quoi, mon manuscrit!... Je restai stupéfait comme si un soufflet me fût tombé sur la joue.

Je courus aussitôt au café de Foy prendre trois glaces pour calmer la fièvre qui me brûlait le sang, et alors mon parti fut pris. Je me rangeai dans l'immense catégorie des incompris, des prédestinés, des fatalisés, après avoir d'abord anathématisé, dans une énergique et solennelle malédiction, la vie, cette ignoble plaisanterie; les hommes, ces stupides marionnettes; et ma mère, cette femme qui avait omis de me briser la tête contre un rocher le jour de ma naissance, sous le spécieux prétexte que sa sensibilité et le code pénal s'y opposaient; pour lequel fait je l'appelai marâtre, et c'était bien le moins.

Je m'en fus ensuite aux Tuileries, où je me promenai une heure avec un sourire amer et désolé, avec un regard railleur et méphistophélique, je pétrifiai quelques hommes, je fascinai quelques femmes; après quoi je rentrai chez moi avec un profond mépris pour l'espèce humaine.

Le lendemain, mes pensées étaient entièrement différentes, et je n'en fus surpris en aucune façon, car je possède au plus haut degré la versatilité d'esprit commune à tous les grands poëtes, ce qui, à défaut d'autres titres, suffirait seul à établir et prouver mon incontestable supériorité sur vous, mon cher lecteur, et sur tout autre qui se pique de logique en sa conduite et ses idées.

La logique! je ne sais rien au monde de si plat et de si prosaïque.

Adonc je me pris à estimer singulièrement ces hommes que j'avais tant méprisés la veille: je trouvai victorieux de fixer leur attention, et ne pouvant le faire par moi-même, j'eusse donné des millions pour me trouver l'ami ou le parent de quelque célébrité dont l'éclat rejaillît un peu sur moi; comme, par exemple, cousin de Lamartine, de Victor Hugo, de Châteaubriand, voire même de Cleeman et compagnie, célébrité de gloire ou de police correctionnelle, n'importe, pourvu que ce fût une célébrité.

Je fouillai en la gibecière de ma mémoire, comme parle Montaigne, et, à force de la tourner et retourner en tous sens, je parvins à y découvrir un mien cousin, avocat à la cour royale, dont j'avais ouï parler dans ma famille avec grand renfort d'éloge. Un avocat à la cour royale! c'est-à-dire un homme en passe de s'élever à la hauteur des Berryer, des Dupin, des Thiers! Je rendis grâce au ciel, et résolus de me transporter aussitôt chez ce précieux parent.

Je le trouvai déjeûnant avec sa femme, charmante petite perruche, vive, sautillante, aux cheveux blonds, toujours défrisés, au regard fin et sarcastique, une parisienne pur-sang. Quant à lui, il était grand, un peu gras, l'air calme et reposé, la tournure magistrale; bref, un de ces beaux hommes qui plaisent si peu aux femmes.

Après que je lui eus décliné mon nom, et qu'il se fut suffisam-

ment étonné de me trouver changé depuis l'âge de cinq ans qu'il ne m'avait vu, nous nous mîmes à causer d'affaires de famille d'abord, et insensiblement la conversation tomba sur la politique. C'est là que je pus apprécier les hautes facultés de ce rare génie; abordant la grande question alors en litige, la question d'Orient, il s'écria :

« Pas un des organes de la presse ne l'a comprise cette question qui recèle l'avenir de l'Europe. De quoi s'agit-t-il en définitive.

» Toute l'affaire repose sur ces deux points uniques :

1° Est-il de l'intérêt de la France de soutenir les prétentions de Mehémet ? — Après y avoir mûrement réfléchi, je crois pouvoir pencher pour l'affirmative, sans avoir toutefois la témérité de rien décider.

2° La France ne pouvait agir qu'avec la coopération d'une grande puissance; que doit-elle préférer de l'alliance russe ou de l'alliance anglaise? — Après avoir longtemps et mûrement débattu cette seconde question, je n'hésite pas à dire que l'un et l'autre parti offre de grandes difficultés, et que si parfois je me sens entraîné vers l'Angleterre, il m'est arrivé bien souvent aussi de me tourner vers la Russie. Voilà mon avis franc et net sur la question d'Orient: Je le proclame hautement et ne m'en cacherai jamais. »

Je m'interromps ici pour faire part au lecteur d'une réflexion pénible. Il faut que, le jour de ma naissance, mon bon ange se soit amusé en route, et ait laissé prendre le devant à son atroce et inévitable compagnon, lequel aura profité du moment où il n'était combattu par aucune influence ennemie, pour me pétrir au cœur le germe de la plus épouvantable dépravation. Il faut que j'aie l'âme bien noire, car tandis que mon sublime cousin s'exprimait avec cette haute éloquence, tandis que j'aurais dû me sentir frappé d'admiration à l'aspect d'un si rare mérite, je nourrissais les pensées les plus indignes au sujet de sa femme dont l'œil noir et plein de feu jetait un singulier trouble dans mon cœur adolescent.

Mais je poursuis.

« Mon cher cousin, dis-je au grand homme, je serais curieux de savoir l'opinion d'un esprit aussi éminent que le vôtre sur nos modernes littérateurs, tels que Léon Golzan, Balzac, Georges Sand.

» — Je ne lis plus aucun roman, ou plutôt je les lis tous. Je lis le titre, je jette un coup d'œil sur la vignette, et je sais le contenu du livre comme si chaque phrase m'avait passé sous les yeux. Par exemple, je vois *Isolina*, avec une gravure représentant une jeune fille frêle et mélancolique, baissant les yeux sous le regard d'un jeune homme fort grave et fort échevelé ; il n'en faut pas davantage pour savoir qu'il s'agit d'une fleur étiolée, d'un ange qui, fasciné par une manière de Méphistophélès, chargé à lui seul de tous les crimes dont l'humanité est affligée, finit par mourir de consomption, toujours à la chute des feuilles, et va rejoindre ses sœurs qui l'attendent dans le ciel.

» — C'est prodigieux.

» — Ce n'est pas plus difficile que cela. La littérature moderne fourmille d'absurdités, et la divinisation de la femme n'est pas la moins grande. Dans leurs romans, toutes les femmes sont des anges de naïveté, ou, lorsqu'ils consentent à faire de la femme un être terrestre, ce sont des prodiges de finesse contre lesquels il serait insensé à nous autres hommes de lutter; le mieux est de fermer les yeux et de s'en rapporter à leur bonne foi : alors vous êtes garanti contre tout danger. Grand merci ! la femme n'est ni un ange de candeur, ni un démon de ruse; c'est simplement une femme, rien de plus, c'est à dire un être faible et de tous points inférieur à l'homme.

» — Savez-vous, mon doux mari, dit ma charmante cousine, qu'il n'est pas prudent de parler ainsi des femmes devant la vôtre?

» — Pourquoi cela, ma chère Henriette ?

» — Parce qu'une autre, à ma place, pourrait être tentée de vous prouver que vous les estimez trop peu. »

Je compris que mon cousin venait de commettre une énorme bévue et j'en voulus profiter; j'approchai hardiment mon genou du genou de ma cousine, qui répondit aussitôt à cette avance en glissant délicatement son petit pied sur le bout de ma botte.

Mon cousin répliqua :

« Ma chère amie, toute règle a ses exceptions, et lorsqu'on parle ainsi devant une femme, il va sans dire qu'elle n'est point comprise dans la règle. Ainsi je consens à reconnaître que tu as toute la candeur imaginable; mais s'il en était autrement, si tu te croyais un de ces esprits féminins si adroits, si subtils dont nous parlent messieurs les romanciers, je ne craindrais pas de te porter un défi, et je serais bien tranquille sur le résultat.

Le petit pied se posa entièrement sur ma botte, et s'y appuya un peu plus fort.

« C'est une lutte où je serais trop assurée d'avoir le dessous, car vous êtes d'une pénétration à mettre en défaut toute une légion de diplomates. »

Ici mon grand cousin se rengorgea avec un sourire de satisfaction qui me fit beaucoup de peine, vu les lumières qui m'arrivaient par dessous la table.

Comme la conversation languissait, je fis la remarque, faute de mieux, que le temps était fort triste et qu'il pleuvait.

« Vous croyez? me dit mon cousin.

» — Mais c'est assez clair.

» — Et si je vous prouvais, moi, qu'il ne pleut pas ?

» — Quoi ! mon cousin, vous croyez pouvoir me prouver...

» — Mais, oui, je le crois.

» — O puissance de la parole ! m'écriai-je.

Mon regard se porta sur le visage de ma jolie cousine, et, loin d'y voir le sentiment d'admiration dont j'étais pénétré, je crus y découvrir une imperceptible teinte d'ironie.

Mon cousin se leva, s'essuya la bouche, s'appuya au dossier de sa chaise et commença son discours

Voici la petite série de questions qu'il crut devoir éclaircir pour me prouver qu'il ne pleuvait pas :

1°. Qu'est-ce que l'eau ?

2°. Quelle différence existe-t-il entre l'eau du ciel et l'eau de la mer ?

3°. A laquelle des deux faut-il attribuer le déluge ? Autrement dire, la terre fût-elle inondée ou submergée?

4°. Ce fait est-il suffisamment prouvé par les découvertes de Cuvier, l'immortel auteur du système de l'anatomie comparée?

Ici éloge de Cuvier, quelques mots sur Linnée, Buffon, Geoffroy-Saint-Hilaire, Camper et autres.

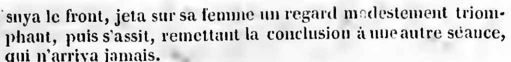
5°. La terre était elle habitée avant le déluge?

6°. Faut-il attribuer au bouleversement opéré sur la surface du globe par ce grand cataclysme, la présence de troncs de palmiers dans les entrailles du sol aux environs de Paris? Ou bien faut-il en chercher l'explication dans ce système de physique qui nous révèle que la terre, jadis chaude au point de ne pouvoir être habitée, s'est refroidie insensiblement, de sorte que nos contrées ont pu produire, à certaine époque, ces arbres qui ne peuvent plus vivre maintenant que dans les pays méridionaux ?

7°. Si ce système est vrai, ne peut-on affirmer que, dans un temps donné, notre globe deviendra encore inhabitable pas absence totale de calorique?

Après avoir débattu successivement toutes ces questions, qui lui permirent de se lancer dans les hautes régions de la physique et de la géologie, après avoir beaucoup parlé de l'atmosphère et des influences atmosphériques, ce qui l'amena naturellement à dire quelques mots sur la grande découverte de Franklin, sur les Etats-Unis, patrie de ce grand homme, et sur la législation des Etats-Unis, si supérieure à la nôtre, notamment en ce qui concerne le système pénitentiaire;

Après s'être étendu sur les différens systèmes maintenant en question, et nous avoir fait toucher du doigt l'excellence du système philadelphien sur tous les autres ; après ce formidable déploiement de science, il tira son foulard de sa poche, s'es-



suya le front, jeta sur sa femme un regard modestement triomphant, puis s'assit, remettant la conclusion à une autre séance, qui n'arriva jamais.

Quoi que mon cousin n'eût pas précisément atteint le but proposé, qui était de changer ma conviction eu égard à la pluie, ce discours excita mon attention au plus haut point. Flatté des explosions de mon enthousiasme, le grand homme daigna m'inviter à revenir le voir le lendemain.

« Si vous voulez trouver mon mari, venez dans la journée, me dit sa femme, car monsieur sort aussitôt après son dîner, à six heures, pour ne rentrer que le soir, à onze heures, quand ce n'est pas à minuit.

C'est pourquoi je me présentai le lendemain à huit heures du soir.

— Je trouvai ma cousine dans sa chambre, mollement étendue sur un canapé.

» — Ah ! c'est vous, me dit-elle avec un fin sourire; mon mari est sorti; vous avez donc oublié ce que je vous ai dit hier?

» — Au contraire, ma cousine.

» — Ah !... eh bien! voyons; asseyez-vous près de moi et causons. Je vous préviens, toutefois, que je ne suis qu'une simple femme, de tous points inférieure à l'homme, comme vous savez, et parfaitement incapable de satisfaire aux besoins de votre jeune et avide intelligence.

» — Ma cousine!

» — Oh ! nous savons que vous n'êtes pas un homme ordinaire, mon cousin Archibald ; nous savons que vous êtes arrivé ici avec trois ou quatre drames et autant de romans qui, je n'en doute pas, vont faire du bruit d'ici peu. Peut-on vous demander, sans indiscrétion, si vous avez déjà présenté vos pièces à quelque théâtre?

» — J'en ai présenté une à la Porte-Saint-Martin, et elle été...

» — Reçue avec acclamations?

» — Refusée à l'unanimité. »

Ma cousine se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

« Eh mon Dieu ! reprit-elle aussitôt, prenant pitié de mon air confus, faut-il se laisser abattre pour si peu? Souvenez-vous que ce fut à peu près le sort du *Cid*, du *Misanthrope*, du *Festin de Pierre* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, c'est à quoi ne manquent jamais, en pareil cas, les jeunes débutans littéraires. Faites comme eux.

» — Oh! vous êtes aussi bonne que belle. »

Je lâchai cette exclamation banale pour pouvoir m'emparer naturellement de la main de ma cousine, que je pressai amoureusement contre mes lèvres. Je repris :

« Mais, s'il faut vous l'avouer, un autre sentiment que celui de la gloire s'est emparé de moi, et celui-là, oh! il est bien autrement puissant. J'aime une femme, mais je l'aime à vendre, pour l'obtenir, ma part du paradis; je l'aime comme les damnés doivent aimer le ciel, avec des regards d'amour et des grincements de dents! Et cette femme, vous la connaissez, Henriette, oh! vous la connaissez.

» — Archibald, revenez à vous.

» — Et si je lui disais à cette femme : Savez vous ce que c'est que l'amour d'Archibald? Vous faites-vous une idée de ce qui doit se passer en lui lorsque le soir il vous laisse avec votre époux? Savez-vous qu'il est des souffrances de l'âme auxquelles ne peut être comparée aucune torture physique? Savez-vous qu'un homme à qui l'on scierait les reins n'éprouverait qu'un léger chatouillement en comparaison des souffrances qu'il endure.

» — O Archibald !

» — Savez-vous enfin que l'aspect d'un boisseau de charbon lui donne d'étranges tentations, qu'il éprouve un satanique plaisir à jongler avec des poignards, et qu'il vient de faire emplette d'une corde à puits dont la qualité ne laisse rien à désirer?

» — Archibald ! mon ami!

» — Ah! si vous ne savez pas cela, lisez donc sur ses traits livides la désolation qui laboure son âme; voyez la pâleur sinistre de son front; le feu sombre de ses regards, et dites, oh! dites s'il ne faut pas à cet homme, marqué du sceau de la fatalité, ou la mort ou le ciel qu'il a rêvé.

» — Cher Archibald, calmez-vous.

» — Mais le ciel qu'il a entrevu, il est à lui, car la volonté d'Archibald est une volonté de fer. Oh! as-tu compris cela, Henriette !

» — Archibald ! laissez-moi, de grâce!

» — Que je te laisse, Henriette ! Oh ! non, non.... tu seras à moi. Oh! va, abandonne-toi à mon amour, ce sera pour toi un baptême régénérateur, car il y a trop longtemps que tu appartiens à cet homme auquel t'a rivé la société, comme elle rive au hasard deux forçats à la même chaîne.

» — Archibald! mon ami!

» — Tu es à moi comme l homme est au malheur.... »

Mais comme je passais mon bras autour de sa taille, Henriette me repoussa tout-à-coup·

« O Archibald! me dit-elle avec un regard d'une mélancolie sublime, restons purs devant Dieu pour que Dieu bénisse notre amour; tu es mon poète aimé, tu es le verbe brûlant qui ranime mon cœur endolori comme une rosée d'avril, tu es la lyre inspirée qui me parle du ciel, tu es le bel oiseau bleu qui chante dans mon âme; tu es tout cela pour moi, Archibald! mais tes vœux ne peuvent aller plus loin, ô barde solitaire! ô vase d'élection! Christ méconnu que le vulgaire outrage dans son ignorance! Homme-Dieu, qu'il crucifie chaque jour, et que bientôt, demain peut-être, il doit adorer à genoux, car il se lèvera dans sa gloire, et l'auréole du génie remplacera sur son front la couronne du martyre.

» — Oh! mon Henriette! m'écriai-je transporté d'enthousiasme, oh! écoute-moi: quitte cet homme odieux, et nous créerons un paradis sur terre. Mon père possède près de Reims une propriété qui nous suffirait à tous deux; viens avec moi dans cette paisible retraite; quitte Paris, ce cloaque de vices où l'atmosphère est empoisonnée comme les mœurs, viens respirer l'air pur des champs; séparés du reste du monde, nous vieillirons là comme Philémon et Baucis. Oh! tu ne saurais hésiter entre cette vie patriarchale et cette existence de Paris qui vous brise le corps, vous salit l'âme et vous pourrit le cœur. Oh! viens, mon Henriette! viens, mon ange aimé!

» — Etes-vous fou, Archibald? »

La mer glaciale me passant tout entière sur la tête m'eût produit, à coup sûr, beaucoup moins d'effet que ces simples paroles, prononcées avec un flegme britannique.

J'allais lui lancer la plus belle tirade de mon drame des *Trois Adultères*, où se trouvait une situation à peu près analogue, lorsque nous entendîmes sonner.

» — Serait-ce déjà lui? s'écria Henriette.

Elle jeta les yeux sur la pendule; il était onze heures et demie : le temps avait passé avec une rapidité effrayante.

« Eh ! vite, me dit-elle, cachez-vous là, et retenez jusqu'à votre haleine: demain, à huit heures, je vous attends. »

Elle me poussa dans son alcôve, rabattit le rideau sur moi et attendit.

Or, il n'y avait pas deux minutes que j'étais dans cette alcôve, lorsque mon sublime cousin entra. Il me parut plus grand de deux pieds, et ne croyez pas que je fasse ici une indigne et basse allusion à la transformation sociale que je comptais lui faire subir. Ne croyez pas que je veuille parler de cette superfétation fantastique que la tradition place communément sur le front de certains maris ! Non, ce qui le grandissait à mes yeux, c'était mon abaissement; malgré la perversité de mes principes, je sentais intérieurement l'immoralité de mon projet.

« Vous venez bien tard, monsieur, dit Henriette avec un petit air boudeur qui lui allait à ravir.

» — Ma chère amie, il n'y a rien de ma faute, c'est que... c'est que...

Ce qui interrompit mon grand cousin au milieu de sa phrase,

c'est que ses yeux venaient de rencontrer un de mes gants que j'avais oublié sur le canapé. Il s'en approcha lentement, le prit du bout des doigts, l'examina quelque temps, et le montrant à sa femme, qui pâlit tout-à-coup devant ce gage accusateur :

« Ce gant n'est pas à moi, dit-il, et il est trop grand pour vous appartenir. »

Et en même temps il jetait autour de lui un regard scrutateur.

Je sentis mes remords redoubler, et un horrible frisson me parcourut les membres.

» — Etes-vous bien certain que ce gant ne vous appartienne pas, répliqua ma cousine? Voyons, rappelez bien votre mémoire. »

Tandis que son mari se livrait à un examen plus attentif, Henriette qui avait imaginé cet expédient pour gagner du temps, se remit avec une promptitude dont je fus émerveillé. C'est alors que je vis combien la conscience des femmes est infiniment plus ductile et plus malléable que la nôtre.

« Eh bien! qu'en dites-vous?

» — Eh bien! madame, je dis que ce gant n'est pas à moi.

» — Eh bien! monsieur, vous pourriez bien n'avoir pas tort.

» — Ah! vous avouez donc...

» — J'avoue que ce gant n'est pas à vous.

» — Alors, nous allons éclaircir cela. »

Il se leva violemment, et parut se mettre en mesure de faire par toute la chambre une recherche exacte.

Ma position devenait singulièrement critique, et elle se compliqua encore par une effroyable envie d'éternuer qui me saisit tout-à-coup. Je parvins à la comprimer en me mordant le doigt jusqu'au sang.

— Mon cher époux, dit Henriette d'un son de voix si calme et si reposé que celui-ci s'arrêta tout court, modérez un peu la fougue de vos passions, et veuillez vous asseoir un instant: je vais tout vous éclaircir moi-même. Vous souvient-il de certaine dissertation que vous fîtes hier sur les femmes?

— Oui, madame, après?

— Je vous fis remarquer alors qu'il n'était pas prudent de s'exprimer ainsi devant les parties intéressées, et qu'il y avait de quoi tenter la vertu même; vous en souvient-il encore?

— Il m'en souvient très bien, madame; après?

— Après? mais la suite est bien simple : ce que j'ai dit hier, eh bien! je l'ai prouvé aujourd'hui.

— Ah! c'est par trop fort, madame, et vous osez m'avouer cela en face!

— J'ai au moins le mérite de la franchise.

— Et votre infâme complice, quel est-il?

— Je ne vous le nommerai pas.

— Vous le nommerez.

— Non... je ferai mieux, je vous le montrerai.

— Ah!... il est donc ici, l'infâme?

— Il est ici.

— Dans cette chambre?

— Dans cette chambre.

O lecteur sensible, faites-vous une idée de ma position dans ce cruel moment, car pour moi je renonce à la dépeindre

— Oh! alors, s'écria mon terrible cousin d'une voix formidable, alors malheur à lui!

— Tenez ajouta Henriette, je veux vous épargner la peine de chercher, regardez dans cette armoire.

— La clé en est ôtée, mais j'aurai bientôt jeté la porte en dedans.

— C'est inutile.

Elle s'approcha de la cheminée, prit une petite clé dans un vase d'agathe et la remit à son mari.

— Tenez, monsieur, vous voyez que j'y mets toute la complaisance possible.

Celui-ci ouvrit aussitôt l'armoire et la trouva vide. Rien ne saurait donner une idée de sa confusion, que vint encore augmenter le bruyant éclat de rire par lequel Henriette accueillit son désappointement.

— Ah! ah! ah! allons, dit-elle, le succès a dépassé mes espérances, je ne pensais pas vraiment que vous tomberiez dans le piége avec autant de bonne foi.

— Quoi tout cela....

— Était une petite comédie montée à l'effet de me venger de votre opinion à l'égard des femmes.

— Et ce gant ?

— Hélas! si vous saviez à qui il appartient, vous ririez vous-même de vos soupçons. Le pauvre jeune homme! vous lui faites beaucoup d'honneur de le croire capable d'une séduction.

— Quel est-il donc?

— Ni plus ni moins que votre cousin Archibald.

Ce fut au tour du mari à rire.

— Ah! ah! ah! ce cher Archibald! ah! ah! ah! excellent! ah! ah! ah! le pauvre garçon! ah! ah! ah!

Ah! ma foi, ces humilians éclats de rire et cette dédaigneuse épithète de pauvre garçon chassèrent subitement les faibles remords qui commençaient à me tourmenter, et il me tarda d'être au lendemain pour prendre ma revanche.

— Oui, dit Henriette, c'est le gant d'Archibald que j'ai placé sur ce canapé pour amener la petite scène où vous avez si bien joué votre rôle. Et maintenant, mon cher époux, je crois vous avoir suffisamment prouvé que l'esprit des femmes n'est pas si inférieur au vôtre que vous voulez bien le dire. Que pensez-vous de ma vengeance?

— Elle est innocente comme ton cœur, répondit son mari en l'embrassant.

— Flatteur!

Tout allait bien jusque-là, mais pourtant le plus fort restait à faire. Je ne voyais aucun moyen de quitter ma retraite, et cela me mettait dans une inquiétude mortelle, lorsque Henriette, s'appuyant sur l'épaule de son mari, lui dit:

— Je ne sais ce que j'ai, j'étouffe ici; votre colère, quoiqu'elle dût ne me donner qu'à rire, m'a tout émue, et je ne me sens pas bien.

— Ce n'est rien, chère amie, répondit l'excellent mari, viens prendre l'air sur le balcon, cela se passera.

Pour comprendre combien cette parole dut résonner agréablement à mon oreille, il faut savoir comment était disposé l'appartement de mon cousin. D'abord une antichambre, puis un salon, la chambre à coucher ensuite, et enfin le cabinet de travail de l'avocat qui donnait sur la rue; c'était là qu'était le balcon.

Ils me laissaient donc le chemin libre, et j'en profitai, dès qu'ils furent sortis, avec un empressement que l'on concevra sans peine.

Je passai une nuit agitée, et le lendemain, à huit heures, je me présentai chez ma cousine. Elle était seule dans sa chambre, comme la veille.

— O Archibald, dit-elle en me jetant un long et douloureux regard, ton âme roule de sombres pensées, car ton visage est pâle comme le croissant de la lune aux premières lueurs du jour, et ton regard a des éclairs qui me font frissonner.

Je lui pris la main, et après un moment de silence :

— Merci à toi, lui dis-je, avec un sourire amer, oh! merci à toi, qui m'as compris; car vois-tu bien, ange aux blanches ailes, ce qu'il y a de tortures dans ce cœur déchiré, ce que cette âme outragée renferme d'épouvantables angoisses, nul être humain ne saurait le comprendre. Et voilà pourquoi je me traîne à tes genoux en te criant grâce et pitié, car il faut que tu sois à moi ou que je sois à la mort! toi ou la tombe!...

— O Archibald! un obstacle insurmontable s'oppose à ton bonheur.

— Un obstacle? Quel mystère! quelque secret terrible, sans doute?

— Oh! oui, et d'autant plus affreux qu'il pèse sur ma vie tout entière.

— Oh! confie-le moi, Henriette, je suis digne de l'entendre.

Elle hésita quelque temps; puis, me jetant un regard plein de résignation ;

— Là, dit-elle, derrière ce rideau, c'est là le mystérieux obstacle: regarde.

Je m'élance, je tire le rideau; ô ciel! je me trouve face à face avec mon sublime cousin.

— Ciel et enfer! s'écria-t-il en me saisissant au collet, sang et ongles! prends ta lame de Tolède, et nous allons avoir beau jeu.

Puis il se jette sur le canapé, à côté de sa femme, et tous deux se livrent au rire le plus désordonné et le plus scandaleux dont j'aie é é témoin.

— Mon cher cousin, dit alors Henriette, lorsqu'elle put enfin prendre la parole, pardonnez-moi la petite leçon que je vous ai donnée ainsi qu'à mon mari; vous la méritiez bien l'un et l'autre. Monsieur niait l'esprit des femmes, vous, leur vertu; votre conduite à mon égard l'exprime assez clairement. Or, j'ai voulu vous prouver à l'un et à l'autre qu'une femme peut avoir en même temps assez d'esprit pour tromper son mari, et assez de vertu pour ne pas abuser de son esprit. Cette petite comédie est un peu humiliante pour votre amour-propre à tous deux, j'en conviens; mais monsieur y trouve une garantie pour le présent, et vous, mon cher Archibald, pour l'avenir, car vous ne resterez pas toujours un *barde solitaire*.

C. Gueroult.

LE CAPITAINE GUEUX.

On aurait difficilement obtenu de voir les lettres en vertu desquelles Jérôme Harbour, — que plus loin nous ne nommerons plus que Grenouille, pour nous conformer aux traditions locales, — prenait ou se laissait donner le titre de capitaine. Sur les bords de la Manche, depuis Cherbourg jusqu'à Saint-Valery et fort au delà, personne n'a jamais connu Jérôme Harbour, et qui n'y a pas entendu parler du capitaine Grenouille? Son oncle, honnête tisserand de Vannes, lui dit au moment de mourir: « Je telègue 20,000 francs honorablement gagnés, mais à la condition que tu les emploieras ou dans le commerce des chanvres, ou dans celui des toiles, ou dans celui... » Le vieil oncle mourut avant d'avoir pu achever la série des clauses conditionnelles, en sorte que le neveu se crut en droit, sans léser sa conscience d'héritier, de ne s'arrêter à aucune, et de donner aux 20,000 fr. une destination plus à sa guise. Quoique Jérôme Harbour n'eût alors que 24 ans, il ne comptait pas moins de 14 années de naviga tion; d'abord mousse, il avait été ensuite matelot, puis, il était resté matelot. Il s'était arrêté là, point extrême, borne presque infranchissable pour les marins qui n'unissent pas la théorie à la pratique. Ce n'est pas que ses parens ne l'eussent cent fois engagé à apprendre les mathématiques, afin de pouvoir passer ses examens; il avait sans cesse trouvé des prétextes pour éloigner toute étude sérieuse. Il n'était qu'un matelot, mais un matelot de toute pièce, accompli, ayant navigué sous toutes les latitudes et résisté aux variations de tous les climats, supportant les fatigues et les privations de la mer avec insouciance, et tout aussi propre au dur service d'une pêche à la baleine dans les glaces du pôle, que capable de s'élancer à l'abordage, la hache d'armes d'une main, le pistolet de l'autre.

Quand nous disons qu'il était un matelot accompli, nous n'entendons parler que de sa force physique, de ses connaissances pratiques et de son courage; de graves défauts ternissaient ses quelques bonnes qualités. Il jouait beaucoup, il buvait tout ce qu'il ne perdait pas au jeu et tout ce qu'il y gagnait, et il avait en outre le plus grand vice dont un marin puisse être affecté, il détestait la discipline. La hiérarchie lui faisait horreur. Le mot capitaine lui déchirait la bouche. Ce n'était qu'en frémissant qu'il portait la main à son chapeau ciré, lorsque, enrôlé par force dans la marine militaire, il devait saluer ses chefs de tout grade Combien de fois n'avait-il pas été mis aux fers pour leur avoir manqué de respect ou pour cause de désobéissance! Le marin pour lui, c'était le matelot; le reste ne comptait point. Qui ferle les voiles pendant le gros temps? se disait-il; qui pèse sur les cordages raidis par le froid? qui tourne au mouillage la roue du cabestan? qui arrache l'ancre du fond rocailleux de la mer? qui tient d'une main ferme le gouvernail? N'est-ce pas le matelot? Il eût été parfaitement inutile de lui faire observer que sans l'intelligence du capitaine, les voiles, les cordages, le gouvernail et l'ancre fonctionnent sans but comme sans utilité; il n'eût pas écouté, il n'aurait pas voulu comprendre. S'il eût compris, il aurait été obligé de soumettre sa capacité à celle d'un autre, de reconnaître des supériorités, et, les ayant reconnues, de leur obéir. Précisement c'était l'incurable infirmité de son caractère.

A l'époque où il hérita des 20,000 francs de son oncle le tisserand de Vannes, somme énorme en Bretagne et en Normandie, la France était en guerre à peu prés avec tout le monde; c'était en 1802 ou 1803. Le moment était peu favorable au commerce. D'ailleurs notre personnage ne l'aimait pas plus qu'il n'y était propre. Quel écoulement ménageait-il à ses 20,000 francs? Libéré du service, il n'avait plus rien à démêler avec la conscription ou la levée des matelots. Après un an de séjour à terre, il commença pourtant à se lasser de la vie des désœuvrés. Chaque jour, d'ailleurs, le nombre des compagnons de son oisiveté diminuait autour de lui. Les uns allaient se fondre dans la grande armée et se battre avec les Autrichiens; les autres prenaient du service à bord des bâtimens de guerre.

Comme il habitait un petit port de mer, il entendait parler presque à toutes les heures soit des nombreuses prises que les corsaires anglais faisaient sur nous, soit des captures que ramenaient les corsaires français dans les ports de la Manche. Tout ces récits enflammaient son imagination. Battre les Anglais! prendre sur eux d'infernales revanches et couvrir la plage de marchandises précieuses conquises à coups de mousquet! quelle belle vie! se disait-il.

C'était une belle vie, en effet, toute moralité philosophique à part, que celle des corsaires, pendant nos terribles luttes avec les Anglais! Du fond de la Méditerranée jusqu'en Chine, la mer était couverte de bâtimens légers, attaquant avec une audace inouïe, avec la promptitude et la voracité du vautour, des convois de vaisseaux chargés de poivre, de café, de toile, de sucre, d écaille ou d'or, et les prenant, les remorquant avec des houras, des cris de victoire et de joie, derrière quelque rocher où le partage se faisait entre les vainqueurs. Le capitaine, lorsqu'il ajoutait à son titre celui d'armateur, prélevait un tiers de la prise, l'équipage réclamait le second tiers, l'autre tiers ne revenait pas toujours à l'état. Le vaisseau vidé était ensuite brûlé ou coulé bas, l'équipage vaincu devenait ce qu'il pouvait. Pris près des côtes amies, il était fait prisonnier; sinon, on le débarquoit sur quelque plage, la première venue, de peur d'avoir à nourrir trop longtemps des gens inutiles et souvent dangereux par leur nombre. C'était la guerre.

Décidément, voilà le métier qui me convient, se dit Jérôme Harbour, le métier de corsaire. En le prenant je n'irai pas contre la volonté de mon oncle, puisqu'il a fermé la bouche, le cher homme, avant d'avoir terminé la liste des professions parmi lesquelles il désirait que je fisse un choix. Le choix est décidé.

Pour exercer cette périlleuse industrie, il ne se mit en quête ni d'un beau navire ni d'un navire neuf Offrir peu de surface, beaucoup de longueur, tenir la mer par tous les temps, fendre la vague avec facilité, déplacer peu d'eau, afin d'aborder le plus près possible des côtes, et s'échouer au besoin sur le sable, aller comme le vent pour ceux qui vont vite, aller comme l'éclair pour ceux qui vont comme le vent, telles étaient les qualités essentielles du navire qui remplirait ses vues. En ces temps d'agonies commerciales

les bâtimens coûtaient peu; les ports en regorgeaient et ils pourrissaient dans les ports. Jérôme en avisa un d'une physionomie assez heureuse, pas trop vieux, assez pourtant pour affronter la mer avec quelque expérience. C'était une goëlette démesurément longue, pointue comme la tête d'un poisson, et que le pouce d'un enfant faisait balancer rien qu'en s'appuyant un peu le long du bord. Il traita sans peine avec le propriétaire, pauvre armateur ruiné par la guerre, il eut la goëlette pour moins de 15,000 francs. Pendant qu'il s'occupait d'avoir une lettre de marque, c'est-à-dire le titre légal pour être corsaire et non pirate, il fit raser la goëlette, déjà fort peu élevée au dessus de l'eau, descendit le pont d'un demi-pied, et changea le système de mâture. La goëlette, en perdant un mât et son niveau, devint cutter, un vaisseau d'une coupe prodigieusement élancée, et bien nommé de l'anglais *cutter*, qui veut dire *coupeur*. Avec ces sortes de bâtimens on coupe l'eau, c'est assez exprimer leur foudroyante vitesse.

Cette rapidité fabuleuse, donnée au vaisseau de Jérôme Harbour, avait les inconvéniens de ses avantages. Même dans un calme, le cutter était destiné à filer presque toujours entre deux eaux. Jamais le pont ne serait sec. Il compléta sa construction par une voilure qui effrayait les plus hardis marins. Cette voilure consistait en une seule voile, en une brigantine de la hauteur d'un cinquième étage; rien qu'à la déployer; le cutter penchait d'un côté et de l'autre comme un berceau. Une si belle pièce d'architecture navale méritait à tous les titres le surnom dont la baptisèrent les marins prudens: ils l'appelèrent avec une ironie significative, *la Grenouille*. Ils comptaient que *la Grenouille* ne tarderait pas à descendre au fond de l'eau. Soit! je l'appellerai aussi *la Grenouille*, s'écria Jérôme Harbour. Et il fit écrire en grosses lettres blanches sur un fond noir: *la Grenouille*; au beaupré, une grenouille fut sculptée et peinte en beau vert; même, Jérôme Harbour permit qu'on ne le nommât plus que le capitaine Grenouille. Sa lettre de marque était arrivée; il s'occupa de recruter son équipage.

Chaque époque a ses types particuliers, que l'époque suivante brise pour voir les siens brisés à leur tour. La fin de nos démêlés avec l'Angleterre a entraîné la disparition de ces hommes de mer auxquels ressemblent si peu, quoique de la même profession, les marins d'aujourd'hui, et le défaut d'analogie n'est nullement regrettable.

Jérôme Harbour, au courant des bons endroits, alla de taverne en taverne, remuant des pièces de six livres au fond de son chapeau goudronné. « Qui veut venir en pèlerinage avec moi? disait-il, *la Grenouille* appareille ce soir. — ou bien: « qui veut se marier avec la *Grenouille*? C'est une demoiselle fort gentille, qui n'a rien, mais qui possède de jolis talens. — Ou bien encore entassant calembour sur calambour, le capitaine Grenouille offre de la grenouille à qui montera sur la *Grenouille*. — C'est un peu engageant ce que je vous dis là! — Qu'es-tu toi, disait-il tour à-tour à ceux que le bruit des écus alléchait.

— Un père de famille qui cherche du travail.

— Pas de père de famille! je n'en veux pas. Ils ont toujours peur de laisser des veuves, des orphelins. Reste au logis. Et toi, l'autre?

— Les Anglais ont tué mon frère...

— Bien! bien! assez! passe à l'arrière; tu es reçu matelot de *la Grenouille*. Et toi, le pas manchot?

— Je suis en froid avec le gouvernement.

— Tu es un déserteur?

— Oui, capitaine Grenouille.

— Rien que cela?

— Rien que cela pour le moment.

— Voilà 40 francs, file à bord. — Et toi qui as un emplâtre sur l'œil?

— Capitaine, je crains un coup de serein de la police.

— Tu es un réfractaire?

— Oui, capitaine.

— Allons, mon agneau, passe à tribord et à babord de mes joues, et reçois l'accolade. Tu as l'honneur de faire partie de l'équipage de *la Grenouille*. — Et toi, que sais-tu faire, là-bas, le sérieux?

— J'étais comptable à bord d'un navire de l'État, lorsque des brigands m'ont accusé...

— Tu nous raconteras cela plus tard. Je te réintègre dans tes fonctions à bord de *la Grenouille*; mais, au premier zéro auquel tu ajouteras une queue pour faire un neuf, moi je te couperai la tête pour faire de toi un zéro. Ah! ceci n'est pas trop mal.

Toutes les bouteilles, tous les flacons, tous les pots, tous les verres tremblèrent au formidable rire qui salua comme une décharge d'artillerie la facétie arithmétique du capitaine Grenouille.

Sa tournée dans les tavernes de la ville lui procura, bien avant la fin du jour, l'équipage le plus digne de la haute mission à laquelle il se destinait.

Quand tous ces matelots, dont le plus doux n'eût pas rassuré un ours, furent à bord, il les fit ranger autour de lui, et leur parla ainsi: — Je vous ai donné de l'argent, mais en bonne règle je ne vous devais rien; les matelots embarqués à bord d'un corsaire, vous le savez, ne sont payés que par la Providence une et indivisile. Qui prend, a; qui a, tient; qui tient, tient bien. Vos gages sont vos parts de prise, vos prises sont sous l'horizon où nous allons les agrafer. Cependant eu égard à votre détresse si peu méritée, je vous ai gratifiés de quelques piastres. C'est pour acheter du tabac, de l'eau-de-vie et quelques objets de toilette sans lesquels il est impossible à des gens comme vous de voyager. Ce vaisseau est votre maison; voilà votre jardin, il est vert comme un pré; sur ce pont vous vous battrez, vous ferez fortune, ou vous vous ferez tuer; cela, quand il plaira à Dieu, dans un mois, peut-être; demain s'il le veut.

— Largue la brigantine! cria ensuite le capitaine Grenouille.

— Le cap à l'ouest, ou à l'ouest-quart-ouest? demanda le gigantesque timonier, dont les pieds nus de pachyderme se plaquaient sur le pont comme les pattes de lion de nos meubles pèsent sur le parquet.

— Le cap sur l'or! répondit le capitaine Grenouille, à qui cette réponse attira des applaudissemens arrosés de petits verres d'eau-de-vie.

Comme il ventait fort au moment où le cutter parut en rade pour gagner le large, toute la population accourut sur la grève. La curiosité générale fut bien payée, tout le corps du navire passait et repassait sous l'eau comme la navette du tisserand court entre deux toiles, et la voile, cette monstrueuse voile, prenait un espace si grand, que son ombre avait plus d'un quart de lieue sur la mer. Les habitans frémirent de terreur quand ils virent passer tout près d'eux, à quelques pieds des rochers sur lesquels ils se tenaient debout, le cutter qui prolongeait une dernière bordée, celle que les marins appellent la bonne. Tout était submergé. On ne soupçonnait le pont, d'ailleurs incliné à donner le vertige, que par les jambes des marins qui s'y appuyaient. En étendant leurs mains sous le vent ils touchaient l'eau dont l'écume avait mouillé aux deux tiers la voile. Eux pourtant étaient calmes, accroupis le long des sabords, le menton appuyé contre la culasse des canons; ils fumaient ou causaient entre eux tranquillement.

Un vieux lieutenant de vaisseau, en voyant le cutter se jouer ainsi du vent, de l'eau et des rochers, lui cria du fond de ses deux mains réunies en conque: — Camarade! je ne vous confierais pas mon chien pour une nuit.

Le lendemain au soir, ils rentrèrent au port au bruit du canon et de la mousqueterie, remorquant après eux un brick anglais chargé de sucre et de tabac.

— Si votre chien avait été à bord, dit le capitaine Grenouille au vieux lieutenant du vaisseau que l'avait apostrophé la veille sur les rochers, il toucherait aujourd'hui mille francs pour sa part de prise.

Pendant trois ans *la Grenouille* réussit au delà de toute prévision; elle était devenue la terreur des ennemis, des Anglais

surtout. Quand elle mettait le cap sur un navire de commerce, il était rare qu'il lui échappât. Aussi habile à fuir qu'à attaquer, elle évitait la poursuite des bâtimens de guerre avec une adresse surprenante. Si elle sentait l'impossibilité de lutter de vitesse avec quelque frégate qui lui donnait la chasse, elle tâchait de se mettre hors de la portée de ses canons pendant tout un jour, et le soir changeant de route, elle se perdait dans la brume ou se réfugiait derrière quelques rochers inabordables pour la frégate. Encore un danger de passé. Le lendemain la course recommençait avec de nouvelles chances.

Jusqu'ici, les bénéfices de la profession n'avaient été mêlés d'aucun malheur sérieux; qu'étaient-ce, pour en parler que quelques trous de boulets dans la voiture, que quelques volées de mitraille reçues en fuyant? Par combien de satisfactions, de jouissances illimitées, ces petits malheurs ne se rachetaient-ils pas? Comment dire la vie de l'équipage, quand il avait réalisé en écus ou en pièces d'or sa part du butin? A leur tour, les pièces d'or se changeaient en vins de toutes sortes de pays, rien n'était trop cher Quand les corsaires, au retour d'une campagne heureuse, descendaient à terre, ils s'installaient dans un cabaret fameux, et ils juraient de n'en sortir que le jour où il n'y aurait plus de jambon au grenier, plus une goutte de vin dans la cave. L'Anglais régalait, c'est tout dire.

De bon sang normand, le capitaine Grenouille avait senti se développer en lui un certain amour de la propriété à mesure qu'il s'était enrichi dans le commerce. Il acheta d'abord un morceau de bien, comme disent ses compatriotes, puis un autre; à un champ de pommier il ajouta un champ de blé; il s'arrondit en proportion de ses succès. De la propriété à l'ordre, il n'y a qu'un pas; il aima l'ordre, mais en corsaire; son espoir, son envie, son ambition, lorsqu'il courait maintenant sur quelque inoffensif bâtiment de commerce, c'était de se procurer avec le fruit de la victoire, un petit moulin à cidre, quelque carré de foin, une douzaine de belles vaches. Ces pensées doublaient sa témérité; un corsaire économe doit être un terrible phénomène. Le capitaine Grenouille était ce phénomène.

Il n'était pas écrit que cette belle prospérité suivrait un cours régulier jusqu'à la fin. Nous n'étions pas la seule nation qui armât des corsaires. Les Anglais en lançaient beaucoup sur nos côtes. Parmi les corsaires anglais qui donnaient le plus de mauvaises nuits à nos négocians bretons, on en distinguait un dont le nom a mérité de rester lé dans les souvenirs contemporains à celui du capitaine Grenouille. Malheureusement ce nom n'est qu'un sobriquet comme celui de notre capitaine, dont le nom réel nous a été du moins rélevé. Le sobriquet du corsaire anglais correspondait parfaitement au nom de la goëlette qu'il commandait.

C'était la goëlette *la Faim* (*Hunger*), capitaine Gueux.

Si les corsaires français n'étaient pas brillans sous le double rapport des mœurs et de la discipline, ils ne méritaient pas moins d'échapper à toute comparaison avec les corsaires anglais, dont les équipages offraient l'assemblage bizarre, discordant, d'hommes peu faits pour se rencontrer, quoique dignes les uns des autres. Il est établi que tout Anglais est marin, paradoxe auquel la Grande-Bretagne et l'Amérique doivent l'avantage d'être deux nations qui comptent annuellement le plus de vaisseaux naufragés. Aussi l'équipage d'un corsaire anglais se composait de contrebandiers, de voleurs, de joueurs ruinés, de banqueroutiers, mêlés de quelques véritables marins. Le capitaine Gueux lui-même avait été avocat; mais il est juste de dire qu'il avait quitté de bonne heure cette profession pour qu'elle ne nuisît pas plus tard à sa condition de corsaire. Au contraire le capitaine Gueux apportait souvent, grâce à ses études de droit, une très remarquable sagacité dans certaines difficultés du métier, ainsi qu'on va le voir bientôt.

On imagine sans peine avec quel soif de capture ces hommes, rejetés par tous les rangs de la société anglaise, fouillaient les replis de la mer, afin d'y découvrir de l'or ou de quoi en faire. Ils fondaient sur tout ce qu'ils voyaient flotter à sa surface, semblables aux requins qui mangent, qui avalent tout, le bois, les pierres, le fer. Au bâtiment marchand, ils enlevaient l'argent monnayé d'abord, puis les vins, les liqueurs, les choses de prix; au pêcheur, son poisson frais; aux bâtiments des côtes, le beurre, les œufs, les légumes, les fruits. Ils gâtaient malheureusement les vices qu'ils avaient en commun avec les corsaires des autres nations par leur goût pour l'assassinat, L'équipage du capitaine Gueux surtout ne s'emparait jamais d'un vaisseau français sans y commettre quelques meurtres.

Quoiqu'il en soit, le capitaine Gueux balançait seul sur la Manche la réputation du capitaine Grenouille, et ces deux hommes pourtant ne s'étaient pas encore vus. Ils n'avaient, il est vrai, aucune raison de se chercher; car malgré le proverbe *corsaires contre corsaires*, en se rencontrant, l'antipathie des deux nations devait se manifester chez eux par un combat terrible. Le capitaine Grenouille n'était pas d'un caractère à l'éviter, et l'équipage de la *Faim*, quoi qu'en eût décidé l'ex-avocat, leur capitaine, l'aurait accepté sans hésiter.

Puisque les deux personnages sont descendus du fond de la scène jusqu'au bord du théâtre, il est temps de donner quelques traits de leur physionomie. Grenouille était un gros petit homme blond, aux bras courts, aux épaules rondes. Il n'avait rien de commun avec les pirates si sveltes et si poétiques, trop poétiques, des romans modernes. A peine s'il pouvait voir ses pieds perdus sous la rotondité de son ventre, quoiqu'il n'eût pas trente ans. Son petit nez, sa petite bouche, ses petits yeux bleus, se perdaient dans la largeur de son visage.

Malgré le poids de cet embonpoint précoce, le corps n'entraînait point chez lui les facultés de l'esprit. Son intelligence et sa volonté le faisaient le maître de ses compagnons autrement souples et déliés que lui. Quand il commandait, il fallait obéir; et si, parmi ses matelots, il s'en trouvait un qui élevât la voix ou le bras, il l'appelait dans sa chambre, il lui versait un verre de rhum de sa plus vieille bouteille, et il lui disait ensuite avec beaucoup d'aménité:

« Je t'en prie, conduis-toi mieux avec un camarade plein de bonnes intentions pour toi. Tu le vois, je suis sans colère, je n'ai pas de rancune, je t'excuse; mais, mon cher ami, si tu recommences, je serai forcé, et tu ne m'y obligeras pas, n'est-ce pas, mon vieux, je serai forcé de te brûler la cervelle avec ce pistolet. C'est entendu; encore un petit verre et va reprendre l'ouvrage. »

Le capitaine Grenouille connaissait d'autant mieux l'effet de ces sortes d'exhortations, qu'il avait déjà prouvé deux fois à son équipage qu'il joignait sans gauchir, quand on l'y contraignait, l'exemple à l'explication.

Sorti d'une classe moins obscure, le capitaine Gueux avait conservé de ses bonnes études, et c'était tout, la maigreur scolastique des colléges, le déhanché osseux d'un sous professeur d'Oxford, et particuliérement l'habit noir et la cravate noire de satin, tordue en corde autour du cou. Il n'était guère plus grand ni plus âgé que le capitaine Grenouille. Au milieu d'une affaire, sa bravoure froide cessait de ressembler au courage, tant elle paraissait exclure toute participation de sa volonté. Buvant sans cesse du gin quand il commandait le feu, de plus en plus pâle à mesure que la boisson ardente descendait et fermentait dans sa poitrine, il n'était plus, vers la fin, du combat, qu'une colère figée, qu'une extase terrible, aux mains crispées, aux grands yeux noirs ouverts. Mais ce fantôme débraillé avait tout fait. Son regard, sa main, son silence, son sang-froid, son ivresse observatrice, avaient conçu, allumé, remporté la victoire. Après le combat, il s'affaissait aussitôt, et ce n'était plus alors qu'un chiffon trempé dans de l'eau-de-vie. On le jetait dans un hamac où il restait trois jours pour se dégriser.

La première fois que le capitaine Gueux et le capitaine Grenouille se rencontrèrent dans les mêmes eaux, ce fut à la hauteur du cap de la Hogue, et par une circonstance fort singulière. Toutes voiles dehors, le corsaire anglais donnait depuis le matin la chasse à un brick français, qui s'efforçait de gagner avec une vi-

tesse désespérée le port de Cherbourg. Déjà des coups de canon tirés en ligne annonçaient la crise à laquelle le malheureux brick essayait de se soustraire. Tout à coup le cercle liquide où les deux navires s'agitaient s'ouvrit à un autre point opposé de l'horizon, à un peu moins de trois lieues de distance, pour laisser passer deux autres bâtiments dont les manœuvres inquiétèrent beaucoup le capitaine Gueux. De ce double point noir sans cesse partait aussi le bruit sourd du canon. A ne pas en douter, une des deux voiles courait sur l'autre dans des intentions hostiles, et dans ces parages, deux voiles en hostilité signifiaient hautement la collision d'un navire anglais et d'un navire français. Le capitaine Gueux ne continua pas moins sa chasse contre le brick français, dans la direction du groupe aperçu, lequel grossissait et se canonnait toujours. Au bout d'une heure, quatre navires furent en présence, le corsaire français la *Grenouille*, en train de déchiqueter un trois mats anglais chargé jusqu'aux sabords et le corsaire la *Faim*, traquant son brick à demi rendu. Qu'allait-il résulter maintenant de la rencontre des deux corsaires, surpris l'un et l'autre au moment de capturer, celui-ci un navire français, celui-là un trois mats anglais? Dans quelle occasion, bien faite pour irriter leur antipathie, se voyaient face à face ces deux rois de la mer, ces deux représentants de la haine de deux nations ennemies ! Par quel côté allaient-ils se dévorer ?

Comme à un signal exactement obéi, le feu des deux corsaires cessa. Le capitaine Gueux et le capitaine Grenouille employèrent cette minute de trêve à une méditation d'une parfaite similitude. Ce que l'un se dit, l'autre se le dit, et voici ce que chacun des deux pensa : — Si j'abandonne ma prise pour me battre avec le corsaire ennemi, la prise profitera de l'occasion et s'en ira. Le bâtiment dont j'ai à soutenir le pavillon s'en ira également, je le sais; mais quoi! j'aurai risqué de perdre mon navire pour en sauver un, au cas toutefois où je serai vainqueur, qui ne couvrira pas mes frais d'avarie ?

Raisonnement très juste et à la taille des corsaires, qui préféreront toujours prendre un bâtiment ennemi que d'en sauver un de leur nation. Le mieux, réfléchirent-ils, est de considérer le coup comme nul et de n'avoir pas l'air de s'être vus.

Afin de s'assurer que le capitaine Grenouille partageait son avis, le capitaine Gueux fit avec beaucoup de circonspection l'essai d'une manœuvre significative. Il abandonna le travers du brick français, sa prise un instant auparavant assurée, et il tira au large; au moment même, voyant cela, le capitaine Grenouille exécuta une manœuvre semblable; en sorte que les deux corsaires s'éloignèrent d'un commun mouvement de leur double capture, pour faire voile dans une direction contraire. De part et d'autre, il y avait jusque là intelligence et bonne foi parfaites ; mais à un quart de lieue d'éloignement, l'Anglais décrivit une courbe dont la pointe, en se prolongeant, devait finir par passer dans le plan du corsaire français. Celui-ci mit aussitôt en panne, découvrit ses batteries et attendit. Il se repent, se dit-il. A tout pêcheur miséricorde. Canonniers, à vos pièces.

Quand les deux corsaires furent à portée de pistolet, la *Faim* mit à la mer une embarcation où le capitaine Gueux descendit avec un seul matelot.

— Ce n'est qu'une simple explication, pensa le capitaine Grenouille : on ne sera pas en reste avec lui : la yole à la mer! cria-t-il.

La yole et l'embarcation furent bientôt bord à bord, et les deux capitaines parlementèrent.

Il serait trop naïf d'expliquer comment ils se comprirent, l'un Anglais de nation, l'autre Français ; la guerre, on le sait, avait familiarisé entre les habitants des côtes de la Manche, de l'un et de l'autre côté du détroit, une langue mixte plus que suffisante aux relations.

— Je ne vous crains pas, dit d'abord l'Anglais au Français.

— Moi non plus, répondit le Français.

— Si nous nous battons, ce sera long, capitaine Grenouille.

— Très long, capitaine Gueux.

— L'un de nous prendra l'autre, et les deux bâtiments marchands ne seront plus là. Si je suis vainqueur, que ferai-je de votre canaille d'équipage ? Cela ne vaut pas trois livres sterling.

— Et moi, que ferai-je, capitaine Gueux, de vos brigands de matelots, dont je ne donnerais pas deux sardines ?

— Nous ne nous serons pas rencontrés, voulez-vous ?

— Soit !

— Voulez-vous mieux ?

— Parlez, capitaine Gueux.

— J'ai quelque intérêt à sauver de la griffe des vôtres, capitaine Grenouille, dix bâtiments anglais attendus par les boutiquiers de la Cité. Voici l'intérêt que j'y ai : chaque propriétaire de ces vaisseaux m'a promis mille livres sterling, vingt-cinq mille francs de votre monnaie, pour chaque vaisseau qui, escorté, défendu ou sauvé par moi, arrivera à bon port.

— Je vous écoute, capitaine Gueux.

— Parmi les chances fatales, vous n'êtes pas la moins à craindre. Si mes pauvres vaisseaux tombent sous votre grappin, j'ai peu d'espoir à la gratification. N'avez-vous pas de votre côté quelques bâtiments français à me recommander ? J'aurais pour eux les mêmes attentions que vous auriez pour mes protégés.

— Mais c'est une affaire, dit le capitaine Grenouille. Je ne vois pas pourquoi les négociants français ne m'assureraient pas les mêmes bénéfices sur leurs vaisseaux dont je leur garantirais le retour au port ?

— Une très belle affaire! ajouta le capitaine Gueux, et très facile surtout. Chaque fois que vous rencontrerez un des dix vaisseaux anglais dont voici les noms sur cette liste, vous le laisserez passer sain et sauf; et chaque fois que je rencontrerai un des dix bâtiments que vous allez me désigner, j'userai des mêmes égards. Donnez-moi votre liste, capitaine Grenouille.

— C'est du pain assuré pour mes vieux jours, dit le capitaine Grenouille en dictant au capitaine Gueux les noms des dix bâtiments français compris dans ce traité conclu de bonne foi par devant le ciel et l'eau en présence de l'horizon.

— Touchez-là, capitaine Grenouille.

La main du capitaine Grenouille tomba dans celle du capitaine Gueux.

— Mais quant aux autres navires en dehors du traité ?

— Tâchez de les pincer, capitaine Grenouille, c'est votre affaire.

— Je n'y manquerai pas.

— Sur tout ceci, capitaine Grenouille, le plus grand secret.

— Si je ne le gardais pas, je serais fusillé.

— Et moi pendu, ajouta le capitaine Gueux. Cela suffit à deux hommes d'honneur.

Les deux embarcations s'éloignèrent, et les deux corsaires firent voile dans des directions opposées. Telle fut la première entrevue des deux chefs qui les commandaient.

De part et d'autre, les conventions furent fidèlement observées pendant six mois : le capitaine Gueux relâcha quatre navires français dont il aurait pu s'emparer; et, de son côté, le capitaine Grenouille ne fit aucun mal à dix navires anglais qu'en d'autres circonstances il eût traités avec infiniment moins d'égards. Il était en avance de six vaisseaux sur le capitaine Gueux, mais c'était là un effet du hasard.

Sans violer la lettre du traité tout commercial passé avec le capitaine Gueux, le capitaine Grenouille avait eu le droit de continuer, et il n'avait garde d'y manquer, ses courses heureuses contre les navires anglais non compris dans le cercle de la convention. Lui et son équipage regorgeaient d'or : mais, tandis que l'équipage jetait à poignées les pièces de vingt francs sur la table et souvent sous la table des cabarets, le capitaine ajoutait des biens fonds à sa terre. Il faisait bâtir, reboiser des terrains, exploiter des carrières. Un vieux château d'émigré, situé dans les environs, lui plaisait beaucoup, mais la commune en tenait le prix bien haut. C'étaient 100,000 francs à trouver. Je les trouverai dans la poche des Anglais, se dit-il; encore trois ou quatre bonnes courses dans le détroit, et le château m'appartiendra.

Les calculs du corsaire, on va le voir, ne se vérifièrent pas

entièrement. Il partit de nouveau. Il avait déjà battu en tous sens quarante ou cinquante lieues de côte sans rien rencontrer qui valût la peine d'être pris, d'indignes vaisseaux chargés de foin ou de planches, lorsqu'il aperçoit aux dernières lignes de l'horizon un navire d'honnêtes dimensions et taillé dans des proportions inoffensives. Quelle est cette diligence? pensa-t-il. Rendrons nous une visite de simple politesse à ce roulier? Allons! honorons le d'un abordage. Le cap sur cette maison bourgeoise! ordonna-t-il.

Plus le corsaire approchait du but où il tendait, et plus il riait du flegme de ce bonhomme de bâtiment qu'on chargerait le mousse de reconnaître. Il ne bougeait pas plus qu'une île. Les plaisanteries ne tarissaient pas. — C'est peut-être une baleine endormie, peut-être une grosse tortue; nous la mangerons à dîner. — Nous serions pourtant bien attrapés si c'était un vaisseau de la compagnie des Indes, bourré de thé, — le thé, ne plaisantons pas, se vend 100 francs la livre en France; ou de canelle, — la canelle s'achète au poids de l'or maintenant. Pendant le cours ironique de tous ces propos où brillait l'esprit particulier aux corsaires, la *Grenouille* glissait à pleines voiles par un bon vent largue et une mer unie sur le vaisseau déjà coulé bas à coups d'épigrammes. Son attitude n'avait pas changé. Quoique ses voiles gonflassent, il semblait ne pas remuer, tant le corsaire courait rapidement sur lui. Le corsaire cargua sa brigantine; car, en vérité, c'était pitié de chercher à atteindre cette masse autrement que par le simple élan déjà communiqué à la quille. — Je ne vois sur le pont qu'un chien et un matelot en bonnet de coton, s'écria le capitaine, quand il fut à un simple jet de pierre du bâtiment. Ohé! cria Grenouille dans le fond de sa trompette marine, ohé! de vous deux, s'il vous plaît, quel est le capitaine?

— C'est moi qui suis le capitaine, lui cria l'homme en bonnet de coton, moi, le capitaine Gueux. — Et huit pièces de canon et cent mousquets tirèrent à la fois sur le corsaire, dont le pont fut à l'instant même couvert de sang et d'éclats de bois. Attaqué de si près à bout portant, toute résistance était impossible. Ceux des matelots qui n'étaient pas morts étaient blessés, ceux qui n'étaient pas blessés avaient perdu toute présence d'esprit. Une seconde décharge à mitraille fit raison de ces derniers. Le capitaine Grenouille n'eut pas la douleur de se rendre. Une balle de fer qui lui était entrée dans l'œil gauche l'avait étendu sans connaissance sur le pont.

Il ne rouvrit l'œil droit que dans la prison de Plymouth. Il était prisonnier des Anglais.

Son premier mot, en posant d'une manière expressive un doigt de sa main droite sous le seul œil qui lui restât, fut celui-ci prononcé en bon normand.

— Je pardonne au marin, c'est un brave! mais l'associé me le paiera. Non, je ne lui pardonne pas.

Parmi les prisonniers français devenus célèbres par leurs efforts, leur adresse, leur patience dans la recherche des moyens de sortir de leurs cachots, séjour véritablement horrible, le capitaine Grenouille réclame une place méritée. Nous ne citerons que deux faits relatifs à sa captivité à Plymouth. L'un et l'autre, par leur bizarre hardiesse, attestent à quel degré de cruauté s'élevait le traitement réservé aux malheureux prisonniers de guerre.

Chaque semaine, un fonctionnaire spécial venait visiter la prison, afin de voir si les Français étaient aussi durement traités que de coutume, si les lits étaient aussi durs, le pain aussi noir, les légumes aussi mauvais. Après avoir constaté l'infection de l'air et le nombre des malades et des morts, il dressait son rapport et partait. Ce commissaire, membre sans doute de quelque société philanthropique, se faisait toujours suivre, par luxe ou par humanité, de deux superbes levriers d'Écosse, et d'un de ces boule-dogues à tête ronde passée dans un collier hérissé de pointes de fer. Rien de ce qui venait du dehors n'échappait aux regards peu distraits des prisonniers. Avec quelle envie ils admiraient, pendant la visite du commissaire, ces opulentes bêtes, ces chiens grands seigneurs, gras, lustrés, libres, et mangeant si bien! Tant de bonheur versé sur ces créatures privilégiées, tandis qu'eux, des hommes utiles et braves, des hommes enfin, n'assouvissaient jamais leur appétit! La comparaison les indignait. Ces chiens avaient fini par les irriter à un point extraordinaire; ils les détestaient autant que le commissaire des prisons. Le capitaine Grenouille promit à la série des prisonniers dont il faisait partie, la plupart pris avec lui sur le cutter, de tirer une vengeance prompte et adroite de la prospérité insultante des trois chiens. Les nombreuses cours de la prison de Plymouth étaient séparées par des murs hauts de cinq ou six pieds, larges d'autant, sur lesquels des sentinelles se promenaient et veillaient pendant les heures de récréation accordées le matin et l'après-midi aux prisonniers. Ces murs étaient le chemin par où passait le commissaire lorsqu'il voulait embrasser d'un coup d'œil les masses des captifs répandus dans les différentes cours.

Le jour de visite attendu par les fauteurs de la conspiration tramée contre les trois chiens arriva enfin. Chacun se tint à son poste. Vêtu de son habit rouge, ceint de son écharpe noire à passements d'or, le commissaire paraît à l'extrémité du mur d'inspection. Ses trois chiens le suivent. Il atteint enfin le double carré du préau, que divise le mur, d'où il examine lentement tantôt à droite, tantôt à gauche, les prisonniers. Derrière lui, et tandis qu'il marche, une corde très fine, blanche, peu visible, est lancée d'un côté à l'autre du mur. Le boule-dogue en reçoit un coup vif dans les pattes; il trébuche, tombe; il roule en bas du mur. Point de bruit, pas un aboiement. De nouveau la corde est tendue, et les deux levriers, qui vont par couple en sont cinglés; ils roulent par couple. Une balle élastique descend moins vite. Qui les reçoit? comment étouffe-t-on les cris? Enchantement familier aux prisonniers de guerre, qui non seulement ont la seconde vue, mais la troisième main, celle avec laquelle les voleurs, ces hommes de génie, ouvrent toutes les portes et tressent sans chanvre, sans laine, sans rien du tout, des cordes pour descendre du haut de ces tours qui ont cent pieds d'élévation.

Après l'inspection, le commissaire s'aperçut de l'absence des trois chiens. On les appela aussitôt de tous leurs noms, de leurs plus doux surnoms. On les siffla à toutes les distances, aucun des trois ne répondit. Alors le commissaire, très attaché à ses chiens, ordonna une perquisition générale dans les cachots. La plaisanterie n'étant pas de son goût, il se fâcha, s'irrita, parla de punition, comme si une punition était encore possible envers les prisonniers français! Sa colère n'amena rien. Furieux de la perte de ses deux beaux levriers et de son boule-dogue, il allait enfin partir, lorsqu'un des geôliers vint à lui, portant dans une main les colliers des trois chiens et dans l'autre un panier où il y avait des os blancs comme de l'ivoire: — Voilà ce qui reste à votre seigneurie de ses trois chiens, lui dit tristement le geôlier.

— Il les ont mangés! s'écria le commissaire.

— Oui, monsieur le commissaire, à la broche.

En une heure le capitaine Grenouille et ses compagnons avaient pris, tué, dépouillé, rôti, mangé les trois chiens de l'inspecteur des prisons.

On défendait sous des peines sévères à tout prisonnier de se procurer des instruments tranchants, des couteaux ou des ciseaux, même des aiguilles. A cet égard, la rigueur allait jusqu'à la démence. On craignait de leur fournir des moyens de révolte, d'assassinat, d'évasion. Aussi était-il presque impossible à un prisonnier de se procurer un clou.

Ce fut donc avec leurs mains que le capitaine Grenouille et dix de ses compagnons, rien que dix, car un plus grand nombre pouvait cacher un espion ou un traître, creusèrent à coups d'ongles dans leur cachot un chemin large de quatre pieds, long de quatre-vingts! Ce chemin souterrain passait sous la prison, sous les fossés, et allait aboutir à vingt pieds de la sentinelle extérieure. Quand le geôlier entrait, on jetait vite des couvertures, et l'on se cou-

chait sur l'orifice de ce puits, creusé en grande partie pendant la nuit.

Le capitaine Grenouille avait résolu une immense difficulté avant d'entreprendre cet admirable travail de creusement, une difficulté où était venue s'émousser et mourir l'énergie de tous ceux qui, avant lui, avaient eu la pensée, d'ailleurs fort commune, de s'évader en tentant le percement d'une voie souterraine. La difficulté était celle-ci: comment se débarrasser de la terre enlevée en faisant un trou si grand, et où la mettre cette terre?

Deux fois par jour les prisonniers se rendaient dans ce préau si fatal aux trois chiens de l'inspecteur des prisons; deux fois par jour, avant de s'y rendre, le capitaine Grenouille et ses dix complices versaient la terre dans leurs poches, et lorsqu'ils étaient assis l'un près de l'autre dans la cour, ils la laissaient couler peu à peu et la tassaient avec leurs mains. Ils allaient ensuite plus loin et ils recommençaient leurs distributions, évitant toujours d'être ensemble.

Six mois de peine furent employés à ce travail, bien souvent sur le point d'être découvert. Enfin une nuit d'hiver, nébuleuse et glacée, les onze prisonniers s'évadèrent de la prison de Plymouth et atteignirent sans péril les bords de la mer où les attendait un pêcheur anglais qui les transporta sur les côtes de France. Après leur évasion seulement, on remarqua que le terrain de la cour où ils venaient chaque soir se promener deux fois s'était exhaussé de trois pieds. Ces trois pieds d'élévation étaient le total des poignées de terre versées par eux grain à grain lorsqu'ils creusaient leur trou.

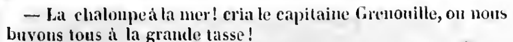
Depuis trois ans, le capitaine n'avait revu ses chers pommiers de Normandie, qui avaient fleuri trois fois, ses foins, ses blés l'attendaient aussi; on lui rendit des comptes fort exacts. Il se trouva très riche; il aurait pu être heureux avec les revenus amassés dont il entra en possession. On le pressait de se marier, la fin la plus honnête que les braves gens et les corsaires doivent s'empresser de faire. Non, dit-il, non! j'ai encore une toute petite affaire à régler avant de songer au repos. Il pensait au tour que lui avait joué le maudit capitaine Gueux, et la colère est comme le café, il faut servir chaud, si l'on tient à ne pas perdre l'arôme. Il quitta donc son village, ses moulins à cidre, ses amis, la famille dans laquelle il avait choisi une femme, il régla enfin tous ses intérêts d'argent et de cœur, déposa son testament chez le notaire de l'endroit, et il se rendit à Brest. On était au commencement de l'année 1814. Le capitaine Grenouille n'était plus maintenant le jeune homme indécis entre plusieurs projets; il alla droit au but. Une brick-goëlette prise sur les Anglais par les corsaires bretons, languissait désarmée dans le port de Brest. Marché conclu avec le propriétaire, il l'équipa en peu de jours, en changea le nom, et le *Duc d'Yorck* devint, à l'aide de quelques coups de pinceau, *la Grenouille* de 1814. A aucune époque, l'Anglais n'avait été autant haï des marins de notre nation, qui commençaient à lui faire payer cher ses succès de hasard obtenus pendant les années de la république, lorsque de stupides représentants du peuple, des ânes tricolores, s'arrogeaient le commandement de nos flottes et mettaient de l'héroïsme à les entraîner au fond de la mer. Corps à corps, nos vaisseaux maintenant triomphaient toujours et en tous lieux, comme ils triompheront toujours à nombre égal des vaisseaux anglais. Ils reprenaient en détail les avantages perdus par l'ignorance sauvage de la Convention et du Directoire. Ces outres pleines de gin, ces ignobles défenseurs de la patrie, ces matelots qu'on ramasse à coups de fouet dans les mauvais lieux de Londres, ne tenaient pas devant la bravoure éclairée de nos marins, ces hommes qui sont tout, soldats, savants, matelots, aujourd'hui Suffren, demain Bougainville ou d'Urville.

On ne demandait pas aux équipages de nos corsaires ce choix d'hommes d'élite. Leurs campagnes n'étaient ni longues, ni difficiles. C'était une chasse où il s'agissait de tuer à coups de fusil ou à coups de harpon le plus d'Anglais possible, une battue de quelques heures sur un lac infesté par les corbeaux. L'unique pensée de notre capitaine, et il la cacha soigneusement aux matelots qu'il enrôla, n'était plus, comme autre fois, de mettre à contribution les vaisseaux marchands de la Grande-Bretagne. Il était assez riche. Son espérance la plus chère, son ambition vivace, celle qui lui faisait risquer sa fortune, sa liberté, son repos, c'était de découvrir, de provoquer, d'exterminer ce serpent de mer, l'infernal capitaine Gueux, dût-il le poursuivre sans manger ni boire jusqu'aux limites du globe. Il battait des ailes en pensant qu'il n'irait pas si loin pour le rencontrer. Il en avait des nouvelles. Des renseignements sûrs lui avaient appris qu'il continuait ses croisières dans les eaux de la Manche. L'avis lui suffisait. Placé entre un galion d'Espagne aussi facile à prendre qu'une tortue endormie sous le soleil de l'équateur, et la vieille carcasse du capitaine Gueux dont un déchireur de bateaux n'aurait pas donné 10 francs y compris le capitaine Gueux et son équipage, il ne balancerait pas, il laisserait le galion pour briser, écarteler le corsaire anglais.

Vers la fin de janvier, la *Grenouille* de 1814 fut en état de prendre la mer; il n'y avait pas un jour à perdre. A ceux qui montraient à notre capitaine le ciel dévasté par des coups de vent terribles, la mer et les nuages ne formant qu'un seul nuage noir et glacé, il répondait en hissant son pavillon de corsaire. Les autres observations, il ne les entendit pas, il était au large.

Pendant trois jours, il perça de son beaupré aigu comme une vrille les couches de brouillard amoncelées d'une porte à l'autre du détroit. Le temps était vraiment sinistre. Il bruinait noir. La mer était fatigante à tenir. Une moitié du bâtiment semblait quitter l'autre moitié à chaque tangage. Rude métier! On ne distinguait pas un homme de l'arrière à l'avant, tant la brume pesait sur le pont où elle déposait une croûte de glace fine, froide et glissante. A peine la voix résonnait-elle étouffée, dans cet air spongieux. Dire au juste dans quelle partie du détroit naviguait la *Grenouille*, serait donner un démenti à la boussole, au quart du cercle et au loch. On changeait souvent de route, le quart du cercle servait autant qu'un tourne-broche, et le diable lui-même n'aurait pas lancé et maintenu le loch à la mer. La quatrième nuit la tempête s'aggrava. Le corsaire courut *à sec* et vent arrière au milieu des ténèbres: — le plus beau et le plus terrible spectacle qu'on puisse désirer de voir! Les mâts ploient, les cordes crient, sifflent, cassent de temps à autre; si le bout d'une des cordes plombées par le goudron touche à la tête d'un homme il la lui fend comme une grenade; le gouvernail remonte et retombe dans ses gonds; la proue éperdue plonge dans l'eau et lui fait un pont pour arriver en belle nappes vertes et écumeuses jusqu'à l'autre bout du navire. En passant la souveraine enlève sa dîme: une chaloupe, un tonneau un homme. La poupe, qui était au ciel, s'abîme, et la proue s'élève et crève l'espace, on ne voit plus que la proue, son dard. Tout crie, tout pleure, tout gémit; les clous grincent mélancoliquement dans le bois, les bordages souffrent, l'eau clapote dans la pompe. Mais c'est beau, l'homme est tranquille. Depuis le départ, le capitaine n'avait pas quitté le pont; il voulait être le premier à découvrir son Amérique.

A deux heures après minuit, il se fit un tremblement terrible dans le corsaire qui recula, craqua et s'affaissa dans l'écume. Du choc, le mât de misaine tomba sur le beaupré, le beaupré cassa, et l'un et l'autre refluèrent. Fouillis de cordes et de bois, au milieu du pont qui fut défoncé; le capitaine Grenouille bondit; il était debout, il regardait, il croyait rêver. Il ne rêvait pas: son navire descendait, descendait, descendait dans l'eau; il avait été abordé par un autre bâtiment et si fort et si rudement, que les vergues de l'un et de l'autre navire se croisaient, et que leurs cordages s'étranglaient et se nouaient d'une façon à ne se défaire que sous le tranchant de la hache. Peine inutile: l'autre navire coulait aussi; celui-ci et celui-là n'étaient plus qu'à deux pieds du niveau de la mer, qui avait déjà étouffé, par une invasion soudaine, les deux équipages endormis dans l'entrepont.



— La chaloupe à la mer! cria le capitaine Grenouille, ou nous buvons tous à la grande tasse!

Les huit matelots de quart coupèrent les liens de la chaloupe et s'y jetèrent à la hâte, suivis de dix matelots et du capitaine de l'autre navire submergé.

— Tout le monde y est-il! demanda le capitaine Grenouille, et il s'élança à son tour dans la chaloupe.

Les deux navires coulèrent ensemble, et si peu de temps après l'embarquement des vingt naufragés, qu'ils faillirent être entraînés dans le trou ouvert par le grand déplacement d'eau. Tout le reste de la nuit, les naufragés des deux bâtiments gardèrent le plus profond silence, ne s'occupant que du soin le plus pressant, celui d'égoutter sans cesse la chaloupe. Le capitaine Grenouille s'était couché dans le fond de la barque, roulé dans son paletot; il jurait comme un païen de ne plus être en état de consommer sa vengeance. Au petit jour, le froid le saisit; il se leva et regarda autour de lui; était-il bien éveillé? Une voix lui dit: Bonjour, capitaine Grenouille! — C'était le capitaine Gueux. Le corsaire normand s'empare de la hache de l'un de ses matelots et veut fendre l'Anglais. Les dix marins de celui ci se lèvent: tous les bras sont en l'air!

La réflexion ramena bien vite le calme parmi ces hommes aussi intéressés les uns que les autres à s'épargner, à s'aider de leurs forces, à mettre en commun leur énergie pour se tirer du pas périlleux où ils étaient engagés. Chacun reprit sa place; le capitaine Gueux en offrit une auprès de lui au capitaine Grenouille; celui-ci la refusa sèchement et passa à l'autre bout de la chalonpe.

— Avez-vous du biscuit? lui demanda quelques heures après le capitaine Gueux.

— Nous n'avons rien, lui dit le capitaine Grenouille.

— Je vous en offre autant, dit l'autre, mais je donnerais tout le biscuit de la terre, poursuivit-il, quoique j'aie faim, et tout le vin de la Bourgogne, quoique je meure de soif, pour une chique de tabac.

— Il m'en reste deux, dit le capitaine Grenouille: une que je mets dans ma bouche, pour paraître devant le père éternel; quant à l'autre, j'aime mieux la donner à un requin qu'à toi. Crève, chien!

Il la jeta dans la mer. Le capitaine Gueux tira de sa poche une carotte entière de tabac et en coupa une belle tranche qu'il logea dans sa bouche.

— Le brigand! murmura le capitaine Grenouille; il en avait, et il vient de me faire jeter ma dernière chique.

— Ah ça! prenons conseil, dit ensuite le capitaine Gueux; nous sommes entre l'île de Guernesey et Cherbourg, entre l'Angleterre et la France, mais plus près cependant de Guernesey que de Cherbourg; mon avis est de piquer dans l'ouest et d'aborder cette île anglaise.

— Ton avis est donc que je sois encore prisonnier de l'Angleterre? Vogue à l'est, cria Grenouille; cap sur la France.

— Où je serai ton prisonnier, moi, n'est-ce pas? répliqua le capitaine Gueux.

— Je l'espère bien.

— A l'ouest!

— A l'est!

— A Cherbourg!

— A Guernesey!

— Non!

— J'ai deux matelots de plus que vous, fit observer le capitaine Gueux, et six d'entre eux ont leurs pistolets chargés à la ceinture; les vôtres n'ont que des haches, la partie n'est pas égale.

— A moi, mes matelots! cria le capitaine Grenouille, et mort à ces chiens, s'ils ne veulent pas voguer vers la France!

Les matelots anglais étaient passés à l'arrière de la chaloupe, les matelots français à la proue; un choc terrible allait trancher la question.

— Un instant, dit le capitaine Gueux.

—Derrière ce gros nuage, j'aperçois un navire français; tenez, il vient sur nous.

Un coup de canon retentit.

— Ah! il nous a aperçus, cria le capitaine Grenouille. C'est un navire français. Tu vas la danser, capitaine.

— C'est un bâtiment anglais, au contraire. Capitaine Grenouille, vous reprendrez, s'il vous plaît, votre chambre à Plymouth.

Dans l'alternative, il y eut suspension d'armes; amis et ennemis ne quittèrent plus des yeux le navire qui, les ayant vus en détresse, venait sur eux. A portée de pistolet, il mit en panne et déploya le pavillon de la Hollande. Ce n'était ni un anglais ni un français.

La question de liberté et de salut ne devenait pas plus claire pour l'un que pour l'autre capitaine, car à cette époque on ne connaissait pas trop les sympathies de la Hollande, comprise dans le système du blocus continental, et recevant pourtant de toutes mains les marchandises anglaises.

— Quel est celui de nous qui est prisonnier de l'autre, demandèrent les deux audacieux capitaines en touchant le vaisseau hollandais.

— Vous n'êtes prisonniers de personne, leur fut-il répondu: Napoléon a cessé de régner. La France a signé une paix perpétuelle avec l'Angleterre.

— En voilà une, dit le capitaine Grenouille, à laquelle j'étais loin de m'attendre.

— Entendez-vous! dit le capitaine Gueux, une paix perpétuelle! Votre main?

— Perpétuelle! dit Grenouille en retirant la main... j'attendrai

On les débarqua tous les deux à Dunkerque.

Un an après, le capitaine Gueux envoyait au capitaine Grenouille, au nom de la société des naufrages de Londres, une médaille d'or sur laquelle était gravé ceci:

« Donnée au capitaine français Grenouille, pour avoir sauvé dans sa chaloupe, malgré la guerre, le capitaine anglais surnommé le capitaine Gueux. »

Et de l'autre côté de la médaille, on lisait:

« Donnée au capitaine anglais Gueux pour avoir, malgré la guerre, épargné la vie du capitaine français Grenouille. »

Au cordon de la médaille, on lisait encore:

« Amitié éternelle entre ces deux hommes comme entre leurs deux nations. »

Le capitaine Grenouille est vieux, mais il a trois enfants au service de la marine. L'histoire pourrait bien ne pas être finie.

Léon GOZLAN.

(*Journal de Lot-et-Garonne*).

Le Cardinal, le Ministre d'État et le Médecin du Roi.

C'était avant la révolution française, à l'époque où la plupart des carrières étaient fermées à quiconque n'était pas né gentilhomme. Il y avait dans un petit village, non loin de Paris, un joyeux cabaret où d'ordinaire s'arrêtaient tous les voyageurs à pied qui venaient du Midi, et se reposaient dans cette modeste hôtellerie comme pour reprendre haleine avant d'entrer dans Paris: Paris, le point de départ de tant de jeunes imprudents qui prennent le chemin le plus long pour arriver à la fortune et au bonheur.

Par une belle matinée toute chantante et tout épanouie du mois d'avril, un jeune homme de seize à dix-huit ans, le bel âge! d'une haute taille, d'un visage mâle et beau, se présenta

à la porte du cabaret, pour prendre son repas du matin. Toute la personne de ce jeune homme respirait la force et la santé. Son grand œil noir était plein de feu; sa bouche souriait encore de ce premier sourire de la jeunesse, si franc et si naturel, qui va peu à peu s'amoindrissant à mesure que le jeune homme devient homme. Il entra de bonne heure dans la maison, et dit à son hôtesse:

— Donnez-moi à déjeûner, ma belle hôtesse; je marche depuis le point du jour, et tel que vous me voyez, j'ai grand soif et grand faim.

Comme il achevait ces paroles entra dans le même cabaret un autre petit jeune homme d'une apparence plus frêle et plus enfantine que le premier venu. Il arrivait à pied, lui aussi; mais il paraissait déjà plus fatigué; sa taille était petite, son visage blanc et rose; il avait la voix et les mains d'une jeune fille.

— Madame, dit-il en entrant d'une façon modeste, voulez-vous me donner à déjeûner, s'il vous plait?

A ces mots, le grand jeune homme, le premier venu, s'avançant d'un air cordial vers le jeune voyageur:

-- Monsieur, lui dit-il, si vous voulez, nous prendrons notre repas ensemble. Vous êtes un voyageur comme moi; à pied comme moi, vous avez faim comme moi; vous allez à Paris comme moi. Mettons-nous donc tous deux à la même table: nous paierons tous deux le même écot; nous boirons, vous à ma santé, moi à la vôtre; puis nous entrerons ensemble à Paris, nous nous donnerons une poignée de main, et chacun cherchera la fortune de son côté. Acceptez-vous?

Le petit jeune homme, toujours avec sa même voix flûtée, répondit modestement:

— Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur, et j'accepte avec plaisir.

Il y a dans la jeunesse tant de charmes; cela est si aimable et si doux de voir s'élancer un jeune homme dans la vie, l'âme et le cœur en avant, que les plus indifférens se laissent aller à ce calme irrésistible. Certes, l'hôtesse du cabaret était habituée à recevoir bien des voyageurs: elle les servait de son mieux, chacun à son tour.

Ce jour-là, les premiers qu'elle servit, furent les deux jeunes gens à pied; un instant suffit pour dresser une table à la meilleure place, devant la fenêtre qui donne sur la route, un instant suffit pour préparer leur repas; du gros vin, du gros pain, une omelette au lard et le reste: ils furent servis comme des rois; ils avaient pour eux la plus belle des royautés: la jeunesse! Royauté irrésistible, celle-là! et qui se transmet du père au fils, sans que le fils ou le père ait à redouter l'usurpation.

Ils venaient de se mettre à table, et déjà ils portaient leurs mains sur le plat fumant, et déjà leur pain était coupé, et déjà leurs verres étaient remplis, quand tout à coup un troisième voyageur passa sa tête par la fenêtre et se mit à les regarder. C'était un bon gros jeune homme brun, d'une physionomie calme et grave; il était aussi loin de la pétulance du premier arrivé que de la timidité du second. Il avait déjà l'attitude d'un homme et les pensées d'un homme. Vous dire qu'il était beau, c'est inutile; on est toujours beau quand on a quinze ans, un front qui sait rougir, et sur ce noble front d'épais cheveux bruns ou blonds qui descendent en boucles flottantes. Mais revenons à notre troisième voyageur.

— Messieurs, dit-il aux deux premiers qui étaient à table, pourquoi ne pas attendre un pauvre diable comme vous, qui voyage et qui a faim? M'est avis que je fais bien d'arriver à cette heure; il n'aurait guère été temps plus tard, et force m'eût été de me contenter des coquilles de cette magnifique omelette fumante, qui, Dieu me pardonne, sent d'une lieue une omelette au lard.

A peine il eut parlé, que le grand jeune homme, toujours avec le même sourire, lui tendit la main et son verre par la fenêtre; le gros brun prit le verre et la main; il vida le verre, après quoi il lâcha la main de son nouveau compagnon, puis il entra dans l'auberge et se mit à table à l'autre bout; le petit jeune homme fluet était au milieu, tout étonné qu'on pût faire si vite de si belles et si agréables connaissances sur le grand chemin de Paris.

Je vous laisse à penser si le repas fut fêté par ces trois jeunes gens, dont l'appétit était aiguisé autant par la marche qu'ils avaient faite, que par l'air vif du matin? Le premier moment fut donc terriblement silencieux; on n'entendait que le bruit du couteau et de la fourchette, charmant duo auque répondait le choc des verres. Il fallait les voir! Le petit mangeait autant que les autres, et à le voir porter les mains au plat, un observateur aurait pu facilement assurer que celui-là, malgré sa timidité apparente, saurait bien faire sa part dans le partage de la fortune et des honneurs.

Le repas fut court, comme tous les bons repas. Après le repas, on se mit en route; tous les trois ils se rendaient à Paris, et ils suivaient le même chemin tous les trois.

D'abord les deux plus forts voulurent ralentir leur pas, par déférence pour le plus faible; mais celui-ci leur eut bientôt montré que, tout faible qu'il paraissait être, il n'était pas moins disposé à marcher en avant: ils firent donc la route d'un bon pas.

Arrivés à la barrière de Paris, ils s'arrêtèrent d'un commun accord. Jusque-là la conversation avait été vive, légère, animée et plaisante: ce que peut être une conversation de bonne humeur entre trois jeunes gens bien disposés qui font route par un beau jour de printemps; mais arrivés là, ils devinrent tous les trois graves et pensifs. Le moment était venu de se séparer.

Ce fut encore le premier voyageur, le plus grand des trois, qui prit la parole.

— Moi, dit-il aux autres, je m'appelle Portal; j'arrive à Paris pour être membre de l'Académie des sciences et premier médecin du roi.

— Moi, dit l'autre, le gros brun, j'arrive à Paris pour être avocat-général.

Cela dit, ils attendirent la réponse du petit bonhomme blond et fluet.

— Moi, dit-il toujours avec sa douce voix et son air timide, je suis aussi riche que vous, messieurs; j'arrive à Paris pour être membre de l'académie française et cardinal.

— En ce cas, dirent les deux autres, en ôtant gravement leurs chapeaux, c'est à vous à passer le premier, monseigneur!

Au même instant, les cloches de l'église voisine jetaient leurs volées sonores dans les airs.

Et ils entrèrent dans Paris.

Or, voyez ce que peuvent devenir des hommes de courage et d'esprit! Ces trois jeunes gens avaient dit vrai; ils arrivèrent aux plus hautes destinées. L'un fut d'abord l'abbé Maury, grand orateur, grand philosophe, grand défenseur du roi Louis XVI; il est mort membre de l'Académie française et cardinal de l'Église catholique; il est mort chargé d'honneurs et de respect.

L'autre est devenu, en effet, le comte Treillard, ministre d'état, homme d'esprit, aimé et estimé de l'empereur, et dans cette haute position, il avait su garder toute l'estime de ses concitoyens; il vit toujours et se souvient encore de cette grande entrée à Paris.

Enfin, le grand et joyeux jeune homme, qui avait nom Portal, n'a pas manqué à sa vocation et à sa destinée, non plus que ses deux confrères. Il a été une des gloires de la médecine; il a fait faire de grands progrès à l'art de guérir; il a été le médecin des grands et des petits, du riche et du pauvre. Tous les honneurs de la science lui sont venus les uns après les autres: membre de l'Académie, professeur, il était tout, excepté le premier médecin du roi; il a attendu bien longtemps.

Louis XVI, le roi de France, quand Portal n'était qu'un étudiant en médecine, mourut sur l'échafaud; la république n'avait pas de médecin; l'empereur en avait un qui était son ami: d'ailleurs Portal n'avait pas dit qu'il serait médecin d'un empereur, mais d'un roi.

Il a été médecin du roi Louis XVIII.

M. Portal est mort chargé d'honneurs et entouré d'amis. J'ai entendu son oraison funèbre à l'Académie des sciences, dont il était l'orgueil, et cette anecdote m'a si fort intéressé que je l'ai retenue dans ses moindres détails pour la raconter.

JULES JANIN.

(*Journal des Travaux publics.*)

KARL DUJARDIN,

LES CHARLATANS, *tableau de Karl Dujardin lithographié* PAR SORRIEU *.

(Voir la lithographie contenue dans le présent numéro.)

Tous les tableaux de Karl Dujardin, né à Amsterdam vers 1630 et surnommé *Barbe-de-Bouc* par ses confrères d'Italie, sont fort rares et fort recherchés. Ce Callot de l'Ecole flamande semble avoir peint sur la toile les allures de son caractère inconstant et aventureux. On trouve dans ses compositions un mélange heureux de l'exactitude flamande et de la bouffonnerie italienne. Rien n'étonne en cela : Dujardin aimait fort l'Italie et était chéri par les peintres de ce pays; il l'aimait à un tel point qu'après s'être marié en Hollande, il disparut un beau jour et ne revint plus au domicile conjugal; il s'était embarqué pour l'Italie.

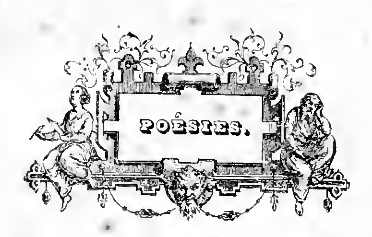
Le musée du Louvre a de lui plusieurs tableaux, parmi lesquels *Les Charlatans*, un de ses chefs-d'œuvre. Cette toile, de moyenne dimension, est d'une composition délicieuse. De l'esprit, de la vérité, du naturel, telles sont ses principales qualités. Levé sur la pointe des pieds, grand et maigre de sa personne, un malin de la troupe débite aux spectateurs ses lazzis accoutumés, ou vante ses onguents et ses pommades. Sur le devant, un ménestrel à figure d'homme-chat contente les oreilles de l'assemblée par le son mélodieux de la guitare. Le maître comédien, au nez long, aux rides postiches, passe la tête par l'embrasure du rideau pour annoncer que le spectacle va bientôt commencer; et le singe, qui n'est certes pas le moins instruit de tous, se repose de ses fatigues; le tour de ses camarades est venu. Un public mélangé, bourgeois, paysans, enfants, mendiants, ouvre, selon le conseil qui lui en a été donné, « des yeux pour voir et des oreilles pour entendre; » un commissionnaire même, portant sans doute une somme de grains à la ville voisine, s'est arrêté, vaincu par l'attrait du spectacle.

Ce théâtre en plein air est singulièrement bâti, et laisse à penser ce qu'il doit être à l'intérieur. Quelques planches mal assemblées sont posées sur des tonneaux en forme de poteaux. Deux draps (qui sait? peut-être l'unique paire qui recouvre le lit du directeur) servent de rideau; et le merveilleux harmoniste est assis sur un escabeau de bois, bois dur et noueux, où n'a pas seulement passé une pauvre fois le bienfaisant rabot. Voyez-vous ce chien qui se promène sous l'estrade? Eh! bien, il fait sa partie de temps à autre, et, par ses aboiements, il répond dignement aux accords de la guitare.

Rien de mieux groupé que tous les personnages de cette petite fête. Ils sont placés sur une sorte de terrasse, d'où l'on découvre une jolie vallée et de grandes ruines. C'est un des plus beaux tableaux de ce genre que nous possédions. Dujardin, heureux artiste, estimait lui-même ses tableaux, et rarement les amateurs nombreux de ses productions lui refusaient le prix qu'il exigeait. Les temps sont changés; où sont-ils, ces généreux amateurs! qu'ils reviennent bien vite.

Dujardin gravait beaucoup à l'eau-forte. Il fit paraître en 1652 un livre gravé par lui et contenant cinquante-deux paysages. Son dessin n'était généralement pas soigné, et Karl indiquait les accessoires au lieu de les finir. Mais ses compositions sont pour la plupart soignées, et surtout spirituelles. Elles ne sont pas en grand nombre: cela tient sans doute à la brièveté et aux aventures de sa vie. Il mourut d'indigestion.

* Cette notice est extraite d'un album des plus jolis tableaux de Teniers, Gérard Dow, Terburg, Paul Potter, Metsu, etc., lithographiés par Léon Noël, Louis Boulanger, Devéria, Midy, Victor Adam, Colin, Sorrieu; texte explicatif par Augustin Challamel. — Chez CHALLAMEL et C^e, éditeurs, 13, rue de la Harpe.



LE BUT.

Ainsi que la fleur tremble et tombe
Quand vient le règne des autans,
Chaque espoir descend dans la tombe
Miné lentement par le temps.

Chaque souffle emporte une feuille :
Voilà comment meurt la forêt.
L'illusion s'ouvre et s'effeuille;
Voilà comment vient le regret.

Où va le brin d'herbe qu'enlève
L'âpre vent de l'aridité?...
Où va tomber le chaste rêve
Que chasse la réalité?

La fleur au sol lègue sa sève
Pour faire éclore une autre fleur;
L'espoir meurt pour qu'en paix s'élève
Un autre espoir dans notre cœur.

C'est ainsi que doit disparaître
Tout ce qui peuple ce bas-lieu,
L'espoir et la fleur pour renaître,
Et l'âme pour monter à Dieu.

ÉMILE MUGNOT DE LYDEN.

LA CARAVANE DES OMBRES.

C'était dans le désert que nuls bruits n'animaient,
Nous couchions sur le sable aux crevasses ridées;
Fatigués, abattus, mes bédouins dormaient
Près des cavales débridées;
De la lune plus loin les rayons réfléchis
Éclairaient le vieux Nil et ses monts vénérables;
Des dromadaires morts les ossements blanchis
Se voyaient épars sur les sables.

Moi, j'étais sans sommeil; il me fallait veiller,
Je portais dans l'espace une vue inquiète;

Posé sur un ballot l'arçon de mon coursier
Rudement soutenait ma tête.
Mon caftan étendu sur mon sein plein d'émoi
Garantissait mon corps des brises trop intenses;
Mon sabre nu brillait dans l'ombre, et près de moi
Étaient mon fusil et mes lances.

Quel silence profond! De moment en moment
Le feu mourant pétille encor dans les ténèbres;
Du vautour attardé l'on entend seulement
De temps en temps les cris funèbres.
Les chevaux attachés, effrayés par le vent,
Par des hennissements expriment leurs alarmes;
De temps en temps encor sur la terre en rêvant
Un cavalier cherche ses armes.

Soudain le sol frémit; aux mourantes clartés
Succèdent dans les airs des vapeurs indécises;
Les bêtes du désert à pas précipités
Passent et s'éloignent surprises.
Les chevaux hennissants se cabrent de terreur...
Notre guide saisit l'étendard aux plis sombres,
Mais il le jette au loin en murmurant: « Seigneur,
« C'est la caravane des ombres! »

Elle vient, la voici... sur de légers chameaux
Guidés par des géants, sont des femmes sans voiles
Assises mollement sur leurs selles de peaux...
Leurs yeux ont l'éclat des étoiles.
Et près d'elles on voit, filles aux regards doux,
Des captives, enfants de la nation Grecque;
Plus loin des cavaliers qui les suivent, et tous
Courent au galop vers la Mecque.

Encor plus!... ce cortége aura-t-il pas de fin?...
Encor plus!... qui pourrait les compter dans l'espace?...
On les voit défiler, tourbillonner enfin
Comme un sombre ouragan qui passe.
Les ossements épars aussi se sont levés;
De la poudre du sol des hommes semblent naître...
Et tous, hommes, chameaux, par les vents soulevés,
Ne font que fuir et disparaître.

C'est la nuit où tous ceux qu'engloutit le désert
Et dont la cendre, hélas! sous tant de cieux errante,
S'attachera peut-être, ainsi qu'un flot amer,
Dans notre poitrine brûlante;
C'est la nuit où tous ceux dont les crânes séchés
Sous le fer des chevaux furent broyés sans crainte;
Ils se sont levés tous, et tous pour leurs péchés
Vont prier dans la ville sainte.

Encor plus!... les derniers de ce terrible flot
Ne se sont point encor montrés à notre vue,
Que déjà les premiers reviennent le front haut
Et pleins d'une joie inconnue.
Voyez! ils ont repris leur voyage fatal...
Du Cap-Vert ils iront à ce détroit rapide
Nommé Bab-El-Mandeb, — avant que mon cheval
Ait dans ses bonds rompu sa bride.

Restez fermes, enfants... les coursiers ombrageux
Se cabrent. Que chaque homme à son cheval se tienne.
Regardez-les passer sans frémir devant eux
Comme un troupeau devant l'hyène.
Laissez-les vous toucher de leurs longs manteaux blancs;
Soutenez sans pâlir leurs regards funéraires;
Criez, criez: Allah!... et ces spectres tremblants
Passeront sur leurs dromadaires.

Attendez jusqu'à l'heure où le vent du matin
De vos riches turbans agite les aigrettes:
Tous s'anéantiront comme un rêve incertain
Au son éclatant des trompettes.
Aux premiers feux du jour ces pâles voyageurs
Reviendront soudain ossements et poussière...
Regardez!... l'aube luit... à ses vives lueurs
Tout disparait dans la carrière.

Mon cheval rassuré salue en hennissant
L'Orient qui s'entrouvre aux limites des mondes,
Et les premiers rayons de l'astre éblouissant
Qui sort du sein des mers profondes.
Amis, c'est l'heure sainte où les palmiers rêveurs
Sous la brise plus tiède ont incliné leur tête;
A genoux! à genoux! bénissons nos sauveurs:
Le grand Allah et son prophète!...

EUGÈNE MAHON.

6 Mai 1845.

THÉATRE FRANÇAIS: La Tour de Babel. — PALAIS-ROYAL: La Contre-Basse. — VARIÉTÉS: Le Brocanteur. — VAUDEVILLE: Le 3me Mari. — GYMNASE: Un Changement de Main. — GAITÉ: Le Canal Saint-Martin. — BEAUMARCHAIS: Waldorck. — Salle Chanteraine.

L'AUTEUR de *la Tour de Babel* a entrepris de nous prouver qu'il n'y avait pas un dévouement qui ne fût intéressé, pas une noble action qui n'eût une origine honteuse. Armé de sa comédie, il a prétendu nous amener à convenir que nous n'avions pas dans le cœur un seul sentiment honnête. Les sifflets énergiques du parterre ont dû convaincre M. Anatole Bruant que s'il a découvert en lui toutes les lâchetés qu'il étale avec le cynisme d'un cœur où la corruption a fait croûte, ce n'est pas un motif pour que l'espèce humaine tout entière en soit gangrenée.

M. Anatole Bruant met en scène un jeune artiste républicain, un soldat brutal et batailleur, un bourgeois millionnaire et stupide, et un royaliste en tête, pour se donner le plaisir de nous montrer au dénouement le royaliste, le bourgeois, le soldat et le républicain se vendant à l'envi l'un de l'autre; l'un pour une place à la cour, l'autre pour un gros bénéfice, celui-ci pour un régiment, celui-là pour la satisfaction d'un caprice amoureux. Et que de platitudes, que de sottises, que d'absurdités pour arriver à ce beau résultat! Le style est à la hauteur des idées, c'est tout dire.

Vous faites bien un peu partie de cette pauvre espèce humaine, que vous avez prétendu peindre dans votre pauvre pièce, M. Bruant. Or, si vous pensez de vous tout ce que vous nous en dites, quel homme êtes-vous donc? Sinon, à quoi riment vos alexandrins?

L'espace nous manque pour vous donner l'analyse de cette pièce; c'est autant de gagné pour vous et pour moi.

— Dès qu'il y a un étui de contre basse dans un vaudeville, soyez sûr que cet étui contient tout autre chose que le grave instrument pour lequel il a été expressément fabriqué; c'est toujours une amoureuse à moins que ce ne soit un amoureux. C'est précisément ce qui arrive ici;

M. Belœil, amoureux des charmes et de la prestance de Mlle Cécile, sachant que Mme Albert veut donner une soirée musicale pour fêter le retour de son frère, dilettante effréné, se présente comme amateur de première volée sur la contre-basse, et se voit reçu à bras ouverts, grâce à cet ingénieux mensonge. Eh ! Vite, la contre-basse ! Mme Albert ne se tient pas de joie, il la lui faut à l'instant même. La contre-basse arrive ou du moins l'étui qui renferme M. Léopold, professeur de Mlle Cécile. Le professeur aime son élève et en est aimé, ce qui dérange singulièrement les vues de M. Belœil. Cependant le moment d'exécuter son grand morceau est arrivé, et vous concevez l'embarras de l'infortuné Belœil qui ne connaît même pas la valeur d'une note. Léopold le tire généreusement de ce mauvais pas en exécutant le morceau derrière une cloison, tandis que Belœil en fait la pantomime.

Belœil est applaudi à outrance par l'auditoire transporté, mais bientôt le voile tombe; l'admiration se reporte sur qui de droit, et Belœil a le double déplaisir de se retirer honteusement et de voir *couronner les feux* de son rival.

Ce n'est pas fort d'invention, mais c'est amusant et bien joué par Leménil, Luguet et Mlle Lanclart.

— Le *Brocanteur* est un vaudeville que je ne vous signale qu'afin que vous l'évitiez. En voilà le sujet :

Deux prétendants aspirent à la main de Mlle Julie Vermillon ; l'un est le fils Camoi, l'autre est un brocanteur du nom de Salomon ; le premier est bête, mais honnête ; le second est habile, mais fripon ; c'est ce dernier qui l'emporte dans l'esprit du père Vermillon ; mais si naïf que soit ce Vermillon, la vérité finit par se faire jour, et le brocanteur, dévoilé, est mis poliment à la porte. C'est donc Camoi le rat de cave qui épouse Mlle Vermillon.

Si la pièce est mauvaise, en revanche, elle est fort mal jouée.

— La rentrée de Mme Albert a été accueillie avec enthousiasme et il n'en pouvait être autrement; grâce, finesse et gaîté, énergie, chaleur et sentiment, voilà le bouquet de qualités qui font de Mme Albert une artiste peut-être unique dans Paris. Aussi, dès le premier jour, la coquette a-t-elle voulu nous montrer ses larmes touchantes et son rire entraînant; et comme elle pleure tout de bon dans *Arthur*, comme elle s'en donne à cœur joie dans le 3me *Mari*, nous avons ri et pleuré avec elle. C'était lui prouver, mieux encore que les couronnes et les bouquets qui, de tous les points de la salle, sont venus tomber à ses pieds, qu'aujourd'hui comme jadis, elle est toujours notre artiste bien aimée.

Le 3me *Mari*, c'est la chanson de Béranger mise en vaudeville par M. Clairville. Comme dans la chanson, Catherine veut faire payer à Jean tous les soufflets qu'elle a reçus de ses deux premiers maris, et le pauvre Jean paraît se prêter d'assez bonne grâce au rôle de souffre-douleur; à la fin cependant la patience est bien près de lui échapper, la guerre va éclater entre les deux époux et Dieu sait quand elle finira. C'est alors que Catherine comprend qu'une bonne paix vaut mieux après tout qu'une guerre, dont bientôt peut-être elle aurait à supporter toutes les charges, et après l'orage le calme et le bonheur s'établissent dans le ménage.

Mme Albert a été entraînante d'esprit, de verve et de gaîté; elle a ri du fond du cœur non du bout des lèvres, comme on rit ordinairement au théâtre.

Félix s'est bien tiré du rôle de Jean, qui sort entièrement de ses habitudes. Si Félix a compris que l'élégance et les belles manières ne conviennent plus à son physique, nous l'en félicitons.

Il n'y a rien à dire de la pièce de M. Clairville, c'est gai, sans grâce et sans distinction, comme d'habitude.

— Alexis, jeune officier russe, après avoir commis l'imprudence d'aimer la comtesse de Schouraloff, a eu le bonheur de faire agréer ses sentiments et l'audace de profiter de son bonheur. Or, comme Alexis ne possède aucun brevet d'immoralité, comme il n'est ni duc, ni prince, ni pair de France, le comte de Schouraloff, ministre de la justice, se venge de sa disgrâce conjugale en jetant le jeune homme dans une prison, sous prétexte d'une conspiration en faveur du prétendant Ivan. Dans cette prison, Alexis rencontre deux amis, Fœdora, la fille du geôlier, et un prisonnier mystérieux dont il ne connaît ni le nom, ni le visage, mais qui l'a prévenu par un billet qu'il était menacé du dernier supplice s'il ne parvenait à s'échapper promptement. A peine a-t-il reçu cet avis que, se dévouant généreusement pour cet ami inconnu, il le fait profiter d'un moyen d'évasion que vient lui offrir Fœdora; et à peine ce prisonnier a-t-il fui qu'arrive l'impératrice Elisabeth en personne, mais incognito, pour avoir avec lui un entretien particulier, car ce mystérieux individu n'est autre que le prince Ivan lui-même. Quand Alexis voit dans quel péril son dévouement a mis le major, il se *redévoue*, et, pour sauver le père de Fœdora, se fait passer pour le prince, ce qui lui vaut d'être appelé à la cour d'Elisabeth au lieu d'être envoyé à la mort comme il s'y attendait. La jolie tournure, la bonne mine et les propos galants du jeune officier ont opéré cette révolution dans l'esprit de l'impératrice.

Une fois à la cour, la passion d'Elisabeth et la faveur du faux prince marchent avec une telle rapidité que l'impératrice est décidée à épouser son cousin, mais là de la bonne façon, de la main droite, quand on apprend que le prince Ivan tient campagne à la tête d'une troupe de révoltés. Elisabeth, furieuse, interroge Fœdora et apprend tout par elle.

Pour ce coup, Ivan, qui a pris avec sa majesté impériale les plus grandes libertés, pense que sa dernière heure est venue, mais encore une fois il est joli garçon, l'impératrice lui donne son cœur et sa main gauche.

C'est un changement de main.

Cette pièce se distingue par une grande habileté et des situations fort plaisantes, mais elle ne brille pas par l'originalité.

Klein et Landrol sont très amusants dans les rôles de Schouraloff et du major.

Montdidier a une pantomime exagérée et vulgaire qui sent sa province d'une lieue.

Désirée est charmante, Mlle Rose Chéri un peu compassée; la dignité n'exclut pas la grâce, surtout dans une impératrice jeune et galante.

— Je crois avoir dit quelque part cette parole mémorable : — par le temps qui court, la seule chose dont on puisse faire un honnête homme, c'est un voleur. Eh bien, en parlant ainsi, s'il faut en croire MM Dupeuty et Cormon, je faisais de la société un portrait excessivement flatteur, car, dans le drame du *Canal Saint-Martin*, le plus honnête homme de la bande est un assassin.

Cet homme vertueux, c'est Guillaume, contre-maître au chantier du *Grenadier*. Comme il venait d'être condamné à 5 ans de prison pour avoir planté son couteau dans la poitrine d'un ami, un jour qu'il était ivre, un homme vient lui demander d'adopter sa petite fille âgée de dix mois, promettant de lui faire plus tard un sort magnifique, ce à quoi le digne assassin consent avec reconnaissance. Cet homme c'est M. Laroche, le propriétaire du chantier, où nous retrouvons Guillaume près de sa fille, aujourd'hui âgée de seize ans et crue fille de Laroche. Une jeune fille de seize ans suppose un amoureux, en effet, le voici, c'est M. Armand, le commis de M. Laroche, jeune homme doux, timide et pauvre, mais plein de moyens; aussi a-t-il l'estime de Guillaume et la confiance de son patron, qui, en son absence, lui a laissé sa procuration. Si Guillaume estime M. Armand, il n'affectionne guère M. Martial, jeune lion spéculateur, qui vient sans cesse au chantier sous prétexte de conclure une affaire de bois avec Mlle Laroche, mais dont le but est de séduire la jeune fille, suivant Guillaume. Ce n'est ni l'un ni l'autre, Martial vient tout simplement pour étudier les êtres, prendre des empreintes et faciliter aux amis dont il est le chef, les moyens de voler en toute sûreté, ce qui s'exécute la nuit suivante.

Martial croyait n'avoir volé que vingt mille francs, il trouva mieux que cela; des papiers de famille qui prouvent que ce prétendu Laroche est un misérable qui s'est enrichi par un assassinat, dont lui Martial a été seul témoin. Il y a de cela vingt ans, alors Laroche se nommait Bénard et Martial Gaspard. A peine Laroche est-il de retour que Martial l'aborde par ces mots : M. Laroche, je désire de vous un entretien secret dès ce soir, et, au besoin, je l'exige, Pierre Bénard. Au nom de Bénard, Laroche voit qu'il a affaire à un ennemi et que cet ennemi le tient en son pouvoir. A ce soir dans mon cabinet, lui dit-il.

A l heure dite, Martial se présente dans le cabinet du sieur Nicolas, où il trouve Laroche. — Ah ça, dit celui-ci, vous avez mon secret et les papiers qui peuvent me perdre; il ne s'agit plus que de savoir quel prix vous mettez à votre silence?

— Je serai raisonnable, dit Martial, je demande deux cent mille francs. — Eh bien ! asseyez-vous là, en face de moi. Martial s'assied, Laroche pousse adroitement un ressort, et, au moyen d'une bascule, Martial disparait dans le canal. Clarisse arrive juste en ce moment et jette un cri d'horreur.

Maintenant, nous voici à l'Ile-d'Amour, où Laroche donne une fête à ses ouvriers; tout le monde se divertit, Clarisse seule est désespérée d'avoir un père assassin, et il ne faut rien moins que le consentement de celui-ci à son mariage avec M. Armand pour adoucir son chagrin. Quant à Laroche, il se félicite de l'habileté avec laquelle il s'est tiré d'embarras, lorsqu'au beau milieu des danses arrive Martial lui même, plus leste, plus fringant et plus gant jaune que ja nais ; c'est Barbillon qui l'a tiré du canal Saint-Martin, Barbillon, dont l'industrie consiste à sauver l'espèce humaine qui se noie : — Mon cher ami, dit-il à Laroche pétrifié, j'ai réfléchi dans la traversée, outre les deux cent mille francs, je vous demande la main de votre aimable fille. Comme Laroche se consulte, arrivent un commissaire et des soldats conduits par John, complice de Martial. Le magistrat demande à Martial le nom de son assassin, qu'il a laissé échapper devant John et que celui-ci lui a révélé; John a nommé Guillaume pour se venger d'un coup de poing dont celui-ci l'a gratifié. Martial confirme l'accusation de John, et Guillaume est arrêté.

Pour sauver la vie et l'honneur de son père, Clarisse a consenti à épouser Martial. La voilà en mariée, le sacrifice va s'accomplir, lorsque survient Guillaume, qui s'est évadé de sa prison. Guillaume s'oppose à ce mariage, on refuse de l écouter, alors il fait connaître son titre de père et Clarisse proteste de son innocence au commissaire et aux soldats, qui sont accourus pour le rempoigner.

— Quel est donc le coupable, dit le commissaire. Laroche se voit perdu — Vous allez le connaître, dit-il. Il sort et se brûle la cervelle dans les coulisses.

Puis Martial est arrêté avec ses complices et Clarisse épouse M. Armand, qui, à l'heure qu'il est, doit posséder en toute propriété le chantier du *Grenadier*.

Ce drame est confectionné avec habileté, le goût du public n'en comporte pas davantage. Surville dans le rôle de Martial et Delaistre dans celui de Guillaume, méritent les plus grands éloges.

Lesueur a su faire valoir avec talent un rôle de peu d'importance.

Mlle Sarah a eu de beaux moments dans le rôle de Clarisse ; cette jeune artiste a du feu, de l'énergie, et, chose rare au boulevard, des gestes toujours en harmonie avec les sentiments qu'elle exprime.

N'oublions pas Charles, qui s'est surpassé ; il a été un peu au-dessus du médiocre. Les décors sont charmants.

— La Salle Chanteraine a donné ce mois-ci une représentation extraordinaire, dans laquelle nous avons entendu, entr'autres choses remarquables, un duo de harpe, par M. Prumier, et la plus distinguée de ses élèves, Mlle Cloutier, un morceau de violon par M. Saënger, premier violon de l Opéra, et un air d'Othello par Mme Pastou.

De ces quatre artistes, les trois premiers sont trop connus pour que nous en parlions; quels éloges pourrions-nous faire de leurs talents qui n'aient été déjà répétés cent fois, et sur cent tons différents! à qui donc est-il permis d'ignorer que M. Prumier et Mlle Cloutier, sont deux harpistes du plus rare mérite, qu'il n'est rien de gracieux à entendre comme les délicieux caprices qui jaillissent sous leurs doigts magiques! qui donc oserait avouer qu'il ne connait pas le jeu à la fois si pur et si harmonieux, si entrainant, si perlé de M. Saënger. Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est le beau talent de Mme Pastou. Il serait difficile de trouver, même sur nos théâtres lyriques, un timbre plus frais, une voix plus vibrante, un gosier plus agile. Les effrayantes difficultés dont cet air *d'Othello* est tout hérissé ont été surmontées par elle avec une aisance prodigieuse; impossible de découper avec plus de délicatesse, de grâce et de netteté ces terribles fioritures qui épouvantent les gosiers les plus intrépides. Cette flexibilité vraiment remarquable est un don si rare et si précieux que nous conseillons vivement à cette artiste de porter sur ce point tous ses efforts et toutes ses études. La musique dramatique, ou plutôt frénétique, est trop fatigante aux oreilles de l'auditeur et au gosier de l'exécutant pour ne pas bientôt passer de mode; la musique gracieuse, légère et brillante plaît et plaira toujours, et nous ne doutons pas que Mme Pastou n'en soit bientôt le plus admirable interprète.

— J'oubliais le théâtre Beaumarchais où s'est égaré un assez bon drame.

Avaldark est un banquier qui possède une fortune immense et une fort jolie fille. Un beau jour il se trouve que la fortune est fondue, ce qui laisse au banquier une perspective peu réjouissante; la banqueroute ou une balle dans la tête, voilà le choix. Sur ces entrefaites survient un généreux inconnu qui propose au banquier un million, à la seule condition de l'accepter pour gendre. Vous concevez le désespoir de Lucy, placée entre le déshonneur de son père et une union qui la révolte, car son cœur est à Edward. Le cas est d'autant plus embarrassant pour elle que cette situation, étant entièrement neuve au théâtre, ne lui offre aucun antécédent pour la guider; cependant, n'écoutant que son devoir, elle se dévoue pour son père, comme Clarisse du *canal Saint-Martin*, et le mariage va s'accomplir lorsque lord Nottingham rembourse le million, et fait ainsi le bonheur d'Edward et de Lucy. C'est fort heureux, car on apprend aussitôt que le misérable prêteur de millions éprouve quelquefois le besoin d'assassiner les gens qui voyagent munis de portefeuilles.

Se voyant dévoilé, le misérable se brûle la cervelle, conclusion non moins originale que le reste du drame.

M. Lesguillon est l'auteur de la chose.

C. GUÉROULT.

MODES

Au moment où nous écrivons ces lignes, les quelques élégantes que la réunion des Chambres retenait encore à Paris, rejoignent à tire-d'ailes, aux bains du Hâvre, de Dieppe ou de Trouville, celles que les chaleurs de juillet y avaient déjà réunies. C'est donc au bord de la mer ou aux eaux de Vichy, de Plombières ou de Baden qu'il nous faut aller chercher la mode; car il serait impossible de la rencontrer dans cette population parisienne qui, chaque dimanche, affublée de toilettes plus ou moins bariolées, s'engouffre dans ces immenses convois du chemin de fer, ou se fait étouffer et enfumer dans les bateaux à vapeur qui sillonnent la Seine.

Quittons donc Paris, et allons respirer la fraîche brise de mer; là s'est portée l'élégance, et si l'étiquette est moins sévère, la mode n'y excerce pas moins son empire.

Aux bains donc presque toutes les robes du matin sont en foulard; les redingotes en foulard écossais surtout sont en faveur, ainsi qu'en foulard écru.

Au salon et pour le soir, les robes en tarlatanne, mousseline de soie et taffetas d'Italie glacés forment la majorité; la mousseline tarlatanne est surtout fort portée en garnitures découpées. Nous avons remarqué comme toilette charmante, une robe de mousseline de soie rose à lignes blanches, garnie de deux biais découpés à grandes dents, bordés d'un ruban froncé au bord. Les robes blanches de tarlatanne, d'organdi ou de mousseline se portent sur transparent rose, bleu, jonquille ou mauve; les corsages se font à taille ronde ou pointue, et très décolletés; la jupe est garnie de deux très hauts volants, soit plis ou biais.

Les formes des chapeaux Paméla, toujours fort en faveur, ont apporté quelque modification dans la manière de se coiffer; les boucles sont plus seyantes et garnissent mieux la figure; les anglaises surtout sont presque indispensables avec ce genre de chapeaux dont l'origine tout anglaise remonte au roman de Richardson, intitulé *Paméla ou la vertu récompensée*. Cependant des nœuds de ruban, posés sous la passe, occupent gracieusement la place des touffes des cheveux que beaucoup d'élégantes veulent conserver en bandeaux.

Quelques modistes, plus ou moins habiles, ont cherché à imiter la forme du chapeau que la gravure de l'époque a mis sur la tête de l'héroïne du roman. Elles font ces chapeaux en très grosse paille suisse cousue, les garnissent tout simplement d'un tour de tête en rubans avec un nœud à longs bouts, ou d'un bouquet de fleurs des champs; quelques unes mêmes ont supprimé toute garniture, et laissent la paille entièrement nue; une seule rose ou une pivoine en fait l'ornement. Nous devons dire cependant que ces chapeaux sont destinés pour la campagne seulement, et ne pourraient se porter à Paris.

Nous ne terminerons pas notre article sans ramener nos aimables lectrices à Paris, au magasin de la Madone (boulevart Poissonnière, nº 26), où se trouve un grand choix de magnifiques dentelles et de broderies du meilleur goût. C'est de cette maison qu'est tiré le dessin de broderie que nous donnons dans le numéro de ce jour.

N.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIX.

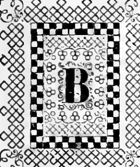
IMPRIMERIE FRANÇOIS ET Ce, RUE DU PETIT-CARREAU, 32.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

LE LIERRE DE CRICQUEBOEUF.



IEN peu de personnes connaissent Cricquebœuf, un des plus jolis pays qu'on rencontre sur la route opposée à celle du Havre, depuis Trouville jusqu'à Honfleur. Quelques petits bateaux de pêche y sont mouillés dans une rade dangereuse, et exposés aux coups de vent de l'ouest et du nord. On eût pu creuser, à peu de frais une *crique*, pour la sécurité des pauvres pêcheurs; mais qui s'occupe d'un pays si retiré, aux communications difficiles, et dont les habitants, pour la plupart, ont conservé leur foi naïve et leurs coutumes d'autrefois? Il semble que, ceux-là, les avantages du bien-être et de la civilisation ne doivent pas les atteindre. Les esprits-forts de notre époque s'amusent de leurs croyances, de leurs légendes, de leurs traditions, de leurs superstitions étranges; personne ne tenterait d'améliorer leur sort. Les pêcheurs de Cricquebœuf seront heureux le jour où l'on creusera, dans la prairie qui borde la mer, une *crique à flots*. Ils n'iront plus, pendant le gros temps, se réfugier dans le port de Honfleur, en longeant des côtes dangereuses, au risque d'y briser vingt fois leurs frêles embarcations; leurs femmes pleurantes, épouvantées ne les suivront plus des yeux, en courant et en gravissant les rochers, jusqu'à ce qu'elles les aient vus à l'abri du danger.

L'histoire suivante est vraie, je la tiens d'un pêcheur de Cricquebœuf, avec lequel j'allai souvent en pêche, au mois de juillet de l'année dernière. Je voudrais la pouvoir redire en patois normand, telle qu'elle m'a été racontée. Elle y gagnerait sans doute beaucoup en naïveté. Par malheur, je n'ai jamais bien su le patois normand, et c'est un idiôme qu'il ne faut pas écorcher. Le pêcheur avait connu les principaux personnages que nous allons mettre en scène: c'était le plus ancien habitant de l'endroit, un loup de mer, qui savait une foule d'anecdotes sur les marins du Havre, de Dieppe et de Honfleur.

Donc voici à peu près, ce qu'il me raconta:

I.

En 1791, — c'était un dimanche, — les petites barques des pêcheurs de Cricquebœuf étaient amarrées et pavoisées du drapeau tricolore, seule innovation que ces bonnes gens eussent admise, après la grande secousse qui avait ébranlé la France. L'église, non dévastée encore, était remplie de fidèles, auxquels un vénérable prêtre *assermenté* faisait une exhortation évangélique, remarquable par la profondeur des vues et par la simplicité du style. Il parlait pour être compris. M. le curé de Cricquebœuf jouissait de l'estime générale. Il était savant sans ostentation, un de ces savants modestes qui ne parviennent pas, faute d'ambition. Il avait fait ses études au couvent des Jacobins, à Paris, et il avait été le précepteur d'un neveu du comte de Madaillan, marquis de Lassay, le même qui, ayant invité la grande mademoiselle de Montpensier à venir passer l'été dans un magnifique château qu'il avait sur les bords de la mer, vit son invitation acceptée, et, pris au dépourvu, car il n'avait de château bâti qu'en sa cervelle, fit construire, en moins de trois mois, celui dont on voit encore les ruines sur la colline de Saint-Arnould, à une lieue de Trouville-sur-Mer.

L'élève du bon curé était sorti de ses mains instruit, bien élevé, généreux, rempli de ces excellentes qualités sans lesquelles il n'y a pas de véritable gentilhomme. Jamais il ne l'avait revu, depuis la mort du roi Louis XV, époque où le chevalier de Brian, — c'était le nom du neveu de Madaillan, — était entré capitaine dans le régiment de Royal-Cravate. A cette même époque, le digne homme avait sollicité la cure de Cricquebœuf: c'était là qu'il voulait finir ses jours, au milieu de gens simples et malheureux, pour éclairer leurs consciences, pour adoucir leurs maux, et aussi pour vivre doucement, et jouir chaque jour du magnifique spectacle qu'offre l'Océan dans ses colères effroyables ou dans son calme suprême. Rien au monde n'aurait pu lui faire quitter Cricquebœuf, où il avait acquis la réputation méritée de bon pasteur. Il veillait sur l'éducation de la fille d'un pêcheur, pour lequel il avait une estime toute particulière, jeune fille de vingt ans alors, et qui s'appelait Julie. Sa beauté extraordinaire était passée en proverbe dans le pays, où les astres de ce genre sont rares, à cause du bonnet de coton et du costume complet adopté par les femmes, costume sous lequel il n'y a pour ainsi dire pas de charmes possibles.

Le dimanche, les pêcheurs de Cricquebœuf, de même que tous ceux de la côte, se reposent, vont à la messe prier spécialement Notre-Dame-de-Grâce, patronne de la côte, et se promènent l'après-midi, donnant le bras à leurs femmes ou à leurs filles. Pierre Decaux, ce jour-là, sortit de l'église avec la belle Julie, sa fille, dont il se faisait honneur, et tous deux parcoururent les prairies qui s'étendent en face du *Ratier*, — île de sable, qui a la forme d'une croix, et qui, située à une lieue et demie de la terre, n'apparaît que quand la marée est basse.

A cette heure, la mer montait; un fort vent du nord sifflait et agitait les flots. Une tempête se déclara tout à coup, une de ces tempêtes sournoises qu'on ne peut prévoir. Pierre Decaux regarda le ciel et les oiseaux de mer qui rasaient le dos de l'Océan; puis il serra la main de sa fille, et la contempla avec un air qui voulait dire: « Mon Dieu! comme tu tremblerais, Julie, si j'étais en pêche aujourd'hui ! »

Julie interpréta parfaitement bien le regard de son père, car elle répondit oralement à ce langage muet:

— Quand donc serons-nous assez riches pour que tu puisses rester à Cricquebœuf, et ne plus braver les dangers de la pêche?

— Ma chère enfant, reprit Pierre Decaux, tu travailles bien,

et moi aussi; jamais, cependant, nous ne pourrons nous reposer. Mais tu te marieras... et...

— Non, mon père, je ne vous quitterai pas, interrompit vivement Julie.

— Je te quitterai, moi. Quand j'aurai filé une dizaine de nœuds, je deviendrai ce qu'il plaira à la Providence. Alors, je l'espère bien, tu seras la femme d'un ouvrier du pays ou de Honfleur.

— Vous croyez, dit Julie avec une inflexion de voix étrange?

— Oui, je le crois. N'épouse pas un pêcheur, Julie. Ta mère a tant souffert! si tu savais! Elle consultait toujours le ciel à mon départ. Si les nuages grossissaient, je la quittais tout en larmes, cette pauvre Catherine: elle ne voulait pas me laisser embarquer.

— Oh! mon père, regardez-donc ce vaisseau là-bas! s'écria Julie qui voulait changer le cours d'une conversation qui lui serrait le cœur.

— Il y aura du *tintoin*, répondit machinalement Pierre Decaux. Puis il revint à ses paroles premières. — Ton excellente mère! continua-t-il, lorsqu'elle cherchait à me retenir, je lui demandais si elle aurait du pain pour le lendemain pour nous et pour toi, qui étais petite encore, pas plus haute que cela. Je partais. Elle passait une journée d'angoisses. Elle regardait vingt fois la mer; elle priait, et mon retour lui procurait une joie si grande, que ça devenait presque un mal pour elle. Cette existence l'a tuée. Julie, n'épouse pas un pêcheur!

En parlant ainsi, Pierre Decaux avait de la mélancolie dans le regard, dans la voix et dans le geste tout à la fois. Sa fille éprouva un tressaillement extraordinaire. Ses artères battirent avec force, elle trembla de tous ses membres. Elle demanda à rentrer au logis, parce que, dit-elle, il tombait déjà de larges gouttes de pluie. Et, en effet, un orage terrible se déclara. Le ciel s'était peu à peu couvert de nuages. La mer devint furieuse.

Le vaisseau signalé par Julie à Pierre Decaux avait plié ses voiles, et essayait de se tenir en panne. Le père et la fille rentrèrent à la maison.

II.

Un jeune pêcheur les attendait sur la porte. Il venait de laver les filets de Pierre Decaux, à qui il servait de second. Baptiste Langlois était un marin travailleur et intelligent. Il pouvait avoir vingt-cinq ans. Sa figure, mâle et brunie par le soleil, n'avait d'ailleurs que très peu de barbe. Ses cheveux, blonds et coupés ras, laissaient à découvert son front, qui, sans être fort élevé, ne manquait pas d'une certaine largeur. Il portait le bizarre costume que conservent encore les pêcheurs du *Ratier*, — le bonnet, le paletot et le pantalon de laine, la jaquette de toile et les gros sabots. Baptiste n'avait point endossé ses habits du dimanche, car il avait fallu *étouper* dès le matin la barque du patron, dont il venait chercher les derniers ordres.

Du plus loin que Julie aperçut Baptiste, elle sentit de grosses larmes tomber le long de ses joues.

Elle se rappela les paroles que son père lui avait adressées dans la prairie.

Baptiste regardait Julie avec attention. Celle-ci vaqua aux affaires du ménage. Son père lui dit:

— Qu'as-tu donc à pleurer comme cela, ma fille?

— Moi, mon père! je ne pleure pas, reprit vivement Julie.

— Si fait, tu pleures.

Julie sortit. Pierre Decaux ne la voulut pas presser davantage de questions; il se réservait de l'interroger un peu plus tard. Il donna ses ordres à Baptiste, et lui dit de revenir à trois heures pour manger la soupe avec lui, en compagnie de M. le curé.

Lorsque Julie reparut, son père lui demanda de nouveau quelle avait été la cause de ses larmes, et, comme elle ne répondait pas:

— Parbleu! je comprends! s'écria Pierre Decaux en l'embrassant avec effusion: je t'ai parlé de mariage, et mes paroles t'ont fâchée. Note bien, ma chère Julie, que je n'ai rien à te commander à cet égard. Tu feras comme bon te semblera: s'il te plaît de coiffer sainte Catherine, tu la coifferas. Seulement, prends garde aux regrets.

Pierre Decaux était bon, mais il avait cette bonté paternelle brusque qui commande aux enfants le respect, et même quelquefois la crainte. Devant lui, Julie se sentait toujours mal à l'aise, et cependant le père et la fille s'aimaient bien.

— Mon père, si j'ai pleuré, c'était parce que je pensais à ma mère, dit Julie en hésitant.

Elle mentait: fréquent mensonge! Elle pensait à une autre personne.

— Ta pauvre mère! ah! je te le répète encore, reprit Pierre avec un soupir: c'est mon affreux état qui l'a tuée. Elle n'était pas assez forte pour supporter des alternatives continuelles de joies et de chagrins. Tu es tout son portrait, Julie. Aussi, j'aimerais encore mieux te voir rester fille qu'épouser un pêcheur.

Julie aurait voulu pouvoir tout avouer alors; elle n'osa pas. Elle se retira, suffoquée par les sanglots. Elle s'en alla pleurer dans sa petite chambre, pour que son père n'entendît pas les éclats de son désespoir. Au même moment, M. le curé entrait. Les vêpres étaient terminées, bien que deux heures et demie eussent à peine sonné. En fait de prières, chez les pêcheurs, on sait la maxime *courte et bonne*!

— Quel orage! quelle tempête! dit le curé en entrant. Il y a au large un navire qui ne peut entrer au Havre, sans doute, et que le gros temps doit rudement inquiéter.

— C'est vrai, Monsieur le curé. Jamais les vents de nord-ouest n'ont été si effroyables sur nos côtes.

— Asseyez-vous... Julie! Julie! cria Pierre Decaux, entr'ouvrant la porte du fond de son rez-de-chaussée. Julie! descends, viens; voici notre ami!

Soit qu'elle n'entendît pas la voix de Pierre Decaux, soit qu'en ce moment elle fût trop occupée, Julie ne fit aucune réponse. Pierre se disposait à l'aller chercher, quand le curé l'arrêta par le bras.

— Ne la dérangez pas, dit-il. Aussi bien, Pierre, j'ai à vous parler, avant le dîner, de choses graves...

— A moi?

— A vous seul.

— De quoi s'agit-il donc! reprit le pêcheur, qui ouvrait de grands yeux étonnés.

— On m'a choisi pour interprète, ou, si vous l'aimez mieux, pour ambassadeur.

— Vraiment, Monsieur le curé?

— Vous connaissez Baptiste Langlois et sa mère?

— Je le crois bien. Est-ce que la vieille mère Langlois a besoin d'argent? Qu'elle vienne me trouver. J'ai toujours quelques écus en réserve, Dieu merci. Je les lui prêterai.

— Ce n'est pas cela; je n'ai pas mission de vous emprunter de l'argent. J'ai à vous demander si vous voulez.... donner... dit le curé en hésitant.

— L'imbécile de Baptiste ne m'avait pas parlé de ça, interrompit Pierre Decaux en courant à son armoire, qu'il voulait ouvrir.

— Est-il vif, ce Pierre! C'est un salpêtre, dit le curé avec un sourire plein de bonté. Laissez-moi donc achever, mon ami. Vous ne comprenez pas. Je suis tout simplement chargé de vous demander Julie en mariage.

— Rien que ça, Monsieur le curé? Et pour qui?

— Pour Baptiste Langlois.

— Je refuse, Monsieur le curé, dit Pierre d'un ton décidé.

— Mais Baptiste est un garçon habile, laborieux, et d'un caractère excellent. Il a pour sa mère les soins les plus touchants; il est toujours le premier au bateau et le dernier à terre.

— C'est vrai, et j'aime Baptiste presque comme s'il était mon enfant. Je crois qu'il pourrait contribuer au bonheur de Julie; mais voyez-vous, Monsieur le curé, ma fille a des idées tout à

fait extraordinaires là-dessus; elle me disait, tout à l'heure encore, qu'elle ne se marierait jamais.

— Elle vous a dit cela!

— Oui, Monsieur le curé.

— Il suffit, Pierre, dit le vénérable prêtre désappointé. Votre réponse désolera beaucoup Baptiste et sa mère.

— Je n'y puis rien faire. Baptiste va venir partager notre dîner. J'en suis fâché pour le pauvre garçon, mais Julie veut rester fille.

Certainement, Pierre Decaux parlait avec conviction; il avait mal interprété la douleur de Julie.

— Que Baptiste aille trouver la petite Jaccquemin ou Nanette Blanchot.

— Pierre, n'en parlons plus, je vous prie.

— Dinons.

En effet, Julie arriva, salua profondément le curé, et mit le couvert: une nappe de toile écrue, des assiettes de faïence, des cuillères et des fourchettes d'étain, simple appareil des repas, qui est encore le même aujourd'hui chez les pêcheurs les moins pauvres de Cricquebœuf. Baptiste ne se fit point attendre. Sa toilette était fort soignée. Il portait une veste et un pantalon de frau bleu, des fabriques de Lizieux; il était coiffé d'un bonnet de laine, et avait pour cravate un madras à carreaux jaunes et rouges. Le pauvre garçon avait fait bien des frais inutiles. Il s'assit, à table, en face de Julie, et mangea avec quelque appétit. Alors, chacun des convives se tenait, pour ainsi dire, sur la défensive. Le curé évitait les regards de Baptiste. Pierre examinait à la dérobée sa fille, qui baissait constamment les yeux. Lorsque le diner tira à sa fin, aucun des convives n'avait cette gaîté franche qui fait le meilleur assaisonnement d'un repas. En vain le *calvados*, — c'est ainsi qu'on appelle l'eau-de-vie de cidre en Normandie — et le café ruisselérent dans les tasses: chacun avait quelque arrière-pensée, quelque triste pressentiment.

III.

Cependant, au dehors, le vent continuait à souffler avec violence, et bruissait en frappant les volets de la maison. La pluie tombait par torrents! Tout à coup, le canon d'alarme se fit entendre, et le village de Cricquebœuf fut en émoi. On courut au rivage, et l'on aperçut un trois mâts en détresse, qui se tenait à une lieue en mer de Cricquebœuf. Cet événement termina soudain le repas que prenaient Pierre et ses deux invités.

Eux aussi coururent au rivage A peine ils y étaient arrivés, que du navire partit un deuxième coup de canon. Il s'y faisait un mouvement extraordinaire, dont, à terre même, on pouvait concevoir quelque idée. Plusieurs barques étaient sorties du Havre pour venir au secours du navire en détresse. Pierre et Baptiste n'écoutant que la voix de leur cœur, se disposèrent à naviguer aussi vers le navire qui menaçait de sombrer sur l'île du *Ratier*. Ils montérent dans leur barque. Quelques pêcheurs suivirent leur exemple, et la petite population cricquebouvienne, assemblée sur le rivage, contempla le terrible spectacle qui se passait sous ses yeux. A chaque instant, d'épouvantables coups de vent soulevaient les vagues, qui cachaient à la foule barques et navire indistinctement. Pierre n'avait pas encore atteint le *Ratier*, que l'on entendit un grand bruit, avec des cris de désespoir auxquels les habitants de Cricquebœuf répondirent. Le navire avait sombré. Trois ou quatre personnes de l'équipage s'étaient jetées à la nage, et, luttant contre des montagnes d'eau, essayaient de regagner le bord. Une d'elles disparut sous les flots; les deux autres plus heureuses, furent recueillies par les habitants de Cricquebœuf.

Pierre et Baptiste ramaient toujours vers le *Ratier*.

Le navire échoué n'apparaissait plus que de moments en moments.

Quand les deux pêcheurs eurent atteint l'île, un horrible coup de vent brisa le mât du navire au bout duquel un jeune homme se tenait cramponné. Le malheureux tomba dans la mer, à vingt pas du *Ratier*. Lors de sa chute, il y eut un sourd gémissement parmi les spectateurs de cette scène désolante.

Pierre avait vu la chose. Il plongea et ramena sur l'eau le naufragé, dont le bras était contusionné, et qui, les yeux tout grand ouverts, la tête renversée sur la poitrine, prononçait des paroles sans suite, que le pêcheur ne pouvait ni comprendre ni entendre même. Baptiste le déposa dans la barque; et, bientôt après avoir visité les débris du navire, Pierre, convaincu qu'il ne restait plus personne à sauver, revient à Cricquebœuf, où ses amis l'embrassèrent et le félicitèrent sur son généreux dévouement.

Le pêcheur étendit le jeune homme sur la grève, et alors il se passa une scène non moins intéressante que celle dont nous venons de décrire l'effet. Les gens rassemblés sur le rivage s'empressaient autour du naufragé, lui offrant leurs soins, et lui proposant leurs maisons pour refuge.

Le curé de Cricquebœuf, lui aussi, se présenta; car, partout où il y avait une bonne œuvre à accomplir, on était sûr de le rencontrer.

— Grand Dieu! dit-il en s'élançant vers le jeune homme, comment! c'est vous que je retrouve en cet affreux état!

Le jeune homme ne répondit pas. Alors, le curé s'approcha tout à fait de lui.

— Mon élève! mon ami! le chevalier de Brian! s'écria-t-il.

Lorsqu'il s'entendit appeler par son nom, le chevalier ouvrit les yeux, qu'il tenait fermés depuis plusieurs minutes; il fixa ses regards sur le bon curé, le reconnut, et, malgré sa faiblesse, se jeta dans les bras de celui qui avait dirigé son éducation. Les assistants, attendris, contemplaient en silence le maître et l'élève.

— Mes enfants, dit le curé en s'adressant à la foule et en pressant toujours le chevalier sur son sein, j'espère que vous ne me refuserez pas le bonheur de recevoir dans ma maison le chevalier de Brian, à qui j'ai presque servi de père.

— Non! non! s'écrièrent les assistants d'une voix unanime.

La pluie avait cessé. Les deux naufragés, qui avaient gagné Cricquebœuf à la nage, étaient allés se réfugier dans une maison avoisinant l'église. Quant au chevalier, il se leva lentement et demanda qui l'avait sauvé. La foule lui désigna Pierre Decaux, dont il serra la main avec force; et Julie jouissait intérieurement du triomphe de son père.

Le chevalier partit un moment après avec le vénérable curé dont le bras l'aidait à se soutenir.

Baptiste rentra chez sa mère. En quittant celle qu'il aimait, et à laquelle il n'avait point encore avoué son amour, Baptiste poussa un soupir, et se dit amèrement: « Le silence de Julie, de M. Pierre et de M. le curé ne me dit rien de bon. Oh! si M. Pierre me refusait sa fille! »

Le soir, il savait la vérité.

IV.

Le navire échoué sur lequel se trouvait le jeune chevalier de Brian était parti du port de Nantes, et il se dirigeait vers Hambourg, lorsque les vents toujours contraires l'avaient poussé près des rochers du Calvados d'abord, et, en dernier lieu, sur l'île du *Ratier*, où il avait péri. C'était un beau trois-mâts, placé sous l'invocation de *Saint-Maurice*, et faisant son second voyage. Le capitaine avait accueilli le chevalier de Brian, qui émigrait en Prusse, et dont le salut dépendait en quelque sorte de sa générosité. Une terrible condamnation par contumace pesait sur la tête du chevalier, qui avait pris le faux nom de Jacques Brémond, et qui était censé voyager pour le commerce des vins de Bordeaux. Il pouvait toucher sans crainte les terres de la république; car, eût-on découvert son embarquement à Nantes, la perte du *Saint-Maurice* et la mort du capitaine, noyé dans le naufrage, le mettaient à l'abri de toute dénonciation. Le chevalier résolut de rester caché à Cricquebœuf, dont les habitants pa-

raissaient fort inoffensifs, et d'attendre une occasion favorable pour se rendre à Hambourg.

Le jeune de Brian fut installé dans la plus belle chambre du presbytère. Dès qu'il eut pris connaissance de son gîte, le curé le mena dans son petit enclos, situé sur une éminence, et d'où l'on voyait la pleine mer. Ils s'assirent sur un banc de pierre, devant lequel une copieuse collation fut servie au jeune homme.

— Dans quel état je vous revois, mon bon ami! dit le curé avec le ton paternel auquel Brian avait été accoutumé. Devais-je m'attendre à une pareille rencontre? Oh! par grâce, expliquez-moi bien vite comment il se fait que vous êtes ici.

Brian répondit aussitôt :

— J'allais à Hambourg. Mon père est mort, il y a deux ans à peine. Moi-même, j'ai été condamné par le tribunal révolutionnaire de Nantes.

— Pauvre ami! dit le curé avec terreur en lui tendant la main; les temps sont bien changés! le passé me fait craindre pour l'avenir. Qui sait comment tout cela finira!... Mais parlons de vous, de vous toujours, mon cher élève. Puisque les circonstances vous ont amené ici, dans un petit pays bien calme et bien retiré, que n'y restez-vous jusqu'à ce que des temps meilleurs soient arrivés?

— Il faudrait me cacher; et combien il me serait pénible de me cacher en France, dans mon pays!

— Cependant, jusqu'à ce qu'un vaisseau parte du Havre ou de Honfleur, vous resterez à Cricquebœuf?

— Oui, Monsieur.

— Chez moi?

— Oui, Monsieur, puisque vous le voulez bien, puisque vous vous êtes empressé de m'offrir l'hospitalité. Mais songez que vous risquez votre tête en me cachant, moi qui suis *hors la loi*.

— Vous n'êtes pas au moins hors l'humanité, reprit vivement le curé, auquel Brian tendit de nouveau la main.

— Ah! vous êtes mon sauveur! Dans mon malheur, Monsieur, je n'ai pas tout perdu encore. Les valeurs qui assurent ma fortune se trouvent, à l'heure qu'il est, dans les mains d'un des plus riches négociants de Hambourg... et mon passeport, obtenu à grand peine, je l'ai sur moi.

— Dieu soit loué! s'écria l'abbé avec une joie éclatante.

— Je n'aurai donc plus qu'à attendre une occasion.

— Vous vivrez comme nous, frugalement.

— Et vos amis seront les miens, Monsieur. Ce Pierre Decaux est un digne homme.

A peine le jour avait disparu, que le chevalier s'endormit d'un profond sommeil dans le lit préparé par les soins du bon curé. Le lendemain, il se promena dans Cricquebœuf, et rendit visite à Pierre Decaux; il ne rencontra dans la maison du pêcheur que Julie, qui lui parut fort belle.

Plusieurs mois se passèrent. Le chevalier se promenait dans les environs, et faisait des parties en canot. Il exprima du pays tous les plaisirs qu'il pouvait s'y procurer. Mais, au bout de trois mois, il s'ennuya. Le chevalier de Brian, après avoir été émancipé de la tutelle que le curé de Cricquebœuf avait exercée sur lui, s'était lancé dans le tourbillon des plaisirs, nous pourrions dire dans l'orgie. Suivant les errements de ceux d'entre les jeunes gens qui voulaient, sous le règne de Louis XVI, continuer le règne de Louis XV, il s'était habitué aux fantaisies, aux caprices, aux aventures. On comprend aisément que la vie patriarcale de Cricquebœuf ne plut au chevalier que sous le rapport de l'excentricité. L'ennui, la satiété arrivèrent vite; ce qui lui avait paru d'abord être le calme lui sembla bientôt monotonie, et rien de plus. En un mot, s'il avait pu partir à Hambourg aujourd'hui, il n'aurait certes pas attendu demain. Là-bas il devait retrouver des amis de plaisirs dans les jeunes émigrés, parmi ceux surtout qui avaient quitté la France parce qu'on « ne s'y amusait plus »

— Comment donc passer le temps? se demanda maintes fois le neveu de Madaillan. Les filles de Cricquebœuf sont si bêtes! Il n'y aurait pas de plaisir à leur faire la cour! Une seule est assez belle pour que l'on puisse se risquer. C'est Julie. Palsambleu! il n'a jamais vu dans les salons du duc de Penthièvre, salons si renommés pour la beauté des femmes, une figure aussi ravissante que celle de Julie.

Le chevalier voyait souvent Pierre Decaux et sa fille; il passait quelquefois tout le dimanche avec eux. Ajoutez que l'isolement l'avait sans doute aussi rendu très impressionnable, et avait peut-être fait naître dans son cœur un immense besoin d'aimer. Aussitôt que Brian se «sentit du goût» pour la fille du pêcheur, il n'épargna rien pour éveiller en elle le désir d'être aimée de lui. Une noble dame de Paris eût trouvé ses manières tout au moins maladroites à force de brusquerie; une pauvre jeune fille de Cricquebœuf pouvait se méprendre aux beaux airs du chevalier. Celui-ci se tint prêt à triompher des résistances qu'elle lui opposerait, tactique ordinaire des hommes pour qui l'amour n'est qu'un passe-temps.

Il se déclara promptement et le plus secrètement du monde.

Julie n'écouta ni ses déclarations ni ses promesses; avec ce bon sens qui caractérise souvent les jeunes filles de sa classe, elle lui fit apercevoir en très peu de mots, dits assez sèchement, la distance qui existait entre elle et lui, distance infranchissable, parce qu'elle avait la conscience de ses devoirs, et parce qu'elle comprenait parfaitement qu'il ne pouvait l'épouser.

Dans le cœur du chevalier, l'amour-propre se mit de la partie. Échouer devant une paysanne, cela l'humiliait. Après les petits manéges, les grands moyens. Il concevait peu la résistance de Julie : il ne savait rien de son amour pour Baptiste Langlois; et comment l'aurait-il su, lorsque Julie elle-même ne pouvait que le deviner?

Un jour, Brian se trouvant seul avec la jeune fille, fut plus pressant que jamais. Oubliant ce qu'il devait de reconnaissance à Pierre Decaux, et de respect au curé qui l'avait reçu chez lui, il osa donner à Julie les conseils les plus perfides. La vertu de celle-ci demeura inébranlable. A dater de ce jour, le chevalier n'eut plus même l'ombre d'une hésitation. Les refus irritant ses désirs, il se sentit capable de tout, même d'un crime pour vaincre celle qui lui résistait ainsi.

Il parvint à trouver des expédients dont le lecteur appréciera la délicatesse.

V.

On savait qu'un navire était en partance au Havre pour Hambourg, et n'attendait qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Le chevalier, sans prévenir le curé ni Pierre Decaux, avait fait retenir passage pour deux personnes.

Or, le mardi 5 juillet 1791, à neuf heures du soir, pendant que le curé, fatigué d'une longue course faite dans la campagne, sommeillait paisiblement au presbytère; pendant l'absence de Pierre Decaux, qui avait entrepris un petit voyage à Honfleur, deux personnes parcouraient le rivage de Cricquebœuf, comme s'il se fût agi d'aller un peu au devant de Pierre Decaux, qui devait revenir de Honfleur par le bord de la mer. C'étaient le chevalier de Brian et Julie.

Le chevalier, depuis plusieurs jours, avait cessé d'obséder Julie; il avait fait amende honorable; et la pauvre fille, prenant le change, s'était sentie touchée du repentir qu'il manifestait, et avait repris en lui toute confiance.

— Votre père tarde bien, Mademoiselle, dit Brian avec l'air le plus doucereux du monde.

— C'est vrai; la journée a été si brillante, et la nuit promet d'être si belle, qu'il ne reviendra pas avant une heure d'ici, peut-être.

— Si nous faisions une promenade en mer? reprit le chevalier.

— Est-ce possible, Monsieur?

— Le soir est calme.

— C'est vrai.

Un homme était assis dans une des barques amarrées sur le rivage.

— Acceptez, dit le chevalier à Julie? Vous me prouverez ainsi que vous n'avez pas de rancune contre moi.

Il y avait dans la voix du chevalier tant de persuasion et tant de feinte bonhomie, que Julie, après avoir jeté les regards sur celui qui les attendait dans la barque, ne se fit pas longtemps prier. Elle mit pour seule condition à son embarquement qu'on ne se promènerait pas plus d'une demi-heure en mer.

— Je vous le promets, moi, dit l'homme qui démarrait la barque.

— Ce gaillard-là m'a fort bien compris, pensa le chevalier. Que ne peut-on pas tenter dans un pays aussi pauvre que l'est celui-ci, lorsqu'on a quelques pièces d'or à sa disposition. Avec cinq louis je le ferais ramer pendant deux jours entiers sans s'arrêter. Il peut revenir du Havre ce soir même. Je suis sûr de son silence.

— Dans une demi-heure, nous serons à terre, car notre vieil ami doit venir me retrouver près de la maison du fils Simon, dit le chevalier, aidant la jeune fille à monter en barque.

— M. le curé viendra ? A la bonne heure, reprit Julie. Je me fie à vous, Messieurs.

L'homme regarda silencieusement, l'un après l'autre, Julie et le chevalier de Brian; car celui-ci mentait, et l'homme le savait bien. Puis, au moyen de ses rames, et secondé par le vent sud-est, il dirigea l'embarcation en droite ligne du côté du Havre.

Le chevalier s'était placé près de la jeune fille, il garda le silence jusqu'à ce que la barque se fût assez éloignée du bord pour que rien ne pût être entendu Une douce brise caressait le visage de Julie. La soirée était superbe, et la mer, toute phosphorescente, se couvrait de vapeurs bleuâtres de l'effet le plus poétique.

— L'homme qui dirigeait l'embarcation avait toujours les regards fixés sur Julie et sur le chevalier.

Quand on fut à une lieue à peu près du bord, Brian se jeta aux genoux de la jeune fille, et lui pressant la main avec une délirante vivacité, il lui dit :

— Julie! je vous aime, et vous m'avez repoussé; et cependant vos dédains mêmes n'ont su vaincre mon amour.

— Allons, Monsieur le chevalier, répondit Julie avec douceur et force tout ensemble, je vous croyais raisonnable. Est-ce pour me répéter cela que vous m'avez proposé une promenade en mer ?

— Julie ! votre cruauté est horrible... oh! l'amour que vous m'inspirez me rendrait fou !..... il faut que vous m'écoutiez !....

Pendant qu'il prononçait ces paroles, les yeux du chevalier flamboyaient, tellement que la jeune fille ne put vaincre sa frayeur.

— Oh! Monsieur, s'écria-t-elle, dois-je croire à votre loyauté !

— Oui.

— Où me conduisez-vous ?....

— Pourquoi ne m'aimez-vous pas ? pourquoi vous jouer ainsi d'un amour qui fait l'espoir de ma vie entière ?...

L'homme qui dirigeait l'embarcation avait toujours les regards fixés sur Julie et sur le chevalier.

— Mais songez, encore une fois, à la distance qui nous sépare! reprit Julie, dont les yeux étaient mouillés de larmes et contemplaient le rameur. Vous ne voudriez pas déshonorer la pauvre fille qui serait assez faible pour vous aimer !

— Vous serez à moi pour la vie. Nous vivrons loin du monde, oubliés de tous, et ma fortune entière suffira peut-être à vous rendre la plus heureuse des femmes...

— Mais, monsieur, répliqua froidement Julie, pourquoi n'avez-vous pas parlé de vos projets à mon père, ou au moins à votre excellent ami ?

— Parce que.... peut-être auraient-ils fait quelques difficultés, dit Brian avec hésitation. Mais, ajouta-t-il avec feu, soyez à moi d'abord, et après il faudra bien qu'ils ratifient notre bonheur.

— Jamais ! jamais ! non...

— Julie ! s'écria-t-il en l'enlaçant de ses bras, tandis que d'une voix étouffée elle murmurait :

— O ciel ! mais que voulez-vous donc ?

Et elle s'évanouit dans les bras de Brian.

L'homme qui dirigeait l'embarcation avait toujours les regards fixés sur Julie et sur le chevalier

Cet homme, — le lecteur l'a sans doute deviné, — c'était Baptiste Langlois, que le chevalier avait chargé de le conduire, ignorant son amour pour la fille de Pierre Decaux. Baptiste, voyant le péril dans lequel se trouvait la pauvre Julie, retira ses rames de l'eau, quitta sa place, et, s'avançant vers le chevalier, lui prit vigoureusement le bras, en criant :

— Misérable! est-ce bien moi que vous avez choisi pour votre complice!

Etonné, le chevalier fit un bond, et laissa retomber le corps sans mouvement de Julie sur l'avant du bateau.

— Vous n'ajouterez pas un mot, continua Baptiste... ou, foi de marin, je vous plonge dans la mer!

Le chevalier cherchait quelque chose dans ses poches. Baptiste continua, jetant aux pieds de Brian les cinq louis d'or qu'il en avait reçus :

— Vous êtes venu à moi; vous m'avez donné de l'or pour vous conduire au Havre avec Mlle Julie, ce soir même; vous avez cru que je serais votre complice. Chevalier, je me suis constitué votre espion. C'est le ciel qui a voulu que vous vous adressiez à moi... Pas un mot de plus, chevalier, ou je vous tue...

Brian était armé d'un couteau. Il s'élança sur le pêcheur Celui-ci prit son couteau, et une terrible lutte s'engagea, dont Julie simple spectatrice, redoutait les conséquences. Aussi essaya-t-elle de séparer les combattants, ardents comme deux rivaux qui se disputent la même femme. Ses efforts furent inutiles, et bientôt le sang coula.

— Je sais que tu veux enlever Julie, que j'aime, et que je défendrai jusqu'à la mort, s'écriait Baptiste Langlois avec rage.

— Tu m'as trompé... mais un manant comme toi ne me fait pas peur, répondait le chevalier, dont les yeux étincelaient de fureur....

Quelques instants de combat suffirent. Les deux adversaires, dont la'charnement augmentait, pour l'un et pour l'autre, à chaque nouvelle blessure, tombèrent enfin, épuisés, baignés dans leur sang, horriblement blessés, ne murmurant plus que des mots entre-coupés et sans suite. Le chevalier se mourait; Baptiste, qui semblait dans un état moins alarmant, n'avait point cependant la force de se lever. La position de Julie était horrible. La pauvre fille demeura longtemps évanouie, et, quand elle revint à elle, sa terreur fut horrible et la rendit comme folle. Elle ne pouvait rien comprendre. La nuit, devenue assez noire, ne lui permettait pas de diriger la barque vers Cricquebœuf. Elle s'enveloppa donc d'un manteau de gros drap, et attendit que le jour eût reparu. Les terreurs qui agitaient son âme ne peuvent se décrire. Elle allait vers Baptiste et le consultait en vain sur ses blessures; celui-ci pouvait à peine répondre. Quant au chevalier, elle le voyait près d'expirer, mourant. Cette nuit d'angoisses dura un siècle pour Julie. L'immensité et le calme de la mer rendaient le tableau plus lugubre encore. D'instants en instants, Julie, entendant *clapoter* la vague le long du bateau, était saisie d'invincibles terreurs, et les rames lui tombaient des mains. Ses dents claquaient, tout son corps frissonnait, et de funèbres pensées lui traversaient l'esprit. Elle pleurait. Dès les premières lueurs du jour, elle s'orienta, manœuvra du mieux qu'elle put, et rama avec ardeur pour gagner le rivage. Le chevalier était mort.

Elle n'osait respirer: l'effroi lui avait ôté les forces, et, n'eût été le vent favorable, elle eût perdu le peu de courage qui lui restât. Quelques pêcheurs étaient déjà dehors, quand Julie aborda.

Quel spectacle! Dans la barque étaient étendus deux hommes, l'un mourant, l'autre mort. Ils tenaient chacun un couteau à la main. Les pêcheurs étaient accourus. Les uns emportèrent le

chevalier chez M. le curé, les autres emportèrent Baptiste chez sa vieille mère, qui avait passé la nuit à l'attendre et qui éprouva un sa sissement horrible a voir son fils dans cette affreuse position.

En 1791, comme aujourd'hui, il y avait à Cricquebœuf de fort mauvaises langues, des gens prompts à accuser les autres, des jaloux, et, surtout en 1791 plus qu'aujourd'hui sans doute, il s'y trouvait des natures basses, aimant à mal faire autant qu'à mal dire. On en va voir un exemple tout-à-l'heure.

Certes, Baptiste Langlois avait droit à l'estime générale du petit pays qu'il habitait. Il vivait en bonne intelligence avec tout le monde, marins ou laboureurs; personne ne pouvait lui reprocher une méchante action; au contraire, il était bien connu pour être toujours prêt à rendre service. Seulement, quelques-uns, sans trop savoir pourquoi, — c'est ainsi que se font les réputations dans les campagnes, — le déclaraient butor, jaloux et emporté. Un petit nombre avaient un peu deviné l'amour de Baptiste pour Julie. Le pere d'une petite *crevettière*, que Baptiste n'avait pas voulu épouser, lui gardait rancune. Une fois l'idée de la vengeance entrée dans le cœur d'un paysan, elle n'en sort pas facilement. Aussi, le pere de la *crevettière*, qui se trouvait là quand Julie debarqua, ne manqua-t-il pas de laisser échapper quelques-unes de ces paroles sournoisement méchantes, qui ne restèrent pas perdues dans la foule qui se pressait sur le rivage, quoiqu'il fût encore de tres grand matin.

Julie entendit bientôt des voix accusatrices s'élever contre Baptiste, qui, disait-on, avait voulu tuer le chevalier par jalousie.

— Oui, assurait un des Cricquebouviens, il s'est vengé sur ce pauvre jeune homme, qui faisait à mamzelle Julie l'honneur de l'aimer.

— Baptiste était un sournois, un butor, un jaloux!

— J'crois ben, disait un autre; et mamzelle Julie était peut-être du complot! Les *jeunesses* sont si *futées*!

C'était le père de la *crevettière* qui parlait ainsi. Chacun ajoutait son mot: autant de paroles, autant d'accusations pesant sur la tête de Baptiste Langlois. Quelques véritables amis ne purent complétement le défendre, sachant combien il était devenu sombre depuis quelque temps. Le curé était accouru: il n'éleva la voix ni pour ni contre Baptiste. Enfin, Pierre Decaux, arrivant au même instant de Honfleur, où il avait été forcé de coucher, ne tarda pas à être mis au courant de tout ce qui s'était passé. Julie n'ouvrait pas la bouche. Elle était terrifiée.

Les Cricquebouviens se seraient certainement jetés tout d'abord sur Baptiste Langlois, et l'auraient tué, si le bon curé n'avait, pour le sauver, déclaré que le chevalier de Brian était *hors la loi*. Ces mots produisirent un effet magique sur tous. Les malédictions cessèrent, et plus d'une voix s'éleva pour dire que Baptiste Langlois, après tout, avait eu raison de délivrer la patrie d'un traître, d'un aristocrate. Le but que se proposait le curé était atteint. Aucune poursuite ne fut dirigée contre Baptiste Langlois, et quand quelques habitants de Cricquebœuf venaient à se rencontrer, on entendait presque toujours ces mots:

— Ah! c'était un aristocrate!

— Ah! Baptiste Langlois a fait pour le mieux.

— Ah! ma foi, j'aurais agi comme lui.

VI.

Quelques jours suffirent pour amener la guérison des blessures que Baptiste Langlois avait reçues. La convalescence ne se fit pas attendre. D'amers chagrins allaient désespérer le jeune pêcheur. Il apprit bientôt tout ce qui avait été dit contre lui, au moment où il avait débarqué mourant; il sut que les Cricquebouviens ne l'avait épargné qu'en considération de ce que sa victime était *hors la loi*; il eut la triste certitude que Julie n'avait pu le défendre près de Pierre Decaux et du curé. Lorsqu'il fit sa première sortie, il vit bien que ses compagnons ne paraissaient pas trop froids à son égard; mais lorsqu'il rendit visite à son patron et au curé, il put comprendre son malheur et en mesurer toute l'étendue. Ses deux amis le reçurent froidement, et il se demanda à quoi lui servirait le pardon que tout Cricquebœuf lui avait accordé, si les personnes dont l'estime lui importait le plus croyaient à sa culpabilité. Pierre Decaux l'avait remplacé; et son bateau, cette autre patrie du pêcheur, ce bateau sur lequel il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse, il n'espérait plus de s'y rembarquer jamais. Il n'osa plus rentrer dans la maison de Pierre Decaux ni du curé.

Sa mère, grâce à une très modique rente et à son travail de fuseau, pouvait vivre en employant la plus stricte économie.

Baptiste descendit au fond de son cœur. Il comprit que sa position était extrême, et qu'il ne lui était donné d'en sortir que par une extrême résolution. Il se décida à s'expatrier. Mais avant de partir, il lui fallait entendre un mot de la bouche de Julie et protester de son innocence; il lui fallait verser quelques larmes auprès d'elle, car l'accusation dont il était l'objet brisait le cœur de Baptiste!

La veille de son départ, le pêcheur erra plus d'une heure aux alentours de la maison de Pierre Decaux, évitant toute rencontre d'importun, et attendant le moment où Julie paraîtrait dans un des sentiers voisins. Elle était seule dans la maison; il n'entra pas; mais comme il lui arriva de se mettre sur le pas de la porte, il saisit l'occasion, et lui demanda un rendez-vous pour le soir même, près de l'église, parce qu'il allait partir...

— Partir! s'écria Julie avec agitation! O mon Dieu! malheureux Baptiste!

— Que je vous parle encore une fois!..

— Il va nous quitter! dit Julie en pleurant.

Baptiste continua:

— Ce soir, à huit heures et demie, près de l'église. N'y manquez pas Julie, j'ai tant de choses à vous dire! si vous ne venez pas, c'est que vous voulez me désespérer tout à fait!

— J'y serai, répondit la fille du pêcheur.

Au même instant, Baptiste crut entendre un bruit de pas. Il était facile de s'en apercevoir, car la maison de Pierre Decaux était située dans une des parties les plus retirées de l'endroit. Il s'éloigna pour ne point nuire à la réputation de Julie.

Pierre Decaux rentrait.

Cette soirée, que Baptiste avait choisie pour faire ses derniers adieux à Julie fut une de ces belles soirées comme on en a sur le bord de la mer, quand le ciel, d'un bleu pur, est couvert à l'horizon d'une teinte dorée que projette encore le soleil longtemps après avoir disparu sous les flots. La mer offrait à la vue un calme suprême et majestueux. Mauvais temps pour la pêche, temps délicieux pour les promenades sur le rivage. Une tiède brise agitait les arbres; son frémissement se mariait au bruit des flots qui montaient. Un silence extraordinaire régnait autour de l'église de Cricquebœuf. A peine entendait on le cri de quelque oiseau de nuit; seulement, d'instant en instant, une clameur arrivait du côté du village: c'étaient des Cricquebouviens qui, assis patriarcalement devant leurs portes, chantaient des refrains de marins.

A l'heure dite, Baptiste était au rendez-vous.

Julie non plus ne se fit pas attendre. Consoler ce malheureux qui allait s'expatrier lui semblait être un devoir sacré. Sa conscience lui pardonnait aisément la démarche hasardée qu'elle faisait; un louable motif la lui ordonnait pour ainsi dire.

Elle parut, triste et pensive; jamais son visage n'avait été aussi pâle, jamais sa voix n'avait été aussi faible, aussi languissante. — Le lieu où ils se trouvaient était désert.

Baptiste prit la main de Julie en tremblant.

— J'espère, lui dit-il, que vous ne m'accusez pas maintenant?

— Moi! vous accuser! reprit vivement la jeune fille. Oh! pourquoi me dites-vous cela, Monsieur Baptiste? Vous me jurez que vous n'êtes pas coupable; je vous crois, je suis sûre de votre innocence, et il faudrait mourir pour la défendre, que je ne reculerais pas.

— Oh! merci! merci! dit le pêcheur avec un accent à la fois douloureux et énergique. Vos paroles me rendent le courage; je partirai à demi consolé, n'oubliant point qu'il y a au monde une personne belle et bonne comme vous, Mademoiselle Julie, dont j'ai su gagner l'estime aux temps heureux, pour la conserver dans le malheur.

— Le sort vous accable, mais espérez qu'il se lassera, que la vérité se fera jour au travers des calomnies.

— Mademoiselle Julie, je vous le répète, dit Baptiste, vos paroles suffisent à me consoler, et cependant, si je vous demandais un sacrifice, après vous avoir fait un aveu que j'ai longtemps différé; si je vous disais que depuis plus de quatre ans, en secret, je n'ai travaillé, je n'ai vécu que pour vous et par vous; que j'ai espéré un moment devenir votre mari....

Julie laissa échapper un soupir. Baptiste, voyant que ses paroles ne déplaisaient pas à la jeune fille, continua:

— En partant, il me serait bien doux.....

Il s'arrêta tout à coup, et dit avec un geste désespéré:

— Mais que vais-je vous demander là? Mon Dieu! ai-je le droit de vous supplier ainsi?

— Parlez, répondit Julie.

La main de Julie était dans la main de Baptiste, dont le cœur bondissait. Le pêcheur ne pensait plus au malheur; il était tout entier à son amour.

— Je voudrais, balbutia-t-il... je voudrais que..... si je ne vous suis pas trop indifférent..... vous me promettiez.....

— Je vous comprends, interrompit la fille de Pierre Decaux..... Eh bien, jamais personne ne prendra la place que vous avez dans mon cœur... Est-ce cela?

Baptiste tressaillait, et Julie avait un sourire charmant sur les lèvres. Oh! si la nuit n'avait pas rendu ce sourire invisible pour Baptiste, combien il eût aimé davantage encore celle qui lui parlait ainsi. Il répondit:

— Oui, c'est cela que je voulais vous demander..... Ce serment sera la raison de ma vie, car je conserverai toujours l'espérance de voir venir des jours meilleurs, de pouvoir réaliser mon rêve. Ah! Julie! comment votre père n'a-t-il pas voulu nous marier! Il savait que je vous aurais rendue heureuse; il me connaissait depuis mon enfance. Mais non, il a été impitoyable d'abord quand M. le curé lui a parlé de tout cela, et, quand le fatal événement de la barque est arrivé, non seulement il ne m'a pas défendu, mais encore il m'a accusé comme les autres! Il m'a deux fois brisé le cœur.

— Paroles, prières, tout a été inutile, j'ai essayé de tout pour le convaincre, dit Julie..... mais comme je n'avais rien vu dans la barque.....

— Oh! je suis bien malheureux! reprit vivement Baptiste dont les larmes tombèrent spontanément par torrents. Il faut que je vous quitte, et peut-être pour toujours! Où irais-je? Je l'ignore.

— Ne partez pas.....

— Si, Julie, il le faut... dit résolument Baptiste; ma mère peut vivre sans moi. Je vous la recommande d'ailleurs, Mademoiselle Julie, pour qu'elle ne se désole pas trop en mon absence.

— Oh! Baptiste..... ne partez pas... je vous en supplie, répéta Julie d'une voix triste.....

— Je dois aller vivre ailleurs. Vous ne serez plus là, Julie, pour m'encourager du regard; et, le soir, quand je serai seul avec moi-même, mes souvenirs m'accompagneront. Oh! je suis malheureux!

— Ne vous désespérez pas ainsi: cela me déchire le cœur.

— Et comment pourrais-je avoir confiance dans l'avenir. Je vais m'en aller bien loin, bien loin, au delà des mers...

Julie ne répondit rien; mais elle fit quelques pas, et alla cueillir une branche d'un lierre qui commençait à s'étendre et à envelopper le mur de l'église, et qui, de nos jours, semble, ainsi que nous l'avons dit, soutenir le pauvre édifice tout près de tomber en ruines. Elle revint vers son bien-aimé, et lui présentant la branche qu'elle tenait dans ses mains, elle lui dit avec une émotion profonde et vraie:

— Voici un gage de ma fidélité, Baptiste. Gardez cette branche de lierre, gardez-la en mémoire de moi. Qu'elle vous rappelle nos joies d'enfance, nos espérances, nos amours, et les terribles causes de notre séparation, qui ne sera pas éternelle, car Dieu est juste. Jusqu'à ce que vous soyez revenu, moi je rendrai chaque jour visite à ce lierre auquel je viens d'arracher une branche. Quelle que soit la furie des vents, et quand la terre serait couverte de neige, je ne manquerai pas à la promesse que je vous fais ici.

— Merci, merci, s'écria Baptiste avec effusion, en baisant avec ardeur la main de Julie et en déposant la branche de lierre sur son cœur. Voilà mon talisman, à moi, contre les craintes, contre les ennuis, contre les chagrins, contre les désespoirs, contre la mort... Cela me suffit, une branche de lierre. Avec cela, je braverai tout... Et au retour!... que nous aurons de joie à nous revoir!... Julie.

Il parlait par saccades et avec une éloquence indicible. Il ne put en dire davantage.

— J'attendrai que le sort vous soit moins contraire et que la vérité ait triomphé, dit Julie avec exaltation.

— Et que jamais un autre, plus heureux que moi...

— Jamais, interrompit vivement Julie en mettant sa main sur la bouche de Baptiste, jamais je n'appartiendrai qu'à vous ou à personne.

Ce serment, fait à la face du ciel, et rendu plus solennel encore par le bruit monotone des vagues qui venaient mourir sur la grève, jeta dans l'âme de Baptiste une de ces espérances dont la source est assez féconde pour alimenter une vie entière. Les yeux de Julie, fixés sur ceux de son bien-aimé, rayonnaient et lançaient des éclairs. Sa voix était attachante, et ses paroles, entre-coupées par des soupirs que lui arrachait une émotion brûlante, enivrait le pêcheur. Quelle soirée pouvait être comparée à celle-là? Le silence qui régnait partout autour d'eux avait un certain charme pour ces jeunes gens qui se disaient le dernier adieu peut-être.

Baptiste, sans ajouter un mot, s'éloigna, après avoir encore déposé un baiser sur la main de Julie. Il n'osait embrasser la jeune fille! on est si timide à Cricquebeuf! Tel pêcheur qui brave la tempête, et qui, vingt fois par jour, lutte avec la mort et triomphe d'elle, rougit comme une cerise dès qu'il se trouve en présence de celle qu'il aime. Baptiste ne voulut pas reconduire Julie, de peur de la compromettre, si quelqu'un l'eût rencontrée en sa compagnie. L'amant de Julie était alors l'objet de la réprobation générale du pays. Il partit, le lendemain de grand matin, pour le Havre. A neuf heures, un navire mettait à la voile pour New-York.

La pauvre vieille mère de Baptiste avait bien pleuré! Et Julie, comme elle avait été agitée toute la nuit! Se consolerait-elle jamais?

VII.

Trois années durant, les événements se succédèrent avec une rapidité désespérante à Cricqueboeuf. L'époque de la Terreur avait influé sur le bonheur des pêcheurs. Le bon curé avait été obligé de quitter le pays et d'aller mourir à vingt lieues loin, caché, recueilli dans une maison de riches commerçants.

Pierre Decaux continuait ses travaux de pêche.

Tous les trois mois environ, la vieille mère de Baptiste Langlois recevait une lettre de New-York, que Julie parvenait à lire en cachette.

La jeune fille avait souvent, chez son père, amené la conversation sur Baptiste Langlois; mais Pierre Decaux le regardait toujours comme un misérable, et jurait qu'il ne le reverrait jamais de sa vie.

Cependant, on remarquait sur les traits de Julie les indices certains d'une tristesse profonde. L'espérance allait s'amoindris-

sant pour elle. Elle devint habituellement pâle. Sa vivacité, sa légèreté, sa démarche, n'étaient plus les mêmes. Souvent, on la rencontrait errante sur les bords de la mer, en face de l'île du *Ratier*. Attendait-elle son père qui allait chaque jour à la pêche? Attendait-elle Baptiste Langlois? Personne ne pouvait le dire. Pauvre Julie! Avoir supporté courageusement des tortures du cœur si horribles! avoir conçu tour à tour tant de craintes et tant d'espérances! Rien ne savait distraire la jeune fille du chagrin qui la minait intérieurement. Elle dépérissait à vue d'œil. Ses formes, naguère si charmantes perdaient en partie leur beauté. Oh! combien Pierre Decaux se repentait de ne l'avoir pas donnée pour femme à Baptiste Langlois, le jour même où celui-ci la lui avait demandée! Il y avait là de quoi empoisonner ses vieux jours, car le père de Julie avait des manières brusques et grossières, mais il possédait ce qu'on rencontre presque toujours chez l'homme du peuple, — le cœur. Il prévoyait bien qu'un affreux malheur pouvait résulter de la catastrophe qui avait mis tout Cricquebœuf en émoi.

Chaque jour, aussitôt que tout était en ordre dans la maison de Pierre Decaux, Julie se rendait au lierre de l'église, priant Dieu avec ferveur pour que Dieu daignât la prendre en pitié, et donner à Baptiste la pensée de revenir.

Mais Baptiste ne revenait pas!

Un jour que Julie souffrait plus que d'ordinaire, elle osa avouer positivement à son père que la cause de son mal c'était l'absence de Baptiste Langlois. Jusqu'alors, Pierre Decaux n'avait eu, à cet égard, que des soupçons; dès qu'il fut sûr du fait, il n'écouta plus que son cœur, et, prenant sa fille dans ses bras avec effusion, il lui dit:

— Pauvre Julie! pauvre enfant! je t'ai bien fait souffrir! Oh! je me rappelle une certaine conversation sur le rivage! Elle a dû te briser le cœur. Et puis je n'ai pas voulu croire Baptiste, quand il a protesté de son innocence. J'ai été sans pitié. Peut-être... sans doute, le chevalier de Brian était le vrai coupable...

— Oh! oui, mon père, j'en suis sûre, s'écria Julie avec entraînement et en plaçant sa main sur son cœur, comme pour le prendre à témoin!

— Comment réparer tout cela, Julie?

— Il faut lui écrire, mon père.

— Oui, il faut lui écrire qu'il revienne, que nous l'attendons, qu'il trouvera une femme qui l'aime et un père qui lui tendra les bras, et une vieille mère qui pourra mourir heureuse, après avoir revu son Baptiste.

— Merci, merci, mon père.

Julie embrassa Pierre Decaux avec des transports de joie. Quelques larmes de bonheur coulaient de ses yeux, et son père essuyait aussi les siennes de temps en temps.

On écrivit à Baptiste Langlois. Dès le lendemain, Julie et son père se rendirent au Havre, pour savoir si quelque navire allait mettre bientôt à la voile pour New-York.

En effet, le navire sur lequel s'était embarqué Baptiste, et qui était arrivé au Havre la veille, devait repartir sous huit jours. Pierre Decaux et sa fille allèrent trouver le capitaine. Celui-ci pensait à se rendre à Cricquebœuf. Étonné, Pierre Decaux lui demanda quelle personne il y connaissait.

— Aucune, dit le capitaine. Mais j'ai été chargé par un certain Baptiste Langlois, que j'ai vu avant mon départ, de remettre à Mlle Julie Decaux, de Cricquebœuf, une lettre que voici.

Et le capitaine montrait une lettre sur laquelle Julie s'élança, si l'on peut dire ainsi, en s'écriant:

— C'est pour moi! c'est pour moi!

Elle brisa le cachet. Une petite feuille de lierre tomba à terre. Dès les premiers mots que lut Julie, elle éprouva une commotion nerveuse telle, qu'elle tomba sans connaissance. La femme du capitaine s'empressa de la secourir. Pierre Decaux reprit la lettre et lut:

« Mademoiselle,

« Je vais mourir; avant de quitter la terre, où vous et mon excellente mère me reteniez jusqu'à présent, je vous écris pour vous adresser un éternel adieu. Loin de vous, la vie m'est insupportable... et... au moment où vous recevrez cette lettre, j'aurai cessé de vivre.. .. Gardez ce brin de lierre en mémoire de celui qui vous a tant aimée... Vous vous rappelez?... ce beau soir... où vous me l'avez donné!... Adieu! adieu pour toujours!...

« BAPTISTE. »

Ce fut un coup terrible pour Pierre Decaux, une de ces fatalités qui accablent une âme, même la plus forte. Il ramassa le brin de lierre, et, quand Julie eut repris ses sens, le père et la fille se regardèrent avec une expression de désolation qui ne pourrait être décrite. Ils ne pleuraient point. Les sanglots de Julie oppressaient sa poitrine.

Tout était fini! Ils revinrent à Cricquebœuf.

. . . .

. . . .

Le pêcheur qui m'a conté cette histoire, se promenait alors avec moi. Nous nous trouvions tout justement en face de l'église entourée de ce lierre magnifique, dont il a été parlé plus haut.

— Que sont devenus Pierre Decaux, le bon curé, Julie, et Baptiste Langlois? demandai-je au pêcheur.

— Pierre Decaux est mort très vieux, il y a vingt ans; M. le curé a eu deux successeurs qui n'ont pas été si bons que lui; Baptiste Langlois n'est pas revenu. Il est sans doute mort. Quant à Julie..... regardez cette femme assise près du mur de l'église; elle file..... c'est Julie. Sa gaîté, son bonheur n'ont jamais reparu. Elle a vieilli, plus encore par le chagrin que par l'âge. La pauvre femme pourrait passer la journée bien tranquillement dans la maisonnette que lui a laissée son père; mais non, il lui semblerait qu'elle manque à son serment, si elle ne venait pas s'asseoir près du lierre, depuis le matin jusqu'au soir, travaillant là, y prenant ses repas. Son serment! voilà le seul souvenir qu'elle ait conservé de ses jours de jeunesse.

Je regardai; je vis en effet une femme qui pouvait avoir soixante-quinze ans. Elle était pâle, maigre et décharnée. On l'aurait prise pour un spectre. En la contemplant, je sentis des larmes couler de mes yeux, et je me promis de publier cette lamentable histoire de pêcheurs.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

UN HOMME DE LETTRES INÉDIT.

RAYMOND B... était un tout jeune homme; il avait au plus 20 ans. Depuis sa sortie récente du collége, il s'était jeté tête baissée dans la lecture de la littérature moderne. Cette passion avait établi une grande intimité entre lui et le propriétaire de son cabinet de lecture. Raymond passait chez ce dernier toutes ses soirées, assis familièrement au comptoir, guettant l'arrivée des publications nouvelles et donnant sur tout son avis avec suffisance.

Cependant le père de Raymond le destinait depuis longtemps à la profession d'avocat; mais celui-ci avait jugé d'un seul coup que sa vocation ne l'appelait pas au barreau et que la Providence lui mitonnait quelque part une de ces destinées que l'on pressent mieux qu'on ne les définit. Aussi n'objecta-t-il rien aux intentions de son père, — les vieillards ne comprennent pas ces destinées-là; — mais il laissa croître à tout crin ses cheveux et ses moustaches, comme une protestation muette contre la violence que l'on voulait faire à sa tendance naturelle.

Ce dérangement subit dans les habitudes de son fils donna de l'inquiétude au vieux père, et lui suggéra l'idée que Raymond se livrait en secret à des occupations fort opposées à celles qu'il

eût approuvées. Un soir que celui-ci était allé, comme de coutume, à son cabinet de lecture, M. B... s'avisa donc d'entrer dans la chambre de son héritier présomptif, et d'en dresser l'inventaire. Il ne fut pas longtemps à découvrir au fond d'une armoire, pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, un paquet de bougies déjà à demi consommé, et plusieurs enveloppes de papier qui, ainsi qu'on le reconnaissait facilement à la forme, avaient dû contenir des provisions de la même espèce. De là le judicieux père conclut que son fils employait ses nuits à tout autre chose qu'à dormir, et il voulut découvrir cette autre chose.

Au milieu de la chambre se trouvait un bureau; mais il était fermé à clef. M. B... éprouva quelques scrupules avant de se décider à l'ouvrir; cependant il les surmonta bientôt en songeant à sa qualité de père et à la minorité de son fils; il prit une paire de tenailles et arracha la serrure. A l'instant le bureau fit explosion. M. B... recula de quatre pas.

— Diable, s'écria-t-il, voilà bien du papier!

Puis il s'approcha pour mieux examiner.

— Ah! ah! pensa-t-il, des manuscrits, des romans, des drames!... je l'avais bien prévu!... D'abord voilà une rame de papier blanc qui n'a pas encore servi à Raymond; par conséquent il ne la regrettera pas. Quant à cette rame de papier écrit, il est évident qu'elle ne peut plus lui servir... donc j'emporte le tout.

Ce qu'ayant judicieusement conclu, M. B... plaça le fardeau sous chacun de ses bras, le monta au grenier, et redescendit se coucher.

Enfin Raymond rentra. Il était plus gai que de coutume: il venait de faire à son cabinet de lecture la rencontre d'un journaliste de la capitale, alors en tournée dans la province, et qui lui avait raconté des merveilles sur l'existence que les hommes de lettres menaient à Paris. Il avait donc résolu subitement d'aller tenter le sort, lui aussi, et il revenait tout frétillant faire ses dispositions pour le départ.

— Je ne vais rien dire à mon père, pensa-t-il; il a une idée fixe, et ce n'est pas une idée littéraire. Je partirai sans le prévenir. J'ai à peu près cinq cents francs d'économie; c'est plus qu'il ne me faut pour faire le voyage et attendre la vente de mes premiers romans. Après cela la gloire et la fortune viendront vite, et mon père se consolera sûrement en songeant à ceux de Voltaire et de Racine, deux fameux poètes qui ont fait comme moi.

Tout en faisant ces réflexions, Raymond battait du briquet avec frénésie. Lorsque sa bougie fut allumée, quel ne fut pas son désespoir en voyant que son secret était découvert!

La perte de ses manuscrits lui porta d'abord un coup terrible; cependant, comme il les savait à peu près par cœur, il se consola bien vite, et, plus raffermi que jamais dans sa première résolution, il monta sur-le-champ au grenier pour y prendre sa malle. Les premiers objets qui frappèrent ses yeux furent ses œuvres chéries. Il s'en empara aussitôt et redescendit triomphalement, chargé de son précieux fardeau.

Malheureusement M. B... avait le sommeil léger. Le bruit du pas pesant de Raymond, portant sur son dos les fils de sa pensée, avait réveillé le vieux père, qui apparut soudain sur le seuil.

A la vue de son père en bonnet de nuit et en chemise, Raymond demeura pétrifié.

— Que portez-vous là, Raymond, demanda M. B....

Ici Raymond ne jugea pas à propos de répondre.

— Des rapsodies, des billevesées! ... Vous feriez bien mieux d'étudier votre droit, de vous faire un état honorable, qui vous donnât une position dans le monde!... Allez vous coucher!

Avant de prononcer ces derniers mots, M. B... avait l'intention de faire un long discours à son fils sur la vanité de ses espérances; mais, s'étant aperçu qu'il n'était pas dans la saison où l'on fait des discours en chemise, il avait jugé plus prudent de s'en tenir là. Du reste, il avait exprimé son opinion sur la littérature, et, au pis aller, cela suffisait.

Raymond acheva de descendre l'escalier.

— Ah! des rapsodies! ah! des billevesées! s'écria-t-il une fois qu'il fut dans sa chambre... D'abord les rapsodies sont des chants d'Homère; ce n'est déjà pas tant à dédaigner; quant aux billevesées, lorsque, comme moi, on en a écrit une rame, cela peut bien passer pour du génie ou du moins pour de la fécondité, ce qui en tient souvent lieu ici-bas!

— Etudier mon droit! — Ici Raymond leva les épaules. — Après tout, mon droit c'est d'être un grand homme, si cela me convient; et cela me convient.

— Oh! ajouta-t-il sur un autre ton et en disposant précipitamment ses paquets pour le départ, cela ne peut durer plus longtemps! Je m'abrutis; on ne me comprend pas ici! puisqu'il me faut faire mon chemin malgré mon père, je le ferai; j'ai déjà trois romans, deux drames et six vaudevilles de faits; ma malle est tout à l'heure faite; que diable! quand il reste si peu de chose à faire, ce n'est pas le moment de reculer.

Enfin, ses préparatifs furent bientôt achevés; le jour commençait à poindre, Raymond s'apprêta à partir.

Cependant, au moment de quitter son père, un remords lui serra le cœur. Cette séparation sans adieux lui sembla cruelle; mais, cédant tout à coup à l'irrésistible entraînement de sa destinée, il écrivit une lettre fort expansive, qu'il laissa sur son bureau, chargea sa malle sur ses épaules et passa, sans oser détourner les yeux, le seuil de la maison paternelle.

A son réveil, M. B...fut profondément affligé de la fuite de son fils et du peu de succès de son discours de la veille; il pensa qu'il aurait bien mieux fait de brûler tous les manuscrits. Mais ces regrets étaient superflus, et, en bon père, il se contenta d'écrire à un ancien ami qui exerçait le métier de journaliste à Paris, en le priant de rechercher avec soin son enfant et de le lui renvoyer mort ou vif par tous les moyens possibles, y compris les gendarmes.

A la réception de cette lettre, l'ami demanda avec empressement à son domestique son chapeau et son habit; puis il alla fumer un cigare dans le passage des Panoramas et sur les boulevarts; après quoi, n'ayant pas rencontré Raymond, il rentra et répondit à M. B... qu'il lui avait été impossible de découvrir son fils.

A son arrivée à Paris, la postérité de M. B... s'était bien gardée, en effet, d'aller se promener aux Panoramas ou sur les boulevarts; elle avait bien d'autres préoccupations en tête!

— Voyons, s'était dit Raymond, il ne s'agit pas ici de brûler sa poudre aux moineaux. Si je n'ai pas mon bâton de maréchal dans ma giberne, j'ai du moins un équipage dans mon portefeuille; il ne s'agit que de l'en faire sortir...

Le lendemain, il roula trois manuscrits, en mit un dans chacune des poches de sa redingote, le troisième sous son bras, et, lesté de la sorte, il arpenta à grands pas le pavé de Paris.

M. L*** fut le premier libraire qu'il visita. D'abord il sonna plusieurs fois avant qu'on ne vînt ouvrir; enfin, la porte s'entre-bâilla et une tête encore endormie se présenta devant lui:

— M. L***?

— C'est ici.

— Est-il visible?

— Entrez, je vais voir s'il est levé.

Raymond entra dans une antichambre obscure, autour de laquelle gisaient de nombreux ballots de livres en feuilles. Cette vue le fit tressaillir.

A l'instant une voix enrouée se fit entendre:

— André!

— Monsieur!

— Qui est là?

— C'est un monsieur qui vous demande.

— Ah! prie-le d'attendre.

Alors une autre voix sortit de la chambre voisine.

— André!

— Madame !

— Fais passer ce monsieur dans le salon.

— Oui, Madame.

André fit passer Raymond dans le salon, et l'y laissa debout au milieu de fauteuils encombrés de brochures et de papiers.

— C'est extraordinaire ! pensa Raymond. On dirait une boutique d'épicier.

Enfin, un grand homme maigre entra dans le salon ; il avait un foulard noué autour de la tête, une robe de chambre sur les épaules, et un pantalon de tartan à pieds, emmanché dans des pantoufles de maroquin vert.

— Je vous demande mille pardons, Monsieur, dit le libraire ; mais j'ai une course à faire ce matin..... André !..... de quoi s'agit-il ?

— Monsieur, répondit Raymond, je viens vous offrir un roman.

— Ah ! ah ! asseyez-vous donc.

Raymond promena les yeux autour de lui : il n'y avait pas un seul siége de libre.

— Je vous avouerai, mon cher Monsieur, continua le libraire, que le roman va fort mal dans ce moment ; j'en ai déjà quatre sous presse...

André parut.

— André, reprit M. L***, donne-moi mon pantalon et mes bottes.

Et se retournant vers Raymond.

— Après tout, Monsieur, voyons votre manuscrit.

Raymond, que les premières paroles de l'éditeur avaient atterré, s'empressa de présenter le manuscrit qu'il tenait sous le bras.

— Ceci est un roman gothique ; la scène se passe au treizième siècle ; c'est la conspiration de Jean de Prouda.

— Ah ! .. en combien de volumes ?

— Un seul.

— Un seul ! C'est dommage.

Pendant cette conversation, M. L*** avait quitté son pantalon de tartan, et faisait des efforts inouïs pour mettre ses bottes. Raymond, que ce sans-façon avait désagréablement surpris, le fut bien plus encore en découvrant la maigreur des jambes de l'éditeur.

— Comme l'homme est maigre ! pensa-t-il.

— Eh bien, reprit le libraire, j'éditerai ce roman à vos frais et nous partagerons les bénéfices.

Raymond ouvrit des yeux impossibles.

A ce moment, M. L***, qui passait les jambes de son pantalon, s'appuya familièrement sur l'épaule du jeune homme pour se maintenir en équilibre ; mais celui-ci, loin de se piquer d'une si haute inconvenance, s'y prêta avec la bassesse d'un vil courtisan.

— Oh ! fit-il, ce n'est pas ainsi que je l'entends.

— C'est cependant mon habitude, lorsque j'édite l'ouvrage d'un débutant.

— Mais...

— Rassurez-vous, continua l'éditeur en boutonnant ses bretelles ; vous avez d'autres manuscrits ?

— Certainement ! J'ai, répondit Raymond en tirant un rouleau de papiers des poches de sa redingote, un roman romain sur la mort de César !

— Eh bien, je vous éditerai celui-là à moitié frais... et nous partagerons les bénéfices.

Le nez de Raymond parut fort contrarié.

— Ce marché-là, répondit l'homme de lettres, ne saurait me convenir.

— Voyons, reprit le libraire, résolu à une nouvelle concession ; est-ce que vous n'avez pas autre chose ?

Et s'étant débarrassé du foulard qui lui couvrait la tête, il secoua sa chevelure.

— Pardon, répondit le jeune homme en déployant son troisième manuscrit, j'ai encore un roman de mœurs en deux volumes, intitulé : *l'Adultère*.

— Ah !... eh bien, celui-là, je vous l'éditerai tout entier à mes frais.., et nous partagerons les bénéfices !

— Mais quand me paierez-vous donc ? s'écria Raymond.

— Quand nous aurons fait des bénéfices.

L'homme de lettres hocha la tête.

— Monsieur, balbutia-t-il, je réfléchirai, et dans quelques jours je vous rendrai réponse.

Raymond ramassa d'un air contrit tous ses manuscrits et se retira.

De là, Raymond courut chez plusieurs autres libraires ; mais partout il éprouva des refus. Les uns n'éditaient plus que des livres de piété, les autres se retiraient du commerce. Enfin, le soir, rentré dans son appartement, exténué de fatigue, découragé, crotté, Raymond crut s'apercevoir que le roman était un genre perdu désormais, et qu'il n'avait plus rien à tenter que du côté du théâtre.

Cette fois, il ne voulut agir qu'après mûres réflexions. Il pensa que sa démarche auprès des libraires avait manqué par défaut de prévoyance, et qu'un petit bout de recommandation ne serait peut-être pas inutile auprès des directeurs. Cette théorie était assez bonne, mais elle présentait une difficulté dans la pratique ; il s'agissait en effet de trouver un protecteur.

Dans cette perplexité, Raymond se roula sur lui-même comme un cloporte, et se mit à réfléchir. Il songea bien à s'adresser à quelque auteur dramatique en renom, ou à quelque journaliste influent, voire même à quelque acteur en crédit ; mais ce n'était que déplacer la question, puisqu'il fallait encore une petite recommandation pour obtenir celle de ces gens-là.

Enfin, Raymond se déroula ; il avait une idée !

— J'y suis ! s'écria-t-il. Puisque je ne puis espérer le patronage des hommes, je vais m'adresser aux femmes ! Les actrices ont, dit-on, un endroit fort sensible, et qu'il est facile de toucher ; d'un autre côté, elles ont quelquefois beaucoup d'influence sur leurs directeurs. Abordons les actrices !

Cela dit, il courut à son secrétaire, en retira sa bourse et compta ses écus.

— C'est bien cela ! reprit-il Il me reste environ quatre cents francs ! C'est autant qu'il en faut pour porter le grand coup ; si je le manque... eh bien ! je me brûle la cervelle !

Huit soirs après, Raymond sortait du Gymnase ; il marchait vite et d'un air préoccupé. Enfin, il aperçoit un magasin de bijouterie ; il entre, achète une assez riche parure, la paie comptant, et, s'adressant à l'orfèvre :

— Demain matin, avant dix heures, dit-il, veuillez faire porter cet écrin chez M^lle D..., actrice du Gymnase !

Cela fait, il prend sa course, arrive chez lui tout essoufflé, et, se laissant tomber de son long sur le sopha :

— C'en est fait ! s'écrie-t-il, me voilà sans le sou ! mes vaisseaux sont brûlés ! Désormais il me faut vaincre ou mourir !

Et il alla se coucher.

Le lendemain, à midi, Raymond, splendide et rayonnant, se présenta à la porte de M^lle D... Une femme de chambre vint lui ouvrir,

— M^lle D..., demanda-t-il ?

— Elle est encore couchée, Monsieur, mais c'est égal, votre nom ?

— Raymond B...

— Passez au salon, Monsieur ; je vais voir si Madame peut vous recevoir.

Raymond entra dans un petit salon coquettement meublé, et attendit dans les angoisses inexprimables. Tout à coup il entendit le colloque suivant :

— Comment dites-vous, Thérèse ?

— M. Raymond B... Madame.

— Raymond B.... ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je ne connais pas ce Monsieur : je ne l'ai jamais vu ici.

— Dites-lui que je ne suis pas visible.

Raymond tressaillit jusqu'au fond de ses entrailles.

— Allons, pensa-t-il, il me faudra mourir:

Mais le colloque recommença :

— Thérèse !

— Madame.

— Tenez, j'y pense, faites-le entrer.

A ces mots, tout le corps de Raymond vibra comme une corde de harpe ; je crois même qu'il rendit un son.

La femme de chambre étant venue le prévenir, il pénétra dans le sanctuaire.

— Madame, dit-il, vous avez dû recevoir ce matin une assez modeste parure : pardonnez-moi d'être venu vous l'offrir moi-même en reconnaissance du plaisir que vous m'avez fait hier soir au théâtre.

— Ah ! c'est vous, répondit l'actrice... je vous remercie beaucoup, Monsieur ; votre hommage ne pouvait venir plus à point.

— Comment donc cela, Madame ?

— Je quitte le Gymnase aujourd'hui même.

— Oh ! fit Raymond en devenant tomate subitement.

— Mon Dieu, oui ! j'ai eu hier des difficultés avec mon directeur ; je lui ai envoyé ce matin ma démission qu'il accepte.

— Oh ! refit Raymond.

— Du reste, je n'en suis pas fâchée, je vous jure ; je ne connais pas de profession plus pénible que la nôtre.

— Ah!

— Sans doute. Aujourd'hui l'art est perdu en France, Monsieur; le goût du public est dépravé; nous n'avons plus de parterre, les Bédouins et les éléphants nous ont tués !

— Mais, reprit Raymond qui ne perdait pas de vue ses moutons, vous allez sans doute entrer à quelque nouveau théâtre ?

— Moi ? oh ! non... Je suis très fatiguée ; j'ai beaucoup joué cet hiver, et j'ai besoin de repos.

— Ah !

En ce moment la femme de chambre vint annoncer une visite. Raymond se leva, salua et sortit ; mais il était désespéré.

— Je suis perdu ! s'écria-t-il en rentrant chez lui, je suis perdu! Que faire maintenant ? Le roman ne va plus ! il paraît que le théâtre ne va pas davantage... il me reste bien encore le journal ; mais comment pénétrer dans une enceinte aussi bien gardée !... D'ailleurs je suis ruiné !... J'avais promis de me brûler la cervelle ; eh bien ! je me la brûlerai !... Mourir un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'est-ce que cela fait ?

Comme cela ne faisait rien, en effet, Raymond se promena à grands pas dans la chambre; tout à coup il s'arrêta :

— Mais j'y pense, dit-il ; j'ai connu autrefois un ami de mon père, qui, depuis, est venu ici pour écrire dans les journaux. Si j'allais le trouver ! Parbleu, que je suis bête ! Je devais y penser plus tôt ! Il fallait commencer par là !

Aussitôt il prit son chapeau et se rendit chez l'ami de son père.

— Tiens, s'écria le journaliste étonné, vous voilà, vous !

— Eh ! mon Dieu, oui, Monsieur ! je suis venu faire de la littérature à Paris, et je vous demande votre patronage pour entrer dans quelque journal.

— Parbleu, vous tombez bien ! j'ai un de mes amis qui fonde en ce moment une revue, et je vais vous présenter à lui comme rédacteur en chef.

— Ah ! Monsieur, que je vous remercie !

— Ce n'est pas la peine. Mais, à propos, Monsieur votre père ne veut donc plus faire de vous un avocat ?

— Oh ! non ; je l'ai fait changer d'avis ; vous comprenez que je n'ai pas eu de peine ; entre la littérature et le barreau mon père ne pouvait hésiter !

— Certainement ! eh bien ! Raymond, ne perdons pas de temps votre place pourrait être donnée à un autre ; partons de suite.

— Oui, partons.

— Mon ami est en ce moment à Chartres, où il recrute des actionnaires ; nous allons prendre la voiture et nous le rencontrerons cette nuit.

— Ah ! il est à Chartres ? Eh bien, allons à Chartres ; cela m'est égal ; j'irais au diable, voyez-vous, plutôt que de ne pas parvenir !

Aussitôt le journaliste s'habilla, et ils sortirent. Arrivés au bureau des messageries, il arrêta deux places, et, la voiture étant attelée, ils y montèrent.

Pendant le voyage, Raymond, comme on le pense bien, développa longuement ses projets et ses espérances. Son compagnon l'écoutait avec une grande complaisance, et, loin de le dissuader de sa résolution, l'y encourageait par un sourire sur le sens duquel il n'y avait pas à se méprendre.

Enfin, ils arrivèrent au relai qui précède Chartres. Pendant qu'on changeait de chevaux, le journaliste descendit sous un prétexte et causa quelque temps avec le conducteur. Puis la diligence étant prête à se remettre en route :

— Eh bien, vous ne remontez pas, dit Raymond en se penchant à la portière?

— Mon Dieu, non, mon cher Raymond, je retourne à Paris. Rappelez-moi bien au souvenir de M. votre père ; dites-lui de ne pas s'inquiéter des petites dettes que vous avez pu laisser à votre hôtel, et demandez-lui s'il trouve que je me sois bien acquitté de sa commission.

Raymond, indigné, allait répondre : mais la diligence partit au galop. Il faisait nuit, il n'avait pas un denier dans sa poche ; force lui fut donc, bon gré mal gré, de dire un éternel adieu à ses manuscrits et à sa destinée.

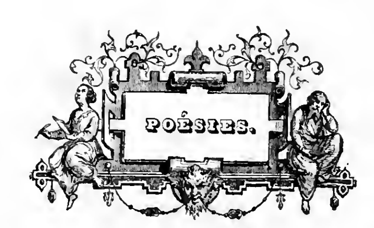
Douze heures après, il était dans sa famille.

Aujourd'hui, Raymond est un des bons avocats de sa province.

Néanmoins, il continue parfois à se titrer *homme de lettres* ; mais alors M. B... se frotte les mains d'un air goguenard, et ne manque jamais d'ajouter entre les dents :

Inédit !

Hipp. ÉTIENNEZ.



Passage des Princes à Libourne, le 4 Août.

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE DUC D'AUMALE.

D'où partent ces clameurs ? Quels sont ces bruits de guerre?
Pourquoi tous ces fourgons, ces hommes, ces chevaux ?
Ces bronzes où dort le tonnerre,
Et ces tambours, et ces drapeaux ?

Voici les fantassins aux légères tuniques,
Le train aux pas pesant, aux formes athlétiques,
Et les rouges lanciers, et les brillans chasseurs,
Les hussards chamarrés aux pelisses flottantes,
Le génie escorté d'instrumens et de tentes,
Et sur leurs lourds saffûts les adroits artilleurs.

Où vont ces vaillantes cohortes?
Quel danger nous menace ? Assiége-t-on nos portes ?

De tant de bruits confus les échos sont troublés :
Le Barbare accourt-il de la rive lointaine ?
Sommes-nous revenus au temps où l'Aquitaine
Subissait le joug de l'Anglais ?

Non, non ! jamais la paix ne fut plus florissante ;
Cette armée aux longs flots, qui semble menaçante,
Va, pour des carrousels, se déployer demain ;
Ces canons, ces mortiers, dévorantes machines,
Ne laisseront pas de ruines,
Et vainqueurs et vaincus se donneront la main.

Quel chef doit diriger ces travaux héroïques !
Essais intelligens, manœuvres théoriques,
D'où, pour chaque soldat, l'enseignement ressort ?
Quel chef ? Est-il habile en l'art de la bataille ?
A-t-il bien l'œil qui voit, avec le bras qui taille ?
Et la tête qui pense et lutte avec le sort ?

C'est un prince français à la bouillante audace,
Dont la devise dit que « *jamais de sa race*
Personne encor ne recula ! »
Du soleil africain son front porte le hâle ;
Il est grand, généreux..... Saluons ! — C'est d'Aumale !
C'est le héros de la Smahla !

La Smahla ! brillante épopée
Qu'avec la pointe d'une épée
Sur le marbre il faudrait graver.
En vivantes couleurs la toile te retrace,
Noble exploit ; mais le temps efface,
Le burin sait mieux le braver.

C'est d'Aumale ! Il est là, dans nos murs il pénètre ;
Que les vifs sentimens que son nom seul fait naître
Eclatent en mille bravos ;
Qu'à son aspect tout prenne un air riant de fête,
Comme au jour où Paris le vit passer en tête
D'une légion de héros !

Ce jour-là ce n'étaient que têtes découvertes,
Qu'enfans battant des mains parmi les branches vertes,
Qu'espérance et bonheur !... Spectacle solennel !
Soudain, pressant les flancs de sa jument numide,
Lui, s'élance et s'en vient, le regard tout humide,
Tomber sur le sein maternel.

Prince, vous inspirez ici même allégresse,
Mêmes transports et mêmes vœux ;
L'astre qui brunit nos cheveux,
Dans nos cœurs, pour vous, mon Altesse,
Allume les plus tendres feux.

Venez, déjà le sol, comme un jour de bataille,
En vous sentant marcher d'un noble orgueil tressaille ;
Venez, de vos bontés les fécondans effets
Feront germer l'espoir jusqu'aux Landes désertes,
Car dans vos mains toujours ouvertes
On sait que le malheur peut puiser des bienfaits.

A votre frère aîné, martyr que chacun pleure,
Chêne au tronc vigoureux, qu'un jour, en moins d'une heure,
Le destin foudroyait entre ses rameaux verts,
A votre frère aîné, venu sur notre rive,
Jadis, de vœux ardens interprète naïve,
Ma muse adressa quelques vers.

Laissez-moi comme à lui vous offrir mon hommage,
Humble tribut d'un cœur aimant :
Prince, vous entendrez de plus brillant langage,
Vous ne trouverez pas un plus dur dévoûment.

J.-F.-L. TRONCHE.

Libourne, Août 1843.

L'OIE QUI VEND SES PLUMES.

Une oie ayant appris, par la rumeur publique,
Que, du Gange au Pérou, du Cap à la Baltique,
Des plumes de son aile on faisait grand débit,
Voulant pour elle seule avoir tout le profit,
Se mit à voyager et courir la pratique.
Elle alla tout d'abord droit chez la Vérité,
Et crut se mettre sur la voie
D'un siècle d'abondance et de prospérité.
Elle raisonnait comme une oie ;
Et la pauvre divinité
Eut bientôt rabattu sa joie.
« A mes discours, dit-elle, on met fort peu de prix.
« On parle encore de ma gloire ;
« Mais on lit peu ce que j'écris,
« Et bien des gens, sans moi, font même de l'histoire.
« Si quelques grains de mil... » La marchande, à ces mots,
Dédaigne de répondre ; et, lui tournant le dos,
Chez la Raison, trottinant, se transporte.
La Raison se mourait, et les fous et les sots
Aux médecins avaient fermé sa porte.
Chez le Bon Goût elle eut accès.
Mais ce Dieu du grand siècle avait peu de succès.
Trois banqueroutes de libraires,
Quatre refus au Théâtre-Français
A faire prose ou vers ne l'encourageaient guères.
« Va chez la Nouveauté, dit-il, tu reviendras. »
Le conseil était bon à suivre ;
Elle y courut, car enfin il faut vivre,
Et la gent porte-plume aime les bons repas.
La Nouveauté menait joyeuse vie ;
Sous les lambris dorés d'un hôtel élégant,
Dans un salon coquet, étincelant,
Elle avait à souper sa mère Fantaisie,
L'Extravagance et la Bizarrerie,
Le Sans-Façon et le Faux-Goût ;
La Curiosité, sa plus fidèle amie,
Le diable, enfin, qui se fourrait partout.
Mon oie y fut reçue et longuement fêtée.
Elle y trouva des chalands à foison.
On lui servit sur un plat du Japon
La plus succulente pâtée.
La vogue s'en mêla. La publique faveur.
De ses plumes bientôt eut doublé la valeur.
Le prix en fut triplé par une compagnie
Exploitant, à gros intérêts,
Sous la raison : Mensonge et Calomnie,
Une fabrique de pamphlets.
A ses chalands, plus tard, se joignant le Scandale,
Elle eut des colliers d'ambre et d'agate et d'opale ;
Et l'Esprit de parti, ce patron sans pareil,
Ne lui permit enfin de manger et de boire
Que sur de beaux tapis, sous des cages d'ivoire,
Et dans une auge de vermeil.
La Mort vint cependant mettre un terme à ses joies,
C'est le destin commun des hommes et des oies ;
La mienne se souvint, en ce jour de douleur,
Qu'un avis du Bon-Goût avait fait son bonheur ;

Et sa gratitude posthume
Lui légua sa dernière plume.
Ce fut la seule, hélas! que le grand justicier,
Le temps fit consacrer au temple de mémoire.
Les autres, ne laissant ni souvenir ni gloire,
Avaient pourri sur un fumier.

VIENNET.

LES DEUX ALMANACHS.

FABLE.

Un almanach de l'an passé
Étant sur un bureau côte à côte placé
Près d'un almanach de l'année,
Lui disait: « cher voisin, quel crime ai-je donc fait,
» Qu'on ait si brusquement changé ma destinée?
» Mon maître à chaque instant m'ouvrait, me consultait,
» Et maintenant ma basane fanée
» A la poussière, aux vers demeure abandonnée,
» Tandis que le capricieux
» Semble avoir pour toi seul et des mains et des yeux. »
L'autre almanach, tout frais doré sur tranche,
Lui répondit: « Mon pauvre ami,
» Tu n'es plus de ce temps et le tien est fini.
» Quand nous en sommes au dimanche,
» Tu n'es encor qu'au samedi.
» Ne t'en prends qu'à ton millésime.
» Si, grâce au mien, je suis ce que tu fus,
» J'aurai mon tour, et mon seul crime
» Sera d'avoir compté douze lunes de plus. »

Ainsi tout passe et change en ce monde fragile.
N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.
Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile;
Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amans trahis, beautés passées,
Vous êtes de vieux almanachs.

VIENNET, de l'Académie français.

MADELEINE.

Ballade écrite sur papier rose.

A Madame ******

Dis-moi, quand tu vas, Madeleine,
Dans la plaine,
Que tu reviens ta robe pleine
Des fleurs du vallon embaumé;
Si parmi les bluets, les roses
Que tu poses
A ton front charmant, tu disposes,
D'une fleur pour ton bien-aimé.

Dis-moi, quand sous tes cils de soie,
Où se noie
Ton œil d'azur rempli de joie,
Un vif éclair s'est allumé,
Si le feu de chaque étincelle,
Qui ruiselle
Comme un rayon des cieux, recèle
Un regard pour ton bien-aimé;

Quand tu vas, dans notre chapelle
Où t'appelle
La cloche sainte en sa tourelle,
Prier près d'un cierge enflammé,
Et mettre aux pieds de la madone
Ta couronne,
Si, dans l'oraison, ton cœur donne
Un seul vœu pour ton bien aimé;

Quand tu quittes, sous la feuillée,
La veillée,
Et qu'en ton lit, déshabillée,
Tu laisses ton rideau fermé,
S'il est, dans le songe d'ivresse
Qui caresse
Dans ton sommeil ta blonde tresse,
Un rêve pour ton bien-aimée;

Quand de tes dents l'émail humide
Luit rapide,
Qu'aux plis de ta bouche timide
Le rire passe parfumé,
S'il est, à ta bouche vermeille
Si pareille,
A la rose ou glane l'abeille,
Un baiser pour ton bien-aimé.

(*Courrier d'Afrique*).

OPÉRA: Le Diable à Quatre. — OPÉRA-COMIQUE: Le Ménétrier. — PALAIS-ROYAL: Brancas le Rêveur. — VARIÉTÉ: Madame Panache. — AMBIGU-COMIQUE: Paris et la Banlieue. — Chronique Littéraire.

Le sujet du *Diable à Quatre* est connu; MM. de Leuven et Mazilier n'ont fait d'autres changements à l'opéra de Sedaine que de mettre un vannier à la place du savetier. On assure, a dit Odry à ce sujet, que c'est là le résultat d'une inspiration qui date de loin, que, depuis longtemps déjà les premiers sujets de la danse et du chant s'étaient entendus pour bannir de la scène la *forme* et l'*alene*.

Et maintenant que dira la corporation des savetiers? de quel œil verra-t-elle cette humiliante substitution? C'est là la question, question brûlante s'il en fut. Pour moi, je le dis sincèrement et la main sur la conscience, je ne suis pas savetier; mais, si je l'étais, après un trait pareil, le foyer de l'Opéra ne me reverrait de sa vie.

Or, la princesse Polinski est une femme dont le principal défaut est de s'emporter avec une extrême facilité et de rien ménager quand elle est en colère. Dans un de ses accès de fureur, elle brise le violon d'un

pauvre ménétrier qui n'est pas si ménétrier qu'il en a l'air, car, d'un coup de baguette, il transporte la princesse dans la demeure de Mazourka, la vannière, et la couvre de ses habits rustiques, en même temps qu'il met Mazourka aux lieu et place de la princesse.

Vous concevez la colère de la princesse à son réveil et les scènes amusantes qui naissent entre elle et le vannier. Celui-ci, bien convaincu qu'il a affaire à sa femme, et ne comprenant rien à ses airs de hauteur, finit par employer, pour la rappeler à la raison, l'argument dont il a souvent éprouvé l'efficacité, c'est-à-dire une bonne baguette d'un osier souple et flexible. D'abord, indignée de ces façons un peu cavalières, la princesse, qui n'est pas la plus forte, comprend la nécessité de céder et de se rendre agréable, et en peu de temps son caractère devient tout à fait gracieux et accommodant.

Une autre comédie se passe chez le prince Polinski; on veut faire l'éducation de Mazourka et l'on commence par la danse, afin de lui donner la grâce et l'élégance dont elle manque essentiellement. D'abord elle n'y comprend rien, elle est gauche et maladroite; mais enfin, comme elle se nomme Carlotta Grisi, les choses ne tardent pas à changer de face, et la voilà qui danse ou plutôt qui voltige comme un colibri.

Impossible de rien imaginer de plus délicieux: aussi a-t-on applaudi à tout rompre. M^lle^ Maria a eu aussi sa bonne part de bravos, et on peut dire qu'elle les a conquis à la pointe de l'orteil; comme danseuse et comme mime, elle a été incomparable.

Petipa et M^lle^ Dumilâtre méritent aussi de grands éloges.

La musique de M. Ad. Adam est brillante, pleine de grâce et d'imagination.

Quant aux décors, nous en dirons ce qu'on en dit toujours, et toujours avec raison, jamais l'Opéra n'a été aussi prodigue de magnificences

— Le ménétrier se nomme Urbain et habite le Tyrol, sans doute afin de nous procurer de charmans décors et de gracieux costumes. Urbain aime Thérèse, pauvre orpheline qu'on trouva abandonnée dans le village à l'âge de 4 ans, et qu'il adopta, quoique lui-même alors ne fût guère qu'un enfant, car il avait 14 ans. De son côté elle s'est senti e un vif penchant pour le jeune homme, et ils viennent de s'avouer leur amour, lorsqu'arrive le major Krifkraffen, avec ordre d'enrôler sous le drapeau autrichien tous les jeunes Tyroliens. Vous jugez du désespoir d'Urbain d'abord il faut quitter Thérèse, renoncer à devenir son mari, puis il faut servir l'Autriche, et le jeune ménétrier, qui donnerait sa vie pour délivrer son pays du joug de l'etranger, se révolte à cette pensée Il est vrai que le gouvernement autrichien laisse aux jeunes Tyroliens la faculté de rester dans leur pays moyennant trente florins; mais Urbain est pauvre, où trouvera-t-il une pareille somme? Ne vous désolez pas, lui dit Lisbeth, amie de Thérèse, et servante à l'auberge de l'Aigle-Noir, je connais de grands personnages, qui, j'en suis sûre, seront assez généreux pour vous prêter cette somme. Urbain est enchanté, il ne voit plus d'obstacle à son mariage; mais sa joie est bientôt troublée, et voici bien un autre empêchement, il reçoit une lettre qui lui apprend que Thérèse est sa sœur et la fille d'un grand personnage, jadis aimé de la mère d'Urbain. Il lui est enjoint de la remettre aux mains de celui qui lui rapportera la moitié de l'anneau, dont l'autre moitié est renfermée dans la lettre.

Mais vous savez par expérience qu'au théâtre, deux jeunes gens ne s'aiment jamais impunément, et qu'il ne faut jamais s'effrayer des obstacles qui ont l'air de vouloir entraver le mariage final; vous devinez qu'il se cache là dessous quelque mystère dont l'explication rétablira les choses à la satisfaction générale. En effet, Thérèse n'est pas la sœur d'Urbain, et la lettre remise au jeune ménétrier est une invention de Gedéon, étudiant émérite, chassé de toutes les universités d'Allemagne pour l'extrême facilité de s'endetter où l'entraine une organisation puissante, et pourtant nullement exceptionnelle. Dans la poche d'un habit d'officier qu'il a trouvé sur le grand chemin, Gédéon découvre une note ainsi conçue: «S'emparer d'un personnage mystérieux couvert d'un manteau vert, d'un large chapeau orné d'une plume noire, découvrir la retraite d'une jeune fille qui passe pour orpheline et a des relations secrètes avec l'homme au manteau brun; remettre deux cents florins à celui qui la livrera.»

Ces deux cents florins ont tenté la misère de l'étudiant Gédéon, qui ayant appris que Thérèse était orpheline, a imaginé la ruse qu'on vient de voir, et qui réussit parfaitement, car à peine a-t il montré sa mission et le succès qui l'a couronnée au major Krifkraffen, auquel il se donne pour le colonel Frakkenbourg, que celui-ci lui compte les deux cents florins avec des transports de joie. Cette joie excessive et les rêves de grandeur que le major bâtit sur cette capture donnent à réfléchir à Gédéon, et lui font regretter de tirer un si mince bénéfice d'un si beau succès. Cependant il a reçu les deux cents florins, il faut livrer la jeune fille; notre étudiant sort d'embarras en désignant au major la servante Lisbeth. Le major s'en empare, ainsi que de son manteau vert, sous lequel se cache Urbain pour sauver le chef de l'insurrection tyrolienne. Ce chef, échappé ainsi aux Autrichiens, les mène un tel train que bientôt il ne leur reste plus qu'une forteresse dans laquelle ils sont assiégés et réduits à la dernière extrémité. Il ne leur reste plus qu'à se rendre, mais au moment où le comte Rodolphe d'Altenbourg, le mystérieux manteau brun, se croit assuré du succès, le major Krifkraffen, envoyé en parlementaire, vient lui signifier qu'à la première attaque des Tyroliens la garnison autrichienne se verra dans la fâcheuse nécessité de mettre à mort la duchesse du Tyrol. Le comte est désespéré, mais Gédéon se met à rire au nez du major, et lui apprend que pour toute duchesse il ne lui a livré qu'une servante d'auberge. Krifkraffen exprime sa fureur, et le comte fait ses réflexions, ce qui donne lieu à un excellent trio, puis Gédéon, l'étudiant, montrant Thérèse, le manteau de pourpre sur l'épaule et la couronne en tête: voilà la duchesse. Vous êtes pris au piège, dit alors le comte au major; mais, je ne veux pas abuser de mes avantages, vous quitterez la citadelle avec armes et bagages, et rendez-nous cette pauvre servante, qui ne vous est bonne à rien. Le major s'en va et revient avec Lisbeth, trop heureux d'en être quitte à ce prix; mais alors nouveau désappointement, c'est bien réellement cette Lisbeth qui est la duchesse du Tyrol, il n'y a pas à en douter, le comte la présente à ses sujets qui la saluent avec transport. Ce que voyant Gédéon, qui n'a plus intérêt à cacher la vérité, avoue à Urbain la ruse qu'il a employée pour lui enlever Thérèse, et l'heureux ménétrier épouse sa charmante pupille.

Nous n'avons remarqué dans ce livret ni la clarté, ni l'intérêt qui distinguent ordinairement les pièces de M. Scribe, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit fait avec beaucoup d'art, et ne renferme des situations originales et tout-à-fait favorables au compositeur.

Quant à la musique de M. Labarre, nous ne lui avons trouvé ni cette franchise, ni cette originalité, ni ce jet facile que nous étions en droit d'attendre d'un homme qui a produit tant et de si heureux motifs. Dans ces trois actes il n'y a que quatre morceaux remarquables, deux chœurs, l'un au troisième acte, l'autre au commencement du deuxième, lequel a été très justement bissé; les couplets du major Krifkraffen, et le trio dont nous avons déjà parlé entre le major, Gédéon et le comte. Quant au reste, il y a du travail, trop de travail même, car tout cela nous a paru terriblement torturé, mais c'est tout.

Henry a fait du major une figure tout-à-fait bouffonne et réjouissante.

Pour ceux qui l'aiment, le timbre aigu de M^lle^ Larvoye a fait merveille; pour mon compte, quand j'entends cette voix là, il me semble manger des groseilles vertes. Chollet mérite beaucoup d'éloges pour la manière dont il a joué le personnage de Gédéon, et Macker doit comprendre que comme chanteur et comme comédien, les situations fortes et la musique dramatique ne sont pas son fait; lui si charmant dans le *Maçon*, le *Déserteur*, *Wallace*, nous avions peine à le reconnaître. C'est une erreur; qui n'en commet pas?

Les décors sont charmans, la mise en scène irréprochable.

— Voulez-vous passer deux soirées agréables? allez voir *Brancas le rêveur* au Palais Royal, et évitez M. *Panache* des Variétés.

— Voilà ce que c'est que *Paris et la Banlieue*:

M. le comte de Chamarins est un excellent vieillard qui serait très heureux s'il n'était affligé d'un caractère mélancolique et d'une gouvernante impérieuse. Autant vous dire tout de suite comment lui sont venues ces deux infirmités, au lieu de vous faire languir jusqu'à la fin, comme nous en aurions le droit; la mélancolie du comte provient d'un remords: jeune il a séduit une jeune fille qui, se voyant ensuite abandonnée et ne voulant pas survivre à son honneur, s'est jetée à l'eau avec son enfant; quant à la gouvernante, c'est précisément cette même

eune fille qui, échappée par miracle à la mort qu'elle cherchait, vient au bout de vingt ans s'établir chez son séducteur, qui ne reconnait pas ses traits altérés par le temps et la souffrance, et y introduit ses trois neveux, dans l'intention d'accaparer à leur profit l'immense fortune du comte de Clamarins, c'est là sa vengeance. En effet, tout semble concourir au succès de ses desseins; le comte, faible et esclave des milles douceurs dont elle sait l'entourer, courbe la tête sous sa domination; elle le régente comme un écolier et va jusqu'à lui faire avouer qu'il exige l'éloignement de sa nièce, témoin fâcheux pour Mme Renaud, tandis que le vieillard donnerait au contraire tout au monde pour garder cette jeune fille près de lui. C'est même là le sujet d'une vraie, d'une excellente scène de comédie, qui semble tombée par mégarde dans ce fouillis d'absurdités et d'invraisemblances. Mais, tout en obéissant, le vieillard se tient sur ses gardes et, pour mettre sa fortune à l'abri, il la confie tout entière à un vieux et fidèle serviteur qui l'emporte dans une énorme valise pour plus de commodité. Pour en finir avec cette valise qui contient un portefeuille gonflé de millions et que le bonhomme Rémy a soin de traîner partout avec lui, disons de suite qu'elle éprouve les destinées les plus diverses, que du premier jusqu'au dernier tableau elle est prise et reprise, perdue et retrouvée, volée et restituée au moins vingt fois. Revenons à Mme Renaud; voici que tout à coup la digne femme voit rompre dans ses mains la trame qu'elle a si laborieusement ourdie; le comte vient de recouvrer un fils qu'il croyait mort. Le cas est critique, comment se tirer de là? Après y avoir réfléchi un instant : Holà, mes neveux! s'écrie Mme Renaud. Les trois chenapans arrivent. Vous avez tous les vices, leur dit-elle avec une noble franchise. — Ah! ma tante!... — Je vous connais, vous avez tous les vices, eh bien! tâchez qu'une fois au moins ils vous soient bons à quelque chose; le comte a un fils, il vient de le retrouver, mais la force de l'émotion a avancé ses jours; les médecins l'ont condamné, dans vingt-quatre heures il sera mort : eh bien! emparez-vous de ce jeune homme, conduisez-le partout, dans les bals, dans les théâtres, dans les orgies, enfin ne le quittez pas d'une seconde, il y va de votre fortune; s'il revoit le comte vous êtes ruinés.

Nos trois gredins s'emparent aussitôt du naïf jeune homme, qui, croyant aveuglément à leurs protestations d'amitié, se jette tête baissée dans tous les piéges qu'ils lui tendent, et parcourt successivement avec eux les coulisses du théâtre de Pantin, où nous voyons Laurent en amour, et Hortense Jouve, en danseuse, deux caricatures, puis à la foire de Grenelle, au moulin de Charenton, à la barrière du Maine, aux eaux de Saint-Cloud, aux bois de Vincennes et aux Champs-Élysées. Partout le vertueux Frédéric échappe à leurs embûches, partout Rémy, l'excellent serviteur, arrive toujours trop tard pour le joindre et toujours juste à point pour perdre ou retrouver sa valise, car c'est à quoi se borne son occupation dans tout le cours de la pièce. Enfin il le rattrape pourtant au moment où l'un des neveux de Mme Renaud allait lui brûler la cervelle dans le bois de Vincennes. Rémy veut calmer ces messieurs, impossible, il obtient seulement de leur magnanimité qu'un duel sera substitué à l'assassinat. Les conditions du combat réglées, les deux adversaires marchent l'un sur l'autre; Frédéric tire le premier et passe à côté. Alors le neveu Renaud profitant de son droit, va anéantir la race des Clamarins, lorsque arrive Mme Renaud qui repousse l'arme homicide. Tu ne le tueras pas, c'est mon fils. De même que la mère, l'enfant avait été miraculeusement soustrait à la mort, sans que celle-ci en eût connaissance. Puis, ma foi! le comte épouse cette bonne Mme Renaud, Frédéric épouse la jeune première, Mlle Lucie, et nous jouissons d'une illumination aux Champs-Élysées.

Les décors sont d'une extrême richesse et d'une grande vérité; nous citerons particulièrement les eaux de Saint-Cloud.

Mme Guyon a joué avec un talent remarquable le rôle de Mme Renaud, tout-à-fait en dehors de ses habitudes; c'est une création vraie, consciencieuse, et qui lui fait le plus grand honneur. Cette artiste a, comme Frédérick, une certaine façon de dire qui donne un certain sens énergique et profond aux phrases les plus flasques et les plus creuses. Nous lui conseillerons cependant de brusquer un peu moins son geste et son débit.

Félicitons M. Ernest d'avoir évité l'emphase et l'exagération qui trop souvent gâtent ses qualités, il est très bien dans M. de Clamarins.

Laurent a fait de Groseillon une caricature des plus amusantes; c'est l'Alcide Tousez des boulevards.

Les autres rôles sont peu importants.

Le Pitit Poucet. Curieux de revoir cette charmante petite histoire qui me causa de si vives émotions, il y a de cela quelques vingt ans, je suis allé chez M. Comte entendre mugir les sept ogres. Je me suis trouvé là en compagnie d'une douzaine de lauréats dont l'esprit mûri par l'étude paraissait comprendre très nettement la distance qui sépare les Catilinaires du petit Poucet; il va sans dire que, dans cette comparaison, Cicéron n'avait pas l'avantage. Le parterre et l'orchestre étaient peuplés de petites têtes blondes et brunes, immobiles et recueillies tant que le rideau était levé, agitées d'un mouvement perpétuel dès qu'il tombait.

Nous avons eu d'abord un *Homme de Carentan*, vaudeville de M. Poujol, auteur de *l'Homme gris*, des *deux Forçats*, et de beaucoup d'autres pièces, qui, jadis eurent le plus grand succès. Cet homme de Carentan, se nomme Renaud, il est marchand de bestiaux, et possède toute l'élégance de formes et de langage attachée à sa profession. Il vient de Lisieux pour épouser Mlle Héloïse Rubel. Dans le même hôtel descend un autre bourgeois, celui-là, jeune, joli garçon, militaire et galant, dont le but plus modeste se borne uniquement à tirer quelques pintes de sang au fils du maire de Lisieux. Ce simple et bon jeune homme prend aussi le nom de Renaud de Carentan, ce qui donne lieu aux quiproquos les plus intéressants. Enfin tout s'explique; le jeune homme avait caché son nom parce qu'il était loin de son régiment sans permission; alors le vrai, le seul Renaud étant bien duement constaté, on le met immédiatement à la porte, tandis que l'imposteur devient l'époux de la charmante Héloïse.

Il y a de l'esprit et beaucoup de gaîté dans ce vaudeville.

Nous avons remarqué là une jeune fille appelée certainement à passer bientôt sur une scène plus élevée; Mlle Clémence, qui remplit le rôle peu important d'Héloïse, est une jeune personne d'une taille élégante, d'une voix sonore et sympathique, et dont la physionomie pleine de finesse révèle une vive intelligence, bref, tout ce qu'il faut pour devenir une charmante amoureuse; il ne lui manque que ce qui ne s'acquiert qu'à force d'étude et d'expérience. Courage donc, Mlle Clémence, travaillez, travaillez beaucoup et vous arriverez.

Quant aux sept ogres, c'est l'histoire du petit Poucet, et sans flatterie, ami lecteur, je vous crois trop versé dans la haute littérature pour juger à propos de vous en donner l'analyse. Je vous dirai seulement que le rôle du petit Poucet est rempli avec un rare talent par une toute petite fille du nom de Victorine, et qu'outre cet attrait la pièce se distingue par de fort beaux décors.

Une autre particularité vraiment extraordinaire, c'est la maigreur phénoménale de la femme de l'ogre Kalamaïka. Comme j'ai toujours eu la manie de supposer un but aux auteurs dans ce qu'ils font, je me suis demandé pourquoi M. d'Alley avait choisi cette femme maigre pour en faire la femme de l'ogre, et, après y avoir long-temps réfléchi, j'ai fini par trouver à ma question une solution assez satisfaisante. Il est de notoriété publique que l'ogre aime la chair fraiche, il n'y a pas un enfant de quatre ans qui ne sache cela; or, lui donner une femme d'une riche carnation était une absurdité, puisque la malheureuse eût été dévorée en un clin-d'œil; lui adjoindre une compagne dont la chair ne fût pas fraiche, c'était mieux et d'une exécution facile; mais lui donner une femme sans chair, c'est un trait de génie digne de Shakespeare.

Chronique Littéraire.

Le magnifique drame de l'Ambigu est dû à quatre collaborateurs, dont chacun a fourni sa part ainsi qu'il suit, selon la nature de son talent.

M. Hostein, régisseur, trouve le titre, *Paris et la Banlieue*; mais, déjà épuisé par cet effort, il appelle à son aide MM. Dennery, Clairville et Grangé, et leur propose de charpenter et d'habiller en drame l'idée qui vient de jaillir de sa brûlante imagination. Ces messieurs acceptent : moi, je me charge des couplets, dit M. Clairville, et moi du dialogue, dit M. Grangé. M. Dennery essaie de prendre la

physionomie d'un homme qui réfléchit, puis : Messieurs, dit-il, je veux coopérer à cette œuvre d'une façon efficace, c'est pourquoi je n'y toucherai pas ; et comme nul de vous ne peut nier que cette part que j'apporte dans la collaboration ne renferme une grande chance de succès, je demande la moitié des droits d'auteur et les noms de Grangé et d'Hostein rayés de l'affiche. Le marché a été conclu ainsi, et en effet la pièce a réussi. Il est vrai que M. Dennery ayant la moitié des droits, et M. Clairville l'autre moitié, le reste est revenu de droit à M. Grangé, qui n'en abusera pas.

— On parlait dernièrement devant une soubrette du Théâtre-Français du cas critique et peu moral où vient de se trouver un grand poète ; chacun jugeait à sa façon le moyen dont il s'était servi pour sortir d'embarras, et la plupart convenaient qu'ils eussent été fort empêchés de s'en tirer autrement.

— Eh ! mon Dieu, messieurs, dit la jeune soubrette, c'était au contraire la chose du monde la plus facile; d'un seul mot M. V. H. pouvait non seulement éviter le scandale auquel il a donné lieu, mais encore mettre à couvert l'honneur de Mme B.

— Ah ! par exemple, c'est trop fort, cria-t-on de toutes parts.

—Oui, messieurs, il n'avait qu'un mot à dire, un seul, et quelle que fût la légèreté et le sans façon de son costume, le commissaire se fût retiré aussitôt, honteux, confus et convaincu.

— Et quel est ce mot magique ? demanda-t-on de plus en plus intrigué.

— Le génie n'a pas de sexe. C'est Mme de Staël qui l'a dit.

C. GUÉROULT.

Notice relative au Sujet Lithographié.

CHARLES VI,

Opéra en 5 actes de MM. Casimir Delavigne et Germain Delavigne; musique de M. F. Halévy, de l'Institut; décors de MM. Cicéri, Philastre, Cambon, Séchan et Despléchin.

Charles VI fut le plus malheureux d'entre les rois de France, et le pays se ressentit de ses malheurs. Il commit plusieurs crimes, il perdit la raison, il fut trahi par Isabeau de Bavière, il eut peur du dauphin son fils. Les Anglais profitèrent de la situation critique dans laquelle se trouvait la France, et voulurent qu'un Lancastre succédât au roi insensé. Là est toute la partie véritablement historique du livret. Mais Charles VI a besoin d'être distrait, égayé, bercé par les chants d'Odette de Champdivers :

Avec la douce chansonnette
Qu'il aime tant,
Berce, berce, gentille Odette,
Ton vieil enfant.

Odette aime le dauphin, qu'elle a connu d'abord sous le simple nom de Charles. Elle devient à la fois la providence du roi et de son fils. Là est toute la fable de l'opéra. Je ne parle pas des apparitions du quatrième acte, ni du rôle de Jeanne d'Arc qu'Odette joue au cinquième. Ce sont des fantaisies poétiques, dont l'effet manque rarement sur la scène de l'Académie-Royale-de-Musique.

Le livret de MM. Delavigne est bien coupé. Quelques situations brillent d'un éclat inusité sur nos scènes lyriques. Telle est la scène où Odette joue aux cartes avec Charles, et où celui-ci, prenant le jeu au sérieux, s'écrie martialement: *Bataille! bataille!* (Voir notre Lithographie) Telle est encore la scène où Charles VI, dans un de ses moments lucides, exhale sa fureur contre Bedford et Isabeau.

Votre raison, l'avez-vous, sire?

dit la reine. Et Charles répond :

Ma raison, je ne l'avais pas,
Quand jadis vous croyant sincère,
Bedfort, je vous tendis les bras;
A Isabelle.
Quand je vous crus, à vous, des entrailles de mère
Ma raison, je ne l'avais pas.
Je n'étais roi ni père, et je suis l'un et l'autre
A Bedfort. *A Isabelle.*
Je maudis votre nom, et je maudis le vôtre;
Je n'attends plus de toi, traître, que trahison;
Toi, marâtre, à mes yeux tu n'es que sa complice;
J'appelle sur vous deux l'éternelle justice:
Vous voyez que j'ai ma raison.

Le poëme de *Charles VI* est remarquable. La musique de M. Halévy est digne de son talent. L'instrumentation est peut-être moins soignée ou moins réussie que celle de ses ouvrages précédens. Quant aux morceaux les plus justement applaudis, nous citerons le refrain de l'espèce de Marseillaise :

Guerre aux tyrans ! jamais en France
Jamais l'Anglais ne régnera.

Une phrase du duo entre Odette et le dauphin est ravissante. L'*adieu* qui termine le premier acte n'a pas assez de développement pour émouvoir le spectateur. Au deuxième, la villanelle chantée par Isabelle et des chœurs, le duo entre Odette et le roi, *sonnez, clairons!* ont de l'originalité. Un *quatuor* entre Charles, le Dauphin, Raimond et Odette sa fille, est d'une bonne facture L'acte quatrième est généralement réussi, et le final a de l'ampleur. La romance du soldat chantée par Poultier, le grand air d'inspirée, admirablement dit par madame Stoltz, et la reprise du chant patriotique dont nous avons parlé, complètent la partition.

Sous le point de vue des décors et de la mise en scène, *Charles VI* se place de droit au premier rang des opéras représentés jusqu'à ce jour. On a surtout applaudi, au troisième acte, une décoration représentant le vieux Paris éclairé par un brillant soleil d'automne. L'hôtel Saint-Paul est à droite. Au dernier tableau du cinquième acte, l'église de Saint-Denis, où les Français vont prendre l'oriflamme, a été fort applaudie. Les costumes sont riches et très-exacts. Décors et mise en scène suffiraient pour assurer le succès de *Charles VI.*

A Dieppe et au Havre, on a remarqué beaucoup de robes en tarlatanne à très grands plis figurant trois jupes, corsage à la vierge et à manches courtes. Pour les promenades du soir, on a vu quelques mantelets à manches. Dans les belles journées et lorsque le temps est chaud, rien n'est plus joli pour grande toilette qu'un mantelet en crêpe blanc sur un dessous de satin bleu ou rose ; la pèlerine a beaucoup d'ampleur, et les bouts du mantelet sont arrondis par le bas.

Nous avons vu beaucoup de robes de pékin Pompadour à raies assez larges. Le corsage se fait en cœur, et on l'entoure d'une ruche ou on le garnit d'un effilé qui, ainsi que la ruche, se répète sur de petites manches. Des chemisettes ou des canezous avec un jabot de dentelle, sont indispensables avec ces genres de robes.

Nous avons vu chez Palmire des robes qui portent le nom de Chatelaines. Elles se font à corsage plat et montant, mais un peu dégagé cependant à la poitrine et au tour du cou. Ce corsage doit être très juste à la taille, et se terminer sur les hanches par des basquines formant pointe sur le devant.

Nous avons vu aussi chez la même couturière, dans une corbeille de mariée, une robe en gros d'écosse gros bleu, garnie de trois larges biais de velours de la couleur de la robe, et allant en diminuant du haut. Le corsage se garnit aussi de trois biais de velours larges sur les épaules et étroits à la ceinture. Il est inutile de dire que cette robe est destinée à être portée l'hiver ; mais nous la signalons à nos lectrices comme une nouveauté fort gracieuse et de bon goût.

Au bal donné à Dieppe par la direction des bains, on remarquait une robe de mousseline blanche sur un transparent vert d'eau; les deux jupes superposées étaient brodées d'une guirlande de roses de Bengale; le col rabattu était également brodé.

Les chapeaux forme Paméla continuent d'être en faveur. Ils se garnissent de fruits rouges ou verts. Rien n'est joli comme une guirlande de raisin sur un chapeau de paille de riz ou de paille d'Italie. Les chapeaux à la glaneuse ne se portent qu'à la campagne, ou par les toutes jeunes filles. On les orne pour la plupart d'une guirlande de roses ou de bluets, et on y attache des rubans de soie et de velours dont les bouts tombent sur les épaules.

Les costumes d'homme n'ont pas sensiblement varié depuis notre dernier article. Nous serons plus explicites à notre prochain numéro, et nous entrerons dans les détails qu'exigera le changement de saison.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIX.

IMPRIMERIE FRANÇOIS ET Ce, RUE DU PETIT-CARREAU, 32.

℘# LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

LES AVERSES.

Il pleut, il pleut, bergère.

J'étais sorti et je m'en allais rêvant ; rêvant à quoi ?

Je ne puis trop vous le dire ; mais ma légère rêverie avec laquelle je marchais le front haut et le nez au vent, ma rêverie s'assombrit peu à peu comme le ciel qui était si beau à mon départ ; le léger nuage brillant auquel je m'amusais à donner des formes charmantes, devint noir et menaçant, et je n'étais pas au quart de ma course dans les rues de Paris, que déjà je regardais autour de moi par quel chemin j'échapperais à l'orage qui se préparait, car je ne découvrais pas un fiacre où me refugier. Ma tête se baissa progressivement ; une sombre préoccupation s'empara de moi, tandis que de grosses nuées s'amassaient dans le ciel ; et j'étais tout-à-fait désorienté et de toutes les façons, lorsque l'averse partit comme un cheval de course, c'est-à-dire qu'il se mit à pleuvoir avec une violence et une rapidité inouïes. Je n'eus que le temps de lever le nez, de ne plus penser à rien, et d'entrer dans une porte cochère pour me mettre à l'abri.

D'abord je me secouai, puis je regardai la pluie rebondir sur les pavés, les ruisseaux grossir, les passants s'esquiver ; je jouis autant que possible de la pluie qui tombait. Comme je commençais à me fatiguer de la monotonie de ce spectacle, j'avisai un homme appuyé sur l'angle de la porte, les jambes croisées, le chapeau sur les yeux, tenant un binocle à l'aide duquel il regardait attentivement dans la rue. Il me sembla le reconnaître, et j'allais lui parler lorsqu'il me salua d'un de ces petits signes de tête imperceptibles qui vous avertissent qu'on ne veut pas être dérangé, soit qu'on écoute une belle musique ou qu'on examine un beau tableau. Je voulus suivre la direction du binocle, croyant que mon compagnon de porte cochère, M. Nivre, avait découvert de l'autre côté de la rue quelque pantomime intéressante : mais la direction de ce binocle changeait à tous moments pour s'arrêter sur des passants qui ne me semblaient pas valoir la peine d'être regardés.

Ne pouvant découvrir en eux pourquoi M. Nivre, homme d'esprit, selon le dire de chacun, les examinait si attentivement, je me décidai à l'examiner, pour deviner en lui l'intérêt qu'ils lui inspiraient. Je vis alors que son visage prenait successivement des airs de dédain ou de contentement ; et je pus deviner, au mouvement imperceptible de ses lèvres, qu'il prononçait des mots d'approbation ou de désapprobation. Je comprenais beaucoup moins qu'un instant avant ce qui pouvait le préoccuper ainsi, lorsque tout à coup je le vis tendre son regard et son binocle à une extrémité de la rue, et les ramener insensiblement jusqu'à quelques pas de nous, avec une douce expression de joie, comme s'il avait suivi dans sa marche une belle femme à la taille souple et aux pieds menus, se glissant comme une sylphide mouillée à travers les torrents de pluie. Je voulus être de moitié dans le bonheur de mon curieux, et je regardai où il regardait. J'aperçus un homme de cinquante ans, grassement constitué, largement vêtu, et portant d'une main un parapluie et de l'autre un melon. Ce monsieur n'avait absolument rien de remarquable ; il passa rapidement tandis que M. Nivre le dévorait des yeux ; et ma surprise fut extrême en entendant celui-ci murmurer d'un ton d'enthousiasme :

— Bien ! très bien !!!

Je ne pus résister davantage à ma curiosité. Je m'approchai de M. Nivre, et je lui demandai tout naïvement l'explication de son admiration et de sa pantomime.

— J'observe, me répondit-il.

— C'est-à-dire que vous regardez.

Il tourna légèrement la tête de mon côté, et me mesurant de l'œil avec une supériorité dédaigneuse, il ajouta :

— Vous êtes écrivain et vous ne comprenez pas ce que j'observe et comment j'observe !

— Non, je vous jure, et je vous ai vu considérer tout-à-l'heure un monsieur et un melon avec un enthousiasme que rien ne m'explique.

M. Nivre laissa échapper une petite toux souriante ; il s'appuya contre la porte et continua de regarder. La pluie redoublait et la rue était tout à fait déserte. M. Nivre baissa son binocle, et parlant devant lui comme s'il eût dédaigné de s'adresser directement à moi tout en voulant me répondre, il murmura à demi-voix :

— Ne pas comprendre mon enthousiasme pour cet homme ! mais j'aurais dû le saluer, cet homme.

— Et pourquoi ça ?

— Pourquoi ça ? me dit vivement M. Nivre, en se tournant tout à fait de mon côté ; pourquoi ça ? parce qu'il y a une croyance, une foi, une superstition dans cet homme, une vieille habitude bourgeoise, honnête et sacrée qu'il n'a pas livrée à la merci d'un serviteur et qu'il s'est gardée. Vous n'avez donc pas compris que cet homme achète ses melons lui-même ?

— Eh bien ! après ?

— Après ? C'est que le melon, mon bon ami, est le dernier privilège du maître de la maison à toucher aux choses du ménage ; le melon est encore une superstition. Il y a des gens qui se vantent d'avoir la main heureuse pour choisir un melon. Le melon est le père d'une foule de plaisanteries de famille, dont la plus vénérable est celle-ci : « Le melon est comme les femmes ; ce n'est qu'à l'user qu'on le connait. » Cet homme qui vient de passer croit au melon, c'est-à-dire qu'il ne charge pas une cuisinière de lui acheter un melon, parce qu'il s'imagine avoir un tact assuré ou un privilège divin pour les choisir excellents, car le melon est un être dont les apparences sont perfides ; il faut être doué particulièrement pour ne pas s'y laisser tromper.

Cet homme est un homme important par le temps qui court ; il décide des melons parmi tous les gens de sa connaissance. Il dit

au juste combien il fallait encore d'heures à un melon pour être à point et de combien d'heures il est passé. Il a plusieurs dissertations très savantes sur le côté de la couche et le côté découvert. Un de ces hommes-melon, que j'estime tant, a deux neveux qui attendent sa succession. Tous le flattent par le melon. Le plus riche l'invite à dîner et lui fait servir des melons excellents. Ce neveu, tout riche qu'il est, ne réussira pas. Etre riche et manquer une succession, c'est y mettre de la bonne volonté. Mais le neveu pauvre a mieux compris son oncle. Il l'invite à dîner et le prie de lui apporter un melon. Voilà qui est de première force, car le melon est servi avec pompe; le melon de mon oncle, entendez-vous? Le melon toujours excellent de ce cher oncle qui a, je crois, de la corde de pendu dans sa poche pour être si heureux en melon. A quoi le bon oncle répond, en découpant son propre melon de sa propre main: « Ce neveu-là aura l'héritage; il le mérite. » Vous me demandez pourquoi je regardais cet homme avec enthousiasme; mais vous n'avez donc pas vu de quel regard il couvait son melon? Son melon était comme l'œuvre d'où allaient éclore mille petits bonheurs d'amour-propre, des émotions de vanité, des anxiétés palpitantes; car, à chaque melon, cet homme joue sa réputation. Un mauvais melon le perd, le ruine, lui enlève la seule supériorité qu'il ambitionne. Oh! monsieur, si vous voulez avoir une vieillesse heureuse et pleine d'émotions, achetez vos melons vous-même.

J'admirais M. Nivre sans trop le comprendre, ce qui vous est bien arrivé quelquefois; car l'obscurité, en toutes choses, a le pouvoir de faire voir ce qui n'existe pas; j'admirais donc M. Nivre, lorsqu'un beau jeune homme passa devant nous en courant. Il était vêtu avec une rare élégance; il portait les mains dans les poches de derrière de sa redingote courte et marchait intrépidement à travers la pluie avec des bottes vernies.

— Très bien! s'écria encore M. Nivre, très bien!

Le jeune homme se retourna et salua M. Nivre avec affectation.

— Ce n'était pas nécessaire, murmura celui-ci; je l'avais remarqué.

Puis il ajouta en se tournant vers moi:

— Tenez, voilà un g illard qui fera sa fortune.

— Ce monsieur?

— Celui-là.

— Vous le connaissez?

— Depuis longtemps je sais son nom, il s'appelle Jules; son état, il est commis d'agent de change; sa fortune, elle se réduit à ses appointements; mais à vrai dire, il n'y a qu'une minute que je le connais pour un homme distingué.

— Parce qu'il galope intrépidement à travers la pluie avec un chapeau gris et des bottes vernies?

— Pour cela.

— Ceci est un peu fort.

M. Nivre se posa comme un professeur de droit qui examine pour une licence et me dit:

— D'où vient ce jeune homme à l'heure qu'il est?

— Mais de la bourse, probablement, puisqu'il est commis d'agent de change.

— Et probablement aussi il a reçu de son patron l'ordre d'aller chez A., chez B. ou tout autre, dire ce qui se passe à la bourse.

— C'est possible.

— Eh bien, mon cher monsieur, Jules pouvait prendre un cabriolet et arriver chez le banquier dans un état présentable et avec le cours de la rente. Qui eût fait attention à son arrivée? Personne. Mais il va entrer, lui si élégant d'ordinaire, il va entrer crotté, trempé, abîmé, dans le cabinet du capitaliste. Si celui-ci remarque son état, Jules a sa phrase toute prête: — Je n'ai pas voulu perdre une minute à attendre une voiture, l'affaire était trop importante! Si le banquier ne remarque rien, Jules a sa phrase encore, c'est la même avec ce simple préambule: — Je vous demande pardon de me présenter chez vous dans cet état, mais je n'ai pas voulu perdre une minute, etc., etc. Après avoir paru ainsi aux yeux du banquier, il va retourner de même près de son patron. Celui-ci sera ravi de sa célérité. Et quelle célérité! une célérité à travers la pluie, la boue, avec un chapeau gris neuf et des bottes vernies. Croyez-vous qu'aucune recommandation puisse valoir pour ce jeune homme celle qu'il vient de se donner lui-même? Voilà un jeune homme qui a l'amour des affaires et l'intelligence des moments de crise. C'est une campagne qu'une pareille course; ce chapeau perdu, c'est une blessure; cette averse si intrépidement bravée, c'est une batterie enlevée à la baïonette. Si d'ici à un mois il y a une part d'intérêt à donner dans la maison du patron, ce jeune homme se l'est assurée, elle lui appartient; j'en parlerai à mon agent de change.

M. Nivre en était là de son discours, lorsque la pluie diminuant un peu, nous vîmes la rue se repeupler de quelques passants assez intrépides pour braver la demi-tempête qui continuait encore. Plusieurs jeunes filles passèrent devant nous, portant avec une adresse remarquable un parapluie et un énorme carton d'une main, et relevant de l'autre leur robe qui laissait voir un bas mal tiré et des pantoufles vertes ou puces.

— Voyez, me dit M. Nivre, vous qui me demandiez ce que j'observais, grâce à la pluie, voyez cette grande belle fille qui vient de passer; voilà bien la grisette parisienne, admirez comme cette pantoufle, par le temps qu'il fait, vous annonce l'irréflexion, la paresse, le gaspillage. Il faisait beau, elle n'a pas prévu qu'il pourrait pleuvoir; l'eût-elle prévu, il lui fallait monter à sa chambre, au cinquième au-dessus du magasin pour se chausser convenablement, et elle n'a pas voulu se donner tant de peine. Et puis, d'ailleurs, c'est une paire de pantoufles perdue. Qu'est-ce qu'une paire de pantoufles vraiment, pour elle qui rêve qu'elle peut être la Dubarry? C'est la seule qu'elle possède, sans doute, et, lorsqu'elle sera rentrée, il faudra qu'elle mette, pour rester au magasin, les brodequins noirs qu'elle n'a pas voulu mettre pour sortir. Croyez-vous qu'elle en éprouvera le moindre chagrin? Non, certes, il n'est pas de dénuement ni de privation qu'elle ne préfère à l'ennui de prévoir, de calculer, de se donner la peine d'un soin quelconque. La modiste, mon cher, est le type idéal de la vie au hasard de la journée: habituée à la fois à la misère, parce qu'elle gagne à peine pour se nourrir, et au luxe parce qu'elle vit au milieu de ses plus frêles colifichets, elle comprend également bien l'un et l'autre, et désire surtout porter dans l'avenir les modes faites par sa maîtresse d'aujourd'hui. Son suprême désir est de pouvoir lui refuser un chapeau mal fait; en attendant, elle se donne pour des chiffons. C'est elle qui a tourné le fameux adage: Fais ton devoir, advienne que pourra! en celui-ci: Réjouis-toi, advienne que pourra! C'est elle qui fournit à Paris ces femmes qui savent porter une capote, une robe, une ombrelle, avec une grâce d'étude et d'apprentissage que bien des gens confondent avec la grâce naturelle et de race, et qui vous répondent avec une figure d'ange et du fond d'un chapeau charmant, et en se pinçant les lèvres: — Je me porte à faire peur... Je vas voir Mélie (Emilie), Adolphe l'a rencontrée *z'hier* dans sa loge à l'Ambigu.

J'interrompis M. Nivre pour lui montrer une femme qui passait, délicieusement vêtue, en chapeau de paille d'Italie, robe de foulard croisé, mantelet noir.

— Voyez, lui dis-je, voilà une femme qui a une tournure parfaite, une élégance achevée.

M. Nivre regarda par dessus l'épaule, et me répondit avec une expression de dédain :

— Pouah ! Voyez donc, mon cher, des socques.

— C'est vrai !

— Des socques avec cette toilette, c'est honteux ; c'est la vanité pauvre ; c'est une femme qui retranche sur le menu de son mari et de ses enfants, pour être aussi bien vêtue qu'une femme d'avoué qui a six fois sa fortune. Si la misérable modiste avait eu des socques, c'eût été noble et beau, c'était de l'économie, de l'ordre, de l'honnêteté ; mais une élégante en socques, cela me donne le droit de supposer tous les vices désobligeants chez cette femme : la sécheresse de cœur, la vanité, l'égoïsme et l'avarice.

— Vous allez bien loin, c'est peut-être manque de goût.

— Non, me dit-il, le reste de la toilette est trop bien *harmonié* pour qu'il y ait manque de goût ; cette femme laissera ses socques chez le portier de la maison où elle va et montera dans toute sa splendeur pour faire faire une visite à sa robe, à son chapeau et à son mantelet ; car ce n'est pas elle qui va en visite, c'est sa parure. Il est certain qu'il y a des jours où elle resterait chez elle, comme aujourd'hui, par exemple, si elle pouvait envoyer à sa place un mannequin avec son mantelet, sa robe et son chapeau.

— Tout au moins elle pouvait attendre un jour où il ne plût pas.

— Attendre ! vous êtes fou, mon bon monsieur, cette femme a des amies qui sans doute se promettent pour demain, dimanche, une robe, un mantelet et un chapeau neufs ; si elle ne vient qu'à la suite, on dira : Vous avez un chapeau comme moi. Mais elle est la première en date, et il faudra qu'on dise : J'aurai une robe comme vous, un mantelet comme vous. Elle a donc déterminé le chapeau et la robe, elle a donné le mouvement, elle a été suivie, on l'imite, on la copie, on la jalouse peut-être. Quel triomphe ! c'est pour cela qu'elle a bravé l'orage ; c'est pour cela qu'elle a mis son âme à nu, en chaussant ces socques délateurs. Ah ! mon cher, vous ne comprenez pas les femmes !

— Et vous avez vu tout cela dans des socques ?

— Newton a bien trouvé le système de la gravitation dans une pomme.

— Mais si c'est un grave intérêt qui l'a fait sortir ?

— On ne sort point en pareille toilette et avec des socques pour un intérêt honnête ou noble.

La distinction me parait étrange.

— Regardez, regardez, s'écria M. Nivre, voici qui va vous l'expliquer. Voyez, voilà une femme en parure parfaite. Admirez cette femme, elle marche rapidement et sans abri sous la pluie qui l'inonde. Les plumes blanches de son chapeau ploient sous l'eau dont elles sont chargées ; elle laisse traîner sa robe de mousseline brodée sans la ménager. Elle est sortie avec une ombrelle, à pomme d'onyx, et ne daigne pas même l'ouvrir contre la pluie, parce qu'elle l'a prise contre le soleil, pour protéger son visage et non sa parure ; elle marche d'un pas ferme et pose son pied à plat, bien qu'elle soit chaussée d'une peau de mouche, et elle mouille sans ménagement ses pieds délicats et menus. Eh bien ! cette femme est sortie pour un intérêt de cœur, cela n'est pas douteux. Cette femme doit être belle.

Elle l'était en effet, car au moment où M. Nivre parlait ainsi, elle releva sa tête qu'elle avait constamment tenue baissée. Elle regarda le numéro de la maison où nous étions, et entra rapidement. Elle s'arrêta devant la loge du concierge, et dit d'une voix faible : « M. de Neldy » ; le concierge s'élança de sa loge.

— Il n'y est pas, madame.

Cette femme s'arrêta.

— Il est sorti, dit-elle ?

— Il est parti pour la campagne.

— Parti !... depuis quand !

— Depuis une heure.

— Et pour quelle campagne est-il parti ?

— Il ne nous l'a pas dit.

Cette femme restait immobile. Elle jeta un regard rapide autour d'elle, et vit qu'il y avait, à droite et à gauche de l'entrée, de grands escaliers qui conduisaient dans l'immense maison où nous étions. Son regard arriva enfin jusqu'à nous, elle se vit observée, et porta la main à son chapeau comme pour baisser un voile qui n'y était pas. Alors elle contracta légèrement ses lèvres et sortit avec vitesse, sans questionner davantage le concierge, reprit le chemin par où elle était venue, et s'éloigna rapidement.

— Eh bien, me dit M. Nivre, ai-je deviné juste ? Cette femme venait chez son amant.

— Vous avez dit, je crois, qu'elle était sortie pour un intérêt noble ou honnête ?

— Elle est sortie pour un intérêt d'amour : un intérêt d'amour est toujours noble chez une femme parce qu'il y a danger ; et pour cette femme il y a un danger dans ce qu'elle vient de faire.

— Vous la connaissez donc ?

— Je vous dis qu'il y a un danger pour elle ! En effet, cette femme avait des poches à sa robe.

— Hein ?

— Mon cher ami, la moitié des scandales de l'empire et de la république sont venus de la suppression des poches. Les poches d'une robe sont l'asile, le sanctuaire des secrets qu'on enferme mal dans un tiroir de secrétaire. Une femme sans poche pose un moment un billet sur un meuble ; qu'un accident très ordinaire la surprenne, et ce billet ainsi posé peut la perdre. Une femme qui a des poches cache le billet aussitôt qu'il est lu. Où voulez-vous qu'une femme mette la lettre qu'elle n'ose confier à un domestique, et qu'elle seule peut jeter à la petite poste, si elle a un de ces maris qui aiment à inspecter pli à pli la toilette de leurs femmes lorsqu'elles sortent ; il n'y a que la poche qui puisse la sauver. Quand une femme a des poches, elle n'oublie pas de cacher la clé de sa cassette ; mais où la cacher assez bien ? elle l'emporte ; elle ne risque pas, sur un oubli d'une minute, le repos éternel de son ménage. Le rétablissement des poches enlève aux avocats la moitié des procès en séparation. Soyez-en sûr, la poche est ce qu'il y a de plus moral au monde.

— Il me semble à moi que, d'après ce que vous dites, c'est ce qu'il y a de plus immoral.

— Mon bon ami, je ne suis pas tartufe, mais je crois qu'en ce monde l'immoralité est toujours dans le scandale ; d'ailleurs, la poche a sa moralité réelle ; elle permet à la femme de reprendre chez elle la surveillance que sa suppression lui avait fait perdre. La cassette qui renferme les billets doux peut contenir aussi les clés de l'office, de la cave, de la lingerie, et la clé-bijou que la femme met dans sa poche, emprisonne en même tems le gaspillage et le vol domestiques, causes de tant de ruines.

— Vous avez des inductions merveilleuses. Ainsi, parce que cette femme a des poches, vous pensez qu'il y avait danger pour

elle ; en tous cas, elle me paraît le redouter peu, car une femme qui vient chez un homme si hardiment....

— C'est la première fois qu'elle y vient.

— Vous croyez ?

— Vous n'avez donc pas remarqué qu'elle a cherché le numéro. Vous n'avez pas vu le regard qu'elle a jeté sous cette porte. Cette femme soupçonnait qu'on la trompait. Elle eût voulu monter chez ce M. de Neldy, mais elle ne savait quel escalier prendre ; et assez forte pour se présenter chez lui, sa délicatesse a reculé devant l'obligation de demander à un concierge quel chemin il fallait prendre. Il y a toute une histoire bien grave là-dessous.

Comme M. Nivre parlait ainsi, une voiture passa rapidement ; une femme qui l'occupait seule, se pencha pour regarder vers la porte où nous étions. C'était elle.

— Voyez, voyez encore, me dit M. Nivre, le cocher est trempé, et le valet de pied ne l'est pas. Cette femme a fait arrêter sa voiture en face d'un passage où demeure son bijoutier ou son parfumeur et son valet de pied a pu se mettre à l'abri. Ceci vous apprend à quoi sont bons les passages : à rentrer par une extrémité et sortir par l'autre, tandis qu'on est censé acheter une parure et des rubans. Ceci me prouve que cette femme a de l'habitude et de la prévoyance. Il faut donc que la passion qui l'a emportée soit bien violente pour qu'elle se soit exposée à se mouiller et à rentrer chez elle dans un pareil état. Cette histoire m'intéresse.

Par un vif sentiment de curiosité, M. Nivre se pencha comme s'il avait encore pu apercevoir la voiture envolée depuis longtems.

— J'en étais sûr, s'écria-t-il ; la voilà stationnée au coin de la rue, là-bas. Ceci devient grave : il y a du drame dans cette passion.

— Comme M. Nivre s'était vivement avancé la tête hors de la porte cochère, il faillit être éborgné par le parapluie d'un monsieur qui marchait sur la pointe du pied, en tenant sous chaque bras les basques retroussées de son habit noir.

— Le maladroit ! m'écriai-je.

L'habit noir retroussé passa rapidement sans faire attention à nous, et M. Nivre me répondit :

— Ne lui en voulez pas, cet homme est assez malheureux. C'est assurément un commis qui va dîner chez son patron. Il est parti pour arriver à une heure convenable et dans un vertueux état de bonne tenue. Il a été surpris par la pluie, il a espéré que ce serait l'affaire de quelques instants, et il s'est réfugié comme nous sous l'abri de quelque porte cochère. Mais l'orage a duré trop longtemps ; l'heure s'est passée en trompeuses attentes de minute en minute. Cet homme a perdu une demi-heure à regarder alternativement le ciel et ses bottes ; et au bout de tout cela il lui a fallu prendre un parti désespéré. Il a ôté ses gants, il a relevé les basques de son habit, et il marche sur la pointe des pieds, quoique vous puissiez voir qu'il a des cors qui le font horriblement souffrir. Il arrivera trop tard, et il arrivera tout crotté. Cet homme ne parviendra à rien.

Un bruit de pieds de cheval interrompit M. Nivre. Nous regardâmes au fond de la cour, et nous vîmes s'ouvrir les battants d'une remise fermée sous laquelle un jeune groom avait attelé un cabriolet. Un homme jeune encore et très beau monta dans le cabriolet et prit les rênes pour sortir. Nous nous rangions pour le laisser passer, quand le concierge s'avança et fit arrêter le cabriolet en appelant :

— M. de Neldy ?

Le fashionable se pencha hors de la voiture, et le concierge lui parla tout bas. M. Nivre me poussa le coude et me regarda d'un air de triomphe, M. de Neldy prit un visage d'humeur, et donna un coup de fouet à son cheval, qui se cabra et faillit nous écraser.

Nous quittâmes la porte cochère et le dandy passa. Il tourna du côté de la voiture, mais à peine l'eut-il aperçue, qu'il fit pirouetter son cabriolet et s'éloigna de toute la vitesse de son cheval, dont le trot à la fois emporté et retenu attestait la colère de son maître, qui lui brisait la bouche et le poussait du fouet. Toutes les grandes passions sont inconséquentes !

M. de Neldy avait été aperçu, car la voiture s'éloigna presque aussitôt.

— C'est une femme qu'on abandonne, me dit M. Nivre, une femme de trente ans, vous avez pu en juger ; et c'est un homme qui n'en a pas moins de trente-huit qui la traîte avec cette brutalité qui n'appartient guère qu'à l'extrême jeunesse. Il y a un mystère que je ne puis pénétrer dans cette liaison. D'ailleurs, vous avez dû remarquer le chiffre de la voiture, un F et un D sans aucune espèce de blâson, pas même une croix d'honneur. Une voiture et une livrée d'un pareil luxe avec un chiffre simple ! je me suis trompé, cette femme n'a pas de mari ; c'est sa voiture dans laquelle elle se trouvait ; il faut que je sache quelle est cette femme ; il faut que je sache l'histoire de son amour avec ce M. de Neldy.

— Est-ce que vous voulez demander son nom au concierge ?

— Allons donc, me répondit M. Nivre, c'est un moyen de sergent-de-ville que vous me proposez là. Non, non ; je saurai tout cela, mais convenablement et d'une manière digne de moi.

— Eh bien ! lui dis-je, si vous l'apprenez, soyez assez aimable pour me la raconter, et j'en ferai le texte d'une nouvelle.

— Vous avez raison, répondit M. Nivre, et mettez comme exposition notre entrevue sous la porte cochère.

— Ceci me semble un peu vulgaire, et c'est un accident bien commun.

— Mon bon ami, me dit M. Nivre, en me serrant la main et en me regardant d'un air passablement moqueur, depuis que les héros des romans modernes ont tous des aventures si exceptionnelles, il n'y a rien de distingué comme les événements qui peuvent arriver à tout le monde. Racontez celui-ci, vous aurez peu de rivaux.

Et maintenant, voici ce que m'écrivit d'abord M. Nivre, huit jours après notre entrevue.

« Monsieur,

« Je m'étais vanté à vous de vous donner l'explication de la scène dont nous avions été témoins il y a huit jours, pendant cette rude averse qui nous avait obligés à chercher un abri sous une porte-cochère ; je suis forcé d'avouer, à ma honte, que j'avais trop présumé de ma perspicacité. Peut-être qu'avec beaucoup de tems et de persévérance, j'aurais pu vous dire le secret de cette rencontre ; mais ce que j'ai appris du héros de l'aventure ne m'a point engagé à poursuivre mes recherches. Je pense que votre curiosité fera comme la mienne, et qu'elle s'arrêtera aux premières pages d'un roman qui commence si mal.

« M. de Neldy est le fils d'un très riche gentilhomme du bas Maine. Son père était un homme de l'ancienne cour, et il éleva son fils dans un ordre de sentimens et d'habitudes tout-à-fait déplacé dans notre époque. Il lui apprit, ou plutôt il crut lui apprendre que le respect pour les femmes est la première distinction d'un homme de cœur. Souvent il lui disait : « Monsieur, il n'est si grand seigneur, excepté le roi, à qui vous ne puissiez parler le chapeau sur la tête ; il n'est si mince bourgeoise à qui

vous ne deviez parler chapeau bas. » C'était de la part du vieux marquis une simple théorie de politesse qui n'entamait en rien ses idées exclusives sur la noblesse. En effet, son fils Georges s'étant épris de la fille d'un maître de prés, négociant fort riche de Laval, je ne dirai pas que le marquis s'opposa au mariage, cette expression ne caractériserait pas suffisamment le refus du vieux gentilhomme, mais qu'il rejeta cette alliance comme une monstruosité. Georges, dont la passion était très sincère, à ce qu'il paraît, en conçut un assez violent chagrin pour que son père se décidât à le faire voyager, jusqu'à ce qu'il apprît que la jeune fille s'était mariée.

« Cependant l'éducation chevaleresque que le marquis croyait avoir donnée à son fils en avait fait un être assez insignifiant comme individu; l'opinion exagérée que M. de Neldy avait gardée des priviléges de la noblesse rendit ce jeune homme complètement nul, comme représentant d'une position sociale très élevée. Il n'y avait pour M. de Neldy père qu'une carrière honorable, c'était celle des armes, et cependant il ne l'avait point fait suivre à son fils. Le marquis, propriétaire d'un régiment sous Louis XVI, n'avait pu se soumettre aux exigences de la loi nouvelle. C'était en lui une singulière contradiction entre l'homme d'honneur et le gentilhomme. Il eût voulu que son fils eût été un officier distingué, instruit, digne en tout du grade qu'il eût occupé dans l'armée; mais son orgueil se révoltait à la pensée de l'envoyer subir un examen pour entrer dans une école militaire, y passer trois ans et en sortir sous-lieutenant, comme le fils d'un mince bourgeois à qui sa fortune eût permis de faire les sacrifices nécessaires pour arriver au même but. Si cela se fût passé entre gentilshommes seulement, le marquis eût certainement accepté des épreuves plus longues et plus difficiles; ce qui le blessait, c'est qu'il ne lui servait à rien d'avoir un nom qui datait de 1300, d'être possesseur d'une immense fortune et d'avoir servi fidèlement la cause des Bourbons. On avait beau lui dire qu'une fois Georges officier, le gouvernement aurait égard à son nom, à sa position, et qu'un avancement rapide le lui prouverait; mais le marquis ne pouvait consentir honorablement à accepter comme faveur ce qu'il eût voulu hautement réclamer comme un droit. Il résulta de cet entêtement de M. de Neldy que son fils demeura en province dans son château; passant, près des vieilles filles bourgeonnées de la noblesse châtelaine, pour un jeune homme de bonnes mœurs; près des jolies filles du peuple, pour un grand nigaud, et près des jeunes femmes et des jeunes filles élégantes du beau monde, pour un beau garçon très peu dangereux quoique très sentimental, ce qui est bien la plus sotte réputation que puisse avoir un homme.

« Le refus que Georges fit de plusieurs mariages très avantageux donna lieu de croire au vieux marquis que son fils n'avait pu vaincre son premier amour : ce fut alors que, pour l'arracher à cette passion, M. de Neldy se résolut à le lancer dans la diplomatie, où une grande fortune et un grand nom étaient encore un moyen d'être vite placé dans une haute position. Il l'emmena pour cela à Paris vers le mois de mai 1830.

« Le marquis avait obtenu au delà de ce qu'il espérait, et son fils allait quitter la France lorsque la révolution de juillet éclata. La colère que M. de Neldy en conçut, jointe à une goutte richement entretenue par l'usage abusif d'une excellente table, l'emporta en quarante-huit heures. A son lit de mort, M. de Neldy fit venir son fils et lui traça la conduite qu'il avait à tenir en pareille circonstance. Une nouvelle Vendée attendait Georges de Nedly, et ce nom de Georges était trop vendéen pour que le vieillard ne le comparât point à celui de Georges Cadoudal. Le marquis expira avec la ferme conviction d'avoir légué un héros à la guerre civile; et peut-être eût-il bien jugé si cet événement l'avait surpris dans son château de la Mayenne, quand Georges ne voyait et ne croyait que par son père. Mais depuis trois mois qu'il habitait Paris, Georges s'était trouvé en contact avec une foule de jeunes gens qui l'avaient d'abord regardé comme une chose assez curieuse. On se moqua de lui jusqu'au jour où il s'en aperçut. Deux bons coups d'épée donnés aux plaisants valurent à Georges des amis très sincères, qui crurent alors de leur honneur de le déniaiser. On lui demanda alors combien de maîtresses il avait eues, et comme à trente ans sa vie se trouva bornée à quelques aventures assez triviales, on voulut lui faire réparer le temps perdu. Pour cela, on lui ouvrit les portes d'un assez mauvais monde, en le prévenant toutefois de ne pas se laisser prendre à tout ce qu'on pourrait lui jurer de vertu et d'amour.

« Georges fit comme tous les hommes dont la mauvaise vie commence tard, il exagéra ses folies. Ce fut au plus beau moment de ses excès qu'arriva la mort de son père. C'est à peine si Georges donna quelques jours de retraite aux bienséances. Au bout de deux semaines, il menait la plus joyeuse vie d'héritier, et un an après il était l'un des plus illustres de ces beaux dandys qui encombrent le boulevart de Gand de leurs personnes et le bois de Boulogne de leurs chevaux. Maintenant Georges est du Café de Paris, il est du balcon de l'Opéra. Outre ses équipages, il a deux chevaux de courses; il est meublé en boule et en rocaille; il fait partie d'un club où l'on joue le whist à cinq francs la fiche; il lorgne les femmes au spectacle avec la plus énorme jumelle et à la promenade avec le plus petit lorgnon; il fait chez son gantier un compte de mille écus par an; il tutoie presque tout le corps des ballets, et cependant... oui, monsieur, il y a un cependant à cette perfection, et ce cependant m'a été expliqué par un homme qui s'y connaît, par mon neveu Jules de Cambresson, qui est de ce monde et qui se vante d'être un de ceux qui ont formé M. de Neldy, bien qu'il soit de sept ou huit ans plus jeune que lui; c'est ce neveu qui m'a donné tous les renseignements que je vous envoie : « et cependant, m'a-t-il dit, Georges n'est qu'un niais plâtré de « dandynisme. Il est toujours sur le point de faire une passion de « l'aventure la plus vulgaire, et ce n'est qu'à mes conseils qu'il doit « de ne pas avoir été la dupe de quelques femmes qui, à tout « risque, ont joué avec lui la passion et le dévouement. Il s'y est « d'abord laissé prendre et a répondu par des promesses d'en- « gagements sérieux. Il en est résulté qu'averti à temps de sa « sottise, il lui a fallu rompre gauchement des liaisons maladroi- « tement commencées. Georges doit à cette faiblesse une réputa- « tion qu'il ne mérite pas précisément; cela l'a rendu très défiant « au fond et, par conséquent, très impertinent au dehors. C'est « tout à fait un être irrégulier, qui ne sera plus un honnête et « excellent homme de bonnes mœurs et qui n'a pu devenir un « franc et solide mauvais sujet. » Enfin, monsieur, pour me servir de l'expression un tant soit peu romantique de mon neveu : « C'est une lame de poignard avec un manche de couteau de cui- « sine. » Je comprends que cela soit peu élégant dans la forme; mais cela n'est pas moins dangereux.

« Tout ceci vous fera comprendre peut-être, monsieur, la rencontre de la porte cochère, la brutalité de l'exclusion de la belle F. D.; mais rien ne saurait m'expliquer, ni à mon neveu non plus, l'élégance de cette femme. Jules a eu beau chercher dans sa tête, il n'a rien trouvé qui répondît au portrait que je lui ai fait de cette noble et charmante personne qui se mouillait avec tant de cœur et de bonne grâce. Quelle qu'elle soit, je la plains; j'em-

porte, en quittant Paris, le regret de n'avoir pu la découvrir. Car je quitte Paris pour quelques semaines; je vais à Fontainebleau, où m'appelle la vente d'une propriété. Vous ne pouvez donc plus compter sur moi pour les renseignements que je vous ai promis. Toutefois, monsieur, en ne tenant qu'une petite partie de la parole que je vous ai donnée, j'espère vous avoir prouvé que je l'aurais tenue tout entière, si cela eût été en mon pouvoir.

« Agréez donc mes excuses et mes regrets, et croyez, etc.

« Comte NIVRE. »

Cette lettre ne m'apprenait rien ou presque rien. J'étais désespéré de l'imprudente promesse que j'avais faite à mes lecteurs, et j'étais décidé à publier, comme mon excuse, les excuses de M. Nivre, lorsque, quelques jours avant celui de l'échéance de mon feuilleton, je reçus la lettre suivante :

« Monsieur,

« M. le comte Nivre a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mme veuve Fanny Dauray.

« Vous êtes prié d'assister à la bénédiction nuptiale qui aura lieu en l'église de Saint-Louis, à Fontainebleau, le... à deux heures. »

Les idées les plus lumineuses entrent dans la tête de l'homme par des voies bien détournées. Je tenais dans mes mains cette lettre de *faire part*, en pensant à ce mariage. Par cette propension naturelle à l'esprit de découvrir l'inconnu par le connu, je cherchais à deviner ce que pouvait être la mariée en me remettant en mémoire ce qu'était M. Nivre : un homme, me disais-je, qui a usé d'une grande fortune sans en abuser; un homme qu'on dit spirituel, distingué et qui passe pour un original; un homme qui ne s'est jamais servi d'une grande considération ni de relations très étendues pour arriver à quoi que ce soit; un pareil homme doit avoir fait un mariage singulier. Quelle est cette Mme Fanny Dauray? Comme si la vue de son nom imprimé eût dû m'apprendre quelque chose, je regardai la lettre; elle était comme toutes les lettres de faire part, imprimée en caractères d'anglaise, avec les noms propres en gothique. Ce fut la gothique qui m'illumina.

La première lettre de chacun des deux noms de l'épousée était une majuscule gothique très contournée. Par je ne sais quel jeu de mon œil, je séparai les deux majuscules du reste du nom; je les rapprochai, je les réunis, et tout à coup cet F et ce D m'apparurent comme un souvenir; il me sembla que je connaissais ces deux lettres et qu'elles me disaient bien mieux que le nom tout entier quelle femme M. Nivre allait épouser. En effet, ces deux lettres étaient liées dans mon esprit à l'image d'une femme, et cette femme, c'était... celle... qui... sous... la porte cochère...

Je vous prie de croire que, s'il m'avait fallu avouer cette supposition à qui que ce soit pour motiver ce que j'allais faire, je m'en serais gardé comme de dire un calembourg. Mais personne ne pouvant savoir la cause déterminante qui me poussait, je cédai à ma folle inspiration, sans crainte de paraître ridicule à d'autres qu'à moi.

Il était huit heures du matin quand je reçus cette lettre, une demi-heure après j'étais en chaise de poste. Cinq minutes après mon départ, j'entrais à Fontainebleau et je descendais à l'hôtel de France. Une demi-heure après mon arrivée, et comme deux heures sonnaient, j'entrais dans l'église. La cérémonie était commencée : M. Nivre et Mme Fanny Dauray étaient à genoux, tandis que deux jeunes gens tenaient au dessus de leur tête le poêle nuptial. L'un d'eux était M de Neldy. Les époux se relevèrent. Je ne m'étais pas trompé : la mariée était la belle dame qui se mouillait *de si bon cœur et de si bonne grâce*. J'éprouvai un bonheur d'orgueil indicible. Je fus ravi de moi-même : je le fus assez pour être généreux. Je voulus m'éloigner, pour ne pas donner à M. Nivre l'embarras de ma présence; mais il m'aperçut et me sourit malicieusement. Un moment après, le jeune homme qui faisait face à M. de Neldy dans la cérémonie du poêle vint à moi et me dit :

— Mon oncle m'a chargé, monsieur, de vous prier de vouloir bien venir dîner avec lui.

— J'accepte avec plaisir.

— Et avec curiosité, n'est-ce pas?

— Si vous êtes M. Jules de Combresson, vous devez comprendre ma surprise.

— C'est pour qu'elle ne s'égare pas dans de fâcheuses suppositions que mon oncle veut vous donner l'explication de ce qui arrive.

A ce moment M. de Neldy s'approcha de nous et dit à Jules, d'un ton où perçait une vraie tristesse : « Jules, ne m'en demandez pas davantage : je me suis assez sacrifié; » puis il ajouta, en s'efforçant de se donner un air dégagé : « je me suis laissé faire assez ridicule. »

Jules le regarda avec une spirituelle attention, et finit par lui dire : « Où allez-vous? »

— A Paris.

— Vous avez tort; retournez en province et mariez-vous.

M. de Neldy, redevenu soucieux, s'éloigna sans répondre. Jules me dit, en me prenant le bras :

— Il y avait deux issues triomphantes pour cet homme dans l'affaire d'aujourd'hui, et il n'a vu ni l'une ni l'autre et donne tête baissée dans le vulgaire et le gauche. Qu'il suive mon conseil, c'est ce qu'il a de mieux à faire.

J'allais demander une explication à M. Jules, lorsqu'il me dit :

— On vous attend; voulez-vous monter dans mon tilbury? nous dînons à une demi-lieue, dans la délicieuse habitation de mon oncle.

Je suivis Jules, en supposant que ce tête-à-tête n'était qu'une occasion de me raconter le mariage de M. Nivre, et quand nous fûmes à quelques pas de l'église, je lui dis : « M'expliquerez-vous maintenant le mystère de cette aventure? » Jules me répondit par un signe de tête négatif et un sourire mystérieux et mit son cheval au grand galop. Pendant la route, il me parla avec une aisance charmante de mille choses qui me regardaient, et nous arrivâmes au château de... sans qu'il m'eût dit un mot de M. Nivre et de Mme Nivre.

Durant le dîner, j'eus l'occasion d'admirer les charmantes manières de Mme Nivre et de me laisser prendre de passion par cette coquetterie honnête et bienséante que les femmes distinguées seules entendent bien, et qui veut dire à un homme : « Je suis charmée de vous prouver que j'ai de l'esprit, de l'élégance, du savoir-vivre, et que j'ai aussi de cette séduction avec laquelle on fait faire de grosses sottises aux hommes quand on veut, mais que je ne veux pas, parce que j'ai mieux à faire que d'être une coquette; j'ai à rester une charmante et honnête femme, que vous aimerez avec respect. Pour ma part, j'étais si content de cette Mme Nivre, je la trouvais si parfaitement bien ainsi à côté de son mari, qui la contemplait avec une vanité superbe, que j'avais perdu de ma curiosité. J'avais peur qu'une maladroite explication, sous laquelle je devinerais ce qu'on voulait me cacher, ne vînt me gâter la gracieuse figure de cette femme si blanche, si pure, si sereine, et je fus prêt à m'échapper lorsque, le dîner étant fini, M. Nivre donna l'ordre aux domestiques de ne rentrer que lorsqu'on les appelle-

rait. Ma peur fut un moment justifiée par la tenue des plus intéressés à cette explication. Mme Nivre, qui s'efforçait de sourire, rougit et baissa les yeux; et quoi qu'il en eût, la voix de M. Nivre me parut émue, lorsqu'il m'adressa la parole en ces termes :

— Je vous prie de croire, monsieur, que lorsque je fais une chose, je me soucie fort peu du jugement que le monde en portera, et qu'il a fallu un hasard bien extraordinaire pour me forcer à vous donner une explication que je ne crois devoir à personne, cependant...

— Puisque voilà un cependant, s'écria gaiement Jules, je me charge de l'expliquer. Veuillez me laisser parler, mon cher oncle, ou bien, avec tout votre esprit, jamais vous ne vous en tirerez. Vous avez bronché à la première phrase, et vous avez eu l'air de vouloir donner à monsieur que voilà une leçon dont il n'a que faire.

— Jules, reprit M. Nivre, il me semble qu'il est peu convenable...

— Pardon, mon oncle, il est très convenable que ce soit moi qui dise la vérité; car seul j'aurai le courage de la dire tout entière. Or, à moins que ma tante ne s'y oppose très catégoriquement, je commence.

— Qu'en pensez-vous, Fanny? dit M. Nivre.

— Il se connaît mieux que nous en folies, répondit Mme Nivre; laissez-le faire.

— Vous n'y mettez pas d'indulgence, reprit Jules; tant pis pour vous. Je serai impitoyable.

Jules dérangea l'assiette et les verres qui étaient devant lui, s'accouda sur la table et regarda M. Nivre d'un air où une nuance de raillerie se mêlait à une sincère expression de tendresse; puis il commença ainsi :

— Cet homme que vous voyez là, et qui s'appelle M. Nivre, est le plus honnête homme que je sache, quoique je sois son neveu. Il eût cru inutile de vous donner aucune explication sur son mariage, parce qu'il a de lui l'opinion qu'en ont tous ceux qui le connaissent. C'est que, quelque chose qu'il fasse, il suffit qu'il la fasse pour que chacun doive croire qu'elle est honorable. Cet homme a été pour moi le père le plus dévoué et le bienfaiteur le plus admirable.

— Jules... Jules... dit M. Nivre qui était devenu tout confus.

— Je vous ai dit que je serais impitoyable, reprit le neveu en tendant la main à son oncle.

— Tu es un brave garçon malgré ta mauvaise tête, dit M. Nivre, je le sais : passe les éloges.

— Voilà comment on gâte les histoires les plus touchantes, s'écria Jules en reprenant sa gaîté. Le panégyrique d'un oncle vivant prononcé par un neveu était une chose assez nouvelle pour ne pas être ainsi élaguée de mon récit; mais l'originalité de mon histoire n'y perdra rien; car je le remplacerai par celui de la femme qui épouse l'oncle dont je devais hériter, ce qui est encore plus extraordinaire.

A son tour Mme Nivre se récria en voulant imposer silence à Jules; mais l'oncle, au lieu d'arrêter son neveu, s'écriait :

— Parle, parle; je te laisse toute liberté.

L'exemple nous enhardit, et nous répétâmes tous :

— Parlez, parlez.

Jules reprit sa première position, les coudes sur la table en regardant sa tante, qui baissait les yeux, rougissait et souriait avec une confusion adorable. Il y avait dans la manière dont Jules regardait sa tante, une respectueuse et touchante pitié. Il garda un moment le silence et dit :

— Cette... Il s'arrêta comme si l'expression lui manquait, puis, rejetant l'émotion qui l'avait gagné, il continua d'un ton ferme : Cet ange que vous voyez là, qui aujourd'hui s'appelle madame Nivre, qui hier s'appelait madame Dauray, se nommait, il y a quinze ans, mademoiselle Fanny Simon, et était la fille unique de M. Simon, maître de prés des environs de Laval.

Je ne pus retenir un ah! qui en disait probablement plus qu'il n'était gros; car Mme Nivre leva sur moi un regard calme et sérieux, comme pour me dire : « C'est moi; » et Jules se retourna de mon côté et reprit d'un air railleur :

— Vous voyez, monsieur, que nous connaissons aussi bien que vous qui faites des romans, l'art de présenter les événements, car voilà qu'en un mot je vous ai appris que madame était la jeune fille dont mon ami Neldy avait été amoureux dans sa jeunesse, et dont le vieux marquis rejeta l'alliance comme une monstruosité. Il faut que vous sachiez, pour excuser un peu le vieux marquis, car moi aussi j'ai un grain de gentilhommerie dans le cœur, et je ne veux pas vous laisser de notre race l'idée ridicule que mon oncle vous en a donnée; il faut que vous sachiez, dis-je, que M. de Neldy père ne connaissait point Mlle Simon; pour lui elle était tout simplement la fille d'un maître de prés, c'est-à-dire d'un propriétaire industriel fort honnête, fort riche, mais fort roturier. J'en demande bien pardon à ma belle tante, mais le marquis avait le droit de supposer que Mlle Simon était une grande belle fille, sachant tenir à merveille un compte de foulage et de blanchisserie en gros, ayant une voix devenue commune et criarde par l'habitude de commander à des rustres, des mains endurcies au maniement des toiles, une tournure alerte, une santé joviale, un parler qui enlève d'assaut les fautes de français, et quelque peu de cette grosse vanité que donnent les sacs d'écus du papa.

Mme Nivre se mit à rire, et Jules se tourna vers elle.

— Qu'en dites vous, la plus gracieuse des belles-tantes?

— Le portrait est assez ressemblant, et je me reconnais.

— Quoi, madame! m'écriai-je. C'est de vous que M. de Cambresson ose parler ainsi?

— Je suis bien mal avisé, n'est-ce pas, monsieur? reprit Jules, mais j'ai promis d'être impitoyable. Or, M. de Neldy ne s'était point trompé sur l'extérieur de celle que son fils voulait lui donner pour bru. Mais ce qu'il ne soupçonna pas, c'est que, sous cette rude enveloppe, il y avait une délicatesse d'esprit et de sentiments qui ne se cachait si bien que pour ne pas se blesser à tout ce qui l'entourait. Il n'eût jamais deviné que cette vanité qui s'armait d'une grande fortune pour réclamer une place élevée dans le monde, n'était au fond qu'une modestie craintive qui prêtait à l'argent un droit qu'elle n'osait demander à l'estime de soi-même et aux plus nobles vertus.

— Ah! voilà une explication trop flatteuse pour que je l'accepte, dit Mme Nivre : j'étais une enfant gâtée très riche...

— Ne vous pressez pas tant, belle-tante, dit Jules; voici le revers de la médaille, et il est cruel. Oui, monsieur, cette personne si distinguée se laissa prendre aux soins de Georges de Neldy, et je crois, vraiment... qu'elle l'aima...

Jules regarda sa tante qui était redevenue tout embarrassée, mais qui triompha de son trouble pour reprendre d'un ton plein d'une modeste dignité :

— Oui, monsieur, je l'aimai.

Après cette déclaration Mme Nivre s'arrêta comme pour nous laisser le temps de peser cette parole; puis elle reprit :

— Oui, monsieur, je l'aimai; et puisqu'il a pu se rencontrer

une circonstance assez bizarre pour obliger une femme à raconter les sentiments les plus secrets de sa vie, en présence de son mari et d'un inconnu, ce qui est également inouï, je me réserve de vous dévoiler cette partie de mon histoire, parce que je crois que, malgré toute sa perspicacité, mon neveu s'y égarerait.

— J'en suis fâché, dit Jules, car j'avais inventé, pour expliquer votre passion, une théorie de sentiments tout à fait nouvelle.

— D'abord, mon cher Jules, reprit Mme Nivre, il n'y avait pas de passion.

Mme Nivre s'était encore arrêtée. Mais tout embarras avait disparu, et elle continua ainsi :

— L'amour de Georges me flatta, parce que dans ma position il partait de haut, et parce qu'il était sincère et désintéressé. Ce n'était pas le premier homme d'un nom très illustre qui recherchât mon alliance. Plus d'une famille noble avait voulu redorer son blason avec ma fortune, et ces calculs m'avaient répugné. Georges était assez riche pour qu'on ne pût lui supposer un but pareil, et je lui en fis un mérite. J'ai lu le brouillon de la lettre assez méchante que M. Nivre a écrite sur M. de Neldy ; en l'acceptant pour vraie, elle vous doit faire comprendre que j'aie accepté avec reconnaissance un amour qui ne s'exprimait qu'en termes pleins de respect et de dévoûment. C'est moi qui ai recueilli le meilleur de l'éducation de Georges, et j'ai été la petite bourgeoise à laquelle il parlait chapeau bas. Ses visites furent bien reçues par moi, et par conséquent par mon père ; car je vous l'ai dit, j'étais une enfant très gâtée. L'affection qui nous unit n'eut rien de romanesque. Dès les premiers jours je savais que M. de Neldy voulait m'épouser, et moi, qui suis femme, je puis vous jurer qu'un but si sacré ôte tout danger à une passion, car elle lui ôte toute inquiétude. Nous avions tous deux une foi entière en notre bonheur futur ; nous le découvrions devant nous sous un ciel serein, et nous y marchions droit et avec confiance. On ne s'égare guère que durant les orages.

— Oui, s'écria Jules, je suis de votre avis ; mais le bonheur ne vint pas, et c'est là que commença le danger.... l'orage et les averses.

— Jules, vous allez trop loin, dit son oncle d'un air fâché.

— Non, reprit la charmante femme d'un petit air de triomphe, non, car c'est alors que j'ai été tout à fait femme, c'est-à-dire fille d'un petit bourgeois qui croyait bien valoir M. de Neldy, tout au moins, et qui fus peut-être plus blessée qu'affligée du refus du vieux marquis. Je dois tout dire, mon cher neveu, dussé-je blesser votre gentilhommerie ; le refus de M. de Neldy fut aussi injurieux que possible. Aujourd'hui je crois qu'il s'adressa à mon père qui parmi ses nombreuses propriétés en comptait un assez grand nombre qui avaient appartenu à la famille des Neldy, et dont la fortune, gagnée depuis la révolution, choquait singulièrement le vieux gentilhomme, mais M. de Neldy, pour ne pas laisser deviner une humeur ou une envie d'assez mauvais goût, se garda bien de baser son refus sur de pareilles raisons, et je fus la victime qu'il sacrifia à ses rancunes. Le portrait que vous avez fait de moi tout à l'heure est celui d'une sylphide, en comparaison de celui que traça le marquis. Je crois même me rappeler qu'il le termina par un trait qui peut vous faire juger du reste : Je ne veux point marier mon fils à une grosse fille de campagne, bonne tout au plus à gouverner une basse-cour. La grossièreté de l'injure m'irrita, et ce fut alors que, sans le lui rendre, j'acceptai de Georges le serment qu'il me fit de ne point se marier. J'avais trop de probité pour ne pas me croire engagée au même sacrifice, et j'eusse tenu la parole que je m'étais faite à moi-même, si la rupture de mon mariage n'avait fait un assez grand scandale. Mon père me supplia de le faire cesser. Georges était parti, et ce fut alors que j'épousai M. Dauray, à qui l'immense dot que j'apportai permit d'obtenir la place de receveur-général du département. Cette position nouvelle devait me donner l'occasion de rencontrer M. de Neldy, ne fût-ce que chez le préfet. Je ne puis vous dire si ma vanité seule voulut donner un démenti formel au portrait désobligeant de M. de Neldy, mais je fis de mon mieux pour n'y pas ressembler. Je m'étudiai à être de ce monde dont on avait voulu m'exclure. M. Dauray me menait souvent à Paris, où l'appelaient les affaires du syndicat des receveurs-généraux. Il me présenta avec orgueil et me fit accueillir avec indulgence dans quelques salons de bonne compagnie, et je crois que je savais y tenir ma place, quand Georges revint de ses voyages.

A ce moment, Jules laissa échapper un *ah!* prolongé qui avait une toute autre signification que le mien. Il voulait dire : Voici le moment difficile du récit ; voyons, ma tante, comment en sortirez-vous à votre honneur ! Mme Nivre le comprit ainsi ; car elle s'arrêta, et parut visiblement embarrassée. M. Nivre s'interposa et dit :

— Tous ces détails sont fort inutiles ; il ne s'agit plus que d'expliquer à monsieur l'aventure qui a amené la rencontre de la porte-cochère, et je m'en charge.

— Non pas, non pas, s'écria Jules. Une fois l'histoire arrivée à ce point, ma belle-tante y est trop triomphante, et Neldy et moi nous y jouons un trop vilain rôle pour que madame n'achète pas sa gloire par un peu de peine.

— C'est trop juste, reprit Mme Nivre avec gaîté ; vous vous êtes trop bien sacrifiés pour que je n'imite pas votre exemple. Voici donc toute la vérité...

— Chut ! écoutons, dit Jules, Mon oncle, vous êtes libre de vous boucher les oreilles...

— Mon neveu, vous êtes un impertinent.

— Mon oncle, je voudrais courir tous vos dangers quels qu'ils soient.

— Y a-t-il des dangers dans le passé? reprit M. Nivre.

— Eh ! mon oncle ! c'est là que sont les plus sûrs, parce qu'il n'y a plus moyen de les combattre.

— Vous vous trompez, dit Mme Nivre ; les dangers qu'on peut regarder en face sont presque vaincus, et vous allez voir tous ceux que vous redoutez. Ce fut dans un bal, chez le préfet, que pour la première fois, je revis Georges. Georges était avec son père, et cette circonstance est l'excuse ou du moins l'explication de ma conduite et de ma coquetterie.

— Vous avouez donc avoir été coquette avec Georges?

— Avec lui ? dit Mme Nivre avec un dédain un peu trop féminin : avec lui? non, c'était inutile : mais avec son père. Je l'avoue, j'y mis tout ce que je pouvais de bonne grâce, de prévenances, de caresses, de flatteries ; je sais un peu de musique, je chantai, j'avais appris à Paris à ne point danser en dansant, je marchai quelques contredanses avec assez bon air, j'eus un succès prodigieux. M. de Neldy eut la maladresse de demander mon nom avec intérêt, et ce fut à son fils qu'il s'adressa. Il en résulta que je manquai le but que je voulais atteindre, et j'en atteignis un que je ne cherchais pas. Georges quitta le bal plus amoureux que jamais, et M. de Neldy me déclara une coquette fieffée.

— Et puis?... dit Jules.

— Et puis, mon neveu, dit Mme Nivre, cela continua ainsi, ni plus ni moins. Georges m'aima, mais il eut le bonheur de n'avoir aucun tort envers moi ; il n'habitait pas la ville et avait peu d'oc-

casions de me voir, encore était-ce dans le monde. Je ne savais de son amour que ses refus de se marier, et je vous le jure, le seul mot que j'en ai entendu fut prononcé par lui la veille de son départ pour Paris. Il me dit, en me saluant : « J'ai tenu mon serment, madame. » Je l'avoue, j'eus pitié de cette fidélité si mal récompensée. Je me troublai; il s'en aperçut et reprit : « — Vous ne m'avez pas trompé : vous ne m'aviez pas fait de promesses. — Je vous rends les vôtres, lui dis-je. — Je ne les reprends pas, » me répondit-il.

Il s'éloigna, et je ne le revis plus qu'il y a trois semaines environ.

— Et que devîntes-vous pendant ces sept années de séparation? dit Jules, qui semblait ne pas vouloir laisser la moindre circonstance indécise.

— Je fus heureuse, si on peut l'être avec un remords. Dès que Georges ne fut plus près de moi, j'eus un profond regret d'avoir ainsi enchaîné sa vie. Je vous dit tout, vous le voyez; je vous prie donc d'être indulgent. Je me sentis touchée de cette constance si dévouée : et la pensée d'un amour absent, mais qui accompagnait toujours ma vie, m'occupa peut-être trop souvent. Ce fut, à vrai dire, cette absence qui le protégea ; car elle me laissa sans inquiétude réelle sur l'intérêt que je prenais à Georges ; et cependant je sentais si bien que je faisais mal, que jamais je ne m'informai de lui ni de ce qu'il devenait ; aussi lorsque M. Dauray mourut...

— Georges, s'écria Jules en interrompant M^me Nivre, était dans votre cœur un homme tout poétique que vous aviez doucement façonné avec votre belle imagination; et vous étiez amoureuse du héros que vous aviez créé, et non pas du vulgaire dandy que vous ne connaissiez pas. Eh bien ! ma belle-tante, si vous m'aviez laissé parler, j'aurais raconté tout cela aussi bien que vous, parce qu'il n'y avait pas d'autre explication possible à votre conduite et à la folle espérance qui, après un an de veuvage, vous a conduite à Paris pour dire à Neldy : « Maintenant, je suis libre, et je viens m'offrir à vous. »

— Et maintenant, dit M. Nivre, qui paraissait débarrassé d'un poids énorme, arrivons à la véritable explication.

— Ce récit m'appartient, reprit Jules, et puisque madame vous a si bien expliqué les petits secrets du cœur des femmes, permettez-moi de vous expliquer un peu les petits secrets des travers des dandys.

Il se posa comme un homme qui va commencer un long récit, et prenant sa voix dans un fausset très élevé, il s'écria :

— Pour lors, j'étais à la fontaine Montchauvet, comme dirait M. Odry ; la fontaine Montchauvet, mon cher monsieur, est un des endroits les plus pittoresques de la forêt de Fontainebleau : je ne vous dirais pas devant madame ce qui m'avait amené à Fontainebleau, si cela n'entrait pour quelque chose dans les événements de cette histoire, et si ce n'était la cause inaperçue de l'énorme sottise que j'ai faite. Or, nous étions une demi-douzaine d'entre nous en adoration devant une femme à qui un grand talent et une grande beauté ont donné une célébrité qui n'est pas un de ses moindres attraits. Permettez-moi de faire ici une petite digression qui est peut-être inutile à la justification de madame, mais qui est indispensable à la mienne, si toutefois la mienne est possible. Malgré la rigueur avec laquelle on nous traite, nous autres de la fashion, quoiqu'on nous suppose assez bénévolement tous les vices grossiers et le mépris de tout ce qui est respectable, nous avons encore quelques illusions dont nous sommes dupes comme les plus honnêtes gens de la terre. Ainsi, quand nous rencontrons au théâtre, par exemple, un noble et beau talent, une belle jeunesse, une grande passion, nous nous fanatisons pour cette jeunesse, ce talent, cette passion. Si le hasard fait que nous soyons admis à lui exprimer ce fanatisme, nous le faisons, monsieur, dans les termes les plus soumis et les plus flatteurs ; nous laissons à la femme en peignoir sa couronne de reine ; car nous sommes sottement persuadés que l'art seul ne produit pas une expression si élevée des passions, et qu'il n'est que l'interprète d'une nature exquise et privilégiée. Grande erreur, monsieur, du moins dans l'aventure qui me concerne. En effet, tandis que moi et quelques autres entourions d'hommages cette divinité que nous nous obstinions à laisser sur l'autel, Neldy, plus habile ou plus brutal, Neldy la fit descendre de cette gloire où nous la tenions élevée. Parce qu'il ne comprit pas la supériorité de l'artiste, il osa s'attaquer à la faiblesse de la femme, et, depuis quelques jours, quand nous battions des mains aux succès de notre déesse, nous ne faisions que flatter la victoire de Neldy. Nous fûmes tous humiliés de notre respect ; pour ma part, je fus affligé du triomphe de Georges, car, je puis vous le dire sincèrement, puisque nous sommes tous ici pour avouer nos faiblesses, j'avais eu foi en cette femme ; je lui croyais dans le cœur tout ce qu'elle avait dans la voix, je lui supposais tous les sentiments qu'elle exprimait si bien.

Mon dépit fut extrême ; je ne me sentis pas la force de le cacher. Dans le premier moment d'irritation, j'eus peur de nier un talent qui n'était qu'un talent. Je prétextai une visite à faire à mon oncle, et je vins à Fontainebleau.

Les jours sont longs à Fontainebleau, et une fois qu'on a visité son merveilleux château, si merveilleusement restauré par le roi, on n'a plus que la forêt pour distraction. Quant à moi, j'y passais toutes mes journées.

Or, comme je vous l'ai dit, j'étais près de la montagne Montchauvet. A droite du sentier qui descend à la vallée de la Solle, il y a un énorme rocher qui forme une voûte du fond de laquelle on découvre un magnifique point de vue. Je m'y étais posté pour le dessiner, et déjà j'avais ouvert mon album, lorsqu'à travers les sinuosités du chemin j'aperçus une robe blanche. Je me cachai tout-à-fait, supposant que la robe blanche faisait partie d'une de ces escouades de visiteurs parisiens qui courent la forêt de Fontainebleau en calèche de louage, et qui, lorsqu'ils rencontrent un peintre, se croient le droit de venir inspecter ce qu'il fait. Cependant je n'entendis point de voix. Je passai un regard à travers les houx qui voilaient ma retraite, et je reconnus que la robe blanche était seule, seule avec une pensée heureuse, car elle s'arrêta un moment, s'assit sur un fragment de roche, dénoua son chapeau, le posa à côté d'elle, et livra sa tête blonde aux fraîcheurs de l'ombre et à mes brûlans regards (je vous prie de me passer l'antithèse). Elle était bien belle ainsi, le front haut, la poitrine doucement haletante de la fatigue d'une rude montée, aspirant l'air parfumé du bois et lui souriant, regardant avec contemplation autour d'elle quelque chose de plus beau sans doute que ce beau paysage, murmurant doucement une phrase de musique, c'était une sylphide, une...

— Une déesse, n'est-ce pas? dit M^me Nivre en riant.

— Voilà qui est abominable, cria Jules ; vous me coupez ma poésie à son plus moment. Et bien, oui ! madame, vous étiez belle à ravir ainsi et d'une beauté que vous ne retrouverez jamais, et dont j'aurai été seul témoin, car on n'est pas belle ainsi devant les regards des hommes ; devant eux on n'a pas cet abandon complet de toute raideur, on s'observe malgré soi ; et là, vous vous croyiez seule, et moi qui vous voyais, je me plaisais à vous regarder, rien qu'à vous regarder, je vous jure. Je me serais bien

gardé de vous créer un nom, une histoire ; j'étais trop bien appris qu'on désenchante souvent ce qu'on veut poétiser. Je regardais donc, lorsque tout-à-coup, monsieur, pendant que madame s'oubliait à être seule, et moi à être avec elle, éclate un orage épouvantable, ou plutôt une averse.

— Encore une averse, dis-je à Jules en riant.

— Oui, monsieur, une averse. L'averse doit être liée à la destinée de madame, comme les beaux soleils à celle de Napoléon.

— Vous croyez ?

— Je crois que chacun, dans ce monde, est soumis à une condition atmosphérique quelconque. Pour ma part, j'ai toujours été trompé durant les grands froids ; c'est ma destinée de souffrir des grands froids, comme celle de madame est de souffrir des averses. Donc, une averse épouvantable éclate, ma belle sylphide veut s'échapper et remonte le sentier : elle appelle ; mais sa voiture qui devait se retrouver au sommet de la gorge, n'était pas arrivée ; le cocher, qui n'était pas du pays, s'était égaré dans le dédale de routes qui se croisent en tous sens : aussitôt je m'élance, et j'offre un abri sous mon rocher à la beauté qui ne se mouillait ni de bonne grâce ni de bon cœur. Elle accepta, grâce au ciel qui fondait en eau, et nous voilà établis tous deux dans cet étroit espace.

« Vous peigniez ? me dit-elle. — C'était une esquisse. — Eh bien ! continuez ; car voilà un aspect sous lequel vous ne verrez peut-être jamais ce beau paysage. — J'y consens, lui dis-je, madame, mais à la condition que vous ne regarderez pas mon travail; je suis très mal habile, et je ne réussirais à rien si je me sentais regardé. — Faites, me dit-elle, je serai discrète. » Et aussitôt elle alla se placer le plus loin possible de moi, et se mit à considérer la beauté de l'orage... C'est ce que je voulais; car tandis qu'elle regardait bien loin, moi je regardais bien près; tandis qu'elle évitait de me voir, je la contemplais avec délice, et je faisais d'elle un portrait...

— Qui est très ressemblant, dit M. Nivre.

— Qui est ravissant, s'écria Jules.

— Il paraît, lui dis-je, que vous avez un talent remarquable.

— Que voulez-vous, me dit Jules avec quelque fatuité, nous autres, dandys, malgré notre sottise et notre ignorance, nous sommes bien forcés de savoir quelque chose. Avant d'être des jeunes gens ridicules, nous avons été, comme tout le monde, des écoliers à qui leur famille ont fait faire quelques études. Cela nous reste malgré nous, et nous nous en servons quelquefois, mais bien secrètement, pour ne pas gâter la réputation qu'on nous fait.

— Ce portrait est une mauvaise preuve de votre discrétion, dit M. Nivre.

— Pardon, mon oncle, reprit Jules, ce n'est pas moi qui l'ai montré. La moindre circonstance est importante dans cette affaire; veuillez ne pas me faire perdre le fil de mon récit. Le portrait était fini quand l'orage cessa ; j'avais grande envie de le montrer au modèle, lorsque la voix d'un domestique qui cherchait sa maîtresse se fit entendre. Ma belle inconnue me remercia de l'hospitalité assez maussade que je lui avais offerte, et s'échappa en oubliant son mouchoir. Le mouchoir de Desdémone, ma foi ! si Neldy eût été un Othello. Mais Georges est blanc comme un poulet, et il n'a d'autre poignard que ceux qu'il a placés en croix au-dessous d'un tableau de Greuze : arrangement bien digne du goût de mon illustre ami.

Quelques jours après cette rencontre, je retournai à Paris avec mon oncle, qui voulait charger son notaire de vendre la propriété où nous sommes. J'annonçai mon retour à Paris en me présentant à l'Opéra, et j'y fus reçu par des sarcasmes et les railleries les plus cruelles sur ma lâcheté, car on avait compris ma fuite. On pouvait tout me dire, car j'étais désolé; ma belle apparition du Montchauvet m'avait tourné le cœur vers les idéales aventures. Je voulus prouver à mes amis que je n'avais plus de chagrin, et à Neldy que je n'avais plus de rancune, et je proposai pour le lendemain chez moi un déjeûner de garçon. C'est durant ce fatal déjeûner que fut commis le crime. Veuillez suivre la scène avec attention, monsieur; un mot dérangé, une position mal figurée lui donneraient un caractère odieux qu'elle ne mérite peut-être pas autant que vous pourriez le croire. Tous mes invités, à l'exception de Neldy, étaient dans mon salon. En arrivant, j'avais jeté sur la table mon album et le mouchoir de Desdémone ; personne n'y avait fait attention, lorsque Neldy arriva. Il avait un air de vanité d'une impertinence rare, et je ne sais ce que j'aurais donné pour pouvoir l'humilier. Il eut la sottise de vouloir faire le généreux, et s'écria en prenant le mouchoir qu'il aperçut : « Hé ! messieurs voici qui nous explique la résignation de Jules. Ce mouchoir dit à qui il appartient, et il ne peut être qu'à une femme d'une élégance parfaite. » Ici, je l'avoue, j'eus toute la lâche fatuité d'un homme battu, et je répondis d'un air assez content : « Mais elle est assez belle ! » Je sortis pour donner quelques ordres et voici ce qui se passa pendant mon absence. L'un de nos convives s'écria : « Il me semble que Jules s'est un tant soit peu moqué de nous en nous racontant ses courses dans la forêt de Fontainebleau, et en nous vantant les esquisses qu'il en rapporte. — Pardieu, reprit un autre, voici son album ; nous allons voir si c'est à dessiner qu'il a passé son temps » L'album fut ouvert, et le portrait de ma belle inconnue fut immédiatement l'objet de toutes les admirations. Neldy seul le regarda avec une muette surprise ; mais il se tut, et ce ne fut qu'en cherchant à se rappeler les moindres circonstances de cette scène qu'un de mes amis se souvint, que Neldy, après avoir examiné longuement ce portrait, s'empara du mouchoir, et chercha le chiffre brodé à l'un des angles, et parut stupéfait en y découvrant un F et un D brodés en gothique. Je rentrai et on m'annonça que nous étions servis. La contenance triste de Neldy déplut à nos amis. On crut qu'il jouait le bonheur caché, et chacun, pour lui prouver que toute félicité n'était pas pour lui, se mit à raconter quelque galante aventure bien extraordinaire. Neldy écoutait avec une espèce de dédain qui me paraissait assez supérieur, parce que j'en ignorais la cause, lorsqu'il finit par me dire : « Ces messieurs en disent tant, que je commence à croire, mon cher Jules, que vous seul auriez quelque chose à raconter si vous vouliez. » Je ne sais quel méchant génie inspira mes amis; mais l'un d'eux s'écria : « Silence, ceci ne se raconte pas. C'est un de ces bonheurs qu'on cache dans l'ombre de son cœur. — Et des forêts, dit un autre. — Qu'est-ce à dire, messieurs, m'écriai-je, vous auriez eu l'indiscrétion... — Il y a donc indiscrétion, dit Neldy. — Oh ! parfait ! reprit un de ces mauvais sujets, il en doute, ce pauvre Georges. — Il me semble pourtant extraordinaire qu'une pareille femme... — Oh ! mon bon ami, reprend un des ennemis de Neldy, qui, pour l'humilier, consentit à se sacrifier lui-même, cela doit vous paraître extraordinaire et à nous aussi peut-être, de tels succès ne sont pas de notre compétence ; il faut que nous le reconnaissions, mon pauvre Georges, Jules est notre maître, et nous devons, vous tout le premier, nous déclarer ses très humbles serviteurs. — Ainsi, me dit Neldy, dont l'humeur nous amusait sans que nous pussions nous l'expliquer, ainsi vous avouez ? — Moi, je n'avoue rien. — Eh, non ! reprit l'ennemi de Georges, il n'avoue pas. On n'avoue jamais que ce qui est à la portée de tout le monde. » A vrai dire, je ne voyais dans toutes ces plaisanteries qu'une leçon

donnée à la vanité de Neldy : je laissai aller la verve de mes convives, et au milieu du déjeûner, il était établi que j'étais le héros de l'aventure la plus romanesque, la plus ravissante et la plus honorable pour moi.

— Et pour moi, dit Mme Nivre.

— Tenez, dit Jules, tout cela a eu une issue si heureuse que je ne puis m'en vouloir de mon crime ; car enfin qu'est-il arrivé de tout cela ?

— Comment, monsieur, dit Mme Nivre ce qui est arrivé ? En vérité, vous oubliez qu'il a fallu un hasard bien extraordinaire pour que tout cela, comme vous le dites, ne fût pas la cause du malheur éternel de ma vie. Car voilà ce qui arriva : Georges que j'avais revu, m'avait sans doute paru bien changé : mais on ne détruit pas en un jour une illusion qu'on a aimée pendant des années, et j'avais foi en lui. Il venait assidûment chez moi, et je supposais que sa timidité l'empêchait seule de me parler d'un prochain mariage ; lorsqu'un jour je reçus de lui une lettre qui m'attéra. Je l'ai détruite, cette lettre. Si fausses que soient les accusations qu'elle contenait, j'ai reculé devant l'idée de pouvoir les relire un jour. Il m'y disait qu'il m'avait devinée, et qu'il comprenait aisément que je voulusse couvrir d'un nom honorable les aventures scandaleuses de mon veuvage. Je ne me donnai pas le temps de réfléchir ; irritée, éperdue, je montai en voiture pour me rendre chez lui et avoir une explication nette et franche sur cette odieuse lettre. Malgré la violence de ma douleur, je craignais de montrer à mes domestiques que j'allais chez un homme qu'ils voyaient tous les jours chez moi (ils connaissaient sa maison où je les avais envoyés) ; je quittai ma voiture à quelque distance de chez lui ; vous savez comment j'y arrivai, comment j'y fus reçue ; vous savez comment j'appris que Georges n'était pas absent et que par conséquent, j'avais été outrageusement chassée. Ce dernier procédé me fit rougir du mouvement de douleur qui m'avait poussée à chercher à m'excuser aux yeux d'un pareil homme. Deux jours après je quittai Paris, etc...

— Et c'est ici que commence, dit Jules, le chapître des rencontres merveilleuses. Madame, pressée par son désespoir, avait été chez son notaire pour acheter une maison de campagne et s'y retirer. Le notaire était celui de monsieur mon oncle et avait indiqué à madame la maison que voici. Monsieur mon oncle, averti qu'il trouvait acquéreur, s'était rendu à Fontainebleau pour faire parer sa propriété comme un maquignon un cheval de course ; moi je l'avais accompagné avec le vague espoir de retouver ma sylphide forestière. Jugez de la surprise de mon oncle (phrase de roman), lorsqu'il reconnut dans la belle dame qui venait lui acheter son château, la belle dame qui se mouillait avec tant de cœur et de bonne grâce. La visite était terminée et elle sortait ; jugez de ma suprise (même phrase de roman) ! lorsqu'en rentrant, je la rencontre à mon tour. Je l'avais saluée d'un air de connaissance : — Tu connais cette dame ? me dit mon oncle. — Je l'ai rencontrée dans la forêt. — Eh mais ! c'est la dame de la porte-cochère de Neldy. Ce fut un coup de foudre qui, pour moi, éclaira toute cette ténébreuse histoire (toujours style de roman). Je compris ma légèreté.

— Ou plutôt votre crime, dit M. Nivre.

— Voyons, mon oncle, reprit Jules, vous m'avez donné une leçon de deux heures ; vous m'avez dit des choses bien dures à entendre et que j'ai reconnues justes. Vous n'avez jamais payé mes dettes qu'une fois ; vous n'avez pas droit à me faire deux leçons.

— Je commence à apercevoir votre conclusion, dis-je à Jules.

— Vous êtes bien habile, ce me semble, me répondit-il ; car elle m'a stupéfait. Mon oncle se rendit chez madame et la pria à dîner pour le lendemain. Je partis pour Paris dans la nuit. J'allai chez Neldy, et sans lui rien expliquer, je lui demandai comme un service éminent de m'accompagner immédiatement à Fontainebleau ; il me suivit ; et je le fis entrer soudainement dans le salon où je m'attendais à une scène d'étonnement et de réconciliation. Tout mon plan fut renversé, car madame nous reçut avec un visage serein et très riant. Monsieur mon oncle, qui est beaucoup plus bavard que vous ne pensez, avait tout dit à madame. Nous expliquâmes tout à Neldy. Il fut parfait ; il se repentit en homme de cœur, car il y a du bon chez lui, et il offrit sa main en réparation de son injure. On la refusa. Je crois qu'on était un peu désenchanté de son idole, n'est-ce pas, ma belle tante ? et qu'on fit de la grandeur d'âme, de la fierté, sans trop d'effort.

— C'est possible, mon neveu, dit Mme Nivre. Vous avouerez cependant que le procédé de M. de Neldy avait été assez brutal pour...

— Entre nous soit dit, et puisqu'il n'est pas là, dit Jules, et qu'il n'y a pas grand danger à dire un peu de bien de ce pauvre Georges, je crois qu'il eût saisi avec moins de chaleur ce prétexte de rompre, s'il n'avait eu une autre passion dans le cœur.

— Cela ne l'excuse pas de l'avoir fait si grossièrement, dit Mme Nivre.

— Vous l'avez refusé et vous en dites du mal, ce n'est pas juste : punir et garder rancune, c'est par trop féminin, comme dit Figaro.

— Et c'est alors que M. Nivre se mit sur les rangs, n'est-ce pas, monsieur ?

— Après moi, s'écria Jules à qui je m'étais adressé. Des chevaliers français tel est le caractère. J'avais compromis une femme noble, bonne, pure, charmante ; je lui offris d'en faire la femme d'un assez mauvais sujet. On appelle cela une réparation ! Madame craignit que ce ne fût un plus grand malheur.

— Non, monsieur mon neveu, dit Mme Nivre ; mais je vous fis observer que vous n'aviez que vingt-huit ans et que j'en avais trente.

— Elle le répète ! s'écria Jules. J'avais trouvé une tournure toute à mon désavantage pour éviter cet aveu, ou plutôt ce mensonge : car je vous déclare, moi, que vous n'avez que vingt-cinq ans tout au plus, et que c'est par vengeance que vous m'avez refusé.

— Non, mon neveu, c'est par raison,

— Et c'est par raison que vous avez accepté ma main ! dit M. Nivre.

— Par raison et par reconnaissance, dit Mme Nivre ; par raison, parce que vous m'avez persuadée que j'avais besoin d'un protecteur qui mît ma réputation à l'abri des bruits fâcheux qui pouvaient naître de cette aventure ; par reconnaissance, parce que vous m'avez offert le protecteur le plus noble que je pusse espérer. Et croyez moi, mon ami, chez une femme qui chérit son honneur, ce sentiment est bien puissant pour l'homme qui lui garde le sien et qui le couvre de l'honneur de son nom.

— Hé ! hé ! hé ! s'écria Jules, nous nous attendrissons.

Il sonna avec une vivacité qui me prouva qu'il s'était laissé gagner par l'émotion générale, et il cria au valet qui se présenta :

— Allons, du Champagne !

— Vous serez toujours fou ! dit son oncle

— Non, dit Mme Nivre, il se plaît à combattre une bonne nature.

— Tenez, me dit Jules, voilà en quelques mots l'histoire du plus grand nombre de nos dandys.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(Magasin Littéraire.)

COSTANDI.

Costandi vivait dans un coin de la Grèce, de ce pays jadis si fécond en merveilles morales, mais où, depuis, la tyrannie à la suite de la conquête avait tout flétri, et semblait même avoir réduit les âmes de la trempe des héros à celle des esclaves. Cependant l'oppression ne pesait point sur Costandi. Dans une charmante vallée fermée de tous côtés par de hautes montagnes, il habitait un village presque inconnu aux Turcs et négligé par eux. Là, ses jours étaient tranquilles ; il avait des oliviers autour de sa demeure, au-dessus de sa tête le beau ciel de la Grèce, pour son cœur une épouse chérie, la belle et tendre Hélène.

Costandi n'était point un barbare sur cette terre classique ; il connaissait la littérature des anciens et s'animait du feu de leurs écrits : à leurs nobles images, à ces vers de Tyrtée ou d'Homère où sont célébrés les exploits des guerriers, il était puissamment ému ; le frémissement de l'enthousiasme courait par tous ses membres, et il se faisait des facultés de son âme un développement égal à ce qu'il en avait fallu au héros pour s'élever au dessus de l'homme et au poète pour peindre le héros.

Cependant la guerre de 1825, où la Grèce devait se retremper et s'affranchir, grondait à quelque distance des montagnes qui protégeaient Costandi. Alors la pensée de la gloire vient s'offrir à lui et donne à son front une expression sublime. Il dresse sa haute taille ; son attitude est imposante et fière ; il sent le courage qui circule dans ses veines ; il va s'élancer aux combats. Mais Hélène !.... A cette pensée, son énergie se brise, ses membres tendus fléchissent, sa tête tombe sur sa poitrine tout à l'heure haletante du désir de renommée, et il se dit, comme pour se fortifier contre le doute : « Ne suis-je pas heureux ? »

« Ne suis-je pas heureux ? se répète-t-il souvent avec une sorte de désespoir ; et il voudrait secouer cette pensée de gloire qui l'obsède pour rester tout entier à sa fidèle épouse. Cependant le trait a pénétré trop avant ; c'est en vain qu'il se débat ; à la fin il faut céder. Mais comment s'ouvrir à Hélène ? comment lui annoncer une séparation volontaire ? Il lui a dit tant de fois qu'elle était tout pour lui, et que l'amour veillerait toujours à l'entrée de son cœur pour n'y admettre que des pensées qui lui fussent subordonnées !

Il laisse parler son front. Hélène en a remarqué la tristesse. Mue par un touchant scrupule, elle cherche d'abord si la cause n'est point en elle-même ; mais sa conscience ne lui offrant aucun motif de chagrin pour son époux, elle s'adresse à lui ; elle lui rappelle qu'il a promis de mêler son âme à la sienne, et qu'il n'a plus une peine qui lui appartienne en propre. Cette marque de tendresse redouble la confusion de Costandi. Le soir donc, à l'heure où la clarté douteuse du crépuscule fait que l'on peut rougir, il penche sa tête sur l'épaule d'Hélène, et, les yeux baissés, murmure ces mots à son oreille : « Les lauriers de Miltiade troublaient le sommeil de Thémistocle ; voilà mon secret. »

Hélène a tout compris, et une suite de conséquences fatales se sont déroulées à son imagination. Dans le délire de sa douleur, elle maudit la gloire ; elle la hait comme une rivale qui lui dispute le cœur de son époux. Costandi pose un doigt sur la bouche de sa bien-aimée pour arrêter des paroles qui le troublent ; car, la gloire maudite par une fille de la Grèce lui semble presqu'un blasphème.

« Chère Hélène, dit-il, laisse-moi te réconcilier avec l'éclat des exploits militaires, que j'envie en partie à cause de toi. L'égoïsme de la gloire est vil comme tout autre égoïsme ; mais tel n'est point la nature de mon ambition. Si j'aspire à ceindre mon front d'une brillante auréole, c'est pour en jeter autour du tien le noble reflet. Hélène mériterait un trône, et elle n'est que l'épouse d'un homme obscur. Mais je saurai forcer la destinée ; je saurai tracer autour de toi un cercle de respect. Tu seras fière de Costandi, et les éloges qui retentiront avec son nom gonfleront d'une joie secrète ton cœur d'épouse. Déjà ne le vois-tu pas, cet époux bien-aimé, revenir à toi la tête couronnée de lauriers qu'il n'aura cueillis que pour les déposer dans ton sein ?... » Et, en disant ces mots, il montre, comme du doigt, la brillante image qui, pour lui, est vraiment sensible ; mais il la voit seul ; un voile de pleurs offusque les yeux d'Hélène.

Le moment des adieux est arrivé. La généreuse Hélène absout Costandi de la douleur qu'il lui cause en la quittant. Elle l'absout, car le ressentiment d'une épouse serait d'un trop funeste augure pour cette tête qu'elle chérit tant, malgré ces besoins de cœur d'homme auxquels elle ne peut rien comprendre. Tous deux, alors, cherchent à retenir au fond d'eux-mêmes les émotions qu'ils éprouvent, afin qu'elles soient, après la séparation, plus que des pensées de l'esprit ou des souvenirs de la mémoire. Ils recueillent tout ce qu'ils peuvent d'impressions vives et tendres, pour s'en nourrir pendant l'absence, pour les étendre sur cette portion de vie qui doit s'écouler avant qu'ils se revoient. Après que leurs cœurs ont battu l'un contre l'autre, le sentiment semble passer à leurs mains qui se pressent encore, puis à leurs regards qui suivent longtemps l'objet chéri ; et quand cet objet a disparu, alors commence, surtout pour Hélène, une vie toute pesante d'inquiétude et de chagrin.

Suivons Costandi dans sa carrière. Il se dirige vers le camp où ses compatriotes sont rassemblés pour se soustraire à l'esclavage. En s'avançant dans la Grèce, il s'affermit dans la résolution de devenir un héros. Il sait tout ce qu'il y a d'éléments de succès dans une volonté ferme et persévérante. L'occasion, voilà tout ce qu'il demande du sort. La gloire est difficile ? mais si elle était plus aisée, elle serait moins précieuse. Elle est difficile ? mais elle aura beau, nouveau Protée, vouloir échapper à ses prises, en se précipitant vers elle sans réserve, il saura forcer toute résistance et étreindre le glissant objet.

Il est arrivé à l'armée où on l'accueille avec joie. A son air plein de grandeur et de fermeté, on reconnaît aussitôt un de ces hommes sur lesquels les regards peuvent se fixer et la confiance s'appuyer. Dans un moment de crise, chez un peuple sans organisation bien arrêtée, l'échelle des pouvoirs militaires n'est guère que la contre-partie de celle de la valeur intelligente. En face d'un danger pressant, il se forme une grande ligne où chacun prend, comme d'instinct, la place correspondante au numéro de son courage. Costandi obtient donc un commandement, et bientôt il le justifie.

Pour lui qui s'était nourri des instructions de l'histoire, la Grèce n'était pas une contrée nouvelle ; mais ceux qui le suivaient étaient des barbares ; ils foulaient, sans le savoir, des champs fameux. Costandi, en leur proposant les exemples de leurs ancêtres, pique leur émulation, aiguillonne leur courage. Sachant tout ce qu'il y a de magie dans les vieux noms, il rend aux lieux qu'il parcourt ceux qu'ils portaient jadis. Il raconte à ses soldats les merveilles dont chaque tertre a été le théâtre ; en un mot, il leur enseigne la Grèce, et fait lever partout sous leurs pas de glorieux souvenirs.

Un jour, campé dans les champs de Marathon, il leur dit : —

« Une armée formidable, venue pour asservir nos pères, couvrait cette plaine. A sa rencontre s'avancèrent dix mille Grecs commandés par Miltiade, Thémistocle et Aristide. Des citoyens résolus d'être libres étaient d'un côté; de l'autre il n'y avait que des hommes à solde, et la formidable armée fut détruite. Vous ne sauriez faire un pas dans la Grèce sans y trouver de ces nobles exemples. La gloire ancienne a couvert tout le sol; Eh! bien, qu'une couche de gloire nouvelle apprenne au monde que les Grecs ont des descendants. »

C'était par de semblables discours qu'il enflammait le courage de ses soldats; mais il savait aussi faire respecter les droits de l'humanité. Lui-même en donnait constamment l'exemple. Si, exaspéré par la férocité de l'ennemi, il se sentait quelquefois excité à de sanglantes représailles, une image de femme, celle de la douce Hélène, venait se placer entre son cimeterre et la cruauté. Il n'était d'ailleurs redoutable qu'aux guerriers. L'épouse d'un chef turc, la belle Zuléma, non seulement lui avait dû la vie, mais, après avoir été traitée avec des égards respectueux, elle avait été renvoyée aux siens sans rançon et le cœur presque devenu grec.

Costandi avait déjà remporté plusieurs victoires lorsqu'on lui confia la défense d'un poste très important. Il n'avait qu'une poignée d'hommes contre une armée. Pour mot d'ordre il donne « Léonidas », et ses soldats le comprennent. Qui pourrait peindre l'acharnement des deux partis? Cette journée vit éclore mille traits d'une valeur héroïque; mais Costandi éclipsait ses compagnons; tout courage était sans couleur à côté du sien. Il combattit jusqu'à ce que, percé à la poitrine d'un coup affreux, il tombât sur un monceau d'ennemis immolés par son bras. Ses soldats avaient tous péri autour de lui; mais leur exemple ne devait pas être perdu pour leurs frères, et les Grecs venaient de rentrer dans leur patrimoine de gloire aliéné depuis tant de siècles.

Quand Costandi revint à lui, il était prisonnier, prisonnier des Turcs et destiné à un affreux supplice. Le premier mot que ses lèvres retrouvèrent fut « Hélène, » sans doute parce que cette pensée s'était évanouie la dernière. Oh! oui, qu'il pense à Hélène, à Hélène si malheureuse de son absence! Depuis son départ, le souci dévorait l'épouse infortunée. Des nouvelles de Costandi lui arrivaient quelquefois; mais, quoique bonnes, ces nouvelles, toujours en arrière du présent, ne retranchaient que sur des tourments passés, et son inquiétude était presque aussi intense sur quelques jours que sur un plus grand nombre; en effet tant de malheur peut s'accumuler sur une seule heure! Il n'y avait donc qu'une nouvelle mauvaise qui pût avoir pour elle un résultat positif. Telle fut celle qui lui vint après la défaite de Costandi, et elle lui vint trompeuse, car on lui rapporta que Costandi avait péri. Le coup frappa si fort sur son âme tendre qu'il y fit une brèche par où sa raison s'échappa.

Retournons à Costandi. Les turcs veulent se venger du carnage qu'il a fait des leurs. Des milliers d'hommes ont juré son supplice; mais un cœur de femme fait face à tant de haine: Zuléma, qu'il a sauvée, veut le sauver à son tour. La nuit, les mains pleines d'or, elle se rend furtivement vers l'endroit où est resserré le prisonnier. Elle tremble, mais elle avance; elle séduit les gardiens de Costandi, détache ses fers, et le guerrier grec est rendu à la liberté.

Cependant Costandi avait cueilli la gloire. D'ailleurs son pays avait moins besoin de son bras; le poids de l'esclavage était soulevé. Le guerrier songe à retourner dans ses pénates, ses pénates devenus pour lui si chers par l'absence même. Oh! comme il aspire à les revoir! Ces lieux que son cœur redemande, son imagination les lui peint d'avance et revêtus de tant de charmes qu'il s'étonne d'avoir pu les quitter; mais tel est le cœur, convive au goût difficile, et à qui la faim seule fait trouver toute leur saveur aux mets les plus exquis.

Une barque voguait légèrement sur la mer qui baigne les côtes de la molle Ionie. Des îles s'élevaient successivement semblables à des corbeilles de fleurs qui répandaient au loin leurs parfums sur les ondes. Le ciel, la terre, les eaux réunissaient leurs harmonies pour offrir un spectacle de bonheur et de paix; mais la paix était étrangère au cœur du guerrier assis au bout de la barque. Ce n'est plus le Costandi des combats; il tremble à mesure qu'il approche de la côte; il y a pour lui sur ce rivage tant de malheur possible! Cependant il a mis pied sur la terre, il n'est plus qu'à quelques pas de sa demeure; et là, il s'arrête... il est comme cloué au sol... il ne peut aller plus loin. Que va-t-il échanger contre son ignorance actuelle du sort qui l'attend? Il y a des idées qu'il ne saurait affronter. Tourment, tourment inexprimable de l'anxiété! Son cœur, comme détaché, se jette pour ainsi dire à droite, à gauche, en battant violemment son sein. A la fin, il fait un puissant effort, et, par un mouvement rapide, il s'élance dans sa demeure.

Ce fut la douleur, une douleur sans mesure qui l'accueillit au sein de ses foyers tant désirés. Hélène ne le reconnut pas! il était maintenant étranger pour ce cœur qui l'avait tant aimé! Elle ne le reconnut pas! Elle fut seulement surprise, lorsque, la serrant doucement dans ses bras, il s'écria: « Débris de mon Hélène, mes remords te vengent assez. Au lieu de faire ton bonheur, comme tu le méritais, j'ai dévasté ton être, mais je serai jusqu'à la mort le tendre gardien de ces chères ruines. »

Cependant Hélène prenait plaisir aux soins de Costandi. Elle lui parlait souvent de lui-même: « Savez-vous, lui dit-elle un jour, que j'ai été heureuse? Dans ce temps-là j'étais aimée de Costandi. Il me semblait que le printemps durait toute l'année, que toutes les plantes exhalaient des parfums. Mais, dit-elle, en baissant la voix, une rivale m'enleva son cœur; il me quitta pour la gloire. Vous, la connaissez-vous, la gloire? Est-elle donc si belle? Ah! Hélène aussi était belle pourtant alors; mais Costandi est parti, et la beauté d'Hélène s'est flétrie, comme la gelée flétrit les oliviers. » — A ces paroles touchantes, des larmes de douleur et de remords inondaient les joues de Costandi.

Quelquefois il se flattait qu'Hélène allait le reconnaître. En effet, les yeux de celle-ci se portaient sur lui; ils s'y arrêtaient pendant quelques instants; mais, bientôt après, ils reprenaient leur expression errante. Il essayait sans cesse, quoique sans succès, de fixer l'attention de l'infortunée. Il se rappelle que quelquefois, au temps de son bonheur, faisant tourner rapidement son bras autour de la tête d'Hélène, il enlevait l'espèce d'écharpe qui couvrait ses épaules; puis mettant un genou en terre à la manière des esclaves turcs, il rendait d'un air soumis son larcin à la maîtresse de son cœur. Un jour donc, il renouvelle ce jeu gracieux; il est à genoux comme un suppliant; son regard n'avait jamais été si tendre. A cette vue, Hélène se trouble, ses yeux secs jusqu'alors se remplissent de larmes, de profonds soupirs s'échappent de son sein haletant; elle s'écrie: « Costandi!... » et tombe évanouie entre les bras de son époux qui vient de la retrouver toute entière.

Puis ils vécurent d'une vie douce et légère à côté l'un de l'autre. Ils avaient payé leur dette à la patrie, l'un par son courage, l'autre par ses souffrances; l'ambition de Costandi ne s'étendit plus au-delà du cœur d'Hélène. Ils espérèrent que la nation, ébranlée par la commotion violente de la guerre qui venait de l'affranchir, se rassiérait par degrés sous les lois du prince que lui

envoyait la civilisation; que les éléments du bonheur public se rapprocheraient, se combineraient d'une manière solide, et que la beauté du ciel grec ne serait plus une ironie pour les habitants de ce noble pays.

LÉON GALAIS.

MARTHE.

I.

Marthe, ignorez-vous donc, pour être triste ainsi,
Quel bonheur nous arrive à tous, à vous aussi?
Nos fils reviennent des armées!
Plus de guerres enfin; l'on exile, dit-on,
Dans une île éloignée encor Napoléon;
Joie à nous, mères alarmées!

N'est-ce pas trop d'ivresse, embrasser ces absents
Vainement attendus pendant de si longs ans,
Oui! les embrasser, vieille Marthe,
Et savoir que dès lors il ne faut qu'aucun d'eux,
Après un court séjour nous faisant ses adieux,
A de nouveaux combats reparte?

Ravissante pensée! avant la fin du jour
Ils seront sur nos cœurs, ils seront de retour
Aux foyers qui les ont vus naître.
Du haut de la colline, au loin sur le chemin,
Hâtant leur marche active un bâton à la main,
On les verrait déjà peut être.

Surprise, émue aussi de ce changement prompt,
Comme vous sans parole et le sourire au front
Je sentis mes yeux pleins de larmes;
Tranquilles à couler, ce ne sont plus ces pleurs
Qu'accompagnent sanglots et grands cris de douleur,
Comme autrefois aux jours d'alarmes.

En joie, en fête même aujourd'hui nous allons
A leur rencontre tous, bien passé les vallons,
Et Marthe doit être des nôtres;
Tour à tour, croyez-moi, nous soutiendrons vos pas,
Et puis en revenant, dites, n'aurez-vous pas
Le bras d'un fils comme les autres?

Cet espoir si longtemps en notre âme nourri,
Vous, votre George aimé, moi, mon Jules chéri
Rendus à nos tristes demeures,
N'est plus un vain espoir; George et Jules, ces fils
Pleurés soirs et matins devant nos crucifix,
Seront ici dans quelques heures.

II.

Sur la place on s'assemble, on part; tant pis pour ceux
Qui jamais ne sont prêts, on fout les paresseux.
Ceux là, disent des sœurs joyeuses,
N'ont point de frère à voir revenant des combats,
Ni fiancé non plus, ajoute, mais tout bas,
Plus d'une de ces bien-heureuses.

Courant à qui plus vite en se donnant les mains
Les jeunes filles vont, non pas par les chemins,
Mais à travers champs et fougère.
N'entendant plus leurs cris, leurs rires, leurs chansons,
Leurs mères les croient loin, quand des prochains buissons
Sort toute la troupe légère.

Ah! folles, pouvez-vous ainsi nous effrayer?
Quels jeux! de ces buissons fuir toutes et crier!
Désormais qu'il vous en souvienne;
Plus de ces frayeurs-ci; que chacune plutôt,
Sans cesser d'être gaie, à sa mère aussitôt
Prête son bras et la soutienne.

Celle qui vint à Marthe offrir l'appui d'un bras,
Accorder son pied leste à de chancelants pas,
Ce fut Marie, elle si vive!
Marie, enfant encore aux blonds cheveux flottants,
A George, homme déjà, fut promise à vingt ans,
Elle les compte et George arrive!

Les vallons sont passés. De la colline il faut
Atteindre le sommet, le sommet le plus haut;
Là, l'immense espace se montre.
Ils y sont. O surprise et bonheur à la fois!
Ce sont eux! les voilà! répète chaque voix;
Et tous volent à leur rencontre.

Marthe les suit aussi, Marie aidant et Dieu.
— Ne vois-tu pas mon George en uniforme bleu,
Tu sais, une croix le décore?
Moi, ma vue affaiblie... » Un soupir bien profond
De la douce promise alors seul lui répond
Que l'on ne voit pas George encore.

III.

Marthe, la pauvre Marthe est portée au retour,
A peine respirant, jusques en son séjour;
Marie hélas! se fond en larmes.
Jules leur dépeignit, oh! déchirant tableau!
L'instant où, sur son sein, il vit à Waterloo
Mourir George son frère d'armes.

LEROY.

LES TROIS SAINTS,

Fable lue le 2 Mai 1844, à la Séance publique annuelle des cinq Académies.

Saint-Ange a le cœur bon, l'âme compatissante;
Un poulet qu'on égorge, un lièvre ensanglanté
Font frissonner sa sensibilité.
Aux cris plaintifs de leur voix expirante,
Il pâme de douleur ou fuit épouvanté.
Mais Saint-Ange est gourmand; et quand la nappe est mise,
Quand du malheureux lièvre et du pauvre poulet
Son odorat aspire le fumet,
Qu'il dépèce leur chair exquise,
Adieu pitié, scrupule et souvenir dolent.
Ce n'est plus qu'un mets succulent
Que savoure sa gourmandise.

Saint-Bris parle toujours d'honneur et de vertu,
De conscience et de droiture.
A la plus faible créature
Il n'oserait faire tort d'un fétu.
Mais des immenses biens que lui légua son père,
Vieux croquant par la fraude et l'usure enrichi,
Saint-Bris jouit en paix sans remords ni souci,
Et du haut de son char jette boue et poussière
Sur la veuve et sur l'orphelin
Que son père a laissés sans refuge et sans pain.

Saint-Luc s'est fait un nom dans la littérature:
Il aime fort la gloire, il la veut noble et pure;

L'intrigue est à ses yeux une honte, un ennui.
Mais il a des amis qui cabalent pour lui,
Et, contre ses rivaux déchaînant la critique,
Remplissent l'univers de son panégyrique.
Il le sait, il l'oublie; et fou de vanité,
Etourdi du vain bruit que fait sa renommée,
Se pavanant dans sa fumée,
Il jette au nez de tous son immortalité.

Je sais bien d'autres saints, que peut-être on devine;
Mais je m'en tiens à ces trois-là;
Et dis que pour jouir en paix de ce qu'on a,
Il ne faut pas toujours en chercher l'origine.

VIENNET,
Membre de l'Académie Française.

THÉATRES.

PALAIS-ROYAL.

PARIS VOLEUR,

Vaudeville en six tableaux, par MM. Dumanoir, Dennery et Clairville.

Albert Gaultier et Bourdaloue sont deux jeunes Dijonnais qui sont venus à Paris pour s'y abreuver de toutes sortes de voluptés, et qui n'y rencontrent que des déboires.

Premier acte. — Albert perd son cœur à la poursuite d'une lorette et Bourdaloue se laisse duper par un bohémien qui lui cède pour dix francs un magnifique lorgnon en or dont il vient de faire la trouvaille là, sur le trottoir. Hélas! le lorgnon est en cuivre, et vaut bien cinquante centimes.

Deuxième acte. — Celui-là n'est peut-être pas le moins invraisemblable. Albert a fait une pièce, et il l'envoie à M. Florestan, auteur dramatique, en lui demandant les conseils de son expérience. M. Florestan n'envoie pas de conseils à Albert; mais, en revanche, il fait jouer la pièce sous son propre nom. Albert, furieux, vient reprocher à l'illustre floueur son infâme procédé, et le grand homme témoigne son repentir en donnant l'ordre de jeter le malheureux jeune homme à la porte, quand arrive le comte de Marcignac qui, se disant insulté dans la pièce nouvelle, veut un duel à mort avec le dramaturge. Florestan, peu tenté de réclamer un pareil droit d'auteur, en renvoie l'honneur à qui de droit et déclare la vérité par écrit. O jeunes débutants littéraires, que l'exemple vous profite; car, s'il faut en croire MM. Dumanoir, Dennery et Clairville, c'est là la probité que vous rencontrerez dans tous les auteurs... qui ne font pas partie de l'Association dramatique.

Troisième acte. — Bourdaloue a placé les vingt mille francs qui constituent sa fortune dans une société en commandite dont le but est d'anéantir d'un seul coup la race entière des hannetons: capital social, trois milliards deux cents millions... de hannetons.

Quatrième acte. —Un paysan achète trois cents francs la montre que Bourdaloue a payée deux cents, le fin matois. « Monsieur, dit le paysan au restaurateur chez lequel se passe la scène, sur les cinq cents que vous me devez, vous en donnerez trois cents à monsieur. » Mais, le paysan parti, il se trouve qu'il a voulu parler de cinq cents échaudés, dont il venait de faire l'acquisition dans le seul but de *grinchir la toquante* du subtil Bourdaloue.

Cinquième acte. — Grâce à une maîtresse de piano, grâce à l'excellente tenue de M. et de Mme Mohican, ses portiers, dont elle fait son oncle et sa tante, Rosine, la lorette du premier acte, passe aux yeux d'Albert pour une jeune personne de grande famille et d'une excellente éducation; aussi l'innocent Dijonnais en raffole-t-il au point de lui signer immédiatement une promesse de mariage. Mais tout à coup survient un nouveau personnage qui déchire ladite promesse et engage Albert à le venir voir, pour plus amples explications, rue Thibautodé, 28.

Enfin, au sixième tableau, nous voici rue Thibautodé, n° 28, où Albert rencontre un parent qui, à chaque acte et sous différents costumes, a veillé sur lui et l'a sauvé de tous les dangers auxquels il était en butte. Albert retourne à Dijon épouser sa cousine Aline; n'est-ce pas tomber de Charybde en Scylla?

Cette pièce n'a rien de neuf; mais elle fait rire, et c'est beaucoup.

Leménil, Tousez et Grassot ont été parfaits dans les rôles de l'homme de la rue Thibautodé, de Bourdaloue et du portier Mohican.

VARIÉTÉS.

LES BÉDOUINES DE PARIS,

Vaudeville en un acte, par M. Dumersan.

C'est l'histoire d'un infortuné provincial, du nom de César Moutonnet, qui après une suite de mystifications assez amusantes, va devenir la proie de quelques dames dont nous tâcherons de faire comprendre le caractère et les habitudes en les désignant par la poétique appellation de *Vierges folles*, lorsque Mlle Euphrasie, sa cousine, lui dessille les yeux et lui offre sa main, estimant qu'il fera un excellent mari quoiqu'il soit fort bête ou plutôt parce qu'il est fort bête.

Des voisins m'ayant assuré que Flore était une excellente actrice et que je devais beaucoup m'amuser, j'ai bien voulu les croire. La pièce est d'un homme qui en a fait de meilleures.

GAITÉ.

LA FAMILLE GRANDVAL,

Drame en 3 actes par MM. Paul Foucher et Alboise.

Grandval est à la fois avocat et homme d'honneur, en voici la preuve. Un banquier du nom de Durand lui ayant enlevé par une banqueroute tout ce qu'il possédait, notre avocat le poursuivit avec une telle ardeur que l'homme d'argent, redoutant les dangers d'une enquête, lui proposa de lui rendre toute sa fortune, à condition qu'il le laisserait en paix. Grandval refusa et fit condamner Durand à dix ans de bagne. Durand s'esquiva et passa à l'étranger, où il perdit dans des spéculations malheureuses tout ce qu'il avait volé dans sa patrie, après quoi, poussé par le désir de la vengeance, il rentre en France sous le nom de Dikson et trouve moyen de s'introduire près de Granval, auquel il jure de ravir l'honneur et la considération dont il l'a privé lui-même.

Il faut que vous sachiez que Grandval n'a jamais vu Durand et que toutes leurs relations ont eu lieu par l'intermédiaire de Léon de la Hodde, ami d'enfance de l'avocat; aussi je vous laisse à imaginer la surprise et l'épouvante du banqueroutier, quand un beau jour il entend annoncer ce jeune homme au château de Granval. Mme Granval et son amie Mme de Méris sont aussi surprises et presqu'aussi tremblantes que le banqueroutier, car elles ont quitté Paris il y a quelques jours à peine, pour échapper aux poursuites de Léon, qui aime Mme de Méris et en est aimé. Léon ne peut parler de son amour devant M. de Grandval, mais à peine a-t-il quitté le salon qu'on apporte à ces dames des étoffes dont les plis contiennent une lettre à peu près conçue en ces termes: « Je viendrai à minuit, ouvrez-moi la fenêtre de votre chambre et nous retrouverons les heures d'ivresse que nous avons tant de fois goûtées à Paris. » Mme de Grandval adresse une petite semonce à son amie, puis elle lui dit: « C'est moi qui viendrai à minuit et je ferai entendre raison à Léon, » et ce disant, elles s'en vont en se gardant bien de ne pas oublier la lettre. Durand sort de sa cachette, s'empare du fatal billet, et observant avec un sourire diabolique qu'il est sans adresse, il le remet à Grandval. O ciel! s'écrie l'époux avec un étonnement naïf, ma femme est coupable! Mon ami me trahit lâchement! Je m'en vais les tuer tous deux.

Il se cache, Léon vient, Mme Granval le reçoit, l'avocat tire un coup de pistolet à son ami, qui tombe dans la mer, la garde s'empare du meurtrier et le banqueroutier se frotte les mains.

Au deuxième acte Grandval est en prison ; préférant la mort au déshonneur, il refuse de dire pourquoi il a tué Léon, mais l'épouse infortunée ne voyant que ce moyen de sauver son mari, s'écrie : « il l'a tué parce que Léon était mon amant. » Grandval est sauvé ; dans l'excès de sa joie il maudit sa femme, prend son chapeau et s'en va avec son ami Dikson.

Le troisième acte se passe au bord de la mer, Grandval va s'embarquer avec Durand, lorsqu'arrive sa femme qui lui crie : « Non, je ne suis pas coupable et c'est ce misérable Dickson qui a causé tous nos malheurs. — J'en conviens, dit le banqueroutier, alors qu'on arrête M. de Granval, le meurtrier de Léon de la Hodde. » Les gendarmes s'avancent, mais, ô surprise, voici Léon lui-même qui revient accompagné de Mme de Méris. Tout s'explique. Pour comble de bonheur, Durand est reconnu et conduit au bagne.

La morale de ce drame est qu'il faut se défier des banqueroutiers frauduleux.

Surville s'est parfaitement tiré du rôle de Grandval, c'est là un artiste consciencieux et d'un vrai talent.

Quant à Gouget ce sera un jeune premier assez agréable quand il voudra modifier l'éternel sourire dont il accompagne chaque geste et chaque parole.

Charmante dans le vaudeville, Mlle Frémin nous paraît déplacée dans le drame.

FOLIES-DRAMATIQUES.

L'ÉCOLE DES FAUVETTES,

Vaudeville en deux actes, par M. Gabriel.

M. du Renard, *gros* capitaliste, a eu l'heureuse idée de spéculer sur le gosier, et à cet effet il s'est associé avec Mme Arsène, ex-première chanteuse, qui se charge de former des élèves. Mme Arsène possède déjà huit jeunes personnes, dont deux surtout, Jenny l'orpheline et Nichette la porteuse d'eau, lancent des *ut* de poitrine étourdissants. Mais, hélas! Jenny ne veut pas être actrice; l'éclat lui fait peur, la fortune ni la gloire ne la tentent : comment donc la décider? Heureusement Jenny aime Frédéric, l'ami du docteur Chose; Frédéric a besoin de trois mille francs, et c'est justement là la somme qu'on lui offre à titre d'arrhes, si elle consent à signer son engagement. Jenny se dévoue ; elle signe et fait remettre les trois mille francs à Frédéric, qui part aussitôt pour la Guadeloupe, où l'appelle une tante riche de trois millions et d'autant plus vénérable qu'elle est sur le point de mourir.

Au deuxième acte, du Renard se vante d'avoir eû des accointances avec la célèbre chanteuse *Nichettini*, et non content de cette calomnie, il veut aussi compromettre Jenny en parlant d'un souper en tête-à-tête qu'il aurait commis la veille dans sa chambrette. L'énorme Lovelace a eu l'adresse de soustraire à la jeune fille un médaillon qui contenait le portrait de Frédéric, et il le lui rend après avoir substitué son buste à l'image bien-aimée. Frédéric, revenu de la Guadeloupe demande à Jenny si elle l'a toujours aimé : « Jugez-en, s'écrie la jeune fille » ; et l'innocente lui remet le fatal médaillon. Pour comble de désespoir, du Renard vient conter au malheureux jeune homme son tête-à-tête de la veille. Alors Frédéric veut repartir pour la Guadeloupe, Jenny veut mourir; mais voici venir Nichettini qui va tout arranger. Après un moment d'entretien avec Jenny, Nichette, pardon, Nichettini vient remettre mystérieusement à du Renard une lettre et une clef, puis elle dit à Frédéric : « Retirons-nous à l'écart, et vous allez savoir quel cas il faut faire des propos de ce gros séducteur. » En effet, à peine du Renard a-t-il lu la lettre, qui n'est autre chose qu'un rendez-vous donné par Jenny elle-même au capitaliste, que celui-ci, muni de la précieuse clef, se précipite vers la chambrette ; mais, ô désappointement! impossible de passer, le ventre s'y oppose. La vertu triomphe, la calomnie est confondue, et le public applaudit une pièce pleine d'esprit.

La signora Nichettini est une charmante actrice, qui pour être moins replète que Mlle Pauline Leroux, n'en est pas moins appétissante.

TROIS FEMMES SUR LES BRAS,

Vaudeville en un acte, par MM.

Adolphe Leblanc a fait trois promesses de mariage et ses trois victimes viennent le même jour et à la même heure le sommer de remplir ses engagements ; plus deux créanciers et tout cela se rencontre en face de son oncle et futur beau-père. Adolphe serait perdu si Caroline, sa fiancée, ne venait à son secours en dissimulant ses folies et en payant ses dettes.

Cette pièce est amusante grâce à Mlle Pauline Leroux et malgré M. Armand Villot.

M. GOZORA.

Mais quel est donc ce jeune homme qu'accueillent des bravos si unanimes? c'est M. Gozora, chanteur au goût exquis, au timbre pur, à la voix suave et sympathique, l'interprète de ces douces mélodies qui chantent la fleur tombée, l'herbe flétrie, l'oiseau sans mère ; aussi voyez avec quelle joie ce bon public le salue, avec quelle reconnaissance il le remercie de venir jeter sa voix limpide au milieu des grosses charges qui font sa pâture habituelle ! et les dames ne sont pas les dernières à applaudir, car M. Gozora est joli garçon, ce qui ne gâte rien dans un chanteur.

UNE MERVEILLE MUSICALE.

Il y a quelque temps un monsieur grand, maigre et chevelu se présente chez un mouleur en plâtre.

— Monsieur, lui dit-il, regardez ma main.

Le mouleur regarde et ne dit mot.

— Comment la trouvez-vous?

— Monsieur, s'il faut vous en dire franchement mon avis, je la trouve longue, sèche et osseuse.

— Cette opinion ne m'offense nullement. Eh bien, monsieur, pour peu que vous soyez physiologiste, vous devinez sans doute à la conformation de cette main quelle est la profession que j'exerce ?

Après quelques minutes d'examen un sourire de satisfaction effleure les lèvres du mouleur.

— Monsieur, dit-il d'un air modestement triomphant, je crois avoir deviné en effet.

— Eh bien ! je suis ?...

— Vous êtes bâtoniste.

L'homme maigre et chevelu parut sensiblement blessé dans son amour propre, néanmoins il reprit avec beaucoup de sang-froid :

— Vous êtes tombé dans une méprise des plus grossières, je suis pianiste.

— La terminaison est la même, riposte le naïf mouleur, mais j'avoue qu'il y a quelque différence dans l'instrument.

— Oui, monsieur, je suis pianiste et qui plus est philantrope. Or vous aurez remarqué, ainsi que moi, que depuis hier, il n'est pas une physionomie dans Paris qui n'exprime la stupeur et l'affliction?

— Monsieur je vous assure que je n'ai pas remarqué...

— Et nécessairement, puisque ce fait est tellement frappant qu'il n'a pu échapper à une intelligence aussi épaisse que la vôtre, vous avez dû vous poser cette question :

Pourquoi tout Paris est-il triste ?

— Mais, monsieur, je vous répète...

— Eh bien, c'est moi qui vais vous expliquer ce que votre esprit obtus cherche en vain à pénétrer. Monsieur j'ai annoncé hier que je donnerais quatre concerts à Paris avant mon départ pour les cours du nord. Or la salle des Italiens ne contenant guère que deux mille personnes, il s'ensuit de là que huit mille seulement sont appelées à m'entendre et que les neuf cent et quelques mille autres que renferme la capitale seront entièrement privées de cette joie. Ceci vous explique pourquoi Paris tout entier est frappé depuis hier au coin de la stupeur et de l'affliction et vous devez comprendre combien ces pauvres gens seront heureux d'acquérir pour la bagatelle de cinq francs, et moulée sur nature, la main dont il ne leur est pas donné d'entendre les accords. Voilà pourquoi je vous livre ma main, moulez-là et l'envoyez chez Bernard-Latte, boulevart des Italiens. CONSTANT GUEROULT.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIX.

IMP. ET LITHOG. DE BÉNARD ET COMP., PASSAGE DU CAIRE, 2.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

UN HOMME INDISPENSABLE.

Dans un riche comptoir de la rue de Richelieu, qu'on appelait encore la rue de la Loi, M. Noisel, filateur opulent, dont la fabrique de cotons filés rivalisait avantageusement avec celle de MM. Richard Lenoir, Dufresne et compagnie, si favorisés par le premier consul, était debout et penché sur son grand livre, dont il examinait avec un sourire de satisfaction le *doit* et *avoir*; à quelques pas de lui, son commis Lambert sommeillait sur sa *main courante*.

— C'est trop juste, pensa M. Noisel en tirant sa montre; il est minuit, le pauvre garçon travaille depuis sept heures du matin, il doit être fatigué.

Et lui-même, cédant au besoin du repos, alla s'asseoir sur son fauteuil de cuir. C'était l'époque de la paix d'Amiens. La France sortait d'une révolution orageuse; elle respirait à peine et acceptait cette paix, qui fut courte et trompeuse, comme l'augure d'un avenir plus tranquille et plus doux; le commerce renaissait, des relations nombreuses s'établissaient de toutes parts, le crédit et l'argent reparaissaient. M. Noisel avait profité mieux qu'un autre de ce rayon de soleil; son talent, son activité avaient doublé sa fortune, grâce à une nouvelle machine à filer dont il était l'inventeur, et pour laquelle il avait un brevet du gouvernement. Ses produits étaient recherchés et se vendaient à un prix élevé; on disait les cotons Noisel, pour exprimer par cette seule épithète la finesse et l'égalité du travail. Il y a dans ce bas monde pour chaque homme une mesure de malheur et de prospérité qu'il ne dépasse pas; M. Noisel, assis dans son fauteuil et réfléchissant à sa fortune, crut en avoir atteint l'apogée; il était riche au-delà de ses vœux, il était jeune encore, il avait à peine quarante-cinq ans; sa femme en avait trente-huit et n'en acccusait que trente: il l'aimait et en était aimé; son fils aîné, Jules Noisel, allait atteindre sa vingtième année. C'était un jeune homme inexpérimenté, mais dont les bonnes qualités réjouissaient déjà le cœur de son père; une jeune fille de dix-sept ans, Mlle Agathe, belle comme l'amour, complétait la famille de M. Noisel. C'étaient là des élémens de bonheur peu communs, surtout si l'on ajoute que l'avenir, grâce à un époux et à un père intelligent et soigneux, présentait des chances encore plus favorables que le présent et le passé. En groupant toutes les circonstances heureuses, comme un négociant groupe et réunit les chiffres de son bénéfice, M. Noisel fut effrayé de son bonheur, et il eut peur de mourir, non qu'il craignît la mort; si elle fût arrivée, il se serait endormi comme le convive rassasié d'Horace; mais il eut peur pour sa famille.

— Que deviendraient-ils tous, pensa-t-il, si je n'étais plus là? que deviendrait ma pauvre femme, qui m'aime, qui ne peut aimer que moi? elle finirait tristement sa vie dans un veuvage anticipé; pour elle plus d'amour, plus de joie, et, pour parler comme on le faisait sous l'ancien régime, les sombres cordelières des veuves remplaceraient les fraîches toilettes qu'elle porte aujourd'hui! et mon fils.... cher enfant.... jeté dans le monde sans le seul guide qui puisse le conduire et le soutenir, dans quels abîmes ne tomberait-il pas! on égarerait sa jeunesse, on le ferait sortir des voies où moi seul je le maintiens; il serait perdu... et ma fille! je la connais, elle ne pourrait pas supporter d'être privée de son père, elle en mourrait... Qui ferait aller ma filature, grand Dieu! si cette nuit un accident imprévu m'enlevait de ce monde? mes ouvriers mourraient de faim; tous ces braves gens qui vivent d'une industrie dont je suis l'âme, ne pourraient plus subvenir aux besoins de leurs femmes et de leurs enfans; qui ferait marcher mes métiers si je n'étais pas là? et ce pauvre Lambert qui dort d'un si bon cœur sur son pupitre, que deviendrait-il lui aussi? moi seul je puis supporter ses distractions, relever ses bévues et guider son intelligence obtuse.

M. Noisel s'attendrissait ainsi sur le besoin que les autres avaient de lui, lorsque la porte de son comptoir s'ouvrit doucement, et son épagneul favori entra en remuant la queue et vint se jeter dans ses jambes.

— Et toi aussi, ajouta-t-il mentalement et en carressant le chien, tu ne pourrais pas te passer de moi, tu ne pourrais pas aimer un autre maître, mon pauvre Azor.

Azor qui était, en effet, fort bien traité par son maître, lui léchait les mains et semblait reconnaître ainsi la justesse de ses réflexions: alors M. Noisel leva ses yeux au plafond faute de pouvoir les lever au ciel, et il s'adressa à celui que Pope appelle si admirablement *father of all*, le père de tout et de tous.

— O mon Dieu, dit-il, conserve-moi, allonge mes jours, non pas pour moi, mais pour tout ce qui m'entoure, pour ces êtres que je conduis, que j'enrichis, que je rends heureux... Songe, ô mon Dieu, que le coup dont dans ta rigueur tu détruirais ta créature, frapperait en même temps une famille innocente, des centaines d'ouvriers laborieux et rejaillirait même sur cet animal, œuvre comme moi de tes mains.

En parlant ainsi il carressait les oreilles soyeuses d'Azor.

— Tu vois bien, ô mon Dieu, ajouta-t-il encore, que je suis un homme indispensable, un homme qu'on ne peut pas remplacer.

Après cette oraison jaculatoire, et qui le remplit de confiance en la Providence, M. Noisel se leva et alla réveiller son commis.

— Allons, Lambert, lui dit-il, vous avez assez travaillé, mon ami. Il est temps d'aller vous coucher.

Lambert se frotta les yeux, s'étira:

— Eh! eh! qu'y a-t-il? j'y vais, monsieur, j'y vais.

Le manufacturier et le commis quittèrent le comptoir, et le premier gagna sa chambre à coucher, tandis que le second grimpa dans sa mansarde.

Le lendemain M. Noisel prit sa place accoutumée au déjeûner de famille, frais, dispos, et bien portant. La Providence l'avait exaucé, elle avait compris qu'il était un être indispensable, et elle l'avait laissé vivre. Elle lui suscita cependant une affaire qui devait compromettre sa tranquillité. Il reçut de Benarès, la ville

sainte des Hindous, une lettre qui lui apprit qu'un M. Stevenson, qui lui devait une somme considérable, était atteint d'une maladie de foie et n'avait plus guère qu'un an à vivre. La lettre avait quatre mois de date. M Stevenson, lorsque Noisel reçut cette lettre, ne devait plus compter que sur huit mois d'existence. Que faire? renoncer à une somme importante? ce n'était ni raisonnable, ni juste; un père de famille n'a pas le droit de négliger des sommes légitimement dues et qui doivent faire partie de l'héritage de ses enfans. Envoyer quelqu'un? la chose était impossible, les titres de M. Noisel n'étaient point en règle, et dans l'affaire dont il s'agissait, il avait donné beaucoup à la confiance dont les négocians ont l'habitude de faire usage dans leurs transactions. Stevenson ne paierait pas à un tiers, mais il le paierait lui, Noisel, qui lui rappellerait des paroles données et des services rendus; il fallait donc partir et même se hâter. D'un autre côté, M. Noisel était indispensable à Paris, comme il l'avait dit la veille à Dieu lui-même. Il réfléchit beaucoup, il hésita longtemps, enfin il se décida à partir :

— La mort, se dit-il, est un départ sans retour, il n'en est pas de même d'un voyage, heureusement. On revient. Ici, il s'agit d'une absence d'un an, pas davantage; c'est beaucoup sans doute, mais la force d'impulsion que j'ai donnée à ma famille, à mes ouvriers, à mes affaires, suffit pour faire tout marcher pendant un an et au delà..... Je réglerai tout avant que de partir; ma femme et mes enfans sauront ce qu'ils auront à faire tous les mois, toutes les semaines, tous les jours; je mâcherai pour tout un an la besogne de mon commis et de mes contre-maîtres; mes instructions les conduiront tous comme par la main; que deviendraient-ils sans cela? Absent, mon souvenir les animera tous Et à mon retour, on aura filé la quantité de coton que j'aurai fixée, ni une livre de plus, ni une livre de moins, vendu le nombre exact de marchandises que j'aurai destinées à la vente. Je sais bien, ajouta-t-il en lui-même, que mon amour manquera à ma femme, mon amitié paternelle à mes enfans; mais la vie est toujours mêlée de quelques douleurs, et grâces au ciel, ce ne sont que les plus légères qui nous sont réservées.

M. Noisel était le maître chez lui, on croyait à ses paroles comme à celles d'un oracle; il fit donc comprendre à tout le monde la nécessité de son voyage, et il partit baigné des pleurs de sa femme et de ses enfans; il s'embarqua au Havre sur un joli petit brick, le *Jeune Consul*, qui faisait voile pour Calcutta. C'était un bâtiment neuf, commandé par des officiers expérimentés et très fin voilier. Le commencement du voyage fut heureux, on filait je ne sais combien de nœuds à l'heure, on naviguait à pleines voiles vers ce pays singulier où on adore les crocodiles, et où de jeunes femmes se brûlent en cérémonie sur le corps de leurs vieux époux; encore quelques semaines, et M. Noisel allait boire l'eau du Gange et faire ses ablutions dans ce fleuve sacré, ni plus ni moins qu'un Brahmine; la mer, cependant, finit par se lasser de sa tranquillité, les vents se déchaînèrent, les vagues soulevées battirent avec violence les flancs du *Jeune Consul* qui, trop faible pour résister à des assauts sans cesse répétés, perdit d'abord son grand mât, puis son gouvernail, puis son mât de perroquet et enfin toutes ses voiles.

— Monsieur Noisel, dit tranquillement le capitaine au négociant de Paris, il paraît que le *Jeune Consul* va sombrer, préparons-nous, comme disent les matelots, à boire à la grande tasse.

M. Noisel leva les yeux au ciel; il pria, non pas pour lui, il ne craignait pas la mort, mais pour sa famille, à laquelle il était indispensable. Au même moment un coup de tonnerre mit le feu au vaisseau, une vague brisa ses flancs; et le *Jeune Consul* disparut dans l'abîme pour ne plus reparaître. M. Noisel perdit d'abord tout sentiment : quand il revint à lui, il était sur un débris de mât, que, par un sentiment instinctif, il tenait étroitement embrassé : il leva la tête au dessus de l'eau, tout avait péri, capitaine, officiers, matelots; le vaisseau avait disparu, lui seul était encore vivant. Il reprit un peu de courage et jeta les yeux autour de lui : l'orage s'apaisait, et il aperçut à quelques distances un vaisseau qui avait mieux résisté à la tempête que le *Jeune Consul*. M. Noisel détacha alors sa cravate brodée hélas! par sa femme, et il s'en fit un signal en l'élevant au dessus des flots. Une chaloupe vint le recueillir, on le transporta à bord d'un vaisseau anglais, et il parut devant le capitaine. Après avoir décliné sa qualité de manufacturier français et raconté les circonstances de son naufrage, M. Noisel ajouta :

— Que je suis heureux d'être tombé entre les mains d'un peuple ami, qui me donnera les moyens de gagner Benarès, et de revoir mon ami Stevenson, et plus tard ma famille!

— Je suis très philantrope, lui dit gravement le capitaine anglais, et, comme tel, membre de la société philantropique de Londres, qui me donnera une médaille d'encouragement pour vous avoir sauvé la vie; mais en même temps je suis Anglais, et capitaine au service de sa majesté britannique, je vous regarde comme un chien de Français *by God*, et vous êtes mon prisonnier.

— Votre prisonnier! s'écria M. Noisel, mais nous sommes en paix....

— C'est ce qui vous trompe, vous êtes un négociant français qui allez établir des relations commerciales dans l'Inde, et sa majesté britannique ne veut pas le souffrir; l'Inde est aux Anglais, la paix d'Amiens est rompue, et si votre brick n'eût pas été détruit par la tempête, je l'aurais coulé à fond.

La paix d'Amiens n'était rompue que dans la pensée du ministère anglais, mais les Anglais, suivant leur coutume, commençaient les hostilités avant la déclaration de guerre. Le capitaine philantrope donna l'ordre de traiter M. Noisel comme un matelot et de l'employer à la manœuvre.

— Dieu me protége, pensa le malheureux manufacturier, il me conserve la vie; il sait combien elle est nécessaire.

On arriva sans nouveau naufrage à Calcutta, ville superbe, peuplée de pagodes magnifiques et dont le jardin botanique est peut-être le plus beau du monde, à ce que disent ceux qui l'ont vu. M. Noisel n'eut pas cet avantage; le capitaine qui l'avait si loyalement fait prisonnier, le vendit ou le confia à un Sike, chef d'une tribu qui habitait les environs de Delhi, à quelque cinquantaine de lieues des monts Himalaya; celui-ci le mit sur un chameau et lui fit prendre le chemin de sa demeure. M. Noisel ne pouvait parler que par signes, car le Sike ne connaissait que l'hindostani, langue grossière, mélange informe de persan et de sanscrit; on côtoya Benarès sans y entrer; on traversa des jungles, demeure des tigres, et le Sike arriva enfin dans sa tribu, ramassis de voleurs, qui vivaient du produit de leur chasse et de leurs rapines. Le maître de M. Noisel s'appelait Bessir; il prenait le titre de rajah, c'était un grand chasseur, il tuait 50 ou 60 tigres tous les ans, et voici à quoi il employait son esclave : Il le faisait monter derrière lui sur son éléphant, et quand le tigre blessé voulait prendre son ennemi en queue, la charge du Parisien était d'être mangé à la place de l'Hindou; chaque pays a ses usages. M. Noisel vit de très belles chasses; quand il sut assez d'hindostani pour s'exprimer dans la langue, il demanda la faveur d'écrire

à un ami qu'il avait à Benarès. Cette permission lui fut accordée. M. Noisel écrivit à M. Stevenson, il le conjura de le tirer de la position fâcheuse où il était, exposé à chaque instant à être mangé par un tigre, tout cela à cause de la philantropie d'un capitaine anglais. Il joignit à sa lettre d'autres lettres qu'il le pria de faire passer à sa famille. Un Sike fut chargé de porter la missive à Benarès; ce Sike, d'un naturel très superstitieux, imagina, en voyant des caractères inconnus, que la lettre de l'esclave européen devait être un amulette très puissant contre les tigres, et il la déposa au milieu des jungles, à l'embouchure d'un fourré très dangereux; ensuite, au lieu d'aller à Benarès ou de retourner près de Bessir, il s'associa quelques bandits tels que lui, et il chassa le tigre pour son compte. Dans ce temps-là, l'homme indispensable faisait son dangereux métier, et était égratigné une fois la semaine par des tigres, que Bessir tuait toujours presqu'à-propos, car c'était un chasseur très adroit.

Le lotus, cette plante qui fit oublier leur chère Itaque aux compagnons d'Ulysse et que nous appelons le nénuphar, croît abondamment dans l'Inde, mais tout le lotus de l'empire du Grand-Mogol, n'aurait pas fait oublier à M. Noisel ce qu'il avait laissé en France; il était jaune comme un coing, il maigrissait, il était devenu tellement diaphane, qu'il aurait été pour un tigre une proie insuffisante. Comme il était parvenu à parler couramment l'hindostani, il fit comprendre à Bessir qu'il allait mourir et qu'autant valait le conduire à Benarès, où il paierait une bonne rançon. Bessir refusait toujours, parce que, disait-il, M. Noisel lui portait bonheur; en effet, le Parisien l'accompagnait à la chasse depuis plus de deux ans et il n'avait pas été mangé, ce qui ne s'était jamais rencontré; avant M. Noisel, les tigres consommaient au rajah sike un homme tous les deux mois. Cependant, comme le malheureux se mourait, Bessir se décida à le vendre, et M. Noisel, bien accompagné, partit pour la ville sainte.

— Dieu soit loué, se dit-il, Stevenson me fournira le moyen de regagner la France, et je donnerai à ma famille et aux miens l'aide et le secours dont ils ont besoin.

Une idée fâcheuse le tourmenta durant le voyage: Stevenson avait une maladie de foie deux ans et demi auparavant, on ne lui donnait plus que huit mois à vivre.... il devait être mort depuis plus d'un an! M. Noisel entra en frémissant dans Benarès, car si l'Anglais était mort, si Bessir ne touchait pas une bonne somme d'argent, il ne restait au malheureux qu'à mourir ou à retourner dans les jungles se faire manger par les tigres. Mais la Providence n'abandonnait pas M. Noisel. Malgré les pronostics de la médecine, M. Stevenson était vivant.

Les deux amis s'embrassèrent en pleurant de joie. M. Stevenson, homme vénérable et qui n'était pas philantrope comme le capitaine anglais, donna d'abord au chef sike beaucoup d'argent pour la rançon de son ami, il rendit ensuite à M. Noisel la somme considérable qu'il lui devait.

— Quel bonheur, lui disait ce dernier que vous ne soyez pas mort! Vous voilà frais et vermeil, vous n'avez donc pas eu une maladie de foie?

— Au contraire, répondit M. Stevenson, mais je l'ai guérie.

— Et comment cela?

— Grâce au remède le plus souverain que Dieu ait donné à l'homme; grâce au calomel.

Les Anglais ont la plus grande confiance au calomel, et ce spécifique en tue beaucoup; ceux-ci n'ont garde de se plaindre; ceux qu'il guérit ou du moins qu'il ne tue pas, proclament sa toute puissance. M. Stevenson était des derniers, il écouta avec une grande compassion le récit des infortunes de M. Noisel, qui ajouta:

— Puisque vous n'êtes pas mort, mon cher ami, j'ai à me plaindre de vous: Comment ne m'avez-vous pas tiré de l'enfer où j'étais? pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre?

— Je n'ai point reçu de lettre, dit M. Stevenson.

Il était évident que le Sike n'avait point rempli son message, et que par conséquent Mme Noisel était depuis deux ans et demi sans nouvelle de son mari.

— Hélas! mon Dieu, si je ne retourne au plus tôt à Paris, que deviendront ces pauvres gens? s'écria M. Noisel.

M. Stevenson y pourvut; il commença par rétablir la santé de M. Noisel par un régime tout opposé à celui en usage chez le rajah Bessir; il le conduisit ensuite à Calcutta où il fallut attendre le départ d'un hollandais qui conduirait M. Noisel dans un port neutre; une fois arrivé en Europe il gagnerait aisément la France et Paris. En échange de la somme considérable qu'il avait reçue de M. Stevenson, Noisel prit des traites sur Hambourg et monta à bord du *Gustavson* en bénissant les négocians anglais et donnant au diable le capitaine de vaisseau de S. M. Georges III. Le *Gustavson* ne ressemblait en rien au *Jeune Consul*, il n'était rien moins que fin voilier, il mit cinq grands mois pour aller de Calcutta dans un petit port du Danemarck, mais du moins il arriva sans naufrage. M. Noisel courut sans retard à Hambourg, se fit payer les traites de Calcutta en papier sur Paris, et se hâta de retourner en France; il lui tardait d'être dans la rue de la Loi. Qu'allait-t-il trouver? grand Dieu! Sa femme dévorée de chagrin et succombant à une anxiété bien naturelle, son fils livré aux dissipations ruineuses de son âge, sa fille négligée, et peut-être séduite, sa filature abandonnée, ses métiers peut-être détruits et à coup sûr ne marchant plus, sa fortune compromise; la main qui guidait tout s'était retirée et tout avait nécessairement langui et souffert; heureusement il revenait, et son intelligence ainsi que la somme remboursée par M. Stevenson, lui permettraient de tout réparer.

— O mon Dieu! s'écria-t-il quand il aperçut le clocher de Saint-Denis, si vous ne m'avez jamais entièrement abandonné, si vous ne m'avez plongé au milieu de dangers inouïs que pour m'en retirer sain et sauf, c'était sans doute pour leur apprendre combien je leur suis précieux et indispensable ... Je vous remercie, ô mon Dieu!

Il n'atteignit Paris que fort tard. Comme on le pense bien, ses papiers n'étaient point en règle, et les formalités d'une police ombrageuse comme celle d'alors le retinrent longtemps. M. Noisel, manufacturier français, qui revenait des monts Himalaya, de Delhi, de Benarès, de Calcutta, de Hambourg, devait inspirer quelque méfiance; enfin, à minuit, il lui fut permis de fouler encore une fois le sol de sa ville natale. Il entra dans Paris, prit un cabriolet à la barrière, et se fit conduire en toute hâte rue de la Loi. Le cheval, fatigué des courses de la journée, n'allait pas assez vite au gré de M. Noisel, qui stimulait le cocher par la promesse d'un pour-boire exagéré. En passant sur le boulevart des Panoramas, il reconnut la maison de son ami Duverney.

— Excellent ami, pensa-t-il, garçon sage et dévoué, qui, dans mon absence a dû du moins prodiguer ses conseils à ma femme et à mes enfans... Il dort maintenant sans se douter de la surprise qu'il aura demain... Je l'inviterai à dîner.

A moment où M. Noisel mit pied à terre devant la porte de sa maison, un domestique sortait, de façon qu'il n'eut pas besoin de

frapper, et qu'il entra sans être remarqué du concierge; il pénètre chez lui et trouve la porte de son comptoir entr'ouverte comme elle l'était trois ans auparavant, lorsqu'Azor, son chien fidèle, la fit rouler sur ses gonds pour venir jouer dans ses jambes. Il fait comme Azor, pousse doucement la porte et entre. O prodige! le grand livre est ouvert à la place accoutumée, le commis Lambert dort sur son pupitre. M. Noisel se frotte les yeux; il croit avoir rêvé son naufrage et ses chasses au tigre. Il tourne autour du commis, et il fait d'abord cette remarque que l'ami Lambert avait un superbe habit d'Elbeuf tout neuf, une chaîne de montre à laquelle sont attachées de belles breloques en or, et qu'il porte au doigt un assez beau brillant.

— Oh! oh! dit-il, voilà Lambert en assez bon équipage; la misère ne l'a pas atteint, c'est toujours d'un bon augure... c'est un malheur de moins à attendre.

Heureux de rencontrer un homme qui lui donnera des détails sur tous les siens, il frappe sur l'épaule de Lambert et le réveille.

Celui-ci ouvre les yeux, et, pendant quelques momens, il regarde M. Noisel en silence; enfin tout le corps du pauvre commis tremble et frémit; sa figure pâlit, ses dents se choquent; il veut se lever pour fuir, il retombe épouvanté sur sa chaise.

— O mon Dieu, s'écrie-t-il, ayez pitié de moi! C'est l'ombre de M. Noisel, mon ancien....

Il ne peut plus achever. M. Noisel lui prend la main; il le rassure, il lui fait comprendre, en serrant ses mains dans les siennes, qu'il n'a point affaire à une ombre ni à un fantôme.

— Rassurez-vous, Lambert, lui dit-il, c'est moi, c'est bien moi, M. Noisel, votre patron, qui est enfin rendu à sa famille désolée.

— C'est vous, monsieur! répondit Lambert, dont la frayeur physique se dissipa pour faire face à une autre espèce d'épouvante, vous que depuis trois ans et plus nous croyions mort, vous qui, disait-on, aviez péri sur le *Jeune Consul?*

— Oui, mon ami, le *Jeune Consul* a péri corps et biens, passagers et matelots, excepté moi, qu'une main puissante a sauvé pour me conserver à ma famille et à mes ouvriers, qui ne peuvent pas se passer de moi... Je vous conterai dans un autre moment toutes mes aventures; maintenant dites-moi...

— Quel malheur pour madame! s'écria Lambert en se frappant le front.

— Oui, c'eût été un très grand malheur pour ma femme; mais enfin me voici.

— Me voici !!! répéta Lambert d'un air stupéfait.

— Et quand avez-vous appris la nouvelle de ma mort? demanda M. Noisel.

— A peu près deux mois après votre départ.

— Alors vous vous êtes tous crus perdus?

— Non; c'est vous que nous avons cru perdu.

— J'ai été en effet bien près de l'être; mais ma femme?

— Oh! il faut lui rendre justice, répondit Lambert, elle a éprouvé une affliction véritable: elle vous a pleuré longtemps.

— J'en étais sûr. Et mes enfans?

— Ils ont beaucoup regretté leur père; ils vous aiment d'un amour tendre. Vos ouvriers ont aussi, monsieur, témoigné leur douleur, et moi...

— Je le crois, mon ami, j'en suis persuadé, en me perdant, tous tant que vous êtes, vous perdiez tout.... pour vous plus de travail, plus d'espérance de fortune, ni même de pain assuré....

— Comment cela, monsieur?

— N'étais-je pas l'âme de la maison, le pivot sur lequel tout roulait, l'homme indispensable enfin?

Lambert, quoiqu'il comprît parfaitement la gravité de la situation, ne put réprimer un sourire qui indisposa M. Noisel.

— Je suis bien bon de m'arrêter à causer avec ce pauvre Lambert, dit dédaigneusement M. Noisel; allons rendre à ma femme le bonheur et la joie.

— Monsieur! monsieur! lui cria Lambert en s'attachant à son habit.

— Eh bien! quoi? qu'y a-t-il? ma femme est-elle malade? est-elle morte? quel malheur avez-vous à m'annoncer?

— Un moment, monsieur, je vous en prie.

— Parlez donc, Lambert, parlez donc.

— Monsieur, nous avons reçu il y a trois mois la nouvelle de votre mort; le ministère de la marine nous a même envoyé l'acte authentique de votre décès.

— C'est possible, Lambert, après!

— Monsieur, vous souvenez-vous de votre ami M. Duverney?

— Parfaitement; j'ai passé il y a un quart d'heure devant sa maison.... et à propos, vous irez demain matin chez lui de ma part l'inviter à dîner.

— Il vous a beaucoup pleuré avec Mme Noisel.

— Je le crois.

— Ils ont passé tous deux un an, dix-huit mois à vous regretter, à parler de vous, et . .

— Et.... quoi? dit M. Noisel dont le front se rembrunit.

— Et comme ils s'estimaient beaucoup l'un l'autre, cette estime s'est changée en amour, et ils se sont mariés pour vous pleurer plus longtemps ensemble.

— Ma femme est mariée?

— A votre ami, M. Duverney.

— Et moi qui m'étais imaginé que la douleur la tuerait!

— Non, monsieur, et...

— Mais du moins, Lambert, dit M. Noisel en interrompant son commis, elle a pu voir la différence d'un époux comme moi à M. Duverney, qui, au fond...

— La rend très heureuse, monsieur, je vous assure; c'est le ménage le plus uni.... M. Duverney s'est mis à la tête de la filature.

— Duverney a pu exploiter mon brevet d'invention, faire marcher mes métiers?

— Je le crois bien, monsieur, il en a doublé le nombre, il en a simplifié les ressorts, il a pris un brevet de perfectionnement.

— Et mes ouvriers? demanda M. Noisel qui, assis sur son ancien fauteuil de cuir devenu le fauteuil de M. Duverney, venait de voir disparaître sa plus chère illusion, et mes ouvriers?

— M. Duverney a augmenté leur salaire, diminué leurs heures de travail.... Savez-vous, monsieur, qu'il y a aujourd'hui dans la filature deux cents ouvriers de plus que de votre temps, et que nous filons beaucoup plus fin?

— Et mes pauvres enfans, auxquels cette femme n'a pas rougi de donner un parâtre, que sont-ils devenus?

— D'abord, répondit Lambert, M. Duverney les aime beaucoup et ils le lui rendent.... M. Jules a un intérêt dans les affaires et est à la tête des ouvriers, et M. Duverney me disait encore hier que ce jeune homme est aujourd'hui de moitié plus riche qu'il ne l'était quand vous êtes parti.

— Mais ma pauvre Agathe, poursuivit M. Noisel, ma fille?

— Elle vous a pleuré comme les autres, et comme les autres elle s'est consolée; les douleurs ne sont pas éternelles ici-bas.

— Oui, mais qui l'a produite dans le monde ? qui l'a placée de façon à lui faciliter un mariage avantageux ?

— M. Duverney, sa mère ; Mlle votre fille est mariée depuis six mois.

— Mariée ?

— Oui, Monsieur.

— Et bien mariée ?

— Sans doute, monsieur… vous avez connu M. Hubert?

— Un banquier fort riche qui doit avoir cinquante ans au moins.

— Mademoiselle votre fille a épousé son fils.

— Malgré elle, sans doute ; on aura forcé son inclination, on l' ura livrée…

— Rien de tout cela, monsieur, elle aimait M. Hubert fils depuis longtemps, elle est très heureuse.

M. Noisel, confondu, baissa la tête, puis la releva et attachant sur Lambert ses regards désespérés :

— Mais toi, du moins, mon pauvre ami, lui dit-il, tu as souffert de mon absence, et si je te vois vêtu avec luxe, paré de quelques bijoux qui me semblent précieux, tu dois ta nouvelle aisance à un héritage, à quelque hasard…

— Non, monsieur, j'ai suivi la progression ascendante de la maison ; M. Duverney a récompensé même les services que je vous avais rendus à vous, il m'a donné à un petit intérêt dans la filature, et, comme les affaires sont plus florissantes que jamais, ce petit intérêt me donne un fort bon revenu.

— Comment ! pour toi non plus je n'étais pas indispensable ?

— Pas le moins du monde, répondit naïvement Lambert.

La porte du comptoir s'ouvrit, et Azor, le gardien vigilant de la maison, entra le nez au vent. Homère raconte que le chien fidèle d'Ulysse expira de joie en revoyant son maître ; il n'en fut pas de même d'Azor ; gagné, sans doute, par les bonnes façons de M. Duverney, et, persuadé que le véritable amphytrion est celui où l'on dîne, il montra les dents à M. Noisel et fit entendre un grognement sourd.

— Azor ! Azor ! disait M. Noisel.

Mais Azor, insensible à ses prévenances, montrait des dispositions peu pacifiques et paraissait prêt à aboyer au larron ; du reste il était gras, bien nourri, le poil soyeux, et n'avait nullement souffert de l'absence de l'homme indispensable.

— Quoi ! pas même mon chien, s'écria M. Noisel, furieux ; Lambert, allez prévenir ma femme de mon arrivée.

— Votre femme, monsieur, répondit l'impitoyable Lambert ; vous voulez dire celle de M. Duverney ?

— Comment ! ma femme n'est plus ma femme !

— Hélas ! non, Mme veuve Noisel a été légitimement mariée par le maire et par le curé… Ah ! quel malheur que vous ne soyez pas mort ! quelle honte ! quel scandale quand on va savoir que madame a deux maris, qu'elle est en même temps Mme Noisel et Mme Duverney… Ah ! ça, monsieur, ajouta Lambert, enhardi par l'abattement dans lequel M. Noisel était plongé, croyez-vous que M. votre fils sera bien aise de votre résurrection ; car vous ressuscitez? Le voilà en possession de son bien qui est le vôtre ; il faudra qu'il vous le rende ; il est peu grâcieux de lâcher ce que l'on tient. Sans parler de Mme Duverney qui va devenir la fable de la ville, quelle sera la position de votre fille, celle de M. Hubert, votre gendre, qui sera obligé de vous restituer votre bien dont il jouit depuis son mariage… Ah ! quel malheur que vous ne soyez pas mort !

Convaincu de la vérité de ce que lui disait Lambert :

— O mon Dieu ! s'écria M. Noisel, vous m'avez puni par où j'avais péché ; je me suis cru indispensable, et non seulement je ne l'étais pas, mais encore mon retour, ma résurrection comme on le dit, est nuisible à tout le monde… Lambert, je pars pour ne plus revenir ; ne dites à personne que j'existe encore.

Il dit et disparut accompagné par les grognemens d'Azor.

Lambert garda le silence sur cette aventure, et même comme il avait été brusquement tiré de son sommeil et que la mort de M. Noisel était un fait parfaitement établi, il parvint à se persuader à lui-même qu'il avait eu un mauvais rêve et que tout ce qui s'était passé entre lui et son ancien patron était le produit de son imagination échauffée.

Pour M. Noisel, il quitta Paris dès le lendemain.

Il se réfugia à Harlem, où il se donna pour son ancien maître, le rajah Bessir ; un costume sike qu'il avait conservé et l'hindoustani qu'il parlait avec élégance, lui permirent de faire croire à ce mensonge ; avec les sommes restituées par M. Stevenson, il se constitua un joli revenu, acheta une maison et cultiva des tulipes et des nénuphars. Un an plus tard, il apprit la mort de son ami Duverney, il écrivit alors à sa femme pour l'empêcher de lui donner un second successeur et la sauver du danger d'être de nouveau bigame ; la pauvre femme, qui se croyait deux fois veuve, accourut à Harlem vivre auprès de son premier mari ; leurs enfans, à qui M. Noisel avait laissé tout son bien, venaient le voir de temps en temps, et l'ancien filateur, instruit par une expérience douloureuse, apprit ainsi que personne ici-bas n'est indispensable, pas même le jardinier qui cultivait ses belles tulipes. Il y a une dixaine d'années, on lisait dans les journaux :

« Il vient de mourir à Harlem un individu remarquable, le rajah Bessir, prince sike, dépossédé par les Anglais de ses vastes états qui s'étendaient de la ville de Delhi aux monts Himalaya. Le rajah Bessir avait épousé une Parisienne, Mme Veuve Duverney, il lui a laissé son immense fortune. »

C'était M. Noisel qui était mort.

MARIE AYCARD.

(Bibliothèque des Feuilletons.)

LE BERGER.

N'ayez pas peur. Nous n'avons aucune envie de faire un pastiche d'Honoré d'Urfé, et nous ne vous mènerons pas sur les rives du Lignon, nous n'évoquerons pas les ombres pastorales d'Estelle et de Némorin. Le chevalier de Florian, quoique plus nouveau, est tout aussi passé de mode que l'auteur de l'*Astrée*.

Aujourd'hui, dans le temps prosaïque où nous vivons, même sans être sorti de Paris, on peut, d'après les tableaux de Bracassat et de Laberge, se faire une idée assez juste des moutons et des bergers. Les moutons ne sont pas poudrés à blanc et ne portent généralement pas de faveurs roses au cou ; ce sont des animaux fort stupides, recouverts d'une laine sale, imprégnée d'un suint d'une odeur désagréable : leur principale poésie consiste en côtelettes et en gigots. Les bergers sont des drôles peu frisés, hâves, déguenillés, marchant d'un air nonchalant, un morceau de pain bis à la main, un maigre chien à museau de loup sur les talons. Les bergères sont d'affreux laiderons qui n'ont pas la moindre jupe gorge-de-pigeon, pas le moindre corset à échelles de rubans, et dont le teint n'est pas pétri de roses et de lis. Il a fallu plus de six

mille ans au genre humain pour s'apercevoir de cela, et ne plus ajouter foi entière aux dessus de porte, aux éventails et aux paravents.

Donc, puisque voilà nos lecteurs rassurés contre toute tentative d'idylle de notre part, commençons notre récit; il est fort simple, il sera court. Nous espérons qu'on nous saura gré de cette qualité.

Vers le milieu de l'été de 18.., un petit pâtre de quinze ou seize ans, mais si chétif qu'il ne paraissait pas en avoir douze, poussait devant lui, de cet air méditatif et mélancolique particulier aux gens qui passent une partie de leur existence dans la solitude, une ou deux douzaines de moutons qui se seraient à coup sûr dispersés sans l'active vigilance d'un grand chien noir à oreilles droites qui ralliait au groupe principal les retardataires ou les capricieux par quelque léger coup de dent appliqué à propos.

Les romans n'avaient pas tourné la tête à Petit-Pierre; — c'est ainsi qu'il se nommait, et non Lycidas ou Tircis: — il ne savait pas lire. Cependant il était rêveur, il restait de longues journées appuyé le dos contre un arbre, les yeux errants à l'horizon, dans une espèce de contemplation extatique. A quoi pensait-il? il l'ignorait lui-même. Chose bien rare chez un paysan, il regardait le lever et le coucher du soleil, les jeux de la lumière dans le feuillage, les différentes nuances des lointains, sans se rendre compte du pourquoi. Même il jugeait comme une faiblesse d'esprit, presque comme une infirmité, cet empire exercé sur lui par les eaux, les bois, le ciel, et il disait: — Cela n'a pourtant rien de bien curieux: les arbres ne sont pas rares, ni la terre non plus. Qu'ai-je donc à m'arrêter une heure entière devant un chêne, devant une colline, oubliant le boire et le manger, oubliant tout? Sans Fidèle, j'aurais déjà perdu plus d'une bête, et le maître m'aurait chassé. Pourquoi ne suis-je pas comme les autres, grand, fort, riant toujours, chantant à tue-tête, au lieu de passer ma vie à regarder pousser l'herbe que broutent mes moutons? Petit-Pierre se plaignait tout bonnement de n'être pas stupide, et avait-il tort?

Sans doute vous avez déjà pensé que Petit-Pierre était amoureux: il le sera peut-être, mais il ne l'est pas. Les amours des champs ne sont pas si précoces, et notre berger ne s'était pas encore aperçu qu'il y eût deux sexes. Il est vrai qu'en certains cantons peu favorisés, l'on pourrait s'y tromper; c'est le même hâle, la même carrure, les mêmes mains rouges, la même voix rauque: la nature n'a créé que la femelle, la civilisation a créé la femme.

Arrivé sur le revers d'une pente couverte d'un gazon fin et luisant, et semée de quelques beaux bouquets d'arbres, il s'arrêta, s'assit sur un quartier de roche, et le menton appuyé sur son bâton recourbé comme ceux des pasteurs d'Arcadie, il s'abandonna à la pente habituelle de ses rêves. Le chien, jugeant avec sagacité que les moutons ne s'éloigneraient pas d'un endroit où l'herbe était si drue et si tendre, se coucha aux pieds de son maître, la tête allongée sur ses pattes et les yeux plongés dans son regard avec cette attention passionnée qui fait du chien un être presque humain. Les moutons s'étaient groupés çà et là dans un désordre heureux. Un rayon de lumière glissait sur les feuilles et faisait briller dans l'herbe quelques gouttes de rosée, diamants tombés de l'écrin de l'Aurore et que le soleil n'avait pas encore ramassés. C'était un tableau tout fait, signé: Dieu, un assez bon peintre dont le jury du Louvre refuserait peut-être les toiles.

C'est la réflexion que fit une jeune femme qui entrait en ce moment par l'autre extrémité du vallon:

— Quel joli site à dessiner! dit-elle en prenant un album des mains de la femme de chambre qui l'accompagnait.

Elle s'assit sur une pierre moussue, au risque de verdir sa fraîche robe blanche, dont elle paraissait s'inquiéter fort peu, ouvrit le livre aux feuillets de vélin, le posa sur ses genoux, et commença à tracer l'esquisse d'une main hardie et légère. Ses traits fins et purs étaient dorés par l'ombre transparente de son grand chapeau de paille, comme dans cette délicate ébauche de femme par Rubens que l'on voit au Musée; ses cheveux, d'un blond riche, formaient un gros chignon de nattes sur son cou plus blanc que le lait et moucheté, comme par coquetterie, de trois ou quatre petites taches de rousseur. Elle était d'une beauté charmante et rare.

Petit-Pierre, absorbé par une découpure de feuilles de châtaignier, ne s'était pas d'abord aperçu de l'arrivée d'un nouvel acteur sur la tranquille scène de la vallée. Fidèle avait bien levé le nez; mais ne voyant là aucun sujet d'inquiétude, il avait repris son attitude de sphinx mélancolique. L'aspect de cette forme svelte et blanche troubla le jeune berger; il sentit une espèce de serrement de cœur inexprimable: il siffla son chien et se mit en devoir de se retirer. Mais ce n'était pas le compte de la jeune femme, qui était précisément en train de croquer le petit pâtre et son troupeau, accessoire indispensable du paysage; elle jeta de côté album et crayons, et, avec deux ou trois bonds de biche poursuivie, elle eut ratrappé Petit-Pierre, qu'elle ramena d'autorité au quartier de roche sur lequel il était assis auparavant.

— Toi, lui dit-elle gaiement, tu vas rester là jusqu'à ce que je te prie de t'en aller; le bras un peu plus avancé, la tête plus à gauche.

Et tout en parlant, de sa main frêle et blanche, elle poussait la joue hâlée de Petit-Pierre pour la remettre dans la pose.

— Mais c'est qu'il a de beaux yeux, Lucy, pour des yeux de paysan, dit-elle en riant à sa femme de chambre.

Son modèle remis en attitude, la folle jeune femme recourut à sa place et reprit son dessin, qu'elle eut bientôt achevé.

— Tu peux te lever et partir, si tu veux, maintenant; mais il est bien juste que je te dédommage de l'ennui que je t'ai causé en te faisant rester là comme un saint de bois. Viens ici.

Le pâtre arriva lentement, tout honteux, le dos humide et les tempes mouillées; la jeune femme lui glissa vivement une pièce d'or dans la main.

— Ce sera pour t'acheter une veste neuve quand tu iras à la danse le dimanche.

Le pâtre, qui avait jeté un regard furtif sur l'album entr'ouvert, restait comme frappé de stupeur, sans songer à refermer sa main où rayonnait la belle pièce de vingt francs toute neuve: des écailles venaient de lui tomber des yeux, une révélation subite s'était opérée en lui. Il disait d'une voix entrecoupée, en suivant les différentes portions du dessin:

— Les arbres, la pierre, le chien, moi, tout y est, les moutons aussi, dans la feuille de papier!

La jeune femme s'amusait de cette admiration et de cet étonnement naïfs, et lui fit voir différents sites crayonnés, des lacs, des châteaux, des rochers; puis, comme la nuit venait, elle reprit avec sa femme de compagnie le chemin de la maison de campagne. Petit-Pierre la suivit des yeux bien longtemps encore après que le dernier pli de sa robe eut disparu derrière le côteau, et Fidèle avait beau lui pousser la main de son nez humide et grenu comme une truffe mouillée, il ne pouvait parvenir à le tirer de sa méditation. L'humble berger commençait à comprendre confusément à quoi servait de contempler les arbres, les plis du terrain et les formes des nuages. Ces inquiétudes, ces élans qu'il ressentait vis-à-vis d'une belle campagne avaient donc un but; il n'était donc

ni imbécille ni fou! Il avait bien vu, collées au manteau des cheminées, dans les fermes, des images comme le portrait d'Isaac Laquedem, de Geneviève de Brabant, de la Mère de Douleurs, avec ses sept glaives enfoncés dans la poitrine; mais ces grossières gravures sur bois, placardées de jaune, de rouge et de bleu, dignes des sauvages de la Nouvelle-Zélande et des Papous de la mer du Sud, ne pouvaient éveiller aucune idée d'art dans sa tête. Les dessins de l'album de la jeune femme, avec leur netteté de crayon et leur exactitude de formes, furent une chose tout à fait nouvelle pour Petit-Pierre. Le tableau de l'église paroissiale était si noir et si enfumé qu'on n'y distinguait plus rien, et d'ailleurs il avait à peine osé y jeter les yeux, du porche où il se tenait agenouillé.

Le soir vint, Petit-Pierre enferma ses moutons dans le parc et s'assit sur le seuil de la cabane à roulettes qui lui servait de maison l'été. Le ciel était d'un blond foncé. Les sept étoiles du Chariot luisaient comme des clous d'or au plafond du ciel; Cassiopée, Bootès scintillaient vivement. Le jeune berger, les doigts noyés dans les poils de son chien accroupi auprès de lui, se sentait ému par ce magnifique spectacle qu'il était seul à regarder par cette fête splendide que le ciel, dans son insouciante magnificence, donne à la terre endormie. Il songeait aussi à la jeune femme, et en pensant à cette main frêle et satinée qui avait effleuré sa joue hâlée et rude, il sentait un frisson lui courir dans les cheveux. Il eut bien de la peine à s'endormir, et il se roulait dans la paille, comme un tronçon de reptile, sans pouvoir fermer les paupières; enfin le sommeil vint, quoiqu'il se fût fait prier un peu longtemps. Petit-Pierre fit un rêve.

Il lui semblait qu'il était assis sur un quartier de roche, avec une belle campagne devant lui. Le soleil se levait à peine, l'aubépine frissonnait sous sa neige de fleurs, les herbes des prairies étaient couvertes d'une sueur perlée; la colline paraissait avoir revêtu une robe d'azur glacée d'argent. Au bout de quelques instants, Petit-Pierre vit venir à lui la belle dame de la vallée. Elle s'approcha de lui en souriant et lui dit:

— Il ne s'agit pas de regarder, il faut faire.

Ayant prononcé ces paroles, elle plaça sur les genoux du pâtre étonné un carton, une belle feuille de vélin, un crayon taillé, et se tint debout près de lui. Il commença à tracer quelques linéaments; mais sa main tremblait comme la feuille et les lignes se confondaient les unes dans les autres. Le désir de bien faire, l'émotion et la honte de réussir si mal lui faisaient couler des gouttes d'eau sur les tempes. Il aurait donné dix ans de sa vie pour ne pas se montrer si gauche devant une si belle personne; ses nerfs se contractaient, et les contours qu'il essayait de tracer dégénéraient en zigzags irréguliers et ridicules: son angoisse était telle qu'il manqua de se réveiller; mais la dame, voyant sa peine, lui mit à la main un porte-crayon d'or dont la pointe étincelait comme une flamme. Aussitôt Petit-Pierre n'éprouva plus aucune difficulté: les formes s'arrangeaient d'elles-mêmes et se groupaient toutes seules sur le papier; le tronc des arbres s'élançait d'un jet hardi et franc, les feuilles se détachaient, les plantes se dessinaient avec leur feuillage, leur port et tous les détails. La dame, penchée sur l'épaule de Petit-Pierre, suivait les progrès de l'ouvrage d'un air satisfait, en disant de temps à autre:

— Bien, très bien, c'est comme cela! Continue.

Une boucle de ses cheveux, dont la spirale flottait au vent, effleura même la figure du jeune pâtre, et de ce choc jaillirent des milliers d'étincelles, comme d'une machine électrique; un des atomes de feu lui tomba sur le cœur; la dame s'en aperçut et lui dit:

— Vous avez l'étincelle, adieu!

Ce songe produisit un effet étrange sur Petit-Pierre. En effet, son cœur était en flamme et aussi sa tête; à dater de ce jour il était sorti du chaos de la multitude: entre sa naissance et sa mort, il devait y avoir quelque chose.

Il prit un charbon à un feu éteint de la veille, et voulut commencer tout de suite ses études pittoresques; les planches extérieures de sa cabane lui servaient de papier et de toile. Par où commença-t-il? Par le portrait de son meilleur ou pour mieux dire de son seul ami, de Fidèle; car il était orphelin et n'avait que son chien pour famille. Les premiers traits qu'il esquissa ressemblaient autant, il faut l'avouer, à un hippopotame qu'à un chien; mais à force d'effacer et de refaire, car Fidèle était le plus patient modèle du monde, il parvint à passer de l'hippopotame au crocodile, puis au cochon de lait, et enfin à une figure dans laquelle il aurait fallu de la mauvaise volonté pour ne pas reconnaître un individu appartenant à l'espèce canine.

Dire la satisfaction que ressentit Petit-Pierre, son dessin achevé, serait une chose difficile. Michel-Ange, lorsqu'il donna le dernier coup de pinceau à la chapelle Sixtine et se recula, les bras croisés sur sa poitrine, pour contempler son œuvre immortelle, n'éprouva pas une joie plus intime et plus profonde.

— Si la belle dame pouvait voir le portrait de Fidèle! se disait en lui-même le petit artiste.

Il faut lui rendre cette justice que cet enivrement dura peu. Il comprit bien vite combien ce croquis était informe et différent du véritable Fidèle; il l'effaça, et cette fois essaya de faire un mouton. Il y réussit un peu moins mal: il avait déjà de l'expérience; cependant le charbon s'écrasait sous ses doigts, la planche mal rabotée trahissait ses efforts.

— Si j'avais du papier et un crayon, je réussirais mieux; mais comment pourrai-je m'en procurer.

Petit-Pierre oubliait qu'il fût un capitaliste. Il s'en souvint; et un jour, confiant son troupeau à un camarade, il s'en fut résolument à la ville et entra chez un marchand, lui demandant ce qu'il fallait pour dessiner. Le marchand étonné lui donna du papier et des crayons de plusieurs sortes. Petit-Pierre, tout heureux d'avoir accompli cette tâche héroïque et difficile d'acheter tant d'objets étranges, s'en retourna à ses moutons, et, sans les négliger, consacra au dessin tout le temps que les bergers ordinaires mettent à jouer du pipeau, à sculpter des bâtons et à faire des piéges pour les oiseaux et pour les fouines.

Sans trop se rendre compte du motif qui guidait ses pas, il conduisait souvent son troupeau à l'endroit où il avait posé pour la jeune femme; mais il fut plusieurs jours sans la revoir. Est-ce que Petit-Pierre était amoureux d'elle? non, dans le sens qu'on attache à ce mot. Un tel amour était par trop impossible, et il faut même au cœur le plus humble et le plus timide une lueur d'espérance. Tout simple et tout rustique qu'il fût, Petit-Pierre sentait bien qu'il y avait des abîmes entre lui, pauvre pâtre en haillons, ignorant, inculte, et une femme jeune, belle et riche. A moins d'être fou, est-ce bien sérieusement qu'on aime une reine? Est-on bien malheureux, à moins d'être poète, de ne pas pouvoir embrasser les étoiles? Petit-Pierre ne pensait pas à tout cela. La dame, c'est ainsi qu'il se la désignait à lui-même, lui apparaissait blanche et radieuse, un crayon d'or à la main; et il l'adorait avec cette dévotion tendre et fervente des catholiques du moyen-âge pour la sainte Vierge; bien qu'il ne s'en rendit pas compte, c'était pour lui la Béatrix, la Muse!

Un jour il entendit sonner sur les cailloux le galop d'un che-

val ; Fidèle jeta un long aboiement, et, au bout de quelques minutes, il vit la dame emportée par le coursier fougueux qu'elle cinglait de coups de cravache pour le remettre dans son chemin ; mais l'animal indocile, poussé sans doute par quelque frayeur, n'écoutait ni le mors, ni l'éperon, ni la bride, et par un soubresaut violent, avant que Petit-Pierre, qui s'élançait de rocher en rocher du haut de la colline, eût eu le temps d'arriver, il se débarrassa de son écuyère, dont la tête porta violemment sur le sol. La force du coup la fit évanouir, et Petit-Pierre, plus pâle qu'elle encore, alla ramasser dans le creux d'une ornière où la pluie s'était amassée, à la grande frayeur d'une petite grenouille verte qui avait établi là sa salle de bains, quelques gouttes d'eau claire qu'il jeta sur le visage décoloré de la dame. A sa grande terreur, il aperçut des filets rouges se mêler aux réseaux bleus de ses tempes : elle était blessée. Petit-Pierre tira de sa poche un pauvre mouchoir à carreaux, et se mit à étancher le sang qui se faisait jour à travers les boucles de cheveux, aussi pieusement et avec autant de respect que les saintes femmes qui essuyaient les pieds du Christ. Une fois elle reprit connaissance, ouvrit les yeux et jeta sur Petit-Pierre un vague regard de reconnaissance qui lui pénétra jusqu'à l'âme.

Un bruit de pas se fit entendre, le reste de la cavalcade était à la recherche de la dame ; on la releva, on la mit dans la calèche, et tout disparut. Le berger serra précieusement dans son sein le tissu imprégné de ce sang si pur, et le soir fut à la ville demander des nouvelles de la dame. La blessure n'était pas dangereuse. Cette nouvelle calma un peu Petit-Pierre, à qui tout semblait perdu depuis qu'il avait vu emporter la jeune femme inanimée et blanche comme une morte.

La saison était avancée; les habitants du château retournèrent à Paris, et Petit-Pierre, bien qu'il n'entrevît que de loin en loin et comme à la dérobée le chapeau de paille et la robe blanche, se sentit immensément seul; quand il était par trop triste, il tirait le mouchoir avec lequel il avait étanché la blessure de la dame, et baisait la tache de sang qui couvrait un des carreaux : c'était sa consolation. Il dessinait à force, et avait presque épuisé sa provision de papier; ses progrès avaient été rapides, car il n'avait pas de maître : nul système ne s'interposait entre lui et la nature, il faisait ce qu'il voyait. Ses dessins étaient cependant encore bien rudes, bien barbares, quoique pleins de naïveté et de sentiment; il travaillait dans la sollitude sous le regard de Dieu, sans conseil, sans guide, n'ayant que son cœur et sa mélancolie. Quelquefois, la nuit, il revoyait la belle dame, et, le porte-crayon d'or à la pointe étincelante entre ses mains, traçait des dessins merveilleux; mais le matin tout s'évanouissait, le crayon devenait rebelle, les formes fuyaient, quoique Petit-Pierre usât presque toute la mie de son pain, à effacer les traits manqués.

Cependant un jour il avait crayonné une vieille chaumine toute moussue, dont la cheminée dardait une spirale de fumée bleuâtre entre les cimes des noyers presque entièrement dépouillés de leurs feuilles ; un bûcheron, sa tâche accomplie, se tenait debout sur le seuil, bourrant sa pipe, et dans le fond de la chambre, entrevue par la porte ouverte, on apercevait vaguement une femme qui poussait du pied une bercelonnette tout en filant son rouet. C'était le chef-d'œuvre de Petit-Pierre, il était presque content de lui.

Tout à coup il aperçut une ombre sur son papier, l'ombre d'un tricorne qui ne pouvait appartenir qu'à M. le curé En effet, c'était lui ; il observait en silence le travail de Petit-Pierre, qui rougit jusqu'à l'ourlet des oreilles d'être ainsi surpris en dessin flagrant. Le vénérable ecclésiastique, bien qu'il ne fût pas un de ces prêtres guillerets vantés par Béranger, était cependant un bon, honnête et savant homme. Jeune, il avait vécu dans les villes; il ne manquait pas de goût, et possédait quelque teinture des beaux-arts. L'ouvrage de Petit-Pierre lui parut donc ce qu'il était, fort remarquable déjà, et promettant le plus bel avenir. Le bon prêtre fut touché en lui-même de cette vocation solitaire, de ce génie inconnu qui répandait ses parfums devant Dieu, reproduisant avec amour, dévotion et conscience quelques fragments de l'œuvre infinie de l'éternel Créateur.

— Mon petit ami quoique la modestie soit un sentiment louable, il ne faut pas rougir comme cela. C'est peut-être un mouvement d'orgueil secret. Lorsqu'on a fait quelque chose dans la sincérité de son cœur, et avec tout l'effort dont on est capable, on ne doit pas craindre de le montrer. Il n'y a pas de mal à dessiner, surtout lorsqu'on ne néglige pas ses autres devoirs. Le temps que vous passez à crayonner, vous le perdriez à ne rien faire, et l'oisiveté est mauvaise dans la solitude : il y a là-dedans mon cher enfant, un certain mérite : ces arbres sont vrais, ces herbes ont chacune les feuilles qui leur conviennent. Vous avez, on le sent, longtemps contemplé les œuvres du grand Maître, pour lequel vous devez vous sentir pénétré d'une admiration bien vive, car, s'il est déjà si difficile de faire une copie imparfaite et grossière, qu'est-ce donc quand il faut créer et tirer tout de rien !

C'est ainsi que le bon curé encourageait Petit-Pierre ; il eut la première confidence du talent qui devait aller si haut et si loin.

— Travaillez, mon enfant, lui disait-il ; vous serez peut-être un autre Giotto. Giotto était comme vous un pauvre gardeur de chèvres, et il finit par acquérir tant de talent, qu'un de ses tableaux, représentant la sainte Mère du divin Sauveur, fut promené processionnellement dans les rues de Florence par le peuple enthousiasmé.

Le curé, durant les longues soirées d'hiver, qui laissaient beaucoup de loisir à Petit-Pierre que ne réclamaient plus ses moutons chaudement entassés dans l'étable, lui apprit à lire et aussi à écrire, lui donnant ainsi les deux clés du savoir.

Petit-Pierre fit des progrès rapides, car c'était autant son cœur que son esprit qui désirait apprendre. Le digne prêtre, tout en se reprochant un peu de donner à son élève une instruction au dessus de l'humble rang qu'il occupait, se plaisait à voir s'épanouir l'un après l'autre les calices de cette jeune âme. Pour ce jardinier attentif, c'était un spectacle des plus intéressants que cette floraison intérieure dont lui seul avait le secret.

Les glaces fondirent, les perceneiges et les primevères commencèrent à pointer timidement, et Petit-Pierre reprit la conduite de son troupeau. Ce n'était plus l'enfant chétif que nous avons vu au commencement de ce récit; il avait grandi et pris de la force. La nature avait fait un appel à ses ressources pour subvenir aux dépenses des facultés nouvelles. Sous le développement de son cerveau, cette âme s'était élargie. Son œil, désormais arrêté sur un but, avait le regard net et ferme.

Comme dans toute tête habitée par une pensée, on voyait briller sur sa figure le reflet d'une flamme intérieure, non qu'il fût dévoré par les ardeurs maladives d'une ambition précoce; mais le vin de la science, quoique versé par le bon prêtre avec une prudente discrétion, causait à cette âme neuve une espèce d'enivrement qui eût pu tourner à l'orgueil. Heureusement, Petit-Pierre n'avait pas de public. Ni les arbres ni les rochers ne sont flatteurs. L'immensité de la nature, avec laquelle il était toujours en relation, le ramenait bien vite au sentiment de sa petitesse. Abon-

damment servi par le curé de papier, de crayons, il fit un grand nombre d'études, et quelquefois, tout éveillé, il lui semblait avoir à la main le porte-crayon d'or à la pointe de feu, et la dame, penchée sur son épaule, lui disait :

« C'est bien, mon ami. Vous n'avez pas laissé éteindre l'étincelle que j'ai mise dans votre cœur. Persévérez, et vous aurez votre récompense. »

Petit-Pierre ayant acquis un fin sentiment de la forme, comprenait à quel point la dame était belle, et à cette pensée sa poitrine se gonflait. Il regardait le mouchoir à carreaux où la tache, quoique brunie, se distinguait toujours, et il disait :

« Heureux sang, qui as coulé dans ses veines, qui es monté de son cœur à sa tête ! »

Avec la même sincérité qui nous a fait avouer plus haut que Petit-Pierre n'était pas encore amoureux, nous devons convenir qu'il l'est à présent, et de toutes les forces de son âme. L'image adorée ne le quitte plus. Il la voit dans les arbres, dans les nuages, dans l'écume des cascades. Aussi a-t-il fait d'immenses progrès. Il y a maintenant dans ses dessins un élément qui y manquait : le désir.

Un événement très simple en apparence et qui n'est pas dramatique le moins du monde, mais il faut vous y résigner, car nous vous avons prévenu en commençant que notre histoire ne serait pas compliquée, décida tout à fait de la vocation de Petit-Pierre et vint changer la face de sa vie.

Le député du département avait obtenu du ministère de l'intérieur un tableau de Sa Sainteté pour l'église de *** : le peintre, qui était un homme de talent, soigneux de ses œuvres, accompagna sa toile, et voulut choisir lui-même la place où elle serait suspendue. Naturellement il descendit au presbytère, et le curé ne manqua pas de parler au peintre d'un berger du pays qui avait beaucoup de goût pour le dessin et faisait de lui-même des croquis annonçant de merveilleuses dispositions. Le carton de Petit-Pierre fut vidé devant le peintre. L'enfant, pâle comme la mort, comprimant son cœur sous sa main pour l'empêcher d'éclater, se tenait debout à côté de la table. Il attendait en silence la condamnation de ses rêves, car il ne pouvait s'imaginer qu'un homme bien mis, bien ganté, un bout de ruban rouge à sa boutonnière, auteur d'un tableau entouré d'un cadre d'or, pût trouver le moindre mérite à ses charbonnages sur papier gris.

Le peintre feuilleta quelques dessins sans rien dire, puis son front s'éclaira ; une légère rougeur lui monta aux joues, et il s'adressait à lui-même de courtes phrases exclamatives en argot d'atelier :

— Comme c'est bonhomme ! comme c'est nature ! pas le moindre chic. Corot n'eût pas mieux fait ; voilà un chardon qu'envierait Delaberge ; ce mouton couché est tout à fait dans le goût de Paul Potter.

Quand il eut fini, il se leva, marcha droit à Petit-Pierre, lui prit la main, la secoua cordialement, et lui dit :

— Pardieu ! quoique cela ne soit guère honorable pour nous autres professeurs, mon cher garçon, vous en savez plus que tous mes élèves. Voulez-vous venir à Paris avec moi ? en six mois je vous montrerai ce qu'on nomme les ficelles du métier, ensuite vous marcherez tout seul, et si vous ne vous arrêtez pas, je peux vous prédire, sans craindre de me compromettre, que vous irez loin.

Petit-Pierre, bien sermonné, bien chapitré, bien prévenu sur les dangers de la Babylone moderne, partit avec le peintre, en compagnie de Fidèle, dont il ne voulut pas se séparer, et que l'artiste lui permit d'emmener, avec cette délicate bonté d'âme qui accompagne toujours le talent. Seulement, Fidèle ne voulut pas se laisser hisser sur l'impériale, et suivit la voiture dans un étonnement profond, mais rassuré par la figure amicale de son maître, qui lui souriait à travers la portière.

Nous ne suivrons pas jour par jour les progrès de Petit-Pierre, cela nous mènerait trop loin. Les œuvres des grands maîtres, qu'il visitait assidûment dans les galeries et dont il faisait de fréquentes copies, mirent à sa disposition mille moyens de rendre sa pensée, qu'il n'eût pu deviner tout seul. Il passa des sévérités du Guaspre Poussin aux mollesses lumineuses de Claude Lorrain, de la fougue sauvage de Salvator Rosa à la vérité prise sur le fait de Ruysdaël ; mais il ne s'imprégna d'aucun style particulier ; il avait une originalité trop fortement trempée pour cela. Il n'avait pas fait comme le vulgaire des peintres qui commencent dans l'atelier, et vont ensuite mettre leur carte de visite à la nature dans des excursions de six semaines, sauf à peindre ensuite au coin du feu les rochers d'après un fauteuil, et les cascades d'après l'eau d'une carafe versée de haut dans une cuvette par un rapin complaisant : ce n'est qu'imprégné de l'arome des bois, les yeux pleins d'aspects champêtres, à la suite d'une longue et discrète familiarité avec la nature, qu'il avait pris le crayon d'abord, puis le pinceau. Les conseils de l'art lui étaient venus assez tôt pour qu'il n'eût pas le temps de prendre une mauvaise route, assez tard pour ne pas fausser sa naïveté.

Au bout de deux ans de travail opiniâtre, Petit-Pierre eut un tableau admis et remarqué à l'exposition du Louvre. Il aurait bien voulu revoir la dame au crayon d'or ; mais quoiqu'il eût regardé très attentivement dans les promenades, au théâtre, aux églises, toutes les femmes qui pouvaient offrir quelque ressemblance avec elle, il ne put retrouver sa trace. Il ne savait pas son nom, et ne connaissait d'elle que sa beauté. Un vague espoir cependant le soutenait ; quelque chose lui disait au fond du cœur que la destinée n'en avait pas fini entre eux deux. Quelque modeste qu'il fût, il avait la conscience de son talent ; il s'était rapproché du ciel, et l'impossibilité d'atteindre l'étoile de son rêve diminuait chaque jour. De temps à autre, notre jeune peintre se promenait aux alentours de son tableau, en se penchant sur la balustrade, affectant de considérer attentivement quelque cadre microscopique dans le voisinage de sa toile, afin de recueillir les avis des spectateurs ; et puis il se disait, non sans quelque raison, que la dame, qui dessinait elle-même et paraissait aimer beaucoup le paysage, si elle était à Paris, viendrait immanquablement visiter l'exposition. En effet, un matin, avant l'heure où la foule abonde, Petit-Pierre vit s'avancer du côté de son tableau une jeune femme vêtue de noir ; il ne vit pas d'abord sa figure, mais une petite portion de ce cou blanc semé de petits signes, et qui brillait comme une opale entre l'écharpe et le bord du chapeau, la lui fit reconnaître sur-le-champ avec cette sureté de coup d'œil que l'habitude donne aux peintres. C'était bien elle : le deuil qu'elle portait faisait encore ressortir sa blancheur, et, dans le noir encadrement du chapeau, son profil fin et pur avait la transparence du marbre de Paros. Ce deuil troubla Petit-Pierre.

Qui a-t-elle perdu ? son père, sa mère... ou bien serait-elle libre ? se dit-il tout bas dans le recoin le plus secret de son âme.

Le paysage exposé par le jeune artiste représentait précisément le site dessiné par la dame, et pour lequel avaient posé lui, Fidèle et ses moutons. Petit-Pierre, par une pensée d'amour et de religion, avait choisi pour sujet de son premier tableau l'endroit où il avait reçu la révélation de la peinture. La pente gazonnée, les

bouquets d'arbres, les roches grises perçant çà et là le vert manteau de l'herbe, le tronc décharné et bizarre d'un vieux chêne frappé de la foudre, tout était d'une scrupuleuse exactitude. Petit-Pierre s'était peint appuyé sur son bâton, l'air rêveur, Fidèle à ses pieds, et dans la position que lui avait indiquée la dame à l'album.

La jeune femme resta longtemps en contemplation devant le tableau de Petit-Pierre; elle en examina attentivement tous les détails, s'avançant et se reculant pour mieux juger de l'effet. Une pensée semblait la préoccuper: elle ouvrit le livret, chercha le numéro de la toile, le nom du peintre et le sujet de l'œuvre. Le nom lui était inconnu; le livret ne contenait que ce seul mot: « Paysage. » Puis, paraissant frappée d'un souvenir lumineux, elle dit quelques mots tout bas à la vieille dame qui l'accompagnait.

Après avoir regardé encore quelques tableaux, mais d'un œil déjà distrait et fatigué, elle sortit. Petit-Pierre, entraîné sur ses pas par une force magique, et craignant de perdre cette trace retrouvée si à propos, suivit la jeune dame de loin et la vit monter en voiture. Se jeter dans un cabriolet et dire au cocher de ne pas perdre de vue cette voiture bleue à livrée chamois, fut l'affaire d'une minute pour Petit-Pierre. Le cocher fouetta énergiquement sa haridelle, et se mit à la poursuite de l'équipage. La voiture entra dans une maison de belle apparence, rue ***, et la porte cochère se referma sur elle. C'était bien là que demeurait la dame... Savoir la rue et le numéro de son idéal est déjà une belle position, et c'est quelque chose que de pouvoir se dire: « Mon rêve demeure dans tel quartier sur le devant; » ou bien: « entre cour et jardin. » Avec cela, avec moins peut-être, Lovelace ou don Juan eussent mené une aventure à bout; mais Petit-Pierre n'était ni un don Juan ni un Lovelace, bien loin de là!

Il lui restait à savoir le nom de la dame de ses pensées, à se faire recevoir chez elle, à s'en faire aimer: trois petites formalités qui ne laissaient pas que d'embarrasser étrangement notre ex-berger. Heureusement le hasard vint à son secours, et le moyen qu'il cherchait s'offrit de lui-même. Un matin, son rapin Holoferne lui apporta, délicatement pincée entre le pouce et l'index, une petite lettre oblongue qu'il flairait avec des contractions et des dilatations de narines, comme si c'eût été un bouquet de roses ou de violettes. A l'anglaise fine et vive de l'adresse, on ne pouvait méconnaître une main de femme et de femme bien élevée, sachant écrire une autre orthographe que celle du cœur.

La lettre était ainsi conçue:

« Monsieur,

« Je viens de voir au Salon un charmant tableau de vous. Je serais bien aise de le posséder dans ma petite galerie; mais j'ai peur d'arriver trop tard. S'il vous appartient encore, ayez la bonté de me promettre de ne le vendre à personne et de le faire porter, l'exposition finie, rue Saint-H....., numéro... Vos conditions seront les miennes.

« G. D'..... »

La rue et le numéro concordaient précisément avec ceux où Petit-Pierre avait vu entrer la voiture. Il n'y avait pas à s'y tromper. M^me^ d'.... était bien la dame au porte-crayon de flamme des visions de Petit-Pierre, celle qui lui avait donné le louis avec lequel il avait acheté les premières feuilles de papier, celle dont il gardait précieusement une goutte de sang sur son mouchoir à carreaux.

Petit-Pierre se rendit chez M^me^ d'.... et bientôt des relations assez fréquentes s'établirent entr'eux. L'esprit naïf et droit, enthousiaste et sensé à la fois de Petit-Pierre, que nous appellerons ainsi jusqu'à la fin de cette histoire pour ne pas divulguer un nom devenu célèbre, plaisait infiniment à M^me^ d'...., qui n'avait pas reconnu dans le jeune artiste le petit pâtre qui lui avait servi de modèle, mais qui pourtant, dès la première visite, avait eu quelque vague souvenir d'avoir vu cette physionomie ailleurs.

M^me^ d'.... n'avait pas dit à Petit-Pierre qu'elle même dessinait, car elle n'avait aucune hâte de faire montre des talents qu'elle possédait. Un soir la conversation tomba sur la peinture, et M^me^ d'.... avoua, ce que Petit-Pierre savait fort bien, qu'elle avait fait quelques études, quelques dessins, quelques croquis qu'elle lui aurait déjà montrés si elle les avait jugés dignes d'un tel honneur. Elle posa l'album sur la table, en tournant les feuilles plus ou moins rapidement, selon qu'elle jugeait les dessins dignes ou indignes d'examen. Quand elle arriva à l'endroit où Petit-Pierre et son troupeau étaient représentés, elle dit au jeune peintre:

— C'est à peu près le même site que celui que vous avez représenté dans votre tableau que j'ai acheté, pour voir réalisé ce que j'aurais voulu faire. Cette rencontre est bizarre. Vous êtes donc allé à S*** ?

— Oui, j'y ai passé quelque temps.

— Un charmant pays, inconnu, et renfermant des beautés qu'on va chercher bien loin; mais puisque j'ai tiré mon album de son étui, ce ne sera pas impunément. Voici une page blanche, vous allez crayonner quelque chose là dessus.

Petit-Pierre dessina la vallée où M^me^ d'.... était tombée de cheval. Il représenta l'amazone renversée à terre et soutenue par un jeune pâtre qui lui bassinait les tempes avec un mouchoir trempé dans l'eau.

— Quelle coïncidence étrange! dit M^me^ d'.... Je suis effectivement tombée de cheval dans un endroit semblable, mais il n'y avait aucun témoin de cette mésaventure qu'un petit pâtre que j'ai vaguement entrevu à travers mon évanouissement et que je n'ai jamais rencontré depuis. Qui donc a pu vous raconter cela?

— C'est que je suis moi-même Petit-Pierre, et voici le mouchoir qui a essuyé le sang qui coulait de votre tempe, où j'aperçois la cicatrice de la blessure sous la forme d'une imperceptible raie blanche.

M^me^ d'... tendit sa main au jeune peintre, qui posa sur le bout de ses doigts roses un baiser tendre et respectueux, puis, d'une voix émue et tremblante, il raconta toute sa vie, les vagues inspirations qui le troublaient, ses rêves, ses efforts, et enfin son amour, car maintenant il voyait clair dans son âme, et si d'abord il avait adoré la Muse dans M^me^ d'...., maintenant il aimait la femme.

Que dirons-nous de plus? La fin de cette histoire n'est pas difficile à deviner, et nous avons promis en commençant qu'il n'y aurait dans notre récit ni catastrophe ni surprise. M^me^ d'... devint au bout de quelques mois M^me^ D*** et Petit-Pierre eut le rare bonheur d'épouser son idéal et de vivre avec son rêve sans jamais s'être souillé par de vulgaires unions. — Il aimait les beaux arbres, il devint un grand paysagiste. — Il aimait une belle femme, il l'épousa: heureux homme! Mais que ne fait-on pas avec un amour pur et une forte volonté?

THÉOPHILE GAUTHIER.

(Musée des Familles.)

LA LIBERTÉ!..... OU LA MORT!

Ames sensibles, qui redoutez de sanglants souvenirs, et vous, lecteurs et lectrices, toujours avides de poignantes émotions, je m'empresse de vous rassurer ou de vous détromper, dans le cas où le formidable intitulé qui commence cette nouvelle aurait occasionné une fausse terreur ou une fausse espérance.

Le fait que je vais vous raconter appartient à l'histoire du commencement du dix-huitième siècle, de ce siècle qui fit, comme on le sait, une fin jugée bien diversement; fin cruelle et féroce, suivants les uns, belle et glorieuse, suivant beaucoup d'autres. Quoi qu'il en soit, on verra bientôt, je l'espère, que le titre que j'ai choisi,n'est point une de ces boutades humoristiques qui très souvent ne sontque de fallacieuses billevesées.

Or donc, c'était pendant le règne de Georges Ier, roi d'Angleterre. A cette époque, la Grande-Bretagne subissait les caprices d'un ministre corrupteur qui a laissé une renommée peu honorable, et qui pourtant (Dieu le sait et beaucoup d'hommesne l'ignorent pas) n'a pas manqué d'imitateurs, aussi bien dans notre pays que dans le sien. Personne avant lui ne s'était servi plus effrontément de l'argent de la nation pour gouverner le parlement et pétrir la matière électorale. Aussi disait-il assez ouvertement et en termes assez vulgaires: « Il y a une drogue avec laquelle on adoucit toutes les mauvaises humeurs; elle ne se trouve ici que dans ma boutique. » Ce ministre, tout le monde a deviné son nom, était le fameux Robert Walpole. Cet homme avait porté si loin l'art de corrompre que Bolingbroke lui avait donné les surnoms de *Grand-Prêtre* et de *Missionnaire de la Corruption.* On l'a peut-être surpassé depuis, mais personne ne peut lui disputer l'honneur d'avoir largement ouvert la voie.

Voici une des mille et une petites ruses qu'il avait à sa disposition pour assurer le triomphe de ses projets ministériels; cela servira du moins à prouver que nos gens à portefeuilles n'ont pas souvent le mérite de l'invention. Dans un moment où il s'agissait de faire passer un bill important, Robert Walpote imagina un singulier stratagème pour s'assurer les votes du banc des évêques. Que fait-il ? Il va trouver l'archevêque de Cantorbéry, le prie de se mettre au lit et de feindre une grave maladie. Le prélat se prête à cette fantaisie, qui est presqu'un ordre pour lui. Il sait d'ailleurs que sa complaisance lui sera grassement payée. Le bruit de sa mort prochaine et inévitable se répand dans la ville de Londres. Toutes les ambitions épiscopales prennent pour point de mire le siége opulent qui est sur le point d'être vacant: c'est à qui des prélats fera le mieux sa cour au pouvoir pour l'obtenir. Quelques jours après, le bill passe à la pluralité des voix, l'archevêque ressuscite et le rusé ministre rit aux dépens de ses dupes.

Ce même Walpole, si roué dans l'art de diviser et de corrompre, entendant dire un jour que toutes les voix du parlement étaient vénales, répondit: «Je le sais très bien, j'en ai même le tarif. »

Cependant, pour l'honneur de l'espèce humaine, il faut dire aussi que ce ministre rencontra quelquefois des résistances qui mirent en défaut tous ses moyens de séduction. Le ministère avait un grand intérêt à gagner à sa cause un seigneur anglais aussi distingué par ses vertus que par ses lumières, Walpole alla le trouver.

— « Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous assurer de ses bonnes graces et de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, et vous offrir un emploi convenable à votre mérite.

— Milord, lui répondit le seigneur anglais, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire servir mon souper devant vous. »

Alors on lui apporte un hachis fait avec le reste d'un gigot dont il avait mangé à son dîner. Se tournant vers le ministre, et lui montrant ce mets si simple, le seigneur lui dit:

— « Milord, pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas soit un homme que la cour puisse aisément gagner? Dites donc au roi ce que vous avez vu; c'est la seule réponse que j'aie à vous faire. »

Ce préambule, peut-être un peu long, n'était pas, ce semble, inutile pour faire bien apprécier le fait que je vais narrer.

A cette époque du ministère de Walpole, brillaient à Londres deux célèbres médecins, tous deux hommes de cœur et du plus grand savoir, et, ce qui est plus rare encore, tous deux amis quoique rivaux. L'un se nommait Friend et l'autre Richard Mead. Ils étaient les oracles de la science médicale. On faisait cas de leurs opinions en Angleterre, comme de celles d'Hyppocrate dans la Grèce.

Friend eut le malheur d'être appelé au parlement, en 1722, par le bourg de Launceston. Homme de conscience avant tout, et nullement courtisan, non-seulement il fut inaccessible aux séductions mises en œuvre par le ministère, mais encore il s'éleva avec énergie contre les projets des gouvernants. La punition suivit de près tant d'audace. Le pouvoir sait toujours comment s'y prendre pour se venger des gens qui ne sont pas du nombre de ses fidèles; il tient toujours en réserve quelque terrible accusation de haute trahison, et, avec cette arme, il brave tout.

A quelques jours du vote du parlement, Friend, jouissant de cette pleine sécurité, compagne habituelle d'une âme ferme et pure, avait repris ses travaux et le cours de ses nombreuses visites médicales. Il ne songeait plus ni au parlement, ni aux ministres, ni aux affaires de l'État, il était presqu'exclusivement occupé de la composition de son *Histoire de la Médecine*, dans laquelle il se proposait d'embrasser sa science chérie et d'en caractériser toutes les phases, depuis Galien jusqu'au seizième siècle. Cet intéressant sujet lui souriait; il lui offrait un cadre où pourraient briller ses rares connaissances. Cet ouvrage était commencé depuis quelque temps, mais les travaux parlementaires avaient forcé l'auteur de le laisser reposer, et maintenant il y revenait avec une sorte d'amour, revoyant avec soin les chapitres déjà faits, et les léchant pour ainsi dire comme l'ourse lèche ses petits, pour leur donner la forme la plus désirable.

Au milieu de la nuit, tout dormait dans la maison de Friend, excepté lui et sa lampe fidèle. Tout-à-coup on frappe à la porte avec autorité. Un tel bruit à une heure aussi avancée de la nuit arrache l'auteur à ses doctes méditations. Peut-être vient on réclamer pour quelques malheureux les secours de son art. Dans ce cas, point de retard. Au nom de l'humanité, Friend était prêt à marcher à toute heure. Mû par cette charitable pensée, il se hâte d'aller voir ce qu'on lui veut.

— Qui est là? s'écria-t-il avec force avant d'ouvrir.

— Ouvrez! c'est ici que demeure le docteur Friend, répond une voix grave.

— Oui, c'est ici et c'est moi qui suis le docteur. Que lui voulez-vous?

— Nous venons l'arrêter par l'ordre exprès du gouvernement.

— M'arrêter! reprit Friend en ouvrant la porte; messieurs, il y a évidemment méprise.... Pour quel crime m'arrêterait-on?

— Le crime de haute-trahison! voici le mandat d'amener....

— Le crime de haute-trahison ! reprit Friend, je ne sais pas en vérité sur quoi l'on a pu baser cette prévention.... C'est ou une erreur ou une vengeance.

— Monsieur le docteur, dit l'officier de justice ; on nous donne des ordres ; nous n'avons point à les discuter, mais à les exécuter. Vous devez comprendre notre triste devoir ?

— Je le comprends parfaitement, répliqua le docteur, et je trouve qu'il est très pénible pour des hommes de cœur de faire le métier d'arrêter les honnêtes gens au nom de la loi.. ..

— Nous avons l'ordre de vous conduire à la Tour sur le champ.

— Mais, messieurs, vous me laisserez bien le temps d'arranger mes papiers et de les emporter pour m'occuper pendant ma captivité.

— Nos ordres sont précis ; il faut qu'avant le jour, vous soyez écroué à la Tour Allons, docteur, dépêchez-vous. Il m'en coûte de me montrer si sévère exécuteur des ordres que j'ai reçus ; je voudrais vous témoigner toute l'estime que m'inspirent votre mérite et votre caractère ; mais, vous le voyez, moi-même je suis forcé d'obéir.

— Je vous remercie, monsieur, des égards que vous voulez bien me montrer ; je n'ai nullement l'intention de vous compromettre ; je désire seulement emporter des papiers et quelques livres ; je suis à vos ordres tout à l'heure.

« Et en disant ces paroles, Friend se dirigea vers son cabinet, où il réunit les cahiers de son *Histoire de la Médecine*, y joignit quelques ouvrages qu'il se proposait de consulter, et, chargé de ce ballot précieux, vint se remettre entre les mains des hommes de la justice. Toute la maison du docteur, réveillée par ce mouvement inaccoutumé, était dans le plus grand émoi. Lui seul était calme ; il donna quelques ordres à ses domestiques, puis, se tournant vers les sbires :

— Maintenant, je suis prêt, messieurs, emmenez votre criminel de haute-trahison !

La troupe se mit en marche silencieusement, et, après bien des circuits dans l'immense capitale de l'Angleterre, elle arriva auprès de ce vieux château-fort, que l'on peut sans injure, regarder comme la Bastille de John-Bull. C'est là que sont conservées les archives du royaume, ainsi que les insignes de la royauté ; c'est là que sont déposés, comme en trophées, les débris de l'*Armada*, de cette flotte orgueilleuse qu'on disait invincible, et qu'une tempête détruisit au moment où le roi d'Espagne Philippe II, se croyait certain de la conquête de l'Angleterre. Là est renfermé un vaste arsenal ; là, sur une terrasse sont placés quarante canons, prêts à foudroyer les prisonniers qui tenteraient de recouvrer leur liberté. La Tour qui est leur prison est entourée d'un large fossé rempli d'eau. A cet appareil formidable qu'éclairaient les rayons de la lune, Friend, inaccessible à la frayeur, dit tranquillement :

— Je n'avais pas encore pu considérer de si près cette fameuse prison d'État ; c'est un avantage que j'aurai dû à mon crime de haute-trahison, ainsi qu'ils disent. Allons, ce séjour me paraît tranquille ; je pourrai y travailler tout à mon aise. Dans tout cela, ce sont mes pauvres malades qui seront le plus à plaindre. »

Friend fut conduit dans la Tour ; on lui assigna une petite chambre assez commode, à ce qu'il disait du moins. Il n'était pas fort exigeant. Comme il avait besoin de repos, il se jeta sur le lit qui lui était destiné, et ne tarda pas à oublier, dans un sommeil profond et calme, et le crime de haute-trahison, qu'on lui imputait, et son arrestation nocturne et la Tour même où il était enfermé.

Le lendemain de bonne heure, Mead, ignorant l'événement de la nuit, entra en passant chez son ami Friend, et fut bien étonné d'y trouver tout le monde en larmes.

— Qu'y a-t-il donc céans? dit-il avec vivacité ; notre ami serait-il malade? répondez-moi, de grâce, je veux le voir...

— Vous ne le verrez pas, monsieur le docteur, il y a une bonne raison pour cela, répondit une vieille gouvernante en s'essuyant les yeux avec son tablier.

— Et quelle est donc cette bonne raison? serait-il déjà près de quelque malade?

— Non, monsieur le docteur, des hommes noirs avec un papier, et des soldats avec leurs armes sont venus le chercher cette nuit pour le conduire à la Tour.

— A la Tour ! exclama le docteur Mead en frappant le parquet avec sa canne ; à la Tour! Mais on n'y met que les criminels d'État, et Friend est le modèle des bons citoyens....

— Ah ! monsieur le docteur, il faut croire que le gouvernement ne pense pas comme vous, car le papier qui portait l'ordre de l'arrêter, disait que c'était pour crime de haute-trahison.

— Haute-trahison ! c'est impossible ; je ne connais rien de plus fabuleux. Ah ! les misérables !... Il faut que j'en fasse prévenir le roi, que je lui apprenne que, de tous ses sujets, il n'en est pas un seul qui soit plus dévoué, plus fidèle, sinon à ses ministres, du moins à sa personne. Je vais trouver de ce pas le prince de Galles.... Nous verrons... Ah ! parce qu'on ne voudra pas se laisser corrompre, on vous accusera de haute-trahison, on vous confinera à la Tour, et cela sans formes de procès ! Est-ce un pays de liberté que celui où se commettent de pareilles énormités ?

En se disant toutes ces choses à lui-même, le docteur marchait à grands pas ; sa parole était saccadée, stridente, comme celle d'un homme presque hors de lui.

— C'est bien, dit-il enfin ; donnez-moi la liste des malades de mon confrère Friend ; quand j'aurai parlé au prince, je me charge de les voir tous et de leur donner des soins. Quant à la liberté de mon ami Friend, elle lui sera rendue, n'en doutez pas. Ce pauvre Friend, un criminel de haute-trahison ! N'est-ce pas le sublime de l'absurde ?

On remit à Richard Mead les notes relatives aux nombreux malades de Friend ; il les classa dans son portefeuille, et se rendit du même pas au palais du prince de Galles, malgré l'heure matinale et quoiqu'il n'eût point été demandé. Mais son nom, sa qualité, les services récents qu'il venait de rendre à la famille du prince, en inoculant les deux jeunes princesses Amélie et Caroline, firent tomber devant lui toutes les consignes d'antichambre. Introduit auprès du prince, il lui exposa sa requête avec une véhémente chaleur, se plaignit de l'étrange violation de la liberté individuelle dont Friend était la victime, et pressa le prince de réclamer sur-le-champ la liberté de son ami.

Le prince promit de s'occuper chaudement de cette affaire ; mais il ne dissimula pas les difficultés qu'il s'attendait à rencontrer du côté des ministres.

— Poussez, poussez toujours, mon prince, répliqua Richard Mead ; tenez bon contre trois ou quatre intrigants ligués contre un honnête homme. Que pourront-ils contre l'héritier présomptif de la couronne ?

— Le succès est plus difficile que vous ne croyez, cher docteur ; imaginez-vous bien que les gens du gouvernement sont des espèces de vipères...

— Des vipères ! j'ai fait dernièrement sur ces reptiles des expériences pour mon *Histoire des Poisons ;* si j'avais connu cette variété...

— Ces expériences, docteur, vous auraient sans doute été d'un grand secours; mais trève de plaisanterie: ce matin même, je parlerai de la détention de Friend au roi, mon père, et s'il le faut à Robert Walpole lui-même, qui me semble avoir dirigé le coup. Vous le savez, j'ai bien peu de crédit auprès de mon père; j'en ai encore moins auprès de ses ministres...

— Oui, mais vous êtes son fils et vous serez un jour leur maître, interrompit Richard Mead avec impétuosité; ces choses-là ne s'oublient pas. Qu'on rende à Friend, c'est-à-dire au plus distingué de nos médecins, au praticien le plus savant et le plus zélé, à l'homme le plus estimable et le plus inoffensif, la liberté qu'il n'aurait jamais dû perdre, et qu'on cherche ailleurs des criminels de haute-trahison!

Richard Mead plaida avec l'éloquence du cœur la cause de son ami; il tonna contre les abus du pouvoir *indiscrétionnaire* confié aux agents du gouvernement. Le prince était plus que convaincu, il était révolté de tels abus; il s'engagea à faire tous ses efforts pour obtenir que Friend sortît promptement de la Tour de Londres.

Le prince avait dit vrai; il n'avait aucun pouvoir: ses sollicitations n'eurent aucun résultat. On lui fermait respectueusement la bouche avec le grand mot de *raison d'État*, et le prisonnier restait toujours sous les verroux, malgré le dévouement infatigable de Richard Mead, lequel avait juré de faire rendre la liberté à son ami captif.

Six mois s'écoulent ainsi dans une attente toujours trompée, Friend travaillant sans cesse avec la même placidité à son *Histoire de la Médecine*, Mead continuant avec le même zèle, mais toujours avec aussi peu de succès, ses sollicitations auprès de la cour. Un jour la nouvelle se répand qu'un des principaux ministres est dangereusement malade, que son état laisse peu d'espoir de le conserver à la vie. Quel était ce ministre? L'histoire ne nous l'apprend pas; mais tout nous porte à croire que c'était Robert Walpole. Au reste, c'était bien le cas de dire, mais dans un autre sens que le loup de la fable:

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère,
...Ou bien quelqu'un des tiens.....
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit: *il faut que je me venge.*

Quoi qu'il en soit, tous les plus célèbres médecins de Londres sont appelés pour guérir l'Excellence malade. Comme on connaît le dévoûment de Richard Mead pour Friend, on évite d'abord de s'adresser à lui. Mais les remèdes prescrits sont impuissants, le mal fait de rapides progrès, la mort est imminente..... On vient alors réclamer les secours de Richard Mead, qui a déjà fait maintes fois ses preuves contre des maladies analogues à celle du ministre.

— Monsieur, lui dit un de ses domestiques, vous êtes impatiemment attendu à l'hôtel de son Excellence Walpole.

— Pour qui? répond Mead en continuant à travailler.

— Pour lui-même, monsieur.

— Ah! notre tour est donc enfin venu! s'écrie Mead en se levant avec impétuosité; répondez que dans un quart-d'heure je serai auprès de son Excellence... A nous deux maintenant, monsieur le ministre; nous allons voir si vous êtes attaché à la vie. Je vous tiens.

En se parlant ainsi, Mead se dispose à sortir: il s'affuble de la perruque doctorale, prend sa canne et son chapeau, et tout tremblant d'une secrète joie, le voilà qui court chez le malade. En quelques instants, le médecin est auprès du lit du moribond. En vertu de son omnipotence médicale, il a fait retirer tout le monde pour examiner plus à l'aise et sans distraction tous les symptômes du mal. Il palpe, tâte le pouls, la montre en main, regarde attentivement la langue et les yeux du malade, et quand il s'est instruit à fond de la maladie du ministre:

— Le cas est grave, très grave; dit-il en appuyant sur les dernières syllabes; demain vous m'eussiez fait appeler trop tard. Pour obtenir guérison, il faut agir avec vigueur.....

— Prescrivez, monsieur le docteur, dit le malade d'une voix presque éteinte; prescrivez, on est prêt à exécuter vos ordonnances.

— Monsieur le ministre, je vous promets de vous soigner avec zèle, et je vous garantis une prompte et parfaite guérison, mais auparavant je veux faire mes conditions..

— Que demandez-vous, docteur? des emplois, des honneurs, de l'or..... parlez, rien ne vous sera refusé.

— Je ne veux rien de ce que vous m'offrez, monsieur le ministre.

— Que désirez-vous donc? parlez, je ne puis deviner....

— Je veux, reprit Mead d'un ton solennel, je veux que vous promettiez de rendre à M. Friend, mon meilleur ami, mon digne confrère, la liberté qui lui a été ravie.

— Mais M. Friend est prisonnier d'État; une accusation grave pèse sur lui; je n'ai pas le droit....

— Prisonnier d'État, accusation grave, vous n'avez pas le droit, etc., etc.; on connaît la valeur de tous ces mots-là. Arrangez-vous comme vous voudrez. C'est votre affaire maintenant beaucoup plus que la mienne. Choisissez: la liberté de Friend, et je vous donne, en échange, la santé; ou bien....

— Vous me demandez l'impossible, docteur; il y a de la cruauté dans une telle exigence.

— De la cruauté! dites-vous, et croyez-vous qu'il n'y en ait pas à priver un homme, sans aucun motif, du bien le plus cher, après la santé, à le retenir dans des oubliettes, loin de sa maison, de ses malades, de ses amis, de ses affaires?... Ah? monsieur le ministre, c'est bien vous qui êtes cruel; car vous n'avez qu'à dire un mot...

— Je ne le puis.

— Eh bien! vous soignera qui voudra. Moi, j'ai fait le serment (et je le tiendrai), de ne pas vous donner un verre d'eau que M. Friend ne soit libre.

— Impossible, docteur; vous devez sentir qu'un homme d'État....

— Un homme d'État meurt tout comme un autre.... Vous ne voulez pas m'accorder la petite grâce que je vous demande.... je me retire.

Mead était à peine de retour chez lui qu'on vient le chercher de nouveau de la part du ministre. Il se rendit en toute hâte à ce nouvel appel.

— Eh bien! monseigneur, vous consentez donc?

— Je souffre horriblement....

— Faites un petit acte de justice, et vous souffrirez moins. Rien ne procure tant de soulagement que le calme de la conscience.

— Je vous promets de faire ce que vous demandez, quand je serai guéri.

— Oh! monseigneur, votre promesse ne me suffit pas; les promesses de ministre sont très volatiles de leur nature; il me faut l'ordre signé de vous, qui doit faire élargir le prisonnier d'État.

Après cela, j'aurai toute la liberté d'esprit désirable pour vous traiter.

— Oh! mon Dieu, que je souffre!.... donnez-moi une feuille de papier.... Il faut faire tout ce que vous exigez.

— Je conçois que votre état doit être bien pénible, monseigneur; mais d'ici à quelques jours avec un peu de bonne volonté de votre part vous n'y penserez plus.... Allons un dernier effort, signez.

Dès que Mead tint entre ses mains l'ordre de la mise en liberté de son ami, il prit lui-même une plume, écrivit une ordonnance et la remit aux personnes chargées de soigner le malade.

— Voici, monseigneur, dit-il, ce que je donne en échange de votre ordre; je vais sur le champ faire exécuter ce dernier et je reviens auprès de vous achever mon ouvrage.

Mead, le cœur plein d'une bien douce joie, se rendit d'un pas léger à la Tour. Toutes les portes s'ouvrirent devant l'ordre dont il était porteur. Quelques instants après, il était dans la chambre de son cher Friend, il le pressait dans ses bras, le félicitait d'être libre. Friend, lui montrant une pile de cahiers placés sur une table:

— Mon ami, dit-il, à Mead, mon *Histoire de la Médecine* est achevée; je suis assez content de ce travail.

— Mon ami, vous devriez être encore plus content de recouvrer votre liberté. C'est sans reproche, croyez le bien, mais ce n'est pas sans peine que nous avons pu l'obtenir. Allons, sortez bien vite de ces vieilles murailles. Vos parents, vos amis, vos malades vous attendent.

Richard Mead ramena Friend comme en triomphe à son logis. Le soir même il remit à son confrère environ cinq mille guinées qu'il avait reçues pour honoraires, en traitant les malades de celui-ci pendant sa détention, et le força de prendre cette somme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, puisqu'elle était le fruit de ses peines. Puis il retourna auprès du ministre et ne tarda pas à lui procurer une guérison parfaite.

Plus tard, Friend devint premier médecin de la princesse de Galles, et Mead médecin du roi.

Je laisse au lecteur le soin de commenter ce fait historique qui honore autant la médecine et l'humanité qu'elle flétrit le despotisme ministériel, quel que soit le pays qu'il opprime.

CHAMPAGNAC.

A SÉRAPHIE.

Tu demandes pourquoi, pleins d'une ardente ivresse,
Mes regards aujourd'hui brillent d'un feu plus doux?
Tu demandes pourquoi de larmes de tendresse
Mes yeux arrosent tes genoux?

Écoute: des grandeurs sentant la frénésie,
Et comme chaque jour de rêves me berçant,
Tout à l'heure il m'a pris la sotte fantaisie
De devenir riche et puissant.

Déjà des vils humains l'immense fourmilière
Obstruait mon chemin, rampait autour de moi;
Car j'avais (à mes vœux il n'en a coûté guère)
Endossé la pourpre d'un roi!

Faisant à mes côtés reposer mon tonnerre,
J'inspirais à mon gré l'allégresse ou l'effroi;
Et, soumis à mon joug, les peuples de la terre
N'avaient d'autre loi que ma loi!

Et puis si quelques-uns, trop lents à se résoudre,
A mes vœux absolus résistaient par hasard,
D'un mot ou d'un regard j'en faisais de la poudre
Sur qui bientôt roulait mon char!

Cependant une voix, de moi seul entendue,
A ces plaisirs bruyants mêlait un noir souci,
Jetait un trouble affreux dans mon âme éperdue,
Et cette voix parlait ainsi:

« Mais tu n'entends donc pas, ô maître de la terre,
« Qui répands en tous lieux la terreur et l'effroi,
« Lorsque tu fais sur nous éclater ton tonnerre,
« Qu'un Dieu plus haut tonne sur toi! »

A ces mots menaçants d'une voix inconnue,
J'élevais vers le ciel mon regard souverain;
Mais le ciel, dérobant ses clartés à ma vue,
D'un voile se couvrait soudain.

Sur son secret alors j'interrogeais le monde;
Mais le monde à son tour, immense et noir chaos,
S'agitait à mes pieds comme une mer profonde,
Prêt à m'engloutir sous ses flots!

Or, laissant mon regard errer à l'aventure
Sur ce vaste chaos, dans cette immensité,
A l'angle reconnu d'une étroite masure
Mon œil soudain s'est arrêté!

C'était le toit obscur où notre humble fortune
Avait jadis compté des instants doux et courts,
Et qui loin des rumeurs de la foule importune,
Avait abrité nos amours!

Chaque objet aperçu dans ce lieu si paisible
Me venait retracer un tendre souvenir,
Et pénétrait mon cœur d'un regret indicible
Que ce cœur ne pouvait bannir!

Je me disais en moi, détestant ma puissance
Qui ne savait combler ce vide douloureux:
Du bonheur aujourd'hui je n'ai que l'apparence,
Et dans ce temps... j'étais heureux!

Alors, quittant les biens que l'opulence donne
Pour ces biens plus bénis objet de mes regrets,
Sous mes pieds triomphants j'ai foulé ma couronne,
Et j'ai soufflé sur mes palais!

Voilà pourquoi, remplis d'une nouvelle ivresse,
Mes regards aujourd'hui brillent d'un feu plus doux!
Voilà! voilà pourquoi de larmes de tendresse
Mes yeux arrosent tes genoux!

CONSTANT HILBEY.

1812.

Quand l'Empereur eut dit à sa troupe fidèle :
« En marche ! fantassins ; vous, cavaliers, en selle !
C'est à Moscou que nous allons, »
Il se fit aussitôt un remûment d'armures
Dont le bruit, à dessein, couvrit les sourds murmures
De quelques rangs de bataillons.

Ils étaient harassés à leur retour d'Espagne,
Et soudain, sans repos, il fallait qu'en campagne
Ils repartissent, Dieu sait où.
Pourtant, redevenant ce qu'ils étaient naguère,
Intrépides soldats, foudres vivants de guerre,
Ils s'écrièrent : « à Moscou ! »

De l'avant-garde, alors, les clairons retentirent,
Puis soldats, généraux, Empereur, tous partirent
Pour les vastes états du czar.
— Bientôt la renommée aux peuples de la terre
Apprendra qu'un Empire, oui, la Russie entière,
Est soumis au nouveau César.

1813.

Cessez vos joyeux chants, rieuses jeunes filles ;
Il n'est plus d'espérance ! A vos tristes familles
Vous restez seules désormais ;
De vos frères pleurez la mémoire chérie,
Ils ne reverront plus ni vous, ni leur patrie,
Tous sont prisonniers à jamais.

Pleurez, pleurez encor, veuves infortunées ;
Aux larmes ici bas vous êtes condamnées,
Le sort vous frappe sans pitié ;
Vos fils, dernier soutien, la froide Moscovie
Les vit sur ses chemins étendus et sans vie,
De neige couverts à moitié.

Combien vos yeux encor vont répandre de larmes,
Chastes amantes, vous déjà tout en alarmes
A leur départ pour d'autres bords !
Dieu n'a point écouté vos vœux de fiancées ;
La Bérézina roule en ses ondes glacées
Vos bien-aimés sanglants et morts.

CHARLES LEROY.

THÉATRES.

PORTE SAINT-MARTIN.

DON CÉSAR DE BAZAN,

Drame en 5 actes, par Mrs Dumanoir et Dennery.

Mrs Dumanoir et Dennery font comme Molière, ils prennent leur bien où ils le trouvent. Il est vrai qu'en pillant leur *confrère*, ces Messieurs lui laissent la licence d'en user de même à leur égard ; l'auteur de Ruy-Blas pourra donc désormais aller puiser des inspirations dans *Paris voleur* et dans les *Bohémiens de Paris*. Quelle mine !

Si au moins ces messieurs étaient restés fidèles jusqu'au bout au caractère *historique* dont ils se sont emparés ! Mais, hélas ! après avoir fait assez bonne contenance pendant les deux premiers actes, le pauvre don César, ne se sentant plus soutenu par la main puissante qui l'a créé et mis au monde, tombe tout-à-coup de sa hauteur et se traîne platement dans les plus vulgaires intrigues, ressassant des tirades nauséabondes et s'amourachant de sa légitime épouse au point de lui débiter, d'un ton solennel, des niaiseries de cette force : ô Maritana ! tu viens de faire un miracle, don César l'aventurier n'existe plus, non, il n'y a plus que don César le gentilhomme ! Alors qu'avons-nous à faire de ce don César ? Qu'il parte pour son gouvernement de Grenade et qu'il n'en soit plus question.

Au premier acte, Mlle Clarisse chante, et le peuple, au lieu de se disperser, se groupe autour d'elle en criant : Vive la Maritana ! et le roi, qui l'écoute, couvert d'un long manteau, s'écrie : mon Dieu ! qu'elle est belle ! et le premier ministre, don José, qui se réjouit de cet amour, se dit à part lui : cette femme servira mes projets. Quand le peuple est parti, quand le roi s'est éloigné en répétant : mon Dieu, qu'elle est donc belle ! le ministre s'approche de la chanteuse et faisant office de magicien, lui prédit un magnifique avenir. Or, voici les projets de cet homme, il aime la reine, et voudrait que le roi eût une maîtresse pour donner à son épouse l'exemple de l'infidélité. Mais la dignité du trône défendant au roi de ne prostituer une femme qu'autant qu'elle porte un nom honorable, don José songe à faire de la Maritana la femme d'un gentilhomme. Justement voici don César de Bazan, comte de Garafa qui, au sortir d'un tripot, provoque en duel un capitaine, nonobstant l'édit qui condamne à être pendu tout homme qui se battra pendant la durée de la Semaine Sainte. Le capitaine est tué, don César est arrêté de par la loi, et le premier ministre se dit d'une voix creuse : cet homme servira mes projets.

Voilà don César en prison avec un petit page pour toute société, celui pour lequel il s'est battu. Le comte de Garafa a trop bien usé de la vie pour la regretter, mais l'idée d'être pendu ne lui sourit aucunement, il trouve souverainement ridicule de gambader dans les airs et de tirer la langue au bout d'une corde, la fusillade lui agréerait infiniment davantage. — Eh bien, je vous ferai fusiller, lui dit don José, mais à une condition. — Demandez, s'écrie don César, après un pareil service, je n'ai rien à vous refuser. — Une femme va venir, mais si bien voilée, que vous ne verrez pas ses traits, de même qu'elle ne pourra distinguer les vôtres, cette femme, vous l'épouserez. — Pourquoi faire, puisque dans deux heures je serai mort ? — Pour qu'elle porte le titre de comtesse de Bazan. — Soit, j'épouserai. En effet arrive aussitôt une femme voilée, qui n'est autre que la Maritana, et don César la conduit à la chapelle. C'est don José qui la ramène et lorsqu'elle demande ce qu'est devenu son mari, on entend une détonation. A peine la nouvelle comtesse a-t-elle quitté la prison, que voici venir dans l'ombre un homme dont les traits sont cachés sous un large sombrero, c'est don César de Bazan ; oui, par ma foi ! c'est lui. Le petit page dont il a pris la défense au premier acte, a enlevé les balles des douze carabines qui devaient lui donner la mort, tandis que les soldats faisaient bombance avec le condamné.

3me Acte. Devenue comtesse de Bazan, Maritana s'ennuie et se plaint de ne pas voir son mari. — Le voici, lui dit ce sournois de don José; et il introduit le roi près de l'innocente chanteuse, dont la pudeur se révolte instinctivement quand celui-ci lui prend la taille. Cependant elle consent à le suivre et aussitôt arrive don César, qui réclame son épouse. Don José lui présente une affreuse caricature. — Voici votre femme, mon cher don César. — Pas possible ! — C'est comme je vous le dis. — Alors j'en ai assez. — Engagez-vous donc par écrit à renoncer à tous vos droits d'époux sur la comtesse de Bazan, et je vous fais une rente de six mille piastres. — De grand cœur don César écrit l'engagement, il va le signer quand on annonce Mme la comtesse de Bazan ! don César déchire l'engagement et court après la Maritana, qui suit le roi à Aranjuez.

4me Acte. Dès qu'il se voit enfin en tête à tête avec la Maritana le roi reste immobile et s'écrie : mon Dieu, qu'elle est donc belle ! Mais bientôt cette exclamation ne suffit plus à son ardeur et il s'approche de la comtesse, qui lui témoigne sa sympathie par ces mots : — Monsieur, vous êtes mon mari, néanmoins vous me faites horreur. Puis elle se retire dans sa chambre, où le roi va la suivre quand un homme tombe par la fenêtre; c'est don César. — Qui êtes-vous, lui demande le roi ? — Et vous, riposte l'aventurier ? — Moi, je suis don César de Bazan. — En vérité ! alors moi, je suis Charles II, roi d'Espagne. Cependant tout va s'éclaircir, mais on apporte au roi la nouvelle que la reine vient à brîde abattue pour le surprendre en flagrant délit, et sa majesté s'esquive sans en demander davantage.

5me Acte. Ça va mal, le roi tient plus que jamais à Mlle Clarisse Miroy, et celle-ci chante de plus en plus faux pour mieux témoigner l'excès de sa douleur et le trouble de son âme, innovation qui nous a paru un trait de génie. Pour le coup, le roi ne se contente plus de dire : mon Dieu, qu'elle est donc belle ! Loin de là, le monarque, égaré par sa passion, se jette comme un forcené sur la belle comtesse de Bazan. Mais rassurez-vous, don César arrive toujours à temps, et le voici qui entre l'épée au poing. Vous croyez peut-être qu'il va tuer le roi, pas du tout. — Sire, lui dit-il, vous étiez la dupe de votre premier ministre, je viens de le surprendre aux pieds de la reine et je l'ai tué.

Le roi nomme don César gouverneur de Grenade, et la toile se baisse deux heures trop tard.

Il n'y a de bien dans cette pièce que les deux premiers actes et la scène entre Charles II et don César au 4me acte.

Quant au style, nous n'en parlerons pas; après Victor Hugo, je ne connais qu'un homme qui puisse faire parler et agir ce superbe déguenillé qui a tout vu, tout connu, tout épuisé; et cet homme, ce n'est ni M. Dumanoir, ni M. Dennery, c'est Théophile Gauthier. Mais l'auteur d'*une Larme du Diable* est trop riche et trop fier pour puiser ailleurs qu'à son propre fonds.

Frédérick porte les haillons du comte de Bazan avec une majesté des plus comiques; impossible de donner une idée plus complète de ce fier gentilhomme qui hante les tripots, s'enivre avec des manants, va de pair à compagnon avec des bandits et met flamberge au vent pour un regard équivoque.

Quant à Mlle Clarisse Miroy, hélas ! qu'elle doit regretter les beaux temps de la *Grace de Dieu !*

AMBIGU-COMIQUE.

LE MIRACLE DES ROSES,

Féerie en 16 tableaux, par MM. A. Béraud et Hostein.

En vérité M. Melingue, et vous aussi, Mme Guyon, je vous plains de toute mon âme. Hélas ! qu'est donc devenu ce beau drame des *Amants de Murcie* avec sa prose énergique, ses passions puissantes et ses sentiments chevaleresques ? Quelles nobles et poétiques figures vous faisiez parler et agir alors, et quelles déplorables pauvretés il vous faut débiter aujourd'hui.

Quant à moi, plus heureux que vous, l'espace me manque pour rendre compte du *Miracle des Roses* et j'en bénis le ciel.

GAITÉ.

LES SEPT CHATEAUX DU DIABLE,

Féerie en 19 tableaux, par Mrs Dennery et Clairville.

De même qu'il y a fagot et fagot, il y a aussi féerie et féerie. Parlez-moi de celle-ci, voilà une piece vive et amusante, qui provoque les exclamations et les éclats de rire; voilà des châteaux magiques, des trappes ingénieuses, des nains étranges et d'effroyables géants, voilà un diable et un bon génie qui savent faire les choses largement, enfin voilà de la féerie.

L'analyse d'une telle pièce est impossible. Satan, aidé des sept péchés capitaux, veut empêcher deux jeunes bretonnes d'accomplir un saint pélerinage, et un bon ange, du nom de Sathaniel déjoue toutes les ruses de Lucifer et de ses sept filles. Cette lutte donne lieu aux charges les plus comiques et aux transformations les plus étourdissantes.

Le théâtre de la Gaîté a déployé pour ces deux pièces un luxe inouï de costumes et de décors. Nous avons remarqué particulièrement deux vues magnifiques, le jardin du sérail et l'apothéose.

La pièce est jouée avec beaucoup d'ensemble. Mlle Fréneix est charmante de grâce et de naïveté; Mlle Héloïse Gauthier est le bon ange le plus joli et le plus espiègle qui se puisse imaginer, et Léontine rivalise de verve et de comique avec Francisque jeune.

Les *Sept Châteaux du diable* ne quitteront pas l'affiche avant six mois.

Aux Variétés, les *Aventures de Télémaque*, succès immense.

Ct GUEROULT.

THÉATRE DU LUXEMBOURG.

Parmi les nouveautés les plus importantes données sur cette scène dans le cours de ce mois, il faut mentionner la *Mort de la Mort*, *Un Melon*, *La Laitière de Vaugirard*, *L'Homme à Femme*, *Un Sous-Lieutenant de la Grande Armée*, et la reprise de *La Volière*. Ces pièces pleines d'esprit et de gaîté, ont toutes été accueillies avec une faveur marquée et certes bien méritée. Une autre comédie, *Le Père Pascal*, semée de traits piquants, de scènes du meilleur comique, et jouée avec un merveilleux ensemble, nous a rappelé les plus beaux jours du Gymnase-Dramatique. En un mot, ce répertoire si varié forme de délicieux spectacles qui attirent à ce charmant théâtre une société de plus en plus nombreuse aussi bien que choisie.

On répète en ce moment, pour les représenter incessamment, un drame pur sang intitulé : *Sydonie*, et *Emma ou un Serment de jeune Fille*. On s'occupe aussi avec activité des décors et des costumes du *Diable à Paris;* mais cet ouvrage ne pourra paraître que dans la première quinzaine de septembre.

MODES.

La Gravure de Modes représente

A gauche : Redingote à manches plates, corsage juste; mantelet en mousseline brodée, avec garniture pareille et festonnée; chapeau en gros de Naples recouvert de dentelle, orné de deux bouquets de violette de Parme.

A droite : Robe demi-montante, à pièce; corsage à plis avec jockeys; jupe ornée d'un grand pli; écharpe en cachemire uni; guimpe plate en tulle brodé, à manches longues demi-larges; capote à coulisses ornée de fleurs.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIX.

IMP. ET LITHOG. ED BENARD ET COMP., PASSAGE DU CAIRE, 2.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

LES BÉNÉDICTINS DE SAINT-NICOLAS-LE-VIEUX.

Le couvent de Saint-Nicolas, le plus riche de Catane, et dont la coupole dépasse en hauteur tous les monumens de la ville, a été bâti, vers le milieu du siècle passé, sur les dessins de Contini. On y remarque l'église et le jardin ; l'église, pour ses colonnes de vert antique et pour un très bel orgue, ouvrage d'un moine calabrais, qui demanda pour tout paiement d'être enterré sous son chef-d'œuvre ; le jardin, pour la difficulté vaincue : effectivement le fond est en lave, et toute la terre qui le recouvre a été apportée à main d'homme.

La règle du couvent de Saint-Nicolas était autrefois très sévère ; les moines devaient demeurer sur l'Etna, aux limites des terres habitables, et à cet effet leur premier monastère était bâti à l'entrée de la seconde région, trois quarts de lieue au-dessus de Nicolosi, dernier village que l'on rencontre en montant au cratère. Mais, comme tout s'affaiblit à la longue, la règle perdit peu à peu de sa rigueur, et on commença à ne plus réparer le couvent. Bientôt, une ou deux salles s'étant affaissées sous le poids des neiges, les bons pères firent bâtir la magnifique succursale de Catane, qui prit le nom de Saint-Nicolas-le-Neuf, et ne demeurèrent plus que pendant l'été à Saint-Nicolas-le-Vieux. Plus tard, Saint-Nicolas-le-Vieux fut abandonné été comme hiver ; on parla pendant trois ou quatre ans d'y faire des réparations qui le rendraient de nouveau habitable, mais on s'en garda bien. Enfin, une bande de voleurs, gens beaucoup moins difficiles sur leurs aises que les moines, s'en étant emparée et y ayant élu domicile, il ne fut plus aucunement question de remonter à Saint-Nicolas-le-Vieux, et les bons pères, qui ne se souciaient pas d'avoir des discussions avec de pareils hôtes, leur abandonnèrent la tranquille jouissance du couvent.

Cela donna lieu à une méprise assez curieuse.

En 1806, le comte de Weder, allemand de vieille roche, comme son nom l'indique, partit de Vienne pour visiter la Sicile ; il s'embarqua à Trieste, prit terre à Ancône, visita Rome, s'y arrêta, ainsi qu'à Naples, pour y prendre quelques lettres de recommandation, se remit de nouveau en mer, et débarqua à Catane.

Le comte de Weder connaissait de longue date l'existence du couvent de Saint-Nicolas, et la réputation qu'avaient les bons pères de posséder parmi leurs frères-servans le meilleur cuisinier de toute la Sicile. Aussi le comte de Weder, qui était un gastronome très distingué, n'avait-il point manqué de se faire donner à Rome, par un cardinal avec lequel il avait dîné chez l'ambassadeur d'Autriche, une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Saint-Nicolas. La lettre était pressante ; on recommandait le comte comme un pieux et fervent pèlerin, et l'on réclamait pour lui l'hospitalité pendant tout le temps qu'il lui plairait de rester au monastère.

Le comte était savant à la manière des Allemands, c'est-à-dire qu'il avait lu une grande quantité de bouquins parfaitement oubliés ; de sorte qu'il pouvait, à l'appui de ses assertions, si erronées qu'elles fussent, citer un certain nombre de noms inconnus qui donnaient une sorte de majesté pédantesque à ses paradoxes. Or, parmi ces bouquins, se trouvait un catalogue des couvens de bénédictins répandus sur la surface du globe, et il avait vu et retenu, avec la tenacité d'un esprit d'outre-Rhin, que la règle des bénédictins de Saint-Nicolas de Catane leur enjoignait, comme je l'ai dit, de demeurer sur la dernière limite de la *reggione coltivata*, et sur la première de *reggione nemorosa*. Aussi, lorsqu'il fit venir un muletier pour qu'il le conduisît à Saint-Nicolas, et que le muletier lui eut demandé si c'était à Saint-Nicolas-le-Neuf ou à Saint-Nicolas-le-Vieux, le comte répondit sans hésiter : — A *San-Nicolo-sull' Etna.* C'était tout ce que le comte savait d'italien.

Il n'y avait pas à s'y tromper, et l'indication était précise ; cependant le muletier hasarda quelques observations ; mais le comte lui ferma la bouche en disant : *Je bairai pien.* On connait la puissance habituelle d'un pareil argument : le muletier salua le comte, et une demi heure après revint avec une mule.

— Eh pien ? dit le comte.

— Eh bien ! excellence, répondit le muletier, qui, en sa qualité de guide, comprenait toutes les langues.

— Eh bien, ma pagache ;

— Votre excellence emporte son bagage ?

— Partieu !

— Oh ! dit le muletier, c'est que votre excellence eût pu le laisser à l'auberge ; c'eût été plus sûr.

— Che ne quitte jamais ma pagache, entendez-vous ? dit l'Allemand.

Le muletier répondit par un signe imperceptible qui voulait dire : Chacun est libre. Cependant, lorsque le mulet fut chargé, l'honnête guide crut devoir à sa conscience de faire une dernière observation.

— Ainsi, votre excellence est décidée ?

— Certainement, répondit le comte en fourrant une énorme paire de pistolets dans les fontes de sa monture.

— Elle va à Saint-Nicolas-le-Vieux ?

— J'y fais.

— Votre excellence a donc des amis à Saint-Nicolas-le-Vieux ?

— Che ein lettre pour la cheneral.

— Pour le capitaine ? veut dire votre excellence.

— Pour la cheneral que je tis !

— Hum, hum, dit le Sicilien.

— D'ailleurs, je bairai pien, je bairai pien, entends-tu maraud ?

— Pardon, continua le guide ; mais puisque votre excellence est dans de si bonnes dispositions, lui serait-il égal de me payer d'avance ?

— D'afance ! et pourquoi çà ?

— Parce qu'il est déjà trois heures, que nous n'arriverons pas avant la nuit, et que je voudrais revenir tout de suite.

— A la nuit? dit le comte. Au moins soupe-t-on au coufent?

— Au couvent?

— Oui, à San-Nicolo.

— Oh! certainement qu'on y soupe; on est même plus sûr d'y trouver la table mise la nuit que le jour.

— Les farceurs! dit le comte, dont un éclair gastronomique illumina le visage. Tiens, foilà bour la poune noufelle que tu me donnes. — Et il lui remit deux piastres, qu'il tira d'une bourse admirablement garnie.

— Merci, excellence, répondit le muletier, qui, une fois payé, n'avait plus rien à dire.

— Eh pien! bartons-nous maintenant? reprit le comte.

— Quand vous voudrez, excellence.

Le guide aida le comte à monter sur sa mule, et se mit en route en chantant une espèce de cantique qui ressemblait beaucoup plus à un miserere qu'à une tarentelle; mais le comte était trop préoccupé du dîner qu'il allait faire pour remarquer tout ce que ce prélude avait de mélancolique.

La route se fit assez silencieusement. Le guide avait fini par croire, en voyant la confiance du comte appuyée des deux énormes pistolets qu'il avait logés dans ses fontes, qu'il était au mieux avec les hôtes de Saint-Nicolas-le-Vieux, et que même peut-être il faisait partie de quelque bande de la Bohême qui était en relations d'intérêts avec celles de la Sicile. Quant à lui il savait que personnellement il n'avait rien à craindre, les muletiers étant généralement sacrés pour les voleurs, et doublement, comme on le comprend bien, lorsqu'ils amènent une si bonne pratique que paraissait être le comte.

Cependant, à chaque village qu'il rencontrait sur la route, le muletier s'arrêtait sous un prétexte ou sous un autre. C'était une espèce de transaction qu'il faisait avec sa conscience pour donner au comte le temps de faire ses réflexions et de retourner en arrière si bon lui semblait. Mais, à chaque halte, le comte reprenait d'une voix que la faim rendait de plus en plus pressante:

— En afant; allons en afant; nous n'arriferons chamais.

Et il repartait suivi par les regards ébahis des paysans qui venaient d'apprendre du guide le but de cet étrange pélerinage, et qui ne comprenaient pas que, sans y être conduit de force, on eût l'idée de faire le voyage de Saint-Nicolas-le-Vieux.

Ils traversèrent ainsi Gravina, Santa-Lucia-di-Catarica, Mananunziata et Nicolosi. Arrivés à ce dernier village, le guide fit un dernier effort.

— Excellence, dit-il, à votre place je souperais et je coucherais ici, puis demain j'irais, en me promenant, comme cela, tout seul, à Saint-Nicolas-le-Vieux.

— Est-ce que tu ne m'as pas dit que je trouferais un pon souper et un pon lit au coufent?

— Parbleu si, répondit le guide, s'ils veulent vous bien recevoir.

— Mais quand je té tis que chai ein lettre pour la cheneral.

— Pour le capitaine?

— Non, pour la cheneral.

— Enfin, dit le guide, puisque vous le voulez absolument....

— Certainement que je le feux.

— En ce cas, allons.

Et les deux voyageurs se mirent en route.

Comme l'avait dit le muletier, la nuit était venue; il ne faisait pas de lune, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais comme le muletier connaissait parfaitement le terrain, il n'y avait pas risque de se perdre. Il prit un petit sentier à peine tracé, et qui s'écartait à droite dans les terres; puis commençant à quitter la région cultivée, il entra dant celles des forêts. Au bout d'une heure de marche, on vit se dessiner une masse noire, aux fenêtres de laquelle on n'apercevait aucune lumière.

— Voilà Saint-Nicolas-le-Vieux, dit à voix basse le muletier.

— Oh! oh! dit le comte, foilà un coufent dans ein situation pien mélangolique.

— Si vous voulez répartit vivement le guide, nous pouvons retourner à Nicolosi, et, si vous ne voulez pas coucher à l'auberge, il y a un excellent homme qui ne vous refusera pas un lit, M. Gemellaro.

— Che ne le connais pas. T'ailleurs, c'est à Saint-Nigolas que je feux aller, et non à Nigolosi.

— *Zercbello ta tedesco,* murmura le Sicilien.

Puis, fouettant ses deux mules, il se remit en marche. Cinq minutes après, ils étaient à la porte du couvent.

Le couvent n'avait rien de plus rassurant pour être vu de plus près. C'était une vieille fabrique du douzième siècle, où il était facile de lire les ravages de chaque irruption qui avait eu lieu depuis le temps de sa fondation. La date de tous les incendies et de tous les tremblemens de terre était là sculptée sur la pierre. A certaines dentelures qui se détachaient sur un ciel bleu-foncé, tout brillant d'étoiles, il était facile de reconnaître qu'une partie des bâtimens tombait en ruine. Cependant les murailles qui entouraient l'édifice paraissaient assez bien entretenues, et l'on y avait pratiqué des meurtrières, ce qui donnait à Saint-Nicolas-le-Vieux bien plutôt l'apparence d'une forteresse que l'aspect d'un monastère.

Le comte regarda tout cela d'un air fort calme, et ordonna au muletier de frapper. Celui-ci, qui en avait pris son parti, souleva un vieux marteau de fer tout rongé par la rouille et le temps, et le laissa retomber de toute sa pesanteur. Le coup retentit dans les profondeurs du couvent, et une cloche au son aigre répondit. Presque en même temps, une petite fenêtre, pratiquée à six pieds de hauteur, s'ouvrit. Il en sortit un long tube de fer, qui se dirigea vers la poitrine du comte; une tête barbue se montra à l'ouverture, et une voix qui n'avait rien de l'onction monacale demanda: — Qui va là?

— Ami, répondit le comte en écartant de la main le canon du fusil; ami.

En même temps il lui sembla sentir arriver par la fenêtre ouverte une odeur de rôti qui lui réjouit l'âme.

— Ami, hum! ami, dit l'homme de la fenêtre. Et qui nous prouvera que vous êtes un ami?

Et il ramena le canon du fusil dans la direction première.

— Mon très gère frère, répondit le comte en écartant de nouveau et avec le même sang-froid l'arme qui le menaçait, che combrends très pien que fous breniez vos brécauzions afant de recevoir les édranchers, et chan ferais autant à vodre blace, moi; mais chein ein lettre du gardinal Morosini pour la cheneral à fous.

— Pour notre capitaine? reprit l'homme au fusil.

— Eh, non, non, pour la cheneral.

— Enfin, ça ne fait rien. Vous êtes tout seul continua l'interlocuteur.

— Dout zeul.

— Attendez, on va vous ouvrir.

— Hum! ça sent pon, la rôti, dit l'Allemand en descendant de sa mule.

— Excellence, demanda le muletier, qui pendant ce temps

avait déchargé le bagage du comte, vous n'avez plus besoin de moi ?

— Tu ne feux donc bas rester? reprit le comte.

— Non, dit le muletier ; avec votre permission, j'aime mieux aller coucher ailleurs.

— Eh pien ! fas, dit le comte,

— Faudra-t-il vous venir chercher ? demanda le Sicilien.

— Non, la cheneral me fera recontuire.

— Très bien. Adieu, excellence.

— Atieu.

En ce moment la clé commença à grincer dans la serrure ; le guide sauta sur une de ses mules, prit la bride de l'autre, et s'éloigna au trot. Il était déjà à une cinquantaine de pas quand la porte s'ouvrit.

— Çà sent pon, dit l'Allemand en humant l'odeur qui venait de la cuisine; çà sent très pon.

— Vous trouvez? demanda l'étrange portier.

— Oui, dit le comte, oui, che troufe.

— C'est le souper du chef qui est en route et que nous attendons d'un moment à l'autre.

— Alors j'arrife pien, dit le comte en riant.

— Est-ce qu'il vous connaît, notre chef? demanda le portier.

— Non, mais chai ein lettre bour lui.

— Ah ! c'est autre chose. Voyons.

— La foilà.

Le portier prit la lettre, et lut :

« *Al reverendissimo generale dei Benedettini, al covento di San Nicolo di Catania.* »

— Ah ! je comprends, dit le portier.

— Ah ! fous combrenez ; c'est pien heureux, dit le comte en lui frappant sur l'épaule. En ce cas, mon ami, si fous combrenez, charchez-fous de ma bagache, et brenez garte zurtout au borde-mandeau : c'est là qu'est mon pourse.

— Ah ! c'est là qu'est votre bourse. C'est bon à savoir, dit le portier en prenant le porte-manteau avec un empressement tout particulier.

Puis, s'étant emparé du reste du bagage :

— Allons, allons, continua-t-il, je vois bien que vous êtes un ami ; venez.

Le comte ne se le fit pas dire deux fois, et suivit son guide.

L'aspect intérieur du couvent n'était pas moins étrange que son aspect extérieur. Partout des ruines ; beaucoup de futailles défoncées ; nulle part de crucifix ni de saintes images. Le comte s'arrêta un instant, car il était de ces causeurs qui ont la mauvaise habitude de s'arrêter quand ils parlent, et il exprima son étonnement à son guide d'une pareille dévastation.

— Que voulez-vous ? lui répondit son guide ; nous sommes un peu isolés, comme vous avez pu le voir ; et comme la montagne est pleine de mauvais sujets qui ne craignent ni Dieu ni diable, nous ne laissons pas traîner le peu que nous possédons. Tout ce que nous avons d'objets précieux est sous clé dans les caves. D'ailleurs, vous savez que nous avons un autre monastère dans la plaine, tout près de Catane ?

— Non, che ne le safais bas. Ah ! fous afez un autre monazdère ! Diens, diens, diens !

— Maintenant, examinez vous-même votre bagage, pour que vous puissiez attester au chef qu'il n'en a rien été détourné.

— Oh ! c'être pien fazile : ein malle, ein sag dé nuit et ein borde mandeau. Che fous la récommante, la borde-mandeau ; c'est là qu'est mon pourse.

— Ainsi, trois objets seulement, n'est-ce pas ? Ce n'est guère...

— C'est assez.

— Vous trouvez, vous ?

— Oui, je troufe.

— Eh bien, attendez là, dit le portier en faisant entrer le comte dans une espèce de cellule, et je ne doute pas que d'ici à une demi-heure, le chef ne soit de retour. — Et il fit mine de s'en aller.

— Dides donc, dides donc ! Est-ce qu'en l'attendant che ne bourrai pas descentre à la guisine ? Je donnerais beut-être de pons conseils au guisinier, moi.

— Ma foi, dit le portier, je n'y vois pas d'inconvénient : attendez ici, je vais mettre votre bagage en sûreté, et je viens vous reprendre. A propos, combien y a-t-il dans votre bourse ?

— Trois mille six cent vingt tucats.

— Trois mille six cent vingt ducats, bon, reprit le portier.

— Ça m'a l'air t'un pien honnête homme, murmura le comte en regardant s'éloigner le frère qui emportait toute sa *robba ;* ça m'a l'air t'un pien honnête homme.

Dix minutes après son guide était de retour.

— Si vous voulez descendre à la cuisine, dit le Sicilien, vous êtes libre.

— Oui, che le feux. Où est-delle, la guisine ?

— Venez.

Le comte suivit de nouveau son guide, qui le conduisit dans les cuisines du couvent. La broche était garnie, tous les fourneaux étaient allumés, et des casseroles bouillaient partout.

— Pon, dit l'Allemand s'arrêtant sur la dernière marche, et embrassant d'un coup d'œil ce spectacle succulent ; pon, il baraît que che ne suis bas tombé jour de cheûne. Ponjour, guisinier, ponjour.

Le cuisinier était prévenu ; il reçut en conséquence le comte avec toute la déférence qu'il devait à un gourmet. Le comte en profita pour aller lever le couvercle de toutes les casseroles et goûter à toutes les sauces. Tout à coup il s'élança sur le cuisinier qui allait verser du sel dans une omelette, et lui arracha des mains le vase où étaient les œufs.

— Eh pien, eh pien ! qu'est-ce que tu fais tonc ? s'écria le comte.

— Comment, qu'est-ce que je fais, demanda le cuisinier.

— Foui, qu'est-ce que tu fais ? je te le demande.

— Je mets du sel dans l'omelette.

— Mais malheureux, on ne met bas de sel dans l'omelette. On met du sugre et des gonfidures, de ponnes gonfidures de groseilles.

— Allons donc, reprit le cuisinier en essayant de lui arracher le vase des mains.

— Non bas, non bas ! dit le comte, c'est moi qui la ferai, l'omelede ; tonne-moi tes gonfidures.

— Ah ! dit le cuisinier en s'échauffant, nous allons voir un peu qui est-ce qui est le maître ici.

— C'est moi ! dit une voix forte ; qu'y a-t-il ?

Le comte et le cuisinier se retournèrent : un homme de quarante à quarante-cinq ans, vêtu d'une robe de moine, se tenait debout sur l'escalier ; il était de haute taille et avait la physionomie dure et impérieuse de ceux qui sont habitués à commander.

— Le capitaine? s'écria le cuisinier

— Ah ! dit le comte, c'est la cheneral, pon. Cheneral, continua-t-il en s'avançant vers le moine, che vous demande bardon, mais fous avez un guisinier qui ne sait pas faire les omeledes.

— Vous êtes le comte de Weder, monsieur, dit le moine en très bon français.

— Oui, ma cheneral, répondit le comte sans lâcher les œufs ni la fourchette avec laquelle il s'apprêtait à les battre ; che suis le gonte de Weter en bersonne.

— Alors c'est vous qui m'avez apporté la lettre de recommandation que m'a remise le frère portier ?

— Moi-même.

— Soyez le bien-venu, monsieur le comte.

Le comte s'inclina.

— Seulement, continua le moine, je regrette que la situation écartée de notre couvent, son éloignement de tout lieu habité, ne nous permettent pas de vous mieux recevoir ; mais nous sommes de pauvres solitaires des montagnes, et vous nous pardonnerez, je l'espère, si notre table n'est pas mieux garnie.

— Comment, comment, bas mieux garnie ! Mais la souber, elle me semble excellente au gontraire, et quand j'aurai fait l'omelede aux gonfidures...

— Mais, capitaine, dit le cuisinier.

— Donnez des confitures à monsieur, et qu'il fasse son omelette comme il l'entendra, dit le moine.

Le cuisinier obéit sans souffler mot.

— Maintenant, dit le moine, ne vous gênez pas, monsieur le comte, faites comme chez vous, et lorsque votre omelette sera finie, remontez, nous vous attendons.

— C'est l'affaire de zinq minutes, et che remonde ; faites doujours serfir.

— Vous entendez, dit le moine au cuisinier, faites servir.

Et il remonta l'escalier.

Un instant après, deux frères descendirent et se mirent au service du cuisinier. Pendant ce temps, le comte triomphant confectionnait son omelette ; lorsqu'elle fut finie, il remonta à son tour.

Le supérieur l'attendait avec toute la communauté, qui se composait d'une vingtaine de frères, dans un réfectoire bien éclairé, et où l'on avait dressé une table parfaitement servie. Le comte fut frappé du luxe d'argenterie que cette table étalait, ainsi que de la finesse des nappes et des serviettes. Le couvent avait tiré de son trésor et de sa lingerie ce qu'il avait de mieux, pour faire honneur à son hôte. Quant à l'appartement, il contrastait singulièrement, par son aspect délabré, avec le luxe du couvert qui y était dressé. C'était une grande salle qui avait dû être autrefois une chapelle, et dans l'autel de laquelle on avait pratiqué une cheminée ; les parois n'avaient pour tout ornement que les toiles d'araignées qui les couvraient, et quelques chauves-souris attirées par la lumière voletaient au plafond, entrant et sortant, selon leur caprice, par les fenêtres brisées.

En outre, un arsenal complet de carabines était pittoresquement disposé contre la muraille.

Le comte embrassa cet aspect d'un coup d'œil et admira l'abnégation religieuse des bons pères, qui, possédant des trésors tels que ceux qui étaient étalés à ses yeux, vivaient cependant exposés aux intempéries du ciel, comme les anciens solitaires du mont Carmel et de la Thébaïde. Le supérieur remarqua son étonnement.

— Monsieur le comte, dit-il en souriant, je vous demande encore une fois pardon du mauvais dîner et du mauvais gîte que vous trouverez ici. Peut-être vous avait-on peint l'intérieur de notre couvent comme un lieu de délices. Voilà comme la société nous juge, monsieur le comte. Aussi, une fois rentré dans le monde, j'espère que vous nous rendrez justice.

— Ma voi, cheneral, répondit le comte, je ne sais bas trop ce qui manque à la tiner, et j'ai fu en pas une batterie de guisine assez pien organisée ; et, à moins que ce ne zoit le fin ?

— Oh ! répondit le supérieur, soyez tranquille sous ce rapport ; le vin est bon.

— Eh pien ! si le fin est pon, c'est tout ce qu'il faut.

— Seulement, ajouta le supérieur, je crains que nos façons ne vous paraissent pas monacales. Par exemple, nous avons l'habitude de ne jamais souper sans avoir à côté de nous une paire de pistolets ; c'est une précaution contre les accidens qui peuvent arriver à chaque minute dans un lieu aussi isolé que celui-ci. Vous voudrez donc bien nous excuser si, malgré votre présence, nous ne nous écartons pas de nos habitudes.

Et à ces mots le directeur releva sa robe, tira de sa ceinture une paire de superbes pistolets qu'il déposa près de son assiette.

— Faides, faides, cheneral, faides, répondit l'allemand : les bisdolets, c'est l'ami de l'homme ; chen ai aussi, moi, des bisdolets. Oh mais ! c'est édonnant comme les vodres leur ressemblent, c'est édonnant.

— Cela se peut, répondit le supérieur en réprimant un sourire ; ce sont de très bonnes armes que j'ai fait venir d'Allemagne, des Kukenreiter.

— Des Kukenreiter ? C'est justement ça. Faides donc brende les miens qui sont avec ma pagache, cheneral, pour les gombarer un beu.

— Après le dîner, comte, après le dîner. Mettez-vous en face de moi, là, très bien. Savez-vous votre *Benedicite ?*

— Je l'ai su autrevois ; mais che l'ai un beu ouplié.

— Tant pis, tant pis, dit le général, car je comptais sur vous pour le dire ; mais, si vous l'avez oublié, on s'en passera.

— On zen bassera, répondit le comte, qui était de bonne composition ; on zen bassera.

Et le comte, effectivement, avala son potage sans *Benedicite*, ce que firent aussi les autres moines. Lorsqu'il eut fini, le capitaine lui passa une bouteille.

— Goutez moi ce vin-là, lui dit-il.

Le comte, se doutant qu'il avait affaire à un vin de choix, emplit un petit verre qui était devant lui, le prit par le pied, examina un instant, à la lueur d'une lampe la plus rapprochée, le liquide jaune comme de l'ambre, puis il le porta à sa bouche et le dégusta avec la voluptueuse lenteur d'un gourmet.

— C'est étonnant, dit le comte, moi qui groyais connaître tous les fins, che ne gonnais pas celui-là ; à moins que ce ne soit du matère d'un noufeau gru.

— C'est du marsala, monsieur le comte, un vin qui n'est pas connu et qui mérite cependant de l'être. Oh ! notre pauvre Sicile, elle renferme comme cela une foule de trésors oubliés.

— Comment tides-vous qu'il s'abbelle ? demanda le comte en se versant un second verre.

— Marsala.

— Marzala !... Eh pien ! c'est un pon fin ; ch'en achèterai. Se fend-il cher ?

— Deux sous la bouteille.

— Fous tides ? reprit le comte qui croyait avoir mal entendu.

— Deux sous la bouteille.

— Teux sous la pouteille ! mais vous habidez le baradis derrestre, cheneral ; che ne m'en fas blus d'izi, moi, je me fais beneticdin.

— Merci de la préférence, comte ; quand vous voudrez nous vous recevrons.

— Teux sous la pouteille! reprit le comte en se versant un troisième verre.

— Seulement je dois vous prévenir qu'il a un défaut, ajouta le supérieur.

— Il n'a bas de téfauts, répondit le comte.

— Je vous demande pardon, il est très capiteux.

— Gabiteux, gabiteux, dit le comte avec mépris; j'en poirais une binte qu'il n'y baraîtrait bas blus que si j'afais avalé un ferre de sirop de crozeille.

— Alors ne vous gênez pas, dit le supérieur, faites comme chez vous; seulement je vous préviens que nous en avons d'autres.

En vertu de la permission qui lui était accordée, le comte se mit à boire et à manger en véritable Allemand. Mais, il faut l'avouer, il soutint admirablement la réputation dont jouissent ses compatriotes. Les moines, excités par leur supérieur, ne voulurent pas, de leur côté, laisser un étranger en arrière, de sorte que bientôt on rompit le silence religieux qui avait régné au commencement du repas, chacun commença à parler à voix basse à son voisin, puis plus haut à tout le monde. Au second service, chacun criait de son côté et commençait à raconter les aventures les plus étranges qu'il fût possible d'entendre. Le comte, si peu qu'il comprît le sicilien, crut s'apercevoir qu'il était question surtout de coups hardis exécutés par des brigands, de couvens pillés, de gendarmes pendus, de religieuses enlevées.

Mais il n'y a rien là d'étonnant; la situation isolée des dignes bénédictins, leur éloignement de la ville, devaient les avoir rendus plus d'une fois témoins de pareilles scènes. Le marsala allait toujours sans préjudice du syracuse sec, du muscat de Calabre et du malvoisie de Lispari, Si forte que fût la tête du comte, ses yeux commencèrent à se couvrir d'un brouillard et sa langue à s'épaissir.

Alors les monologues succédèrent peu à peu aux conversations, et les chansons aux monologues. Le comte, qui voulait rester à la hauteur de ses hôtes, chercha dans son répertoire anacréontique, et, n'y trouvant rien pour le moment que la chanson des brigands de Schiller, il se mit à entonner à tue-tête le fameux *Stehlen, morden, huren, balgen*, auquel il lui sembla que les convives répondaient par des applaudissemens universels. Bientôt tout parut tourner autour de lui; il lui sembla que les moines jetaient bas leurs habits religieux et se transformaient peu à peu en bandits. Ces figures ascétiques changeaient de caractère et s'illuminaient d'une joie féroce; le dîner dégénérait en orgie.

Cependant on buvait toujours, et chaque fois qu'on buvait, c'étaient des vins nouveaux, des vins plus capiteux, des vins pris dans la cave du prince de Paterno ou dans la cantine des dominicains d'Aci-Reale. On frappait sur la table avec des bouteilles vides pour en demander d'autres, et en frappant on renversait les lampes; le feu alors communiquait à la nappe, et de la nappe à la table, et au lieu de l'éteindre on y jetait les chaises, les bancs, les stales. En un instant la table ne fut plus qu'un immense bûcher, autour duquel les moines devenus bandits se mirent à danser comme des démons.

Enfin, au milieu de tout ce sabat infernal, la voix du capitaine retentit, demandant: *Le monache! le monache!* Un hourra général accueillit cette demande. Un instant après, une porte s'ouvrit et quatre religieuses parurent traînées par cinq ou six bandits; des hurlemens de joie les accueillirent. Le comte voyait tout cela comme dans un rêve, et comme dans un rêve il lui semblait qu'une force supérieure clouait son corps à sa place, tandis que son esprit était emporté ailleurs. Les bandits s'élancèrent vers elles; le capitaine voulut faire entendre sa voix; mais sa voix fut couverte par les clameurs générales. Il sembla alors au comte que le capitaine prenait ses fameux kukenreiter, qui ressemblaient si fort aux siens. Il crut entendre retentir deux coups de feu; il ferma les yeux, tout ébloui de la flamme. En les rouvrant il vit du sang, deux brigands qui se tordaient en hurlant dans un coin, puis il ne vit plus rien; ses yeux se fermèrent une seconde fois sans qu'il eût la puissance de les rouvrir, ses jambes manquèrent sous lui, enfin il tomba comme une masse; il était ivre-mort.

Lorsque le comte s'éveilla, il était grand jour, il se frotta les yeux, se secoua et regarda autour de lui; il était couché sous un arbre à la lisière du bois, avait à sa droite Nicolosi, à sa gauche Pedara, devant lui Catane, et derrière Catane la mer. Il paraissait avoir passé la nuit à la belle étoile, couché sur un doux lit de sable, la tête appuyée sur son porte-manteau, et sans autre dais de lit que l'immense azur du ciel. D'abord il ne se rappela rien, et demeura quelque temps comme un homme qui sort de léthargie; enfin sa pensée, par une opération lente et confuse d'abord, se reporta en arrière, et bientôt il se rappela son départ de Catane, les hésitations de son muletier, son arrivée au couvent, son altercation avec le cuisinier, l'accueil que lui avait fait le général, le dîner, le vin de Marsala, les chansons, l'orgie, le feu, les religieuses et les coups de pistolet. Il regarda de nouveau autour de lui, et vit sa malle, son sac de nuit et son porte-manteau; il ouvrit ce dernier, y retrouva son portefeuille, sa pipe d'écume de mer, son sac à tabac et sa bourse, sa bourse qui, à son grand étonnement, lui parut aussi ronde que si rien ne lui était arrivé; il l'ouvrit avec anxiété: elle était toujours pleine d'or, et de plus il y avait un billet; le comte l'ouvrit vivement et lut ce qui suit:

« Monsieur le comte,

« Nous vous faisons mille excuses de nous séparer de vous d'une façon aussi brusque; mais une expédition de la plus haute importance nous attire du côté de Cefali. J'espère que vous n'oublierez pas l'hospitalité que vous ont donnée les bénédictins de Saint-Nicolas-le-Vieux, et que, si vous retournez à Rome, vous demanderez monsignor Morosini de ne point oublier de pauvres pêcheurs dans ses prières?

« Vous retrouverez tout votre bagage, à l'exception des kukenreiter que je vous demande la permission de garder comme un souvenir de vous.

« DON GAETANO,

« Prieur-de-Saint-Nicolas le-Vieux.

« 16 octobre 1806. »

Le comte de Weder compta son or, il n'y manquait pas une obole.

Lorsqu'il arriva à Nicolosi, il trouva tout le village en révolution; la veille, le couvent de Sainte-Claire avait été forcé, l'argenterie du monastère pillée, et les quatre plus jeunes et plus belles religieuses enlevées, sans qu'on pût savoir ce qu'elles étaient devenues.

Le comte retrouva son muletier, remonta sur sa mule, revint à Catane, et, ayant appris qu'un bâtiment était prêt à mettre à la voile pour Naples, il s'y embarqua et quitta la Sicile la même nuit.

Deux ans après, il lut dans l'*Allgemeine-Zeitung* que le fameux chef de bandits, Gaetano, qui s'était emparé du couvent de Saint-Nicolas-le-Vieux, sur l'Etna, pour en faire un repaire de brigands, après un combat terrible, soutenu contre un régiment anglais, avait été pris et pendu, à la grande joie des habitans de Catane, qu'il avait fini par venir rançonner jusque dans la ville.

A. DUMAS.

(Revue de Paris.)

UNE CONSULTATION.

Au commencement de l'automne dernier, parmi les personnes réunies dans le salon d'attente du docteur Magnian, se trouvait un homme d'une quarantaine d'années, blond, grêle, blafard, un peu voûté, d'aspect si malingre, en un mot, qu'il eût suffi de le regarder pour deviner qu'on était chez un médecin. En entrant, ce chétif personnage s'était assis dans un coin d'un air soucieux; il y resta patiemment jusqu'à ce que tous les autres malades eussent été reçus par le maître du logis qui, après avoir donné sa dernière consultation, vint à lui avec un sourire cordial.

— Bonjour, Duquesnoy, dit le docteur: mille pardons de vous avoir fait attendre; vous savez que mon temps appartient d'abord aux malades, et j'espère qu'à ce titre vous n'y avez aucun droit?

— Les souffrances de l'âme sont pires que celles du corps, répondit l'homme blafard en étouffant un soupir.

— Qu'avez-vous donc? répondit le médecin; vous êtes tout défait! Mme Duquesnoy serait-elle malade?

— Ma femme a une santé de fer, répliqua Duquesnoy, qui accompagna ces paroles d'un sourire plein d'amertume.

— Alors, expliquez-moi la cause de l'agitation où je vous vois. Il s'agit de l'âme, dites-vous? si vous ne parlez pas, comment voulez-vous que je devine ce qui se passe dans la vôtre? voyons; en quoi puis-je vous servir?

— Mon cher docteur, répondit l'autre, en s'asseyant d'un air d'abattement, voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons. Je vous regarde comme un de mes meilleurs amis, et j'ai en vous une confiance sans bornes.

— Passons les compliments.

— Ce ne sont pas des compliments; je vous dis le fond de ma pensée. D'ailleurs, l'étrange confession que j'ai résolu de vous faire attestera du reste l'estime que j'ai pour votre caractère.

— Au fait! dit le docteur avec un peu d'impatience.

— Le fait est triste pour moi, et même il peut paraître ridicule; voilà pourquoi j'hésite à l'entamer. Mais d'abord promettez-moi de ne révéler à personne au monde ce que je vais vous dire!

— Le secret de la confession est aussi sacré pour un médecin que pour un prêtre, dit le docteur Magnian d'un ton grave.

Duquesnoy soupira de rechef, puis se mordit les lèvres, et leva ses yeux au plafond:

— Vous connaissez Pelletier? dit-il enfin en regardant d'un air morne son interlocuteur.

— Le capitaine d'état-major? Je ne connais que ça. Tempérament sanguin, cou court, plus d'épaules que de cervelle, organisation de taureau! Il y a long-temps que j'ai prédit qu'il mourrait d'apoplexie.

— Dieu vous écoute!

— Vous m'étonnez: je vous croyais amis...

— Amis!... répéta Duquesnoy avec une ironie mêlée d'indignation.

— Que diantre! parlez clairement ou taisez-vous. Je ne suis pas un Œdipe pour deviner vos énigmes....

L'impatience dont pétillaient les petits yeux noirs du médecin ne permit pas à son indolent ami d'éluder plus longtemps le point capital de la confession.

— Eh bien! mon cher Magnian, voici le fait en deux mots, dit-il d'une voix émue: Pelletier fait la cour à ma femme.

Le docteur avança la lèvre inférieure pour dissimuler un sourire et hocha la tête à plusieurs reprises avec une gravité affectée.

— Voyez-vous ça? dit-il ensuite; je n'aurais pas cru que ce gros Pelletier eût si bon goût! Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? D'ordinaire les maris sont les derniers à savoir ces choses-là.

— Je n'en suis que trop sûr; vous allez voir comment: Ma femme est allée passer quelques jours chez sa mère à Fontainebleau. Avant-hier, en furetant par hasard dans sa chambre à coucher, j'ai remarqué que la clé de mon bureau allait également à son armoire à glace. Machinalement j'ai ouvert ce meuble, et dans un arrière-tiroir, assez mystérieux, j'ai trouvé plusieurs lettres de Pelletier.

— Diable! mais aussi à quel propos ouvrir un meuble appartenant à votre femme?

— J'étais dans mon droit; d'ailleurs suspendez votre jugement. D'après la teneur même de ces lettres, j'ai acquis la preuve de la complète innocence de Virginie, qui n'a guère à se reprocher d'autres torts que celui de m'avoir fait mystère de cette correspondance. Elle ne l'a jamais encouragée, j'en suis à peu près sûr. Je lui en veux donc beaucoup moins qu'à Pelletier; mais quant à lui, je sens que je ne lui pardonnerai jamais. Un homme à qui j'ai ouvert ma maison! un ancien camarade de Sainte-Barbe! Un ami, du moins je le croyais!

— Oubliez-vous donc qu'on n'est trahi que par ses amis?

— Hier je suis allé chez lui.

— Ah!

— Je lui ai reproché son indigne conduite; savez-vous ce qu'il ma répondu?

— Il a nié.

— D'abord; mais à la vue de ses lettres, il a compris que toute dénégation serait vaine.

— Mon cher Duquesnoy, m'a-t-il dit alors de l'air impertinent que vous savez, puisque vous êtes si bien au courant, je ne prendrai pas la peine de mentir. Il est très vrai que je suis amoureux de votre femme; je le lui ai déjà dit, et je ne vous promets pas de ne plus le lui redire, car selon toute probabilité, je ne tiendrais pas mon serment. Je comprends à merveille que ce procédé vous déplaise et vous blesse, mais vous n'ignorez pas que je suis un galant homme et que j'ai l'habitude d'accepter la responsabilité de mes faits et gestes. Si donc vous vous trouvez offensé, je suis à vos ordres, prêt à vous rendre raison, où, quand et comme vous voudrez.

— Voilà de l'aplomb, dit le médecin en s'efforçant de garder son sérieux; comment il a osé vous dire cela!

— Textuellement.

— Et que lui avez-vous répondu?

— Qu'il aurait bientôt de mes nouvelles. Là-dessus, je suis sorti, car il ne me convenait pas de pousser plus loin une pareille discussion. Les choses en sont restées là.

La figure du médecin prit une expression de gravité. Il fit un tour dans le salon, la tête baissée et les mains derrière le dos, et, en se rapprochant ensuite de son hôte:

— Maintenant que comptez-vous faire? lui dit-il en le regardant fixement.

— Que me conseillez-vous?

— Je conçois que le procédé vous semble dur à supporter. D'un autre côté, je serais fâché de vous voir engagé dans un duel avec ce bretteur de Pelletier.

— Un bretteur! s'écria Duquesnoy, dont les yeux semblèrent s'élargir; c'est un duelliste, c'est un spadassin qu'il faut dire, un homme qui passe toutes les matinées au tir de Lepage ou dans les salles d'armes, et qui se bat régulièrement tous les trois mois!

— Et vous-même, dit le docteur avec un regard perçant, vous êtes-vous battu quelquefois?

— Jamais, répondit l'homme marié, en ce moment plus blafard encore que de coutume; ce n'est pas que je n'en aie trouvé plusieurs fois l'occasion; mais le duel répugne à mes principes. L'idée de répandre le sang me révolte: c'est là une coutume barbare qui m'a toujours paru constituer une monstrueuse anomalie au milieu de nos mœurs policées.

— Bref, vous n'avez pas une envie ardente d'aller sur le terrain...

— Si j'étais positivement offensé, si j'avais à venger une mortelle injure, la voix de la passion me parlerait sans doute plus haut que celle de l'humanité; car, dans certaines conjectures, l'homme le plus sage ne peut répondre de lui-même. Mais ici les choses n'ayant pas été poussées à l'extrême, si Pelletier, au lieu d'affecter un langage arrogant, m'avait adressé quelques excuses auxquelles je crois avoir droit, et qu'il eût pris l'engagement de se mieux comporter à l'avenir, il me semble qu'alors,.... dans l'intérêt de tout le monde,.... pour éviter une esclandre.... Ne pensez-vous pas comme moi qu'il eût été possible et honorable?....

— De ne pas vous battre? Certainement, interrompit Magnian; si vous allez sur le terrain, il y a dix à parier contre un que Pelletier vous saignera comme un poulet, et cela vous serait désagréable.

— Docteur, vous me comprenez mal.

— A merveille, au contraire; et la preuve, c'est que vous ne vous battrez pas, et que le capitaine vous adressera des excuses satisfaisantes. N'est-ce pas là ce que vous désirez?

La perspicacité du médecin fit éclore une faible rougeur sur les joues de l'ami de la paix.

— Pelletier est un brutal, reprit le docteur, comme s'il se fût parlé à lui-même. Ordinairement les officiers d'état-major ont plus d'usage que cela: qu'il cherche à plaire aux femmes, rien de mieux; mais qu'il provoque les maris, c'est manquer à toutes les règles du savoir-vivre.

— Vous me conseillez donc de laisser l'affaire s'arranger? demanda Duquesnoy d'une voix insinuante.

— Oui, certes, répondit le médecin en riant, et de plus je me charge des négociations. Je vous le répète: dès demain, Pelletier rétractera sa provocation; il vous adressera des excuses formelles et jurera de ne plus chercher à troubler votre repos conjugal. Ceci est mon affaire: le reste vous regarde.

— Le reste?

— Promettre et tenir sont deux, vous le savez; il y aurait, je crois, de votre part une haute imprudence à ne pas faciliter au capitaine l'exécution de son serment, au moyen d'un petit voyage qui l'éloignât de M^me^ Duquesnoy pendant quelques mois. Sa place le retient à Paris: vous êtes libre, vous. Qui vous empêche d'aller passer l'hiver dans le midi? par exemple, à Nice.

— J'avais déjà songé à l'opportunité de ce voyage, et je suis bien aise de me trouver d'accord avec vous sur ce point. Mais pourquoi Nice plutôt qu'une autre ville?

— C'est que le climat est très salutaire, surtout pour les gens qui ont la poitrine un peu délicate.

— Mais j'ai la poitrine excellente.... du moins je le suppose, interrompit Duquesnoy, qui interrogea les yeux du médecin avec une sorte d'inquiétude.

— Sans doute; je ne dis pas le contraire, reprit le docteur d'un ton sérieux; de ce côté rien ne motive positivement le conseil que je vous donne; mais les précautions ne sont jamais nuisibles, et il vaut mieux prévenir le mal que l'attendre.

— Vous me croyez donc menacé d'une maladie de poitrine? dit en pâlissant l'homme marié qui, comme on a pu le voir, avait voué à sa personne le plus vif attachement.

— Je n'ai pas dit un mot de cela, répondit M. Magnian, qui eut l'air de se reprocher intérieurement d'avoir trop parlé. Voulez-vous savoir pourquoi j'ai prononcé le nom de Nice? c'est par égoïsme. Il est possible que j'y aille passer moi-même une partie de l'hiver, et si vous y étiez, ainsi que madame, le séjour m'en paraîtrait assurément plus agréable.

— Eh bien, nous verrons ça; la chose pourra s'arranger, répondit Duquesnoy, qui sortit de chez le docteur plus soucieux encore qu'il n'y était entré, car à l'inquiétude que lui causait la perspective d'un duel, venait se joindre la crainte non moins vive d'une maladie souvent mortelle, à laquelle il n'avait pas songé jusqu'alors.

A six heures du soir, le médecin Magnian entra au café anglais où il était à peu près sûr de rencontrer Pelletier. Le capitaine d'état-major s'y trouvait déjà, en effet, installé solitairement à une petite table, et dînant de fort bon appetit, sans mettre d'eau dans son vin. C'était un grand, gros et vigoureux compagnon, carré des épaules, pincé des hanches, l'œil ferme, la moustache luisante, le teint chaudement coloré, le poignet musculeux; un de ces hommes à prestance martiale, qui, s'ils n'étaient pas militaires, sembleraient avoir manqué à leur vocation, et dont l'aspect seul impose aux gens les plus avantageux une sorte de retenue et de modestie. D'autres que le blafard Duquesnoy eussent regardé comme une véritable catastrophe le fait d'avoir quelque maille à partir avec un semblable lion.

Le médecin et l'officier se saluèrent d'un air cordial, et après avoir échangé quelques compliments, ils dînèrent chacun de leur côté. Ils sortirent du café en même temps, se rejoignirent à la porte, et, s'étant donné le bras par un mouvement simultané, ils suivirent le boulevart du côté de la Madeleine.

— Eh bien! docteur, dit Pelletier avec enjoûment, m'avez-vous trouvé ce que je vous ai demandé au moins dix fois, une aimable femme (demoiselle ou veuve, brune ou blonde, petite ou grande, ça m'est égal); une femme enfin qui consente à faire mon bonheur en unissant son sort au mien? Je ne demande que cent mille écus de dot: que diantre! il me semble que je suis modeste.

— Trop modeste! vous valez mieux que cela.

— Vous vous moquez de moi?

— En aucune manière; d'ailleurs le moment serait mal choisi pour plaisanter, car j'ai à vous entretenir d'une chose grave, en attendant la future aux cent mille écus. M. Duquesnoy m'a chargé de vous parler.

— Et vous appelez cela une chose grave, dit le capitaine en riant dédaigneusement?

— Toute affaire me semble telle, lorsqu'elle peut se terminer par du sang, dit le docteur, avec un sérieux affecté.

— Ah! M. Duquesnoy a soif de mon sang, reprit Pelletier en riant plus haut; jusqu'à présent je l'avais cru plutôt herbivore que carnivore; et à quelle sauce prétend-il me manger? à l'épée ou au pistolet?

— Il vous laisse le choix des armes, dit M. Magnian avec une gravité imperturbable.

— Tout m'est égal, je le lui ai déjà dit. Voyons : demain je déjeûne avec quelques-uns de mes camarades ; c'est une espèce de repas de corps, et je serais fâché d'y manquer ; mais je suis votre homme pour après demain matin. Cela vous convient-ils ?

— Parfaitement. Après-demain, à sept heures du matin, à l'entrée du bois de Vincennes.

— Convenu, dit le capitaine, qui frappa familièrement, de sa large main, le bras de son compagnon. Ah ça ! docteur, vous vous mêlez donc du duel ? C'est pourtant là une concurrence qui devrait vous inspirer de l'antipathie.

Le médecin répondit à cette plaisanterie surannée par un malicieux sourire qu'il réprima aussitôt.

— Vous venez de mettre le doigt sur une de mes plaies, dit-il, après un instant de silence. Vous avouerai-je une pensée bizarre, je pourrais dire monstrueuse, qui me vient en ce moment.

— Parlez ; j'aime assez les idées monstrueuses.

— Je me disais que, dans l'intérêt de ma réputation, j'aurais lieu de désirer que la rencontre d'après-demain eût pour Duquesnoy un résultat fatal.

— Pourquoi cela ? demanda l'officier d'un air surpris.

— C'est que si vous ne le tuez pas avant un an, c'est moi qui passerai pour l'avoir tué.

— Je ne vous comprends pas. Est-ce que vous voulez aussi vous battre avec lui ?

— Nullement, mais je suis son médecin, et, comme tel, responsable de son existence aux yeux de beaucoup de gens, qui exigent de l'art médical qu'il conserve aux malades la santé que leur refuse la nature. Or, comme Duquesnoy, selon toute apparence, n'a pas un an à vivre....

— Quelle maladie a-t-il donc ? s'écria Pelletier, en ouvrant de gros yeux.

— Poitrinaire ! répondit le docteur, avec un accent de compassion, une maladie chronique, sans remède ! J'allais l'envoyer à Nice. Vous savez, nous autres médecins, quand nous ne savons plus qu'ordonner aux malades, nous les envoyons aux eaux ou dans le Midi. S'il ne lui arrive rien, après-demain il partira. Reviendra-t-il ? Dieu le sait.

— Poitrinaire ! lui qui est toujours blafard comme Débureau.

— La couleur n'y fait rien.

— Et vous le croyez en danger ?

— Je ne lui donne pas un an à vivre ; pas six mois peut-être.

Les deux interlocuteurs marchèrent quelque temps en silence, d'un air sérieux.

— Oui, capitaine, dit le docteur, en reprenant la parole, on peut regarder ce pauvre Duquesnoy comme un homme perdu, même en mettant de côté le danger que va lui faire courir votre flamberge. Bien certainement, avant un an, sa femme pourra songer à se remarier. Ce sera une petite femme fort séduisante, ma foi, et les adorateurs ne lui manqueront pas.

Pelletier jeta un regard oblique à son compagnon ; l'air de bonhomie du médecin détruisit l'espèce de défiance qu'avaient excitée ces paroles.

— Si M. Duquesnoy mourait, sa femme serait riche ? dit le capitaine, à demi-voix, mais avec un accent interrogateur.

— Peste ! répondit le docteur, cette fois ce ne serait pas cent mille, mais par deux cent mille qu'il faudrait compter les écus de la dot.

— Vous exagérez, s'écria le capitaine, dont les yeux brillèrent d'un éclat soudain.

— Le calcul est facile à faire, répondit M. Magnian, d'un air assuré : M^me Duquesnoy a hérité de son père cent mille francs, elle en attend cent cinquante mille de sa mère, et son mari lui en laissera au moins trois cent cinquante mille ; additionnez.

— Il lui a donc tout donné par contrat de mariage ? demanda Pelletier dont l'émotion s'était accrue à chaque chiffre articulé par son compagnon.

— Tout, répondit le médecin d'une voix solennelle.

Ce puissant monosyllabe valait un long discours ; avec un interlocuteur dont il eût estimé l'intelligence, M. Magnian n'aurait pas ajouté un seul mot, mais trouvant le capitaine plus riche en épaules qu'en cervelle, ainsi qu'il l'avait dit quelques heures auparavant, il ne craignit pas d'insister, un peu lourdement, sur une idée dont il attendait un résultat magnifique.

— Vous qui avez la protubérance matrimoniale bien développée, reprit-il d'un air de plaisanterie, voilà un parti qui vous conviendrait ; une femme jeune, jolie, aimable et six cent mille francs de fortune ! il est vrai que pour mener à bon port une pareille affaire, il ne faudrait pas commencer par tuer le mari.

Pelletier affecta de rire, quoique sa physionomie eût pris, depuis un instant, une expression rêveuse ; puis il changea de conversation.

Certain d'avoir atteint son but, le médecin prétexta une visite et quitta son compagnon, qu'il laissa sur le boulevart, frappé au cœur par les six cent mille francs de la future veuve.

Tout d'un trait et avec la vélocité furieuse d'un sanglier blessé, le capitaine alla de la Madeleine à la Bastille, sans omnibus ; à la porte Saint-Martin, son parti fut pris.

— Sans s'en douter, pensa-t-il, le docteur m'a donné un excellent conseil ; me battre avec Duquesnoy ! pas si niais, je le tuerais ! j'ai la main trop malheureuse ! Comment alors oserais-je reparaître devant Virginie ? La petite femme ne me voit pas d'un œil indifférent ; par bonheur, en lui faisant la cour depuis trois mois, j'ai pris l'avance, en sorte que quand le grand jour sera venu, elle ne pourra pas supposer que je l'aime pour sa fortune.

Tuer Duquesnoy ! cela serait stupide. Qu'il meure de sa belle mort, le cher homme, je ne m'y oppose pas ; selon toute apparence, je trouverai assez l'occasion de me battre avec mes concurrents dès que Virginie sera veuve. Six cent mille francs ! il y aura presse ; mais que les autres se tiennent bien, je suis le premier inscrit, et ce n'est pas moi qui permets qu'on me passe sur le corps.

Le lendemain matin, le capitaine entra chez le médecin Magnian bien avant l'heure réservée aux consultations.

— Docteur, lui dit-il d'un air de franchise militaire, ce que vous m'avez dit hier de la maladie de Duquesnoy m'a fait faire de sérieuses réflexions. Il me semble que loyalement je ne puis guère me battre avec un homme qui n'a plus que six mois à vivre. Supposons que je le blesse ; un coup d'épée, dont un autre guérirait, lui serait peut-être mortel, vu son état, et alors je me reprocherais toute ma vie d'avoir tué un ancien ami pour une bêtise. Vous a-t-il dit la cause de notre querelle ?

— Non, dit le médecin, qui, en sa qualité de négociateur, crut avoir le droit de mentir.

— Quelques paroles un peu vives, échangées de part et d'autre, reprit l'officier, abusé par l'air candide du docteur ; à vrai dire, je crois bien que c'est moi qui ai eu tort. Vous savez que j'ai une mauvaise tête ; à propos de je ne sais quelle bagatelle

j'ai rudoyé ce pauvre Duquesnoy, et je m'en repens maintenant; bref, j'ai eu assez d'affaires pour pouvoir en arranger une pacifiquement sans qu'on croie que je saigne du nez. Ainsi donc, si vous voulez conseiller à Duquesnoy d'en rester là, je vous donne carte blanche. Entre nous, je crois que la proposition ne lui déplaira pas.

— Vous pourriez vous tromper, capitaine, répondit le docteur, qui garda son sérieux admirablement; hier, Duquesnoy m'a paru exaspéré; quoique de mœurs paisibles, il devient tigre quand son sang fermente. Il paraît que dans votre altercation vous l'avez blessé, et à moins que vous ne lui adressiez des excuses formelles....

— Qu'à cela ne tienne, interrompit Pelletier; des excuses ne sont guère dans mes habitudes; ce sera la première fois que pareille chose me sera arrivée; mais avec un ancien ami l'on n'y regarde pas de si près. D'ailleurs j'aime mieux faire des concessions que d'avoir, par la suite, des reproches à m'adresser. Voulez-vous que nous allions ensemble chez Duquesnoy?

— Allons, dit le docteur, qui put à peine s'empêcher de sourire en remarquant à quel point l'intérêt rendait humain, sensible et délicat un duelliste de profes ion.

En voyant entrer dans son salon le médecin suivi de l'officier d'état-major, Duquesnoy, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, éprouva une émotion comparable à celle du condamné à qui le greffier donne lecture d'un arrêt emportant la peine capitale.

Les premiers mots de la conversation rendirent la fluidité au sang prêt à s'engourdir dans ses veines. Le capitaine articula les excuses les plus formelles et les plus explicites, et se retira immédiatement après avoir serré la main à son ancien ami, qui, dans sa joie d'en être quitte, ne songea pas à se montrer intraitable.

— Docteur, vous êtes sorcier, s'écria Duquesnoy, dès qu'il fut seul avec le médecin.

— C'est un peu mon état, dit celui-ci en riant; voilà donc cette terrible affaire arrangée. Ma part est faite, faites-vous la vôtre? Quand partez-vous pour le Midi?

La satisfaction empreinte sur les traits de Duquesnoy disparut à l'instant et fit place à une expression soucieuse et sombre.

— Docteur, dit-il d'une voix altérée, il me faut dire la vérité. J'ai du caractère, je saurai entendre mon arrêt; j'ai la poitrine attaquée, n'est-ce pas?

— Vous voulez dire le cerveau.

— Le cerveau aussi! s'écria Duquesnoy, qui devint plus pâle.

— Vous êtes fou, reprit le médecin en haussant les épaules; je changerais bien volontiers ma poitrine contre la vôtre.

— Vous vous trompez. Vos paroles d'hier ne me sortent pas de la tête. J'ai toussé toute la nuit, et j'éprouve entre les épaules une douleur dont je ne m'étais jamais aperçu jusqu'à présent.

— Imagination!

— Je sens ce que je sens, continua Duquesnoy d'une voix lugubre; je ne crains pas la mort, mais, je l'avoue, ce n'est pas sans regret que, dans la force de l'âge, je me verrais forcé de dire un éternel adieu à ma femme et à ma famille. Il est de mon devoir de me soigner pour eux, si je ne le faisais pas pour moi. Au lieu d'écrire à Virginie de revenir ici, je la prendrai en passant à Fontainebleau, et nous partirons pour Nice.

— Partez, dit le docteur, ce voyage ne peut pas vous faire de mal.

— Mais pensez-vous qu'il me fasse du bien?

— Sans doute.

— Et qu'il soit encore temps de lutter contre cette affreuse maladie?

— Oui, nous vous tirerons de là, dit Magnian avec une gravité moqueuse. Avant six semaines, je serai moi-même à Nice. Ainsi vous êtes sûr d'être soigné par un médecin en qui vous avez confiance, si contre toute apparence votre état empire.

Les deux amis se séparèrent, le médecin riant des frayeurs de son client, tandis que celui-ci croyait sentir déjà la mort dans sa poitrine, et se demandait si, péril pour péril, il n'aurait pas mieux valu affronter la terrible épée du capitaine Pelletier, que d'aller peut-être expirer à la fleur de l'âge sur la terre étrangère. En deux jours, Duquesnoy, poursuivi par cette funèbre vision, eut pris son passeport, mis ordre à ses affaires et achevé ses préparatifs de départ. Il monta aussitôt en chaise de poste et tomba comme une bombe à Fontainebleau, où il n'était pas attendu. Usant de sa puissance maritale plus qu'il n'avait osé jusqu'à ce jour, il enleva sa femme, stupéfaite d'un procédé si nouveau et fort contrariée de s'éloigner de Paris, dont les épîtres langoureuses de l'officier d'état-major lui avaient rendu depuis quelque temps le séjour plus agréable encore que de coutume. A la fin de la semaine, les deux époux, l'un tremblant pour sa vie, l'autre regrettant les plaisirs, partirent pour Nice, où, vers la fin de l'automne, ils furent rejoints par le docteur Magnian, qui mit une scrupuleuse exactitude à remplir sa promesse.

Au mois d'avril suivant, on jouait *Horace* au Théâtre-Français. Grâce au jeune talent de M^lle^ Rachel, plus encore qu'au vieux génie de Corneille, la salle était pleine. Au milieu du balcon de droite, le capitaine Pelletier, accompagné de quelques triomphateurs de son espèce, parlait haut, riait de même, critiquait les acteurs, passait en revue les femmes, et incommodait tout son voisinage, sans que personne se permît de le rappeler à l'ordre, tant est puissant en certain cas le prestige d'un regard insolent, d'une moustache féroce et d'une carrure d'éléphant.

A force de promener son lorgnon sur tous les recoins de la salle, depuis les baignoires jusqu'au ceintre, le capitaine aperçut, dans une loge des secondes, un groupe qui à l'instant même absorba toute son attention. C'étaient d'abord, au premier rang, M. et M^me^ Duquesnoy, et dans le fond le docteur Magnian, assis derrière la jeune femme. L'attitude de ces trois personnages était caractéristique. La face blême et la physionomie médicamentée, comme de coutume, les yeux ornés de lunettes à verres bleus, grâce nouvelle dont il était redevable à une ophthalmie imaginaire, le mari pacifique tenait à la main le programme des théâtres, qu'il lisait pendant les entr'actes, et il écoutait consciencieusement la tragédie, même quand Corneille avait pour interprètes M. Arsène et M. Fonta. M^me^ Duquesnoy jouait avec un joli bouquet qu'elle respirait souvent, et dont les fleurs pourprées faisaient si bien ressortir la blancheur de son teint, qu'il était permis de croire que cette manœuvre, exécutée d'un air de négligence, n'était pas tout-à-fait exempte de coquetterie. Négligemment appuyée sur le dossier de son siége, la jeune femme tournait quelquefois la tête à demi pour mieux entendre les paroles que le médecin lui adressait à demi voix et en souriant, sans que le mari prît part à cet entretien, ou parût en remarquer le caractère intime et confidentiel.

— Qui donc regardes-tu depuis un quart-d'heure? demanda au capitaine un de ses voisins; serait-ce ton ancienne passion, M^me^ Duquesnoy? Je croyais que depuis longtemps tu n'y pensais plus.

— Il y a quinze jours qu'elle est à Paris.

— Ne trouves-tu pas que Duquesnoy a bien mauvaise mine? Il ne paraît pas que le climat du Midi lui ait fait grand'chose. Il est deux fois plus blême qu'avant son départ Pauvre Duquesnoy!

— Ah ! ah ! dit l'autre interlocuteur, est-ce que tu donnes aussi dans la maladie de poitrine, toi ? çà serait drôle.

— Qu'est-ce qui serait drôle ? demanda brusquement le capitaine.

— Le tour que ce sournois de Magnian a joué à Duquesnoy et à toi, car, si j'en crois ton air ébahi, tu es pour moitié dans la mystification.

— Charles, tu abuses de ma patience, dit Pelletier d'un ton bourru.

— Les loups ne se mangent pas, reprit Charles en riant; ainsi, parlons sans nous fâcher. Voici l'histoire : tout Paris, excepté toi, s'en amuse depuis huit jours. Il paraît que d'une part, et sans qu'on s'en doutât, le susdit Magnian était amoureux de Mme Duquesnoy, et que de l'autre, souffrant de la poitrine depuis quelque temps, il avait jugé à propos d'aller passer l'hiver dans un climat plus doux que celui-ci. Qu'a fait mon gaillard ? Il a persuadé à l'innocent Duquesnoy que c'était lui, Duquesnoy, qui avait mal à la poitrine; il vous l'a fait partir pour Nice ainsi que son aimable épouse; puis à loisir, sans se presser, il est allé les rejoindre. La figure qu'ils font tous trois en ce moment ne laisse aucun doute sur la marche de l'histoire; rien qu'à les voir, on devine que le docteur entreprend une cour assidue et se fait écouter sans trop de répugnance. Craignant sans doute que le mari n'y vît trop clair, il lui a persuadé de porter des lunettes bleues, en le menaçant d'une ophthalmie. N'est-ce pas que c'est bien joué et que l'aventure est amusante ?

— Charmante, délicieuse ! répondit le capitaine, en souriant de manière à faire croire qu'il grinçait des dents.

La tragédie venait de finir. Le docteur Magnian sortit de sa loge; Pelletier suivit aussitôt cet exemple. Un instant après les deux hommes se trouvèrent face à face dans le foyer.

— Docteur, un mot, dit aussitôt l'officier d'un air sérieux.

— Deux si vous voulez, capitaine, répondit Magnian d'un air jovial.

— Il paraît que, malgré vos pronostics, Duquesnoy se porte à merveille.

— Voudriez-vous qu'il mourût ? demanda le docteur, en parodiant avec une emphase comique l'accent de Johanny, qui venait de remplir le rôle du père des Horaces.

— Je sais que vous plaisantez à ravir, reprit Pelletier, avec un dépit qui commençait à tourner en colère; mais vous devriez savoir que je n'ai pas l'habitude de servir de plastron. Veuillez me répondre sérieusement; est-il vrai que Duquesnoy n'ait jamais été en danger ?

— Fort en danger, au contraire. Ne devait-il pas se battre avec vous ?

— Ainsi, quand vous l'avez envoyé à Nice....

— C'était pour empêcher ce duel. Comme médecin, je suis habitué à veiller sur la santé de mes clients, et mon devoir était de préserver Duquesnoy de votre épée, qui a le renom d'une terrible maladie.

— Une maladie dont vous aurez peut-être à vous traiter vous-même avant peu, dit le capitaine, que le sang froid du docteur acheva d'exaspérer. Que cet imbécile de Duquesnoy meure de peur ou d'autre chose, je ne lui ferai certes pas l'honneur de m'en mêler; mais vous, mon cher, qui plaisantez si bien, je serais bien aise de voir si vous avez autant de cœur que d'esprit.

Le rôle de rival malheureux et mystifié est si humiliant, que Pelletier, durant cette discussion, avait soigneusement évité d'articuler son véritable grief et de prononcer le nom de Mme Duquesnoy. Le médecin imita cette réserve, et accueillit la provocation de l'officier d'état-major avec l'impassible sourire qui jusqu'alors avait constamment erré sur ses lèvres.

— Mon cher capitaine, lui dit-il, je vois qu'en ce moment il vous serait parfaitement agréable de me percer le flanc de votre bonne lame ou de me placer une balle dans la cuisse (je suppose qu'en raison de notre ancienne amitié vous épargneriez ma tête): c'est là une fantaisie que vous pourrez vous passer si vous y tenez absolument. Mais si vous me tuez, qui vous mariera avec Mlle Nanteuil ?

Pelletier regarda son adversaire d'un air ébahi qui redoubla la bonne humeur de celui-ci.

— Qu'est-ce que c'est que Mlle Nanteuil ? dit-il ensuite d'un ton involontairement radouci.

— Une aimable héritière dont je suis le médecin, quoiqu'elle se porte à merveille, qui a deux cent mille francs comptant, autant en perspective, et qui, si un ami intelligent se mêlait des négociations consentirait, je crois, à faire le bonheur d'un beau et brave garçon de votre espèce.

— Ce diable de Magnian, dit le capitaine en prenant le bras du docteur, avec lui il n'y a pas moyen de se fâcher.

Ch de Bernard.

Une fée comme on n'en voit guère.

Certains esprits chagrins prétendent qu'il n'y a plus de fées. C'est une erreur grossière : il y a toujours des fées, elles n'ont même jamais été si nombreuses, elles nous coudoient à chaque pas, et il ne faut qu'ouvrir les yeux pour les voir. Elles sont reconnaissables à la souplesse de leur taille, à l'exiguité de leurs extrémités, à leur charmant et perpétuel sourire, à la fraîcheur de leurs lèvres éblouissantes comme le cœur d'une rose qui vient de s'épanouir, à leur regard doux et nuageux, et surtout, ce dernier signe est le plus sûr, à l'exquise délicatesse de leurs petits pieds qui semblent toujours près de quitter la terre pour s'élancer au ciel. Elles ont remplacé la baguette traditionnelle par un éventail, un binocle ou une ombrelle, suivant le lieu et la saison. Vous les rencontrez au bal, au spectacle, au jardin des Tuileries ou sur le boulevard de Gand; et les vêtements dont elles couvrent leurs formes vaporeuses sont si légers, si gracieux et si simples que vous voyez bien du premier coup-d'œil, qu'elles viennent des régions éthérées où se promène parfois l'imagination des poètes, et non des bazars où se fournissent les femmes qui tentent de leur ressembler. Surtout pas de chaîne d'or au cou, pas de montre à la ceinture, ceci est bon pour les grosses bourgeoises d'ici-bas; seulement çà et là quelque diamant limpide qui étincelle sur elles comme les étoiles dans la voie lactée. Quelquefois aussi vous les rencontrez visitant quelque mansarde obscure et fétide, et apportant au malheureux qui l'habite l'abondance et la santé.

La fée a cela de particulier que sa présence se fait sentir avant qu'on ne l'aperçoive; si elle s'approche de vous, vous éprouvez je ne sais quelle oppression délicieuse qui vous épanouit le cœur; vous sentez circuler autour de vous une atmosphère plus fraîche et plus épurée, et involontairement la prière s'élance de votre

âme. Si vous la rencontrez, sa beauté vous fait tressaillir; mais aucune pensée mauvaise ne se mêle à l'émotion céleste qui vous fait venir les larmes aux yeux : c'est un sentiment plus ardent que l'amitié, plus pur que l'amour, plus intime que l'adoration.

Voilà à quels signes infaillibles se reconnaît la fée, quand il ne lui plaît pas de se métamorphoser en vieille, en nain ou en géant, car on sait que toutes les transformations lui sont familières.

Ce petit préambule est pour arriver à vous dire qu'il y a dix ans environ une fée s'était introduite dans une maison de la rue du Caire; nul ne la connaissait, et cependant tout le monde était convaincu de son existence, car depuis l'entresol jusqu'au sixième étage exclusivement, il n'était pas un seul locataire qui n'eût ressenti les effets de son excellent cœur. Tous les gens qui habitaient cette maison étaient pauvres, ne gagnant que de quoi vivre au jour le jour; il leur arrivait donc parfois de manquer d'argent pour exercer leur industrie, ou de tomber malades à la suite des privations que leur imposait la misère, quand le travail venait à manquer. Alors, quand leurs dernières ressources étaient épuisées et qu'ils n'avaient plus qu'à se recommander à la providence, la providence, c'est-à-dire la fée, accourait à leur appel, et ils trouvaient aussitôt, dans un coin ou sur quelque meuble, la somme dont ils avaient besoin, sans jamais pouvoir découvrir qui l'avait apportée là.

Il faut dire à la louange de la fée, que sa bonté n'était pas banale, et qu'elle ne s'étendait pas sur tous les individus indistinctement. Quand quelqu'un des locataires se trouvait dans la détresse par suite de sa mauvaise conduite, elle l'abandonnait à son mauvais sort, c'est-à-dire à M. Latour, son propriétaire, qui l'expulsait impitoyablement au premier retard que celui-ci apportait dans le paiememt de son terme. Aussi, grâce à cette sage sévérité de la fée, la maison n'était composée que d'honnêtes artisans qui, subissant la bienfaisante influence de leur invisible protectrice, s'aimaient comme des frères, se réunissant le dimanche pour prendre leur repas en commun, et se secourant entre eux avec une charité toute chrétienne. Enfin cette maison était un objet d'envie et d'étonnement pour tout le quartier.

Nous avons dit que le sixième étage était seul exclu des faveurs de la fée : c'est que cet étage était habité par le propriétaire, lequel possédait vingt mille livres de rentes, et, n'en dépensant pas plus de deux, n'avait aucun besoin de sa protection.

Ce propriétaire était un homme qui, en fait d'avarice et de dureté de cœur, laissait bien loin derrière lui tous ceux qui lui ressemblaient. Non-seulement il se montrait inexorable pour ses locataires auxquels il n'accordait pas même un délai d'une heure, quelque triste que fût leur position; mais il n'était jamais si heureux que lorsqu'il les savait dans la misère. Au reste, il ne s'en cachait pas. Chaque fois que sa portière tentait de l'attendrir sur le compte de l'un d'eux, en dépeignant sa détresse et les privations qu'il s'imposait, soit pour rembourser quelque dette, soit pour payer son terme, M. Latour se frottait les mains, se prélassait devant son feu, et souriait comme s'il eût appris une bonne nouvelle, ce qui excitait singulièrement la bile de madame Pruche.

« C'est bon, c'est bon, répondait M. Latour à toutes ses supplications, ne m'avez-vous pas dit que ma maison était habitée par une fée? Eh bien! la fée viendra à leur secours, et je serai payé. »

En effet, la fée venait comme il l'avait dit, et M. Latour était payé, ce qui ne l'empêchait pas de nier l'existence de cette charmante fée, car il était célibataire et archéologue, c'est-à-dire sceptique et ennemi du merveilleux.

Si vous désirez connaître les qualités physiques de cette perle des propriétaires, je vous dirai que M. Latour était grand, maigre et pâle, et qu'en sa qualité de membre de l'Institut, il était toujours vêtu comme un nègre la première fois qu'il s'habille à l'européenne. Il sacrifiait tout son temps à l'étude. Aussi, disait madame Pruche, il est si savant qu'il en est décoré. M. Latour était officier de la Légion-d'Honneur. La seule distraction qu'il se permît était une heure de bavardage avec sa portière, lorsque celle-ci venait faire son ménage le matin; toujours il mettait la conversation sur ses locataires, se faisant rapporter dans les plus petits détails tout ce que madame Pruche savait de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leur caractère, et laissant voir à nu la joie qu'il éprouvait quand le bonheur de l'un d'eux se trouvait détruit tout-à-coup par manque d'ouvrage ou par pénurie d'argent.

D'où pouvait venir à M. Latour cette incroyable perversité de cœur? Était-elle le fruit de ses observations philosophiques sur la nature humaine; ou bien en était-il redevable au souvenir cuisant de quelque misère passée? C'est ce que nul n'eût pu dire, car ses locataires ne le connaissaient que depuis qu'il était venu acheter et habiter cette maison. Sa vie antérieure était un mystère pour tous. Enfin, quelle qu'en fût la cause, son inhumanité ne s'était jamais démentie, et la haine que lui avaient vouée tous ses locataires, n'était égalée que par le culte profond qu'ils professaient pour la fée mystérieuse, dont l'inépuisable bonté, veillant sur eux comme une providence, venait toujours les arracher aux griffes de leur mauvais génie.

Cependant, parmi les bénédictions dont elle était l'objet, quelques reproches étaient adressés à cette protectrice adorée. Pourquoi, tout en les comblant de bienfaits, se cachait-elle à leurs regards? pourquoi se dérobait-elle obstinément au témoignage de leur reconnaissance? C'était les priver tous de la joie la plus douce, des sentiments les plus purs que puisse éprouver un cœur bien fait. Fatigués de rester dans cette ignorance qui durait déjà depuis près d'une année, ils résolurent de mettre tout en œuvre pour en sortir. Dès-lors, bien des ruses furent tentées, bien des investigations eurent lieu pour arriver à la découverte de ce mystère; mais il resta toujours impénétrable, et l'on en fut réduit de nouveau aux conjectures. On passa en revue tous les habitants de la maison, et l'on finit par découvrir au troisième étage, sur le derrière, une vieille fille qui vivait à part dans cette petite république, ne causant jamais avec qui que ce fût, pas même avec madame Pruche, et montrant dans toutes ses allures une discrétion fort équivoque. Quelle était sa fortune? personne ne le savait; mais elle seule dans la maison vivait inactive, elle seule se trouvait à l'abri du besoin. Du reste, elle n'avait rien de fantastique dans sa personne; longue, sèche, blême, l'œil froid et dur, les lèvres minces et le nez pincé, c'était le prototype de la vieille fille, avec ses tours de cheveux roux, ses robes passées de mode, ses chapeaux fanés, ses manies ridicules et son hideux égoïsme; et, sur ces apparences, chacun l'avait jugée sans cœur et sans âme. Mais comme il fallait que la fée habitât la maison pour connaître si bien les plus petites particularités qui s'y passaient, comme cette femme était la seule dont les ressources pécuniaires fussent ignorées, on pensa, quoiqu'il en coutât un peu, que ce pourrait bien être là la mystérieuse bienfaitrice que chacun, jusqu'alors, s'était représentée sous les traits d'une jeune fille toute fraîche et toute rose, et une espèce de conspiration fut ourdie à l'effet de vérifier cette présomption la première fois que quelqu'un des protégés de la fée aurait besoin de son aide.

Malheureusement cette occasion ne se fit pas longtemps attendre.

Il y avait, au quatrième étage, un ouvrier plumassier qui demeurait là depuis trente ans. C'était un rude ouvrier qui, jusqu'à l'âge de soixante ans qu'il venait d'atteindre, avait pu trouver dans le seul produit de son travail de quoi nourrir sa femme depuis longtemps paralytique, et élever son enfant. Malgré une charge si lourde pour un ouvrier, cet homme avait encore trouvé le moyen de venir en aide à ses semblables. Sur le même carré que lui, demeurait un malheureux jeune homme, qui, avec beaucoup de science et de talent tomba dans une misère si extrême qu'il ne lui fut bientôt plus possible de quitter sa chambre, faute d'avoir de quoi se vêtir. Le père Munié vit que l'infortuné n'avait aucune ressource pour sortir d'embarras, et qu'il allait périr de misère, si personne ne venait à son secours. Alors il força le jeune homme à partager ses repas, à accepter de quoi s'habiller convenablement, et pendant une année entière, il pourvut à tous ses besoins, malgré ce que put objecter son protégé pour se soustraire à ses bienfaits. Enfin le jeune homme obtint une place de professeur au collége Sainte-Barbe, ce qui le mit bientôt en mesure de pouvoir dédommager l'ouvrier des sacrifices qu'il avait faits pour lui. Mais celui-ci refusa net, et, sur la remarque de M. Émile (c'est sous ce nom qu'il était connu) que ces sacrifices, joints à tout ce qu'il lui en coûtait pour soutenir sa famille, avaient dû le mettre dans un état de gêne, il lui montra pour toute réponse, quelques cents francs qu'il avait encore su économiser, et ses bras robustes, trésor intarissable. Il supplia le jeune professeur de voir toujours en lui un ami sincère, et de le lui prouver en ne lui parlant jamais ni de reconnaissance, ni de remboursement surtout. C'est ce que fit celui-ci : il subit la loi que lui imposait la noble délicatesse de l'ouvrier, se contentant de lui prouver sa gratitude et son affection en le venant voir aussi souvent que possible tant qu'il demeura à Paris. Mais il ne tarda pas à le quitter ; à la suite de la publication d'un ouvrage remarquable par la profondeur d'érudition et a sagacité de critique qu'il y avait déployées, le gouvernement le chargea d'une mission scientifique qui devait le retenir de longues années loin de la France. Il vint faire ses adieux à son généreux bienfaiteur, qui ne le revit plus. Depuis ce jour, vingt-cinq années s'étaient écoulées.

Il semblait que cette bonne action eût porté bonheur au père Munié; depuis longtemps il désirait un fils, il lui vint quelques années après le départ de son protégé. Dès-lors, sauf la douleur qu'il éprouva quand sa femme vint à tomber paralysée, tout succéda constamment à ses vœux qui, à vrai dire, n'étaient pas ambitieux. L'ouvrage ne lui manqua jamais; son fils fut beau, vigoureux, intelligent; enfin il put porter ses économies jusqu'à huit cents francs, somme qui lui permettait de sauver son André de la conscription ; c'eût été pour lui une grande douleur de voir son enfant aller végéter de garnison, en garnison, après lui avoir fait apprendre un bon état. André était ciseleur sur acier, et il gagnait déjà jusqu'à cinq francs par jour, quoiqu'il n'eût pas encore vingt et un ans.

Et puis le père Munié avait encore un autre motif de joie; André aimait une jeune ouvrière qui, de son côté, n'était pas restée insensible aux excellentes qualités du jeune homme : leur union devait avoir lieu un mois après qu'André aurait tiré au sort. Le brave homme se représentait déjà ses petits enfants jouant sur ses genoux et s'amusant à tirer ses moustaches grises, car le père Munié avait été soldat sous l'empire, et pour rien au monde il n'eût consenti à mettre à nu sa lèvre supérieure.

Telle était la vie de cet homme, telles étaient ses espérances ; mais le sort souffla sur tout cela et détruisit tout en un clin d'œil.

Un jour, après avoir fait une tâche au-dessus de ses forces pour être agréable à son patron, le père Munié tomba malade. Sa maladie dura six mois et dévora les huit cents francs qui devaient préserver André de huit années d'esclavage. C'était un grand malheur, mais ce ne fut pas tout; ces économies épuisées, ce que gagnait André ne put suffire à toutes les dépenses, et le vieux soldat, l'honnête artisan, se vit contraint, pour vivre et faire vivre sa femme, de souscrire un billet à deux mois de date, sans savoir s'il pourrait le rembourser, car l'espoir qu'il avait de pouvoir retrouver assez de forces pour travailler d'ici là était bien hasardeux, comme l'évènement le prouva. L'échéance arriva : le billet ne fut pas payé, et le jour même où André tirait au sort, les meubles du malheureux ouvrier devaient être saisis, ces meubles qui lui avaient coûté tant de privations, ces meubles qu'il avait achetés lentement, pièce à pièce, et qu'il soignait avec tant d'amour depuis trente ans qu'ils étaient là sous ses yeux.

Pour comble de malheur, ce jour-là se trouva être le 8 avril, et M. Latour fit prévenir le père Munié, qui n'avait pu payer son terme à M[me] Pruche, qu'il allait descendre le lui demander lui-même.

Chose étrange ! le génie invisible qui veillait sur tous les habitants de cette maison, n'était pas venu au secours du vieux soldat. Cependant, de l'aveu de ses voisins, nul ne méritait mieux que lui d'occuper sa sollicitude. On ne savait que penser de cela sinon que la fée avait sans doute abandonné la maison.

Comme on le voit, la position du père Munié était affreuse; cependant, secondé par son fils, il pouvait espérer de s'en tirer avec beaucoup de temps et de patience ; mais ce fils, son unique espoir, allait lui être enlevé peut-être, et alors quelle destinée serait la sienne jusqu'à ce que sa santé fût rétablie ? Comment nourrirait-il sa femme et lui-même? Où trouveraient-ils un abri, une fois expulsés de leur logement actuel, jetés au milieu de la rue, vieux, infirmes, sans argent, sans meubles, dépourvus de tout? Certes, c'était là une perspective effrayante, car c'était la mendicité, et un soldat de l'empire ne saurait mendier.

Telles étaient les pensées qui occupaient le père Munié, tandis que son fils était à l'Hôtel-de-Ville, où, en ce moment, son sort se décidait. Deux femmes pleuraient à côté de lui : l'une était Jenny, celle qui devait épouser son fils, l'autre était la mère d'André.

— O mon Dieu! s'écria tout-à-coup la pauvre paralytique joignant ses mains avec transport, ô mon Dieu ! protége mon enfant !

Jenny ne dit rien, mais du fond du cœur elle adressa au ciel une prière non moins fervente.

— Dieu nous prendra en pitié, dit le père Munié; n'avons-nous pas été assez cruellement éprouvés pour espérer qu'il nous laissera notre enfant?

Au même instant, la porte s'ouvrit et André entra. Il ne prononça pas un mot, mais la pâleur de ses traits, son air sombre et désespéré apprirent aux trois personnages qui s'intéressaient si vivement à lui qu'ils avaient eu tort, pour cette fois du moins, de compter sur la Providence.

— Quel numéro? murmura le père Munié, qui ne pouvait croire à ce nouveau malheur.

— Vingt-deux, dit André, et il se laissa tomber sur un siège avec découragement.

La porte s'ouvrit de nouveau, et M. Latour entra.

— Monsieur Munié, dit-il brusquement à l'ouvrier, je viens savoir pourquoi il ne vous a pas plu de payer votre terme à madame Pruche?

— Si je n'ai pas payé, répondit le père Munié, c'est que je ne l'ai pu. Depuis trente ans que j'habite cette maison, monsieur Latour, voilà la première fois que pareille chose m'arrive : c'est pourquoi j'espère que vous serez assez bon pour attendre quelque temps, deux mois au plus, et alors vous serez payé, car j'espère bien ne pas tarder à reprendre mon travail.

— Deux mois! dit M. Latour d'un ton ironique, pourquoi pas deux ans? Je vous accorde deux heures pour vous prouver l'estime que je fais de vous, mais pas une minute de plus.

— Deux heures! dit le père Munié; mais je ne pourrai vous payer dans deux heures.

— Je croyais que vous aviez fait des économies dans votre état, M. Munié.

— J'ai été malade six mois, monsieur, et tout y a passé; j'ai perdu les huit cents francs que j'avais péniblement amassés pour garantir mon fils de la conscription.

— Ainsi votre fils va partir?

— Oui, monsieur, car il a tiré un mauvais numéro, et il n'est pas bâti de manière à pouvoir alléguer un défaut de santé ou quelque faiblesse physique.

— C'est fâcheux, dit M. Latour avec ce sourire de satisfaction qui lui était habituel en face du malheur. Et voilà que vous allez rester tous deux, seuls avec votre vieillesse, votre maladie et votre dénuement complet?

— Hélas? oui, monsieur, c'est là notre sort.

— On peut désirer mieux sans ambition.

Un air de jubilation se répandit sur les traits du propriétaire qui se mit à ricaner et à se frotter bruyamment les mains l'une contre l'autre.

— Eh bien! dit-il enfin à son locataire, à tantôt, monsieur Munié, je vous attends dans deux heures, c'est entendu.

A peine était-il parti, que madame Pruche entra, suivie de tous les locataires de la maison, à l'exception de mademoiselle Simonin, la vieille fille dont nous avons parlé. Tous ces braves gens venaient apporter des consolations au père Munié, car il savaient déjà qu'André était tombé au sort.

Comme ils témoignaient leur surprise de ce que la fée laissait un brave homme comme le père Munié dans une position si critique, madame Pruche prit la parole :

— Je vais vous dire ce que je pense au sujet de notre bonne fée, dit-elle. J'ai remarqué qu'elle profitait toujours de l'absence de ceux qui avaient besoin d'elle pour leur apporter ce qui leur manquait. Par où entrait-elle? je n'en sais rien; par le trou de la serrure sans doute? Enfin, quoi qu'il en soit, j'ai remarqué cela; or, tout-à-l'heure, tandis que j'étais seule dans ma loge avec M. Latour, mademoiselle Simonin y est entrée pour me payer un port de lettre qu'elle me devait; alors, je lui ai conté tous les malheurs qui arrivent à ce pauvre père Munié, et je lui ai dit que le brave homme allait sortir dans une heure avec sa femme et son fils. Elle a eu l'air aussi insensible qu'un rocher, selon son habitude; mais j'ai bien vu qu'elle m'écoutait attentivement. Si c'est elle qui est la fée, je parierais qu'elle sera ici avant une heure. Eh bien! si vous voulez m'en croire, nous allons tous nous cacher dans cette chambre, et nous saurons bientôt peut-être à quoi nous en tenir définitivement.

L'avis de madame Pruche fut adopté à l'unanimité, et au bout d'une heure de conversation, tout le monde se cacha dans un petit cabinet vitré, en attendant la charmante fée.

Après un quart-d'heure d'attente inutile, on désespérait de la voir, lorsqu'on entendit une clé s'introduire dans la serrure; puis la porte s'ouvrit et la fée entra. Cette petite fée, si frêle et si rose, si blonde et si rieuse, si bonne et si mutine à la fois, c'était M. Latour, le propriétaire. Je vous laisse à penser si l'étonnement fut grand parmi ceux qui étaient là à l'épier.

M. Latour jeta autour de lui des regards inquiets comme s'il allait commettre un mauvais coup; puis, il s'approcha de la commode, y déposa deux billets de mille francs et s'éloigna à la hâte. Mais avant qu'il eût atteint la porte, tous ceux qu'il avait obligés s'élancèrent du cabinet d'où ils l'avaient épié, coururent à lui et l'empêchèrent de sortir, les uns se jetant à ses pieds, les autres lui baisant les mains, tous pleurant d'attendrissement. M. Latour, d'abord tout stupéfait, se laissa bientôt gagner par l'émotion générale, et pendant quelques instants il ne put dire un mot, tant cette scène imprévue l'avait impressionné.

— Me voici donc découvert, dit-il enfin avec un sourire qui donna à sa physionomie une expression qu'on ne lui avait jamais vue jusque-là; voilà donc toutes mes intrigues dévoilées.

— Savez-vous, monsieur Latour, dit M[me] Pruche, que ce n'est pas bien à vous de vous faire ainsi maudire par tous ceux qui vous doivent tant.

— Je sais, madame Pruche, que j'ai de grands torts à me reprocher, mais j'espère que mes bons locataires ne me tiendront pas rancune et qu'ils me le prouveront en acceptant le dîner que je leur offre à tous pour tantôt et ici même, chez le père Munié. C'est vous, madame Pruche, que je charge de l'organiser, et voici cent francs pour cela. Maintenant, mes bons amis, veuillez me laisser un instant avec le père Munié.

Tout le monde sortit; et M. Latour resta seul avec le plumassier et sa famille.

— Mais, mon Dieu! monsieur, s'écria le père Munié, qu'avous-nous donc fait pour mériter tant de bontés de votre part.

— Ceci est une bagatelle, dit M. Latour, vous avez mérité beaucoup plus. — Et tirant son portefeuille de sa poche: — Monsieur Munié, dit-il au vieillard, voici un portefeuille qui contient soixante mille francs: il y en a cinquante pour vous qui avez assez travaillé pour vous reposer maintenant, et dix mille pour ces deux jeunes gens qui, avec cette petite somme, pourront commencer un établissement que leur intelligence et leur travail agrandiront par la suite.

— Mais, je ne puis accepter cela, dit le père Munié en repoussant doucement le portefeuille.

— Vous l'accepterez quand je me serai fait connaître, dit M. Latour.

— Qui donc êtes-vous, monsieur.

— Vous m'avez connu autrefois sous le nom d'Emile.

— Quoi! vous êtes M. Emile? s'écria le père Munié.

— Oui, excellent homme, je suis celui que vous avez si généreusement secouru, et vous êtes celui auquel je dois toute ma fortune, puisque sans vous je serais mort de misère; vous ne pouvez donc refuser d'en accepter une faible partie.

De retour en France depuis une année seulement, et possesseur d'une assez belle fortune qu'un vieux parent m'a laissée en mourant, j'ai voulu acheter la maison où j'avais éprouvé tant de souffrances. Elle devint pour moi d'un prix inestimable, quand je sus que vous l'habitiez encore, vous dont je désespérais de retrouver les traces après vingt-cinq ans de séparation. Je vins habiter cette maison pour vous voir chaque jour, et là, tout en venant en aide à ceux qui souffraient la misère que j'avais endurée autrefois, j'attendis un an avant de vous payer la dette sacrée que j'ai contractée envers vous, car, M. Munié, la calomnie qui s'atta-

che aux plus belles réputations, n'avait pas épargné la vôtre. Je voulais savoir si je ne devais plus voir en vous qu'un bienfaiteur, ou si je pouvais encore vous traiter en ami. Après une année d'épreuve, je sais maintenant à quoi m'en tenir, et Dieu soit loué! Je vous retrouve comme autrefois, l'âme noble et généreuse.

— Mais pourquoi donc vous cachiez-vous tant pour faire du bien à tout le monde.

— Mon cher M. Munié, si ces braves gens avaient su que leur propriétaire était homme à leur donner de l'argent quand ils en avaient besoin, et à ne pas exiger le paiement de ses loyers, peut-être eussent-ils travaillé avec moins d'ardeur, et c'est ce que je voulais éviter. C'est là la raison du mystère dont je m'entourais pour venir à leur aide.

A deux mois de là, une quarantaine de personnages des deux sexes parmi lesquels figuraient le propriétaire et les locataires de la maison de la rue du Caire, étaient réunis à Saint-Mandé, dans un beau jardin, à l'extrémité duquel s'élevait une charmante maisonnette à deux étages avec des volets verts et un toit de tuiles rouges. Cette maisonnette était la nouvelle demeure du père Munié, où se célébrait en ce moment le mariage d'André et de Jenny.

M. Latour vint habiter près de son ancien voisin, et passa désormais dans sa societé tout le temps qu'il put ravir à l'étude. Quant aux deux jeunes mariés, ils prospérèrent, grâce à l'amour du travail, et Jenny ne tarda pas à combler les vœux du vieux soldat en lui donnant un petit-fils.

CONSTANT GUÉROULT

LE BALLON MONSTRE.

Apologue.

A M. PROSPER ALBERT.

Tout gonflé d'amour-propre et de gaz hydrogène,
Un ballon, qu'à l'attache on retenait encor,
Demandait, à grands cris, que l'on brisât la chaîne
Qui s'opposait à son magique essor.
— Laissez-moi, disait-il, m'élancer dans l'espace;
De mon ascension les brillants résultats
Vous prouveront que je surpasse
Tout ce qu'on vit jamais en fait d'aérostats.
A mon aspect déjà chacun me nomme
Le Ballon-Monstre, et ce titre éclatant
Je le justifirai; je vais faire à l'instant
Le trajet de Paris à Rome.
— La foule applaudissait à ce langage fier;
Plus d'une fois pourtant on l'avait abusée,
Mais la foule n'est pas rusée,
Et sa crédulité ne date point d'hier.
Enfin, l'heure est venue et la chaîne est brisée.
Soudain l'aérostat dans les plaines de l'air
Avec rapidité s'élance;
Droit au midi le voilà qui s'avance;
Il est déjà bien loin, grâce au vent qui, d'abord,
Fort à propos souffle du nord.
Mais le vent tout-à-coup change et devient contraire.
Trop faible pour lutter contre un tel adversaire,
L'aérostat obéissant
A cette impulsion nouvelle,
Sur ses pas, comme un sot, revient à tire-d'aîle;
Puis le vent tourne encor, le globe en fait autant,
Et ce manége se répète
En peu d'heures tant et si bien,
Que du navire aérien
La déconfiture est complète.
Sans trop savoir si le vent l'a conduit
En Allemagne, en Chine, en Angleterre,
Notre ballon se voit réduit
A mettre humblement pied à terre.
Lors il comprend, non sans confusion,
Que son voyage à Rome était une folie;
Car ce n'est pas en Italie
Qu'il descend, — mais à Charenton.

Plus d'un globe aérostatique,
De ceux que fait mouvoir le vent de la faveur,
Comme ce ballon-monstre, atteint avec bonheur
Les hautes régions du monde politique.
Nous voyons ces ambitieux
S'élancer d'un air intrépide
Et parcourir d'un vol rapide
L'espace qui s'étend au loin devant leurs yeux.
Des promesses qu'ils articulent
Le programme n'est pas mesquin;
A les entendre, ils font un voyage lointain;
Puis ils n'avancent plus, souvent même ils reculent;
Car il ne suffit pas, on devrait y songer,
De s'élever bien haut, orgueilleux météore;
Il reste à découvrir.... (c'est ce qu'on cherche encore)
Le grand art de se diriger.

MATHIEU.

JAMAIS ET TOUJOURS. *

Le mot Jamais, celui Toujours,
Grands ennemis de leur nature,
Se rencontrant dans un discours
En vinrent de suite à l'injure.

Dame Conciliation
Survint très à propos au fort de leur tapage,
Et pour les apaiser mit son zèle en usage;
Mais loin d'être touchés de son intention,
Contre elle tous les deux ils tournèrent leur rage.
Toujours lui dit: « Fuis, je te hais,
Fuis, te dis-je, adieu pour jamais! »
Et Jamais, tout aussi peu sage,
Lui dit de même sans détours:
« Je te déteste, fuis, fuis, adieu pour toujours. »
Mais sans se courroucer de leur impertinence,
Elle, au toupet saisit l'occasion
Et leur dit: « Vous voyez qu'en cette circonstance
Votre signification
A la plus grande ressemblance.
On est moins ennemis parfois qu'on ne le pense. »
Et tous deux, stupéfaits, n'osent pas dire non;
Il faut se rendre à l'évidence.
Pour elle, elle eut le prix le plus cher de ses soins;
Ils cessèrent la guerre et se haïrent moins.

Dans les gens de l'humeur la plus antipathique,
Il peut se rencontrer quelque point identique,
Et souvent pour les rapprocher
Il ne faut que le bien chercher.

Mme ADÈLE CALDELAR.

* Cette fable est tirée d'un recueil intitulé: « *Fables morales et religieuses*, par Mme Adèle Caldelar. (Voir aux annonces.)

PROMENADE.

Dès que le soleil s'incline
Aux jours de ses chauds rayons,
Je prends album et crayons
Et je gravis la colline.

Si des moutons en repos
Dorment couchés sur les herbes
Avec leurs bergers imberbes,
J'esquisse enfants et troupeaux.

Si fauvettes et linottes
Chantent au fond des buissons,
J'écoute les douces notes
De leurs suaves chansons.

Bientôt, descendant la pente
Par l'étroit chemin des prés,
Du frais ruisseau qui serpente
Je suis les bords diaprés.

L'aubépine au loin fleurie
Me fait sortir du sentier;
Une rose d'églantier
Dissipe ma rêverie.

Sous un des grands chênes verts
J'ai ma place accoutumée;
Là, tout à ma bien-aimée
Mon cœur me dicte des vers.

Puis quittant l'ombre du chêne,
Je vais, plaisir favori,
A la chaumière prochaine
Voir celle qui m'a nourri.

Chaque soir à la même heure
Bonne Marthe elle m'attend
Sur le seuil de sa demeure
Où je jouais tout enfant.

Voici notre causerie:
Les nouvelles du hameau,
Le fruit pendant au rameau
Et les foins de la prairie.

Après, lui serrant la main:
« Il faut déjà que je parte:
La nuit approche; adieu, Marthe.
— Adieu, Charles; à demain. »

LEROY.

THÉATRES.

OPÉRA-COMIQUE.

SAINTE-CÉCILE,

Opéra-comique en 3 actes, par MM. Ancelot et Decomberousse, Musique de M. Montfort.

L'histoire se passe sous Louis XV, c'est assez vous dire que les auteurs ont jeté là tout ce que leur esprit contient de mots graveleux et de situations équivoques; cette vieille friperie plaît toujours à un certain public.

M. de Guines courtise Mme d'Esparbelles, et Mme de Guines est courtisée par le duc de Fronsac, qui compte bien avoir bon marché de cette vertu de pensionnaire. Mais Mme de Guines est à cheval sur le code conjugal, elle aime son mari parcequ'il lui a donné son nom, à elle pauvre orpheline, à elle qui n'avait à ses yeux d'autre mérite que de ressembler à une *Sainte-Cécile* en peinture. Voyant la place si difficile à prendre, Mme D'Esparbelles vient en aide à Fronsac en se montrant sensible aux hommages de M. de Guines. Mais voici un auxiliaire pour la jeune femme, c'est Carle Wanloo, le peintre de la Sainte-Cécile. Wanloo, auquel l'amour a inspiré cette belle œuvre, arrive d'Italie, couvert de gloire et chargé d'or, pour demander la main de celle qu'il aime. La trouvant mariée, il soupire, jure de la protéger. L'occasion ne se fait pas attendre, car voici ce scélérat de Fronsac, qui rôde dans l'ombre sous les fenêtres de la dame, *sicut leo rugiens.* Le coquin a plus de bonheur qu'il n'en mérite, Mme de Guines se déshabille pour se mettre au lit et notre duc voit se dessiner à travers les rideaux la plus appetissante silhouette qui se puisse voir, les bras la taille, la gorge et les épaules de Mme Anna Thillon, qui éteint la lumière un peu trop tôt à notre avis. Enfin! dit Fronsac, et il se dispose à escalader la fenêtre, lorsque survient un homme complètement ivre, qui n'est autre que M. de Guines. L'amour a tellement brouillé la visée de cet excellent gentilhomme, qu'il prend sa *folie* pour la folie d'Esparbelles et qu'il lui vient aussi à lui, l'idée d'entrer chez sa dame par escalade. Il escalade donc, mais arrivé au but, il reçoit un coup de pistolet qui le jette à terre, c'est Wanloo qui sauve la vertu de sa sainte et va se coucher après ce beau coup, laissant le champ libre à Fronsac.

Troisième et dernier acte. — Le Fronsac est chez Mme de Guines, qui se croit perdue lorsqu'arrive encore son ange gardien Wanloo. Puis viennent Mme D'Esparbelles et M. de Guines, puis Fronsac perd son pari puisqu'il échoue dans ses projets de séduction.

M. Montfort ne pouvait trouver des inspirations bien originales avec un pareil *poëme*, cependant nous avons remarqué ça et là quelques beaux morceaux, entr'autres le finale du premier acte et le duo entre Mocker et Mme Thillon.

Mme Anna Thillon est charmante surtout en corset.

Mocker a bien joué et bien chanté.

VAUDEVILLE.

LES DEUX PERLES,

Vaudeville en deux actes, par MM. Paul Foucher et Alboize.

Charles II est en bon chemin pour mourir, ce que voyant, Don Juan d'Autriche, son frère, veut forcer l'infante Marguerite à épouser l'empereur d'Autriche, car cette infante est sœur légitime de Charles et par conséquent héritière de la couronne d'Espagne. Mais un obstacle s'oppose aux projets du vainqueur de Lépante. Marguerite aime un jeune gentilhomme qui la suit partout, jusque dans les jardins d'Aranjuez, imprudence qui l'expose à la peine de mort si les gardes venaient à le découvrir. Eh! grand Dieu! les voilà justement, les gardes, Fernand serait perdu si l'infante ne lui indiquait un pavillon où il peut échapper à ceux qui le poursuivent. Mais ce n'est pas tout, les issues sont gardées, comment faire évader Fernand! corrompre Pacheco, le chef des gardes; l'idée est excellente, mais l'infante n'a pas un sou vaillant et la duchesse de Sandorat, sa fille d'honneur, en possède tout autant. Heureusement Marguerite a reçu de l'ambassadeur d'Autriche deux perles qui valent bien un million, mais malheureusement ce Pacheco n'a que des connaissances très bornées en matières de pierreries, si bien que préférant quelques ducats à ces magnifiques perles, il va tout dire à Don Juan. Alors l'illustre bâtard pose l'infante dans ce dilemme assez embarrassant, quoique fort simple au fond: ou vous épouserez l'empereur d'Autriche ou Fernand mourra. J'épouserai l'empereur, dit l'infante avec un soupir peu flatteur pour l'amour-propre de son royal prétendu.

Mais en voilà bien d'une autre! à peine Marguerite a-t-elle consenti à ce douloureux sacrifice que Fernand lui apprend que c'est la duchesse de Sandorat qu'il adore et non pas elle. Furieuse du quiproquo l'infante refuse la main de l'empereur, résolution qui doit causer la mort de Fernand. Puis elle se repent et se désole, puis elle se réjouit, car Pacheco, devenu tout à coup grand connaisseur en fait de pierreries n'a pas remis à Don Juan les deux perles qui devaient lui apprendre le refus de sa sœur.

Fernand est décidément sauvé et Marguerite part pour l'Autriche.

Les auteurs ont pris cette histoire à M. Ch. Reybaud; loin de leur en faire un crime, je leur reprocherai au contraire de ne lui avoir pas pris aussi son style.

Leclerc est amusant dans le rôle de l'ambassadeur.

GYMNASE.

LES TROIS PÉCHÉS DU DIABLE,

Vaudeville en un acte, par MM. Varin et Lubize.

Décidément, on ne respecte plus rien. Satan lui-même, Satan jadis si redouté, n'est plus pour nous qu'un sujet de vaudeville ou de féerie. Mais patience, rira bien qui rira le dernier.

En attendant, voici M[lle] Désirée qui ne craint pas d'endosser la livrée de Lucifer pour venir proposer à Ludovic de commettre trois péchés mortels, à savoir : l'Ivresse, la Luxure et le Meurtre. Quoiqu'Allemand, Ludovic n'éprouve pas le besoin de s'enivrer, le meurtre lui semble une distraction de mauvais goût, et quant à la luxure, ah! dam !.... Mais non, il doit épouser Mademoiselle Geneviève aujourd'hui même, et ce serait mal à lui; il met donc Satan à la porte. O Ludovic! j'admire ton courage, mais je ne me flatterais pas de l'imiter.

Une fois débarrassé du tentateur, Ludovic s'apprête un festin de Balthazar, du pain, du fromage et un verre d'eau pure et limpide; mais Satan ne se tient pas pour battu : toc, toc; qu'est-ce qui frappe? c'est moi, Niobé, votre voisine. — Je n'ouvre pas. — Ne prenez pas cette peine, j'ouvrirai moi-même, et voilà l'ennemi du genre humain qui entre en jupon court et en bonnet de nuit. Ludovic veut résister encore, mais M[lle] Désirée est ainsi faite que, moins elle est habillée, plus elle est séduisante, au contraire de tant d'autres, qui ne sont belles qu'à la condition de ne rien découvrir aux regards indiscrets; puis elle apporte du vin du Rhin et toutes sortes d'objets truffés. Enfin que vous dirai-je? Ludovic goûte le vin du Rhin et commet le premier péché, il dévore en même temps les truffes et les charmes de Niobé, danse la polka avec elle, lui jure qu'il l'adore et tombe en plein dans le second péché, quand.... pan, pan! qui va là? Moi, dit une grosse voix. Grand Dieu! s'écrie Niobé, c'est mon cousin l'officier, je suis un diable.... non, je suis une femme perdue. Niobé s'esquive et l'officier enfonce la porte; c'est encore Lucifer, qui provoque Ludovic, le force à mettre Flamberge au vent et se fait tuer par lui. Le malheureux a donc pataugé complètement dans les trois péchés qu'il avait repoussé d'abord avec horreur, l'Ivresse, la Luxure et le Meutre; il n'a plus qu'à faire ses paquets pour aller en enfer. Heureusement, M[lle] Vallée arrive et l'esprit s'en va ... à l'aspect d'une croix d'or que lui présente la jeune fille.

Ce petit vaudeville est spirituel, amusant et parfaitement bien joué par M[mes] Désirée et Geoffroy.

DIORAMA.

LE DÉLUGE.

Voilà une ville imposante, voilà des rues, des tours, des monuments d'une architecture vraiment biblique, c'est bien là la grandeur simple et austère qui convient aux patriarches. Ne vous semble-t-il pas voir, drapées dans leurs longues robes de lin, de jeunes vierges à l'œil noir et pensif glisser le long de ces murs de granit? N'est-il pas vrai que sur ces larges remparts, au coin de ces carrefours silencieux, votre œil cherche involontairement quelque vieillard à la barbe blanche, à l'œil inspiré, au geste grave et prophétique? Cette ville, c'est la ville d'Hénoc; là, à droite cette gigantesque spirale dont les débris étonnent l'imagination, c'est la tour de Babel, et là bas, là bas, c'est la campagne, c'est la nature luxuriante de force et de jeunesse.

Cette ville granitique, ces belles montagnes bleuâtres, ce lointain immense où l'œil se perd, ces nuages si vaporeux, ce ciel à la fois si transparent et si pur, ce ciel dont vous ne voyez que la surface et dont vous devinez l'incommensurable profondeur, tout cela est traité avec une supériorité de talent qui a valu à M. Bouton les plus vifs applaudissements. Peut-être eussions-nous désiré un peu plus de pêle-mêle et de grandiose dans une ville ante-diluvienne, mais vu le peu de renseignements qui nous sont parvenus sur les constructions de cette époque, chacun a le droit de l'entendre à sa façon.

Mais le jour s'assombrit, les nuages s'amoncèlent à l'horizon et voilà qu'au sein des ténèbres circule une lueur sinistre. Peu à peu la lueur s'agrandit; c'est le soleil qui, la face noyée dans des torrents d'eau, se lève morne et blafard comme un spectre voilé d'un suaire sanglant.

Les écluses du ciel sont lâchées; retiré sur les lieux qui dominent la ville, le peuple regarde l'eau s'engouffrer dans les rues, tournoyer sur les places publiques et envahir cette vaste plaine tout à l'heure si splendide et si calme. Pauvre ville d'Hénoc, que sont devenus tes tours et tes remparts? A mesure qu'il monte dans les airs, le soleil jette de toutes parts ses reflets sanglants, il étincelle ça et là sur l'immense nappe d'eau qui couvre la campagne, il empourpre les nuages, incendie l'horizon, jaillit sur les anfractuosités des montagnes et glisse sa lumière capricieuse dans les recoins les plus obscurs, dans les profondeurs les plus lointaines. C'est là quelque chose de terrible et de magnifique, c'est alors que l'illusion est portée au plus haut point; non ce n'est pas là un morceau de toile, c'est une ville entière, c'est une campagne sans bornes, c'est l'eau qui inonde le sol, c'est la lumière, la lumière réelle qui court et ruisselle sur tout cela.

Les ténèbres s'épaississent de plus en plus; puis, à travers un jour nébuleux, vous distinguez vaguement, au lieu de la terre avec ses mille accidents, une table rase qui se déroule à l'infini. Où est la terre? où sont ses villes populeuses, ses palais somptueux, ses temples magnifiques? Rien, plus rien que de l'eau! de l'eau partout! Ces cités puissantes, ces guerriers intrépides, ces vierges si belles et si pures, ces enfants aux yeux bleus, vous les cherchez en vain, tout a disparu; hommes et ruines, confondus à l'heure qu'il est dans un effroyable pêle-mêle, tout gît sous cette masse sombre et agitée, à demi enfoui dans la vase.

Enfin Jéhova s'apaise : le soleil brille, l'arc-en-ciel resplendit dans les cieux, Noé et sa famille apparaissent au sommet d'une montagne et nous revoyons la terre, mais une terre humide, désolée, des herbes couchées, un sol limoneux, une terre où vous craindriez de poser le pied. Il y a dans ce dernier tableau une grandeur de composition et une vérité de couleur qui ont soulevé encore une fois d'unanimes applaudissements.

Somme toute, M. Bouton, dans les quatre aspects qu'il a traités, est constamment resté à la hauteur de son sujet, et quand ce sujet est *le déluge*, c'est là le plus bel éloge qu'on puisse faire de son talent.

C[t] GUEROULT.

THÉATRE DU LUXEMBOURG.

Ce théâtre n'a donné dans le mois qui vient de s'écouler qu'un seul grand ouvrage; mais le succès du *Diable à Paris* a été tel qu'il a dû se dispenser de donner jusqu'à ce jour les pièces qu'il a montées et qu'il tient en réserve. *Guillaume Colmann ou les deux Guides*, drame, et *le Marché aux Servantes*, vaudeville à spectacle dans lequel l'administration doit déployer, dit-on, un grand luxe de costumes, sont de ce nombre. *Emma, ou un Serment de Jeune Fille*, et les reprises de *Changement d'Habits*, d'*Une Fortune* et de *Mon Cousin Jacques* ont fructueusement varié le répertoire. C.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIX.

IMPRIMERIE DE BENARD ET COMP., PASSAGE DU CAIRE, 2.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

LE COUP DE RASOIR.

§ Ier. MIONNÉE.

Cavaillon est une jolie petite ville qui s'élève sur les bords de la Durance, à quelques lieues d'Avignon. En 1800, elle camptait parmi ses habitants de la *porta di la Resse* (porte de la Scie), c'est-à-dire dans le plus pauvre de ses quartiers, un jeune forgeron, d'une physionomie douce, timide et même un peu gauche. Joselon Andiol, par sa maladresse à manier le marteau et à manœuvrer la lime, servait de but aux facéties de ses camarades, et subissait de la meilleure grâce du monde leurs brutaux quolibets, pourvu toutéfois qu'ils ne touchessant pas au seul côté sensible de sa susceptibilité. Les tours les plus grossiers n'amenaient que le sourire sur ses lèvres, et il écoutait, durant toute une journée, sans perdre patience, les éternelles railleries de ces hommes Mais s'ils venaient à parler du soin qu'il prenait de se faire raser chaque jour, alors on le voyait successivement pâlir et rougir. Une fois même il sortit de ses habitudes pacifiques et riposta par un coup de poing qui abattit rudement un des moqueurs.

Chaque jour, en effet, à midi, quand l'heure du dîner suspendait le travail, Andiol, au lieu d'aller s'asseoir à table chez la vieille tante qu'il nourrissait de son travail et qui lui servait de mère, se rendait d'abord au *plan de l'Eygré*, chez maître Chastellier, perruquier coiffeur, *Au goût du Jour*, comme disait la vieille enseigne ornée de trois palettes classiques. Prendre à la lettre le texte de cette enseigne, eût été commettre une grave méprise. Maître Chastellier exerçait, je l'avoue, la profession de barbier et de perruquier ; mais il nourrissait une profonde haine contre les innovations des modes nouvelles. Le *goût du jour* le jetait dans une exaspération véritable. Une chevelure sans poudre lui paraissait une monstruosité ; pour tout l'or du monde il n'eût point voulu descendre à la profanation d'abattre une queue et de commettre une titus. Maître Chastellier coiffait, vous le comprenez, toutes les têtes poudrées de la ville; accommodait les perruques de la bourgeoisie restées fidèles aux saines idées, et rasait les mentons aristocratiques. Il faisait donc maigre accueil à la face noire de fumée et incrustée de limaille de fer qui venait, chaque jour, régulièrement, s'asseoir au milieu de la boutique et allonger le col au-dessus de la palette de faïence à fleurs rouges dans laquelle le barbier faisait mousser son savon. Andiol, cependant, s'évertuait de son mieux à complaire au vieillard. Sans tenir compte du dîner qui l'attendait, il écoutait patiemment les bavardages du digne frater, les provoquait même par ses questions, et prolongeait visiblement la séance le plus longtemps qu'il le pouvait. Il finit même par laisser pousser en queue ses cheveux, et il s'avisa une fois de permettre à Chastellier de les graisser de pommade et de les blanchir d'un œil de poudre. Un éclat de rire l'empêcha pour toujours de donner, une seconde fois, pareille preuve de condescendance pour les idées de maître Chastellier

Hélas ! il faut bien en faire l'aveu, cet éclat de rire était sorti des lèvres de Mionnée Chastellier. Oui, c'était la propre fille de l'artiste qui avait cruellement raillé en face la victime complaisante des idées de son père.

Mionnée était la plus jolie et la plus coquette des jeunes filles de Cavaillon. Idolâtrée de Chastellier resté veuf depuis dix-sept ans, il fallait la voir étaler, fière et pimpante, son petit minois agaçant et brun, dans le comptoir paternel. Sans sortir de la modestie que lui imposait sa condition, Mionnée savait donner à sa toilette une élégance, un goût et une recherche qui lui valaient les regards de tous les passants jeunes ou vieux, et leur faisait dire : « La charmante fille ! » Ses yeux, en apparence occupés par un travail de couture, ne perdaient point un de ces regards, elle les recueillait avec satisfaction et s'assurait fréquemment, dans un miroir placé en face d'elle, combien ceux qui lui accordaient tant d'attention faisaient preuve de goût et de justice.

Ce qu'on vient de dire donne suffisamment à comprendre, nous le pensons, que Mionnée entrait pour beaucoup dans le choix qu'Andiol avait fait de maître Chastellier, comme barbier, et pouvait expliquer l'assiduité avec laquelle il venait soumettre, chaque jour, son menton au rasoir du vieux praticien. Cependant, la jeune fille seule avait pénétré le secret du forgeron. Ses camarades et Chastellier lui même n'en soupçonnaient rien, tant Joselon multipliait les précautions et savait s'entourer du mystère. Il ne parlait pas de son amour à celle qu'il chérissait éperduement, car, je vous l'ai dit, seul soutien d'une tante, il ne pouvait penser à se marier. A peine le salaire de son travail lui donnait-il les moyens d'entourer la vieille femme des soins que réclamaient son grand âge et son état valétudinaire.

Une fois, Andiol laissa passer deux jours sans paraître à la boutique de maître Chastellier. Quand il y revint, Mionnée lut, à la fois, dans ses traits de la tristesse et de l'espoir. Elle ne se trompait point ; la tante du forgeron était morte. Andiol était devenu libre de se marier; et, malgré lui, cette pensée brillait dans ses yeux, à travers son chagrin, comme un rayon de soleil à travers un nuage d'avril. Il soupira en saluant la jeune fille ; il prolongea sa conversation avec le barbier. et parla longuement, mais non sans essuyer plus d'une larme, de la perte cruelle qu'il venait de faire; il s'étendit, en outre, sur l'isolement dans lequel il allait vivre désormais.

— Il me faudrait trouver une bonne femme, ajouta-t-il, par un effort désespéré, et dont l'émotion faillit presque le faire évanouir... Hélas ! un petit ricanement de Mionnée répondit à ces paroles significatives, et un second ricanement servit d'écho au premier. C'était le garçon coiffeur de maître Chastellier, Jean Véran, qui correspondait ainsi avec la pensée de la jeune fille, et qui se chargea, en outre, de la traduire à haute voix :

— Une femme, pour un forgeron toujours noir de fumée, cela n'est pas facile à trouver ; n'est-ce pas, mademoiselle Mionnée ? demanda-t-il en souriant avec dédain. Elle ne répondit que par un mouvement de tête affirmatif.

Joselon Andiol sortit de la boutique du barbier, dans un trouble extrême, le cœur douloureusement serré. Pour la première fois de sa vie, il entra dans un cabaret et y but plus de vin qu'il n'en eût fallu en toute autre circonstance pour noyer sa raison. Il eut beau faire, sa raison et ses chagrins lui restèrent. Le soir, il sortit du cabaret, pâle, malade, sans avoir pu oublier une seule minute les deux ricanements de la boutique du barbier, les paroles du garçon et le hochement de tête de Mionnée. Andiol avait fait connaissance avec la plus cruelle des douleurs, avec la jalousie

Il retourna à la forge ; chacun put y remarquer sa distraction et sa tristesse. Il ne frappait le fer que mollement ; deux ou trois fois il faillit blesser, faute de présence d'esprit, quelqu'un de ses camarades. A la fin il jeta loin de lui le marteau, déclara à son maître qu'il ne reviendrait plus, et ajouta qu'il était résolu à prendre un autre métier, attendu que celui de forgeron ne saurait jamais lui réussir.

Le lendemain, Joselon Andiol se présenta chez maître Chastellier. Après s'être fait raser, comme d'habitude, il demanda au vieillard si l'état de barbier était difficile à apprendre et à quelles conditions il admettrait un apprenti à ses leçons.

— C'est un élève que vous voulez dire, jeune homme? interrompit maître Chastellier. Pour me charger d'enseigner ma profession à quelqu'un, il faudrait que je fusse sûr des dispositions et du zèle du néophyte.

— Et si c'était de moi qu'il s'agît? hasarda timidement Andiol, en jetant un regard à Mionnée, qu'il vit rougir et s'émouvoir à une pareille preuve d'amour.

— Vous renonceriez à un état dont vous avez terminé l'apprentissage et dans lequel vous pouvez gagner honorablement votre vie? C'est un acte de folie insigne, objecta Chastellier. Certes, la noble profession de barbier est bien faite pour exciter l'ambition d'un jeune homme; mais comment voulez-vous que ces gros doigts calleux, habitués à lever le marteau et à frapper sur l'enclume, puissent jamais parvenir à manier délicatement le rasoir, à lisser des cheveux et à secouer avec légèreté une houppe? En disant cela, il prenait les mains noueuses de Joselon et les élevait e l'air avec mépris.

— N'importe, essayez, maître Chastellier, vous serez content de moi, insista Andiol, les yeux attachés sur Mionnée, qui tenait les siens baissés, mais dont le corsage trahissait une profonde émotion

— Vouloir blanchir un noir est folie, répliqua doctement le barbier. Allez battre votre fer, mon garçon, et ne me fatiguez pas plus longtemps de vos sornettes. Voici une pratique qui m'arrive.

Andiol soupira, salua Mionnée, et six mois se passèrent sans que personne, dans Cavaillon, pût savoir ce qu'était devenu le jeune forgeron.

Ce temps écoulé, un jour que maître Chastellier travaillait activement dans sa boutique à confectionner une perruque destinée au personnage le plus important de la ville, il se trouva si mal secondé par son garçon Jean Véran, qu'il le traita rudement en paroles. Celui-ci riposta insolemment; une querelle s'engagea, et Chastellier exaspéré enjoignit à Jean de sortir sur-le-champ de sa boutique : — Dieu me préserve d'y rester un moment de plus, s'écria celui-ci. Je pars; mais vous regretterez amèrement, père Chastellier, votre injustice et vos insultes ! vous entendrez bientôt parler de moi. Demain, j'ouvrirai une boutique en face de la vôtre. La jeunesse est une rude concurrence pour la vieillesse !..

— Va-t-en au diable ! je me moque de toi et de tes menaces, répliqua le perruquier, qui allait et venait avec agitation dans sa boutique, tandis que Mionnée faisait d'inutiles efforts pour retenir ses larmes.

— Vous n'avez plus de garçon : voici un nouvel élève pour le remplacer, dit quelqu'un qui entra hardiment tout-à-coup. Chastellier leva la tête et reconnut Joselon Andiol.

— Vos plaisanteries ne viennent pas à propos ; je ne me sens pas en humeur de rire. Allez battre votre fer et passez votre chemin.

— Je ne plaisante point, répliqua le forgeron, qui s'assit devant une tête à perruque, et se mit à tisser des cheveux avec l'adresse et le savoir-faire de l'artiste coiffeur le plus consommé.

— Très bien ! très bien ! je t'admets dans ma boutique, dit Chastellier en frappant sur l'épaule du jeune homme, tandis que ce dernier tâchait de voir dans les yeux de Mionnée s'il n'y lirait point également un peu de satisfaction... Mionnée regardait dans la rue Jean Véran qui s'éloignait, sans même adresser un geste d'adieu à la fille de son vieux maître. Andiol, qui était arrivé si joyeux et si confiant, tomba dans une morne tristesse et tressaillit comme s'il se fût éveillé en sursaut quand maître Chastellier lui adressa de nouveau la parole.

— Et comment se fait-il que tu sois devenu en si peu de temps un habile garçon perruquier ?

— J'ai beaucoup travaillé ; je suis allé à Avignon : un célèbre coiffeur m'a donné des leçons que je lui ai payées de toutes les économies qui me restaient. En travaillant nuit et jour, je suis parvenu à réussir un peu. Je désirais si vivement quitter pour toujours ce vilain état de forgeron !

— Pourquoi donc l'avais-tu pris en aversion ? on y gagne beaucoup.

— Parce qu'il déplaisait à quelqu'un, maître Chastellier.

Maître Chastellier regarda Joselon Andiol et se prit à sourire avec finesse. Puis, tapan de nouveau sur l'épaule de son garçon :

—Je te comprends, Jaselon, dit-il. Travaille, montre-toi digne de mes leçons et de mon affection ; peut-être obtiendras-tu la récompense de tes efforts et de ta persévérance.

Si Mionnée eût fait le moindre geste d'assentiment à ces paroles, le paradis se fût ouvert pour Andiol ; mais elle ne les entendit même pas, tant le départ de Jean Véran la laissait dans l'abattement et dans la consternation.

En ce moment le fils d'un riche bourgeois de Cavaillon entra dans la boutique du barbier : — Vite, maître Chastellier, dit-il, rasez-moi ; je suis en retard, je n'ai que le temps nécessaire à vous donner. Il s'agit de faire les honneurs de notre ville à une jeune et j lie veuve parisienne qui doit arriver tout à l'heure...

— Et dont votre famille voudrait bien faire votre femme, interrompit le barbier ; on sait ce qu'on sait.

En disant cela d'un air malin, il prit son cuir à repasser et frotta dessus la lame brillante ; puis il savonna le visage de son fashionable client et saisit de nouveau son rasoir pour commencer à enlever la barbe. Par malheur, la colère dans laquelle l'avait jeté Jean Véran et l'émotion dé la scène qui venait de se passer avaient altéré la sûreté habituelle de sa main. Elle tremblait légèrement, et un petit cri du jeune homme, suivi d'une énergique exclamation de colère, apprit au barbier qu'il venait de commettre une coupure. Il regarda d'un air stupéfait la goutelette de sang qui suintait comme un fil rouge de la peau, et jeta loin de lui le rasoir empourpré avec une indignation mêlée de honte.

— Le diable torde le cou à Jean Véran ! dit-il. C'est la première fois de ma vie qu'il m'arrive de couper une pratique ! Venez

ici, Joselon, voici une occasion de faire vos preuves d'adresse; achevez la barbe que je viens de commencer. A cet ordre, Joselon sentit son cœur battre vivement: mais c'était la pensée d'exercer devant Mionnée la profession qu'il avait embrassée pour elle, et non pas une indigne crainte qui lui causait cette émotion. Néanmoins il prit avec une noble confiance le rasoir que Chastellier lui présentait, jeta un regard à la jeune fille, toujours absorbée dans sa douleur, et se mit à l'œuvre avec une prestesse à laquelle, malgré sa mauvaise humeur, le vieux Chastellier se vit forcé de rendre justice.

Tout allait triomphalement, et il ne restait plus à Joselon qu'à parachever la lèvre supérieure de l'*incroyable*, comme on disait alors. Déjà il tenait le nez de l'amoureux et il appliquait le rasoir sur la peau, quand Mionnée qui, vous le savez, cherchait à réprimer sa douleur, laissa tout à coup échapper un brusque sanglot. A ce bruit inattendu et cruel, Joselon tressaillit, la main lui manqua, et une monstrueuse coupure ensanglanta la lèvre du jeune homme. Il bondit sur sa chaise, s'élança sur le miroir de la boutique et se regarda avec une rage et un désespoir impossibles à exprimer. Une large balafre s'étendait d'une extrémité à l'autre de la lèvre; il était défiguré pour huit jours au moins!

Chastellier regardait avec désespoir les témoignages de la maladresse de son garçon et recevait avec une honte muette la colère et les reproches violents du malheureux fiancé, qui allait paraître avec de ridicules moustaches de taffetas d'Angleterre devant la jeune femme à laquelle il voulait plaire. Le vieillard s'humilia devant l'énergie d'une indignation trop juste et ne répliqua pas un mot, quoiqu'il comprît trop bien le coup qu'une pareille maladresse allait porter à sa vieille réputation.

Quand le jeune homme se fut éloigné, la bouche saignante et cachée dans son mouchoir, Chastellier, pâle et crispé par la colère, se jeta sur Joselon anéanti:

— Misérable, tu m'as déshonoré! dit le barbier avec toute la chaleur d'expression d'un méridional. Un jeune bourgeois de la ville ne passera plus désormais devant ma porte sans rire de pitié et sans croire qu'on ne sait même plus faire une barbe dans cette boutique, honorée pendant cinquante ans de la confiance publique. Va-t'en et ne reparais plus à l'avenir devant mes yeux. Dès aujourd'hui je céderai ma boutique, mes palettes et ma clientèle à Jean Véran; Mionnée deviendra sa femme, s'il consent à prendre pour beau-père celui que tu as couvert de honte dans ses derniers jours.

Pour achever cette philippique par une péroraison digne de l'exorde, il prit Joselon par les épaules et le jeta hors de la boutique. Joselon s'éloigna la mort dans le cœur. Il avait vu Mionnée, au nom de Jean Véran, relever la tête, essuyer ses larmes et témoigner la joie la plus vive; que pouvait désormais lui importer la vie?

Sans trop savoir ce qu'il faisait, il marcha longtemps devant lui, à l'aventure. Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre lui paraissait un rêve malfaisant. Une main de fer semblait serrer son front; sa poitrine suffoquée respirait avec peine. Il traversa de la sorte les *Bosquets* et ne s'arrêta que sur les bords du *Calavon.* Alors l'engourdissement qui le stupéfiait se dissipa, et il ne comprit que trop bien la réalité de son malheur!

Le Calavon est un torrent profond, dangereux et qui jouit, dans la contrée, d'une réputation pire encore que le renom qu'il mérite véritablement. Les habitants de Cavaillon en ont fait une sorte de goupe près duquel Scylla ne serait qu'un très médiocre abîme. Joselon regarda longtemps, d'une façon sinistre, les rives déchiquetées du Calavon avec leurs flots jaunes, troubles, rapides et heurtés. Tout-à-coup il joignit les mains, les éleva au-dessus de sa tête, comme pour implorer la miséricorde du ciel, et se précipita dans les eaux du torrent.

Une demi-heure après, une charrette entrait dans la ville de Cavaillon et la traversait d'un bout à l'autre, pour arriver à la *porta di la Resse.* Une foule immense entourait cette charrette, et répétait avec enthousiasme le nom de Jean Véran. Jean Véran, en effet, remplissait sur la charrette le personnage du triomphateur. Il tenait sur ses genoux Joselon, enveloppé de plusieurs couvertures de laine, et qu'un médecin s'efforçait de rappeler à la vie. Quand le cortége passa devant la boutique du barbier, Mionnée et Chastellier accoururent sur le seuil pour voir ce qui produisait une si vive sensation dans la rue. Ils reconnurent, à leur grande surprise, les deux garçons barbiers. En ce moment, grâce aux sels que lui faisait respirer le médecin, Joselon, sorti de son évanouissement, porta des regards languissants autour de lui, se trouva dans les bras de son rival, qu'il repoussa avec vivacité, et il aperçut en même temps Mionnée qui disait de sa voix émue par l'admiration et le bonheur: — Vous avez un bon et noble cœur, Jean Véran, je me sens heureuse et fière de vous aimer

— Si vous saviez avec quel courage il s'est jeté dans le Calavon pour sauver Joselon, ajouta le médecin. Trois fois le corps de celui qu'il voulait arracher à la mort lui échappa des mains, et trois fois, sans tenir compte des périls que sa fatigue rendait de plus en plus redoutables, il poursuivit son œuvre intrépide. Les mains déchirées par les rochers cachés sous le torrent, empêché par ses vêtements, qu'alourdissait l'eau, on lui criait de regagner le bord... Il n'en fit rien. Au contraire, il plongea à plusieurs reprises. Une fois il demeura près de deux minutes sous l'eau. A la fin il reparut. Il tenait Joselon dans ses bras, et ne reprit haleine qu'après avoir déposé sur le gazon celui qu'il avait si bravement disputé aux flots. Ce n'est pas tout, vous croyez qu'il a pris ensuite du repos; loin de là, il s'est mis avec l'habileté d'un homme de l'art à prodiguer des soins au noyé; il l'avait déjà rappelé à la vie, lorsque je suis arrivé. Du reste il ne faut pas s'inquiéter des évanouissements dans lesquels retombe sans cesse le malade; ils sont les conséquences naturelles de sa tentative de suicide. Dans quelques jours il n'y paraîtra plus. En disant cela, le médecin fit signe à la voiture de continuer sa route. Elle ne tarda point à arriver devant le logement de Joselon. Là, trois ou quatre commères s'emparèrent de lui, le placèrent dans son lit chaudement bassiné, et s'établirent ses garde-malades. Pendant ce temps-là, Jean Véran assis près de Mionnée, recevait, par l'assurance de la tendresse de la jeune fille le plus doux prix de la bonne action qu'il avait faite. Ajoutons pourtant, en historien fidèle, qu'il ne faut pas s'exagérer le mérite de cette action et l'ériger en haut fait. La violence des eaux avait poussé Joselon dans une partie du torrent sans profondeur, et Jean Véran n'avait couru d'autre péril que celui de se mouiller jusqu'à la hauteur de la poitrine; ce qui n'était guère redoutable au mois de juin.

Le lendemain, au point du jour, Joselon, trompant la vigilance de ses garde-malades qui dormaient d'un profond sommeil, se glissa doucement à bas de son lit, prit ses vêtements, rassembla le linge qui lui était nécessaire et chargea sur ses épaules un havresac. Il traversa de la sorte par la ville encore déserte, s'arrêta devant la boutique de Chastellier, essuya une larme et se mit ensuite brusquement à marcher; — Adieu pour toujours à Cavaillon, se dit-il. Jamais elle ne reverra le pauvre Joselon. Et que viendrais-je faire, mon Dieu! dans cette ville où désormais on ne

prononcera plus mon nom qu'en disant : Il a voulu se tuer, et son rival l'a sauvé... Puisque le suicide n'est pas un moyen assuré de s'ôter la vie, l'absence et la douleur mettront, je l'espère, un terme à mes souffrances.

Il sortit par une des brèches faites à la ville durant le siége récent qu'elle avait si courageusement soutenu contre les armées révolutionnaires, et, sans détourner la tête, prit à grands pas le chemin de Paris.

De Cavaillon à Paris, la route n'a guère moins de deux cents lieues. Or, Joselon Andiol, malade, avec fort peu d'argent, et brisé par le chagrin, vous le comprenez sans peine, n'arriva qu'après bien des fatigues et bien des épreuves au but de son voyage. Quelque découragement qu'il eût éprouvé chemin faisant, ce n'était rien en comparaison de ce qu'il ressentit, lorsqu'il se trouva perdu au milieu du mouvement de cette ville inconnue. Il ne lui restait pas un sou ! le peu de linge et de vêtements qu'il avait emportés de Cavaillon, était vendu depuis longtemps. Où trouver d'abord un asile, puis ensuite de l'ouvrage pour vivre ? Naturellement timide, il n'osa se présenter dans un garni qu'après bien des hésitations ; le maître du lieu le regarda des pieds à la tête, et lui enjoignit de payer d'avance le gîte et le pain que demandait le voyageur. Le visage couvert du rouge de la honte, Joselon s'éloigna ou plutôt s'enfuit, comme s'il eût été surpris à commettre une mauvaise action. Il arriva ainsi dans une rue déserte, et s'assit sur le seuil d'une porte fermée. Là, le visage caché dans ses deux mains, il réfléchissait à sa triste position, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit : trois hommes sortirent, et l'un d'eux, qui tenait une lanterne sourde, en éclaira rapidement le visage de Joselon.

— Quand on prend un déguisement, il faut tâcher de ne pas être reconnu, dit un de ces hommes. Et il frappa le pauvre diable d'un grand coup de poignard.

Joselon tomba sur le pavé en poussant un cri de détresse.

§ II. GIAFAR.

Joselon, vous le savez, appelait tout bas la mort, comme le seul terme possible à ses maux. A peine eut-elle commencé à l'exaucer qu'il se rattacha violemment à l'existence. Frappé d'un coup de poignard dans la poitrine, il jeta des cris tellement aigus et désespérés que sa voix arriva jusqu'à des agens de la police qui faisaient une patrouille assez loin de là. Ils accoururent et trouvèrent un homme couvert de sang qui se roulait à terre avec d'effroyables convulsions. Ils le relevèrent, le placèrent sur un brancard improvisé à la hâte et le transportèrent à l'Hôtel-Dieu, où un chirurgien se hâta d'examiner et de sonder la blessure. Joselon sentit bientôt sa terreur l'abandonner et la vie renaître en lui.

Le chirurgien déclara que le coup de poignard, quoique porté avec violence, n'avait fait que glisser horizontalement sous l'épaisseur de la peau en produisant une égratignure sans importance et que huit ou dix jours de soins guériraient complétement. Joselon sentit alors un vif appétit succéder à son abattement mortel. On lui donna à souper, et il ne tarda point à s'endormir profondément dans un bon lit où un somme de douze heures répara les fatigues de sa longue route et les émotions de son aventure. Quand il s'éveilla, il fit gaillardement honneur au nouveau repas qu'on lui servit : il se souvenait à peine de la blessure de la veille ; elle ne lui causait aucune douleur, et la souffrance, le désespoir et le découragement se tenaient déjà loin de lui, tant la réfection de ses forces corporelles avait ramené l'énergie de ses forces morales. Sur ces entrefaites, un magistrat vint s'asseoir près du lit du blessé et lui adressa de nombreuses questions auxquelles Joselon ne put guère répondre. Il ne connaissait ni le nom de la rue, ni le numéro de la maison où on l'avait frappé. Il ignorait également quelles personnes avaient commis sur lui cette tentative d'assassinat ; il ne put rapporter les paroles qu'on lui avait adressées en le poignardant : il se dédommagea en racontant, avec la prolixité d'un homme du midi, son histoire et les mépris de Mionnée, mépris qu'il qualifia assez injustement de trahison.

Le magistrat qui l'écoutait recommença ses questions. Il exhorta Joselon à faire des révélations, et le menaça de la rigueur des lois s'il s'obstinait à vouloir cacher la vérité, — Vous avouez, disait-il, qu'en vous frappant, on s'est écrié : Voilà pour vous apprendre à vous déguiser.. Vous vous cachiez donc sous un déguisement ?... Vous voyez bien que vous vous coupez... Allons, puisque votre ruse est découverte, avouez, franchement ; toute feinte est inutile désormais.

Joselon regarda avec stupéfaction celui qui l'interrogeait. Le magistrat insista, et le pauvre enfant de Cavaillon finit par s'embrouiller tellement dans ses réponses qu'il fut, sur l'ordre du juge instructeur, mis en état d'arrestation parce qu'on l'avait assassiné, lui Joselon.

Deux gendarmes le prirent sous les bras et l'emmenèrent à la Conciergerie, où on le mit au secret.

Quand Joselon eut entendu refermer sur lui la porte de la geôle, la tristesse vint de nouveau s'emparer de lui. Il voyait à tort ou à raison, le péril l'entourer de toutes parts ; il eût donné six mois de son existence pour se retrouver à Cavaillon, même en face des rigueurs de Mionnée, du triomphe de son rival Jean Véran et des railleries de toute sa ville sur son suicide avorté. A six heures du soir (on était alors au mois de novembre), les gendarmes vinrent le prendre et le firent monter dans une voiture et le conduisirent au milieu de l'obscurité dans une salle où se trouvait un personnage inconnu et dont tous ceux qui étaient présens ne s'approchaient qu'avec les plus grands témoignages de respect. Il jeta sur le prisonnier un coup d'œil rapide, regarda ses propres traits dans une glace placée au-dessus de la cheminée, sourit et dit, en se tournant vers deux personnes assises près de lui ; — Je viens de découvrir, messieurs, une conspiration. Les gendarmes se rapprochèrent de Joselon par un mouvement brusque qui fit tressaillir terriblement leur prisonnier. — L'aventure de cet homme, continua l'inconnu, m'explique des documens qui me sont parvenus tout-à-l'heure, et qui restaient une énigme pour moi. Voyons, il est bientôt sept heures, nous n'avons pas de temps à perdre. Hâtons-nous donc.

Il prit le dossier de Joselon Andiol, le feuilleta et en parcourut des yeux quelques pages, après quoi il ajouta : — Joselon, vous allez obéir aveuglément aux ordres que je vais vous donner. Je vous défends de prononcer un seul mot jusqu'à ce que je vous aie autorisé à rompre le silence. Prières, menaces, dangers, rien ne doit vous faire ouvrir la bouche. Je veille sur vous ; il ne saurait vous arriver rien de facheux ; tandis que la moindre infraction à mes volontés vous mènerait tout droit à la mort.

En disant cela, il quitta son habit, et le fit essayer à Joselon ; ce vêtement lui allait à merveille et semblait avoir été taillé pour lui. L'inconnu se félicita beaucoup et gravement de cet heureux hasard, puis il sonna son valet de chambre et donna quelques ordres à voix basse. Le valet de chambre fit signe à Joselon de le suivre, et le mena dans une magnifique chambre à coucher ; là, il le dé-

pouilla des pieds à la tête, le chaussa de bas en soie et de souliers à boucles d'or, et lui donna du linge d'une finesse extrême. Après quoi il prit un plat à barbe, y délaya du savon, et se mit en mesure de raser le garçon barbier ; celui-ci ferma les yeux et se laissa faire sans résistance et sans prononcer une parole comme il en avait reçu l'ordre.

Après avoir terminé son œuvre avec une adresse et une légèreté de main à laquelle, malgré le trouble et la confusion de ses idées, Joselon, en sa qualité d'artiste et d'expert, ne put s'empêcher de rendre hommage, le valet de chambre se mit à tailler les cheveux du prisonnier et à le poudrer d'une certaine façon. Ensuite il lui dessina plus énergiquement les sourcils avec un cosmétique, lui vieillit le visage au moyen de rides factices habillement dessinées, et parut satisfait de son œuvre, car il laissa échapper de ses lèvres un sourire plein de contentement. Ces apprêts mystérieux enfin terminés, il prit deux flambeaux et fit signe à Joselon de le suivre. Ils arrivèrent sur un perron devant lequel attendait un carosse, un laquais s'empressa d'abattre le marche-pied, et le valet de chambre en feignant de soutenir Joselon, le conduisit jusqu'à la voiture. Là, il le poussa sur la banquette, ferma la portière et dit au cocher d'une voix retentissante : — à l'Opéra.

Joselon sentait sa raison l'abandonner... Et pourtant ce n'était point un rêve qu'il faisait. Voilà bien Paris qu'il entrevoit à travers la portière, la Seine qui coule paisible entre ses quais resplendissans de lumières, et les rues et les passants. Il va tout à l'heure assister à ce magnifique spectacle dont il a entendu parler tant de fois avec admiration, et dont les merveilles lui sont encore inconnues. On le mène à l'Opéra !... Mais pourquoi tous ces mystères ? pourquoi ces ordres de garder sous peine de mort, le silence ? Voici le carosse qui s'engage dans une rue obscure et solitaire... On arrête le cocher... On le précipite de son siége... On se saisit des laquais placés derrière la voiture... On les baillonne, et deux hommes s'élancent près de Joselon. Tous les deux lui placent leurs poignards sur la poitrine et répètent l'ordre qu'il a reçu tout à l'heure de l'inconnu ;—Silence, ou vous êtes mort!...

Joselon, épouvanté, se garda bien de desserrer les dents ; il se laissa emmener sans résistance, ahuri, abasourdi, et ne cherchant même plus à rien comprendre aux aventures burlesques et invraisemblables dont il se trouvait le jouet depuis quarante-huit heures qu'il était arrivé à Paris.

Cependant, la voiture traversait au galop les rues les plus désertes de la ville. Après un quart d'heure de cette marche rapide, elle s'arrêta devant une maison dont la porte s'ouvrit comme par enchantement, et entra dans une cour où se tenaient assemblées sept ou huit personnes. Alors on ouvrit la portière et des hommes vêtus d'une livrée semblable à celle que portait le valet de chambre du ministre de la police et le cocher vinrent recevoir Joselon. Cependant il reconnut facilement que ce n'étaient pas les mêmes visages, mais bien des personnes déguisées.

— Victoire ! dit l'un d'eux, nous le tenons ; voici notre premier ôtage. Non seulement il est dans l'impossibilité de s'opposer en rien à nos projets, mais encore il va les servir.

En même temps ils entraînèrent le prisonnier dans une salle voisine. Là, ils lui présentèrent divers papiers à signer. — Si vous hésitez, nous saurions vous y obliger, dit celui qui paraissait être le chef de la bande, en brandissant son poignard. Mais, ajouta-t-il d'un ton railleur, votre docilité durant la route nous garantit votre obéissance en ce moment. Hâtez-vous ! Il n'est pas besoin que vous preniez connaissance de ces papiers ! nous vous le défendons même ; apposez-y seulement votre nom.

Joselon lut à la dérobée ces mots imprimés en tête des papiers : *Ministère de la police : Nous ministre, mandons et ordonnons...* Mais peu lui importait. Il s'assit et signa gravement de sa plus belle écriture toutes les pièces qu'on lui présenta successivement, et au bas desquelles il apposa le nom de Joselon Andiol.

A la vue de cette signature, la colère de ceux qui l'entouraient éclata en menaces terribles.

— Qu'avez-vous fait ? s'écria leur chef. Vous êtes en notre pouvoir, et vous nous bravez en écrivant un nom qui n'est pas le vôtre sur ces papiers ! Vous avez cru, par cette fourberie, nous mettre dans l'impossibilité d'exécuter aujourd'hui nos projets. détrompez-vous ; voici d'autres pièces qui remplaceront celles que vous avez signées d'un nom étrange. Allons, ne renouvelez pas votre statagème, ou je vous brûle la cervelle. En effet, il arma un pistolet et le plaça contre l'oreille d'Andiol. Celui-ci recommanda son ame à Dieu, et ne savait que faire. Sa mère tremblait, un nuage couvrait ses yeux, et il se sentait près de défaillir... Quel nom mettre, puisque le sien avait si vivement excité la colère de l'inconnu ?... Tout à coup on entendit du bruit dans la rue, et quelqu'un s'élança dans l'appartement en s'écriant :

— Nous sommes trahis ! des soldats cernent de toutes parts la maison. Tenter la résistance ou la fuite est impossible.

— Monsieur ! dit celui qui tenait encore à la main le pistolet dont la vue causait à Joselon une si vive frayeur ; monsieur, puisque nous avons épargné votre vie, vous sauverez celle de mes amis. Jurez-le moi, ou je vous tue... Ce n'est point pour moi que je demande grâce, mais pour ces infortunés que j'ai entraînés dans une entreprise désespérée.

— Personne ne mourra ? dit une voix douce et mielleuse qui domina cependant tout le tumulte. Personne, pas même vous, monsieur Chevalier. Quand on croit faire prisonnier un ministre de la police et qu'on ne s'empare que d'un pauvre barbier de village, on ne mérite pas d'être pris au sérieux. Quelques mois à Vincennes achèveront votre guérison. Vous vouliez que je vous servisse d'ôtage ; vous deviendrez le mien, voilà tout. La pièce conçue sera jouée d'après votre plan ; seulement les rôles se trouveront intervertis. Quant à ces messieurs, ils peuvent s'en retourner paisiblement à leur logis. Je connais chacun d'eux, et ils s'exposeraient à de graves dangers s'ils renouvelaient la plaisanterie d'aujourd'hui. Vous le voyez, il n'est pas aussi facile que vous le pensez de faire prisonnier un ministre de la police, de le tenir en ôtage et de lui faire signer des ordres qui favorisent des projets coupables contre le premier consul. Adieu, messieurs, pour terminer dignement mon personnage des *Mille et une Nuits*, je vais faire part de tout ceci à notre Araoun-al-Raschid.

— Monsieur le ministre, dit Chevalier, je suis prêt à vous suivre sans résistance. Je vous demande seulement la faveur d'embrasser mes amis.

— Je suis loin de m'y opposee, répondit Fouché, car c'était lui, recommandez-leur en outre de rester tranquilles et de ne plus se mêler de conspiration. Votre liberté dépend de leur conduite, dont rien, du reste, n'échappera à ma surveillance.

— Il n'y a point de complot entre eux et moi, reprit Chevalier ; mais s'il y en avait, je leur dirais, ajouta-t-il en adressant un regard énergique à ses amis, oui, je leur dirais : — Ne tenez compte ni de ma liberté ni de ma vie ; allez droit à votre but... Mais, je vous le répète, rien de semblable n'est à craindre. Il embrassa ses amis et suivit les gendarmes.

Personne, durant cette scène, ne prenait garde à Joselon Andiol. Quant à lui, ses idées devenaient de plus en plus confuses,

car non seulement celui à qui l'on donnait le titre de ministre de la police portait exactement les mêmes vêtements que lui, mais encore il lui ressemblait trait pour trait, quoique plus âgé de quelques années.

Fouché, qui avait suivi du regard Chevalier et les conjurés, se disposait à se retirer, lorsqu'il aperçut Joselon *ébahi et perplex*, comme Gargantua après la mort de sa femme Caudebec, et ne sachant s'il devait rire ou pleurer de cet événement. — J'allais oublier mon Sosie, dit-il. Présente-toi demain matin dans mes bureaux : tu as été obéissant et fidèle, je te donnerai une lettre de recommandation pour un de mes amis, directeur de hauts-fourneaux dans les départements du Midi ; sur ma prière, il t'accordera protection et veillera à ton avenir, si tu te montres digne de son aide. En attendant, voici ma bourse ; va reprendre ton visage et rends-moi le mien.

Ce dénouement fut du goût de Joselon, qu'un agent de police conduisit à un hôtel garni du voisinage. Là, il put enfin se reposer de ses agitations de la journée et dormir profondément, ce que depuis longtemps il n'avait point fait.

Fouché, en cette circonstance, avait agi suivant la douceur habituelle de son caractère et surtout d'après ce principe émis souvent par lui : « Que l'existence d'un gouvernement nouveau date toujours, dans l'opinion, de la dernière conspiration découverte ; parce qu'une découverte de ce genre remet nécessairement en problème ce que l'on croyait déjà affermi. »

Du reste, sa clémence dans cette occasion faillit devenir fatale ; car les complices de Chevalier, fidèles aux derniers ordres que leur avait transmis indirectement leur chef dans ses adieux, organisèrent, d'après les plans qu'il leur avait laissés, la machine infernale du 3 nivose an IX.

Chevalier fut condamné à mort et exécuté le 24 décembre 1800.

Maintenant nous laisserons écouler vingt-cinq années, s'il vous plaît, et nous reviendrons, non pas à Cavaillon, mais dans la ville d'Avignon, sa voisine, au moment où un riche voyageur, arrivé de la veille en poste avec sa femme et ses deux enfants, fait appeler un barbier, le valet de chambre chargé ordinairement du soin de raser ce voyageur ayant fait une chute la veille et ne pouvant s'acquitter de son office. Un jeune frater mandé à la hâte arriva, et la vue du puissant personnage auquel il avait affaire l'intimida et le troubla dès l'abord ; car, il le savait, son client était à la fois un maître de forges dont on cite partout l'opulence, un membre du conseil-général, un député, un officier de la Légion-d'Honneur. Un magnifique semainier était déployé sous les yeux du pauvre garçon ; une savonnette telle qu'il n'en avait jamais vu s'étalait dans un riche nécessaire d'or... A la vue des nombreux rasoirs et de ces riches ustensiles, il s'embrouilla et perdit la tête. A peine eut-il, d'une main tremblante, posé la lame sur la joue du voyageur, qu'il y fit une large taillade. Il jeta le rasoir et se sauva. Le premier mouvement du maître de forges fut de se lever en colère ; mais bientôt il sourit et ordonna qu'on courût à la poursuite du barbier maladroit et qu'on le lui ramenât. Celui-ci revint entre deux domestiques de l'auberge qui le tenaient au collet. Il pleurait et s'attendait à d'amers reproches. Au lieu de cela, il trouva le blessé calme, et qui lui dit avec un accueil plein de bonté : — Rassure-toi, mon ami, le plus adroit barbier peut commettre une maladresse. Voyons, te sens-tu assez remis de ton émotion pour me raser sans t'exposer et surtout sans m'exposer à de nouveaux accidents ?

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme encouragé par tant d'indulgence... En effet, le cœur maintenant rassuré, il fit mousser le savon avec prestesse, saisit le rasoir d'une main ferme et acheva son œuvre, sans entamer cette fois le moins du monde la peau de son client. Quand il eut terminé, le voyageur lui donna une pièce d'or ; une joie indicible resplendit sur le visage du barbier et une larme brilla dans ses yeux.

— Tu aimes donc bien l'argent ? demanda le voyageur surpris de tant d'émotion.

— Ce n'est pas pour moi que je me réjouis de votre générosité, répondit le frater, mais pour ma mère, pauvre veuve chargée de trois enfants, et dont je suis le seul soutien.

— Comment te nommes-tu ? — Jean Véran, comme mon père, mon bon monsieur. — Et ta mère est Mionnée Chastellier, n'est-ce pas ?

Le jeune homme resta surpris de ce que l'étranger sût ainsi le nom de sa mère, d'autant plus qu'il paraissait à son tour fort ému et qu'une larme brillait sous ses paupières, comme tout à l'heure il en était venu une dans les yeux du barbier.

— Ta mère habite-t-elle Avignon ?

— Non, monsieur, elle demeure à Cavaillon ; Avignon serait un séjour trop coûteux pour elle.

— Je vais partir à l'instant pour Cavaillon, telle fut d'abord la première pensée du voyageur. Mais il sourit bientôt tristement et se dit qu'il ne fallait pas revoir, après vingt-cinq années d'absence, l'objet d'un premier amour ; ce serait effacer par une désolante réalité la fraîcheur et les parfums ineffables d'un souvenir tendre et délicieux.

— Jean Véran, dit-il, non sans avoir laissé échapper un soupir, tu vas te rendre à l'instant à Cavaillon ; tu annonceras à ta mère que désormais elle possède une rente de douze cents livres. Je me charge en outre d'établir honorablement ses filles ; elle peut leur chercher des maris, car elles auront des dots. Quant à toi, si tu as de l'intelligence et du cœur, je me charge de ta fortune. Un coup de rasoir maladroit a changé ma destinée ; un pareil coup de rasoir peut changer également la tienne.

— Me voici jouant à mon tour le rôle de Giafar et d'Araoun-al-Raschid ; j'opère des miracles à coups de baguette, comme jadis mon bienfaiteur Fouché l'a fait pour moi, pensa-t-il. Qu'il y a loin du départ du pauvre barbier au retour du député dans son pays natal !

Il tomba peu à peu dans une profonde rêverie, dont il sortit en tressaillant, lorsque son protégé se hasarda, d'une voix timide, à demander :

— Je voudrais bien pouvoir apprendre à ma mère le nom de son bienfaiteur.

— Dis-lui, répondit en souriant celui à qui cette question s'adressait, dis-lui que c'est Joselon, Joselon qui s'est jeté autrefois dans le Calavon.

S. Henry BERTHOUD.

(Presse.)

HISTOIRE D'UN ROI.

Je fis, il y a quelques années, un voyage en Belgique pouvoir dire à mon retour que j'avais passé la fontière, comme tout le monde. Ce qui me frappa le plus dans ma tournée *artistique*, ce fut ce babillage perpétuel des horloges des hôtels-de-ville flamands dont le carillon chante à toutes les demi--heures un air d'opéra-comique. Depuis Cambrai jusqu'à Bruxelles, j'ai eu

tendu toute la partition de la *Dame blanche*, une cavatine à Douai, un morceau d'ensemble à Lille, un allégro à Tournai, un chœur à Anvers; à mon arrivée à Bruxelles, j'aurais pu fredonner d'un bout à l'autre le chef-d'œuvre de Boïeldieu.

J'avais été forcé de m'arrêter à Bruges pendant quelque temps; mon maître d'hôtel, dans la louable intention de charmer mes loisirs, me proposa de me faire présenter au cercle des arts. J'acceptai.

Parmi les habitués du cercle, je remarquai un grand jeune homme blond, exception locale, car depuis la conquête espagnole, la Flandre est brune. Ce jeune homme paraissait assez triste; il représentait à mes yeux le véritable type flamand *pur sang*. Je liai conversation avec lui; il avait un accent gascon très prononcé: il était de Bordeaux. Je le voyais chaque jour; nous fumions assez souvent ensemble. Un soir, il m'apprit, dans un moment de confiance expansive, qu'il avait dix mille livres de rentes, et qu'il s'appelait Coquatrix.

Je trouvai extraordinaire qu'un garçon assez bien tourné et possesseur de dix mille livres de rentes, passât sa vie au cercle des arts de Bruges, devant une pipe et un cruchon de bière, lorsqu'il ajouta:

— Vous voyez en moi, monsieur, le mortel le plus malheureux....

— Diable! fis-je, paur lui prouver que je prenais la part la plus vive à sa douleur.

— Oui, continua-t-il, je suis retenu à Bruges par un amour fatal.... Connaissez-vous Mlle Denizard?

— Mlle Denizard?

— Vous l'avez nommée, c'est celle que j'aime....

— Et il y a sans doute un père qui s'oppose à votre mariage?

— Au contraire, le père ne demanderait pas mieux que de me jeter sa fille dans les bras.... Je suis même très lié avec Denizard le fils, un brave garçon qui serait ravi d'être mon beau-frère; mais....

— La jeune personne ne vous aime pas?

— Ernestine? elle m'adore.

— Alors, mon cher monsieur, de quoi vous plaignez-vous!

— C'est que le père a une profession.

— Il est peut-être bourreau! m'écriai-je; et je vis poindre tout à coup la perspective d'une scène de roman transportée dans la vie réelle.

— Hélas; non, répondit Coquatrix, Denizard est notaire; il est tout simplement notaire.

— Eh bien!

— Eh bien! vous ne comprenez pas? épouser la fille d'un notaire!

— Non je ne comprends pas du tout.

— Ah! c'est juste, vous ignorez.. Prêtez-moi trois minutes d'attention, et vous jugerez, par la confidence que vous allez entendre, de toute l'étendue de mon malheur. Monsieur, reprit-il, en donnant à sa voix une intonnation solennelle, depuis ma plus tendre enfance, je suis poursuivi chaque nuit par une vision étrange. Je vois passer dans mes rêves une femme blanche, qui ne disparaît qu'après m'avoir jeté par trois fois les paroles prophétiques de la sorcière de Macbeth: *Enfant, tu seras roi.* Vous concevez, monsieur, continua Coquatrix, que la persistance obstinée de ce rêve, qui revient, chaque nuit, à la même heure, démontre évidemment que je suis appelé aux plus hautes destinées Ah! si j'étais comme vous, comme le premier venu.... si je dormais comme tout le monde enfin, j'épouserais Mlle Denizard ce soir ou demain matin.... Je me ferais même notaire, à la rigueur; mais, dans ma position, je ne m'appartiens pas: je ne puis compromettre mon avenir par une alliance qui pèserait sur toute ma vie, n'est-il pas vrai.

Je fis un signe de tête affirmatif.

— En 1830, reprit Coquatrix, j'ai cru un instant à la réalisation de mon rêve. Le trône se trouvait vacant par l'abdication de Charles X; je pensais qu'une circonstance heureuse ou fatale me ferait surgir de la foule pour me transporter aux Tuileries, mais vous savez le reste, le duc d'Orléans a accepté la couronne et moi j'attends encore mon royaume.

— C'est triste, lui dis-je en forme de compliment de condoléance...

— Depuis cette époque, la Belgique, l'Espagne, la Grèce et le Portugal ont appelé au trône de nouvelles dynasties; je fus oublié. Alors je réfléchis sur le sens de ces mots: *Tu seras roi.* Je pensai qu'il y avait en ce monde plusieurs sortes de royautés; la royauté du génie, la royauté de l'élégance, etc., En conséquence, j'allai à Paris, avec l'intention de me rendre à jamais illustre par mes bonnes fortunes, et de poser sur ma tête, à défaut de couronne royale, la couronne de la mode. Je voulais être le Brumel de la France, le lion de la société contemporaine... Mais hélas! j'étais blond et coloré... les romans modernes avaient inspiré la passion des faces blêmes et des cheveux noirs... J'échouai dans ma tentative...

A cet endroit du récit de Coquatrix, je ne pus m'empêcher de serrer la main de cette victime de la littérature de son époque.

— Maintenant, continua-t-il avec tristesse, il ne me reste plus qu'une espérance... Dans un moment de mauvaise humeur contre le ministère, M. Henri Fonfrède a prononcé le mot de royaume d'Aquitaine; les méridionaux, qui ne supportent qu'avec peine le joug du nord, me choisiront peut-être pour leur roi... Je suis d'une bonne famille de Bordeaux, rien ne s'opposerait à ce que la dynastie des Coquatrix ne régnât de l'autre côté de la Gironde.

— Au fait, c'est possible! m'écriai-je, et je profitai de la circonstance pour me recommander au futur monarque, dans le cas où son rêve se réaliserait.

— Ne craignez rien, me répondit-il avec bonhomie, je ne vous oublierai pas.

— Je m'inclinai en signe de remerciement, et nous nous séparâmes.

Quelques jours après cette conversation, Coquatrix tomba chez moi comme une bombe; il était rayonnant.

— La sybille nocturne a-t-elle dit vrai?.... Avez-vous trouvé votre royaume! lui demandai-je. Faut-il vous dire *sire* ou *monsieur*?

— Mon ami, me répondit-il, j'ai pris une grande détermination avant de monter sur le trône qui m'attend je ne sais où... Je dois commencer par me rendre digne des suffrages du peuple éclairé qui me choisira pour son chef. Je ne veux plus filer lâchement aux pieds de mon Omphale flamande Je vais voyager, pour m'instruire des usages et des coutumes des différentes nations du globe. En route je crayonnerai le profil d'une constitution politique; cela fait toujours bien. Les princes de la Grèce n'agissaient pas autrement. Lorsque je reviendrai, je serai propre à faire un souverain distingué.

— Et vous partez seul?

— Non; j'emmène avec moi Aristide Denizard, le fils du notaire. Vous comprenez qu'il me faut quelqu'un pour me donner la réplique.

— C'est trop juste. Et où allez-vous?

— Je n'en sais rien encore; je vais devant moi à la recherche de mes états....

Alors, bon voyage .. bien des choses à l'humanité.... Et je donnai une poignée de main à ce prétendant cosmopolite, dont je n'entendis plus parler pendant quatre années.

La semaine dernière, une circonstance fortuite, sur laquelle je reviendrai plus tard, me mit à même de connaître l'histoire complète du futur autocrate, mon ami Sébastien Coquatrix.

Coquatrix et Denizard avaient traversé la France *incognito.* D'étape en étape, ils étaient arrivés à Saint-Etienne, la ville aux manufactures d'armes. A la vue des fusils de gros calibre, Coquatrix, qui avait été un grand chasseur avant d'être un monaque *in partibus*, sentit, comme le jeune Achille, se réveiller ses instincts guerriers. Il songea que l'exercice de la guerre est le complément indispensable de toute bonne éducation royale. Comme on ne se battait nulle part en ce moment, et que d'ailleurs il n'avait pas de régiment à commander, le jeune Bordelais résolut de faire une grande provision d'armes et de se rendre à l'extrêmité méridionale de l'Afrique pour combattre les tigres, les lions et les éléphans. Cyrus avait commencé ainsi; ce précédent determina Coquatrix. Trois jours après, il s'embarquait à Marseille, faisant voile pour le cap de Bonne-Espérance.

La traversé fut heureuse. Pour charmer les loisirs du bord, Coquatrix avait suivi avec la plus minutieuse exactitude les manœuvres des matelots. Il préludait par l'incubation persévérante de ces diverses connaissances à ses royales destinées. Il avait si bien interrogé les marins du *Romulus* sur le nom des objets et sur les ingrédiens qui entrent dans la fabrication d'un navire, que lorsqu'il aborda chez les Hottentots pour chasser le rhinocéros, il eût été capable d'écrire un roman maritime comme le dernier venu.

Il n'était resté que quelques jours au Cap, malgré les supplications de Denizard, qui éprouvait le besoin de se reposer des fatigues de la traversée. Mon ami Coquatrix, toujours soutenu par son rêve et son espérance, ne voulait pas endormir son ardeur dans les délices de la Capoue africaine. Les éléphans et les grands lions l'appelaient. Il organisa donc une petite bande de guerriers, et se lança à leur tête dans l'intérieur des terres jusqu'à la baie de Sainte-Lucie. dans le pays des Amazoulous. Il était en pleine Cafrerie.

Mon intention n'est pas de faire la description de cette fabuleuse contrée, non pas que je connaisse sa situation géographique, mais précisément parce que je ne la connais pas. Tout ce que je peux dire, c'est qu'au bout d'un mois de chasse, Coquatrix et sa bande avaient fait des prodiges. Ils avaient tué de tout en abondance, depuis le petit *blak-book* jusqu'au grand éléphant, depuis le *gnau bleu* jusqu'à la girafe qui se tient par-delà la rivière qui porte son nom, *Ompongola.* Enfin Coquatrix avait fait un tel carnage que le bruit des exploits de cet aventureux Européen était arrivé jusqu'aux augustes oreilles du grand Kacthobana, soixante-deuxième du nom, lequel régnait sur la plus puissante tribu des Cafres de la grande et de la petite Cafrerie.

Il n'est pas un homme en Europe qui n'ait entendu parler de Kacthobana, ce Pierre 1er de l'Afrique méridionale, qui fut l'ami du célèbre Levaillant. Kacthobana était un prince juste, clément et généreux, qui voulut faire participer ses sujets aux bienfaits de la civilisation européenne. S'il lui arrivait quelquefois de manger ses ennemis après le combat, c'était par un reste d'habitude barbare, que la simple lecture d'un journal parisien aurait immédiatement déracinée. Malheureusement la distance énorme qui sépare le pays des Amazoulous de la France n'a pas permis encore à ce potentat progressif de s'abonner au *Constitutionnelle.*

Un soir, Coquatrix et Denizard étaiedt tranquillement couchés sur l'herbe, au bord de la rivière de *Ompongola;* ils se livraient à un bienfaisant repos, après les fatigues d'une chasse de quarante-huit heures, lorsque trois vénérables Cafres de la tribu des Amazoulous apparurent tout à coup à leurs yeux. Coquatrix se leva aussitôt pour recevoir convenablement ses hôtes, et les engagea à partager sa couche champêtre; mais le plus vieux des trois prenant la parole :

— Visage pâle, le grand Kacthobana m'envoie vers toi pour te demander ton appui dans la guerre qu'il va entreprendre contre la tribu des Dingalounous. Kacthobana n'a plus la force de soutenir sa massue... ses cheveux, autrefois comme l'aile du corbeau, sont devenus comme l'aile du cygne. Quelle réponse dois-je porter au puissant Kacthobana?

— Ma foi, dit Coquatrix en se grattant l'oreille, je ne demande pas mieux que de mener les Amazoulous à la victoire; mais encore faut-il que je sache si le bon droit est de leur côté.

— Kacthobana est un grand chef, répondit le Cafre, il ne fait que des guerres justes. Les Dingalounous se disent les fils de la Grande Tortue; et ils ne sont que les neveux de la Petite Tortue; les Amalous ne peuvent supporter cette prétention de leurs ennemis. Parle, si tu ne veux pas combattre avec nous, Kacthobana te tuera et te fera manger par sa fille, la divine Panda, plus belle que les étoiles du firmament.

Ce Cafre ne manque pas de littérature, pensa Denizard, à part lui.

— Comment! s'écria Coquatrix, que les dernières paroles du Cafre avaient convaincu, ces roturiers de Dingalounous se prétendent aussi noble que les Amazoulous... Guerriers, je suis prêt à vous suivre avec mon ami Aristide Denizard, que j'ai l'honneur de vous présenter, je vous promets d'exterminer vos ennemis.

— Très bien, dit le Cafre; suis-nous à Omphilos.

Coquatrix et Denizard arrivèrent à Omphilos, capitale des états de Kacthobana. Ils furent reçus avec tous les honneurs dus à leur rang Coquatrix sut si bien charmer le vieux monarque, que celui-ci le nomma général en chef de ses armées, qui se composaient de cent soixante-quinze hommes et d'une pièce de canon.

Le guerrier Bordelais commença par aguerrir ses soldats; il leur donna quelques principes de la tactique européenne. Après quoi il demanda et obtint la permission de voler à la victoire.

Coquatrix partit, à la tête de son armée, au devant des Dingalounous. Denizard remplissait auprès de lui les fonctions de major général.

Après deux jours de marche, les Amazoulous rencontrèrent leurs ennemis. Avant de donner le signal du combat, Coquatrix, qui avait lu l'histoire de Napoléon, se rappela fort à propos que le grand capitaine disait toujours quelques mots à ses soldats pour les enflammer avant la bataille. Il voulut suivre cet exemple. il demeura un instant à réfléchir et se tournant tout-à-coup du côté de ses troupes :

— Guerriers, s'écria-t-il, n'oubliez pas que vous êtes Hottentots!

Cette brillante improvisation produisit un effet magique, les Amazoulous se précipitèrent sur les Dingalounous, leur tuèrent trente-cinq guerriers et mirent le reste en déroute. Coquatrix, ramené triomphant à Omphilos, fut présenté à la divine Panda.

Lorsque l'enthousiasme soulevé par les exploits de Coquatrix

fut un peu apaisé, le jeune Bordelais demanda à Kacthobana la liberté de quitter la cour d'Omphilos. Mais le vieux roi et la divine Panda ne voulurent point y consentir. Le chef hottentot déclara même un jour à mon ami qu'il lui accordait la main de sa fille, et que, par le fait de cette union, il passerait immédiatement prince royal et héritier présomptif de la couronne des Amazoulous.

Cette proposition foudroya Coquatrix; mais, au premier mouvement d'hésitation, le roi déclara au vainqueur des Dingaloulous qu'il ne lui laissait pour toute alternative que la liberté d'épouser la princesse Panda ou le droit de couver des œufs d'Autruche tout le reste de sa vie.

Coquatrix se résignait déjà intérieurement aux fonctions de *couveur* à perpétuité; mais Denizard, qui redoutait ce genre d'occupation pour lui-même, supplia tellement son ami, que ce dernier consentit à devenir l'époux de la fille du roi.

Aussitôt de grandes fêtes furent préparées dans la tribu. Denizard fut chargé par le magnanime Kacthobana de composer un épithalame, sous peine, s'il ne s'exécutait pas, de recevoir vingt coups de bâton sur la plante des pieds. Denizard n'avait jamais fait un vers, pourtant il rima sa poésie courtisanesque à la satisfaction générale. Le procédé un peu despotique du chef des Amazoulous lui révéla qu'il était poète *in petto*. La tyrannie a son bon côté.

Le jour du mariage, les grands dignitaires de l'état furent conviés à un banquet splendide. Chaque convive avait devant lui des pieds d'éléphans, des queues de rhinocéros et des pâtés de Dingalounous. Kacthobana, ayant un peu abusé de ce dernier plat, eut une indigestion et mourut dans la nuit. Coquatrix fut proclamé roi, sous le nom de Coquatricos Ier.

L'oracle avait dit vrai, l'apparition n'avait point été trompeuse.

Le premier acte d'autorité du nouveau monarque fut d'élever Denizard à la dignité de chevalier de l'ordre royal de la légion de la Grande-Tortue. De plus, il le nomma ministre des finances, de la guerre et de l'intérieur; quant au portefeuille des affaires étrangères, qui n'avait jamais existé, il se le réserva.

Coquatrix se consacra donc au bonheur de son peuple. Il supporta pendant trois mois le fardeau de la couronne sans trop se plaindre; mais peu à peu l'ennui le prit, il était dégoûté des grandeurs.

Malheureusement il ne pouvait faire un pas sans être accompagné d'une garde d'honneur, et si la fantaisie lui était venue de traverser le ruisseau qui servait de frontière à ses états, ses fidèles sujets lui auraient sans doute envoyé quelques balles dans la tête, pour qu'il ne se dérobât pas à leur amour.

La position était critique; mais Coquatrix était un homme à expédiens. Il résolut de sortir à tout prix de son royaume, il avait un plan arrêté.

Un matin il demanda Denizard au palais. Celui-ci avait pris au sérieux sa position de triple ministre, il s'était fait courtisan et homme d'état. C'était le Richelieu de la tribu. Coquatrix régnait, Denizard gouvernait. Quand ils étaient arrivés à Omphilos, ils portaient l'un et l'autre des pantalons, et, malgré les habitudes patriarcales du pays, ils avaient continué à se vêtir de ce vêtement de luxe. Seulement, Denizard, par un raffinement de courtisannerie, avait eu soin, depuis l'avènement de Coquatrix, de rogner son pantalon au genou et de s'en faire une culotte courte, pour ne pas être habillé de la même manière que son souverain. Denizard eût été un grand politique partout.

— Sire, dit Denizard, qui était accouru auprès de Coquatrix, qu'y a-t-il pour le service de votre majesté?

— Sire! majesté! répondit Coquatrix, fatigué des exigences de l'étiquette.... Appelle-moi Sébastien.

— Jamais, sire, dit Denizard en s'inclinant...

— Eh bien, alors, interrompit le roi, donne-moi tous les titres que tu voudras, et n'en parlons plus; voici de quoi il s'agit.

— J'écoute, sire.

Coquatrix resta un instant à réfléchir. Puis, relevant la tête avec une dignité superbe:

— Monsieur le ministre de la guerre, des finances et de l'intérieur, reprit-t-il, nous voulons répondre dignement à la mission que Dieu nous a confiée, en nous appelant au trône de la puissante nation des Amazoulous. L'organisation politique de nos états est mauvaise; en conséquence, nous voulons y remédier, et faire jouir nos peuples des bienfaits du gouvernement constitutionnel.

— Quoi! sire, s'écria Denizard étonné.

— Tel est notre bon plaisir.

— Les peuples de Votre Majesté ne sont pas encore assez avancés dans la voie de la civilisation.

— Notre devoir est de les pousser dans cette voie.

— Sire, Votre Majesté n'a pas réfléchi.

— Monsieur le ministre, reprit Coquatrix en se retournant pour ne pas rire, vous manquez à votre roi.

Denizard s'inclina et sortit, sur un signe de son souverain.

Le lendemain, Coquatricos Ier convoqua son peuple sur la place publique, et déclara qu'il allait établir le gouvernement constitutionnel.

Les Hottentots se regardaient étonnés, ne comprenant rien aux paroles de leur chef.

Alors Coquatrix entra dans une longue explication sur la théorie du gouvernement représentatif, sur l'équilibre des trois pouvoirs, la théorie de l'opposition et de la dignité de l'homme. Il fit miroiter sous les yeux de ses sujets une telle perspective de félicités, que le peuple électrisé poussa, dans la langue du pays, des cris terribles de vive la liberté! vive le gouvernement parlementaire! Un Cafre profita de la circonstance pour casser familièrement la pipe que le monarque portait suspendue à sa ceinture.

— Cela va bien, pensait Coquatrix en se frottant les mains.

— Voilà l'effet des idées nouvelles, lui disait tout bas Denizard. On commence déjà à manquer de respect à Votre Majesté.

Coquatrix organisa sur-le-champ des colléges électoraux, une chambre des pairs et une chambre des députés. Au bout de quinze jours la machine constitutionnelle fonctionnait déjà. Le peuple passait son temps à nommer des représentans, à assister aux séances, à s'occuper de ses droits politiques et à ne pas travailler; le désordre des choses allait son train; seulement il n'y avait pas encore d'opposition.

— Diable! pensa Coquatrix, il me faut une opposition; sans opposition, je suis perdu...

Il songea alors à Denizard. Denizard seul pouvait organiser une opposition formidable, menaçante; mais, pour cela, il fallait d'abord le mécontenter... Coquatrix le destitua.

Ce qu'avait prévu le monarque ne manqua pas d'arriver. Denizard furieux de ne plus être ministre, rassembla autour de lui les mécontens; il inventa des griefs, sema la calomnie, et intrigua si bien, que la nation des Amazoulous fut bientôt divisée en deux camps.

Coquatrix, retiré dans son palais, continuait à se frotter les mains.

— Ah! pensait Denizard, tu m'as destitué; eh bien je rentrerai au ministère malgré toi... Je te renverserai même du trône, si je le peux... nous verrons.

Denizard était le foudre d'éloquence de l'opposition : tous les jours il attaquait le cabinet de la vingt-neuvième lune, qui avait succédé à son administration ; il accusait le cabinet d'entretenir des relations avec les Dingalounous et de recevoir de l'argent des tribus ennemies. Mais, comme la brèche du pouvoir ne se faisait pas assez promptement, il fonda, à l'aide d'un *prompt copiste* apporté d'Europe, un journal politique intitulé le *Défenseur des Opprimés.*

Coquatrix fit prendre sous main vingt abonnemens à ce journal, pour le soutenir par une subvention détournée. Trois mois après la fondation du gouvernement constitutionnel chez les Amazoulous, la nation, auparavant si tranquille, *était livrée aux horreurs de l'anarchie.*

Voici ce qu'on lisait dans le *Défenseur des Opprimés*, sous la rubrique de *Premier Omphilos :*

« Le pays est sur une pente mauvaise ; le ministère n'a ni doc- « trines, ni marche politique assurée ; il va au hasard et vit au « jour le jour.... l'administration de la 29e lune, bien loin de dé- « fendre les intérêts du peuple, est l'instrument d'une dégoûtante « *camarilla*, etc., etc. »

Puis Denizard, qui avait fait des vers en l'honneur du mariage de Coquatrix, composa une *Marseillaise* hottentote que le peuple hurlait le soir sur la place publique.

Un jour, Denizard rencontra le souverain Coquatricos, qui se promenait toujours vêtu de son vieux pantalon. La culotte courte de l'ex-ministre s'étant usée par un service trop prolongé, il résolut de faire tomber le pantalon de son roi, et il publia un *entrefilet* ainsi conçu :

« Est-il bien convenable que le chef d'un peuple libre, le roi « d'un état constitutionnel, se distingue de ses sujets par de vains « ornemens qui ne sont pas en rapport avec nos mœurs et nos usa- « ges ? L'ex-ministre Denizard, dont les Amazoulous n'oublieront « jamais la glorieuse administration, a eu grand soin de se dé- « faire de cette pompe inutile... Aussi, quoique d'origine étran- « gère, Denizard est Amazoulous par le cœur, etc. etc. »

Enfin l'opposition l'emporta. Le ministère fut renversé ; mais Coquatrix fit de la réaction et poussa l'imprudence jusqu'au coup d'état... il proclama un édit par lequel il abolissait le gouvernement parlementaire et rétablissait le régime absolu ; puis il attendit l'effet de sa proclamation.

Cinq pairs des Amazoulous et cinq députés parmi lesquels se trouvait Denizard, vinrent déclarer à Coquatrix que le peuple, fatigué de sa tyrannie, demandait son abdication.

A cette nouvelle, Coquatrix eut envie de se jeter dans leurs bras, mais il se contint... Il signa son abdication, déclara le trône vacant et fut reconduit par quinze soldats jusqu'à la frontière. Il apprit en route que Denizard s'était fait proclamer roi.

Coquatrix se rendit au Cap ; de là il écrivit à Denizard la lettre suivante :

« Mon cher ami,

« Je te remercie d'avoir si bien secondé mes projets. Je n'avais établi le gouvernement constitutionnel que dans l'espérance d'être mis à la porte de mon trône le plus tôt possible ; grâce à toi, je peux retourner en France et épouser ta sœur. Sois heureux : règne longtemps à Omphilos, ou plutôt tâche de trouver un autre Denizard pour te remplacer. Cela te sera d'autant plus facile, que les Amazoulous connaissent à présent la tactique de l'opposition parlementaire. Adieu... Je te lègue la divine Panda.

« L'ex-roi,

« Sébastien COQUATRIX. »

Coquatrix revint effectivement à Bruges. Il a épousé Mlle Ernestine Denizard, et s'est fait notaire.

Si l'on veut savoir comment j'ai su tous ces détails, je répondrai que j'ai rencontré dernièrement Coquatrix, qui m'a raconté son histoire. Il m'a même offert une lettre de recommandation pour son beau-frère Denizardos 1er, dans le cas où je serais tenté d'aller remplacer ce souverain constitutionnel dans l'exercice de ses royales fonctions.

ED. TEXIER D'ARNOULT.

(Globe).

LA SYLPHIDE ET LE BANDIT.

On se souvient d'avoir lu dans tous les journaux les lignes suivantes :

« Mlle Taglioni vient de quitter la capitale de la Suède, où elle a donné onze représentations. Elle traverse la Baltique pour se rendre à Varsovie. »

Or, n'en déplaise à nos confrères, nous sommes beaucoup mieux servis qu'eux par notre correspondance, et nous pouvons raconter un épisode du voyage de notre gracieuse et légère sylphide. Seulement nous nous garderons bien d'indiquer la source où nous puisons cette piquante nouvelle, afin de nous réserver exclusivement le plaisir d'intéresser nos lecteurs.

La célèbre voyageuse venait de franchir les portes de Stockholm et sa berline côtoyait rapidement les bords du lac Meler.

Une prodigieuse quantité d'oiseaux du Nord rasaient la surface des eaux bleues. Le héron, grave et silencieux, se tenait sur ses longues pattes, au sommet d'un roc solitaire, pendant qu'une troupe d'oies sauvages rompaient l'alignement qu'elles avaient gardé dans la nue, pour faire une halte au milieu des roseaux. Sur l'autre bord du lac, au fond du paysage, se dressaient de hautes montagnes, dont les pins chevelus et chargés de neige envoyaient dans la plaine une brise glaciale.

Taglioni, qui s'était mise à la portière pour examiner les sites environnants, se retira presque aussitôt, après avoir recommandé à deux domestiques, lesquels se prélassaient tout garnis de fourrures, sur le siége de derrière, d'activer les postillons et de payer généreusement les guides.

Ayant une fois donné ces ordres, elle s'entoura de sa pelisse de satin rose, fourra ses mains dans les pochettes soyeuses et se blottit sur les coussins, avec la petite moue hérissée d'une alouette surprise par les frimats.

— Voyons, Zizine, tu vas me lire ma correspondance, dit-elle à sa femme de chambre.

Mais Zizine se garda bien de répondre, car elle venait de s'endormir profondément.

C'était une grosse fille, assez fraîche, dont le père avait été jadis maître de ballets en province. Zizine s'était vue forcée de renoncer aux entrechats pour son propre compte, attendu que la nature l'avait douée d'un embonpoint qu'elle refuse assez communément aux sylphides. Pour se garantir du froid, la femme de chambre avait entassé sur sa personne la majeure partie de sa garde-robe, et sa tête était enveloppée d'un cachemire de sa maîtresse, ce qui lui donnait un faux air d'odalisque en retraite ou de marchande à la toilette échappée du Temple.

Du reste, elle dormait de si bon cœur, que Taglioni se fit un scrupule de la réveiller.

— Allons, se dit-elle, je me passerai, pour aujourd'hui, de secrétaire intime.

Tirant alors de l'une des poches de la berline un élégant coffret de nacre, incrusté d'or, elle y prit nombre de lettres, au cachet vierge, lettres qu'elle avait vues, les jours précédents, pleuvoir à ses pieds avec des bouquets de fleurs, mais qu'elle ne décachetait, comme de coutume, que le jour de son départ: habitude fort originale et légèrement désespérante pour ses adorateurs.

— En vérité, s'écria-t-elle, après avoir parcouru la première qui lui tomba sous la main, les propositions de ce boyard russe sont ravissantes!... j'adore surtout la description qu'il me fait de sa maison de campagne, en Sibérie!

— Ah! fi donc, monseigneur! dit-elle ensuite, en rompant le cachet d'une seconde lettre: dix mille florins d'Allemagne! .. Si le vieux roi connaissait votre prodigalité, le prince royal serait bien vite à la diète.

Elle replaça cette dernière missive, ainsi que plusieurs autres, dans le fond du coffret et poursuivit son examen railleur.

Tout-à-coup Zizine fut réveillée en sursaut par un cri perçant de sa maîtresse.

Taglioni, très pâle, lui tendait un papier et lui désignait du doigt la signature.

— Christian Wasa! dit la femme de chambre, en ouvrant de grands yeux effarés.

— Oui, ce brigand...

— Dont on parlait, hier...

— La terreur de la Suède!

— Grand Dieu! s'écria Zizine.

— Lis sa lettre!

La femme de chambre s'empressa d'obéir, et, comme nous avons sous la main un fac-simile authentique de la lettre du brigand, nous le copions pour nos lecteurs.

« Je me trouverai demain sur la route que suivra la première « danseuse de l'Europe, afin de lui présenter mes hommages et « de lui demander une grâce, qu'elle ne me refusera pas, je « l'espère.

« Chistian WASA. »

— Une grâce, bonté du ciel! s'écria la tremblante Zizine: C'est la bourse ou la vie qu'il nous demande, le misérable!

— Je le crains, dit Taglioni: le caractère de ce Fra-Diavolo ne me rassure entièrement qu'à l'Opéra-Comique. Demain, m'écrit-il... tu comprends, c'est aujourd'hui!... Si nous regagnions Stockholm, afin de solliciter une escorte?

La femme de chambre se garda bien de contredire sa maîtresse. Elle ouvrit brusquement la glace de la berline et cria de toutes ses forces:

— Retournez sur vos pas, madame le veut!... Doubles guides, si nous rentrons dans une heure à Stockholm!

Mais, au moment où le postillon se mettait en devoir de faire tourner bride à ses chevaux, une voix impérieuse lui intima l'ordre de rester en place et vingt carabines le couchèrent en joue.

La voiture venait de s'engager dans les gorges des montagnes. Une sombre forêt de sapins bordait les deux côtés de la route, et le bruit d'un torrent, qui tombait avec fracas dans un ravin de cent pieds de profondeur, couvrait les cris de détresse des voyageuses. Le postillon terrifié restait cloué sur sa selle, et les deux domestiques se blottissaient sous leur siége.

Alors un cavalier de haute taille, monté sur un superbe alezan moreau, s'approcha de la portière et salua fort galamment Taglioni.

C'était Christian Wasa lui-même, le redoutable bandit, que toute la police de Suède traquait sans résultat depuis deux ans. Il portait un chapeau de feutre, sous les bords duquel descendait une chevelure noire, qu'un *lion* du boulevart des Italiens eût enviée pour crinière. Sa barbe descendait en pointe sur un jabot de malines; ses mains étaient parfaitement gantées, et ses bottes à l'écuyère vernies avec beaucoup de soin.

N'eussent été lesdites bottes, l'épais witchoura de zibeline jeté par-dessus ses vêtements, et la ceinture de buffle, à laquelle était suspendue une paire de pistolets à deux coups, Christian aurait pu se présenter avec avantage dans un bal de la Chaussée-d'Antin.

Sur un signe de leur chef, deux bandits abaissèrent le marchepied de la berline.

Quatre autres approchèrent une espèce de chaise à porteurs, soigneusement garnie de peaux de martre, et Christian invita les dames à descendre.

— Vous le voyez, dit-il à Taglioni, qui l'envisageait avec effroi, je suis exact au rendez-vous, et je vous sais gré de ne m'avoir point témoigné de défiance. Votre postillon seul est la cause de ce déploiement de forces: je ne voulais pas souffrir qu'il vous enlevât à notre admiration.

— Mais enfin, Monsieur, qu'exigez-vous de moi? demanda la pauvre sylphide, toute frissonnante de peur.

— Dieu me préserve de rien exiger, belle dame! Je me borne à vous prier de vouloir bien me rendre une courte visite dans mes domaines, et, comme la route qui vous y conduira serait impraticable pour votre voiture, j'ai eu soin de vous procurer un autre mode de transport.

Il désignait, à ces mots, la chaise à porteurs, prête à recevoir les voyageuses.

— Monsieur, dit Taglioni, presque rassurée par l'exquise politesse du brigand, votre prière est trop bien appuyée par les baïonnettes de vos soldats, pour que j'ose vous refuser.

— Bas les armes! cria le chef d'une voix de tonnerre. Prenez sur vos épaules les malles de M^lle^ Taglioni, et que ceux qui se chargeront de la chaise veillent à avoir le pied ferme à la descente du ravin!

— L'un de vous nous suivra, continua-t-il en s'adressant aux deux domestiques. L'autre attendra le retour de sa maîtresse: je laisse dix de mes hommes à sa garde, et je les charge de lui brûler la cervelle à la moindre tentative de fuite.

Cela dit, Christian Wasa donna le signal du départ.

La chaise, soulevée par quatre vigoureux bandits, s'enfonça dans le plus sombre sentier de la forêt. Les deux femmes frémissaient de tous leurs membres, car leurs appréhensions premières étaient revenues en entendant donner l'ordre d'enlever les malles.

— Nous sommes perdues, ma pauvre maîtresse! s'écria Zizine, en sanglotant. Hélas! que vont-ils faire de nous?

Taglioni ne répondit pas, car elle était alors sous l'empire de la plus effroyable sensation qu'un péril imminent puisse faire naître. Après quelques détours sinueux au travers des sapins, le sentier longea le bord du torrent, et la danseuse, qui venait de se pencher à l'ouverture de la chaise, se vit suspendue sur un gouffre sans fond, dans lequel se précipitait l'énorme masse d'eau de la cascade. On la voyait bondir écumante et furieuse, de rochers en rochers, entraînant çà et là, dans sa chute, les pins de la montagne.

Taglioni se jeta violemment en arrière pour échapper au vertige; puis elle ferma les yeux et recommanda son âme au ciel.

Cependant, le chemin que suivaient les porteurs finit par s'écarter insensiblement du gouffre, et bientôt ils entrèrent sous une voûte ténébreuse, espèce de caverne, qui peut-être ne laissera pas ressortir ses victimes.

Les sanglots de la femme de chambre parvinrent alors aux oreilles du chef

Il fit allumer des torches et s'approcha de la chaise, en s'informant avec une bonté parfaite de la cause du désespoir de la suivante. Puis s'adressant à Taglioni :

— Ma jolie visiteuse me pardonnera sans doute la terreur qu'elle vient d'éprouver, si je lui affirme qu'il n'existe pas d'autre chemin pour arriver chez moi. Du reste, elle n'avait rien à craindre, car je veillais à sa sûreté.

— Nous arrivons, ajouta Christian, en souriant de la surprise qui se manifestait sur le visage de la danseuse. Vous le voyez, je ne suis pas plus mal logé qu'un autre :

En effet, un admirable spectacle se déroulait aux regards émerveillés de Taglioni.

On pénétrait sous une grotte immense, dont les parois étaient revêtus de stalactites et de cristallisations étincelantes. Vingt candelabres, chargés de bougies, faisaient rayonner ces murailles de diamant et la colonnade fantastique de ce palais des fées. Les yeux étaient éblouis de l'éclat de mille soleils, et jamais demeure de rois n'avait réuni tant de splendeur et tant de magnificence.

Dans l'un des angles de cette grotte magique, une collation somptueuse était servie.

Mais ce qui jeta la sylphide dans le plus vif étonnement, ce fut d'apercevoir au fond de la pièce un vaste théâtre, avec ses décors et son orchestre au grand complet. Une brillante ouverture de Rossini salua l'entrée de la première danseuse du monde, et Christian Wasa, fléchissant le genou devant elle, lui dit avec une voix tremblante d'émotion :

— Jadis, j'ai eu le bonheur de vous admirer en France, et j'ai voulu vous admirer encore !

Taglioni se trouvait trop heureuse de ce dénouement imprévu, pour ne pas s'exécuter à l'instant même.

On avait apporté ses malles ; une tente était dressée tout exprès pour lui servir de loge, et bientôt elle dansa comme un ange, aux applaudissements mille fois répétés des bandits et de leur chef.

Après la représentation, Christian fit les honneurs de sa table avec l'aisance et la manière distinguée d'un homme du monde. Il pria la danseuse d'accepter un écrin magnifique en souvenir de leur rencontre.

— Vous pouvez le prendre sans crainte, lui dit-il, car c'est un débris de ma fortune primitive, et je le possédais avant que de pénibles circonstances et l'ingratitude d'un roi m'eussent réduit à faire le métier de brigand.

Il voulut ensuite la reconduire lui-même à sa voiture, près de laquelle le postillon ne comptait plus la revoir.

Au sortir de la forêt, Zizine dit à sa maîtresse, d'une voix encore tremblante :

— C'est égal, Madame, je vous engage une autre fois à décacheter vos lettres aussitôt qu'elles vous arriveront

EUGÈNE DE MIRECOURT.

ÉPITRE

A M[lle] CAROLINE C***, *âgée de 13 ans, à Angoulême**.

20 Octobre 1840.

Je suis enchanté, ma jeune amie, que vous preniez quelques délassements pendant ces vacances. Je connais depuis longtemps les personnes qui vous reçoivent avec tant de bonté ; mais quand même je ne les connaîtrais pas, l'assentiment et surtout la présence de votre digne institutrice me laisseraient toute tranquillité sur les leçons et les exemples que vous devez puiser au milieu d'elles.

Ce qui me flatte le plus dans l'accueil que l'on vous fait, c'est que vous le devez à l'amitié de vos jeunes compagnes ; et sans doute, si elles vous aiment, c'est que vous avez des qualités qui vous valent ce bonheur. Comme votre père sera joyeux, lorsque sur le sol du Nouveau-Monde, où les destinées le retiennent depuis si longtemps, il apprendra des choses si flatteuses pour son enfant chéri !

Les bonnes qualités, ma chère amie, ne sont pas toujours récompensées comme le sont en ce moment les vôtres. Combien de personnes ont passé leur jeunesse, leur enfance même, privées non seulement de plaisirs, mais de ce qui contribue à rendre la vie à peu près tolérable ! Mais puisque vous avez la douce satisfaction de voir s'offrir à vous les jeux de votre âge,

Sans nuire à vos devoirs, chère enfant, jouissez
De ces plaisirs si purs que l'âge mûr envie ;
Car par d'autres jamais ils ne sont effacés,
Et seuls ils suffiraient pour parfumer la vie
Trente ans après être passés.
Hélas ! moi, j'en eus peu. Pauvre, faible, malade,
Dans un hideux séjour, non loin de la Tremblade **,
J'étais éliminé du cercle des enfants,
Dont les propos malins poursuivaient, triomphants,
Celui qui, repoussant les perfides amorces
De mille petits jeux au dessus de ses forces,
Proposait des plaisirs moins attrayants pour eux,
Mais aussi bien plus doux et bien moins dangereux.
O mon Dieu ! d'un baiser, d'une simple caresse
J'aurais payé le don de toute ma tendresse ;
Mais rien... Je m'en allais, honteusement chassé,
Le cœur gros de soupirs, œil triste, front baissé,
A l'ombre des roseaux d'un voisin marécage
Chercher la solitude, à deux pas du village,
Et le soir je rentrais pâle, froid, épuisé,
Hué du groupe heureux qui s'était amusé.
L'âge riant des fleurs, le vôtre, Caroline,
Me vit bien rarement gravissant la colline,
Ou dans de frais vallons, sur le bord des ruisseaux,
Poursuivre un habitant ou de l'air ou des eaux.
Oui, tous les jours que Dieu redonnait à la terre
Me trouvaient là cloué sur les bancs d'un notaire,
Écoutant des méchants, justes selon les lois ***,
Ou copiant, à l'heure, un barbare patois ;

* L'auteur écrit à une jeune personne dont il est en quelque sorte le tuteur en l'absence du père, séparé de sa fille par l'Océan Atlantique.

** Petite ville de la Saintonge, à une lieue de Marennes, et non le hameau de Bretagne dont il est question dans une publication récente. (Note écrite en 1844).

*** Ce que j'ai entendu dans le notariat, pendant quatorze années, est affreux. Par exemple, deux traits sur dix mille : — « Je suis riche, c'est

Ou, par des temps affreux, piétinant dans la boue,
Le froid en chaque membre et le feu sur la joue,
A côté du cheval de mon chef éhonté,
Qui, des plis d'un manteau large, épais, ouaté,
Me jetait durement cette lâche redite :
« Mais j'ai froid, très grand froid : allez, allez plus vite! »
Enfin nous arrivions. « Sus! qu'il ne manque rien
Au maître, à son cheval, à son chien (à son chien!)
— Et le clerc? — Qu'il s'arrange. » A peine, au coin de l'âtre,
Pouvais-je réchauffer un bout de pied bleuâtre,
Et d'un pain mesuré presque avec le compas
Je broyais les morceaux, en me tordant les bras.
Et comment supporter cette aride existence?
Comment dans mes devoirs marcher avec constance?
Comment oser sonder les mystères du sort
Sans lâcher sur mon front la détente de mort,
Et de l'acte premier de mon drame funeste
Passer au dénoûment, moins cruel que le reste?
Comment! et mes parents dont j'étais tout l'espoir,
Eux qui, distinctement, à travers mon ciel noir
Croyaient voir *mon étoile*, et la Toute-Puissance
En garder un rayon pour mon adolescence,
Vingt pour l'âge viril, et jusques au tombeau
En grossir par degrés le lumineux faisceau!
Eux qui me répétaient : « Nous sommes vieux; peut-être
« Demain se glacera le sang qui t'a fait naître.
« Eh! bien, du haut des cieux où nous assied la foi,
« Nous pourrons contempler ta sœur auprès de toi.
« Pauvre enfant! jeune fleur à l'ombre étiolée!
« Un rien la briserait sur sa tige isolée...
« Protège-la. Le Ciel te paîra de tes soins,
« Non par de vains plaisirs hors de tes vrais besoins,
« Mais par la paix du cœur, dont la vertu divine
« Peut changer en nectar les eaux de la ravine,
« Les feuilles de l'absinthe en fruit délicieux,
« Les pleurs en diamants recherchés dans les cieux,
« Et le toît d'où, le soir, monte notre prière,
« En palais de parfums, d'or pur et de lumière;
« Et si quelque ange vient, comme aux temps primitifs,
« De la barque du juste écarter les récifs,
« Assister quelquefois, mystérieux convive,
« Au banquet d'un vieillard dans une autre Ninive,
« Tu le rencontreras, bon fils, sur ton chemin,
« Et l'ange, en souriant, te pressera la main. »
Si d'un rire forcé j'accueillais leur présage,
Avec un noble orgueil j'acceptais l'héritage;
L'avenir de ma sœur était mon lot. — Voilà
Pourquoi j'ai supporté cette existence-là.
Vous, durant ces longs jours d'une indicible fièvre,
Vous suciez la mamelle offerte à votre lèvre;
Vous m'étiez inconnue, et je ne pensais pas
Qu'une autre sœur, plus tard, s'appuîrait sur mon bras.
Je viens vers Angoulême, et ma joie ingénue
Me pose en habitant d'une sphère inconnue.
J'y crois voir les rayons de mon astre... Hé, mon Dieu!
Mon corps, tout simplement, avait changé de lieu;
Le reste était le même, à cette différence
Qu'un garde-note urbain ménage l'apparence,
Et que la vanité, la dureté, toujours
Ont chez lui jabotière et pourpoint de velours,
Tandis que le *rural*, l'homme qui *fait la foire* *
Et propose, au rabais, son travail *après boire*,
Ne sait pas plus farder un mot désobligeant
Qu'il ne cache sa joie en *palpant de l'argent*.
Mais bientôt un grand mal se répand sur ma mère;
Ceux d'un ancien soldat s'éveillent chez mon père;
Ma sœur a quatorze ans.. elle est seule près d'eux,
Elle prie, elle espère, et... les pleure tous deux.
La terre du repos sur leurs corps est pressée...
C'en est fait! — maintenant, ma tâche est commencée,
Je ne m'appartiens plus; le prix de mon travail
Est pour le faible agneau qui n'a plus de bercail.
Des vêtements vieillis deviennent ma parure;
Je masque le cancer qui ronge ma chaussure;
Mes mains rendent l'éclat au linge défloré,
Et prolongent les jours d'un habit ulcéré;
D'un chapeau réflétant les couleurs de l'aurore
Je rembrunis les poils qui résistent encore;
La nuit, je vois Beaulieu, la Rotonde, le Cours **,
Et n'y crains point alors d'humiliants discours.
Souvent dans ces jardins qui donnent à l'Anguienne ***
De leurs hauts peupliers la grâce italienne,
Des fatigues du jour je vais me reposer,
Avec l'onde et les bois naïvement causer,
Laisser mon âme émue errer dans un saint rêve.
Au murmure des eaux clapotant sur la greve,
Au bruit du vert feuillage animé faiblement
Je prête avec plaisir un demi-sentiment,
Et leur voix a vibré dans mon cœur solitaire
Comme une voix d'en haut tombée avec mystère;
Enfin, dans la soupente où mon lit est placé
Je rentre .. — Allons, debout! le jour est commencé.
D'autres fois, quand j'avais essuyé quelque outrage,
Je courais comme un fou sur les chaumes de Crage ****;
Mes blasphèmes tonnaient contre...; mais de ces lieux
Un blasphème est trop lourd pour monter jusqu'aux cieux.
Peut-être croiriez-vous qu'une affreuse harmonie
Régnât entre mon âme et ma face ternie;
Que de mes yeux cavés jaillissent des éclairs;
Que ma bouche rendît le rire des enfers;
Que je dusse, en un mot, paraître à tout le monde
Un ours, un tigre à fuir de cent pas à la ronde?
Du tout; quand m'attirait un regard de bonté
Parmi de braves gens, en petit comité,
Loin de ces matadors à la parole lente,
Qui vous marquent du nez leur faveur insolente,
J'étais plus gai qu'un autre, et l'on montrait en moi
L'homme unique, affranchi de la commune loi,
L'homme au bonheur complet exempt de tout mélange,
Et si l'on eût osé, j'eusse été... non pas ange,
L'équivoque eût fait rire... hélas! oui... mais au moins
De notre globe au ciel j'aurais eu les hauts points.
Était-ce hypocrisie?... Oh! que ce vice infâme
Ne vous semble jamais avoir souillé mon âme.

vrai; ma sœur est dans la misère, c'est encore vrai; mais qu'est-ce que cela me fait? Qu'on me montre la loi qui m'oblige à la secourir; il n'y en pas, je m'en tiens là : on n'a pas de reproche à faire à celui qui promet de suivre exactement la loi. » — « Mon père veut m'abandonner son bien moyennant une pension viagère de.....; mais à peine si le revenu s'élève à pareille somme. Qu'y gagnerais-je? rien que de l'embarras. Et remarquez, monsieur, que le bonhomme est encore bien portant et peut vivre dix ans : voyez où cela me jetterait! »

Dernièrement, j'étais dans l'étude d'un notaire, et je l'entendis dire à un client : « Vous faites de l'équité, moi je vous parle droit... » Cela se traduit naturellement ainsi : « Vous parlez comme un homme équitable; mais la loi n'admet pas ce langage en toute circonstance. » Je connais les objections que l'on peut me faire; je n'y répondrai pas ici; seulement je me bornerai à dire : Donc, peu de lois, peu d'étude de ces lois de la part du vulgaire; mais, dès l'enfance, de la morale dégagée d'une foule de puérilités qui l'étouffent au lieu de la soutenir.

* *Faire la foire*, c'est aller à la foire, se mêler à des groupes, écouter, comme un mouchard, ce qui s'y dit et s'y traite; — suivre au cabaret des contractants sur parole, — boire avec eux, — leur proposer de donner immédiatement la forme authentique à leurs conventions verbales, — diminuer ses honoraires, si quelque collègue a déjà fait des propositions semblables, etc., etc... Quelle dignité!

Toutefois, je dois dire qu'il n'en est pas toujours ainsi. J'ai connu de jeunes clercs remplis de talents en dehors même de leur état, d'une exquise délicatesse de sentiments, et qui me disaient : « Notre peu de fortune ne nous permet pas une *résidence en ville;* nous serons donc forcés d'être notaires de campagne; mais nous tâcherons de nous mettre le moins possible au-dessous de nos honorables fonctions. » Je suis persuadé que ces dignes jeunes gens ont tenu parole; mais je suis persuadé aussi qu'ils ne font rien, et que la plèbe qui les entoure les accuse de fierté (d'être *méprisants*, comme on dit dans le pays), et les dédaigne.

** Promenades.

*** Vallon délicieux qui prend son nom du ruisseau qui l'arrose.

**** Plage aride et solitaire, au delà de l'Anguienne.

Non ; c'étaient les efforts d'un homme courageux
Qui de ses bons amis n'attriste pas les jeux,
Soit par le long récit de sa peine secrète,
Soit par le front plissé d'un faux anachorète,
Mais ravive, au contraire, aux dépens de son cœur,
Un plaisir innocent qui mourait de langueur.
Mais devant mes seigneurs je rentrais dans ma sphère;
Mon regard était sombre et ma parole amère.
Pour des riens, au bureau, j'avais vu leur débat
(C'est dans les riens qu'est l'homme et non dans l'apparat),
Et j'avais mes raisons pour que jamais sourire
N'accompagnât le mot qu'il me fallait leur dire.
Aussi, quand sur mon compte on jasait quelquefois,
Pour l'un j'étais fort gai, pour l'autre fort sournois.
Enfin, après quatre ans d'existence servile,
Riche de dix-neuf francs *, j'abandonne la ville.
J'embrasse, en soupirant, la famille Hillairet,
Qui de ma pauvre bourse ignorait le secret,
Et n'acceptant pour don qu'un vieux bâton de chêne,
Je vais chercher ailleurs une moins lourde chaîne;
Je pars, en repoussant des conseils superflus,
Et cours doter Paris d'un malheureux de plus.
Mais c'était imprudence, extravagance insigne,
Cruauté même... — Soit; dites, je me résigne
Et m'absous; car le cœur est bon juge, et le mien
Me disait : C'est pour *Elle ;* allons, va, tu fais bien.
Et d'ailleurs, compagnon de nos moindres voyages,
Ce Dieu dont le regard caresse tous les âges,
Qui, non loin de la route où se blessent vos pieds,
Étale des gazons comme vous en rêviez,
Ce Dieu qui, tout à coup, si votre cœur se glace,
Y souffle la chaleur, le courage, l'audace,
Et qui, lorsqu'il paraît vous avoir délaissés,
Vous entr'ouvre des cieux en silence abaissés,
L'Espoir, enfin, l'Espoir, après un sable aride,
Me montrait l'oasis, et je suivais ce guide.
Cependant, un instant pour la clepsydre nul,
Instant dont la durée échappe à tout calcul,
Instant dont un éclair n'est pas même l'image,
Mon regard mesura la hauteur d'un rivage
Où la Loire, en baignant trois gracieux îlots,
Cache sous des bosquets une part de ses flots.
L'espoir s'était penché sur les bords de l'abîme...
Pourquoi? je n'en sais rien.. mais vertige et non crime.
Nous reprenons la route avec tranquillité,
Par quelques airs joyeux appelant la gaîté.
Elle vient; un voyage est peu long avec elle.
Paris! voilà Paris! Un poste de gabelle?
C'est juste. Ha! je suis donc à la porte d'Enfer?
Triste Augure! voyez mon mobilier de clerc,
Messieurs. — Passez jeune homme.
Et dans mes gants uniques
Je dérobe un billet en lettres maçonniques;
Car la police alors... mais chut! tout alla bien;
Glissons sur l'épigramme, et ne supposons rien.
Un ami, pauvre aussi, me rencontre et m'approuve.
Il me cherche un emploi que jamais il ne trouve,
Et partage avec moi le pain qui n'arrivait
Qu'aux dépens d'un repos absent de son chevet.
Un jour, sans y penser, j'obtins du ministère
Une commission de simple secrétaire.
J'abordai ce rivage **, et tout pénible émoi
S'effaça promptement quand ma sœur vint vers moi.
Le sort, depuis, voulut me donner quelque aisance.
Mon travail l'augmenta; mais cette bienfaisance
Dont les malheurs passés m'ont révélé le prix
Est un des grands devoirs que le cœur m'ait prescrits.
J'obéis volontiers; mais j'avoue, à ma honte,
Qu'un bon grain d'égoïsme entre en ligne de compte;

* J'avais 19 fr. 25 c., aucun crédit ouvert et 122 lieues à faire de mon pied. Je les fis en sept jours.
** Le rivage d'Afrique.

Oui... car par-ci, par-là, je recueille à mon tour
Des fétus de bonheur qui feront masse un jour.
Même dans le moment, j'en ressens l'influence,
Atome de valeur, souffle de récompense,
Il est vrai; mais enfin c'est toujours du profit,
Et quand on ne peut mieux, on est gagne-petit.
Un exemple : ma sœur, vigilante vedette,
Donne-t-elle une obole à valoir sur ma dette?
Le dîner qu'elle m'offre et que d'un nez railleur
Je flaire en grommelant, est coté le meilleur.
A l'un de ces dîners vous vîntes en famille;
Là, je promis d'aimer et le père et la fille;
Ce fut sans nul effort : — eux, j'ignore...
Ah! mon Dieu!
J'entends déjà gronder notre courrier de feu *.
Finissons au plus vite. Un seul mot :
Chère amie,
Si vous avez parfois un moment d'insomnie,
Parcourez mon épître; et lorsque l'aquillon
Ne fera plus la guerre aux arbres du vallon,
Allez voir mon Anguienne; allez. Qu'une voix douce
Remercie, en mon nom, tout, de l'arbre à la mousse;
Puis, formez et *gardez* un bouquet de trois fleurs;
(Il pourra, si le sort vous réserve des pleurs,
Être contre vos maux un suprême remède,
Pourvu que vous croyiez aux vertus qu'il possède)
Mais que leurs noms connus vous inquiètent peu;
Baptisez-les *cœur pur*, *espoir*, *travail.*

Adieu.

A. R.

* Le bateau à vapeur allant d'Alger en France.

THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LA CRÉATION, ORATORIO D'HAYDN

L'oratorio du maître allemand étonne l'esprit par l'ampleur majestueuse de son style non moins que par l'abondance et la variété de ses combinaisons harmoniques. Après cinquante années d'existence, malgré les révolutions sans nombre et les progrès considérables qui ont bouleversé la musique pendant cette longue période, la *Création* s'élève encore, sublime et imposante, à côté des chefs-d'œuvre de Rossini, de Meyerbeer, de Spontini.

L'admiration profonde qu'a excitée cette œuvre colossale chez des auditeurs habitués à la musique si riche et si nourrie du grand maëstro italien est un hommage éclatant rendu au génie d'Haydn. Cependant nous ne laisserons pas échapper cette occasion de protester contre le système imitatif d'après lequel a été composé ce poëme musical, système aussi absurde que pernicieux, car il entraîne fatalement deux résultats déplorables: d'abord il matérialise et circonscrit dans un cercle extrêmement borné un art qui ne mérite d'être appelé divin que parce que les plaines de l'idéal et de l'infini lui sont ouvertes sans contrôle et sans limites; ensuite il force l'esprit à se renfermer dans un ordre d'idées dont la précision et la vulgarité ôtent au génie toute sa liberté d'action et n'éveillent que la sympathie des *habiles*, amoureux du terre à terre et des horizons rétrécis. Emprisonnez dans la même serre un aigle et une colombe, l'une y voltige à l'aise, tandis que l'autre n'y peut même pas étendre ses vastes ailes. Tel serait pour l'esprit le système imitatif: la médiocrité y trouverait une atmosphère suffisante pour sa frêle complexion; mais l'inspiration y mourrait faute d'air et d'espace.

N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, les adeptes de cet étrange système annoncer l'incroyable prétention d'écrire un roman à l'aide de combinaisons harmoniques? de faire dire à la

musique des phrases de cette espèce, par exemple : « Monsieur, portez ailleurs les hommages que vous m'offrez ; ils compromettraient ma réputation ; l'estime du monde, l'affection de mon époux, l'amour de mes enfants, voilà les seules joies que j'ambitionne, les seules que mon cœur comprenne, etc. » Réduire la musique à s'exprimer dans ce langage prosaïque, en admettant, chose impossible qu'on y puisse parvenir, c'est arrêter un ange dans son vol sublime à travers les mondes, c'est lui retrancher ses aîles, c'est l'arracher du ciel pour le jeter dans la fange des ruisseaux.

Dieu a donné la musique à l'homme pour chanter cette poésie insaisissable qui surnage dans les sphères les plus éthérées de son âme et que les génies les plus harmonieux regardent passer dans ces hauteurs infinies comme l'enfant suit d'un œil envieux et charmé le vol du pigeon voyageur dans le bleu du ciel. Lisez les poètes, je dis les plus puissants, ceux que le ciel a inondés de poésie comme le soleil inonde l'espace de sa lumière, vous sentez à chaque ligne que l'expression leur a manqué, que la parole même dont la splendeur vous étonne, n'est qu'une pâle image de l'éblouissante vision qui a passé dans leur âme comme un trait de feu dans les profondeurs d'un ciel orageux. Demandez à Victor Hugo si les fleurs célestes qu'il vous jette à profusion ne déposent pas en lui leurs plus suaves parfums, leurs couleurs les plus brillantes ; demandez à Châteaubriand s'il n'est pas vrai que le René que vous admirez n'est qu'une grossière ébauche du René qui vit et s'agite dans son imagination. Interrogez ces deux hommes, et tous deux vous diront : « Oui, nous avons reconnu cent fois l'impuissance de la parole ; oui, les inspirations les plus hautes, les plus épurées ont ébloui nos yeux, et nous n'avons pu les peindre. Quel est le secret de cette impuissance ? C'est que chaque art a son domaine, qui lui appartient en propre, et que nul ne peut empiéter sur l'autre ; c'est que là où le poète se voit arrêté court, commence l'œuvre du musicien. Écoutez Beethoven, Weber, Mozart ou Rossini, vous vous sentez transporté tout à coup dans un monde d'idées et de sentiments dont vous n'aviez pas même le soupçon avant d'avoir entendu les notes magiques qui, à mesure qu'elles tombent et ruissèlent dans votre âme, y dévoilent çà et là un lambeau de cet Éden inconnu ; ici un lac d'azur, là des fleurs célestes, là bas des côteaux caressés par des brises enivrantes. C'est que le musicien a franchi la limite où s'était arrêté le poète, c'est qu'au retour des champs qui ne sont ouverts qu'à lui, il vous a jeté à pleines mains les gerbes de fleurs qu'il avait cueillies une à une et que lui seul pouvait moissonner.

Ne faites donc pas descendre la musique à une imitation puérile des objets les plus prosaïques, ne la dépouillez pas de son auréole en la contraignant, comme une vile esclave, d'exprimer vos besoins et vos pensées les plus vulgaires ; laissez-la dans les profondeurs du ciel, pour qu'elle y puise sans cesse ces flots de poésie qui échappent à la parole et dont elle est l'harmonieux interprète.

MARIE STUART.

C'est le 10 décembre, au plus tard, que doit être représenté l'opéra de M Niedermeyer. L'administration compte beaucoup, et avec raison, sur l'auteur du *Lac* et de *Stradella*. Si toutefois cet espoir était déçu, nous savons à quel insolent et ridicule despotisme il faudrait s'en prendre ; mais à coup sûr, pour nous du moins qui savons ce qui se passe derrière le rideau, le compositeur serait parfaitement innocent du fait.

OPÉRA-COMIQUE.

REPRISE DU MAÇON.

La reprise de ce charmant opéra-comique a été accueillie avec une extrême faveur ; on a retrouvé dans cet ouvrage toutes les qualités qui font de M. Auber un compositeur essentiellement français ; l'esprit, la grâce, l'élégance, la clarté. MM. Scribe et Auber se distinguent l'un et l'autre par des qualités analogues ; ce ne sont pas de ces hardis novateurs qui bouleversent un art ou une scène de fond en comble, mais de charmants esprits qui n'ont d'autre ambition que de couvrir de fleurs éclatantes le canevas qu'ils trouvent tout tracé. Il est difficile de *tailler les morceaux* avec plus d'art que ne le fait M. Scribe, il est impossible d'en tirer meilleur parti que M. Auber.

Il y a vingt ans que le *Maçon* a été représenté pour la première fois, et il a reparu avec un air de jeunesse que pourraient lui envier bien des nouveau-nés. Il faut dire aussi que MM. Mocker, Andran, M^mes^ Prévost, Anna Thillon et Darcier se sont acquittés de leurs rôles avec non moins de talent que leurs devanciers, MM. Ponchard, Lafeuillade ; M^mes^ Boulanger, Rigaud et Pradher. Le costume grec fait admirablement valoir la beauté de M^me^ Thillon.

Le refrain ; *les amis sont toujours là*, le charmant duo : *je m'en vas...* et *la Dispute des deux commères* ont été vivement applaudis.

THÉATRE-FRANÇAIS.

LA FEMME DE QUARANTE ANS.

La Femme de Quarante ans, Comédie en 3 actes et en vers, par M. Galoppe d'Onquaire.

On dit que cette pièce nous vient de la province et je le crois fermement, rien qu'à voir le titre dont son auteur n'a pas craint de la baptiser. Oui, c'est au fond d'une province et non ailleurs, que M. Galoppe a pu concevoir cette idée paradoxale qu'une femme doit avoir quarante ans en 1844, parce qu'elle est née en 1804. Mais, si le beau sexe normand ou bas breton a l'ingénuité d'accepter sans contrôle cette étrange façon de raisonner, que M. Galoppe d'Onquaire ne s'attende pas à trouver la même bonhomie dans le beau sexe parisien. Malgré ce qu'il offre de spécieux au premier abord, ce calcul est complètement inadmissible, toutes les femmes nous le prouveront, et particulièrement celles qui avaient trente ans, il y en a dix.

Mais passons au corps du délit et voyons ce que c'est que ce monstre inconnu qu'on nous désigne sous le nom de *Femme de Quarante ans*.

Désilly a épousé une femme de quarante ans et il montre à son ami d'Ornay, qui semble peu convaincu, que l'âge de sa femme est pour lui une source de joies ineffables, à tel point qu'il vient de passer avec elle les trois premières semaines de la lune de miel dans le château qu'elle lui a apporté en dot. Peut-être allez-vous penser que ce château, flanqué de quarante mille livre de rentes, pourrait bien entrer pour quelque chose dans l'amour de Désilly, et si prosaïque qu'elle soit d'ailleurs, j'avoue que cette hypothèse me semble assez raisonnable, d'autant qu'avant son mariage, Désilly n'avait pour toute fortune que ses vingt-cinq ans et un crédit largement exploité. Mais point, l'amour du jeune homme est pur et dégagé de tout intérêt. En voulez-vous une preuve ? Désilly a fait venir son tailleur pour lui commander un habit, mais cette idée alarme la tendresse de M^me^ Désilly et le jeune mari n'hésite pas à faire à sa femme le sacrifice de son habit neuf !

Mais un orage formidable s'amasse sur ce modèle des ménages ; Nerval vient apprendre à son ami Désilly, que sa femme a un enfant de son premier mariage, que cet enfant est une charmante jeune fille de 18 ans, que d'Ornay en est amoureux et qu'il demande positivement sa main. Décider M^me^ Désilly, qui n'avoue pas une fille de 18 ans, à risquer d'être grand'mère avant un an n'est pas une tâche facile, cependant Désilly accepte cette délicate mission. Mais après un détour assez adroit, le malheureux brouille tout sans rémission et attire l'anathème sur sa tête en lâchant étourdiment je ne sais quelle vérité intempestive sur les Femmes de Quarante ans. Sur ce, la tempête éclate et les deux époux échangent les plus gros mots. Blessée au vif, la Femme de Quarante ans en vient à reprocher à Désilly la fortune qu'elle lui a donnée ; outré d'une telle offense, le jeune mari demande aussitôt une séparation qui est acceptée avec le plus vif empressement.

Au troisième acte la jalousie torture M^me^ Désilly, qui apprend par les domestiques qu'une femme est venue parler à son mari et que cette femme est jeune, jolie, bien faite, enfin accomplie. Tant de perfections valent une scène effroyable au malheureux Désilly, qui met fin tout-à-coup à l'emportement de son acariâtre épouse en introduisant cette belle personne. La jeune fille se jette

aussitôt dans les bras maternels de Mme Désilly, car cette prétendue rivale n'est autre qu'Hortense, sa propre fille.

Ainsi finit la comédie, du moins pour le public, mais la paix ne durera pas longtemps entre M. et Mme Désilly et nous demeurons ignorants de ce qu'il adviendra de ce ménage mal assorti. Outre ce défaut de conclusion, il y a dans la comédie de M. Galoppe d'Onquaire un vice radical; on y cherche vainement ce type de la femme de quarante ans, qu'il a prétendu peindre, et l'on ne voit rien dans les faits et gestes de Mme Désilly qui doive appartenir à tel âge plutôt qu'à tel autre.

Quant aux imitations, elles sont flagrantes et nombreuses et M. Galoppe d'Onquaire sait mieux que tout autre qu'une bonne part de son succès revient de droit à Casimir Delavigne, à Desforges, à Sédaine, et quelques petites tirades à M. Mazarès.

La pièce a été bien jouée par Maillart, Regnier et Mme Volnys, qui cependant a eu le tort d'exagérer encore la violence d'un caractère auquel l'auteur n'a déjà donné qu'une bien faible dose de douceur.

ODEON.

Il faut croire que l'air de ce côté de la Seine est malsain pour les pièces de théatre, car elles y meurent vite. Une tragédie en vogue y dépasse rarement trois représentations *et demie*, et quant aux comédies, il n'appartient qu'aux plus favorisées d'atteindre à une première représentation *complète*. Avec la meilleure volonté du monde, il nous serait donc difficile de vous donner, je ne dis pas une analyse, mais une simple nomenclature des pièces qui sont allées mourir ce mois-ci dans cette terrible serre-chaude.

Il en est une cependant qui nous a causé un vif plaisir, moins à cause de son mérite intrinsèque que parce qu'elle nous a mis face à face avec un tragédien, mais là, un vrai tragédien, un homme taillé tout exprès pour porter la couronne et le manteau royal; port imposant, diction noble et harmonieuse, sensibilité profonde et vraie, un cachet frappant de grandeur et de distinction naturelles, enfin tout ce qu'il faut pour tenir une salle entière attentive et palpitante sous son regard, pour lui jeter tour-à-tour la crainte, l'épouvante et la douleur. Ce tragédien c'est M. Darcourt, qui a joué le rôle d'*Héli*, dans la pièce de ce nom, avec une intelligence et une profondeur remarquables; et cependant nous n'avons encore jamais vu un rôle important dans les mains de M. Darcourt. Eh quoi! les qualités que nous signalons dans cet acteur sont-elles donc si communes à l'Odéon pour qu'on les laisse enfouies dans l'obscurité? Non, certes, et M. Lireux est un directeur trop habile pour ne pas donner enfin à l'un de ses artistes les plus distingués l'occasion de révéler, dans un rôle digne de lui, les rares facultés qu'il a su faire percer dans une œuvre où l'inspiration avait de si rares occasions de se déployer.

Dans quelques jours *Christine*, d'Al. Dumas, avec Mlle Georges.

THÉATRE DU LUXEMBOURG.

Ce petit théâtre montre une intelligence et une activité que devraient bien imiter ses grands confrères. Il a donné ce mois-ci quatre ouvrages, les *Deux Conscrits*, l'*Épicier Journaliste*, *Gaspard* l'*Avisé*, où s'est distingué M. Grigny, les *Mystères* d'*Adolphe* et *Jean de Nivelle*.

L'espace nous manque pour rendre un compte détaillé de la distribution des prix du Conservatoire. Nous mentionnerons rapidement: une ouverture de M. Bazin, qui atteste des études nourries et laisse éclater en même temps une brillante imagination: un *septuor* de Vogt, où se sont distingués sept prix à la fois: ceux de harpe, de flûte, de cor, de basson, de clarinette, de hautbois; un morceau de Zimmermann pour trois pianos fort bien exécuté par Mlles Diette, Farrene et Philipot.

Mlle Tabon a supérieurement chanté l'air si difficile de la princesse de *Robert le Diable*. Nous n'avons rien de bon à dire de la façon dont Mlles Morize et Morange ont dit le beau duo d'*Anna Bolena*, mais en revanche nous félicitons sincèrement Mlle Mondutaigny et Gassier du talent qu'ils ont déployé dans le duo de *Don Pasquale*.

Mlle Mondutaigny, voilà une femme d'avenir.

J'ai beau chercher, je n'ai plus rien à vous dire, sinon que nous allons être conviés à entendre cet hiver trois morceaux inédits du grand Rossini: la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. Vrai Dieu! voilà qui vaut la peine de se déranger, qu'en pensez-vous?

CONSTANT GUÉROULT.

THÉATRE DES ARTS,

A ROUEN.

La Comédie, l'Opéra, le Vaudeville ont en province des interprètes qu'il ne serait pas juste de passer toujours sous silence, puisqu'ils contribuent, eux aussi, à élever le niveau de l'art scénique. Le public de Rouen a toujours été difficile, nous voulons dire que ce n'est qu'à bon escient qu'il distribue les applaudissements et les éloges. Aussi, nous aimons à constater le succès qu'ont obtenu dernièrement dans *Lucie de Lammermoor* MM. Raguenau et Payen *Les Huguenots*, où Raguenau représentait Raoul, Planque Marcel, Verner Saint-Bris, Mlle Valton Valentine, et Mlle Élian Marguerite, ont été joués avec un ensemble qui se rencontre bien rarement en quelque lieu que ce soit. Mlle Lovie a fait ressortir, par son talent plein de grâce, le rôle du page qu'elle y remplissait. Elle s'est encore distinguée, ainsi que Mlle Élian, dans *les Diamants de la Couronne*, pièce admirablement jouée, grâce aussi à un orchestre composé de musiciens excellents. Dans le vaudeville, nous avons remarqué Mme Henri Monnier, que tous ses travestissements dans *la Fille de Dominique* montrent toujours gracieuse, pleine de vivacité et de finesse. En somme, la ville de Rouen peut être fière de ses artistes dramatiques, et ce n'est que justice de reconnaître ici leur mérite G. W.

NOTICE SUR DOVALLE.

Il y a des existences qui semblent marquées au sceau de la fatalité!...

Empoisonné dans le sein de sa mère, Charles Dovalle naquit avant le terme fixé par la nature..... — Il avait à peine accompli sa vingt-deuxième année lorsqu'il fut tué en duel, en soutenant, comme journaliste, une opinion que sa conscience ne lui permettait pas de rétracter.

Un porte-feuille, posé sur son cœur, devait porter à une mère les adieux de son fils..... La balle mortelle traversa l'album et déchira les derniers mots que le poète à l'âme jeune et candide avait tracés en face de la mort!

Parmi les papiers que ce portefeuille renfermait se trouvait une pièce de vers que l'on en retira mutilée. M. Amédée Doin, lauréat du Conservatoire, l'a mise en musique, après en avoir rétabli le sens, et nous la donnons à nos abonnés avec le numéro de ce jour. Cette mélodie, empreinte d'une mélancolique rêverie, fait honneur à l'auteur de BERGERONNETTE, délicieuse romance composée également sur une poésie de Donalle, et que nous avons publiée avec le numéro de mars dernier.

Nous donnerons un article de modes dans le numéro prochain et les suivants.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIX.

IMPRIMERIE DE PENAUD ET COMP., PASSAGE DU CAIRE, 2.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

UNE PASSION DANS LE DÉSERT.

Lors de l'expédition entreprise dans la Haute-Égypte par le général Desaix, un soldat provençal, tombé au pouvoir des Maugrabins, fut emmené par eux dans les déserts situés au-delà des cataractes du Nil. Afin de mettre entre eux et l'armée française un espace suffisant pour leur tranquillité, ces Arabes firent une marche forcée et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit ; ils campèrent auprès d'un puits masqué par des palmiers sous lesquels ils avaient précédemment enterré quelques provisions. Ne supposant pas que l'idée de fuir pût venir à leur prisonnier, ils se contentèrent de lui attacher les mains, et s'endormirent tous après avoir mangé quelques dattes et donné de l'orge à leurs chevaux.

Quand le hardi Provençal vit ses ennemis hors d'état de le surveiller, il se servit de ses dents pour s'emparer d'un cimeterre ; il s'aida de ses genoux pour en fixer la lame, et trancha les cordes qui lui ôtaient l'usage de ses mains. Devenu libre, il se saisit d'une carabine, se précautionna d'une provision de dattes sèches, d'un petit sac d'orge, de poudre et de balles, ceignit le cimeterre, monta sur un cheval et piqua vivement dans la direction où il supposa que devait être l'armée française. Impatient de revoir un bivouac, il pressa tellement le cheval déjà fatigué, que ce généreux animal expira, les flancs déchirés, laissant le Provençal au milieu du désert.

Après avoir marché pendant quelque temps dans le sable avec le courage d'un forçat qui s'évade, le soldat fut forcé de s'arrêter ; le jour finissait. Malgré la beauté qui distingue les nuits de l'Orient, il ne se sentit pas la force de continuer son chemin. Il avait heureusement pu gagner une éminence sur le haut de laquelle s'élançaient quelques palmiers dont les feuillages, aperçus depuis longtemps, avaient réveillé dans son cœur les plus douces espérances. Sa lassitude était si grande qu'il se coucha sur une pierre de granit inclinée comme un lit de camp, et s'y endormit sans prendre aucune précaution pour sa défense pendant son sommeil.

Il avait fait le sacrifice de sa vie. Sa dernière pensée fut même un regret. Il se repentait déjà d'avoir quitté les Maugrabins ; leur vie errante commençait à lui sourire depuis qu'il était loin d'eux et sans secours.

Il fut réveillé par le soleil, dont les impitoyables rayons, tombant aplomb sur le granit, y produisaient une chaleur intolérable. Le Provençal avait eu la maladresse de se placer en sens inverse de l'ombre projetée par les têtes verdoyantes et majestueuses des palmiers. Il regarda ces arbres solitaires, et tressaillit ; ils lui rappelaient les fûts élégants et couronnés de longues feuilles des colonnes sarrasines de nos cathédrales. Mais quand, après avoir compté les palmiers, il jeta les yeux autour de lui, le plus affreux désespoir envahit son âme : il voyait un océan sans bornes ; les sables du désert, semblables à une mer de boue noirâtre, s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions ; ils étincelaient comme une lame d'acier frappée par une vive lumière. Il ne savait pas si c'était une mer de glace ou un lac uni comme un miroir. Emportée par lames, une vapeur de feu tourbillonnait au-dessus de cette terre mouvante. Le ciel jetait un éclat oriental d'une pureté désespérante, car elle ne laisse rien à désirer à l'imagination. Le ciel et la terre étaient en feu. Le silence avait une majesté sauvage et terrible. L'infini, l'immensité pressaient l'âme de toutes parts : pas un nuage au ciel, pas un accident au sein du sable ; l'horizon lui-même finissait, comme en mer quand il fait beau, par une ligne de lumière aussi déliée que le tranchant d'un sabre.

Le Provençal serra le tronc d'un de ces palmiers comme si c'eût été le corps d'un ami ; puis, à l'abri de l'ombre grêle et droite que l'arbre dessinait sur le granit, il pleura, s'assit et resta là, contemplant dans une tristesse profonde la scène implacable qui s'offrait à ses regards. Il cria, comme pour tenter la solitude ; sa voix, perdue dans les cavités de cette colline, rendit au loin un son maigre qui ne réveilla point d'écho : l'écho était dans son cœur. Le Provençal avait vingt-deux ans ; il arma sa carabine.

— Mais il sera toujours temps ! se dit-il en posant à terre l'arme libératrice.

En regardant tour à tour l'espace blanc et l'espace bleu, le pauvre soldat rêvait à la France : il sentait avec délice les ruisseaux de Paris où il avait été s'engager au temps le plus horrible de la Convention ; il se rappelait les villes par lesquelles il avait passé, les figures de ses camarades et les plus légères circonstances de sa vie. Enfin, son imagination méridionale lui fit entrevoir sa chère Provence, parée des fleurs du printemps et d'une riche verdure, dans les jeux de la chaleur qui ondoyait au-dessus de la nappe d'argent étendue dans le désert.

Craignant tous les dangers de ce cruel mirage, il descendit le revers opposé à celui par lequel il était monté, la veille, sur la colline. Sa joie fut grande en découvrant une espèce de grotte taillée naturellement dans les immenses fragments de granit qui formaient la base de ce monticule. Les débris d'une natte annonçaient que cet asile avait été jadis habité. Puis à quelques pas le soldat aperçut des palmiers chargés de dattes. L'instinct qui nous attache à la vie se réveilla dans son cœur. Il espéra vivre assez pour attendre le passage de quelques Maugrabins, ou peut-être entendrait-il bientôt le bruit des canons ? En ce moment Bonaparte parcourait l'Égypte : tout paraissait possible au pauvre Français ; car, pour lui, cet homme, ce dieu pouvait être partout.

Ranimé par cette pensée, il abattit un des régimes de fruits mûrs, sous le poids desquels les dattiers semblaient fléchir, et il s'assura, en goûtant cette manne inespérée, que l'habitant de la grotte avait cultivé les palmiers. La chair savoureuse et fraîche de la datte accusait, en effet, les soins de son prédécesseur. Le Provençal passa subitement d'un sombre désespoir à une joie presque folle ; il remonta sur le haut de la colline, et s'occupa pendant le reste du jour à couper un des palmiers inféconds qui, la veille, lui avaient servi de toît. Un vague souvenir lui fit penser

aux animaux du désert; il prévit qu'ils pourraient venir boire à la source perdue dans les sables, qui apparaissait au bas des quartiers de roche; il résolut de se garantir de leurs visites en mettant une barrière à la porte de son ermitage. Malgré son ardeur et les forces que lui donna la peur d'être dévoré pendant son sommeil, il lui fut impossible de couper le palmier en plusieurs morceaux dans cette journée, mais il réussit à l'abattre. Quand, vers le soir, ce roi du désert tomba, le bruit de sa chûte retentit au loin; ce fut comme un gémissement poussé par la solitude. Le soldat frémit, comme s'il eût entendu quelque voix lui prédire un malheur. Mais, semblable à un héritier qui ne s'apitoie pas longtemps sur la mort d'un parent, il dépouilla ce bel arbre des larges et hautes feuilles vertes qui en font l'ornement et s'en servit pour épaissir la natte sur laquelle il allait se coucher.

Fatigué par la chaleur et le travail, il s'endormit sous les lambris rouges de sa grotte humide. Au milieu de la nuit, son sommeil fut troublé soudain. Il crut avoir entendu quelque bruit extraordinaire; il se dressa sur son séant, et le silence du désert lui permit de reconnaître les deux accens distincts d'une respiration dont la sauvage énergie ne pouvait appartenir à une créature humaine. Une profonde peur, encore augmentée par l'obscurité, par la solitude et par les fantaisies du réveil, lui glaça le cœur. Il sentit même à peine la douloureuse contraction de ses cheveux quand, à force de dilater les pupilles de ses yeux, il aperçut dans l'ombre deux lueurs faibles et jaunes. D'abord, il attribua ces lumières à quelque reflet de ses propres prunelles; mais bientôt le vif éclat de la nuit l'aidant par degrés à distinguer les objets qui étaient dans la grotte, il aperçut un énorme animal couché à deux pas de lui. Etait-ce un lion, un tigre ou un crocodile? Le Provençal n'avait pas assez d'instruction pour savoir dans quel sous-genre était classé son ennemi; mais alors il eut un effroi d'autant plus violent que son ignorance lui faisait supposer tous les malheurs ensemble. Il endura le cruel supplice d'écouter, de saisir les caprices alternatifs de cette respiration sans en rien perdre et sans oser se permettre le moindre mouvement. Une odeur aussi forte que celle exhalée par les renards, mais plus pénétrante, plus grave pour ainsi dire, remplissait la grotte, et quand le Provençal la dégusta par le nez, sa terreur fut au comble; il ne pouvait plus révoquer en doute l'existence de son terrible compagnon, dont il avait sans doute usurpé l'antre royal. Bientôt les reflets de la lune qui se précipitait vers l'horizon éclairèrent la tanière et firent insensiblement resplendir la peau tachetée d'une panthère.

Ce lion d'Egypte dormait, roulé comme un gros chien paisible possesseur d'une niche somptueuse à la porte d'un hôtel; ses yeux, ouverts pendant un moment, s'étaient refermés. Il avait la face tournée vers le Français.

Mille pensées confuses passèrent dans l'ame du prisonnier de la panthère. D'abord il voulut la tuer d'un coup de fusil; mais il s'aperçut qu'il n'y avait pas assez d'espace entre elle et lui pour l'ajuster, le canon aurait dépassé l'animal; et s'il l'éveillait, qu'arriverait-il? Cette hypothèse le rendit immobile. Dans le silence, il entendait battre son cœur et maudissait les pulsations trop fortes que l'affluence du sang y produisait; il redoutait de troubler un sommeil qui lui permettait de chercher un expédient salutaire. Il mit la main deux fois sur son cimeterre, dans le dessein de trancher la tête à son ennemi; mais la difficulté de couper un poil ras et dur l'obligea de renoncer à son hardi projet.

— La manquer, ce serait mourir sûrement.

Il préféra les chances d'un combat, et résolut d'attendre le jour, et le jour ne se fit pas longtemps désirer. Le Français put alors examiner la panthère, elle avait le museau teint de sang.

— Elle a bien mangé, pensa-t-il sans s'inquiéter du menu dont s'était composé le festin, elle n'aura pas faim à son réveil.

L'animal était une femelle. La fourrure du ventre et des cuisses étincelait de blancheur. De petites taches, semblable à du velours, formaient de jolis bracelets autour de ses pattes, sa queue musculeuse était également blanche, mais terminée par un bouquet noir. Le dessus de la robe, jaune comme de l'or mat, mais bien lisse et doux, portait ces mouchetures caractéristiques, nuancées en forme de roses, qui servent à distinguer les panthères des autres espèces de *felis*. Cette tranquille et redoutable hôtesse ronflait dans une pose aussi gracieuse que celle d'une chatte couchée sur le coussin d'une ottomane. Ses sanglantes pattes nerveuses et bien armées, étaient en avant de sa tête, qui reposait dessus, et de laquelle partaient ces barbes rares et droites, semblables à des fils d'argent. Si elle avait été ainsi dans une cage, le Provençal aurait certes admiré la gentillesse de cette bête et les vigoureux contrastes des couleurs vives qui donnaient à sa simarre un éclat impérial; mais, en ce moment, il sentait sa vue troublée par cet aspect sinistre. La présence de cette panthère endormie lui faisait éprouver l'effet que les yeux magnétiques du serpent produisent, dit-on, sur le rossignol. Le courage du soldat finit par s'évanouir un moment devant ce danger, tandis qu'il se serait exalté sous la bouche des canons vomissant la mitraille. Cependant une pensée intrépide se fit jour dans son ame, et tarit dans sa course la sueur froide qui lui découlait du front. Agissant comme les hommes qui, poussés à bout par le malheur, arrivent à défier la mort et s'offrent à ses coups, il vit, sans s'en rendre compte, une tragédie dans cette aventure, et résolut d'y jouer son rôle avec honneur jusqu'à la dernière scène.

— Avant-hier, les Arabes m'auraient peut-être tué, se dit-il se considérant comme mort, et il attendit bravement et avec une inquiète curiosité le réveil de la panthère. Quand le soleil parut, elle ouvrit subitement les yeux; puis elle étendit violemment ses pattes comme pour les dégourdir et dissiper ses crampes. Enfin elle bailla, montrant ainsi l'épouvantable appareil de ses dents et sa langue fourchue, semée de petites aspérités globuleuses, papilles redoutables qui lui donnaient l'apparence d'une rape.

— C'est comme une petite maîtresse, pensa le Français en la voyant se rouler et faire les mouvements les plus délicats et les plus coquets.

Elle lécha le sang qui teignait ses pattes, son museau, et se gratta la tête par des mouvements doux et répétés.

— Bien, fais un petit bout de toilette, dit en lui-même le Français auquel sa résolution rendit sa gaîté. Nous allons nous souhaiter le bonjour!

Et il saisit un petit poignard court dont il avait débarrassé les Maugrabins. En ce moment, la panthère retourna la tête vers le Français et le regarda fixement sans avancer. La rigidité de ces yeux métalliques et d'une insupportable clarté fit tressaillir le Provençal quand la bête marcha vers lui. L'audacieux soldat la contempla d'un air caressant et la guigna dans les yeux, comme pour la magnétiser, en la laissant venir près de lui; puis, par un mouvement aussi doux, aussi amoureux que s'il avait voulu caresser la plus jolie femme, il lui passa la main sur tout le corps, de la tête à la queue, en irritant avec ses ongles les flexibles vertèbres cachées dans le profond sillon qui partageait le dos jaune de la panthère. La queue de l'animal se redressa voluptueusement, ses yeux s'adoucirent, et quand, pour la troisième fois, le Fran-

çais accomplit cette flatterie intéressée, la femelle fit entendre un de ces *ronron* par lesquels nos chats expriment leur plaisir; mais ce murmure partait d'un gosier si puissant et si profond, qu'il retentit dans la grotte comme les derniers ronflements des orgues dans une église. Le Provençal, comprenant alors l'importance de ses caresses, les redoubla de manière à étourdir, à stupéfier cette courtisane impérieuse; quand il se crut sûr d'avoir éteint la férocité de sa capricieuse compagne, dont la faim avait été si heureusement assouvie la veille, il se leva et voulut sortir de sa grotte. La panthère le laissa bien partir; mais, quand il eut gravi la colline, elle bondit avec la légèreté des moineaux sautant d'une branche à une autre, et vint se frotter contre les jambes du soldat, en faisant le gros dos à la manière des chattes; elle le regarda d'un œil dont l'éclat devint moins inflexible, et jeta ce cri sauvage que les naturalistes comparent au bruit d'une scie.

— Elle est exigeante, s'écria le Français en souriant.

Il essaya de jouer avec ses oreilles, de lui caresser le ventre et lui gratta fortement la tête avec ses ongles. En s'apercevant de ses succès, il lui chatouilla le crâne avec la pointe de son poignard, en épiant l'heure de la tuer; mais la dureté des os le fit trembler de ne pas réussir.

La sultane du désert agréa les talents de son esclave en levant la tête, tendant le cou et accusant son ivresse par la tranquillité de son attitude. Le Français songea soudain que, pour assassiner d'un seul coup cette farouche princesse, il fallait la poignarder dans la gorge; il levait la lame, quand la panthère, rassassiée sans doute, se coucha gracieusement à ses pieds en lui jetant de temps en temps des regards où, malgré leur rigueur native, se peignait confusément de la bienveillance. Le pauvre Provençal fut forcé de manger ses dattes, en s'appuyant sur l'un des palmiers; mais il lançait tour à tour un œil investigateur sur le désert pour lui demander des libérateurs, et sur sa compagne, pour en épier la clémence incertaine. Elle vérifiait l'endroit où les noyaux des dattes tombaient chaque fois qu'il en jetait un, et ses yeux exprimaient alors une incroyable méfiance; elle examinait le Français avec une prudence commerciale. Cet examen fut favorable à l'homme. Lorsqu'il eut achevé son maigre repas, elle lui lécha ses souliers, et, d'une langue rude et forte, enleva miraculeusement la poussière incrustée dans les plis.

— Mais quand elle aura faim, pensa le Provençal!

Cette idée lui causa un léger frisson, car il consultait alors les proportions de la panthère, qui certainement était un des plus beaux individus de son espèce. Elle avait trois pieds de hauteur et quatre pieds de longueur, sans y comprendre la queue. Cette arme puissante, ronde comme un gourdin, était haute de près de trois pieds. Sa tête, aussi grosse que celle d'une lionne, se distinguait par une rare expression de finesse où dominait bien la froide cruauté des tigres, mais il s'y trouvait en même temps une vague ressemblance avec la physionomie d'une femme artificieuse; enfin, la figure de cette reine solitaire révélait en ce moment une sorte de gaîté semblable à celle de Néron ivre: après s'être désaltérée dans le sang, elle voulait jouer. Le soldat essaya d'aller et de venir; la panthère le laissa libre, en se contentant de le suivre des yeux; elle ressemblait ainsi moins à un chien fidèle qu'à un gros angora inquiet de tout, même des mouvements de son maître. Quand il se retourna, il aperçut du côté de la fontaine les restes de son cheval, que la panthère avait traîné jusque-là et dont les deux tiers environ étaient dévorés. Ce spectacle rassura le Français; il lui fut facile alors d'expliquer l'absence de la panthère et le respect qu'elle avait eu pour lui pendant son sommeil.

Ce premier bonheur l'enhardit à tenter l'avenir: il conçut le fol espoir de faire bon ménage avec la panthère pendant toute la journée, en ne négligeant aucun moyen de l'apprivoiser et de se concilier ses bonnes grâces. En revenant près d'elle, il eut l'ineffable bonheur de lui voir remuer la queue par un mouvement presque insensible; il s'assit alors sans crainte auprès d'elle, et il se mirent à jouer tous les deux. Il lui prit les pattes, le museau, lui tournilla les oreilles, la renversa sur le dos, et gratta fortement ses flancs chauds et soyeux. Elle se laissa faire. Quand le soldat essaya de lui lisser le poil des pattes, elle rentra soigneusement ses ongles recourbés comme des damas. Le Français, qui gardait une main sur son poignard, pensait encore à le plonger dans le ventre de la trop confiante panthère; mais il craignit d'être immédiatement étranglé dans la dernière convulsion qui l'agiterait; et, d'ailleurs, il sentait dans son cœur une sorte de remords qui criait; il lui semblait avoir trouvé une amie dévouée dans ce désert sans bornes.

Il songeait involontairement à sa première maîtresse, surnommée *Mignonne* par antiphrase, car elle était d'une atroce jalousie. Pendant tout le temps que dura son amour, il eut à craindre le fer du couteau dont elle le menaçait toujours. Ce souvenir de son jeune âge lui suggéra d'essayer de faire répondre à ce nom la jeune panthère, dont il admirait maintenant avec moins d'effroi l'agilité, la grâce et la mollesse.

Vers la fin de la journée, il s'était familiarisé avec cette situation périlleuse, et il en aimait presque les angoisses. Sa compagne avait fini par prendre l'habitude de le regarder quand il criait en voix de fausset: *Mignonne*!

Au coucher du soleil, la panthère fit entendre, à plusieurs reprises, un cri profond et mélancolique.

— Elle est bien élevée, pensa le gai soldat, elle dit ses prières.

Mais cette plaisanterie mentale ne lui vint à l'esprit que quand il eut remarqué l'attitude pacifique dans laquelle restait sa camarade.

— Va, ma petite blonde, je te laisse coucher la première, lui dit-il en comptant bien sur l'activité de ses jambes pour s'évader au plus vite quand elle serait endormie, afin d'aller chercher un autre gîte pendant la nuit.

Il attendit avec impatience l'heure de sa fuite, et, quand elle fut arrivée, il marcha vigoureusement vers le Nil. A peine eut-il fait un quart de lieue dans les sables, qu'il entendit la panthère bondissant derrière lui, et jetant par intervalles ce cri de scie, plus effrayant encore que le bruit lourd de ses bonds.

— Allons, se dit-il, elle m'a pris en amitié. Cette jeune panthère n'a encore rencontré personne. Il est flatteur d'avoir son premier amour!

En ce moment, le Français tomba dans un de ces sables mouvans si redoutables pour les voyageurs, et desquels il est impossible de se sauver. En se sentant pris, il jeta un cri d'alarme; la panthère le saisit avec ses dents par le collet de son uniforme, elle sauta vigoureusement en arrière, et le tira du gouffre comme par magie.

— Ah! mignonne, s'écria le soldat en la caressant avec enthousiasme, c'est entre nous maintenant à la vie à la mort; mais pas de farces, car si tu ne me sauves que pour te garder une poire pour la soif, je me mettrai, *troun de Dious*! en travers de ta gueule.

Et il revint sur ses pas. Le désert était comme peuplé par un être auquel il pouvait parler, et dont la férocité s'était adoucie pour lui, sans qu'il s'expliquât les raisons de cette incroyable

amitié. Quelque puissant que fût le désir du soldat de rester debout et sur ses gardes, il dormit. A son réveil il ne vit plus mignonne. Il monta sur la colline. Il l'aperçut alors, dans le lointain, accourant par bonds, suivant l'habitude de ces animaux, auxquels la course est interdite par l'extrême flexibilité de leur colonne vertébrale. Elle arriva les babines sanglantes. Elle reçut les caresses nécessaires que lui fit son compagnon, et témoigna par plusieurs *rouron* graves combien elle en était heureuse. Ses yeux pleins de mollesse se tournèrent avec encore plus de douceur que la veille sur le Provençal, qui lui parlait comme à un animal domestique.

— Ah! ah! mademoiselle, car vous êtes une honnête fille, n'est-ce pas! Voyez-vous ça! Nous aimons à être calinée. N'avez-vous pas honte? Vous avez mangé quelque Maugrabin? Bien! ce sont des animaux beaucoup plus féroces que vous ne l'êtes et qui ne se calmeraient pas avec des caresses; mais n'allez pas gruger les Français au moins, je ne vous aimerais plus; plus du tout, du tout; là, là.

Elle joua comme un jeune chien joue avec son maître, se laissant rouler, battre et flatter tour à tour. Parfois, elle provoquait le soldat en avançant la patte sur lui par un geste solliciteur. Quelques jours se passèrent ainsi. Cette compagnie permit au Provençal d'admirer les sublimes beautés du désert. En y trouvant des heures de crainte et de tranquillité, des aliments et une créature à laquelle il pensait, il eut l'âme agitée par des contrastes, sa vie eut des oppositions. La solitude lui révéla tous ses secrets et l'enveloppa de ses charmes. Il découvrit dans le lever et dans le coucher du soleil des spectacles inconnus au monde. Il tressaillit en entendant au-dessus de sa tête le doux sifflement des aîles d'un oiseau, rare, passager; en voyant les nuages se confondre, voyageurs changeans et colorés. Il étudia pendant la nuit les effets de la lune sur l'océan de sables où le Simoün produisait des vagues, des ondulations et de rapides changements. Il vécut avec le soleil qu'il vit dans sa plus grande gloire. Souvent, après avoir joui du terrible spectacle d'un ouragan dans cette plaine où les sables soulevés produisaient des brouillards rouges et secs, des nuées mortelles, il voyait venir la nuit avec délices, car alors les étoiles versaient leur bienfaisante fraîcheur. Il écouta des musiques imaginaires dans les cieux. Puis, la solitude lui apprit à déployer les trésors de la rêverie. Il passait des heures entières à se rappeler des riens.

Enfin, il se passionna pour sa panthère, car il lui fallait une affection. Soit que sa volonté, puissamment projetée, eût modifié l'organisme de sa compagne, soit qu'elle trouvât une nourriture abondante, grâce aux combats qui se livraient autour de ces déserts, elle respecta la vie du Français, qui avait fini par ne plus s'en défier, en la voyant si bien apprivoisée.

Il passait la plus grande partie du temps à dormir; mais il était obligé de veiller, comme une araignée au sein de sa toile, pour ne pas laisser échapper le moment de sa délivrance, si quelqu'un passait dans la sphère décrite par l'horizon. Il avait sacrifié sa chemise pour en faire un drapeau, arboré sur le haut d'un palmier dépouillé de feuillage. Il avait trouvé le moyen de la garder déployée en la tendant avec des baguettes de bois; car le vent aurait pu ne pas l'agiter au moment où le voyageur attendu regarderait dans le désert.

C'était pendant ses longues heures d'espérance qu'il s'amusait avec la panthère. Il avait fini par connaître les différentes inflexions de sa voix, l'expression de ses regards. Il avait étudié les caprices de toutes les taches qui nuançaient l'or de sa robe. Elle ne grondait même plus quand il lui prenait la touffe par laquelle sa redoutable queue était terminée, pour en compter les anneaux noirs et blancs, ornement gracieux qui brillait de loin au soleil comme des pierreries. Il avait plaisir à contempler les lignes moelleuses et fines des contours, la blancheur du ventre, la grâce de la tête. Mais c'était surtout quand elle jouait qu'il la contemplait complaisamment : l'agilité, la jeunesse de ses mouvements le surprenaient toujours. Il admirait sa souplesse quand elle se mettait à bondir, à ramper, à se glisser, à se fausser, s'accrocher, se rouler, se blottir, s'élancer partout. Quelque glissant que fût un bloc de granit, quelque rapide que fût son élan, elle s'y arrêtait tout court au mot de *Mignonne*, et tournait vers lui sa tête élégante et fine avec une expression d'amour.

Un jour, par un soleil éclatant, un immense oiseau plana dans les airs. Le Provençal quitta sa panthère pour examiner ce nouvel hôte; mais, après un moment d'attente, la sultane délaissée gronda sourdement.

— Je crois, Dieu m'emporte! qu'elle est jalouse, s'écria-t-il en revoyant ses yeux redevenus rigides. L'âme de la Marane aura passé dans ce corps-là, c'est sûr.

L'aigle disparut dans les airs pendant que le soldat admirait la croupe rebondie de la panthère, revenue à un état calme. Mais il y avait aussi tant de grâce et de jeunesse dans ces contours; c'était joli comme une femme! La blonde fourrure de la robe se mariait comme dans la plus délicate peinture italienne, aux tons du blanc mat qui distinguait les cuisses. La lumière profusément jetée par le soleil faisait briller cet or vivant, ces taches brunes. Le Provençal et la panthère se regardaient l'un l'autre d'un air intelligent, et la coquette tressaillit quand elle sentit les ongles de son ami lui gratter le crâne. Ses yeux brillèrent comme deux éclairs, puis elle les ferma fortement.

— Elle a une âme, dit-il en étudiant la tranquillité de la reine des sables, dorée comme eux, blanche comme eux, solitaire et brûlante comme eux.

— Je ne sais pas, certes, quel mal je lui ai fait, mais elle se retourna comme si elle eût été enragée, et de ses dents aiguës m'entama la cuisse, faiblement sans doute. Moi, croyant qu'elle voulait me dévorer, je lui plongeai mon poignard dans le cou. Elle roula en jetant un cri qui me glaça le cœur. Je la vis se débattre contre la mort, en me regardant sans colère. J'aurais voulu pour tout au monde, pour ma croix, que je n'avais pas encore, la rendre à la vie; car c'était comme si j'eusse assassiné une personne véritable.

En ce moment, des soldats, qui avaient vu mon drapeau, accoururent à mon secours; ils me trouvèrent évanoui.

DE BALZAC.

(Magasin Littéraire.)

JOHN POKER.

Sous le règne de George III, à cette époque où l'on n'osait pas donner un nom à sa maladie et où quelques éclairs de raison traversaient encore son esprit déjà à demi insensé, les environs de Londres étaient infestés de voleurs hardis et nombreux, et John Bull, dans sa gaîté toujours excentrique, riait beaucoup des épreuves périlleuses auxquelles les lords de la chambre haute étaient quelquefois soumis, quand ils voulaient quitter Londres

pour aller dans leurs terres. John Poker (Jean Fourgon) — tel était du moins le nom qu'il avait pris — passait pour le plus audacieux et le plus intrépide de ces héros de grands chemins. John Poker était d'un caractère original et d'une galanterie qui lui avait fait une réputation à Londres; les dames ne craignaient pas sa rencontre: il les traitait avec les plus grands égards, leur laissait leurs bijoux et n'en voulait qu'à la bourse des maris. Se piquant d'une excessive générosité, dont il avait donné souvent des preuves, il était implacable dans sa vengeance, et l'homme dont il avait reçu une offense était frappé, sans qu'il pût savoir d'où était venu le coup. On ignorait s'il était jeune ou vieux.

Un soir, un jeune homme était arrêté dans Exchange-street, en face d'une belle maison qu'il considérait attentivement; la nuit était venue et la rue était déserte; un individu frappa sur l'épaule de l'observateur.

— Sir Ralpb, lui dit-il, en lui désignant du doigt la maison, les fenêtres sont élevées, la porte est bien close, il est difficile de pénétrer dedans.

— Vous me connaissez? monsieur.

— Parfaitement, je sais que j'ai l'honneur de parler à Sir Ralph Winking, cornette dans le régiment de Devonshire, amoureux de miss Diana O'Brien, fille d'un pair irlandais.

— Continuez, monsieur, dit sir Ralph d'un ton dédaigneux.

— C'est bien aisé, reprit l'inconnu; vous aimez miss Diana, riche héritière. Lord O'Brien son père vous l'a refusée, il vous a même interdit sa maison, et il part demain pour Dublin; or, vous qui vous croyez aimé de la jeune miss, vous voudriez l'enlever pour lui faire prendre la route d'Écosse, et vous mesurez de l'œil la hauteur des fenêtres.

— Monsieur, répondit sir Ralph, je n'ai parlé de mes projets à personne, et il n'y a qu'un rival qui puisse les avoir devinés: vous êtes mon rival, vous aimez miss Diana!

— Il y a une distiuction à faire, sir Ralph, je suis votre rival, sans aimer cependant miss Diana?

— Vous avouez que vous ne l'aimez pas et vous voulez l'épouser!

— Je suis plus franc que vous.

— Monsieur...

— Oui, sans le dire, vous aimez mieux peut-être les belles terres du lord que les beaux yeux de la jeune fille; mais ce n'est pas ce dont il s'agit, je ne compte pas épouser miss Diana.

— Vous n'êtes donc pas mon rival?

— Je vous expliquerai cela plus tard: tout ce que je puis vous dire, c'est que, si vous voulez, j'enlèverai miss Diana pour vous.

— Vous?

— Oui, vous me plaisez, vous avez une figure qui me revient; je veux faire votre fortune: pourquoi, en effet, un joli garçon n'épouserait-il pas une riche héritière? A vous tout seul, vous n'en viendriez jamais à bout; mais moi je puis vous placer dans une situation si favorable, je puis vous donner le mérite de rendre un si grand service à lord O'Brien, ou du moins d'en avoir l'air, qu'il vous accordera ensuite la main de sa fille.

— Oh! monsieur, reprit sir Ralph, croyez que ma reconnaissance...

— Mon Dieu! dit l'inconnu d'un air indifférent, vous m'avez plu, et je suis bien aise de faire quelque chose pour vous.

— Mais, monsieur, reprit sir Ralph qui prit des manières respectueuses, vous êtes donc un parent, un ami de lord O'Brien? Vous avez donc beaucoup d'influence sur lui?

— Moi, son parent ou son ami, point du tout! Moi, avoir de l'influence sur le noble lord! il ne me connaît pas.

— Qui êtes-vous donc?

— Je suis John Poker.

— John Poker!

— Précisément.

— Sir Ralph recula d'un pas, et malgré l'obscurité il put voir que le voleur de grand chemin était un homme jeune, bien fait et de la figure la plus intéressante.

— Voyez, sir Ralph, lui dit John Poker. s'il vous convient de me devoir la main de la plus riche héritière d'Irlande; pour moi, ce que j'en fais, c'est pure obligeance, un caprice; vous c'est différent, vous n'avez rien que votre brevet de cornette au régiment de Devonshire, ce qui n'est pas grand'chose; lord O'Brien ne vous donnera pas sa fille; à moins d'un accident que je puis faire naître, vous ne parviendrez pas à enlever miss Diana; elle s'y refusera toujours, et dans trois mois son père la mariera; ainsi, plus d'espoir... Moi, je vous offre un moyen.

— Lequel?

— Un moment, vous serez libre d'accepter ou de refuser; mais dans tous les cas, il faut que vous vous engagiez par serment.

— C'est que, dit sir Ralph, évidemment tenté d'accepter, votre moyen ne sera peut-être pas d'une honnêteté rigoureuse?

— Je vous en réponds, répliqua en souriant John Poker; il sera tout-à-fait contraire à ce commandement du décalogue: « Tu ne déroberas pas. »

— Mais....

— Il le faut, si vous voulez épouser miss Diana; au reste, promettez-moi seulement de ne pas me trahir, et je vous expliquerai ce qu'il faut faire.

— Je vous le promets.

— Votre parole de gentilhomme.

— Je vous la donne.

— Écoutez-moi donc, sir Ralph; nous en voulons tous deux à la fortune de lord O'Brien; vous, vous comptez vous l'approprier en épousant miss Diana, et moi, j'ai le projet de me rendre maître d'une partie de ses bank-notes en l'arrêtant sur le grand chemin; je sais qu'il porte en Irlande une somme très considérable, qui sera cachée dans un des panneaux de la voiture, et qui est destinée à un remboursement; il s'agit de 40,000 livres sterling: c'est tentant. Je regardais cette somme comme à moi, lorsque j'ai appris que vous aviez vous-même le projet d'enlever, non pas l'argent, mais la jeune fille. Votre tentative contrarierait la mienne; elle empêcherait peut-être lord O'Brien de continuer sa route, cela ne me convient pas; je préfère attaquer seul la chaise de poste, et il me répugnerait d'enlever l'argent d'un homme qui vient de perdre sa fille... D'ailleurs, vous ne réussiriez probablement pas; miss Diana, comme je vous l'ai dit, refuserait de vous suivre; son père irrité ne donnerait jamais son consentement à votre mariage; il dénaturerait ses biens et les ferait passer à des collatéraux; ce serait une violence inutile. Voyons, sir Ralph, réfléchissez-y de sang-froid: n'est-ce pas là votre opinion?

— Je crois que vous avez raison, John Poker; mais comment êtes-vous si bien instruit?

— C'est mon secret, répondit celui-ci; maintenant, voici mon projet. Demain vous venez avec moi et mes compagnons, vous vous placez à cent pas de l'endroit où j'ai dessein d'arrêter lord O'Brien, j'enlève les bank-notes et la jeune fille...

— Miss Diana?

— Sans doute. Je fais avec elle un ou deux milles; vous nous suivez au galop, vous nous atteignez, nous tirons en l'air deux ou trois coups de pistolet, vous nous enlevez la jeune fille et la ramenez à son père. Alors, sir Ralph, votre position change, vous n'êtes plus un simple cornette sans fortune, vous n'êtes plus un aventurier de bonne mine qui veut s'approprier par la violence une riche héritière, mais un sauveur, un ami dévoué qui, au péril de ses jours, rend une fille à son père, et, ou je me trompe fort, ou lord O'Brien vous donnera la main de miss Diana pour récompenser une belle action qui ne vous aura pas coûté grand'-chose.

Sir Ralph réfléchit quelques instants ; la proposition était séduisante ; sans doute il était fâcheux de s'associer avec un voleur ; mais l'espérance d'une grande fortune fait passer beaucoup de gens sur l'indélicatesse des moyens. Il avait reçu la veille un refus formel du lord qui lui avait interdit sa maison. L'enlèvement qu'il projetait était hasardeux, et, en supposant qu'il réussît, il devait exciter la colère d'un père irascible et jaloux de son autorité ; enfin il avait donné sa parole de ne pas trahir John Poker, et il ne lui était plus possible de soustraire le lord au vol qu'on méditait contre lui. Sir Ralph d'ailleurs n'était pas un homme d'une délicatesse excessive ; il voyait miss Diana à travers le prisme de la fortune de son père, et peut-être ne l'eût-il pas aimée si elle n'avait pas été une riche héritière.

— J'accepte, dit-il à John Poker en lui présentant la main.

Et les deux nouveaux associés quittèrent Exchange-street et allèrent dans une taverne cimenter leur union autour d'une bouteille de Porto. Là tout fut arrêté et convenu pour le lendemain au soir, l'heure, le moment et les moyens d'exécution. Ils se quittèrent enfin, et sir Ralph rentra chez lui. Le vin de Porto était monté à la tête de Ralph, et l'audace de John Poker avait stimulé sa hardiesse naturelle.

— Ce John, pensait-il, n'est pas un coquin ordinaire ; il voit les choses en grand, il calcule, il raisonne, son projet est admirable ; nul doute que lord O'Brien ne me donne sa fille après que je la lui aurait rendue ; nul doute que le plaisir de revoir miss Diana saine et sauve après l'avoir perdue pendant quelques instants, ne lui fasse supporter avec moins de douleur la perte de son argent. John a fait habilement sa part et la mienne.

Il se coucha ; mais le sommeil le fuyait, il se voyait gendre du lord, puisant à pleines mains dans sa caisse et futur possesseur des plus belles terres d'Irlande. Tout à coup une idée lui vint : pourquoi permettre qu'un voleur de grand chemin comme Poker s'empare d'une aussi forte somme ? Pourquoi laisser dépouiller son beau-père ! Miss Diana était fille unique, toute la fortune du lord devait lui revenir, et il était clair que John Poker, en s'emparant de quarante mille livres sterling les lui volait à lui, sir Ralph ; ne devrait-il pas rendre un double service au lord ? Il tourna et retourna cette idée dans sa tête, il en pesa les avantages, en calcula les inconvénients, dont le moindre était de trahir la confiance d'un voleur, et dès que le jour commença à poindre, il s'enveloppa d'un manteau et s'en alla frapper à la porte du lord. Le domestique qui lui ouvrit lui dit qu'on ne pouvait pas voir sa seigneurie à une heure aussi matinale, et que d'ailleurs il avait reçu l'ordre de ne pas le recevoir, lui, sir Ralph.

— N'importe, reprit le cornette, faites-moi parler au valet de chambre.

Le valet de chambre alla demander une audience que le lord crut devoir accorder. Sir Ralph fut introduit dans un cabinet où le laborieux membre de la chambre haute travaillait à la lueur d'une lampe qui luttait avec le jour naissant.

— Votre seigneurie, dit en entrant sir Ralph, comprend que la démarche que je fais auprès d'elle n'a aucun rapport avec une passion qu'elle n'approuve pas. Je me soumets à vos volontés, milord, et votre intérêt seul m'attire ici.

— Mon intérêt ! dit le lord avec un peu de hauteur; je ne croyais pas, sir Ralph, que mon intérêt et le vôtre pussent jamais être mêlés.

— Il n'en est rien non plus, Milord; il ne s'agit absolument que de votre seigneurie.

— Parlez, Monsieur, je vous écoute.

— Votre seigneurie, dit tranquillement sir Ralph, part ce soir pour l'Irlande ?

— C'est mon projet, monsieur.

— Elle compte aller rendre un dépôt qui lui a été confié ?

— Oui, monsieur.

— Et elle emporte avec elle quarante mille livres sterling en billets de banque qu'elle doit cacher dans un des panneaux de sa voiture, celui de droite ?

— Ces détails sont exacts.

— A vingt milles de Londres, plus ou moins, continua sir Ralph, la chaise de poste de votre seigneurie sera arrêtée, et les sommes qu'elle doit contenir seront enlevées.

— Allons donc ! Monsieur, Et qui osera...

— John Poker.

— Diable ! diable ! Mais, Monsieur, comment êtes-vous si bien instruit ?

— Par un hasard bien simple. J'avais; il y a quelque temps, un domestique assez mauvais sujet, et qui, depuis, s'est totalement perdu ; il est entré dans la troupe de John, et, comme il sait que j'ai l'honneur de vous connaître, soit par attachement pour moi, soit dans l'espoir d'une récompense, il a trahi son capitaine. J'ai cru devoir vous avertir, Milord, heureux d'avoir pu vous rendre ce léger service.

En parlant ainsi, sir Ralph salua le lord et il se disposait à le quitter ; celui-ci se leva et s'avança vers le jeune cornette.

— Sir Ralph, lui dit-il, recevez mes remerciements et ne me quittez pas ainsi, s'il vous plaît. Que vais-je faire ? que devenir ? Conseillez-moi, je vous en prie. Je ne puis pas remettre mon voyage, et, d'un autre côté, il est pénible pour un homme comme moi de reculer devant un John Poker. Que feriez-vous à ma place ?

C'était là précisément que sir Ralph voulait amener lord O'Brien.

— Je ne sais, dit-il en paraissant réfléchir.

— Changer de route serait peut-être prudent ? reprit le lord.

— Ce serait tout-à-fait inutile, Milord ; John Poker est trop bien servi pour ne pas en être instruit à temps ; ses espions entoureront dès ce soir votre maison ; il faut qu'il ait des intelligences dans vos écuries pour connaître la cachette mystérieuse de votre chaise de poste ; et quant à votre intention de rendre ce dépôt...

— Je n'en ai point fait un mystère, avoua naïvement le lord.

— Voilà le mal, répondit sir Ralph ; la cupidité de John est allumée.

— Mais comment faire ? disait toujours le lord.

— Voici ce que je vais avoir l'honneur de vous proposer, Milord, et ce que je ferais si j'étais à votre place : Je me rendrais chez un banquier de la cité où je déposerais la somme, et je prendrais en retour une lettre de change à courte échéance.

— Cet expédient est impraticable : c'est un dépôt que j'ai reçu et je tiens avant tout à le rendre en nature.

— Alors il vous reste encore une ressource.

— Voyons, monsieur.

— Parmi tous vos domestiques, il en est plusieurs auxquels vous pouvez vous fier ?

— Sans doute.

— Il suffit d'un. Que ce domestique fidèle quitte votre livrée, et que, chargé de la somme que vous vouliez emporter avec vous, il prenne dans une heure la route d'Irlande ; qu'il parte, soit à cheval, soit dans une voiture publique. Pour vous, milord, tromper le voleur est chose aisée.

— Et comment cela ?

— John Poker est bien informé ; il ne vous croit point prévenu ; placez, comme vous en avez le dessein, dans le panneau préparé, le portefeuille qui doit contenir vos billets de banque ; mais qu'il soit rempli de papiers sans valeur, qui simuleront le mieux possible des bank-notes. Vous serez arrêté, le panneau de votre voiture brisé, le portefeuille enlevé, et vous continuerez votre route. John Poker ne perdra point de temps à examiner sa proie ; il le voudrait que, dans l'obscurité de la nuit, il ne le pourrait pas. Il sera sans soupçon, et tout se passera avec l'urbanité qui caractérise les expéditions de ce voleur. Vous conduisez avec vous miss Diana, je pense ?

— Oui, ma fille ne me quitte pas.

— C'est encore un motif de sécurité, continua sir Ralph qui trahissait ainsi à la fois John Poker et lord O'Brien ; vous savez la galanterie de John, elle est presque proverbiale, jamais une femme n'a eu à se plaindre de ses procédés ; il s'arrangera de façon à ne pas même effrayer miss Diana, que rien ne vous empêche d'ailleurs de prévenir.

— Vous avez raison, sir Ralph, dit le lord ; je ferai ce que vous me conseillez : c'est le meilleur parti.

— Et cet homme qui, la veille avait refusé sa fille à sir Ralph et qui lui avait interdit sa maison, lui dit alors qu'il espérait le revoir à son retour d'Irlande, et lui serra la main avec une cordialité dans laquelle le cornette crut reconnaître quelque chose de l'affection d'un beau-père.

Sir Ralph se retira chez lui, où il passa toute la journée sans voir personne. A l'heure convenue, il alla joindre John Poker. Celui-ci l'attendait avec un cheval ; ils sortirent de Londres et prirent la route que devait suivre lord O'Brien.

— Vous allez être bien heureux, sir, disait en chevauchant John Poker à son compagnon ; vous allez épouser une jolie femme et vous deviendrez probablement un jour pair d'Irlande et un des plus riches ! Dieu sait la réputation que vous allez avoir cet hiver à Londres !... Moi, qui respecte tant les femmes, je vais pour la première fois de ma vie faire violence à une ; on dira que je l'aime, que je l'adore, et cependant vous me l'enlèverez ! Vous l'aurez emporté sur John Poker en force, en adresse peut-être en courage ! vous allez être le héros de la saison... Vous allez avoir beaucoup de bonnes fortunes, sir Ralph, et c'est moi qui vous les vaudrai.

— Vous avez raison, John, répondait le jeune homme, et je n'oublierai jamais l'obligation que je vais vous avoir ; mais vous, vous allez être riche aussi ! quarante mille livres sterling ! c'est une jolie somme.

— Oui, assez jolie pour risquer son cou, et je ne suis pas le seul de cet avis.

— C'est vrai, John ; mais que ferez-vous de tant d'argent ?

— Vous savez, sir, que l'argent ne tient pas dans nos mains ; nous le laissons volontiers sur les grands chemins où nous l'avons pris. Je donnerai d'abord la moitié de cette somme à mes compagnons ; le reste est pour moi.

— La part du lion, dit sir Ralph.

— Oui ; mais vous, mon compagnon et mon complice aujourd'hui, vous ne pouvez pas parler ainsi : c'est vous qui avez la part du lion, et sans qu'il vous en ait rien coûté qu'à me tenir la parole que vous m'avez donnée. Un autre vous aurait rançonné, moi je ne veux que ce que je prends, et j'oblige pour le plaisir d'obliger.

— C'est vrai, dit sir Raph, qui était bien aise d'éloigner ce sujet de conversation ; mais encore une fois ce sont vingt mille livres que vous allez posséder, c'est comme si vous les teniez ?

— Absolument.

— Qu'en ferez-vous ?

— Je compte voyager, sir Ralph ; je compte passer sur le continent, il faut que je voie l'Italie ; mon médecin prétend que l'air de notre vieille Albion est trop épais pour mes poumons ; il me conseille Florence,

— Eh bien ! s'écria Sir Ralph qui était de bonne humeur, je compte, moi aussi, faire voyager ma femme en Italie, et il est possible que nous nous y rencontrions, John.

— Ce n'est pas probable, sir.

L'entretien aurait duré plus longtemps, mais la nuit était venue ; les deux voyageurs étaient déjà loin de Londres, et ils s'arrêtèrent dans un endroit désert et sous de grands chênes qui bordaient le chemin. John Poker s'arrêta, jeta un coup d'œil rapide sur un des arbres, plaça le cornette sous celui qu'il avait remarqué, et lui dit :

— C'est ici.

Il donna ensuite un léger coup de sifflet, et six cavaliers bien montés arrivèrent vers lui au galop. Un d'eux s'avança le chapeau à la main et remit respectueusement un paquet cacheté à son capitaine. John Poker le reçut et prêta l'oreille :

— Il me semble, dit sir Ralph, que j'entends le bruit d'une chaise de poste ; c'est sans doute lord O'Brien :

— Oui, répondit John Poker d'une voix dure et en se levant sur ses étriers, c'est lui ; mais je n'enlèverai point miss Diana, j'ai trop de respect pour les femmes ; je n'arrêterai point même lord O'Brien, c'est inutile, voici ses *bank-notes ;* et vous, sir Ralph, vous ne ferez point le voyage en Italie, et vous savez pourquoi : vous êtes dans la gueule du loup. A moi, mes enfants, faites danser à sir Ralph sa dernière gigue, il manque un gland à ce chêne.

Il parlait encore, qu'une corde arrondie en nœud coulant, et qui parut lancée de l'arbre par des mains invisibles, tomba sur les épaules de sir Ralph, se serra autour de son cou et l'enleva de dessus son cheval. John Poker courut seul au-devant de la chaise de poste, il la fit arrêter et s'approcha de la portière :

— Milord, dit-il, votre seigneurie a reçu ce matin la moitié d'une confidence ; je viens lui faire l'aveu tout entier. J'en voulais à votre argent, sir Ralph à votre fille. Il était convenu entre lui et moi que j'enlèverais vos *bank-notes* et miss Diana : sir Ralph aurait eu l'air de l'arracher de mes mains pour la remettre aux vôtres ; en récompense de cette belle action, vous lui auriez donné celle qu'il vous disait aimer : mais sir Ralph a pensé que ma part était trop belle et que quarante mille livres sterling de moins ôtaient à miss Diana une partie de sa beauté ; vous savez le parti qu'il a pris, et comment en vous dévoilant une partie de nos

projets, il vous conservait votre argent et se réservait néanmoins sa part d'héroïsme... Cela ne pouvait pas me convenir, Milord.

— Comment! dit lord O'Brien, sir Ralph était des vôtres?

— Pour cette expédition, Milord, dans laquelle il comptait gagner seul.

— Et vous n'en voulez plus à mes *bank-notes?*

— Parce que je les tiens, Milord, le fidèle domestique de votre seigneurie a passé par les mains de mes gens.

— Mais qui vous a dit...

— Une très jolie fille, la femme de chambre de miss Diana, qui se permet de quitter sa maîtresse et qui veut bien faire avec moi un voyage en Italie.

— Et sir Ralph? demanda encore lord O'Brien.

— Au haut du grand chêne, milord.

En parlant ainsi, et pour épargner autant qu'il était en lui un spectacle horrible à la jeune miss, John Poker fouetta les chevaux de la chaise de poste, qui partit au galop.

— Je ne m'étonne plus de rien, dit froidement le lord; il avait des intelligences dans la place.

Deux ans après, John Poker, dont les expéditions ne pouvaient pas raisonnablement être toujours heureuses, tomba dans les mains de la justice et fut à son tour lancé dans l'éternité.

MARIE AYCARD.

(Courrier français.)

UNE NOUVELLE INÉDITE.

C'était vers la fin de septembre 1838. Dans une de ces riantes habitations groupées au fond du Val-Fleury, l'un des plus jolis villages avoisinant Paris, un jeune homme attendait de nombreux camarades, pour fêter, portait la circulaire obligée, son retour de Florence.

Un couvert splendide avait été dressé dans une salle parfaitement en harmonie par son désordre régulier avec la foule artiste qui allait l'envahir.

L'ameublement de cette pièce était un singulier mélange de tous les siècles et de tous les pays : des vases étrusques tout remplis des fleurs de la saison décoraient, avec des poteries de Bernard de Palissy et des coupes de Benvenuto, un dressoir de la Renaissance; des bronzes antiques, bustes, candélabres, médailles, des boîtes à momies, des armures curieusement damasquinées sollicitaient les regards; des trophées d'armes de toute espèce, depuis l'épée à deux mains des chevaliers saxons jusqu'à la zagaie des peuplades américaines, couvraient les murs dont ils masquaient la tenture de papier gris pâle.

De Mauberg, c'est le nom de l'Amphitryon, avait fait servir dans son atelier. Voici ce qui avait engagé notre jeune peintre à agir de la sorte : l'atelier était plus grand que la salle à manger, d'abord; et puis, là, chacun des convives se sentait plus à l'aise et trouvait dans les objets environnants quelque chose de sympathique à ses goûts, si haut qu'ils pussent remonter dans la nuit des temps, si loin qu'il leur fût possible d'aller pour la distance en kilomètres.

A l'heure indiquée, nul des invités valides ne manqua à l'appel.

Lorsque tout le monde se fut installé à sa guise, sans étiquette ni révérence, malgré le titre de marquis que cette folle jeunesse avait décerné à *de* Mauberg à cause de sa particule, celui-ci ouvrit une porte donnant sur une pièce voisine et présenta à sa société un homme d'une trentaine d'années, d'assez maigre apparence, brun de peau, noir de cheveux, petit de taille, d'une physionomie sans distinction et qu'on aurait même pu juger commune au premier abord sans l'expression profonde et fine d'un regard lentement pénétrant qui attestait chez celui qui le dardait à son insu, ou une astuce sans égale, ou des études persévérantes et fortes dirigées vers un but élevé.

A l'entrée de ce personnage, un concert de surprise éclata : — C'est Verdier! — Encore un revenant. — D'où sort-il, celui-là? — Eh! bien, comment vont les arts? Michel-Ange-Verdier! — Raphael - Verdier! — Poussin - Verdier!... Et un rire impitoyable éclata aux oreilles de Charles Verdier, qui, pour la première fois de sa vie, se mit à sourire de bonne grâce en recevant à son nom ces additions ironiques. A la vue de son sourire inattendu, la gaîté redoubla, et durant tout le repas il fut en butte aux *charges* qu'on avait accoutumé de lui prodiguer sur son peu d'aptitude à la peinture d'histoire, qui était son rêve, mais dans laquelle il n'avait jamais que médiocrement réussi. On le *lâcha* pourtant, suivant l'expression consacrée, lorsqu'il s'agit de passer au salon pour le café.

Il est inutile de dire que les meubles du salon étaient plus homogènes que ceux de l'atelier. La fureur du *rococo* commençait à prendre; et de Mauberg, qui marchait avec le siècle, n'avait pas voulu rester en arrière de ridicule; aussi tout ce qui décorait cette chambre était-il d'une richesse éblouissante et d'un mauvais goût irréprochable.

Mais aucun meuble, aucun ornement n'attira l'attention de tous ces jeunes hommes; la première chose à voir, pour eux, c'étaient les tableaux. Il y en avait là huit qui se pavanaient glorieusement dans leurs cadres de chicorée frisée. Ce n'étaient pas des bergeries de Boucher, ce qui eût été bien plus *Louis-Quinze* et se fût mieux accordé avec les fauteuils de satin vert-pomme broché de guirlandes de roses, et avec les dessus de porte où des amours de baudruche lilas, soufflée au chalumeau, folâtraient avec une grâce relative dans des nuages de coton bleu. Ces toiles étaient couvertes de paysages vrais, les uns pleins de soleil, les autres chargés de brume, et, dans les uns comme dans les autres, les procédés conventionnels de la peinture semblaient avoir été oubliés. Là, point de coloris réglé d'avance; point de feuillé découpé à la mécanique, mais un mélange intime, inconcevable, de la chaleur avec la lumière. C'était impossible à copier, comme ces intérieurs de Rembrandt où le jour qui s'en va lutte encore contre la nuit qui vient et où vous ne distinguez plus ni touches ni couleurs, mais seulement de l'air rayonnant à la fenêtre, et, dans le reste de la salle basse, des ombres limpides où l'œil s'égare en cherchant la forme des objets qui en sont baignés.

— « De qui ces tableaux? dit un jeune graveur déjà connu par de belles eaux-fortes. Ce n'est pas toi qui as fait cela, marquis, et, soit dit sans t'offenser, je ne te crois pas assez riche pour en acheter de pareils en aussi grand nombre. — Aussi ne sont-ils pas à moi, mais à Verdier. — A Verdier! Il est donc devenu millionnaire? — Non; il est devenu peintre. — Pas possible! — C'est comme j'ai l'honneur de te le dire. N'est-ce pas Verdier? »

Celui-ci ne répondit pas : il était étendu sur le satin du canapé, fumait avec vigueur dans une vieille pipe de terre parfaitement culottée partout ailleurs qu'au culot, et jouissait de la stupéfaction générale.

— « Messieurs, reprit de Mauberg, puisque la modestie em-

pêche notre ami d'avouer ses œuvres, je vais vous montrer sa signature. » A ces mots, il retourna l'un des tableaux, et put lire qui voulut le nom prosaïque de Verdier écrit en cinabre sur l'envers de la toile.

Là-dessus le fumeur se leva, les yeux enflammés de cette joie ardente que donne l'orgueil satisfait. « On ne peint plus que comme çà, dit-il... » Ceux qui avaient gardé leur chapeau se découvrirent. « Et si j'ai ce talent, poursuivit Verdier, c'est à Paul que je le dois, à Paul qui m'a logé ici, m'a nourri deux ans, a découvert en moi un germe que je n'y soupçonnais pas, et n'a pas craint d'abdiquer toute rivalité en me prodiguant ses conseils qui m'ont fait le dépasser; je puis le dire, puisqu'il ne rougit pas d'être plutôt un amateur riche et éclairé qu'un peintre de profession, et qu'il peut créer des artistes, ce qui est aussi difficile que de faire des tableaux! Je suis reconnaissant, vois-tu, Mauberg! ajouta-t-il en se tournant vers lui. Si jamais il te faut ma vie, sois assuré que je n'en ferai pas plus de cas que de ceci..... ; » et il jeta avec violence sa pipe, qui vola en vingt morceaux sur le parquet. Son visage, en ce moment, avait une expression de sauvage énergie qui fit tressaillir les conviés. — « Allons, allons! ne fais donc pas ton Guyon comme ça, dit le marquis en riant; que diable voudrais-tu que j'en fisse, de ta vie? »

Alors il fallut entendre les chuchotements, les exclamations : — « Décidément, on veut nous faire marcher de surprise en surprise; voilà Charles un grand peintre, et le marquis nous donne, quoique garçon, des dîners ministériels où nous sommes servis par deux domestiques... — dont un groom imperceptible, dit une voix. — Nous devons approcher de la fin du monde! dit une autre. — Au contraire! fit gaîment le maître de la maison; je me marie dans un mois à mademoiselle Lucy Sauverel... » A ce nom, Verdier prit la pâleur jaune de l'ivoire.

— Marquis, dit le graveur, j'en ai assez, moi, mon ami; je ne veux plus rien apprendre de nouveau. Adieu; si je restais ici plus longtemps, je tournerais au polype. Ah! pourtant, une dernière question : qu'es-tu devenu pendant les deux ans durant lesquels on ne t'a pas vu?

— Moi! je les ai passés moitié à Versailles, et moitié ici, à Fleury, tantôt près de Charles, tantôt près de ma fiancée.

Les lèvres de Verdier avaient le ton mourant des violettes de Parme.

— Ainsi, tandis que nous te croyions à Florence, tu n'étais qu'à quelques lieues de nous, à partager tes jours comme dit la chanson, entre l'amour.... — Justement! — Messieurs, partons-nous?

Chacun parut partager la satiété d'émotions qu'avait témoignée le graveur, et la société se retira en admirant le talent de Verdier qui fesait de si beaux tableaux, et l'audace du marquis qui se lançait à corps perdu dans le mariage....

II.

Comme l'avait prévu de Mauberg, Charles Verdier trouva parmi les dîneurs de Val-Fleury, quelques journalistes amis qui se firent les trompettes de sa renommée, et beaucoup d'envieux qui travaillèrent six mois durant à constater son talent en le déchirant de leur mieux. Aussi, lorsque son nom figura pour la première fois sur le livret du Salon, le public, déjà accoutumé à l'entendre prononcer incessamment, se porta avec curiosité vers le tableau qu'il exposa, pour juger en même temps l'artiste et ses juges.

Le résultat de cette épreuve fut favorable au peintre; le gouvernement acheta son tableau pour le musée du Luxembourg. Bientôt ceux qui ornaient le salon du marquis passèrent dans les galeries des riches amateurs.

Dès ce moment, la position de Charles fut superbe; sa fortune alla de pair avec sa gloire, et toutes deux promettaient de grandir encore en marchant. Une seule chose rendait son bonheur impossible; il avait vu Lucy Sauverel devenir madame de Mauberg....

Depuis son mariage, le marquis n'était plus le même homme; son amour pour sa femme avait absorbé tous ses désirs, tous ses penchants, tout son être. Habitant Paris l'hiver et l'été le Val-Fleury, sa maison du quartier Saint-Georges et les bois embaumés de Meudon qui dominaient son réduit champêtre, c'étaient là les deux seuls points de l'univers qui lui parussent intéressants. Il avait gardé à Verdier son petit atelier particulier; et durant toute la belle saison, celui-ci était le commensal des jeunes époux. A Paris, les visites du grand paysagiste étaient peu fréquentes; de Mauberg recevait beaucoup de monde, il donnait des bals, des soirées dont sa femme était la reine; la sauvagerie de Charles ne s'accommodait point de tout ce fracas.

Ceux qui connaissaient madame de Mauberg étaient peu surpris du brusque changement d'humeur de son mari et de sa passion pour elle. C'était une ravissante créature que la femme de Paul; elle était toute blonde et toute rose, et ses yeux, par une singularité assez rare, n'étaient ni bleus ni noirs, mais blond-cendré comme ses sourcils. Cet accord de ton donnait à son visage une harmonie que Paul ne pouvait se lasser d'admirer. Elle avait de plus, pour le séduire, les charmes d'une intelligence élevée. Nos lecteurs, pour peu qu'ils aient savouré les poésies de madame Desbordes-Valmore ou celles de madame Anaïs Ségalas comprendront sans peine que nous comptions parmi les moyens de séduction un talent qui n'est ridicule chez une femme comme chez un homme que lorsqu'il n'est pas réel et puissant.

Malheureusement la nature n'avait doté cette femme de la précieuse faculté d'éveiller les émotions à ses accents qu'aux dépens de ses forces vitales. Vainement Mauberg, tout en admirant la force de pensée et la grâce d'expression qui brillaient dans les chants de sa muse, comme il appelait Lucy, avait-il tenté de la dissuader de se livrer à son penchant pour les lettres. Elle ne pouvait s'empêcher de vibrer, puisque, suivant la noble expression du poète, son cœur était *un luth suspendu.*

Déjà, à différentes reprises, de graves indispositions s'étaient manifestées; malgré les soins minutieux dont madame de Mauberg était l'objet, elles devinrent de plus en plus fréquentes. Bientôt une maladie de poitrine se déclara; c'était la gloire précoce et la mort imminente; c'était, avec la transfiguration de l'âme, l'anéantissement du corps.... Après un an de souffrances, Lucy descendit dans sa couche funèbre en nous laissant un beau poème de plus.

Durant toute la maladie de madame de Mauberg, Verdier n'avait point quitté la maison de campagne de Paul; il aidait son ami avec un zèle ardent à adoucir tant de douleurs. Si Mauberg avait pu conserver l'esprit d'observation qui lui était propre, il eût aisément remarqué dans la physionomie de Charles l'expression d'une tristesse au moins égale à celle qu'il éprouvait lui-même; mais, incapable de lier deux idées étrangères aux secours à apporter à sa femme, il ne voyait rien autour de lui. Sombre, inquiet, préoccupé, accablé de veilles et de fatigues, il sentait fuir, minute à minute, cette vie enlacée à la sienne; et son cœur déchiré s'ouvrait pour laisser sortir l'espérance. Aussi, dès qu'une pierre recouvrit ses amours, sa résolution fut prise.

III.

C'était huit jours après la mort de Lucy, vers la fin d'une belle nuit d'été. Paul, assis dans son atelier, seule pièce de sa maison où il lui fût désormais possible de se tenir, écrivait à peu de distance d'une fenêtre ouverte, à la lueur d'une bougie dont l'air frais de la nuit fesait vaciller la lumière. Sur un meuble, à portée de sa main, étaient deux pistolets chargés, vers lesquels il portait ses regards de temps à autre avec une sorte de reconnaissance anticipée. Lorsqu'il eut fini d'écrire, il prit un de ces pistolets et l'arma; puis, l'ayant reposé près de l'autre, il se leva de son siége et se mit à marcher à pas lents.. Il songeait à ce qu'il allait faire; deux larmes se firent jour à travers ses paupières que le sommeil ne fermait plus : pauvre Verdier! dit-il, quel chagrin pour toi!... Ah! bah.... peut-être! je le délivre du fardeau de la reconnaissance. En prononçant ces mots à demi-voix, du ton d'un homme qui se parle à lui-même, il se retourna du coin dans lequel il était pour se diriger vers ses armes; mais Charles Verdier était là et les pistolets avaient disparu.

— « Que fais-tu ici? lui cria Paul; par où es-tu entré? » Verdier montra la fenêtre ouverte, au bas de laquelle une échelle était appuyée. — « Écoute, mon ami. dit Mauberg: j'apprécie ton bon cœur; mais tu ne saurais m'empêcher de mourir. Que ce soit aujourd'hui, ou demain, ou dans un mois, il faudra toujours que mon projet s'exécute. C'est à toi de voir combien de temps tu veux faire durer le délai. J'écoute tes consolations; mais tes mots ne seront pour moi que du bruit. — Peut-être! fit Charles qui se prit à sourire étrangement en lançant à son ami un de ses regards inquisiteurs. Te souviens-tu, Paul, des efforts que je fis lors de ton mariage pour te dégager des liens.. — Oui, c'est vrai. Tu m'alléguais la santé débile de ma fiancée, le peu de durée probable de sa vie... Tu es clairvoyant, toi! J'aurais dû l'épouser plus tôt .. O Lucy! pauvre ange!... Je prendrai bientôt des ailes aussi. — Est-ce que, par hasard, tu croirais encore à la présence des anges sur la terre, toi? Pauvre dupe! va, leur temps est passé! »

De Mauberg fixa sur son bizarre consolateur ses yeux gonflés de larmes retenues; il était frappé d'étonnement et d'indignation : la première parole injurieuse qu'il eût entendue sortir de la bouche de Verdier s'adressait à la mémoire de sa femme. — « Qu'est-ce à dire? demanda-t-il lorsqu'il eut recouvré la parole. — C'est-à-dire que cette femme si pure, cet ange dont tu prétends suivre le vol vers le ciel était ma complice en adultère, et que, maintenant qu'elle n'est plus, mon amitié, ma reconnaissance, mes remords, la délicatesse, tout me fait un devoir de t'éviter ce que beaucoup de gens nomment un crime, et de t'offrir une réparation. »

Paul vit un nuage de sang; ses genoux s'entrechoquèrent; ses lèvres, agitées comme des feuilles au vent, balbutièrent des mots inintelligibles. Enfin, il jeta cette question au hasard : — « Est ce un scélérat ou un fou? » Verdier, sans proférer une parole, lui mit sous les yeux une lettre, ou plutôt un fragment de lettre, qui paraissait usé à force d'avoir été plié et déplié. Ce papier contenait ces lignes incontestablement de l'écriture de Mme de Mauberg : « Je meurs, Charles, en emportant le regret du bonheur

« que j'osais trouver dans mon crime. Puisses-tu vivre en paix
« sous la garde du Seigneur qui va lire dans mon âme dévorée
« de remords et me demander compte de ma mission d'épouse. »

Cela était signé du nom adoré de Lucy!... Lorsque de Mauberg eut relu dix fois cette preuve de trahison, il éclata d'un rire nerveux. — « Est-ce que vous n'avez pas parlé de réparation, de délicatesse? dit-il d'une voix stridente; attendez! je vais vous montrer ce qu'il m'en reste, à moi, de délicatesse. » Et détachant d'une armure une large épée qui pendait là sans fourreau, il se précipita sur Charles avec une rage aveugle. Celui-ci tira de ses vêtements les pistolets dont il s'était emparé en entrant, et les dirigeant vers la poitrine de Mauberg avec une impassibilité asiatique : — « Fais un pas, et je t'étends à mes pieds. — Pourriez-vous m'assassiner ainsi, monsieur? — Tu veux bien me tuer, toi! — Moi, du moins, je me venge... — Et moi, je me défends. — Allons, puisqu'il le faut, j'accepte ce que vous appelez une réparation... à moins que vous ne soyez assez lâche pour vous servir contre moi de ces armes que vous m'avez enlevées! » Et Paul laissa tomber son épée. Verdier remit les pistolets dans sa poche : « Vos témoins? — Je vous rends grâce de ne plus me tutoyer, monsieur; trop de distance... — Vos témoins! — Si je n'étais seul ici, je vous offrirai mes domestiques; pour moi, je n'en ai pas besoin. — Vos armes! — Je n'aurai pas la générosité de ne point choisir l'épée. — Votre heure? — A l'instant; dans le bois voisin. — Marchons! — Oui; mais rendez-moi mes pistolets. — Si j'avais voulu m'en servir tout à l'heure, vous n'auriez pu choisir l'épée. J'ai plus de confiance en vous que vous n'en avez eu moi, et si je ne craignais de vous les voir tourner contre vous-même..... — Merci de tant de sollicitude; mais elle est inutile : je ne veux plus mourir maintenant. — Reprenez-les donc! » Mauberg les reçut et les jeta par la fenêtre dans le gazon du jardin, de peur d'être tenté du démon de la vengeance... — « Avant de partir, monsieur, prenez ceci, dit Verdier; et il lui présenta un billet cacheté. — Ah! je sais; les formalités d'usage, fit Mauberg en haussant les épaules; vous me débitez vos adieux là-dedans, n'est-ce pas? C'est une déclaration de suicide qui doit me mettre à couvert des poursuites en cas de bonne chance pour moi? Je ne veux pas être en retour avec vous, même devant tant de prévoyance. Voici ce que j'écrivais il y a une heure, bien déterminé à en finir; je vais serrer votre lettre dans ce tiroir et prendre la mienne sur moi. Croyez bien que je n'y adressais de regrets à personne; c'était un pressentiment.

Ayant pris des épées, ils sortirent.

Deux heures après, Verdier tombait sur la mousse, le bras droit cloué à la poitrine. L'épée était triangulaire; elle fit à peine sortir quelques gouttes de sang. Paul la laissa dans les plaies qu'elle avait faites, et rentra chez lui le front penché, l'haleine courte, l'œil enflammé, semblable dans sa démarche à un homme ivre qui chancelle en s'efforçant d'aller droit.

Lorsqu'il se vit seul dans sa maisonnette, il s'affaissa sur ses genoux et pleura amèrement ses rêves de bonheur et ses croyances enfuies... Ma femme! disait-il... Puis il ajoutait : mon ami!... Il resta ainsi longtemps. Lorsqu'il se releva, il se mit à parcourir sa demeure champêtre avec des sanglots et des cris. En proie à ce mouvement désordonné, il repassait dans sa mémoire, qui courait à l'unisson de ses pas, toutes les circonstances de sa liaison avec Verdier, toutes les heures passées près d'une épouse autrefois chérie qu'il devait à jamais maudire; et nul détail si puéril qu'il fût n'échappait à cette analyse rétrospective. Tout-à-coup, frappé d'un souvenir récent, il courut au meuble renfermant la lettre que Verdier lui avait remise avant le duel qui devait lui être si funeste. En ôtant ce papier du tiroir qui le contenait, son premier mouvement fut de le froisser avec violence; son attention fut alors attirée par une très petite clé d'or qui y était enveloppée, et dont

les ornements ciselés, hérissés de détails anguleux, lui firent une légère coupure à la main. Curieux de savoir quel usage il pourrait faire de ce bijou, il jeta les yeux sur la lettre qui portait ces mots : « Cette clé est celle d'un coffret de nacre que de Mauberg trouvera dans le double-fond de ma boîte à couleurs ; les papiers qu'il renferme seront, après ma mort, de la plus haute importance pour lui. »

Surpris au dernier point de ces quelques paroles froides ayant si peu de rapport avec ce qu'il s'attendait à lire, Paul, saisi d'une impatience fièvreuse, s'élança vers l'atelier de Verdier, prit sa boîte à couleurs, l'ouvrit, s'empara du coffret, l'écrasa d'un coup de pied et en ramassa le contenu.

IV.

Un an plus tard, deux artistes amis, plantaient leur parasol au pied du Colysée, et jetaient nonchalamment la fumée de leur cigarre à l'air vivifiant du matin. Ils devisaient entre eux, non de la puissance évanouie de ce peuple Romain qui cimentait si dur, mais de la France, de leurs amis et d'eux-mêmes. — Il faut l'avouer, mon pauvre Charles, disait l'un de ces deux jeunes hommes; c'était une idée aussi bizarre et aussi fausse qu'elle était généreuse, que celle de vouloir me détourner du suicide que je me méditais en me forçant de te tuer, toi, mon meilleur ami.

— Que veux-tu, Paul ! disait l'autre, aucun moyen plus sûr ne se présentait à moi. Cette *nouvelle inédite* que, par un hasard que je bénis, ta femme m'avait donnée à lire à ton insu et que je ne songeais guère à lui rendre dans l'état où je la voyais aux derniers temps de sa maladie, m'a suggéré ce stratagème. La lettre qui termine son conte, adressée justement au héros pour lequel elle m'avait emprunté mon nom de baptême, m'a servi à la calomnier dans ton intérêt. Je te connais, Paul. Je savais qu'une diversion était urgente ; et mon désir en mourant était.... — De me sauver, excellent ami ! Mais.... — Mais j'ai réussi ; en apprenant par le feuilleton contenu dans le coffret que ta femme était innocente, tu....

—Allons, tiens, laisse-moi. Mon bon Charles, si je t'avais tué, j'aurais vécu sans doute, par respect pour ton dévouement et pour que tu ne m'eusses pas sacrifié ta vie en pure perte ; mais tu aurais manqué ton noble but en ce sens que j'eusse préféré la mort à une telle existence. — Mon seul but était de te laisser ici vivant ! » et Verdier frappa du pied la terre en la montrant du doigt. Puis, comme Mauberg portait la vue avec douleur sur le bras droit du grand artiste : —Qu'est-ce que ça fait, dit en riant cet intrépide ami, qu'il soit rogné au coude, puisque à présent je peins de la main gauche.

ED. CASTELLAN.

LE MARIAGE IMPOSSIBLE.

Un philosophe du balcon de l'Opéra, dandy émérite, célibataire de quarante-cinq ans, très respectueux observateur des lois de l'élégance, fut un jour prié de dire son avis sur le mariage, et il en fit les plus grands éloges avec la perfidie d'un homme à bonnes fortunes qui serait bien désolé s'il n'y avait plus de maris. Cependant son état de célibataire démentait quelque peu son opinion ; et lorsqu'on lui demanda pourquoi, étant si bien pénétré des douceurs et des avantages de l'hymen, il demeurait garçon :

— C'est que, répondit-il, le mariage est une chose si excellente et si importante, que je ne crois pas avoir trop de toute ma vie pour y réfléchir et chercher la femme qui me convient le mieux.

Cette plaie de la société, cette classe inutile et dangereuse des célibataires se divise en plusieurs catégories. Les uns déclament tout haut contre le mariage, et c'est quelquefois de leur part une tactique pour mettre à haut prix le sacrifice de leur liberté ; un défi porté aux riches héritières qui peuvent se laisser tenter par la gloire d'une conversion difficile. Ceux qui n'affichent pas leurs principes, et qui exercent sourdement leur coupable industrie, sont ordinairement les plus redoutables ; mais bien souvent aussi ceux-là finissent plus mal que les autres : le mariage, qu'ils ont offensé, s'empare d'eux par surprise, et se venge en les faisant tomber dans un lien ridicule et douloureux.

Anatole Champré appartient à l'espèce la plus intéressante des célibataires : c'est un jeune homme de bonne volonté qui depuis dix ans cherche à se marier sans pouvoir y parvenir. Et pourtant, de moins bien dotés que lui ont aisément réussi là où il échoue. — Anatole a trente-deux ans, il est d'une taille ordinaire, d'une figure insignifiante et d'un esprit médiocre ; il ne possède aucune des brillantes qualités qui peuvent effrayer une femme modeste ; ses défauts sont peu saillants et couverts d'une épaisse enveloppe ; il appartient à une famille honnête ; sa fortune est peu considérable, mais solide, suffisante pour le présent et ornée des plus brillantes espérances pour l'avenir ; son caractère serait un véritable trésor pour une femme qui voudrait l'exploiter : c'est un fonds inépuisable de douceur et d'insouciance, une confiance aveugle et un penchant adorable à l'obéissance. — Lorsqu'à de tels avantages on joint une vocation déterminée, il faut être poursuivi par une bien étrange fatalité pour ne pas trouver à se caser, à une époque où les maris sont si demandés.

Victime soumise à toutes les exigences du monde, danseur intrépide, servile flatteur des grands parents, Anatole n'a rien épargné pour arriver à son but. Il eût peut-être fait plus de conquêtes que don Juan, s'il avait dépensé pour de frivoles bonnes fortunes les soins, les peines, les efforts patiens et l'héroïsme qu'il a mis vainement à la poursuite du mariage ; car les voies scabreuses du vice sont souvent plus faciles à parcourir qu'un honnête chemin tout droit et tout uni. — Vingt fois il crut saisir un bonheur fugitif qui lui échappa toujours ; vingt mariages entamés sous les plus rians auspices manquèrent par l'effet des circonstances les plus simples et les plus imprévues. A trois reprises différentes, Anatole arriva sain et sauf au jour de la signature du contrat, et l'impitoyable catastrophe qui détruisait ses plans et ses espérances vint le surprendre à ce moment décisif. Ce serait autant de romans à écrire, car chacune de ses tribulations demanderait de longues et singulières explications. — Enfin, las de subir ces rudes épreuves, découragé par l'inutilité de ses tentatives, vaincu par l'implacable volonté du sort, Anatole comprit que le mariage était impossible pour lui, et qu'un destin tyrannique le condamnait au célibat à perpétuité. La lutte avait épuisé ses forces et son ardeur, et il avait pris le parti de la résignation, lorsqu'un événement inattendu le lança de nouveau dans une carrière qu'il croyait avoir abandonnée pour toujours.

On est souvent injuste pour le malheur. Anatole avait un oncle qui lui faisait un crime de ce célibat dont il ne pouvait sortir. Cet oncle mourut, et par son testament laissa toute sa fortune à son

neveu sous la condition expresse qu'Anatole serait marié dans un an. L'héritier ne devait entrer en possession qu'au jour indiqué et après avoir exécuté la volonté du testateur ; faute par lui d'avoir satisfait à la clause matrimoniale, les biens du défunt retournaient à des collatéraux éloignés. Il s'agissait de trente mille livres de rente; c'était la réalisation des espérances d'Anatole, et sa passion pour le mariage se réveilla devant cette fortune qui devait en être le prix. — De plus, le testateur avait stipulé que son neveu se marierait en France et que l'union contractée par lui ne blesserait aucune des convenances exigées par la société.

Anatole se remit donc à la poursuite de l'insaisissable chimère qui s'était si cruellement jouée de lui. Mais les difficultés devenaient bien plus grandes encore, maintenant qu'une demi-douzaine de cousins étaient intéressés à ce qu'il ne se mariât pas, pour hériter à sa place. Tremblant pour la succession, le malencontreux légataire, jetant un douloureux regard sur le passé, se sentit glacé d'effroi en revenant à la charge. Ses nouvelles démarches le trouvèrent plus maladroit que jamais; plus que jamais son chemin fut semé d'obstacles et de déceptions. Cependant, trente mille livres de rente devaient mettre à sa disposition beaucoup de jeunes personnes ambitieuses et de veuves consolées; mais la fortune n'aplanit pas toujours les difficultés, et Anatole s'adressait si mal, qu'après s'être avancé de son mieux, il était obligé de battre en retraite après le chapitre des renseignements.

Trois mois s'écoulèrent sans produire de résultat. C'était autant de gagné pour la demi-douzaine de cousins, autant de perdu pour l'héritier conditionnel.

— En neuf mois qui me restent, pensa-t-il, je ne ferai pas ce que je n'ai pu faire en dix ans. — Seul et sans aide, je ne parviendrai jamais à me tirer d'affaire. — Il faut que j'appelle à mon secours une main plus heureuse et plus habile que la mienne.

Il y a dans le monde et dans tous les cercles que forme la société des femmes tourmentées d'un insatiable besoin d'intrigues et d'activité. Quand leur jeunesse est passée, quand le roman de leurs belles années est arrivé à sa dernière page, elles emploient au profit d'autrui le reste de forces et de génie dont il leur est interdit de faire usage pour elles-mêmes. Celles qui tiennent à la considération se renferment dans la limite des spéculations honnêtes. Leur boudoir, déserté par les amours, se change en cabinet d'affaires. La coquette retraitée, ouvre sans patente et sans titre officiel une agence de placements et de mariages. — La baronne Despigneux est bien connue par son talent de solliciteuse et son adresse à former des liens assortis. On reconnaît ses services par des présent qui, réalisés en écus, lui font un revenu annuel de douze à quinze mille francs.

Anatole s'adressa à la baronne.

— Vous serez difficile à établir, lui dit-elle ; car vos nombreuses tentatives vous ont fort discrédité dans le monde ; mais il n'y a rien d'impossible pour moi. D'ailleurs vous présentez de solides avantages, et vous pouvez compter sur le succès de mon entreprise.

La baronne, mettant en jeu ses plus savantes manœuvres, parvint à négocier pour Anatole un fort beau mariage ; — une jeune personne, riche, bien née et jolie, dix-neuf ans et cinquante mille écus de rente. L'affaire était en bon train ; les premières entrevues avaient eu lieu ; le futur ne déplaisait pas, et le notaire avait reçu ses instructions pour le contrat.

— Enfin, me voilà marié! disait Anatole au comble de ses vœux.

Déjà il avait fait part à ses amis de l'événement prochain qui assurait son bonheur et sa fortune, lorsqu'un matin la baronne se présenta chez lui dans un état de bouleversement et d'exaspération difficile à décrire.

— Tout est fini ! s'écria-t-elle en entrant.

— Fort bien, répondit Anatole. Nous allons nous occuper de la publication des bans.

— Vous ne me comprenez pas, reprit M^{me} Despigneux, je vous dis que tout est perdu; votre mariage est rompu.

— Grand Dieu ! quelle terrible nouvelle m'annoncez-vous là ?

— Ce n'est rien encore ; mais vous m'avez indignement compromise. Une femme comme moi, renommée pour la prudence de ses démarches et la sûreté de ses relations !.... Ah ! monsieur, vous m'avez fait un tort incalculable !

— Et comment, s'il vous plaît? Expliquez-vous, de grâce !

— On a pris des informations; on connaît le malheur dont vous êtes affligé.

— Un malheur ? moi ?...

— Oui, monsieur, je vous répète qu'on a pris des renseignements positifs sur votre famille.

— Eh bien ! vous avais-je trompé? Ma famille n'est-elle pas ancienne et considérée? Je puis faire mes preuves en remontant jusqu'au règne d'Henri IV.

— On ne conteste pas cela.

— Au besoin, je pourrais même prendre la qualité de gentilhomme.

— C'est fort possible.

— C'est positif. Mes ancêtres ont été anoblis par l'échevinage.

— Je ne dis pas non.

— Quel est donc le malheur qui m'afflige ?

— Ne le savez-vous pas ? Pourquoi cette question ?

— Pour avoir une réponse.

— Ah ! je ne m'étonne pas si vous avez échoué si souvent dans vos projets de mariage. On a beau dissimuler, la vérité finit toujours par être connue. Ce sont là de ces choses qui ne se cachent pas.

— J'attends toujours la révélation de cette affreuse vérité. Qu'a-t-on appris ? Que sait-on ?

— On sait, monsieur, puisqu'il faut vous le dire, on sait que vous êtes atteint d'aliénation mentale.

— Moi ? Par exemple !... Ceci est un peu fort !

— Nierez vous que votre grand'père n'ait été enfermé dans une maison de fous ?

— C'est vrai, mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Vous le demandez? Ne savez-vous pas que cette infirmité se transmet avec le sang ? Votre grand'père était fou : vous l'êtes. Si le mal ne s'est pas encore révélé, il se révèlera tôt ou tard.

— Mais mon grand'père n'a jamais rien perdu de sa raison.

— Vous avez sans doute une fable toute prête ; mais le fait existe ; il est avéré, incontestable, et tout ce que vous pourrez dire est inutile. Votre mariage rompu ne se renouera pas. Vous perdriez vos peines comme j'ai perdu les miennes. Adieu, monsieur.

Evidemment les cousins avaient fourni des notes perfides. Anatole se débattit en vain contre l'accusation qui pesait sur sa tête ; on ne voulut pas entendre ses explications, et l'histoire de son grand'père passa pour un roman. Pourtant, rien n'était plus véritable que cette malheureuse histoire. — En 1760, Joseph Champré, fils d'un honnête et riche marchand de draps, avait connu une jeune et jolie grisette, nommée Jeanne Vaubernier. Plus tard, le souvenir d'une tendre liaison inspira à l'imprudent

jeune homme le coupable dessein d'attenter à la majesté d'une intrigue royale. Une lettre qu'il écrivit à la comtesse Dubarry tomba entre les mains des ennemis de la favorite. Jaloux du passé, le roi montra cette lettre à la comtesse qui, après l'avoir lue, dit froidement : — « L'homme qui a écrit cela est sans doute un fou. » Ces paroles, qui justifièrent la comtesse, furent l'arrêt du pauvre Champré. Au lieu de l'envoyer à la Bastille, on le renferma dans une maison d'aliénés.

La baronne ne voulant plus se charger de ses affaires, Anatole résolut de recourir à un autre agent matrimonial. Il avait entendu parler d'un célèbre entrepreneur de mariages, M. de Saint-Eloi. Il se rendit chez lui et à la porte il rencontra un de ses amis qui en le voyant s'écria :

— Où vas-tu, malheureux ?

— Chercher une femme, répondit Anatole.

— Que mon exemple te serve de leçon ! Moi aussi, je suis venu m'adresser ici pour me marier ; moi aussi, je rencontrai sur le seuil un ami, une victime qui me donna un salutaire avertissement. On l'avait indignement trompé sur la qualité ; il voulait du neuf, et on lui avait donné de la marchandise d'occasion. Moi, qui me mariais pour mes créanciers, je tenais moins aux antécédents qu'à la fortune. Je fis marché pour une dot de deux cent mille francs, et les pièces fournies par M. de Saint-Éloi attestaient cette fortune. J'épousai donc, et je soldai la facture. Mille écus d'honoraires et dix pour cent sur la dot ; — total, vingt-trois mille francs. Aujourd hui, la lune de miel est finie et la dot fondue entre mes mains ; les deux cent mille francs consistaient en deux cents actions dont la valeur réelle est au-dessous de zéro. De mon mariage, je n'ai donc réalisé que ma femme ; et si tu la voyais ! Avant d'aller à Clichy, j'ai voulu me donner la satisfaction de faire à M. de Saint-Éloi une scène dont il se souviendra longtemps. — Hâte-toi de fuir, mon cher, si tu ne veux pas être réduit un jour à ces pénibles extrémités !

Le septième mois touchait à sa fin. Anatole, qui croyait avoir épuisé toutes les ressources de la capitale, partit pour la province. Un dimanche, comme il traversait la ville de ***, il remarqua de fort jolies demoiselles à la promenade. — Il fit arrêter les chevaux, descendit de la diligence, prit son bagage et alla s'établir à la meilleure auberge de l'endroit. Trois jours furent employés à prendre des informations qu'il trouva satisfaisantes. La ville était amplement pourvue de demoiselles bien nées, agréablement pourvues d'attraits, formées à toutes les vertus domestiques, touchant du piano et ne faiblissant que sur l'article de la dot. — Ce dernier paragraphe du prospectus, qui aurait éloigné tout autre prétendant, était sans importance pour Anatole. La femme la plus pauvre ne lui apportait-elle pas trente mille livres de rente ? Il était trop modeste pour en exiger davantage. — Le jeudi suivant, on vit paraître dans le journal de la localité un article ainsi conçu :

« Un jeune homme de trente-deux ans, habitant Paris, appar-
« tenant à une famille honorable, ayant reçu une éducation soi-
« gnée, n'étant ni beau ni laid, pouvant offrir de bons répondants
« sur ses mœurs et son caractère, désirerait se marier. Il possè-
« dera le jour de son mariage une fortune de six cent soixante
« mille francs, nets et liquides, dont les preuves sont déposées
« chez maître ***, notaire royal. Il n'exige pas de dot, mais il tient
« essentiellement à tout le reste. — S'adresser à l'hôtel des *Deux-*
« *Pigeons*, où le requérant est visible tous les jours, de midi à
« quatre heures. »

Cet avis produisit un effet foudroyant. Toutes les têtes tournèrent. Les grands parents allèrent aux renseignements, pendant que les jeunes personnes se mettaient en frais de coquetterie et d'imagination pour ce riche parti qui tombait du ciel. On assiégea la porte et les fenêtres de l'hôtel des *Deux-Pigeons*. Toutes les lorgnettes étaient braquées sur les vitres de la chambre d'Anatole.

— Ce n'est point une mystification, disait-on ; le jeune homme existe ; sa fortune existe ; son projet existe.

— Il veut se marier ici.

— Il est millionnaire.

— C'est un prince anonyme.

— Il est fort bel homme.

— La corbeille est arrivée hier de Paris sur trois fourgons.

— Il épousera celle qui lui plaira le mieux.

— On prétend qu'il a un goût prononcé pour les blondes.

— C'est tout le contraire : on assure qu'il préfère les brunes.

— Nous verrons bien !

Les marchandes de modes et les coiffeurs furent mis en réquisition ; toutes les promenades furent désertées pour la rue étroite et tortueuse où était située l'auberge. — Anatole daigna se mettre à la croisée, et son aspect porta le trouble dans tous les cœurs. Il n'y eut qu'une voix pour le trouver charmant. On donna congé à tous les amoureux de la ville. L'exaltation était à son comble.

Le triomphe d'Anatole était complet. Pour le coup, le mariage ne pouvait lui manquer. — Mais les jeunes gens de *** n'étaient pas disposés à prendre leur défaite en patience ; ils se révoltèrent contre cet étranger qui venait chasser sur leurs terres, et le samedi soir, ils envahirent l'auberge des *Deux-Pigeons*. Trente cartels furent proposés à l'impertinent parisien. On voulait sa vie et on le menaça de le jeter par la fenêtre s'il refusait de se faire tuer. L'émeute fit un grand bruit ; l'autorité intervint, et, pour empêcher un plus grand malheur, le sous-préfet, appuyé par la force armée, couvrit la retraite d'Anatole, qui fut obligé de partir en toute hâte escorté par un détachement de gendarmerie.

Cet échec devait abattre pour longtemps le courage d'Anatole ; cependant le terme fatal approchait, le onzième mois surgissait à l'horizon, et le malheureux héritier faisant un sublime et dernier effort se remit en campagne. Il n'y avait plus à reculer ; il fallait vaincre ou périr. — Pour doubler ses chances, Anatole eut l'idée de mener de front deux mariages.

— Peut être, dit-il, ne les manquerai-je pas tous les deux.

Ses mesures furent si bien prises et il conduisit cette double intrigue avec tant d'art et de discrétion, que de part et d'autre l'entreprise semblait marcher à un succès assuré. Mais Anatole, averti par les leçons de l'expérience, ne s'abandonnait pas à un espoir trop flatteur. Il savait que jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que le oui fatal soit prononcé, rien n'est certain dans un projet de mariage. Que de fois n'avait-il pas échoué au port ! — Aussi se garda-t-il bien de rompre avec une de ses deux futures. Il sera toujours temps, pensait-il ; j'en serai quitte pour un éclat et un scandale ; mais qu'importe, si je parviens à me marier.

Du reste, les deux partis lui convenaient également, et le hasard devait seul prononcer.

— J'épouserai, disait Anatole, celle qui sera prête la première.

Mais cet excès de précaution avait ses dangers. Le hasard fit que les deux futures furent prêtes en même temps ; les deux contrats signés le même jour ; les deux cérémonies fixées à la même heure.

Alors Anatole eut peur de ce qu'il avait fait ; il hésita, et on lui demanda compte de son hésitation. Le double futur, tiré à

deux mariages, pressé de part et d'autre, menacé de droite et de gauche, vit apparaître devant lui les deux notaires, les deux contrats, les deux familles, les deux fiancées.

Il n'eut que le temps de monter rapidement dans sa chambre et de se brûler la cervelle.

De sorte qu'Anatole Champré, qui n'avait pu trouver une femme à épouser, périt misérablement pour échapper à la bigamie.

(*Courrier français.*) EUGÈNE GUINOT.

LE MINISTRE ET LE TABLETIER.

Dans un coin de son atelier,
Un fort habile tabletier
Avait en un monceau balayé ses rognures.
C'étaient fragments de buis, de frêne, d'ébénier,
De campêche, de citronnier,
Du bois de toutes les natures.
— « Que faites-vous de ces ordures? »
Lui disait un noble chaland,
Le ministre d'un roi, que je place en Asie,
Qui venait commander à son rare talent
Un meuble de marqueterie.
— « Tout sert à qui sait l'employer, »
Répond le malin ouvrier,
Qui, le bonnet en main, avec cérémonie,
Jusqu'au bas de son escalier
Reconduisait sa seigneurie,
Tout en songeant à la façon
De lui donner une leçon.
Le voilà donc qui s'ingénie,
Qui reprend ces fragments autrefois rebutés,
Et par le ministre insultés.
Il les tourne et retourne, et si bien remanie,
Nuance leurs couleurs avec tant d'harmonie,
Que de ces bois divers, savamment ajustés,
Sort un chef-d'œuvre d'industrie.
Il apporte son meuble, et chacun se récrie.
Le ministre lui-même accourt; et Monseigneur
Du tabletier admire le labeur.
« C'est pourtant ce tas de rognures
« Que votre Grâce appelait des ordures!
Dit l'artiste en se rengorgeant.
« Chacune est à sa place, et concourt à l'ensemble.
« C'est ainsi que tout va dans l'État, ce me semble, »
Ajouta-t-il en ricanant.
— « Vous avez raison, notre maître,
Répond le Monseigneur en riant à part soi.
« C'est ainsi qu'à Paris tout se passe peut-être.
« Là, chaque homme d'État a l'art de bien connaître
« Des hommes de son temps la valeur et l'emploi.
« Mais en Asie on suit une autre loi.
« L'esprit de corps, le patronage,
« L'apostille surtout nous gâtent le métier;
« Et j'en connais plus d'un qui chez un tabletier
« Devrait faire un apprentissage. »

VIENNET.

LES DEUX AMIS.

FABLE.

Il était une fois deux amis de collége:
L'un savait presque tout, et l'autre presque rien;
Mais, par un certain privilége,
L'autre de s'enrichir trouva seul le moyen.

Dans une rencontre imprévue,
Ces deux amis s'étant reconnus par hasard,
Le riche n'osa point éviter l'entrevue,
Et s'approchant du pauvre, il lui dit à l'écart:

— Comment! c'est toi, mon compagnon d'enfance,
Que je retrouve ainsi défait et mal vêtu!
Toi, qui donnais jadis tant d'espérance!
Quelle route as-tu prise, et quel métier fais-tu?

— Hélas! répond l'ami, le sentier poétique,
Fertile en fleurs, ne l'est guère en moissons;
Et la docte matrone au souffle prophétique
Laisse souvent jeûner ses nourrissons.

— Tu vois, dit l'autre alors, j'ai su devenir riche,
Moi, qu'autrefois on traitait d'ignorant;
Du dieu de l'or j'ai découvert la niche:
Cela vaut bien, je crois, d'être poète errant.

— Peut-être, dit l'ami; mais je cherche à comprendre
Par quel chemin si sûr on y peut arriver:
Enseigne-moi toi-même où je dois le trouver.
— Soit, dit le parvenu, je m'en vais te l'apprendre:

D'abord, auprès des grands il faut être assidu,
Et, flattant tour à tour leurs vertus ou leurs vices,
Les caresser sans cesse, et, d'un air entendu,
Les applaudir jusque dans leurs caprices.

Il faut encor savoir exciter leurs désirs
Par de secrets conseils donnés avec adresse,
Et les faire tomber de faiblesse en faiblesse
Dans la carrière des plaisirs.

C'est ainsi qu'auprès d'eux on réussit à plaire,
Et qu'en importunant on devient nécessaire;
C'est ainsi qu'on obtient emplois, titres, faveurs,
Et qu'on arrive enfin aux suprêmes honneurs.

Voyons: veux-tu chez nous venir prendre une place?
— Non, j'aime mieux conserver ma besace,
Répond l'autre aussitôt, mon pain noir, mon ciel pur,
Et dormir libre à l'ombre d'un vieux mur.

J'aime mieux mes haillons, couverts d'un peu de gloire,
Que ces habits dorés dont tu m'as dit l'histoire.
Nous n'avons pas, tous deux, suivi même chemin:
Poursuivons donc en paix chacun notre destin.

Déjà pour moi l'heure s'avance;
Mais, dans mon humble obscurité,
J'ai pour guide ma conscience,
Et pour trésor, la liberté.

VICTOR BARBIER.

THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

MARIE STUART,

Opéra en cinq actes, paroles de M. Th. Anne, musique de M. Niédermeyer.

Pourquoi l'histoire de Marie Stuart est elle à la fois si intéressante et si difficile à metre en scène? Je l'ignore, mais le fait existe et le poème de M. Théodore Anne en est une nouvelle preuve. L'auteur a eu d'abord le tort de vouloir nous faire passer sous les yeux la biographie complète de la reine d'Ecosse, au lieu de prendre un fait dans cette vie si remplie et de le développer dramatiquement; de là un décousu, qui laisse l'esprit dans un vague perpétuel et n'offre aucune prise à l'intérêt. De là aussi l'absence de toute situation forte ou originale qui donne au musicien l'occasion de développer ses moyens. Ce motif et d'autres, que nous voulons bien laisser pour cette fois derrière le rideau, peuvent bien entrer pour quelque chose dans les reproches de froideur et d'uniformité qu'on adresse à la musique de M. Niédermeyer.

Le premier acte se passe à Calais. Des seigneurs écossais attendent Marie Stuart et devisent entr'eux de ses deux prétendants, Bothwel et Darnley. Mais Bothwel annonce qu'il abandonne la place à son rival, une jeune fille s'est emparée de son cœur, il ne rêve qu'à elle et borne son ambition à lui plaire. Un instant après arrive la reine; ô surprise! Bothwell reconnaît sa belle inconnue; on part pour l'Ecosse.

Le second acte nous transporte dans ce beau pays des brouillards où nous trouvons Marie unie à Darnley, malgré son amour pour Bothwel. Jacques Murray, qui veut perdre sa sœur d'abord, Darnley ensuite, persuade à celui-ci que Rizzio aime la reine. Darnley, furieux, ordonne sa mort et l'Italien est assassiné aux pieds de la reine.

Au troisième acte les conjurés, Murray en tête, jurent la mort de Darnley. Bothwel, en généreux rival, veut sauver son roi, mais il est trop tard, à la fin du *masque* (divertissement), on entend une détonation, Darnley est mort, le château qu'il habite vient de sauter.

Quatrième acte. Marie, prisonnière des révoltés, refuse d'abdiquer; Ruthwen l'y force en lui broyant le poignet dans son gantelet de fer. Puis, à un signal de la rive opposée, elle fuit dans une barque où l'attend Bothwel.

Cinquième acte. Marie et Elisabeth sont en présence; elles s'accablent mutuellement de reproches et d'épigrammes. Ici le poète avait ménagé au musicien l'occasion de placer un beau duo entre les deux reines; M. Niédermeyer a eu le grand tort de n'en pas profiter. Le tout se termine par la mort de Marie.

La partition ne renferme guère que quatre morceaux vraiment remarquables: la romance de Marie Stuart; au deuxième acte, les couplets des jeunes seigneurs et une délicieuse violoncelle, et au troisième acte, un chœur des conjurés, qui a été vivement applaudi.

Gardoni, doué d'un physique avantageux, a joué avec distinction le rôle de Bothwel. Sa voix est fraîche et pure, elle a des accents dramatiques; l'expérience et l'étude lui donneront la fermeté qui lui manque.

OPÉRA-COMIQUE.

WALLACE,

Opéra-comique en 3 actes, paroles de M. de St-George, musique de M. Catel.

L'Écosse se bat contre l'Angleterre; pendant que ses sujets sont en armes pour défendre leurs droits, le roi Robert Bruce passe gaiement sa vie au milieu des fêtes que lui donne sir Arthur, dans son château de Stirling. Cet Arthur, traître vendu à l'Angleterre, est parfaitement secondé dans ses perfides projets par les beaux yeux de sa fille Hélène, dont le cœur est tout au prince. Les Écossais finissent par s'indigner de la conduite de leur roi et veulent le remplacer par Wallace. Celui-ci refuse et jure de ramener le roi à de plus nobles sentiments. En effet, il pénètre sous les habits d'un ménestrel dans le château de Stirling, réveille par ses chants la valeur de Robert Bruce, lui dévoile la perfidie de sir Arthur et se met avec lui à la tête des Écossais qui triomphent de l'Angleterre.

Tout cela est bien vieux et bien rococo.

Au premier acte Mocker chante avec un goût exquis, un air plein de fraîcheur et de naïveté. Le deuxième acte contient un fort joli duo entre Mocker et M[me] Darcier; et au troisième acte Hermann Léon, chante un fort beau morceau.

Nous croyons ce chanteur appelé à un bel avenir; sa voix est puissante, d'une belle qualité, aussi suave que puisse le comporter une voix de basse, et il la dirige avec un talent qui atteste d'excellentes études.

Nous ne savons si Moreau-Sainti veut parodier la voix et l'accent de Serre, le comique de la Gaîté, mais c'est à s'y méprendre.

VAUDEVILLE.

PARIS A TOUS LES DIABLES,

Revue en cinq tableaux par M. Clairville.

Paris à tous les diables! comment, diable! vous rendre compte d'une pareille pièce? La chose est bien impossible; je ne puis que vous engager à y aller voir, et pour peu que vous aimiez à rire, vous en aurez pour votre argent. Vous ne trouverez point là l'esprit gracieux, léger et finement observateur de M. Scribe, cet esprit délicat, modéré, merveilleusement adapté au ton de la bonne compagnie, dont le comique ne vous force jamais à pousser le rire jusqu'aux éclats discordants, dont le pathétique se borne à vous chatouiller doucement l'épiderme du cœur, sans le pressurer impitoyablement comme font MM. Victor Hugo, Dumas et autres, qui n'y laissent pas une pauvre larme. Vous n'y rencontrerez pas non plus ce style de *miel et d'ambre* (délicieux ragoût!), ces charmantes phrases dont l'élégance soporifique rend entièrement superflue, pour les habitués du Vaudeville, l'intervention mythologique du bienfaisant Morphée. Mais vous y verrez de la verve, de l'entrain, et par dessus tout une inépuisable gaîté, du gros sel, mais à foison. L'auteur y rit de tout.... des éboulements de Montmartre et des chœurs d'*Antigone*, du *Juif errant* et de *la Femme de quarante ans*, de *Débureau* et de *Shakespeare*, de la pile de Volta et d'*Abeilard*, dont M[me] Doche ne craint pas de railler l'infortune.

Il ne respecte rien, le sacrilége! pas même *Don César de Bazan*, pas même M. Macready! L'*illustre* tragédien anglais est parodié, ô profanation! et parfaitement parodié par La Ferrière. Voilà qui pourrait bien donner lieu à une centaine de protocoles. On y voit jusqu'aux déplorables résultats de la nouvelle loi sur la chasse, ce sont les lièvres qui nous tuent; l'un de ces mal appris gratifie d'une balle le vieux Lucifer, qui la reçoit juste..... au bas des reins. Pour surcroît d'agrément, M[me] Doche, qui acquiert de plus en plus l'apparence d'une sylphide, y danse la Mazurka d'une façon ravissante.

GYMNASE.

REBECCA,

Vaudeville en 2 actes de M. Scribe.

Ceci, c'est une autre paire de manches.

Soyons juste, quoique ce soient deux jolies choses que *les Surprises*, et *Babiole* et *Joblot*, ces deux pièces sont au-dessous de ce qu'on devait attendre de M. Scribe, mais avec Rébecca, le spirituel vaudevilliste se relève de toute sa hauteur, et jamais, aux plus beaux jours de ses triomphes, il ne s'est montré plus prodigue d'esprit, de grâce et de finesse.

Le premier acte se passe dans une prison; là se trouve le comte de Palaviccini, jeune patriote que des juges dévoués et *bien pensants* ont condamné à mort pour tempérer l'ardeur de son libéra-

lisme. Sans qu'il s'en doute, un ange gardien veille sur les jours du jeune comte, c'est Rébecca, fille du joaillier où celui-ci achetait ses bijoux. Rébecca vient prier Gianina de sauver celui qu'elle aime, Gianina y consent de grand cœur et finit par y décider son amoureux, geolier par intérim. Mais, en voilà bien d'une autre, Palaviccini ne veut pas être sauvé, il veut mourir, et pour que sa mort soit utile à quelqu'un, il dit à Ascanio, jeune fou qui se croit aimé de Rébecca et qui veut l'épouser en dépit de sa noble famille : « on refuse de vous laisser prendre Rébecca pour femme, parce qu'elle est roturière, eh! bien, je vais l'épouser, dans une heure elle sera veuve, comtesse de Palaviccini, riche d'un million et toujours pure, rien ne s'opposera plus à votre union.

Ascanio refuse d'abord, mais il est si amoureux ! il finit par céder, Palaviccini propose sa main à Rébecca, qui l'accepte avec bonheur, et à peine sont-il unis qu'arrive une contre révolution ; le condamné à mort est nommé premier ministre.

Deuxième acte. Voilà Rébecca dans le palais des Palaviccini, chez son mari, comme elle aime à le répéter. Elle y a passé la nuit, mais pendant cette même nuit le comte était au ministère. Sa première pensée en rentrant est d'adresser aux cardinaux une demande de divorce, pensant bien par là, faire le bonheur d'Ascanio et de Rébecca, mais à peine la demande est-elle partie qu'il découvre mille qualités dans cette petite bourgeoise qu'il n'avait pas remarquée jusque-là, et le voilà désespéré de perdre un pareil trésor. Pour surcroît de douleur, il apprend qu'il est aimé, que c'est Rébecca qui l'a voulu sauver la veille, et quand une fois il est bien convaincu de son bonheur, arrive le consentement des cardinaux. Tout est perdu ! eh bien, non, tout est sauvé, car Rébecca est chrétienne, depuis longtemps elle a reçu le baptême en secret et les cardinaux ne stipulent la séparation que sur sa qualité de juive.

M[lles] Rose Chéri et Désirée sont ravissantes dans les rôles de Rébecca et de Gianina ; la première a plus de charme, la seconde plus d'aisance.

Julien Deschamps a rempli avec distinction le rôle de Palaviccini.

PORTE SAINT-MARTIN.

LA DAME DE SAINT-TROPEZ,

Drame en 5 actes, par MM. Anicet Bourgeois et Dennery.

La cour d'assises a fourni le sujet de cette pièce aux auteurs, dont le principal mérite, en cette affaire, est de s'en être entièrement rapportés au talent de Frédérick-Lemaître pour donner une physionomie terrible et émouvante à un mélodrame qui sent quelque peu son rococo.

Voilà l'histoire en deux mots :

Charles Maurice épouse une fille noble des plus blanches et des plus parfumées. Hortense, outre qu'elle aime ailleurs, se trouve fort malheureuse d'appartenir à un homme dont elle ne peut soupçonner les généreuses qualités sous la rude écorce qui le recouvre. Antoine, furieux d'un mariage qui met à néant les espérances qu'il avait fondées sur la succession de son cousin Charles Maurice, empoisonne celui-ci *goutte à goutte* et dirige adroitement les soupçons du malheurex supplicié sur l'innocente Hortense, dont la constante froideur aide puissamment au succès de cette perfidie. Tout réussit au gré du traître, Charles Maurice vient de faire un testament en sa faveur et il va le signer, quand tout-à-coup !... le moribond voit dans une glace son bien-aimé cousin qui mitige l'amertume de sa tisanne par quelques gouttes de poison. Le coupable est dévoilé, l'innocence triomphe et le juste meurt en se tordant comme un forcené.

Frédérick a trouvé des effets si terribles et si imprévus, dans les deux derniers actes surtout, il a si bien su concentrer sur lui seul l'attention générale, qu'on n'a même pas songé à siffler M[lle] Clarisse Miroy.

Rendons justice à Jemma, c'est un fameux traître.

LE BROUILLARD,

DE SON INFLUENCE POLITIQUE ET HUMANITAIRE !

Depuis deux jours, Paris est suffoqué et aveuglé par un brouillard d'une telle épaisseur, que le gaz, loin d'éclairer les passants comme il en a la mission, a peine à s'éclairer lui-même. Ce que voyant, le sergent de ville s'est fait ce raisonnement : le brouillard est l'ami du *Chourineur*, tout *escarpe* dont le cœur impur répugne à voir lever l'aurore, appelle le brouillard de tous ses vœux, entravons les desseins de ces hommes pervers.

Et ces mêmes sergents de ville qui, il y a dix ans, nous assommaient à coups de bâton sur la place de la Bourse et autres lieux, se sont armés, non de gourdins, mais de lanternes et sont venus obligeamment offrir à chaque passant égaré leurs bras et leurs lumières.

Voilà la transformation qu'a subie l'âme du sergent de ville en une dizaine d'années. Quel puissant argument en faveur du système de la perfectibilité humaine ! mais pour que l'excellence de ce système sautât à tous les yeux, il fallait un épais brouillard. La vérité est sortie des ténèbres.

CONSTANT GUÉROULT.

MODES.

Le temps gris et froid, qui ne nous quitte pas, a banni de nos promenades les élégantes qui, lorsque le soleil est radieux en font l'ornement par leurs charmes et leur mise pleine de goût. Aussi avons nous peu de nouveautés à signaler. Cependant nous avons remarqué la toilette de l'élégante baronne de G..... Elle se composait d'un chapeau de velours gros vert, sur lequel était posée une plume nouée de marabouts verts; d'une robe de damas oreille d'ours ornée d'un tablier de passementerie, à corsage très montant garni de passementerie semblable à celle de la jupe ; le manteau de velours noir, garni d'une riche fourrure, s'harmonisait parfaitement avec cette toilette aussi riche qu'élégante.

Les bals, qui se succèdent maintenant sans interruption, ont fait éclore beaucoup de toilettes nouvelles. Au dernier bal, chez l'ambassadeur d'Angleterre, celle de la comtesse de V... se faisait remarquer par sa nouveauté et son élégance. Elle était composée d'une robe à deux jupes en crêpe rose ; la seconde jupe était fendue, sur chaque côté, de quatre échancrures en demi-cercle, bordées d'un ruban plissé large de deux doigts, et arrêtées par le haut et par le bas avec une agraffe de fleurs ; le dessous de cette robe était en satin rose ; la coiffure se composait d'une guirlande de fleurs semblables à celle de la robe, et posée fort en arrière.

Les coiffures Marie-Stuart, dont on avait beaucoup parlé, sont déjà abandonnées. Les coiffures du temps d'Elisabeth sont peu gracieuses et surtout mal séantes à la figure ; il faut qu'une femme soit plus que jolie pour oser la porter ; il suffit d'avoir vu mesdames Stolz et Dorus dans leur nouveau rôle à l'opéra, pour concevoir que les plus hardies soient effrayées de ce genre de coiffure. Aussi sommes-nous peu surprises de voir nos marchandes de modes en réputation les abandonner.

Une des maisons de modes les plus en vogue, celle de mademoiselle Stéphanie (93, rue Neuve-des-Petits-Champs), possède tous ces petits secrets qui font d'une légère gaze mélangée de fleurs et gracieusement enroulée, une coiffure délicieuse qui vous rend jolie sans que vous sachiez pourquoi. Cette habilcartiste vient de créer en ce genre une nouveauté qui est extrêmement recherchée.

Les éventails sont toujours fort à la mode et le complément obligé des toilettes habillées.

Les costumes d'hommes ont peu varié depuis l'hiver dernier ; seulement l'habit est à plus larges basques, et le col rabattant est aussi plus large ; le gilet se porte long, pointu et descendant fort bas, le pantalon sans sous-pied ; le paletot est plus à la mode que jamais.

N.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIX.

IMPRIMERIE DE BÉNARD ET COMP., PASSAGE DU CAIRE, 2.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

UN CORSAIRE

FRAGMENT DU JOURNAL D'UN INCONNU.

...... Ayant obtenu de mon amiral un congé de quelques mois, je visitais alors en curieux presque tous les ports de la Manche, qui, dans notre dernière guerre avec les Anglais, ont fourni une si grande quantité d'intrépides corsaires.

J'étais fort jeune alors, et comme je n'avais jamais vu de *corsaire*, j'aurais tout donné au monde pour en voir un, mais *un vrai*, un type, le blasphème et la pipe à la bouche, fumant de la poudre à défaut de tabac, l'œil sanglant, et le corps couvert d'un réseau de cicatrices profondes à y fourrer le poing.

Comme, dans une de mes stations sur la côte, j'exprimais ce naïf désir à un ami de ma famille, homme fort aimable et fort spirituel, auquel j'étais recommandé, il me dit :

— Eh bien ! demain je vous ferai dîner avec un corsaire.

— Un corsaire ! lui fis-je.

— Un vrai corsaire, reprit-il, un corsaire comme il y en a peu, un corsaire qui à lui seul a fait plus de prises que tous ses confrères depuis Dunkerque jusqu'à Saint-Malo.

Je ne dormis pas de la nuit, et le jour me parut démesurément long, quoique j'eusse essayé de lire le *Conrad* de Byron pour me préparer à cette sainte entrevue.

A cinq heures j'arrivai chez mon ami. C'est stupide à dire, mais j'avais presque mis de la recherche dans ma toilette. En entrant, je trouvai à mon hôte un aspect soucieux qui m'effraya, et je frémis involontairement.

— Notre corsaire ne viendra qu'à la fin du dîner, me dit-il ; il est en conférence avec le capitaine du port.

— Hélas ! j'attendrai donc, répondis-je en sentant mon cœur se rasséréner.

On se mit à table. J'étais placé à côté de la femme de mon hôte ; et, à ma droite, j'avais un monsieur de soixante ans, qui paraissait fort intime dans la maison, et qu'on appelait familièrement Tom.

Ce monsieur, fort carrément vêtu d'un habit noir, qui tranchait merveilleusement sur du linge d'une éblouissante blancheur, ce monsieur, dis-je, avait une franche et joviale figure, l'œil vif, la joue pleine et luisante, et un air de bonhomie épandu dans toute sa personne qui faisait plaisir à voir. Il me fit mille récits sur *sa* ville, dont il paraissait fier, me parla des embellissements projetés, de la rivalité de l'école des frères et de l'enseignement mutuel, et finit par m'apprendre, avec une sorte d'orgueilleuse modestie, qu'il était membre du conseil municipal, capitaine de la garde nationale, et qu'il jouissait même d'un certain crédit à *la fabrique*. Je le crus sur parole. Ces détails m'eussent prodigieusement intéressé dans toute autre circonstance, mais je dois l'avouer, ils me paraissaient alors assez monotones, dévoré que j'étais du désir de voir *mon* corsaire. Et *mon* corsaire n'arrivait pas. En vain notre hôte, par une charitable attention, et dans le but de me distraire, s'était mis à taquiner M. Tom sur je ne sais quelle fontaine qui tombait en ruines, quoique lui, Tom, fût spécialement chargé de la surveillance de ce quartier. Je ne retirai de ce charitable procédé de mon hôte que cette conviction : que M. Tom, au nombre de ses autres qualités sociales et municipales, joignait le caractère le plus doux, le plus gai et le plus conciliant du monde.

On servit le dessert. Les gens se retirèrent ; j'étais désespéré ; n'y tenant pas, je m'adressai d'un air lamentable à l'amphitryon.

— Hélas ! votre corsaire vous oublie, lui dis-je.

— Quel corsaire ? dit M. Tom, qui cassait ingénument des noisettes.

— Mais le commissaire de marine que j'avais invité, dit mon hôte en riant aux éclats de cette bêtise.

J'étais rouge comme le feu, et pardieu si colère, qu'il fallut la présence des deux femmes pour me contenir.

Je ne sais où ma vivacité allait m'emporter, lorsque, pour toute réponse, je vis mon hôte sourire en regardant les autres convives, qui sourirent aussi. J'en excepte pourtant M. Tom, qui devint rouge jusqu'aux oreilles, et baissa la tête d'un air honteux.

Il n'y a que cet honnête bourgeois qui soit indigné de cette scène ridicule, pensai-je en vouant un remercîment intime au digne conseiller municipal.

— C'est assez plaisanter, monsieur, me dit alors l'hôte d'un air sérieusement affectueux ; excusez-moi si j'ai ainsi abusé de ma position de vieillard pour vous mettre à l'abri des impressions calculées à l'avance ; car, grace à ces préventions, monsieur, on juge mal, je crois, les hommes intéressants. Oui, quand on les rencontre tels qu'ils sont, au lieu de les trouver tels qu'on se les était figurés, votre poésie s'en prend quelquefois à leur réalité, et, par dépit d'avoir mal préjugé, vous les appréciez mal, ou vous persistez dans l'illusion que vous vous étiez faite à leur égard.

Je regardais mon hôte d'un air étonné. J'avais seize ans ; il en avait soixante, et puis je trouvais tant de raison, et de bienveillante raison, dans ce peu de mots, que je ne savais trop comment me fâcher.

— Une preuve de cela, ajouta-t-il ; si tout à l'heure je vous avais montré notre corsaire, en vous disant : Le voici, vous eussiez, j'en suis sûr, éprouvé une toute autre impression que celle que vous avez éprouvée ; et pourtant cet intrépide dont je vous ai parlé est ici au milieu de nous ; il a dîné avec nous.

Je fis un mouvement.

— Je vous en donne ma parole, dit mon hôte d'un air si sérieux, que je le crus.

Alors je promenai mes yeux sur tous ces visages, qui s'épanouirent complaisamment à ma vue, mais rien du tout de corsaire ne se révélait.

— Regardez-nous donc bien, me dit M. Tom avec un rire singulier.

Alors mon hôte me dit, en me désignant M. Tom de la main :

— J'ai l'honneur de vous présenter le capitaine Thomas S....

— Le capitaine S....! vous êtes le brave capitaine S....? m'écriai-je, car le nom, l'intrépidité et les miraculeux combats de l'homme m'étaient bien connus, et je restai immobile d'admiration et de surprise; mon cœur battait vite et fort.

— Eh! mon Dieu oui, je suis tout cela... à moi tout seul, me dit le corsaire, en continuant d'éplucher et de grignoter ses noisettes.

— Vous êtes le capitaine S....? dis-je encore à M. Tom en le couvant des yeux, et m'attendant presque à voir, depuis cette révélation, le front du conseiller municipal se couvrir tout à coup de plis menaçants, son œil flamboyer, sa voix tonner.....

Mais rien ne flamboya, ne tonna; seulement le corsaire me dit avec la plus grande politesse : Et je me mets à vos ordres, monsieur, pour vous faire visiter la rade et le port.

Après quoi il se remit à ses noisettes. Il me parut trop aimer les noisettes pour un corsaire.

En vérité, j'étais confondu, car, sans trop poétiser, je m'étais fait une tout autre figure de l'homme qui avait vécu de cette vie sanglante et hasardeuse. Je ne pouvais concevoir que tant d'émotions puissantes et terribles n'eussent pas laissé une ride à ce front lisse et rayonnant, un pli à ces joues rieuses et vermeilles.

Mon hôte voyant mon étonnement, dit au corsaire : « Oh! maintenant il ne vous croira pas, Tom; pour le convaincre, parlez-lui métier, ou mieux, racontez-lui votre évasion de *Southampton.* »

Ici le capitaine Tom fit la moue.

Sur mon observation, mon hôte n'insista pas, et je me mis à causer avec le capitaine serein et placide, de quelques uns de ses magnifiques combats avec lesquels nous avions été bercés, nous autres aspirants.

Cette attention de ma part flatta le capitaine Tom; la conversation s'engagea entre nous deux : il me donna même quelques détails sur sa façon de combattre, mais tout cela d'un air, d'un ton doux et calme qui faisait un singulier contraste avec la couleur tragique et sombre du sujet de notre conversation.

Entre autres choses, je n'oublierai jamais que, lui demandant de quelle manière il abordait l'ennemi, il me répondit tranquillement en jouant avec sa fourchette : « Mon Dieu je l'abordais presque toujours de long en long, mais j'avais une habitude que je crois bonne et que je vous recommande dans l'occasion, car c'est bien simple, » ajouta-t-il à peu près du ton d'une ménagère qui hasarde l'éloge d'une excellente recette pour faire des confitures. « Cette habitude, reprit-il, la voici : Au moment où j'étais bord à bord de l'ennemi, je lui envoyais tout bonnement ma volée complète de mousqueterie et d'artillerie bourrée à triple charge. Eh bien, vous n'avez pas l'idée de l'effet que ça produisait », ajouta le capitaine en se tournant à demi de mon côté et secouant la tête d'un air de conviction.

Je pris la liberté d'assurer au capitaine que je me faisais parfaitement une idée de l'effet que devait produire cette excellente habitude qui, dans le fait, était bien simple.

— Bah!... Tom fait le crâne comme ça, dit mon hôte d'un air malin, et il ne vous dit pas qu'il a peur des revenants!

—Oh! des revenants! dit joyeusement Tom en remplissant son verre d'excellent curaçao.

— Des revenants, reprit mon hôte, enfin l'homme aux *yeux mangés* ne vous visite-t-il jamais, Tom?...

La figure du capitaine prit alors une bizarre expression : il rougit, son œil s'anima pour la première fois, et, posant son verre vide sur la table, il me dit en passant la main dans ses cheveux gris et découvrant son large front : « Aussi bien il voulait me faire raconter mon évasion de Southampton; cette diable d'aventure s'y rattache. Écoutez-moi donc, jeune homme. »

— Ah ça, Tom, songez à ces dames, dit mon hôte, en montrant sa femme et une de ses amies.

— Ma foi, dit le capitaine, si la chaleur du récit m'emporte, figurez-vous bien, mesdames, qu'au lieu du mot il y a des points.

Je ne sais si ce fut une illusion, ou l'effet du curaçao réagissant sur le capitaine, ou le charme sombre et magique que jette sur tout homme ce fier nom de corsaire qu'on lui a écrit au front...; toujours est-il que lorsque le capitaine commença son récit, il s'empara de l'attention par un geste muet de commandement. Il me sembla un homme extrêmement distinct du conseiller municipal.

Le capitaine commença donc en ces termes :

« C'était dans le mois de septembre 1812, autant que je puis m'en souvenir. Il ventait un joli frais de nord-ouest, j'avais fait une pas trop mauvaise croisière, et je m'en revenais bien tranquillement à Calais grand large avec une prise, un brik de 280 tonneaux chargé de sucre et de bois des Iles, lorsque mon second qui le commandait signale une voile au vent à nous. Je regarde : allons bien... Je vois des huniers grands comme une maison : c'était une frégate de premier rang. Le damné brick marchait comme une bouée; je donne ordre à mon second de forcer de voiles, et je commence à couvrir mon pauvre petit lougre d'autant de toile qu'il en pouvait porter; il était ardent comme un démon, et ne demandait qu'à aller de l'avant; aussi voilà que nous commençons à prendre de l'air.... et à filer ferme..., ce qui n'empêcha malheureusement pas la frégate d'être dans nos eaux au bout de trois quarts d'heure de chasse.

» Pour me prier d'amener, elle m'envoya deux coups de canon qui me tuèrent un novice et me blessèrent trois hommes.

» Pour la forme, seulement pour la forme, je lui répondis par ma volée à mitraille, qui pinça une demi-douzaine d'Anglais; c'était toujours ça, et tout fut dit. Je fus genoppé, mais par exemple traité avec les plus grands égards par le commandant anglais qui avait entendu parler de moi, car c'était la troisième fois qu'on me faisait prisonnier; mais j'avais toujours eu le bonheur de m'évader des pontons.

» Nous ralliâmes Portsmouth et nous y arrivâmes à peu près à l'heure à laquelle je comptais rentrer à Calais. Oui, au lieu d'embrasser ma mère et mon frère, de conduire ma prise au bassin et de coucher à terre, j'allais droit vers un ponton, et peut-être pour y rester longtemps. C'était dur; mais alors j'étais entreprenant, j'étais jeune et vigoureux, j'avais une bonne ceinture remplie de guinées, et par dessus tout une *rage de France* qui me rendait bien fort, allez!.... Aussi quand le commandant, devant tout son animal d'état-major, me fit un grand discours, pour me dire que désormais j'allais être serré de près..., mis dans une chambre à part, surveillé à chaque minute..., que c'était ma vie que je jouais en tentant de m'évader..., enfin une bordée de paroles superbes, je ne lui répondis, moi, par autre chose que je m'en.... »

— Tom..., Tom..., s'écria fort heureusement mon hôte... ;

car le capitaine, dans la chaleur du récit, avait déjà fait entendre certaine consonne sifflante qui annonçait un mot des plus goudronnés.

— Mais c'est que c'était vrai, c'est comme je vous le dis, reprit le capitaine. Je m'en...

— Tom, s'écria encore mon hôte, ce n'est nullement votre véracité que j'interromps; mais songez à ces dames, Tom!

— Ah! tiens, c'est vrai, reprit le capitaine. — Eh! bien, non. — Je dis au commandant: je m'en *moque*. Je m'évaderai tout de même. — Nous verrons, répondit l'Anglais. — Je l'espère bien, lui dis-je. — Et on m'envoya à *Southampton-Lake*, à bord du ponton *la Couronne*.

« *Southampton-Lake* est un assez grand lac, situé à environ quinze lieues de Portsmouth; ce lac n'a d'autre issue qu'un étroit chenal, ce chenal débouche dans un bras de mer qui court du N.-O. au S.-E., et ce bras de mer, après avoir formé les rades de Portsmouth, de Spithead et de Sainte-Hélène, se jette enfin dans la Manche, après avoir contourné les îles Portsea, Haling et Torney.

» Je ne vous donne tous ces détails qu'afin de vous faire voir que ce diable de lac était une position inexpugnable, et, à cause de cela même, parfaitement choisi pour servir de mouillage à une douzaine de pontons qui renfermaient alors quelques milliers de prisonniers de guerre français, au nombre desquels j'allais me trouver, et au nombre desquels je me trouvai bientôt, comme je vous l'ai dit, à bord de *la Couronne*, vaisseau de 80 rasé.

« Ce ponton était commandé par un certain manchot, nommé Rosa, un malin, un fin matois s'il en fut, beau, jeune et brave garçon d'ailleurs, qui avait perdu un bras à Trafalgar, et exécrait autant les Français que moi les Anglais: c'était de toute justice; je ne pouvais lui en vouloir pour cela; il était de son pays et moi du mien.

» Le premier jour que je vins à son bord, il me fit voir son ponton dans tous ses détails, ses grilles, ses serrures, ses piéges, ses trappes, ses verrous, ses barres, les rondes qu'on faisait tous les quarts d'heure, les visites, les sondages qui ne laissaient pas une minute de repos aux murailles de ce pauvre vieux navire. Puis il finit par m'annoncer qu'en outre de ces précautions, j'aurais encore à mes trousses et à mes ordres un caporal qui ne me quitterait pas plus que mon ombre, afin, disait-il d'un air gouailleur, *que mes moindres désirs fussent satisfaits*.

» Cependant, ajouta-t-il, si vous vouliez me donner votre *parole d'honneur* de ne pas chercher à vous évader, capitaine, je vous laisserais libre d'aller à terre tous les jours, et, à bord, votre chambre ne serait jamais visitée.

— » Vous êtes trop aimable, lui dis-je; mais je ne peux pas vous donner cette parole-là, parce que, voyez-vous, le soir et le matin, la nuit et le jour, je n'ai qu'une pensée, qu'une idée, qu'une volonté, celle de m'évader.

— » Vous avez bien raison, et j'en ferais autant à votre place, me répondit le manchot; seulement je vous préviens d'une chose, c'est que vous me piquez au jeu, et que, pour vous retenir, *tout moyen* me sera bon.

— » Mais c'est trop juste, lui dis-je, puisque *tout moyen* me sera bon pour me sauver.

» Le fait est que pour se sauver c'était bien le diable. Figurez-vous que tous les sabords ou ouvertures qui donnaient du jour dans les batteries étaient grillées, regrillées et surgrillées de telle sorte qu'on ne pouvait songer à y passer, d'autant plus que ces barreaux étaient visités cinq à six fois par jour et autant de fois par nuit; en admettant même que vous eussiez pu passer par un de ces sabords, il régnait au dessous une espèce de petit parapet qui faisait tout le tour du navire, et sur cette galerie se promenaient continuellement des sentinelles. Or, dans le cas où vous auriez échappé à ces sentinelles, vous n'eussiez pas échappé aux rondes de canots armés qui, la nuit, se croisaient dans tous les sens autour des pontons. Enfin eussiez-vous même eu ce bonheur, il vous fallait encore gagner à la nage les rives de ce lac qui étaient éloignées environ d'une lieue et demie de tous les côtés du ponton.

» Ce n'est pas tout, si l'eau de ce lac eût été partout profonde ou guéable, quoique extrêmement hasardeux, un tel trajet eût été possible; mais ce qui le rendait presque impraticable, c'est que pour aller à terre il faillait absolument traverser trois bans d'une vase épaisse, molle et gluante, dans laquelle on ne pouvait ni nager, ni marcher...

» Aussi, à vrai dire, ces bancs de vase faisaient-ils, en partie, la sûreté des pontons.

» L'espionnage aussi servait assez les Anglais, vu qu'il y a des gredins partout et plutôt sur les pontons qu'ailleurs, car la misère déprave; et, sur dix évasions manquées, il y en avait toujours neuf qui avortaient par la trahison de faux frères.

» Les prisonniers avaient bien essayé de remédier à ces désagréments en tuant, avec des circonstances assez bizarres, que je tairai d'ailleurs à cause de ces dames (ajouta fort galamment le capitaine), en tuant, dis-je, les traîtres qui les vendaient, quand les commandants anglais ne les retiraient pas assez vite du bord, mais rien n'y faisait, et la délation allait son train, parce que les Anglais la payaient bien.

» J'étais donc depuis huit jours à bord de *la Couronne*, lorsqu'un matin on apprend qu'un nommé Dubreuil, un matelot de mon pays, assez mauvais gueux du reste, s'était évadé pendant la nuit, ayant, à ce qu'il paraît, trouvé moyen de se cacher, le soir, dans une grande chaloupe de ronde. Une fois l'embarcation poussée au large, comme le temps était noir, on le prit pour un matelot de service; puis, quand il vit le moment favorable, il se jeta à l'eau, plongea et disparut sans qu'on ait pu jamais parvenir à le rejoindre.

» Vous concevez si cette nouvelle irrita mon désir de m'échapper à mon tour; mais je ne trouvais personne de sûr à qui me confier, et je ne voulais rien hasarder par les motifs que je vous ai dit, lorsque ma bonne étoile amena, comme prisonnier à bord de *la Couronne*, un capitaine corsaire de mes amis, gaillard solide, entreprenant... *un homme* enfin.

» Dès que nous nous fûmes reconnus, nous comprîmes tout de suite, sans nous le dire, qu'il fallait surtout laisser ignorer cette rencontre au commandant; aussi j'eus toujours l'air d'être plutôt mal que bien avec Tilmont (c'est comme ça qu'il s'appelait).

» Tilmont avait avec lui un vieux matelot, nommé Jolivet, dont il était sûr, car ils naviguaient ensemble depuis vingt ans; nous convînmes de nos faits, et huit jours après la fuite de Dubreuil, jour pour jour, les choses étaient en bon train.

» Le matin de ce jour-là, le manchot me fit appeler dans sa chambre; il était radieux, pimpant et se carrait en se frottant le menton plutôt d'un air à se faire casser les reins... que souhaiter le bonjour:

— « Capitaine, me dit-il, vous avez voulu jouer gros jeu contre moi, vous avez perdu; c'est malheureux, une autre fois choisissez mieux vos confidens.

— » Comment cela? lui demandai-je sans me déconcerter.

— » Oui, reprit-il en époussetant son collet d'un air dégagé, oui, vous deviez vous sauver demain ou après par un trou fait à la muraille de la coque du navire, à bas-bord près du *black hole;* c'est un nommé Jolivet qui faisait le trou, vous lui aviez donné dix louis pour le faire, il m'a demandé quinze guinées pour me le vendre, et je les lui ai données bien vite; car, en vérité, c'était pour rien.

» Comme bien vous pensez, j'étais exaspéré, et j'aurais étranglé Jolivet, si je l'avais tenu. Une fuite si bien ménagée, disais-je au manchot en trépignant, une fuite à son heure, sur le point de réussir... etc., etc.

— » Je conçois que c'est désolant, me répondit le scélérat d'Anglais; mais, pour vous consoler, capitaine, buvons un verre de madère à votre prochaine évasion.

— » Que voulez-vous, lui dis-je, c'est à refaire... Heureusement qu'il reste de la muraille à percer; et comme, après tout, il n'y a pas de quoi se tuer pour cela, nous bûmes à la *prochaine*, et nous allâmes nous promener dans la batterie basse.

» J'étais ou plutôt j'avais le cœur navré, désespéré, tandis que le manchot n'avait jamais été plus gai; il ricanait, il sifflait, il roucoulait en chantant faux comme un Anglais qu'il était, enfin il ne pouvait cacher sa joie d'avoir fait rater ma fuite, et il était bien certainement dans son droit.

» Comme nous nous promenions depuis une demi-heure dans la batterie basse, lui toujours guilleret, moi toujours triste, un tapage infernal partit au dessus de notre tête, dans la batterie du 18, et interrompit notre conversation qui n'était pas vive.

— » Qu'est-ce que cela? demanda le commandant à un aspirant qui descendait.

— » Commandant, ce sont les prisonniers qui dansent; il y a bal là-haut comme tous les jours.

» Est-ce que ne voilà pas ce gueux de manchot qui s'avise de dire: Faites cesser, monsieur; cette joie est inconvenante de la part des prisonniers, le jour où l'un d'eux a vu son projet de fuite avorter... Faites cesser aujourd'hui, monsieur.

» Et avant que j'aie pu l'empêcher, le chien d'aspirant remonte, et ce bruit, qui tonnait à nous étourdir, cesse à l'instant.

» Alors, je l'avoue, malgré moi je pâlis comme un mort, car au moment où la danse cessa, un léger bruit, heureusement imperceptible pour tout autre que pour moi, se fit entendre derrière la cloison qui formait la chambre de *Tilmont*, chambre sur le plafond de laquelle les danseurs paraissaient sauter le plus volontiers. Ce léger bruit, qui ressemblait au cri d'une scie, dura à peine une seconde après que la danse n'ébranla plus le plancher de la batterie; mais, comme je vous l'ai dit, cette seconde suffit pour me faire un damné mal; on m'eût scié le cœur que ça n'eût pas été pire.

» Heureusement le manchot prit cette pâleur pour celle de la colère, car aussitôt je m'écriai furieux: Et moi, monsieur, je m'oppose à cela; punir ces pauvres gens parce que j'ai été assez sot pour me laisser surprendre, ce n'est pas juste; vous voulez me faire haïr de mes compatriotes, c'est une lâcheté, monsieur, entendez-vous, une lâcheté; et si vous êtes homme d'honneur, vous leur permettrez de recommencer leur danse.

— » Calmez-vous, capitaine, me dit obligeamment le manchot; je vais moi-même leur en donner l'autorisation.

» Et la brute, le sot, le triple sot de manchot, d'Anglais, y alla lui-même... Concevez-vous, lui-même... s'écriait le capitaine en bondissant sur sa chaise et tapant dans ses mains avec une joie frénétique et des éclats de rire qui nous stupéfiaient.

» Je vais vous expliquer pourquoi je ris tant à ce souvenir, — ajouta-t il en se calmant, — c'est que vous ne savez pas une chose... Ces hommes qui dansaient, c'était moi qui, depuis huit jours, les payais vingt sous par tête pour danser et faire un train d'enfer au dessus de la chambre de ce pauvre Tilmont, sous le prétexte de l'embêter; mais, dans le fait, afin qu'on n'entendît pas le bruit qu'il faisait, en me creusant, pendant ce temps-là, un trou dans la muraille du navire, qui formait un des côtés de sa cabine.

» C'est que la trahison de *Jolivet* était convenue entre lui, moi et Tilmont, et qu'il n'avait vendu le trou qu'il m'avait fait que pour détourner l'attention et renforcer nos fonds de quinze guinées que le manchot lui avait données pour sa trahison. C'est qu'enfin, pendant cette nuit même, je devais m'évader, car le trou de Tilmont était à peu près fini, et les vents paraissaient devoir souffler vigoureusement du N.-O., ce qui nous annonçait une nuit sombre et orageuse.

» Comme je vous l'ai dit, cela se passait huit jours après l'évasion de Dubreuil; mon *faux trou* avait été vendu, la danse avait recommencé, et j'avais le désespoir sur le front et la *France dans le cœur*... car Tilmont venait de m'avertir par un signe convenu que le trou était tout à fait fini.

» J'allais monter sur le pont pour voir encore d'où se faisait la brise, lorsque j'entendis le bruit du sifflet du maître qui appelait tout le monde en haut.

» Au même instant un timonier vient me prévenir que le commandant me demande sur la dunette.

» Je n'y comprenais rien, je monte tout de même; mais qu'est-ce que je vois? l'état-major anglais en grand uniforme, les troupes sous les armes, les prisonniers rangés sur les gaillards, et comme d'habitude, sous le feu de quatre caronades chargées à mitraille.

» Le commandant Rosa avait un air grave et solennel que je ne lui connaissais pas. Il se tenait debout. A ses pieds était un hamac posé sur le pont et recouvert d'un pavillon noir.

» Le manchot ordonna de battre un ban; et quand les tambours eurent cessé de rouler, il dit en français:

» *Il y a huit jours qu'un des prisonniers de ce ponton s'est évadé.* ARRIVÉ AUX BANCS DE VASE, *il y est resté engagé. Or, voici ce qui lui est arrivé.* Puis se tournant vers moi: *Capitaine,* me dit-il, *voyez donc si par hasard vous ne reconnaîtriez pas ce camarade!* Et en disant ces mots il écarte d'un coup de pied le pavillon qui couvrait le hamac. Alors je vois un cadavre tout nu, très gonflé et d'une couleur verdâtre; mais ce qu'il avait d'horrible, c'était sa figure toute déchiquetée, et surtout les orbites sanglants de ses yeux, qui étaient vides: ils avaient été mangés par les corbeaux.

» A voir ce visage en lambeaux, desséché par le soleil, il était clair que ce malheureux, enfoui dans une vase épaisse et visqueuse, n'avait pu s'en tirer; que plein de force et de vie il y avait attendu la mort pendant des jours! et que peut-être, à la fin de son agonie, en voyant les oiseaux de proie tourner sur sa tête, il avait pu prévoir ce qui l'attendait!...

» Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il m'est impossible de vous rendre l'impression que fit la vue de ce cadavre sur l'équipage et sur moi-même. Mon sang ne fit qu'un tour, je l'avoue; car la première pensée qui me vint, fut que, pendant la nuit, j'allais avoir la même vase à traverser, et que le même sort m'attendait peut-être; mais comme j'ai toujours eu assez d'empire sur moi, je me contins; et quand le maudit manchot, après avoir regardé tout le monde pour juger de l'effet que ça produisait, se tourna de

mon côté et me dit de nouveau : *Eh bien ! capitaine, reconnaissez-vous ce camarade?*

» Je croisai mes mains derrière mon dos, et je lui dis d'un air dégagé (qui me coûtait dur à prendre, je vous le jure):

— » Je reconnais parfaitement le *camarade*, monsieur... C'est Dubreuil, un matelot de mon pays; mais il n'y a pas de mal, c'était un mauvais gueux qui battait sa mère.

» Mon sang-froid déconcerta le manchot, qui, presque furieux, s'écria en poussant du pied une des jambes de ce cadavre à moitié rongées par les reptiles :

— » Vous voyez pourtant qu'un banc de vase est une promenade fatigante, car on y use jusqu'à sa peau.

— » Oui, quand on est assez sot pour ne pas emporter de patins, lui dis-je en ricanant malgré moi; car l'imbécile, en me montrant cette jambe mutilée, venait de me donner une idée qui était excellente.

» Il la prit pour une plaisanterie, resta court, et me dit sérieusement.

— » Vous êtes gai, capitaine ?

— » Très gai, monsieur, répondis-je ; ainsi, croyez-moi, jetez cette charogne à la mer. Ne jouez plus à *croquemitaine* avec moi, et persuadez-vous bien ceci : *c'est que le ciel du bon Dieu tomberait sur moi, que je gratterais encore pour y faire un trou.* Sur ce... bonsoir, monsieur.

» Et je m'en fus, car je n'y tenais plus. Ce cadavre en pourriture me révoltait ; et puis devant m'évader la nuit même, j'avais bien d'autres chiens à tondre que de faire le *vis-à-vis* de M. Dubreuil. »

— Et vous avez osé vous évader cette nuit-là, capitaine ? dit une de ces dames dont la terreur était au comble.

— » Oui, madame, reprit le capitaine d'un air grave ; et, par l'enfer, ce fut une bien mauvaise nuit que celle-là. »

Et, probablement au souvenir de tout ce qu'il avait déployé de courage et d'énergie dans cette terrible nuit, la figure du capitaine Tom révéla une magnifique expression de force indomptable et de résolution désespérée. Son regard était fixe et profond, son attitude puissante. Il était sublime ainsi. Un moment j'avais entrevu l'homme que je voulais voir, sous son enveloppe naïve et simple.

Et le capitaine continua son récit.

» Ainsi que je vous l'ai dit, le *trou* de Tilmont étant terminé, si la nuit devenait bonne, je devais tenter l'affaire.

« Or, elle devint bonne, la nuit, et si bonne, que, vers les sept heures du soir, il ventait dans notre lac une brise à décorner les bœufs. Le ciel se chargeait de grains dans le nord-ouest ; il tombait une pluie fine et glacée, et le temps tournait à l'orage que c'était une bénédiction.

» A huit heures du soir on battait la retraite. Les matelots gagnèrent leurs hamacs, les officiers leurs chambres ; dix minutes après, tous les feux, hormis les feux de garde, étaient éteints, et l'on n'entendit plus que la marche mesurée des factionnaires des batteries et des parapets. Je me glissai alors à pas de loup dans la chambre de Tilmont, Jolivet s'y trouvait. Il faut vous dire que le commandant ayant la conviction que Tilmont ne savait pas nager, et par conséquent ne pouvait songer à s'évader, cet officier était moins gêné que nous autres.

» Je me rappelle cela comme si j'y étais. Jolivet sortit pour faire le guet en dehors ; j'entrai. Tilmont était assis sur son lit, devant lui était un pliant, sur ce pliant un pot d'étain, et dedans quelque chose qui fumait.

— » Ah ça, ça va-t-il toujours pour cette nuit ? me dit Tilmont.

— » Toujours, mon matelot, toujours, la nuit est superbe.

» Là-dessus Tilmont baissa un peu la planche qui cachait le trou, et il vint dans la chambre une forte raffale d'air qui manqua d'éteindre une petite lampe que nous avions cachée sous le lit ; nous vîmes alors un ciel sombre, une nuit noire comme de l'encre, et quelques gouttes de pluie et d'écume, fouettées par la violence du vent, tombèrent même dans la chambre. Alors Tilmont replaça la planche, me regarda entre les deux yeux, et me dit :

— » Mais là, sans rire, sais-tu qu'il ne fait f..... pas beau, Tom ?

— » Je le vois, mais je m'*en moque* (pardon, mesdames).

— » Tu y laisseras ta peau.

— » Encore une fois, je m'*en... moque.* Crever là ou ailleurs, c'est tout un.

— » Mais entends donc ce vent, Tom ; vois donc comme il nous bourliugue, Tom.

» En effet, le damné ponton roulait comme une galiote ; c'était une jolie tempête. Pour essayer encore de me dégoûter, Tilmont baissa de nouveau la planche du trou, et malgré l'obscurité, nous vîmes alors toute l'étendue du lac blanchie par l'écume des lames ; des lames d'un lac !... vous jugez s'il ventait. Partout le ciel noir et un vent d'enfer. J'avoue que c'était une folie de s'exposer à faire deux lieues et demie à la nage par un temps pareil ; mais je m'étais dit : Je partirai ; je devais partir. Aussi je tins bon ; et comme Tilmont regardait encore à son trou :

— » Quand tu te mettras vingt fois le nez à ta fenêtre, lui dis-je, ça n'y changera rien ; encore un coup, je pars ; foi de Tom, je pars.

» Tilmont savait bien que dès que j'avais dit *foi de Tom*, c'était fini ; aussi me répondit-il d'un air très sérieux, en fermant son trou : *à Dieu vat.*

— » Qu'est-ce que cela, lui dis-je en regardant dans le fond de ce pot d'étain fumant, qui ne sentait pas absolument mauvais?

— » C'est du sucre, du rhum et du café fondus et bouillis ensemble ; il y en a une pinte ; et tu vas d'abord commencer par me boire ça, Tom.

— » Non, lui dis-je, que le diable m'étrangle si je fais comme ces chiens d'Anglais, qui ne se trouvent hommes que quand ils sont soûls...

— » Je te dis que tu vas me boire ça, Tom...

— » Non.

— » Ah !...

» Et malgré tout, je bus, parce que quand cet enragé de Tilmont avait quelque chose dans sa tête, il fallait que ça fût comme il le voulait ; mais quoique j'eusse avalé verre par verre sa diable de mécanique, j'avais le feu dans le ventre. Ah ça, maintenant, lui dis-je, et le *suif ?*

— » Je l'ai, me dit-il ; car il en avait eu six ou sept livres, comme nous en étions convenus.

» Je me mis alors nu comme la main (pardon, mesdames) ; et nous deux Tilmont *nous me* frottâmes d'une couche de graisse d'au moins six lignes d'épaisseur ; ça n'est pas très propre, mais c'est un procédé bien simple que je vous recommande dans l'occasion, car avec ça vous nageriez dans l'eau glacée comme dans l'eau tiède, sans seulement vous apercevoir du froid.

» Quand je fus suifé comme une baleinière, Tilmont m'attacha au cou un collier de guinées, cousues dans une peau d'anguille ; je mis dans mon chapeau ciré une petite carte de la Manche, que j'avais prise dans la géographie de l'enfant d'un sergent d'armes. J'y mis encore une boussole, de l'amadou et un briquet ; je passai mon poignard dans le cordon de ce chapeau, que j'attachai bien ferme sur ma tête ; et je bouclai sur mes épaules le petit sac de cuir qui contenait un vêtement complet pour m'habiller en sortant de l'eau.

» Comme je finissais d'attacher la dernière courroie de ce sac, je sens mon Tilmont y glisser quelque chose ; c'étaient vingt guinées, tout ce qu'il possédait alors.

— » Tilmont, lui dis-je, c'est mal ; tu abuses de ta position.

— » Allons, allons, me dit-il d'un air extrêmement impatienté, voyons, pas de *palabres*... et tes patins pour les bancs de vase, où sont-ils ?

— » Là, derrière mon sac ; en faisant la planche, je pourrai les prendre et me les mettre aux pieds.

— ». Ah ça, est-ce bien tout ?

— » C'est bien tout.

— » Alors, adieu, Tom ; bon voyage.

— « Adieu, Tilmont.

— » Et il ouvrit le trou en grand. Le vent était si fort qu'il éteignit la lampe. J'embrassai Tilmont sans y voir, je lui dis :

— » Remercie bien Jolivet pour moi. Et je me glissai par le trou.

— » Bien des choses chez toi, me dit encore Tilmont...

» Et je n'entendis plus rien, car je m'affalais en double le long d'une corde que le vent faisait balancer. Là, grâce au suif, je ne m'aperçus que j'étais dans l'eau que lorsqu'elle me fouetta la figure.

» En me laissant aller au ressac, je me trouvai près des chaînes du gouvernail ; et là, craignant, malgré le bruit infernal du vent et l'agitation des vagues, d'être entendu ou vu par les factionnaires, je plongeai une dizaine de brasses. Quand je revins à flot, j'avais le ponton à gauche ; je le reconnaissais à ses trois feux qui brillaient comme trois étoiles au milieu de la nuit.

» Ce qu'il y avait de bon, c'est que le temps était si mauvais qu'on n'avait pas osé mettre d'embarcations pour faire les rondes de nuit. Du côté des hommes j'étais déjà tranquille ; il n'y avait plus que l'eau, le vent et la vase qui me chiffonnaient ..

» Après ça, vanité à part, je nageais comme un poisson. Ce que m'avait fait boire Tilmont me réchauffait au dedans, et le suif m'empêchait de sentir le froid au dehors. La position était tenable, mais il faisait un bien vilain temps tout de même.

» Quand je fus à deux cents brasses du ponton, je ne vis plus rien du tout. Le seul horizon que je pouvais apercevoir tout autour de moi, était un horizon de grosses vagues noirâtres qui devenaient blanches à mesure qu'elles se brisaient contre ma poitrine. Le ciel était couvert d'épais nuages roux qui couraient sous le vent, et la pluie qui tombait à verse me fouettant le visage, m'empêchait de respirer librement, ce qui me gênait le plus.

» Je nageai encore courageusement pendant une demi-heure, et puis j'eus un moment de faiblesse... Je réfléchis que j'aurais peut-être mieux fait d'attendre au lendemain ; mais après ça je pensai à ma mère, à mon frère ; alors mes forces revinrent ; je me sentis comme enlevé sur l'eau, et je ne pus m'empêcher de crier *hourra*. Je fis à ce moment là, certainement, les vingt meilleures brassées que j'aie jamais faites. J'étais comme exaspéré. Il me semble qu'alors j'aurais nagé dans le feu.

» Il y avait donc près de trois quarts d'heure que j'étais à l'eau, lorsqu'il se fit au N.-O. une petite éclaircie. Je vis un peu de bleu et quelques étoiles, entourés de nuages gris. A la faveur de cette éclaircie, je distinguai à l'horizon le faîte d'un moulin qui devait me servir de direction pour passer les *bancs de vase*. Je m'aperçus alors que j'étais plus près de ces bancs que je ne l'avais cru.

» Et ici, je ne sais comment avouer une chose qui vous paraîtra bien bête, mais qui ne me parut pas telle à moi, car elle faillit me tuer ; c'est qu'à peine j'avais eu pensé à ces *bancs de vase*, que tout à coup le souvenir de ce Dubreuil qui avait eu les yeux mangés sur ces mêmes bancs vint s'emparer de moi et ne me quitta plus.

» Et ce souvenir était presque une réalité, car cette diable de figure avait fait sur moi une telle impression !... je me la rappelais si bien, qu'il me semblait la voir, et si bien que je la voyais...

» Oui, oui, je la voyais comme je la vois encore quelquefois dans mes rêves ; ce visage bruni et déchiré, ces lèvres noirâtres et retroussées, ces dents blanches et surtout ces deux trous saignants où il n'y avait plus d'yeux. Encore une fois, je voyais tout cela ; et dans ce moment, au milieu de cette nuit d'orage, voir cela, c'était ennuyeux, croyez moi.

» J'eus beau me raidir, penser que c'était le rhum que j'avais bu, ouvrir les yeux le plus grand que je le pouvais, les fermer, plonger, battre l'eau, me toucher les bras et le corps, la figure me poursuivait. C'était un cauchemar ; j'avais la fièvre, le délire, tout ce que vous voudrez, mais je la voyais.

» A ce moment là, vraiment, j'ai manqué de devenir fou ; et, pour me fuir moi-même, ou plutôt la damnée figure qui s'attachait à moi, je plongeai avec fureur ; mais au bout de deux brasses je me trouvai arrêté par une substance épaisse.... Le fond diminuait sensiblement... J'étais dans la vase ..

» Alors, comme si le diable s'en fût mêlé, le vent redoubla de sifflements, la pluie de force ; la nuit devint plus épaisse, et il me sembla voir et entendre des nuées de corbeaux au milieu desquels je voyais toujours les deux yeux vides de ce s.... Dubreuil qui me regardaient. Ce fut plus fort que moi, je sentis comme une défaillance, et pourtant je me raidissais en criant et râlant du fond de la gorge : *Ah ! mon Dieu !* On aurait dû m'entendre du ponton, quoiqu'il y eût une lieue. A bien dire, ce fut le plus vilain moment de cette nuit là ; car après je revins à moi, et je me raisonnai un peu en tirant la brasse pour me sauver de la vase, que je n'avais heureusement qu'effleurée. Enfin, me disais-je... Tom, tu n'es pas une femme... Si tu réussis, pense que tu vas voir ta mère, ton frère ; tu as échappé à ce gredin de manchot. Dubreuil a été rongé dans la vase, c'est vrai ; mais Dubreuil était un gueux et tu es honnête homme ; ou, ce qui est plus clair, tu as des patins, et il n'en avait pas... Ainsi du cœur au ventre, mordieu, et va de l'avant...

» Je m'écoutai, et j'eus raison. Je fis de mon mieux ; et, toujours nageant et sondant avec mes mains les bords du banc, je trouvai un endroit où la vase était assez compacte pour me soutenir un instant. Je profitai de cela pour attacher mes patins à mes pieds ; et je glissai accroupi sur cette boue liquide comme sur des roulettes. Ces patins étaient faits de deux planches de sapin très larges et très minces qui, par la surface qu'elles offraient à la vase, m'empêchaient d'y enfoncer. Je traversai ainsi le premier banc, puis je me remis à l'eau, et à nager pour gagner les autres.

» Une fois que j'eus goûté de mes patins, je vis que ce n'était qu'un jeu d'enfant : aussi je traversai le second et le troisième

banc sans y penser, et je dus arriver au bord du lac environ deux heures et demie après mon départ du ponton.

» C'était bien quelque chose, mais ce n'était pas tout ; il fallait songer à *sa toilette*. J'étais couvert de limon comme un crabe, vu que ce que j'avais traversé en dernier était de la vase. A force de chercher, je trouvai un ruisseau tout près du moulin ; je me débarbouillai, et un quart d'heure après j'étais mis fort décemment en bourgeois. Je bus une goutte de rhum à une gourde dont ce pauvre Tilmont avait précautionné mon sac ; et, consultant ma boussole à l'aide de mon briquet, je me dirigeai vers l'est, voulant marcher toute la nuit afin de me trouver le matin assez loin de Southampton pour ne pas éveiller les soupçons.

» Ce qu'il fallait à tout prix pour moi, c'était gagner la côte, et là, de gré ou de force, trouver un canot pour traverser la Manche.

» Je ne vous dirai pas toutes les transes que j'éprouvai, obligé de me cacher le jour et de ne marcher que la nuit, payant quelquefois le silence à prix d'or, ou l'exigeant un peu brutalement ; enfin, vous jugerez des assommantes marches et contre-marches que je dus faire, quand vous saurez que j'avais quitté le ponton depuis neuf jours et je ne me trouvais encore qu'aux environs de Winchelsea, à vingt-cinq ou trente lieues de Portsmouth tout au plus.

» Je commençais à me démoraliser : tant qu'il n'y avait eu que des obstacles à vaincre, ça allait tout seul, parce que les obstacles.... ça monte ; mais quand il n'y eut plus qu'à se cacher comme un voleur, qu'à prendre garde, qu'à avoir peur d'un shériff ou d'un watchman, ça ne m'allait plus.

» Enfin, un matin, c'était, pardieu, un mercredi matin, j'avais marché toute la nuit, et je me trouvais auprès de Folkstone, petit port pêcheur sur la côte, à une douzaine de lieues de Douvres ; j'étais harassé, presque sans argent, abattu, de mauvaise humeur ; il faisait chaud et je m'étais assis sous deux grands chênes qui ombrageaient un banc situé à la porte d'une assez jolie maison, bâtie tout proche des falaises de la côte.

» J'étais donc là, mon bâton entre mes jambes, réfléchissant si je n'aurais pas plus tôt fait d'engager tout bonnement, le poignard sur la gorge, le premier pêcheur que je rencontrerais sur la côte, à me confier son canot pour traverser la Manche, au lieu d'être là à me cacher comme un malfaiteur, lorsque j'entendis chantonner derrière le mur de cette maison ; c'était une voix de femme. Machinalement ou par curiosité je monte sur le banc, et j'aperçois dans ce jardin une belle jeune femme avec un grand chapeau de paille, des cheveux noirs superbes et une rose blanche. Elle arrangeait des fleurs et ne se doutait pas que je fusse là ; mais, au moment où elle se tourne, qu'est-ce que je vois ? un bijou de l'Inde, assez précieux, mais surtout fort remarquable, que je reconnais tout de suite. Ce bijou, et l'endroit de la côte où je me trouvais, me rappelèrent une chose à laquelle je ne pensais ma foi pas : aussi, d'un bond je suis sur le mur, du mur dans le jardin, et assez près de la belle dame pour l'arrêter par le bras au moment où elle se sauvait avec une peur horrible. La pauvre femme tremblait de tous ses membres, et il y avait de quoi ; mais je la rassurai bientôt en lui disant, en parfait anglais :

— » Vous êtes la femme du capitaine Dulow. Est-il ici ?

— » Oui, monsieur.

— » Vous a-t-il parlé du capitaine Tom S... qui lui a donné ce bijou, lui dis-je en lui montrant un petit poisson d'or à écailles articulées en pierreries qu'elle portait à son cou, suspendu à une chaîne avec sa montre ?

— » Sans doute, monsieur, c'est au capitaine S .... que mon mari doit sa liberté, me répondit cette femme en me regardant avec ses beaux grands yeux étonnés.

— » Eh bien ! madame, le capitaine Thomas S .. c'est moi, je suis prisonnier, je me sauve, cachez-moi.

— » Vous, monsieur !... Ah ! quel beau jour pour mon William, monsieur... Suivez-moi.

— » Dulow était à la promenade, il revint bientôt et me reçut bravement, comme j'y comptais ; il me tint caché dans sa maison dont la position était assez commode pour cela. Le jour je ne sortais pas, et le soir, à la brune, nous allions promener sur les falaises avec sa femme et sa sœur, excellente personne aussi.

» Quand Dulow me quitta dans les temps, je l'avais trouvé si bon garçon, que je l'avais prié d'accepter pour sa femme, dont il me parlait toujours, ce bijou que j'avais rapporté de l'Inde, en lui disant : Dulow, qu'elle le porte en souvenir d'un ami de son mari. Vous voyez que ça s'est bien trouvé, car c'est à ce diable de poisson d'or que j'ai reconnu M^me^ Dulow. Quant à ce que j'ai fait pour Dulow, ce n'est pas la peine de vous le dire, c'est une misère : dans ce temps-là ç'avait été beaucoup pour lui et rien pour moi, mais il s'en souvint ; c'était tout simple, à sa place j'aurais fait tout de même.

» Par exemple, j'avais beau demander à Dulow les moyens de traverser la Manche, il avait toujours de mauvaises raisons à me donner ; c'était très difficile de trouver un canot... Il était impossible d'éviter les gardes-côtes... Les vents étaient contraires... et variables (ce qui n'était pas vrai). Enfin, je l'avoue, je commençais à douter de sa bonne volonté. C'était dur, à trente lieues de France.

» Il y avait déjà dix jours que j'étais chez lui. Un soir il dit à sa femme et à sa belle-sœur, comme d'habitude :

— » Mesdames, prenez vos chapeaux, et allons nous promener sur les dunes.

» J'y allai avec eux. Nous nous promenâmes assez longtemps sans rien dire ; j'étais triste ; le temps se passait ; j'étais inquiet de ma mère ; la guerre continuait, et je n'y étais pas ; et puis enfin il me chagrinait de douter du dévouement de Dulow qui pourtant n'aurait pas dû être ingrat. Le soleil était couché et la nuit commençait à se faire noire, lorsqu'en arrivant près d'une petite anse, Dulow me dit, en levant le nez en l'air :

— » Capitaine, que dites-vous de ce vent là ? (C'était une jolie brise de plein nord.)

— » Pardieu, lui répondis-je, il n'en faudrait pas plus à un pauvre prisonnier, qui aurait un canot, pour se trouver, demain matin, couché dans la maison de sa mère.

— » Eh bien ! alors, me dit Dulow, capitaine, embrassez ces dames et partez.

» Je ne compris pas tout de suite ; c'était trop loin de ma pensée du moment.

» Dulow me prit par la main en haussant les épaules, et me mena derrière un morne, où je vis un assez grand canot gréé avec une grande voile, une misaine et une trinquette amarrée à une roche.

— » Excusez-moi, me dit alors Dulow, si je vous ai fait attendre si longtemps, mais il fallait que j'attendisse le tour de service du garde-côte qui croisera cette nuit dans ces parages : il m'est dévoué ; il sait tout ce que je vous dois : cette nuit vous pourrez passer sans crainte.

» Je reconnus mon Dulow d'autrefois, et je ne m'étonnai de

rien ; j'embrassai ces dames fort bien, lui aussi, et je sautai dans le canot.

» J'y trouvai des vivres, un compas, des armes, de la poudre, une longue-vue de nuit et une mèche. Je fis un dernier signe à ces dames et à Dulow, et je démarrai... J'étais libre...

» Je courus grand large ; la mer était superbe ; un temps de petite maîtresse. La longue-vue de nuit me fut bonne, car, au bout d'une heure de marche, je distinguai une corvette, peut-être anglaise, sur laquelle j'avais le cap ; je virai de bord et fis quelques bordées. Ce petit accident me retarda un peu ; mais le lendemain matin, au point du jour, j'eus le bonheur de voir la terre de France sortir de la brume, et de distinguer la jetée de Calais. Il faisait un soleil magnifique, la mer était comme un miroir, la brise fraîche et toujours du nord. Dans deux heures je devais embrasser ma mère et mon frère.

» Mais ce qu'il y eut de bon, c'est que les pilotes, les marins et les flaneurs du port étaient, comme d'habitude, rassemblés sur la jetée, et qu'en regardant çà et là avec leurs longues-vues, voilà qu'ils m'aperçoivent dans mon bateau.

— » Tiens ! un prisonnier qui s'échappe, dit l'un.

— » Bon... Si c'était le capitaine S... dit l'autre.

— » Ça se pourrait, dit un troisième.

» Et ne voilà-t-il pas qu'un mousse, au lieu d'entendre : *si c'était*, entend : *c'est* le capitaine S... ; il part comme un trait, et tombe chez ma mère et mon frère en criant comme un sourd :

— » Voilà le capitaine qui arrive d'Angleterre, tout seul, dans un canot.

» Heureusement que c'était vrai, car sans cela concevez quel horrible coup c'eût été pour ma pauvre mère. Enfin elle accourt avec mon frère sur la jetée d'où l'on m'avait déjà reconnu ; je n'étais pas à une portée de canon du port.

» Je n'ose pas vous dire comment je fus accueilli. Tous les bateaux pêcheurs et pilotes de Calais étaient venus à ma rencontre et me convoyaient ; c'étaient des hommes, des femmes, des enfants ; c'étaient des houras, une joie, des cris de vive le capitaine S...! qui me faisaient pleurer comme une bête ; et puis, au bout de tout çà, sur la jetée, je voyais mon frère, soutenant ma pauvre vieille mère, qui avait tout au plus la force d'agiter son mouchoir, tant elle était émue.

» Mais, comme je mettais le pied sur l'échelle pour sortir de mon canot, en criant bonjour ma mère !... je me sens arrêté au bas de la jetée par un pékin en noir et en écharpe, flanqué de deux gendarmes, qui me demande *mon passeport !*

» C'était pourtant le commissaire, qui était assez bête pour me demander mon passeport ! Mon passeport ! l'animal ! comme si j'arrivais dans sa ville par la grande route et en vinaigrette. Demander son passeport au capitaine Tom ! qui s'échappait pour la troisième fois des pontons d'Angleterre. C'était à en devenir commissaire soi-même ! Un chien qui venait me parler de passeport quand je voyais ma mère à vingt pieds au-dessus de moi ! Aussi comme il faisait mine de se mettre en travers de l'échelle, moyennant deux coups de pied dans le ventre, je l'envoyai, lui et ses gendarmes, se rafraîchir dans le port ; d'un saut je fus sur la jetée, et vous jugez si je fus embrassé par ma mère et mon frère. Mais ce qu'il y eut de plus fameux, c'est que ces diables de marins étaient furieux et qu'ils ne voulaient plus laisser sortir de l'eau le commissaire et ses deux gendarmes, qui barbotaient d'un canot à l'autre en criant comme trois caniches en détresse, » ajouta le capitaine qui riait encore du souvenir. » Voilà, messieurs, nous dit enfin Tom, de quelle façon je suis revenu cette fois là d'Angleterre ; mais il ne se passe vraiment pas de semaine que je ne pense à ce misérable Dubreuil, et que je ne voie en rêve sa damnée figure avec ses deux trous sans yeux, qui ont manqué me jouer un si bête de tour. »

. . . .

Il me serait impossible de dire l'impression que me fit éprouver cette narration, de dépeindre l'âpre énergie des gestes du capitaine, l'inflexion de sa voix brève ou sonore qui se modifiait, qui se pliait si bien à toutes les exigences de ce récit animé.

Je n'ai rien omis, rien changé ; mais quelle différence, que cela maintenant me paraît froid, pâle, décoloré, à moi qui l'ai entendu, à moi qui l'ai vu !

Et puis, ce qu'il y avait encore de merveilleux, c'était ce langage bizarre de deux hommes : l'un, grandiose, énergique, bouillant et intrépide, dur comme l'acier, puisant sa force dans la résistance, ayant vingt fois bravé la mort, les horreurs du carnage et de la tempête : et puis l'homme doux, simple et bon, ayant l'air, pour ainsi dire, d'avoir assisté seulement comme spectateur à cette imposante et terrible partie de sa vie, et de s'en souvenir comme d'un sombre et magnifique drame qu'il aurait vu jouer jadis et qu'il sait par cœur. Ce qui m'avait encore frappé dans ce récit, c'était ce dévouement admirable des marins les uns pour les autres ; ces services où il s'agit à chaque pas de vie et de liberté, et qu'ils se rendent avec une insouciance si sublime. Et cela sans se dire : *Merci, frère !* car ils ne se disent pas merci entre eux. Mais si un jour le plomb vous atteint au milieu d'une grêle de mitraille, si les vagues écumantes sont sur le point de vous engloutir, vous sentirez une main amie ou reconnaissante vous arracher à son tour à une mort certaine. Et puis, quand vous reviendrez à la vie, peut-être cette main reconnaissante sera-t-elle glacée ; mais c'est comme cela qu'elle vous aura dit *merci*, c'est comme cela qu'une autre fois vous direz *merci* à d'autres.

EUG. SUE.

(Magasin Littéraire.)

LUDOVIC

OU

Les dangers d'une belle Barbe.

Ludovic était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'un charmant caractère, d'une physionomie pleine d'enjouement et de bonhomie, mais de cette bonhomie ouverte, gracieuse, épanouie, qui annonce un esprit calme et un cœur candide, de cette bonhomie germanique qui réjouit la vue et attire la sympathie. Doué d'une intelligence lucide, d'une imagination vive, d'un esprit qui ne manquait pas d'élévation dans les bornes modestes que lui avaient assignées la nature, il possédait, outre une bonne éducation de collége, c'est-à-dire beaucoup de grec et de latin totalement oublié, il possédait, disons-nous, plusieurs talents d'agrément qu'il avait poussés assez loin pour n'être pas confondu dans la classe des amateurs, sans pourtant pouvoir prétendre au titre d'artiste. Au reste, Ludovic n'était pas de ceux qui, par suite d'un système de compensations très commun quoique fort ingénieux, joignent au talent le plus infime les plus colossales prétentions. Pourvu, au contraire, d'une extrême modestie, il n'avait même pas la conscience de ce qu'il valait, et c'était toujours en

se plaisant lui-même qu'il parlait de son mérite comme chanteur, comme peintre et comme musicien, quoique, en effet, il possédât une voix fort agréable et fût considéré à juste titre comme bon violoniste et paysagiste habile.

Quant aux heureuses qualités qui le faisaient accueillir partout avec affection, Ludovic les devait à l'entourage au milieu duquel il s'était développé, non moins qu'à ses inclinations naturelles, car ce penchant vers l'imitation, qui est presque toujours inhérent aux natures faciles, était tellement prononcé en lui qu'il eût reçu et conservé sans effort une empreinte tout opposée. Mais, en quittant le collége, il était venu habiter, à Montmorency, chez un brave homme d'oncle, ancien négociant de la vieille roche, d'un caractère franc et ouvert, aimant toujours à rire malgré ses soixante ans et prenant pour échelle d'estimation, dans le jugement qu'il portait sur son homme, le plus ou moins de gaîté dont l'avait doté la nature. N'estimant que le gros rire et la grosse joie, son auteur favori était Paul de Kock; il avait tenté de lire Corneille et Victor Hugo, les jugeant extrêmement gais d'après leur célébrité, comme ce soldat qui pensait que Voltaire était un fameux troupier; mais, complètement déçu, il les avait bien vite laissés là pour revenir au graveleux auteur de la *Pucelle de Belleville* et de l'*Homme aux trois culottes*, se promettant bien de ne plus perdre son temps à de pareilles niaiseries.

Si la sagesse des nations a jamais exprimé une vérité incontestable, c'est dans le proverbe qui dit : Qui se ressemble s'assemble. M. Daumont, obéissant donc à cette loi des affinités qui nous régit tous sans exception, s'était lié d'une vive amitié avec M. Ledru, ancien fermier, retiré comme lui à Montmorency et dont la propriété touchait à la sienne. M. Daumont possédait environ vingt mille livres de rente; le père Ledru en avait autant, et, outre la similitude de leurs caractères, cette égalité de fortune n'avait pas peu contribué à établir la sympathie qui les unissait. Enfin, il existait encore entre eux un autre élément d'union; si M. Daumont avait pour neveu un charmant garçon de vingt-cinq ans, Jérôme Ledru était père d'une jeune fille de dix-huit ans, qui, comme il répétait souvent en se caressant la barbe, ne manquerait pas d'adorateurs lorsqu'elle serait en âge de se marier.

Or, de cette intimité entre les vieillards, il advint ce que ceux-ci avaient prévu : M^lle^ Rosalie Ledru remarqua que Ludovic était un joli cavalier, elle sut apprécier son heureux caractère, son extrême modestie, sa grâce naturelle et sans affectation, et elle ne tarda pas à éprouver pour lui une amitié très vive. De son côté, Ludovic n'eut pas besoin de la regarder à deux fois pour voir que M^lle^ Rosalie Ledru était une petite blonde fraîche comme une rose, rieuse comme un écolier et d'un embonpoint trop appétissant pour qu'on pût prendre sa taille entre les dix doigts, avantage auquel il attachait beaucoup moins de prix que les sylphides de l'Opéra, qui paraissent mettre leur ambition à ce qu'on puisse voir distinctement les décors à travers leur poitrine; de sorte que les deux jeunes gens, ne se trouvant pas d'un caractère à roucouler éternellement, avouèrent aux vieillards le penchant qu'ils avaient l'un pour l'autre. Fin finale, il fut décidé qu'on les marierait.

Tout allait donc pour le mieux. Cependant cette conclusion n'arrangeait pas tout le monde. M. Daumont avait un autre neveu auquel il reconnaissait toutes sortes de qualités et dont la société lui eût été très agréable, s'il n'avait eu à lui reprocher un défaut capital, c'est-à-dire une mélancolie incurable. Ce neveu n'avait pu voir Rosalie sans l'aimer; mais forcé de renfermer en lui-même le sentiment qu'il éprouvait, contraint de paraître indifférent devant le bonheur de Ludovic quand la jalousie lui dévorait le cœur, il tomba tout à coup dans une tristesse qui surprit beaucoup tous ceux qui le connaissaient, car jusqu'alors on avait toujours remarqué une analogie frappante entre son caractère et celui de Ludovic. Cette ressemblance était telle que Rosalie avait un peu hésité entre les deux cousins avant de se décider pour Ludovic, et celui-ci n'avait dû la préférence qu'à ce naturel exquis, à cette grâce naïve qui le faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient. Tout en admirant la belle figure de Frédéric, elle y trouvait une expression de fermeté qui, sans lui déplaire, n'excitait pas sa sympathie comme la physionomie enjouée de son cousin; elle ne lui accorda donc, en retour de la passion qu'il ressentait pour elle, qu'une amitié bien franche; et il fallut bien que Frédéric se contentât de ce sentiment, puisqu'il devait renoncer à en inspirer jamais un autre. Mais, tout en se résignant, il ne put surmonter le chagrin qui s'empara de lui dès qu'il eut acquis cette certitude, et c'est de ce moment que son caractère subit une transformation qui lui fit perdre singulièrement dans l'estime de M. Daumont et du père Ledru, qui ne soupçonnèrent même pas la cause de ce changement. Rosalie seule devina ce qui se passait en lui, et elle le plaignit de tout son cœur; mais cette fois la pitié n'amena pas ce qu'elle produit souvent : Frédéric n'y gagna absolument rien; il resta son ami et rien de plus.

Un malheur ne vient jamais seul : ils se suivent à la piste; non seulement Frédéric vit lui échapper la femme qu'il aimait, mais encore M. Daumont ne lui laissa pas ignorer que cette union serait très préjudiciable à ses intérêts, M. Ledru ne voulant la conclure qu'à la condition que les trois quarts de sa fortune reviendraient à son neveu Ludovic.

M. Daumont avait pris beaucoup de ménagements pour apprendre à Frédéric l'avantage dont il gratifiait son cousin à ses dépens : mais, contre son attente, le jeune homme reçut cette nouvelle avec la plus complète indifférence, disant à son oncle que c'était bien le moins qu'il pût disposer de sa fortune à son gré et qu'il espérait bien d'ailleurs qu'il avait longtemps encore à en jouir. Ce désintéressement, qui n'était pas feint de sa part, était d'autant plus méritoire chez Frédéric, qu'il n'avait pour toute fortune qu'une petite propriété, héritage paternel, dont il ne tirait guère que deux mille livres de rente. Mais la simplicité de ses goûts lui permettait de se contenter de peu, et puis, en dehors de son amour, qu'il avait pris tout-à-fait au sérieux, il ne voyait aucun objet qui valût un désir ou un regret.

Cette insouciance de ses intérêts, qu'il ne s'attendait pas à trouver dans son neveu, surprit beaucoup M. Daumont et le soulagea d'un grand poids, car ce n'était pas sans remords qu'il avait accepté cet arrangement; il se trouva donc tout à l'aise après cette conversation et reprit sa gaîté, qui l'avait abandonné quelques jours, par suite de l'appréhension que lui causait d'avance le mécontentement qu'allait ressentir Frédéric. Il se mit aussi à activer de plus belle l'union des deux amants, qui fut définitivement fixée à deux mois.

Le soir même du jour où cette époque fut arrêtée, Ludovic se promenait avec son cousin, qu'il ne savait pas être son rival.

— Mon cher Frédéric, lui dit-il, je veux faire une surprise à Rosalie; mais je n'ai pas voulu prendre de décision sans te demander avis. Elle me parlait l'autre jour d'un admirable paysage qu'elle a vu au Musée du Louvre, et ce paysage je l'ai reconnu à la manière dont elle me l'a dépeint; c'est une des plus belles toiles de Ruys-Daël. Après en avoir parlé quelque temps avec un enthousiasme que je ne lui ai jamais vu pour aucun objet, elle

finit par me dire qu'elle donnerait tout au monde pour avoir une copie de ce tableau. Or, un pareil désir, exprimé devant moi, peintre, me met dans l'obligation forcée de le satisfaire ou de passer pour un amant sans délicatesse. D'un autre côté, tant à cause de sa dimension que par la difficulté du sujet, cette copie me retiendra bien un mois à Paris; de sorte que je suis très indécis sur le parti que je dois prendre, ne sachant si Rosalie me saura gré d'avoir accompli, à son insu, le souhait qu'elle a exprimé devant moi, ou si elle ne me tiendra pas rancune de me résigner de moi-même, au point où nous en sommes, à passer tant de temps loin d'elle; et voilà sur quoi je viens te demander conseil.

— Je ne sais ce que pensera M^lle^ Rosalie, répondit Frédéric; mais je sais qu'à sa place, je verrais, dans l'éloignement que tu te serais imposé pour l'intérêt de mon seul plaisir, la plus grande preuve d'affection que je pusse désirer de toi.

— Voilà qui me décide, je pars demain.

Le lendemain, Ludovic confia à son oncle et à M. Ledru le motif qui allait l'éloigner quelque temps de Montmorency, les priant d'en garder le secret avec Rosalie, et, ayant imaginé quelque prétexte, il prit congé de sa jolie future, sans lui dire quel jour il reviendrait.

Quelques heures après, Ludovic était au musée avec son chevalet.

Il venait à peine de s'installer devant son Ruys-Daël, lorsqu'il vit venir à lui un jeune homme qui lui tendit la main en le tutoyant et en l'appelant par son nom. Ludovic le regarda quelque temps avec attention, mais il renonça bientôt à le reconnaître, attendu que ce jeune homme avait eu l'ingénieuse idée de se cacher la figure sous une barbe d'une ampleur si démesurée, qu'elle ne laissait de visible que son nez et ses yeux. Il possédait, de plus, une chevelure que lui eût enviée Pharamond dans son temps; de sorte que, lorsqu'il se fut nommé, Ludovic n'en fut pas plus avancé: il se décida donc à le reconnaître sur parole.

— Eh quoi! tu es artiste, lui dit son ancien ami de collége, et je ne t'ai pas encore vu ici?

— Ne t'abuse pas sur mon compte, répondit Ludovic; il y a loin de moi à un artiste: je ne suis et ne serai jamais qu'un très faible amateur.

— Que fais-tu?

— Le paysage; je viens copier ce Ruys-Daël.

— Ah! tu es paysagiste, dit le jeune homme avec une moue un peu dédaigneuse.

— Et toi, quel genre as-tu pris?

— Moi, je suis peintre d'histoire.

— Bravo, mon cher Camille, tâche de marcher sur les traces de Paul Delaroche.

— Paul Delaroche! s'écria Camille avec un sourire profondément railleur. Dieu me garde d'imiter cet esprit froid et positif, sans grandeur et sans imagination! Mon cher ami, notre époque ne possède qu'un seul peintre d'histoire, c'est Eugène Delacroix: celui-là est maître. Mais, quant à Paul Delaroche, Dieu me damne! j'aurais honte d'avoir fait le meilleur de ses tableaux.

Ludovic regarda son camarade Camille avec une surprise mêlée d'admiration: il pensait se trouver en face d'un génie naissant.

— Voudrais-tu me montrer quelqu'un de tes tableaux? lui dit-il.

— Très volontiers, j'achève en ce moment la copie d'une bataille de Salvator-Rosa; viens voir cela.

Et Camille conduisit Ludovic devant son œuvre, d'un air vainqueur qui n'appréhendait pas la critique.

— Embrasse d'abord l'ensemble d'un coup d'œil, lui dit-il d'un ton emphatique et déclamateur, et dis moi si tu n'entends pas rugir le démon de la bataille dans cette épouvantable mêlée où chevaux et cavaliers, couverts d'écume, roulent confondus dans un nuage de poussière; dis-moi si tu n'entends pas retentir à ton oreille le choc des glaives sur les boucliers et des masses d'armes sur les casques d'airain. Je sais d'avance le reproche que tu vas me faire: c'est celui que tous les critiques ont adressé au grand Salvator, celui auquel mon maître est constamment en butte, trop de fougue, trop d'emportement, une imagination tellement ardente, tellement déréglée qu'elle m'emporte au-delà des bornes où l'art nous condamne à végéter; c'est enfin cette vigueur, cette hardiesse de coloris, cette manière étrange de jeter mes personnages, car tu vois que, même en copiant, je n'ai pu résister au besoin de créer qui me tourmente; c'est surtout ce mépris du dessin, ce dédain des formes que je pousse peut-être à l'excès, voilà ce que tu vas me reprocher.

Ludovic écoutait de toutes ses oreilles; mais de tous les reproches que Camille s'adressait à lui-même, il n'en reconnaissait qu'un de juste, *le mépris du dessin*.

— Tu le vois, Ludovic, je connais mes défauts, mais je ne puis les vaincre; il y a en moi une exubérance de force qui me contraint sans cesse à franchir le cercle étroit où l'on prétend enfermer le génie. L'observation des règles prescrites ne peut convenir à la libre allure de mon talent; il me faudrait avoir pour cela la stupidité d'un Ingriste, car c'est là tout le mérite de ces pauvres diables, et je désespère d'y arriver.

Mais tiens, voici là, à côté de nous, un autre camarade de collége, Adrien; nous demeurons ensemble. C'est un beau talent, mais peut-être ne sera-t-il jamais apprécié, car lui aussi il s'est affranchi des entraves que subissent les talents de second ordre, et que secouent avec dédain les ames vigoureuses qui se sentent trop de puissance et d'originalité pour suivre les chemins battus.

Adrien était de bien des degrés au-dessous de Camille quant à la barbe; la sienne, quoiqu'il lui eût permis de croître aussi tout entière, laissait voir les lignes de son visage qui ne manquaient pas d'une certaine grâce; ses yeux bleus étaient rêveurs et contemplatifs, son front assez élevé, mais étroit; ses cheveux chatains étaient partagés au milieu de la tête, et retombaient sur les épaules. Il copiait une vierge de Murillo, dont il ne restait plus à faire que quelques accessoires insignifiants.

Lorsqu'ils eurent renoué connaissance avec Ludovic, ce qui n'est pas long entre camarades de collége, il lui fit aussi les honneurs de son œuvre.

— Mon cher Ludovic, lui dit-il, en jetant sur son tableau un regard à la fois mélancolique et inspiré, je suis fâché que tu n'aies pas pris, au lieu du paysage, le genre que j'ai choisi. S'il est une étude qui élève l'âme et tienne sans cesse en éveil tous les nobles instincts de notre nature, n'est-ce pas celle-ci? Si beau que soit un paysage, si parfait que soit un paysage, si parfait que soit un tableau d'histoire, c'est toujours la reproduction de la nature, et rien de plus; tandis que nos efforts, à nous, tendent à rendre sensible à l'œil ce qui dépasse même la portée de l'esprit humain, les souffrances du Christ, les douleurs maternelles de la Vierge, les aspirations de la divinité vers l'infini, enfin tout ce qui demande une imagination ardente et épurée... Vois cette vierge, ajouta-t-il en lui montrant la sienne, les lignes de son visage sont copiées sur la nature humaine, et cependant on se dit en la voyant: Les petites pas-

sions qui rampent ici-bas n'ont jamais troublé cette ame ; jamais ce regard qui embrasse les splendeurs du ciel ne s'arrête aux choses de la terre.

Le tableau de sainteté valait le tableau d'histoire. Ludovic n'y vit absolument rien de ce que lui annonçait son ami Adrien.

— J'avoue, dit-il, que les sujets religieux offrent d'immenses difficultés, et c'est précisément pour cela que je n'ai jamais songé à tenter ce genre, non plus que l'histoire, sachant qu'ils exigeaient l'un et l'autre une intelligence beaucoup au-dessus de la mienne.

Cette excuse parut très satisfaisante aux deux artistes. Ils se remirent à leurs tableaux, Ludovic commença le sien, et, au sortir du Musée, celui-ci accompagna ses amis chez eux.

Ce soir là précisément, il y eut à l'atelier une soirée des plus échevelées, car les amis de Camille et d'Adrien étaient tous de jeunes aiglons qui, en fait de sobriété comme en matière de peinture, ne pouvaient se contenir dans le cercle restreint où croupit le vulgaire. Il y avait aussi de jeunes aiglonnes qui avaient choisi pour devise ce mot de M^me de Staël : — Le génie n'a pas de sexe ; — et partant de là, elles avaient pris les mœurs, le langage, les habitudes, enfin l'allure générale du sexe auquel toutes les licences sont permises, considérant la modestie, la timidité dans une jeune fille comme une preuve évidente de crétinisme. Camille était le Dieu de cet Athénée romantique, et l'on n'y prononçait jamais son nom sans l'accompagner de quelque adjectif flatteur, comme le vigoureux, le grand, le fougueux Camille, ce génie si grave, si puissant, si créateur, etc, etc.

— Ambrosia, dit un jeune artiste à une grande brune remarquable par l'excentricité de sa raie de chair qu'elle avait eu le bon goût de dessiner sur le côté de la tête, pour se rapprocher autant que possible du sexe qu'elle cherchait à imiter en tout, Ambrosia, as-tu vu la bataille que fait en ce moment notre grand Camille ?

— Non, dit Ambrosia, j'ai préféré attendre qu'elle fût complètement achevée pour m'en réjouir la vue ; mais ce n'est pas sans peine que j'ai résisté au désir d'aller voir cette toile, car j'en suis singulièrement affriandée.

— Vrai Dieu ! Ambrosia, je puis te dire d'avance que tu ne seras pas déçue ; jamais le pinceau de notre maître n'a créé une page plus imposante, et s'il faut dire ici toute ma pensée, je trouve qu'il s'est élevé cette fois au-dessus de l'homme que nous nous sommes habitués à considérer jusqu'à ce jour comme le type de la perfection, au-dessus du grand Delacroix lui même, oui, je ne crains pas de le dire.

— Ah ! s'écria Camille, déguisant mal sa joie sous un air de modestie blessée.

— Oui, s'écria Cornélia, car le grand Delacroix, tout en secouant bien des préjugés, s'est prêté néanmoins, avec une complaisance coupable, à quelques-unes des ridicules exigences que nous ont imposées nos pères, vous les donnant comme les dernières limites de l'art ; il n'a pas osé se soustraire entièrement à la domination de la ligne, il a montré encore quelque respect pour le dessin ; tandis que notre maître, surtout dans cette dernière œuvre, page immortelle ! l'a bravé avec cette audace, avec ce mépris profondément dédaigneux qui n'appartient qu'aux génies complets.

La conversation se soutint sur ce ton pendant une heure.

— Or ça, mon cher ami, dit tout-à-coup Camille à Ludovic, sais-tu qu'avec ta barbe entièrement rasée, tu t'exposes à passer pour le plus vulgaire bourgeois ? Tu n'as donc jamais remarqué l'effet imposant, sculptural, que produit la barbe sur un visage humain ? La tienne est noire et admirablement plantée : laisse la croître comme nous, et, Dieu me damne ! tu ressusciteras en toi le type du moyen-âge dans ce qu'il a de plus fougueux, de plus profondément poétique. Voyez cette tête, dit-il en s'adressant aux artistes des deux sexes qui l'écoutaient : ces traits, maintenant insignifiants, il faut le dire, ornez les par la pensée d'une barbe noire et luisante comme celle de notre ami Nestor, et dites-moi si ce n'est pas la reproduction la plus vive, la plus saisissante de cet admirable artiste, qui, par son génie créateur, par ses mœurs dissolues, par son caractère violent et irascible, nous représente, à lui seul son époque sous tous ses aspects, du grand Cellini, enfin ?

La motion de Camille fut accueillie par un bravo général, et tout le monde engagea Ludovic à laisser croître sa barbe afin de ressembler à quelque chose.

Sans vouloir choquer ouvertement le grand Camille, Ludovic ne fit que rire de ce conseil, et il faut avouer que les prétentions inouies et le langage de ce *club artistique*, n'étaient pas de nature à donner beaucoup de poids à leur opinion. Mais, à quelques jours de là, il se lia d'amitié avec de véritables artistes non moins barbus que Camille, mais doués d'un mérite réel, quoique moins fougueux, moins créateurs, moins dédaigneux des chemins battus, et conservant un respect servile pour la ligne. Ceux-ci lui donnèrent le même conseil en termes d'un romantisme moins avancé ; alors, voyant que cette mode était généralement adoptée, depuis le plus mince rapin jusqu'au talent le plus incontestable, craignant qu'on ne le soupçonnât de prétention à l'étrangeté, et curieux peut-être, sans se l'avouer à lui-même, de voir l'effet que ce changement produirait dans sa personne, il laissa croître à son gré ce noble attribut de son sexe.

Au bout de trois semaines, sa barbe avait acquis une telle dimension qu'il n'était plus reconnaissable, et, comme l'avait prédit Camille, ses traits perdirent alors cette naïve bonhomie que le fougueux rapin trouvait insignifiante, pour revêtir cet aspect sculptural qui seul, disait-il, convenait à une tête d'artiste.

Ludovic ne tarda pas à s'apercevoir que ce rire franc et ouvert, que cette expression de bonhomie pleine d'aménité qui lui allait si bien autrefois, ne convenaient plus du tout à sa nouvelle physionomie ; que désormais il lui fallait rester constamment grave et imposant, sous peine de paraître aussi ridicule qu'une vieille qui, malgré ses traits ridés, voudrait rire et folâtrer comme une jeune fille. Ce personnage lui pesa d'abord ; mais, nous l'avons dit, il était, de sa nature, très inclin à l'imitation, et, à force d'entendre parler de la grandeur, de la sainteté de l'art, à force de voir chaque artiste, quelle que fût sa faiblesse, exalter outre mesure les nobles facultés de l'artiste, il finit par trouver naturel ce langage qui lui avait paru si ridicule la première fois qu'il l'avait entendu, et, en moins de quinze jours, il devint aussi méconnaissable au moral qu'au physique. L'inculte Camille et le raphaélique Adrien s'extasièrent à l'envi sur la beauté de son masque excessivement moyen-âge, et, dès ce moment, sa peinture fut trouvée large et poétique, vague et rêveuse au possible. Cornelia confectionna trois stances en son honneur, et Ambrosia voulut absolument faire son portrait.

— Ventre de biche ! lui dit-elle un jour, laissez-moi donc là votre Ruys-Daël pour suivre les inspirations de votre propre génie ; ou, si vous voulez vous astreindre à copier, que ce soit à la manière du grand Camille, en mêlant vos créations à celle du maître. Ruys-Daël a du bon, j'en conviens, mais il lèche trop : son pinceau manque de hardiesse, de spontanéité ; bref, je ne vois pas en lui

ces couleurs flambantes, dont Camille, notre maître à tous, a seul le secret, secret que vous pouvez trouver un jour sur votre palette, quand vous voudrez la faire moins sage, car, vrai Dieu! mon cher Ludovic, en fait de froideur, vous rendriez des points à Delaroche lui-même.

Nous savons tous que l'homme le plus spirituel est sensible à l'éloge le plus ridiculement exprimé; il ne faut donc pas s'étonner si Ludovic se laissa enivrer par cet encens grossier. Et puis, il avait sans cesse devant les yeux cette admirable barbe, cette tête grave et vraiment romantique dont l'effet finit par agir sur son imagination; cette candeur qu'il ne trouvait plus sur sa physionomie finit par s'effacer de son esprit, et, après un mois de séjour à Paris, il avait adopté, sans les pousser tout à fait aux mêmes excès, le langage et les idées du grand Camille. Lui aussi, il voulait ouvrir à l'art des voies nouvelles; lui aussi, il entrevit d'immenses horizons; lui aussi, il aspira à faire des peintures qui appelassent sur lui l'admiration de la foule émerveillée.

Et puis, le comité trouva que sa voix était mélancolique, suave, vibrante et profondément dramatique; que son violon pleurait, que des torrents d'harmonie tombaient de son archet magique. Dès lors, il joua et chanta comme un démoniaque, et quoique cela ressemble d'abord à un paradoxe, sa barbe seule l'empêcha de reconnaître l'exagération de ces louanges; car en examinant cette tête sérieuse et passionnée (la barbe l'avait fait ainsi), il lui sembla qu'en effet il en devait sortir des œuvres puissantes, originales, tout à fait hors ligne, et il se jeta à corps perdu dans le romantisme le plus outré

Quant à son Ruys-Daël, Ludovic suivit le conseil d'Ambrosia, il y mit beaucoup du sien, et cette peinture ultra-romantique, mêlée à la noble peinture du grand paysagiste, produisit le plus étrange salmigondis. Il ne vit là qu'une innovation hardie, un trait de génie.

Le jour vint enfin où il quitta ses amis pour retourner à Montmorency: ce ne fut pas sans de vives et nombreuses protestations d'amitié.

Lorsqu'il se présenta chez son oncle, il lui arriva ce qui était arrivé à Camille la première fois qu'ils s'étaient revus au Musée: il fut obligé de se nommer pour se faire reconnaître; et, chose désolante! il éprouva le même désagrément près de M^lle Rosalie Ledru, car il avait omis de les prévenir l'un et l'autre du changement qui s'était opéré dans son individu. Ce changement ne fut du goût de personne, et M^lle Rosalie l'approuva moins que tout autre. Cependant, elle s'y fût bientôt habituée. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle vit ce qu'il lui présenta comme la copie de ce tableau qu'elle avait tant admiré! quelle fut sa stupéfaction, lorsqu'elle l'entendit parler ce langage bizarre, idiome incompréhensible pour qui n'en a pas fait une étude spéciale! Et surtout quel désappointement fut le sien, lorsqu'il exprima devant elle ses prétentions nouvelles! lorsqu'il chanta avec sa voix mélancolique, suave, vibrante et profondément dramatique! lorsqu'il fit pleurer son violon, lorsque son archet magique déchaîna des torrents d'harmonie! Elle crut rêver. M. Daumont et le père Ledru, l'entendant parler sérieusement une langue dont ils ne comprenaient pas un mot, le tinrent pour fou et déplorèrent surtout cette mélancolie, cet air grave et méditatif qui convenait trop bien à son visage pour qu'il y renonçât, ne fût-ce qu'une minute. Frédéric seul comprit de quelle maladie Ludovic était atteint; et, comme il était plein de loyauté, il tâcha de l'en guérir en lui représentant combien ces manières étranges et cette gravité qui ne pouvait être que factice lui faisaient du tort dans l'esprit de son oncle et dans celui de M^lle Ledru. A ces conseils, qui sentaient leur bourgeois d'une lieue, Ludovic se contenta de sourire amèrement, et répondit qu'il reconnaissait à son oncle un excellent cœur, mais qu'il ne croyait pas devoir asservir son intelligence à la sienne.

— Quant à Rosalie, ajouta-t-il, cette jeune fille m'appartient par des liens plus indissolubles que ne le sont les liens du mariage, car elle s'est livrée à moi dans ce qui constitue véritablement l'être humain: elle m'a donné son âme et son cœur. Elle m'aimait joyeux et simple autrefois, elle m'aimera désormais grave et réfléchi. Sois donc tranquille à ce sujet. Pour moi, je m'en inquiète si peu, que je t'autorise à me remplacer dans son cœur si tu le peux; si tu réussis, je ne t'en voudrai pas.

— Vrai?

— Sur l'honneur.

— Eh bien! je tenterai.

— Va, ne te gène pas.

Les choses tournèrent autrement que Ludovic ne l'avait pensé. En moins de huit jours, Rosalie vit s'évanouir l'amour qu'elle éprouvait pour lui; et tout ce qu'il perdit dans son cœur, elle le reporta sur Frédéric, auquel le bonheur rendit subitement la liberté d'esprit, la joie et l'effusion que le chagrin lui avait fait perdre. Il regagna en même temps l'estime du père Ledru et l'amitié de son oncle, qui furent enchantés de retrouver en lui l'humeur joyeuse qu'ils aimaient tant autrefois dans Ludovic. Le père de Rosalie se prit même pour lui d'un tel engoument qu'il eût désiré pouvoir rompre l'union qui allait se conclure entre sa fille et Ludovic, afin de substituer Frédéric à son cousin. Il confia sa pensée à M. Daumont avec sa franchise habituelle, et, à sa grande surprise, il le trouva dans les mêmes sentiments. Alors, ils convinrent ensemble de sonder les deux jeunes gens chacun de leur côté, afin de savoir s'ils ne pourraient pas arriver au résultat qu'ils désiraient tous deux. Mais, après avoir mis à cette opération délicate toute la finesse et tous les ménagements dont ils étaient susceptibles, ils s'aperçurent que les deux jeunes gens avaient devancé leur vœu, et qu'ils étaient déjà parfaitement d'accord. Il ne leur manquait plus que le consentement des parents qu'ils désespéraient d'obtenir. Tout fut donc bien vite arrangé, et, quinze jours après le retour de Ludovic à Montmorency, son oncle le prit à part et lui conta ce qu'il en était, ajoutant ce qu'il avait dit quelque temps auparavant à Frédéric concernant les conditions exigées par le père Ledru en mariant sa fille, conditions qui ne lui laissaient plus de disponible que le quart de sa fortune.

Ludovic répondit à son oncle par un sourire plus amer que jamais. Quelques jours après, il partit pour Paris, et courut aussitôt au club artistique qui l'accueillit à bras ouverts.

Il reçut bientôt une lettre de faire part qui lui annonçait le mariage de M. Frédéric Daumont avec M^lle Rosalie Ledru.

Voilà les tristes conséquences d'une belle barbe. Et soyez convaincu, mon cher lecteur, qui êtes un homme de goût, puisque vous avez lu ce feuilleton jusqu'au bout, que Ludovic n'est pas une exception dans la société; qu'il est beaucoup de gens qui, comme lui, font leur caractère l'esclave de leur physique, le forçant à subir impitoyablement toutes les transformations par où passe un maître stupide.

CONSTANT GUÉROULT.

LES OURS EN CONGÉ.

Vous savez mon goût. Toutes les fois que je puis continuer un peu ma route à pied, c'est-à-dire convertir le voyage en promenade, je n'y manque pas.

Rien n'est charmant, à mon sens, comme cette façon de voyager. A pied, on s'appartient, on est libre, on est joyeux ; on est tout entier, et sans partage, aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeûne, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. On part, on s'arrête, on repart, rien ne gène, rien ne retient ; on va, et on rève devant soi ; la marche berce la rêverie; la rêverie veille la fatigue ; la beauté du paysage cache la longueur du chemin ; on ne voyage pas, on erre ; à chaque pas qu'on fait, il vous vient une idée ; il semble qu'on en sente des essaims éclore et bourdonner dans son cerveau.

Bien des fois, assis à l'ombre au bord d'une grande route, à côté d'une petite source vive d'où sortaient, avec l'eau, la joie, la vie et la fraîcheur, sous un orme plein d'oiseaux, près d'un champ plein de faneuses, reposé, serein, heureux, doucement occupé de mille songes, j'ai regardé avec compassion passer devant moi, comme un tourbillon où roule la foudre, la chaise de poste, cette chose étincelante et rapide qui contient je ne sais quels voyageurs lents, lourds, ennuyés, assoupis ; cet éclair qui emporte des tortues. — Oh ! comme ces pauvres gens, qui sont des gens d'esprit et de cœur après tout, se jetteraient vîte à bas de leur prison, où l'harmonie du paysage se résout en bruit, le soleil en chaleur, et la route en poussière, s'ils savaient toutes les fleurs que trouve dans les broussailles, toutes les perles que ramasse dans les cailloux, toutes les houris que découvre parmi les paysannes, l'imagination aîlée, opulente et joyeuse d'un homme à pied ! *Musa pedestris.*

Et puis tout vient à l'homme qui marche. Il ne lui surgit pas seulement des idées, il lui échoît des aventures, et, pour ma part, j'aime fort les aventures qui m'arrivent. S'il est amusant pour autrui d'inventer des aventures, il est amusant pour soi-même d'en avoir.

Je me rappelle qu'il y a sept ou huit ans j'étais allé à Claye, à quelques lieues de Paris. Pourquoi ? je ne m'en souviens plus. Je trouve seulement dans mon livre de notes ces quelques lignes. Je vous les transcris, parce qu'elles font, pour ainsi dire, partie de la chose quelconque que je veux vous raconter :

— « Un canal au rez-de-chaussée, un cimetière au premier » étage, quelques maisons au second, voilà Claye. Le cimetière » occupe une terrasse avec balcon sur le canal, d'où les mânes » des paysans de Claye peuvent entendre passer les sérénades, s'il » y en a, sur le bateau-poste de Paris à Meaux, qui fait quatre » lieues à l'heure. Dans ce pays-là, on n'est pas enterré, on est » enterrassé. C'est un sort comme un autre. »

Je m'en revenais à Paris à pied ; j'étais parti d'assez grand matin, et, vers midi, les beaux arbres de la forêt de Bondy m'invitant, à un endroit où le chemin tourne brusquement, je m'assis, adossé à un chêne, sur un talus d'herbes, les pieds pendans dans un fossé, et je me mis à crayonner sur mon livre vert la note que vous venez de lire.

Comme j'achevais la quatrième ligne, que je vois aujourd'hui sur le manuscrit séparée de la cinquième par un assez large intervalle, je lève vaguement les yeux, et j'aperçois de l'autre côté du fossé, sur le bord de la route, devant moi, à quelques pas, un ours qui me regardait fixement. En plein jour on n'a pas de cauchemar, on ne peut être dupe d'une forme, d'une apparence, d'un rocher difforme ou d'un tronc d'arbre absurde. *Lo que puede un sastre* est formidable la nuit ; mais à midi, par un soleil de mai, on n'a pas d'hallucinations. C'était bien un ours, un ours vivant, un véritable ours parfaitement hideux du reste. Il était gravement assis sur son séant, me montrant le dessous poudreux de ses pattes de derrière, dont je distinguais toutes les griffes ; ses pattes de devant étaient croisées sur son ventre. Sa gueule était entr'ouverte ; une de ses oreilles, déchirée et saignante, pendait à demi ; la lèvre inférieure, à moitié arrachée, laissait voir ses crocs déchaussés ; un de ses yeux était crevé, et avec l'autre il me regardait d'un air sérieux.

Il n'y avait pas un bûcheron dans la forêt ; et le peu que je voyais du chemin à cet endroit-là était absolument désert.

Je n'étais pas sans éprouver quelque émotion. On se tire parfois d'affaire avec un chien en l'appelant *Fox*, *Soliman* ou *Azor*, mais que dire à un ours? D'où venait cet ours? Que signifiait cet ours dans la forêt de Bondy, sur le grand chemin de Paris à Claye ? A quoi rimait ce vagabond d'un nouveau genre? C'était fort étrange, fort ridicule, fort déraisonnable, et, après tout, fort peu gai. J'étais, je vous l'avoue, tout perplexe. Je ne bougeais pas cependant ; je dois dire que l'ours, de son côté, ne bougeait pas non plus ; il me paraissait même, jusqu'à un certain point, bienveillant. Il me regardait aussi tendrement que peut regarder un ours borgne. A tout prendre, il ouvrait bien la gueule, mais il l'ouvrait comme on ouvre une bouche ; ce n'était pas un rictus ; c'était un bâillement ; ce n'était pas féroce, c'était presque littéraire. Cet ours avait je ne sais quoi d'honnête, de béat, de résigné et d'endormi, et j'ai retrouvé depuis cette expression de physionomie à de vieux habitués de théâtre qui écoutaient des tragédies. En somme, sa contenance était si bonne, que je résolus aussi, moi, de faire bonne contenance. J'acceptai l'ours pour spectateur, et je continuai ce que j'avais commencé. Je me mis donc à crayonner sur mon livre la cinquième ligne de la note ci-dessus, laquelle cinquième ligne, comme je vous le disais tout-à-l'heure, est sur mon manuscrit trop écartée de la quatrième, ce qui tient à ce que, en commençant à l'écrire, j'avais les yeux fixés sur l'œil de l'ours.

Pendant que j'écrivais, une grosse mouche vint se poser sur l'oreille ensanglantée de mon spectateur. Il leva lentement sa patte droite et la passa par-dessus son oreille avec le mouvement d'un chat. La mouche s'envola. Il la chercha du regard ; puis, quand elle eut disparu, il saisit ses pattes de derrière avec ses pattes de devant, et, comme satisfait de cette attitude classique, il se remit à me contempler. Je déclare que je suivais ses mouvements variés avec intérêt.

Je commençais à me faire à ce tête-à-tête ; et j'écrivais la sixième ligne de la note, lorsque survint un incident ; un bruit de pas précipités se fit entendre dans la grande route, et tout à coup je vis déboucher du tournant de la route un autre ours, un grand ours noir ; le premier était fauve. Cet ours noir arriva au grand trot, et, apercevant l'ours fauve, vint se rouler grâcieusement à terre auprès de lui. L'ours fauve ne daignait pas regarder l'ours noir, et l'ours noir ne daignait pas faire attention à moi.

Je confesse qu'à cette nouvelle apparition, qui élevait mes perplexités à la seconde puissance, ma main trembla. J'étais en train d'écrire cette ligne : «... peuvent entendre passer les sérénades. » Sur mon manuscrit je vois aujourd'hui un assez grand intervalle entre ces mots, *entendre passer*, et ces mots : *les sérénades*. Cet intervalle signifie : *un deuxième ours !*

Deux ours ! pour le coup c'était trop fort. Quel sens cela avait-

il ? A qui en voulait le hasard ? Si j'en jugeais par le côté d'où l'ours avait débouché, tous deux venaient de Paris, pays où il y a pourtant peu de bêtes, — sauvages surtout.

J'étais resté comme pétrifié. L'ours fauve avait fini par prendre part aux jeux de l'autre, et, à force de se rouler dans la poussière, tous deux étaient devenus gris. Cependant j'avais réussi à me lever, et je me demandais si j'irais ramasser ma canne qui avait roulé à mes pieds dans le fossé, lorsqu'un troisième ours survint, un ours rougeâtre, petit, difforme, plus déchiqueté et plus saignant encore que le premier ; puis un quatrième, puis un cinquième et un sixième, ces deux trottant de compagnie. Ces quatre derniers ours traversèrent la route comme des comparses traversent le fond d'un théâtre, sans rien voir, et sans rien regarder, presque en courant et comme s'ils étaient poursuivis. Cela devenait trop inexplicable pour que je ne touchasse pas à l'explication. J'entendis des aboiements et des cris ; dix ou douze boule-dogues, sept ou huit hommes armés de bâtons ferrés, et des muselières à la main, firent irruption sur la route, talonnant les ours qui s'enfuyaient. Un de ces hommes s'arrêta, et, pendant que les autres ramenaient les bêtes muselées, il me donna le mot de cette bizarre énigme. Le maître du cirque de la barrière du Combat profitait des vacances de Pâques pour envoyer ses ours et ses dogues donner quelques représentations à Meaux. Toute cette ménagerie voyageait à pied. A la dernière halte, on l'avait démuselée pour la faire manger ; et, pendant que leurs gardiens s'attablaient au cabaret voisin, les ours avaient profité de ce moment de liberté pour faire à leur aise, joyeux et seuls, un bout de chemin. C'étaient des acteurs en congé.

Voilà une de mes aventures de voyageur à pied.

Dante raconte, en commençant son poème, qu'il rencontra un jour dans un bois une panthère, puis après la panthère un lion, puis après le lion une louve. Si la tradition dit vrai, dans leurs voyages en Egypte, en Phénicie, en Chaldée et dans l'Inde, les sept sages de la Grèce eurent tous de cesaventures là. Il rencontrèrent chacun une bête différente, comme il sied à des sages qui ont tous une sagesse différente. Thalès de Milet fut suivi longtems par un griffon ailé ; Bias de Priène fit route côte à côte avec un lynx ; Périante de Corinthe fit reculer un léopard en le regardant fixement ; Solon d'Athènes marcha hardiment droit à un taureau furieux, Pittacus de Mytilène fit rencontre d'un souassouaron ; Cléobule de Rhodes fut accosté par un lion, et Chilon de Lacédémone par une lionne.

Tous ces faits merveilleux, si on les examinait d'un peu près, s'expliqueraient probablement par des ménageries en congé, par des vacances de Pâques et des barrières du Combat. En racontant convenablement mon aventure des ours, dans deux mille ans j'aurais peut-être eu je ne sais quel air d'Orphée, *Dictus ob hoc lenire tigres*. Voyez-vous, mon ami, mes pauvres ours-saltimbanques donnent la clé de beaucoup de prodiges. N'en déplaise aux poètes antiques et aux philosophes grecs, je ne crois guère à la vertu d'une strophe contre un léopard, ni à la puissance d'un syllogisme sur une hyène ; mais je pense qu'il y a longtemps que l'homme, cette intelligence qui transforme à sa guise les instincts, a trouvé le secret de dégrader les lions et les tigres, de détériorer les animaux et d'abrutir les bêtes.

L'homme croit toujours et partout avoir fait un grand pas, quand il substitue, à force d'enseignemens intelligens, la stupidité à la férocité.

VICTOR HUGO (*).

LE DÉSERT

ODE SYMPHONIE, *paroles de M. Félicien David.*

Certes, M. Félicien David vient de faire preuve d'un talent merveilleux, mais il est quelque chose de plus merveilleux encore, c'est l'exagération des éloges que lui attire sa symphonie. A en croire certains fanatiques, les plus puissants génies lui viennent à peine au coude, c'est comme je vous le dis. La *France Musicale*, parlant de Raphaël, de Michel-Ange, de Byron et de Shakespeare à propos de l'auteur *du Désert*, trouve une *énorme différence* entre ces grands hommes et M. Félicien David, et cette *énorme différence* est toute à l'avantage du jeune musicien !....

Ce n'est pas tout ; l'auteur de l'article, comparant les poètes aux musiciens, s'écrie, dans son enthousiasme : — « Le poète a devant lui toute la nature, s'il veut chanter l'horizon, *il n'a qu'à aligner des mots et son idée se trouve traduite.* » Et nous qui, jusqu'à ce jour, avons eu la bonhomie d'admirer les poètes et de leur attribuer une intelligence supérieure ! Pauvres niais ! *ils ont aligné des mots et leur idée s'est trouvée traduite ;* voilà tout, la belle affaire ! il en est de même du peintre : — « Le peintre veut reproduire une tempête, *il a ses modèles, il n'a plus qu'à jeter des couleurs sur son tableau.* » Ce n'est pas plus difficile que cela ; Rubens et le Titien ne sont plus que deux habiles rapins, pas autre chose « *Mais le musicien !* (ah ! ah !) *il faut qu'il ait ce qui se sent dans l'âme et qu'on appelle réellement du génie.* » conclusion, il faut une âme pour être musicien, il ne faut que des mains et des yeux pour être poète ou peintre, puisque tout le mérite de ceux-ci consiste dans l'opération machinale d'aligner des mots et d'étaler des couleurs sur une toile.

Ce n'est pas tout. Après un pompeux éloge *du Désert*, le journaliste revient aux peintres et aux poètes avec un nouvel acharnement ; son enthousiasme ne connaît plus de frein ; il s'écrie : « *Peintres qui, dans vos tableaux, avez cherché à reproduire la nature orientale ; poètes qui, dans vos vers, avez chanté la Lune amoureuse du ciel d'orient, les palmiers capricieux qui épanouissent leur chevelure royale sur cette terre de feu, à genoux ! à genoux devant l'artiste qui, mieux que vous,* a dépeint le paradis des houris ! » Ainsi la place de Victor Hugo, le chantre des *Orientales* est désormais aux genoux de M. Félicien David.

Ce n'est pas tout. L'auteur de ce brûlant article craignant d'avoir parlé du jeune musicien en termes trop modérés, veut absolument poétiser son personnage. Il le pose d'abord en homme impassible : « *Le musicien ignoré ne paraît pas surpris de l'ovation qu'on lui fait, il semble trouver cela tout naturel, il n'est pas le moins du monde ému par les applaudissements et les bravos qui retentissent dans toute la salle.* » Puis oubliant quelques lignes plus loin quel caractère il vient de donner à celui dont il fait un demi dieu, il lui taille un rôle entièrement opposé au premier. M. Félicien David n'est plus comme tout à l'heure, un génie que rien n'étonne, parce qu'il a la conscience de ce qu'il vaut, tout au contraire, et pour mon compte je l'aime beaucoup mieux ainsi, c'est un pauvre jeune homme fou de bonheur et tout étonné de se trouver si grand. « *David se croyait l'objet d'une mystification.... il rentre chez lui la tête découverte.... il est pris d'un rire nerveux qui dure plus d'un quart d'heure !..* .

Qu'en dites-vous ?

Heureusement l'œuvre de M. Félicien David est de force à braver l'effet de ces admirations effrénées, mais il est toujours malheureux de se voir loué de la sorte.

Pareille chose est arrivée pour M. Ponsard, lors de l'apparition de *Lucrèce ;* si Victor Huge eût voulu en croire la presse provinciale et même quelques organes de la presse parisienne, il eût été aussi se prosterner aux genoux du poète viennois. Qu'il s'élève encore quelques gloires nouvelles et l'auteur d'*Hernani* ne saura bientôt plus à quels genoux entendre.

Le Désert, nous en convenons, est une de ces œuvres splendides qui motivent l'admiration la plus passionnée, mais de grâce, messieurs, du bon sens et de la logique, même dans les transports de votre enthousiasme, c'est le seul moyen de communiquer à vos lecteurs les impressions qui vous animent.

Nous allons vous dire, le plus brièvement possible le sujet *du Désert*, car de vous donner une idée des admirables mélodies que renferme cette œuvre véritablement hors ligne, nous nous en reconnaissons tout à fait incapable. Vouloir décrire la poésie ineffable d'une belle musique, c'est tenter la tâche insensée d'exprimer par des mots le suave parfum de la rose ou la senteur enivrante du gardénia.

L'entrée au désert, l'apparition de la caravane, la marche de la caravane, le Simoun et la reprise de la marche composent la première partie. Le prélude qui annonce l'approche du Simoun,

(*) Extrait de l'ouvrage de M. Victor Hugo, intitulé : *Le Rhin.*

alors que l'oreille ne saisit plus qu'un écho affaibli du chant de la caravane, l'irruption soudaine de la tempête du désert, le calme renaissant peu à peu, la reprise du refrain de la caravane, qui poursuit sa marche, tout cela est d'un effet saisissant et d'une merveilleuse mélodie. C'est une réprésentatiou théâtrale à laquelle vous assistez, c'est l'opéra avec tous ses prestiges, ses riches costumes, son immense personnel, ses décors magiques, plus, les paroles de moins.

Deuxième partie. *L'Étoile de Vénus, hymne à la nuit*, chanté par Ponchard. La *Danse des Almées*, air égyptien, par l'orchestre. *Liberté au Désert*, chœur ; la *Rêverie du Soir*, air et paroles d'une chanson égyptienne, chantée par M. Béfort.

S'il nous fallait faire un choix dans cette partie, où l'inspiration coule à pleins bords, nous donnerions la préférence à la *Rêverie du Soir*. Les premières notes de cette ravissantes musique saisissant l'âme tout à coup, l'emportent au delà des mondes, la font vaguer à travers les sphères célestes, enveloppée d'un nuage d'or, où elle s'assoupit, enivrée de mélodie, comme l'abeille dans la poussière odorante du lys.

Troisième partie. *Le lever de l'Aurore, chant du Muezzin*, avec les paroles arabes, chanté par M. Béfort. La caravane reprend sa marche, orchestre et chœur. La caravane disparaît au loin, orchestre et strophes déclamées. Glorification d'Allah! grand chœur.

Le lever de l'Aurore! ici se rencontre un des écueils de la musique imitative. Ce frémissement des violons et l'explosion d'orchestre qui vient ensuite sont d'un effet délicieux comme musique, mais prétendre qu'ils expriment le lever de l'aurore et le lever du soleil, voilà ce que je ne puis admettre, voilà ce que nul ne reconnaîtra à moins que d'en être bien et duement prévenu par le programme. Le Simoun, la rêverie du soir, la marche de la caravane, la musique peut exprimer tout cela et M. Félicien David l'a fait avec succès. Mais rendre avec des sons le lever de l'aurore, c'est tout bonnement impossible et nous ne pouvons que féliciter M. Félicien David d'avoir fait la plus délicieuse musique qui se puisse entendre à *propos* de l'aurore et du soleil. C'est peut-être le plus beau diamant de ce magnifique écrin.

Ponchard a chanté avec ce goût exquis que vous lui connaissez.

Quant à M. Béfort, sa voix moitié ténor, moitié soprano, est d'un effet plus étrange qu'agréable.

THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS.

LE GUERRERO,

Drame en 5 actes et en vers, par M. Legouvé.

Ce drame commence vers l'année 1810, nous sommes au Mexique et nous assistons à un conseil d'État tenu par le vice-roi d'Espagne chez le duc d'Almeiro. Là sont discutés les moyens de mettre fin à la révolte des Mexicains, qui battent les Espagnols en toute rencontre, grâce au génie et à l'intrépidité d'un jeune chef, surnommé le *Guerrero*. L'un propose la clémence, l'autre une sévérité impitoyable, celui-ci un allègement des charges sans nombre qu'on fait peser sur les Mexicains, celui-là un redoublement de despotisme. — Et vous, dit le vice-roi à don Lopez, diplomate taillé sur le patron de Bertrand de Rantrau, de tous ces avis quel est le vôtre? — Ni l'un ni l'autre, mon avis est qu'on s'empare du Guerrero, puisqu'en lui seul est toute la force des Mexicains. — L'idée est bonne, dit le vice-roi, mais l'exécuter n'est pas chose facile. Pour s'emparer du Guerrero, il faut le battre et c'est lui qui nous bat. — Nous le battrons cette fois, car le Guerrero est caché dans cette ville et je connais sa retraite. — Le Guerrero! — Lui-même; donnez-moi pleins pouvoirs et je m'empare de sa personne. Le vice-roi accède à la demande du diplomate, qui répond du succès.

Il faut croire que c'est un bien vilain métier que celui de diplomate, car dès qu'il en paraît un dans une pièce, chacun s'attend à voir en lui l'exécuteur ou l'instigateur de toutes les actions infâmes qui vont se commettre. Le public qui accorde à l'auteur dramatique la licence de donner de l'esprit à l'épicier, de la conscience à l'avocat et même du cœur au médecin, ne lui permettra jamais de mettre une parole généreuse dans la bouche du diplomate.

Pourquoi le Guerrero est-il dans la ville, où il court risque d'être massacré si un seul Espagnol venait à le reconnaître? C'est qu'il aime Isabelle, la fille du duc d'Almeiro. De son côté, Isabelle est malade, parce qu'elle aime le Guerrero et nous voyons paraître M[lle] Plessy, vêtue de blanc, la figure pâle, la parole lente, l'œil fixe, le regard obstinément attaché aux cintres, absolument telle que nous l'avons vue dans un rôle pour le moins aussi monotone que celui-là, le rôle d'Ève. Quand elle a confié au médecin qui vient pour la guérir, l'histoire de son amour, son père, exaspéré, veut aller tuer le Guerrero; alors Guyon, le médecin, relève la tête et donne l'essor aux notes les plus retentissantes de sa basse-taille pour dire qu'il est le père du Guerrero et qu'il faudra lui passer sur le corps pour arriver à son fils.

Au deuxième acte, don Lopez vient proposer au Guerrero, qui ne s'attendait guère à cette surprise, la main d'Isabelle, duchesse d'Almeiro. Comme on le pense, le jeune Mexicain accepte avec transport une union qu'il avait considérée jusqu'à ce jour comme un rêve insensé; il court au temple et nous le voyons bientôt revenir avec Isabelle. Mais son bonheur ne lui fait pas oublier la tâche glorieuse qu'il a juré d'accomplir, il va partir pour se remettre à la tête de ses compatriotes quand survient don Lopez, qui lui dit: Vous ne sortirez pas; nous tenons votre père dans un cachot, si vous faites un mouvement contre nous, si vous tentez de nous échapper, il est mort.

Une petite observation. Don Lopez s'est emparé de d'Avalos, le père du Guerrero, pour réduire le jeune chef mexicain à l'inaction, et le succès de cette perfidie répond complètement à ses espérances, alors à quoi bon le mariage du Guerrero avec Isabelle? Pourquoi le vice-roi porte-t-il une des premières famille d'Espagne à se déshonorer, car cette union est une souillure ineffaçable aux yeux des Almeiro, en s'alliant à un aventurier d'une race méprisée? Je ne vois aucun motif à cette union, que la haine et le mépris qui animent les deux nations l'une contre l'autre rendaient impossible, à moins qu'il n'en dût ressortir quelque grand résultat.

Troisième acte. Depuis deux ans Guerrero passe sa vie à cultiver le jardin qu'on lui a donné pour prison. Cette existence lui pèse, c'est sur quoi a compté don Lopez, qui, lorsqu'il juge enfin le moment propice, vient lui proposer d'aller combattre Napoléon en Espagne, avec le grade de général en chef. Combattre pour les bourreaux de mon pays, s'écrie Guerrero, quelle infamie! oui, ajoute-t-il tout bas, mais Napoléon! quel adversaire!... Tout le caractère de cet homme est renfermé dans ces deux phrases; il n'a que l'écorce d'un héros; la surface est brillante, mais creusez, vous ne trouverez plus que fange et poussière. Comme il l'avoue lui-même à sa femme, sa propre gloire et l'amour de la guerre, voilà ce qui l'anime; l'amour de la patrie n'est qu'un masque derrière lequel il cache ces deux passions égoïstes. Aussi don Lopez, qui a parfaitement pénétré ce caractère, ne tarde-t-il pas à vaincre le peu de résistance que lui oppose le Mexicain et Guerrero part pour l'Espagne, malgré les supplications d'Isabelle et sans songer à ce vieux père, pour lequel il s'est voué pendant deux ans au mépris de ses compatriotes et qu'il laisse dans les fers quand un mot de lui peut le rendre à la liberté. Pour un fils si tendre, c'est là une étrange distraction.

Au quatrième acte, quinze années se sont écoulées; Guerrero revient duc de la gloire, il trouve son père parmi des prisonniers mexicains, son père mutilé par les Espagnols. Mon fils! s'écrie d'Avalos, le pays est donc libre, nous avons donc triomphé de nos cruels ennemis! au même instant arrive Alvar, le fils de Guerrero, qui vient d'être insulté publiquement, on l'a appelé fils du traître. Alors tout s'explique, Guerrero avoue sa trahison devant son père, qui le maudit, devant son fils, qui s'évanouit de douleur.

Acte cinquième. La paix est près de se conclure entre les Espagnols et les Mexicains; une seule clause, exigée par les uns

et refusée par les autres empêche la signature du traité. Les Mexicains veulent que le traître leur soit livré; Guerrero apprend tout et apporte lui-même sa tête à la junte Mexicaine, rachetant ainsi sa trahison par une fin héroïque.

Le drame renferme de belles scènes et des situations vigoureuses, le troisième acte surtout contient des beautés de premier ordre. Le style est généralement noble et chaleureux, mais il arrive parfois à l'auteur de prendre l'emphase pour la grandeur et l'exagération pour l'énergie.

Beauvalet a été parfait dans le troisième acte, le mieux écrit et le mieux inspiré des cinq. Il a voulu se montrer grave et austère dans les deux derniers actes et n'a été que lourd et froid.

Guyon a eu le tort de rappeler parfaitement l'illustre Gaspardo, qu'il jouait jadis à l'Ambigu

Le rôle de M[lle] Plessy est d'une monotonie suporifique.

Sanson seul a soutenu son personnage jusqu'au bout avec un talent remarquable.

Somme toute, c'est là débuter noblement dans la littérature dramatique et les longues et nombreuses critiques auxquelles il a donné lieu sont pour M. Legouvé une preuve irrécusable de l'importance de son œuvre.

VARIÉTÉS.

BOQUILLON A LA RECHERCHE D'UN PÈRE,

Vaudeville en 3 actes, par MM. Bayard et Dumanoir.

Et d'abord ce vaudeville, écrit pour Bouffé, conviendrait parfaitement à Arnal. Conservez les situatiens, ajoutez seulement au rôle de Boquillon quelques phrases à la Duvert et vous pouvez confier votre pièce au comique du Vaudeville, elle lui va comme un gant. Faire une pièce dans le seul but de mettre en relief le talent de tel ou tel acteur nous paraît un système aussi funeste à l'art qu'à l'artiste, à l'artiste surtout dont cette méthode tend à circonscrire le talent dans un cercle très restreint, mais puisque telle était votre intention, il ne fallait pas donner à Bouffé un rôle qui pût aller également bien à Arnal ou à Alcide Touzet. C'est là une étrange méprise.

Boquillon est un vieux garçon qui ne voit rien au monde de plus malheureux que le métier d'époux si ce n'est celui de père de famille. La femme n'est pour lui qu'un camarade de lit incommode et l'enfant un petit monstre malfaisant qui crie sans cesse, qui bouleverse tout et qui tache les meubles. Aussi jugez de sa fureur lorsqu'un soir il trouve chez lui, sur son propre lit, un enfant nouveau-né. Après avoir jeté feu et flammes, le vieux garçon, qui n'est pas aussi diable qu'il en a l'air, se décide à donner une nourrice au pauvre abandonné, après quoi il se met à la recherche de son père.

Ses soupçons se portent d'abord sur M. Lecourtaud, marchand de toiles du quartier; il y court, lui dit mystérieusement ces seuls mots : j'ai à vous parler du petit et voit Lecourtaud pâlir. Plus de doute, s'écrie Boquillon, c'est lui. D'ailleurs la ressemblance est frappante. Mais après une explication assez comique, Boquillon se voit déçu dans son espoir; Lecourtaud a un fils naturel en effet, mais ce fils est maréchal des logis dans les dragons, il ne tète plus. Le bonhomme va s'éloigner quand M[me] Lecourtaud l'arrête et lui demande un entretien particulier. Ah! voilà la mère! au fait la ressemblance est prodigieuse. Deuxième quiproquo, M[me] Lecourtaud n'a retenu Boquillon que pour lui parler d'un jeune peintre, son amant, lequel doit se battre en duel ce matin.

Boquillon court chercher une autre mère dans un magasin de modistes, mais là, d'inductions en souvenirs, il finit par se convaincre que le véritable père de l'enfant c'est lui; puis quand il s'est tout à fait arrangé de sa nouvelle position, arrive son neveu Léonard, qui lui dit : le père, c'est moi. Et en effet, le père, c'est Léonard.

La pièce est tout au plus passable, le rôle de Boquillon est mauvais, ce qui n'empêche pas Bouffé de s'y faire applaudir.

Ainsi que l'a dit un sage : Le public n'est pas si bête qu'il a l'air épicier, pensée profonde et dont la forme élégante révèle trop clairement le génie du divin Platon pour qu'il soit permis de l'attribuer à Zoroastre, comme l'ont fait quelques savants. Si la justesse de cette grande parole se trouve complètement démentie par le succès *des Trois Loges*, au Vaudeville, elle est prouvée jusqu'à l'évidence par les applaudissements frénétiques qui ont accueilli *Forte-Spada*, à la Gaîté et entièrement confirmée par la foule qu'attire *M[me] de Cérigny* au Gymnase.

Au total, Platon triomphe, réjouissons-nous.

CONSTANT GUÉROULT.

MODES

Le mois de janvier a été très riche en fêtes de toutes sortes, bal chez le Roi, bal chez monseigneur le duc de Nemours, bal chez M[me] la comtesse d'Appony, enfin bal au noble faubourg, comme à la Chaussé-d'Antin; en tous lieux la divine Polka a trouvé de fervents adorateurs, la Polkamanie est devenue une fureur, et à la cour comme à la ville on danse la Polka.

Toutes ces fêtes ont donné naissance à des toilettes de tout genre dont nous nous empressons de donner une idée à nos lectrices. Nous avons donc remarqué que presque toutes les robes légères se font à double jupe; quelques tuniques sont ouvertes devant, mais un plus grand nombre le sont sur le côté gauche, où elles sont retenues par deux ou trois agrafes de rubans ou de fleurs. Quelques unes sont ouvertes en tablier. Les corsages de ces robes sont tous à draperie ou berthes couvertes de bouillons.

Avec les toilettes légères, la coiffure se compose de guirlandes de fleurs, ou de petit turbans en tulle lamé or ou argent sans fonds.

Les toilettes de simples soirées ou de concerts se composent de robes en velours, damas, ou pékin royal. Elles se portent de même ouvertes sur le côté, laissant voir une seconde jupe de satin blanc. La dentelle et les pierreries en font l'ornement. Au second concert de Félicien David, tous les regards se portaient sur la duchesse de G. dont l'admirable toilette se composait d'une robe de broché pompadour, ouverte sur le côté, retenue et drapée par des agrafes en diamants; un délicieux turban de dentelle à fond résille d'argent, dont les plis étaient retenus de distance en distance par des agrafes en diamants, complétait cette riche toilette.

Les robes de dentelle noire ou blanche sont à la mode, du moins on le dit au Dépôt Belge du boulevart Montmartre; mais elles conviennent peu aux jeunes femmes; la robe de dentelle est toujours d'une apparence sévère qui ne peut convenir qu'à la femme de 30 ans. Aussi malgré la richesse de ce genre de toilette lui croyons-nous peu d'avenir, surtout chez les jeunes femmes; peu d'entre elles au dessous ou même au dessus de 30 ans, se décideront à faire l'espèce d'aveu qu'elles peuvent avoir cet âge.

Les robes à corsage lacé sont tout à fait abandonnées et rejetées aux modes dont on ne parle plus.

Il a été confectionné, dit-on, pour une maison de commission de Paris une robe tout-à-fait nouvelle; elle est en tulle blanc, à deux jupes et ornée de deux demi-guirlandes de fleurs, minces de chaque côté, et au milieu du volume ordinaire d'une guirlande à la Norma; la première est posée sur la seconde jupe, devant, en travers, légèrement arrondie, et la relève de chaque côté; la seconde est posée de même sur la jupe de dessous; les petites manches sont entourées d'une guirlande de petites fleurs; le corsage est fait à draperie et à bouquet. Nous pensons que cette robe aura plus de succès à l'Étranger qu'à Paris, à moins toutefois que nos légères polkeuses du temps présent ne se décident à se transformer en bergères du temps passé.

N.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIN.

IMPRIMERIE DE P. NARD ET COMP., PASSAGE DU CAIRE, 2.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

LA MILLE ET DEUXIÈME NUIT.

J'avais fait défendre ma porte ce jour-là; ayant pris dès le matin la résolution formelle de ne rien faire, je ne voulais pas être dérangé dans cette importante occupation. Sûr de n'être inquiété par aucun fâcheux (ils ne sont pas tous dans la comédie de Molière), j'avais pris toutes mes mesures pour savourer à mon aise ma volupté favorite.

Un grand feu brillait dans ma cheminée, les rideaux fermés tamisaient un jour discret et nonchalant, une demi-douzaine de carreaux jonchaient le tapis, et, doucement étendu devant l'âtre à la distance d'un rôti à la broche, je faisais danser au bout de mon pied une large babouche marocaine d'un jaune oriental et d'une forme bizarre; mon chat était couché sur ma manche, comme celui du prophète Mahomet, et je n'aurais pas changé ma position pour tout l'or du monde.

Mes regards distraits, déjà noyés par cette délicieuse somnolence qui suit la suspension volontaire de la pensée, erraient, sans trop les voir, de la charmante esquisse de *la Madeleine au désert* de Camille Roqueplan au sévère dessin à la plume d'Aligny et au grand paysage des quatre inséparables, Feuchères, Séchan, Dieterle et Desplechins, richesse et gloire de mon logis de poète; le sentiment de la vie réelle m'abandonnait peu à peu, et j'était enfoncé bien avant sous les ondes insondables de cette *mer d'anéantissement* où tant de rêveurs orientaux ont laissé leur raison, déjà ébranlée par le hatschich et l'opium.

Le silence le plus profond régnait dans la chambre; j'avais arrêté la pendule pour ne pas entendre le tic-tac du balancier, ce battement de pouls de l'éternité, car je ne puis souffrir, lorsque je suis oisif, l'activité bête et fiévreuse de ce disque de cuivre jaune qui va d'un coin à l'autre de sa cage et marche toujours sans faire un pas.

Tout à coup et kling et klang, un coup de sonnette vif, nerveux, insupportablement argentin, éclate et tombe dans ma tranquillité comme une goutte de plomb fondu qui s'enfoncerait en grésillant dans un lac endormi; sans penser à mon chat, pelotonné en boule sur ma manche, je me redressai en tressaillant et sautai sur mes pieds comme lancé par un ressort, envoyant à tous les diables l'imbécile concierge qui avait laissé passer quelqu'un malgré la consigne formelle; puis je me rassis. A peine remis de la secousse nerveuse, j'assurai les coussins sous mes bras et j'attendis l'événement de pied ferme.

La porte du salon s'entr'ouvrit, et je vis paraître d'abord la tête laineuse d'Adolfo-Francesco Pergialla, espèce de brigand abyssin au service duquel j'étais alors, sous prétexte d'avoir un domestique nègre. Ses yeux blancs étincelaient, son nez épaté se dilatait prodigieusement, ses grosses lèvres, épanouies en un large sourire qu'il s'efforçait de rendre malicieux, laissaient voir ses dents de chien de Terre-Neuve. Il crevait d'envie de parler dans sa peau noire, et faisait toutes les contorsions possibles pour attirer mon attention.

— Eh bien! Francesco, qu'y a-t-il? Quand vous tourneriez pendant une heure vos yeux d'émail comme ce nègre de bronze qui avait une horloge dans le ventre, en serais-je plus instruit? Voilà assez de pantomime, tâche de me dire, dans un idiome quelconque, ce dont il s'agit et quelle est la personne qui vient me relancer jusqu'au fond de ma paresse.

Il faut vous dire qu'Adolfo-Francesco Pergialla-Abdallah-Ben-Mohammed, Abyssin de naissance, autrefois mahométan, chrétien pour le quart d'heure, savait toutes les langues et n'en parlait aucune intelligiblement; il commençait en français, continuait en italien et finissait en turc ou en arabe, surtout dans les conversations embarrassantes pour lui, lorsqu'il s'agissait de bouteilles de vin de Bordeaux, de liqueurs des îles ou de friandises disparues prématurément. Par bonheur, j'ai des amis polyglottes: nous le chassions d'abord de l'Europe; après avoir épuisé l'italien, l'espagnol et l'allemand, il se sauvait à Constantinople, dans le turc, où Alfred le pourchassait vivement; se voyant traqué, il sautait à Alger, où Eugène lui marchait sur les talons en le suivant à travers tous les dialectes de haut et bas arabe; arrivé là, il se réfugiait dans le bembara, le galla et autres dialectes de l'intérieur de l'Afrique, où d'Abadie, Combes et Tamisier pouvaient seuls le forcer. Cette fois, il me répondit résolument en un espagnol médiocre, mais fort clair:

Una muger muy bonita con su hermana quien quiere hablar a usted.

— Fais-les entrer, si elles sont jeunes et jolies; autrement, dis que je suis en affaires.

Le drôle, qui s'y connaissait, disparut quelques secondes, et revint bientôt suivi de deux femmes enveloppées dans de grands bournous blancs, dont les capuchons étaient rabattus.

Je présentai le plus galamment du monde deux fauteuils à ces dames; mais, avisant des piles de carreaux, elles me firent un signe de la main qu'elles me remerciaient, et, se débarrassant de leurs bournous, elles s'assirent en croisant leurs jambes à la mode orientale.

Celle qui était assise en face de moi, sous le rayon du soleil qui pénétrait à travers l'interstice des rideaux, pouvait avoir vingt ans; l'autre, beaucoup moins jolie, paraissait un peu plus âgée; ne nous occupons que de la plus jolie.

Elle était richement habillée à la mode turque; une veste de velours vert, surchargée d'ornements, serrait sa taille d'abeille; sa chemisette de gaze rayée, retenue au col par deux boutons de diamans, était échancrée de manière à laisser voir une poitrine blanche et bien formée; un mouchoir de satin blanc, étoilé et constellé de paillettes, lui servait de ceinture. Des pantalons larges et bouffants lui descendaient jusqu'aux genoux: des jambières à l'albanaise en velours brodé garnissaient ses jambes fines et délicates aux jolis pieds nus enfermés dans de petites pantoufles de marocain gaufré, piqué, colorié et cousu de fils d'or; un caftan

orange, broché de fleurs d'argent, un fez écarlate enjolivé d'une longue houppe de soie, complétaient cette parrure assez bizarre pour rendre des visites à Paris en cette malheureuse année 1842.

Quant à sa figure, elle avait cette beauté régulière de la race turque : dans son teint, d'un blanc mat semblable à du marbre dépoli, s'épanouissaient mystérieusement, comme deux fleurs noires, ses beaux yeux orientaux si clairs et si profonds sous leurs longues paupières teintes de henné. Elle me regardait d'un air inquiet et semblait embarrassée ; par contenance, elle tenait un de ses pieds dans une de ses mains, et de l'autre jouait avec le bout d'une de ses tresses, toute chargée de sequins percés par le milieu, de rubans et de bouquets de perles.

L'autre, vêtue à peu près de même, mais moins richement, se tenait également dans le silence et l'immobilité. Me reportant par la pensée à l'apparition des bayadères à Paris, j'imaginai que c'était quelque almée du Caire, quelque connaissance égyptienne de mon ami Dauzats, qui, encouragée par l'accueil que j'avais fait à la belle Amany et à ses brunes compagnes, Saudiroun et Rangoun, venait implorer ma protection de feuilletoniste.

— Mesdames, que puis-je faire pour vous ? leur dis-je en portant mes mains à mes oreilles de manière à produire un salamalec assez satisfaisant.

— La belle Turque leva les yeux au plafond, les ramena vers le tapis, regarda sa sœur d'un air profondément méditatif. Elle ne comprenait pas un mot de français.

— Holà, Francesco ! marouffle, butor, belître, ici, singe manqué, sers-moi à quelque chose au moins une fois dans ta vie.

Francesco s'approcha d'un air important et solennel.

— Puisque tu parles si mal français, tu dois parler fort bien arabe, et tu vas jouer le rôle de drogman entre ces dames et moi. Je t'élève à la dignité d'interprète ; demande d'abord à ces deux belles étrangères qui elles sont, d'où elles viennent et ce qu'elles veulent.

Sans reproduire les différentes grimaces dudit Francesco, je rapporterai la conversation comme si elle avait eu lieu en français.

— Monsieur, dit la belle Turque par l'organe du nègre, quoique vous soyez littérateur, vous devez avoir lu les *Mille et une Nuits*, contes arabes, traduits ou à peu près par ce bon M. Galland, et le nom de Scheherazade ne vous est pas inconnu ?

— La belle Scheherazade, femme de cet ingénieux sultan Schariar, qui, pour éviter d'être trompé, épousait une femme le soir et la faisait étrangler le matin ? Je la connais parfaitement.

— Eh bien ! je suis la sultane Scheherazade, et voilà ma bonne sœur Dinarzade, qui n'a jamais manqué de me dire toutes les nuits : « Ma sœur, devant qu'il fasse jour, contez-nous donc, si vous ne dormez pas, un de ces beaux contes que vous savez. »

— Enchanté de vous voir, quoique la visite soit un peu fantastique : mais qui me procure cet insigne honneur de recevoir chez moi, pauvre poëte, la sultane Scheherazade et sa sœur Dinarzade ?

— A force de conter, je suis arrivée au bout de mon rouleau ; j'ai dit tout ce que je savais. J'ai épuisé le monde de la féerie ; les goules, les djinns, les magiciens et les magiciennes m'ont été d'un grand secours, mais tout s'use, même l'impossible ; le très glorieux sultan, ombre du padischa, lumière des lumières, lune et soleil de l'empire du milieu, commence à bailler terriblement et tourmente la poignée de son sabre ; ce matin j'ai raconté ma dernière histoire, et mon sublime seigneur a daigné ne pas me faire couper la tête encore ; au moyen du tapis magique des quatre Facardins, je suis venue ici en toute hâte chercher un conte, une histoire, une nouvelle, car il faut que demain matin, à l'appel accoutumé de ma sœur Dinarzade, je dise quelque chose au grand Schariar, l'arbitre de mes destinées ; cet imbécile de Galland a trompé l'univers en affirmant qu'après la mille et unième nuit le sultan, rassassié d'histoires, m'avait fait grâce ; cela n'est pas vrai : il est plus affamé de contes que jamais, et sa curiosité seule peut faire contre-poids à sa cruauté.

— Votre sultan Schariar, ma pauvre Scheherazade, ressemble terriblement à notre public ; si nous cessons un jour de l'amuser, il ne nous coupe pas la tête, il nous oublie, ce qui n'est guère moins féroce. Votre sort me touche, mais qu'y puis-je faire ?

— Vous devez avoir quelque feuilleton, quelque nouvelle en portefeuille, donnez-le-moi.

— Que demandez-vous, charmante sultane ? je n'ai rien de fait, je ne travaille que par la plus extrême famine, car, ainsi que l'a dit Perse, *fames facit poetridas picas*. J'ai encore de quoi dîner trois jours ; aller trouver Karr, si vous pouvez parvenir à lui à travers les essaims de guêpes qui bruissent et battent de l'aile autour de sa porte et contre ses vitres ; il a le cœur plein de délicieux romans d'amour, qu'il vous dira entre une leçon de boxe et une fanfare de cor de chasse ; attendez Jules Janin au détour de quelque colonne de feuilleton, et, tout en marchant, il vous improvisera une histoire comme jamais le sultan Schariar n'en a entendu.

La pauvre Scheherazade leva vers le plafond ses longues paupières teintes de henné avec un regard si doux, si lustré, si onctueux, et si suppliant, que je me sentis attendri et que je pris une grande résolution.

— J'avais une espèce de sujet dont je voulais faire un feuilleton, je vais vous le dicter, vous le traduirez en arabe en y ajoutant les broderies, les fleurs et les perles de poésie qui lui manquent ; le titre est déjà trouvé, nous appellerons notre conte *la Mille deuxième nuit*.

Scheherazade prit un carré de papier et se mit à écrire de droite à gauche, à la mode orientale, avec une grande vélocité. Il n'y avait pas de temps à perdre : il fallait qu'elle fût le soir même dans la capitale du royaume de Samarcande.

Il y avait une fois dans la ville du Caire un jeune homme nommé Sidi-Mahmoud, qui demeurait sur la place de l'Esbekick.

Son père et sa mère étaient morts depuis quelques années en lui laissant une fortune médiocre, mais suffisante pour qu'il pût vivre sans avoir recours au travail de ses mains : d'autres auraient essayé de charger un vaisseau de marchandises ou de joindre quelques chameaux chargés d'étoffes précieuses à la caravane qui va de Bagdad à la Mecque ; mais Sidi-Mahmoud préférait vivre tranquille, et ses plaisirs consistaient à fumer du latakié dans son narguilhé, en prenant des sorbets et en mangeant des confitures sèches de Damas.

Quoiqu'il fût bien fait de sa personne, de visage régulier et de mine agréable, il ne cherchait pas les aventures, et avait répondu plusieurs fois aux personnes qui le pressaient de se marier et lui proposaient des partis riches et convenables, qu'il n'était pas encore temps et qu'il ne se sentait nullement d'humeur à prendre femme.

Sidi-Mahmoud avait reçu une bonne éducation : il lisait couramment dans les livres les plus anciens, possédait une belle écriture, savait par cœur les versets du Coran, les remarques des

commentateurs, et eût récité sans se tromper d'un vers les Moallakats des fameux poëtes affichés aux portes des mosquées; il était un peu poëte lui-même et composait volontiers des vers assonans et rimés, qu'il déclamait sur des airs de sa façon avec beaucoup de grâce et de charme.

A force de fumer son narguilhé et de rêver à la fraîcheur du soir sur les dalles de marbre de sa terrasse, la tête de Sidi-Mahmoud s'était un peu exaltée : il avait formé le projet d'être l'amant d'une péri ou tout au moins d'une princesse du sang royal. Voilà le motif secret qui lui faisait recevoir avec tant d'indifférence les propositions de mariage et refuser les offres des marchands d'esclaves. La seule compagnie qu'il pût supporter était celle de son cousin Abdul-Malek, jeune homme doux et timide qui semblait partager la modestie de ses goûts.

Un jour, Sidi-Mahmoud se rendait au bazar pour acheter quelques flacons d'atar-gull et autres drogueries de Constantinople, dont il avait besoin. Il rencontra, dans une rue fort étroite, une litière fermée par des rideaux de velours incarnadin, portée par deux mules blanches et précédée de zebeks et de chiaoux richement costumés. Il se rangea contre le mur pour laisser passer le cortége; mais il ne put le faire si précipitamment qu'il n'eût le temps de voir, par l'interstice des courtines, qu'une folle bouffée d'air souleva, une fort belle dame assise sur des coussins de brocart d'or. La dame, se fiant sur l'épaisseur des rideaux et se croyant à l'abri de tout regard téméraire, avait relevé son voile à cause de la chaleur. Ce ne fut qu'un éclair; cependant cela suffit pour faire tourner la tête du pauvre Sidi-Mahmoud : la dame avait le teint d'une blancheur éblouissante, des sourcils que l'on eût pu croire tracés au pinceau, une bouche de grenade, qui en s'entr'ouvrant laissait voir une double file de perles d'Orient plus fines et plus limpides que celles qui forment les bracelets et le collier de la sultane favorine, un air agréable et fier, et dans toute sa personne je ne sais quoi de noble et de royal.

Sidi-Mahmoud, comme ébloui de tant de perfections, resta longtemps immobile à la même place, et, oubliant qu'il était sorti pour faire des emplettes, il retourna chez lui les mains vides, emportant dans son cœur la radieuse vision.

Toute la nuit il ne songea qu'à la belle inconnue, et dès qu'il fut levé il se mit à composer en son honneur une longue pièce de poésie, où les comparaisons les plus fleuries et les plus galantes étaient prodiguées.

Ne sachant que faire, sa pièce achevée et transcrite sur une belle feuille de papyrus avec de belles majuscules en encre rouge et des fleurons dorés, il la mit dans sa manche et sortit pour montrer ce morceau à son ami Abdul, pour lequel il n'avait aucune pensée secrète.

En se rendant à la maison d'Abdul, il passa devant le bazar et entra dans la boutique du marchand de parfums pour prendre les flacons d'atar-gull. Il y trouva une belle dame enveloppée d'un long voile blanc qui ne laissait découvert que l'œil gauche. Sidi-Mahmoud, sur ce seul œil gauche, reconnut incontinent la belle dame du palanquin. Son émotion fut si forte qu'il fut obligé de s'adosser à la muraille.

La dame au voile blanc s'aperçut du trouble de Sidi-Mahmoud, et lui demanda obligeamment ce qu'il avait et si par hasard il se trouvait incommodé.

Le marchand, la dame et Sidi-Mahmoud passèrent dans l'arrière-boutique. Un petit nègre apporta sur un plateau un verre d'eau de neige dont Sidi-Mahmoud but quelques gorgées.

— Pourquoi donc ma vue vous a-t-elle causé une si vive impression? dit la dame d'un ton de voix fort doux et où perçait un intérêt assez tendre.

Sidi-Mahmoud lui raconta comment il l'avait vue près de la mosquée du sultan Hassan à l'instant où les rideaux de sa litière s'étaient un peu écartés, et que depuis cet instant il se mourait d'amour pour elle.

— Vraiment, dit la dame, votre passion est née si subitement que cela? je ne croyais pas que l'amour vînt si vite. Je suis effectivement la femme que vous avez rencontrée hier; je me rendais au bain dans ma litière, et comme la chaleur était étouffante, j'avais relevé mon voile. Mais vous m'avez mal vue, et je ne suis pas si belle que vous le dites.

En disant ses mots, elle écarta son voile et découvrit un visage radieux de beauté, et si parfait que l'envie n'aurait pu y trouver le moindre défaut.

Vous pouvez juger quels furent les transports de Sidi-Mahmoud à une telle faveur; il se répandit en compliments qui avaient le mérite, bien rare pour des compliments, d'être parfaitement sincères et de n'avoir rien d'exagéré. Comme il parlait avec beaucoup de feu et de véhémence, le papier sur lequel ses vers étaient transcrits s'échappa de sa manche et roula sur le plancher.

— Quel est ce papier? dit la dame; l'écriture m'en paraît fort belle et annonce une main exercée.

— C'est, répondit le jeune homme en rougissant beaucoup, une pièce de vers que j'ai composée cette nuit, ne pouvant dormir. J'ai tâché d'y célébrer vos perfections; mais la copie est bien loin de l'original, et mes vers n'ont point les brillants qu'il faut pour célébrer ceux de vos yeux.

La jeune dame lut ces vers attentivement, et dit en les mettant dans sa ceinture :

— Quoiqu'ils contiennent beaucoup de flatteries, ils ne sont vraiment pas mal tournés.

Puis elle ajusta son voile et sortit de la boutique en laissant tomber avec un accent qui pénétra le cœur de Sidi-Mahmoud :

— Je viens quelquefois, au retour du bain, acheter des essences et des boîtes de parfumerie chez Bedredin.

Le marchand félicita Sidi-Mahmoud de sa bonne fortune, et, l'emmenant tout au fond de sa boutique, il lui dit bien bas à l'oreille :

— Cette jeune dame n'est autre que la princesse Ayesha, fille du calife.

Sidi-Mahmoud rentra chez lui tout étourdi de son bonheur et n'osant y croire. Cependant, quelque modeste qu'il fût, il ne pouvait se dissimuler que la princesse Ayesha ne l'eût regardé d'un œil favorable. Le hasard, ce grand entremetteur, avait été au delà de ses plus audacieuses espérances. Combien il se félicita alors de ne pas avoir cédé aux suggestions de ses amis qui l'engageaient à prendre femme, et aux portraits séduisants que lui faisaient les vieilles des jeunes filles à marier qui ont toujours, comme chacun le sait, des yeux de gazelle, une figure de pleine lune, des cheveux plus longs que la queue d'Al-Borack, la jument du prophète, une bouche de jaspe rouge, avec une haleine d'ambre gris, et mille autres perfections qui tombent avec le baick et le voile nuptial : comme il fut heureux de se sentir dégagé de tout lien vulgaire, et libre de s'abandonner tout entier à sa nouvelle passion !

Il eut beau s'agiter et se tourner sur son divan, il ne put s'endormir : l'image de la princesse Ayesha, étincelante comme un oiseau de flamme sur un fond de soleil couchant, passait et repassait devant ses yeux. Ne pouvant trouver de repos, il monta dans

un de ces cabinets de bois de cèdre merveilleusement découpés que l'on applique, dans les villes d'orient, aux murailles extérieures des maisons, afin d'y profiter de la fraîcheur et du courant d'air qu'une rue ne peut manquer de former ; le sommeil ne lui vint pas encore, car le sommeil est comme le bonheur, il fuit quand on le cherche ; et, pour calmer ses esprits par le spectacle d'une nuit sereine, il se rendit avec son narguilhé sur la plus haute terrasse de son habitation.

L'air frais de la nuit, la beauté du ciel plus pailleté d'or qu'une robe de péri et dans lequel la lune faisait voir ses joues d'argent, comme une sultane pâle d'amour qui se penche aux treillis de son kiosque, firent du bien à Sidi-Mahmoud, car il était poète, et ne pouvait rester insensible au magnifique spectacle qui s'offrait à sa vue.

De cette hauteur, la ville du Caire se déployait devant lui comme un de ces plans en relief où les giaours retracent leurs villes fortes. Les terrasses ornées de pots de plantes grasses, et bariolées de tapis ; les places où miroitait l'eau du Nil, car on était à l'époque de l'inondation ; les jardins d'où jaillissaient des groupes de palmiers, des touffes de caroubiers ou de nopals ; les îles de maisons coupées de rues étroites ; les coupoles d'étain des mosquées ; les minarets frêles et découpés à jour comme un hochet d'ivoire ; les angles obscurs ou lumineux des palais, formaient un coup d'œil arrangé à souhait pour le plaisir des yeux. Tout au fond, les sables cendrées de la plaine confondaient leurs teintes avec les couleurs laiteuses du firmament, et les trois pyramides de Giseh, vaguement ébauchées par un rayon bleuâtre, dessinaient au bord de l'horizon leur gigantesque triangle de pierre.

Assis sur une pile de carreaux et le corps enveloppé par les circonvolutions élastiques du tuyau de son narguilhé, Sidi-Mahmoud tâchait de démêler dans la transparente obscurité la forme lointaine du palais où dormait la belle Ayesha. Un silence profond régnait sur ce tableau qu'on aurait pu croire peint, car aucun souffle, aucun murmure n'y révélaient la présence d'un être vivant ; le seul bruit appréciable était celui que faisait la fumée du narguilhé de Sidi-Mahmoud en traversant la boule de cristal de roche remplie d'eau destinée à refroidir ses blanches bouffées. Tout d'un coup, un cri aigu éclata au milieu de ce calme, un cri de détresse suprême, comme doit en pousser, au bord de la source, l'antilope qui sent se poser sur son cou la griffe d'un lion, ou s'engloutir sa tête dans la gueule d'un crocodile. Sidi-Mahmoud, effrayé par ce cri d'agonie et de désespoir, se leva d'un seul bond et posa instinctivement la main sur le pommeau de son yatagan dont il fit jouer la lame pour s'assurer qu'elle ne tenait pas au fourreau ; puis il se pencha du côté d'où le bruit avait semblé partir.

Il démêla fort loin dans l'ombre un bruit étrange, mystérieux, composé d'une figure blanche poursuivie par une meute de figures noires, bizarres et monstrueuses, aux gestes frénétiques, aux allures désordonnées. L'ombre blanche semblait voltiger sur la cime des maisons, et l'intervalle qui la séparait de ses persécuteurs était si peu considérable, qu'il était à craindre qu'elle ne fût bientôt prise si sa course se prolongeait, et qu'aucun événement ne vint à son secours. Sidi Mahmoud crut d'abord que c'était une péri ayant aux trousses un essaim de goules mâchant de la chair de mort dans leurs incisives démesurées, ou de djinns aux ailes flasques, membraneuses, armées d'ongles comme celles des chauves-souris : et, tirant de sa poche son comboloio de graines d'aloës jaspées, il se mit à réciter, comme préservatif, les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah. Il n'était pas au vingtième qu'il s'arrêta. Ce n'était pas une péri, un être surnaturel qui fuyait ainsi en sautant d'une terrasse à l'autre et en franchissant les rues de quatre ou cinq pieds de large qui coupent le bloc compact des villes orientales, mais bien une femme ; les djinns n'étaient que des zebecks, des chiaoux et des eunuques acharnés à sa poursuite.

Deux ou trois terrasses et une rue séparaient encore la fugitive de la plate-forme où se tenait Sidi-Mahmoud, mais ses forces semblaient la trahir ; elle retourna convulsivement la tête sur l'épaule, et, comme un cheval épuisé dont l'éperon ouvre le flanc, voyant près d'elle le groupe hideux qui la poursuivait, elle mit la rue entre elle et ses ennemis d'un bond désespéré.

Elle frôla dans son élan Sidi-Mahmoud qu'elle n'aperçut pas, car la lune s'était voilée, et courut à l'extrémité de la terrasse qui donnait de ce côté-là sur une seconde rue plus large que la première. Désespérant de la pouvoir sauter, elle eut l'air de chercher des yeux quelque coin où se blottir, et avisant un grand vase de marbre, elle se cacha dedans comme un génie qui rentre dans la coupe d'un lis.

La troupe furibonde envahit la terrasse avec l'impétuosité d'un vol de démons. Leurs faces cuivrées ou noires à longues moustaches, ou hideusement imberbes, leurs yeux étincelants, leurs mains crispées agitant des damas et des kandjars, la fureur empreinte sur leurs physionomies basses et féroces, causèrent un mouvement d'effroi à Sidi-Mahmoud, quoiqu'il fût brave de sa personne et habile au maniement des armes. Ils parcoururent de l'œil la terrasse vide, et n'y voyant pas la fugitive, ils pensèrent sans doute qu'elle avait franchi la seconde rue, et ils continuèrent leur poursuite sans faire autrement attention à Sidi-Mahmoud.

Quand le cliquetis de leurs armes et le bruit de leurs babouches sur les dalles des terrasses se fut éteint dans l'éloignement, la fugitive commença à lever par dessus les bords du vase sa jolie tête pâle et promena autour d'elle des regards d'antilope effrayée, puis elle sortit ses épaules et se mit debout, charmant pistil de cette grande fleur de marbre ; n'apercevant plus que Sidi-Mahmoud qui lui souriait et lui faisait signe qu'elle n'avait rien à craindre, elle s'élança hors du vase et vint vers le jeune homme avec une attitude humble et des bras supplians.

— Par grâce, par pitié, seigneur, sauvez-moi, cachez-moi dans le coin le plus obscur de votre maison, dérobez-moi à ces démons qui me poursuivent.

Sidi-Mohammed la prit par la main, la conduisit à l'escalier de la terrasse dont il ferma la trappe avec soin, et la mena dans sa chambre. Quand il eut allumé la lampe, il vit que la fugitive était jeune, il l'avait déjà deviné au timbre argentin de sa voix, et fort jolie, ce qui ne l'étonna pas, car, à la lueur des étoiles, il avait distingué sa taille élégante. Elle paraissait avoir quinze ans tout au plus. Son extrême pâleur faisait ressortir ses grands yeux noirs en amande, dont les coins se prolongeaient jusqu'aux tempes ; son nez mince et délicat donnait beaucoup de noblesse à son profil, qui aurait pu faire envie aux plus belles filles de Chio ou de Chypre, et rivaliser avec la beauté de marbre des idoles adorées par les vieux païens grecs. Son cou était charmant et d'une blancheur parfaite ; seulement sur sa nuque on voyait une légère raie de pourpre mince comme un cheveu ou comme le plus délié fil de soie, quelques petites gouttelettes de sang sortaient de cette ligne rouge. Ses vêtements étaient simples, et se composaient d'une veste passementée de soie, de pantalons de mousseline et d'une ceinture bariolée ; sa poitrine se levait et s'abaissait sous sa tuni-

que de gaze rayée, car elle était encore hors d'haleine et à peine remise de son effroi.

Lorsqu'elle fut un peu reposée et rassurée, elle s'agenouilla devant Sidi-Mahmoud et lui raconta son histoire en fort bons termes : « J'étais esclave dans le sérail du riche Abu-Becker, et j'ai commis la faute de remettre à la sultane favorite un sélam ou lettre de fleurs envoyée par un jeune émir de la plus belle mine avec qui elle entretenait un commerce amoureux. Abu-Becker, ayant surpris le sélam, est entré dans une fureur horrible, a fait enfermer sa sultane favorite dans un sac de cuir avec deux chats, l'a fait jeter à l'eau, et m'a condamnée à avoir la tête tranchée. Le kislar-agassi fut chargé de cette exécution ; mais profitant de l'effroi et du désordre qu'avait causés dans le sérail le châtiment terrible infligé à la pauvre Nourmahal, et trouvant ouverte la trappe de la terrasse, je me sauvai. Ma fuite fut aperçue, et bientôt les eunuques noirs, les zebecks et les Albanais au service de mon maître se mirent à ma poursuite. L'un d'eux, Mesrour, dont j'ai toujours repoussé les prétentions, m'a talonné de si près avec son damas brandi, qu'il a bien manqué de m'atteindre ; une fois même j'ai senti le fil de son sabre effleurer ma peau, et c'est alors que j'ai poussé ce cri terrible que vous avez dû entendre, car je vous avoue que j'ai cru que ma dernière heure était arrivée ; mais Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète ; l'ange Asraël n'était pas encore prêt à m'emporter vers le pont d'Alsirat. Maintenant je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Abu-Becker est puissant, il me fera chercher, et s'il peut me reprendre, Mesrour aurait cette fois la main plus sûre, et son damas ne se contenterait pas de m'effleurer le cou, dit-elle en souriant, et en passant la main sur l'imperceptible raie rose tracée par le sabre du zebeck. Acceptez-moi pour votre esclave, je vous consacrerai une vie que je vous dois. Vous trouverez toujours mon épaule pour appuyer votre coude, et ma chevelure pour essuyer la poudre de vos sandales. »

Sidi-Mahmoud était fort compatissant de sa nature, comme tous les gens qui ont étudié les lettres et la poésie. Leila, tel était le nom de l'esclave fugitive, s'exprimait en termes choisis ; elle était jeune, belle, et n'eût-elle été rien de tout cela, l'humanité eût défendu de la renvoyer. Sidi-Mahmoud montra à la jeune esclave un tapis de Perse, des carreaux de soie dans l'angle de la chambre, et sur le rebord de l'estrade une petite collation de dattes, de cédrats confits et de conserves de roses de Constantinople, à laquelle, distrait par ses pensées, il n'avait pas touché lui-même, et de plus, deux pots à rafraîchir l'eau, en terre poreuses de Thèbes, posés dans des soucoupes de porcelaine du Japon et couverts d'une transpiration perlée. Ayant ainsi installé provisoirement Leila, il remonta sur sa terrasse pour achever son narguilhé et trouver la dernière assonance du ghazel qu'il composait en l'honneur de la princesse Ayesha, ghazel où les lis d'Iran, les fleurs du Gulistan, les étoiles et toutes les constellations célestes se disputaient pour entrer.

Le lendemain, Sidi-Mahmoud, dès que le jour parut, fit cette réflexion qu'il n'avait pas de sachet de benjoin, qu'il manquait de civette, et que la bourse de soie brochée d'or et constellée de paillettes, où il serrait son latakié, était éraillée et demandait à être remplacée par une autre plus riche et de meilleur goût. Ayant à peine pris le temps de faire ses ablutions et de réciter sa prière en se tournant du côté de l'orient, il sortit de sa maison après avoir recopié sa poésie et l'avoir mise dans sa manche comme la première fois, non pas dans l'intention de la montrer à son ami Abdul, mais pour la remettre à la princesse Ayesha en personne, dans le cas où il la rencontrerait au bazar, dans la boutique de Bedredin. Le muezzin, perché sur le balcon du minaret, annonçait seulement la cinquième heure ; il n'y avait dans les rues que les fellahs, poussant devant eux leurs ânes chargés de pastèques, de régimes de dattes, de poules liées par les pattes, et de moitiés de mouton qu'ils portaient au marché. Il alla dans le quartier où était situé le palais d'Ayesha, mais il ne vit rien que des murailles crénelées et blanchies à la chaux. Rien ne paraissait aux trois ou quatre petites fenêtres obstruées de treillis de bois à mailles étroites, qui permettaient aux gens de la maison de voir ce qui se passait dans la rue, mais ne laissaient aucun espoir aux regards indiscrets et aux curieux du dehors. Les palais orientaux, à l'envers des palais du Franguistan, réservent leurs magnificences pour l'intérieur et tournent, pour ainsi dire, le dos au passant. Sidi-Mahmoud ne retira donc pas grand fruit de ses investigations. Il vit entrer et sortir deux ou trois esclaves noirs, richement habillés, et dont la mine insolente et fière prouvaient la conscience d'appartenir à une maison considérable et à une personne de la plus haute qualité. Notre amoureux, en regardant ces épaisses murailles, fit de vains efforts pour découvrir de quel côté se trouvaient les appartements d'Ayesha. Il ne put y parvenir : la grande porte, formée par un arc découpé en cœur, était murée au fond, ne donnait accès dans la cour que par une porte latérale, et ne permettait pas aux regards d'y pénétrer. Sidi-Mahmoud fut obligé de se retirer sans avoir fait aucune découverte ; l'heure s'avançait, et il aurait pu être remarqué. Il se rendit donc chez Bedredin, auquel il fit, pour se le rendre favorable, des emplettes assez considérables d'objets dont il n'avait aucun besoin. Il s'assit dans la boutique, questionna le marchand, s'enquit de son commerce, s'il s'était heureusement défait des soieries et des tapis apportés par la dernière caravane d'Alep, si ses vaisseaux étaient arrivés au port sans avaries ; bref, il fit toutes les lâchetés habituelles aux amoureux ; il espérait toujours voir paraître Ayesha ; mais il fut trompé dans son attente : elle ne vint pas ce jour-là. Il s'en retourna chez lui, le cœur gros, l'appelant déjà cruelle et perfide, comme si effectivement elle lui eût promis de se trouver chez Bedredin et qu'elle lui eût manqué de parole.

En rentrant dans sa chambre, il mit ses babouches dans la niche de marbre sculpté, creusée à côté de la porte pour cet usage ; il ôta le caftan d'étoffe précieuse qu'il avait endossé dans l'idée de rehausser sa bonne mine et de paraître avec tous ses avantages aux yeux d'Ayesha, et s'étendit sur son divan dans un affaissement voisin du désespoir. Il lui semblait que tout était perdu, que le monde allait finir, et il se plaignait amèrement de la fatalité ; le tout, pour ne pas avoir rencontré, ainsi qu'il l'espérait, une femme qu'il ne connaissait pas deux jours auparavant.

Comme il avait fermé les yeux de son corps pour mieux voir le rêve de son âme, il sentit un vent léger lui rafraîchir le front ; il souleva ses paupières, et vit, assise à côté de lui, par terre, Leila qui agitait un de ces petits pavillons d'écorce de palmier, qui servent en Orient d'éventail et de chasse-mouche. Il l'avait complètement oubliée.

— Qu'avez-vous, mon cher seigneur ? dit-elle d'une voix perlée et mélodieuse comme de la musique. Vous ne paraissez pas jouir de votre tranquillité d'esprit ; quelque souci vous tourmente. S'il était au pouvoir de votre esclave de dissiper ce nuage de tristesse qui voile votre front, elle s'estimerait la plus heureuse femme

du monde, et ne porterait pas envie à la sultane Ayesha elle-même, quelque belle et quelque riche qu'elle soit.

Ce nom fit tressaillir Sidi-Mahmoud sur son divan, comme un malade dont on touche la plaie par hasard ; il se souleva un peu et jeta un regard inquisiteur sur Leila, dont la physionomie était la plus calme du monde et n'exprimait rien autre chose qu'une tendre sollicitude. Il rougit cependant comme s'il avait été surpris dans le secret de sa passion. Leila, sans faire attention à cette rougeur délatrice et significative, continua à offrir ses consolations à son nouveau maître :

— Que puis-je faire pour éloigner de votre esprit les sombres idées qui l'obsèdent ; un peu de musique dissiperait peut-être cette mélancolie. Une vieille esclave qui avait été odalisque de l'ancien sultan m'a appris les secrets de la composition ; je puis improviser des vers et m'accompagner de la guzla.

En disant ces mots, elle détacha du mur la guzla au ventre de citronnier, côtelé d'ivoire, au manche incrusté de nacre, de burgau et d'ébène, et joua d'abord avec une rare perfection la tarabuca et quelques autres airs arabes.

La justesse de la voix et la douceur de la musique eussent, en toute autre occasion, réjoui Sidi-Mahmoud, qui était fort sensible aux agréments des vers et de l'harmonie ; mais il avait le cerveau et le cœur si préoccupé de la dame qu'il avait vue chez Bedredin, qu'il ne fit aucune attention aux chansons de Leila.

Le lendemain, plus heureux que la veille, il rencontra Ayesha dans la boutique de Bedredin. Vous décrire sa joie serait une entreprise impossible ; ceux qui ont été amoureux peuvent seuls la comprendre. Il resta un moment sans voix, sans haleine, un nuage dans les yeux. Ayesha, qui vit son émotion, lui en sut gré, et lui adressa la parole avec beaucoup d'affabilité, car rien ne flatte les personnes de haute naissance comme le trouble qu'elles inspirent. Sidi-Mahmoud, revenu à lui, fit tous ses efforts pour être agréable, et comme il était jeune, de belle apparence, qu'il avait étudié la poésie et s'exprimait dans les termes les plus élégans, il crut s'apercevoir qu'il ne déplaisait point, et il s'enhardit à demander un rendez-vous à la princesse dans un lieu plus propice et plus sûr que la boutique de Bedredin.

— Je sais, lui dit-il, que je suis tout au plus bon pour être la poussière de votre chemin, que la distance de vous à moi ne pourrait être parcourue en mille ans par un cheval de la race du prophète toujours lancé au galop ; mais l'amour rend audacieux, et la chenille éprise de la rose ne saurait s'empêcher d'avouer son amour.

Ayesla écouta tout cela sans le moindre signe de courroux, et, fixant sur Sidi-Mahmoud des yeux chargés de langueur, elle lui dit :

— Trouvez-vous demain à l'heure de la prière dans la mosquée du sultan Hassan, sous la troisième lampe ; vous y rencontrerez un esclave noir vêtu de damas jaune. Il marchera devant vous, et vous le suivrez.

Cela, dit, elle ramena son voile sur sa figure et sortit.

Notre amoureux n'eut garde de manquer au rendez-vous : il se planta sous la troisième lampe, n'osant s'en écarter de peur de ne pas être trouvé par l'esclave noir, qui n'était pas encore à son poste. Il est vrai qui Sidi-Mahmoud avait devancé de deux heures le moment indiqué. Enfin il vit paraître le nègre vêtu de damas jaune, il vint droit au pilier contre lequel Sidi-Mahmoud se tenait debout. L'esclave l'ayant regardé attentivement, lui fit un signe imperceptible pour l'engager à le suivre. Ils sortirent tous deux de la mosquée. Le noir marchait d'un pas rapide, et fit faire à Sidi-Mahmoud une infinité de détours à travers l'écheveau embrouillé et compliqué des rues du Caire. Notre jeune homme, une fois, voulut adresser la parole à son guide : mais celui-ci, ouvrant sa large bouche meublée de dents aiguës et blanches, lui fit voir que sa langue avait été coupée jusqu'aux racines. Ainsi il lui eût été difficile de commettre d'indiscrétions.

Enfin ils arrivèrent dans un endroit de la ville tout à fait désert et que Sidi-Mahmoud ne connaissait pas, quoiqu'il fût natif du Caire et qu'il crût en connaître tous les quartiers : le muet s'arrêta devant un mur blanchi à la chaux, où il n'y avait pas apparence de porte. Il compta six pas à partir de l'angle du mur, et chercha avec beaucoup d'attention un ressort sans doute caché dans l'interstice des pierres. L'ayant trouvé, il pressa la détente, une colonne tourna sur elle-même, et laissa voir un passage sombre, étroit, où le muet s'engagea, suivi de Sidi-Mahmoud. Ils descendirent d'abord plus de cent marches, et suivirent ensuite un corridor obscur d'une longueur interminable. Sidi-Mahmoud, en tâtant les murs, reconnut qu'ils étaient de roche vive, sculptés d'hiéroglyphes en creux, et comprit qu'il était dans les couloirs souterrains d'une ancienne nécropole égyptienne, dont on avait profité pour établir cette issue secrète. Au bout du corridor, dans un grand éloignement, scintillaient quelques lueurs de jour bleuâtre. Ce jour passait à travers les dentelles d'une sculpture évidée faisant partie de la salle où le corridor aboutissait. Le muet poussa un autre ressort, et Sidi-Mahmoud se trouva dans une salle dallée de marbre blanc, avec un bassin et un jet d'eau au milieu, des colonnes d'albâtre, des murs revêtus de mosaïque de verre, de sentences du Coran entremêlées de fleurs et d'ornements, et couverte par une voûte sculptée, fouillée, travaillée, comme l'intérieur d'une ruche ou d'une grotte à stalactites ; d'énormes pivoines écarlates posées dans des vases moresques de porcelaine blanche et bleue complétaient la décoration. Sur une estrade garnie de coussins, espèce d'alcove pratiquée dans l'épaisseur du mur, était assise la princesse Ayesha, sans voile, radieuse, et surpassant en beauté les houris du quatrième ciel. — Eh bien ! Sidi-Mahmoud, avez-vous fait d'autres vers en mon honneur ? lui dit-elle du ton le plus gracieux en lui faisant signe de s'asseoir.

Sidi-Mahmoud se jeta aux pieds d'Ayesha, tira son papyrus de sa manche, et lui récita son ghazel du ton le plus passionné ; c'était vraiment un remarquable morceau de poésie. Pendant qu'il lisait, les joues de la princesse s'éclairaient et se coloraient comme une lampe d'albâtre que l'on vient d'allumer. Ses yeux étoilaient et lançaient des rayons d'une clarté extraordinaire, son corps devenait comme transparent, sur ses épaules frémissantes s'ébauchaient vaguement des aîles de papillon. Malheureusement Sidi, trop occupé de la lecture de sa pièce de vers, ne leva pas les yeux et ne s'aperçut pas de la métamorphose qui s'était opérée. Quand il eut achevé, il n'avait plus devant lui que la princesse Ayesha qui le regardait en souriant d'un air ironique.

Comme tous les poètes, trop occupés de leurs propres créations, Sidi-Mahmoud avait oublié que les plus beaux vers ne valent pas une parole sincère, un regard illuminé par la clarté de l'amour. — Les péris sont comme les femmes, il faut les deviner et les prendre juste au moment où elles vont remonter aux cieux pour n'en plus descendre. — L'occasion doit être saisie par la boucle de cheveux qui lui pend sur le front, et les esprits de l'air par leurs aîles. C'est ainsi qu'on peut s'en rendre maître.

— Vraiment, Sidi-Mahmoud, vous avez un talent de poète des plus rares, et vos vers méritent d'être affichés à la porte des

mosquées, écrits en lettres d'or, à côté des plus célèbres productions de Ferdoussi, de Saâdi et d'Ibnn ben Omaz. C'est dommage qu'absorbé par la perfection de vos rimes allitérées, vous ne m'ayez pas regardée tout à l'heure, vous auriez vu.... ce que vous ne reverrez peut-être jamais plus. Votre vœu le plus cher s'est accompli devant vous sans que vous vous en soyez aperçu. Adieu Sidi-Mahmoud, qui ne vouliez aimer qu'une péri.

Là-dessus Ayesha se leva d'un air tout à fait majestueux, souleva une portière de brocart d'or, et disparut.

Le muet vint reprendre Sidi-Mahmoud, et le reconduisit par le même chemin jusqu'à l'endroit où il l'avait pris. Sidi-Mahmoud, affligé et surpris d'avoir été ainsi congédié, ne savait que penser et se perdait dans ses réflexions, sans pouvoir trouver de motif à la brusque sortie de la princesse : il finit par l'attribuer à un caprice de femme, qui changerait à la première occasion ; mais il eut beau aller chez Bedredin acheter du benjoin et des peaux de civette, il ne rencontra plus la princesse Ayesha ; il fit un nombre infini de stations près du troisième pilier de la mosquée du sultan Hassan, il ne vit plus apparaître le noir vêtu de damas jaune, ce qui le jeta dans une noire et profonde mélancolie :

Leila s'ingéniait à mille inventions pour le distraire : elle lui jouait de la guzla ; elle lui récitait des histoires merveilleuses ; ornait sa chambre de bouquets dont les couleurs étaient si bien mariées et diversifiées, que la vue en était aussi réjouie que l'odorat ; quelquefois même elle dansait devant lui avec autant de souplesse et de grâce que l'almée la plus habile ; tout autre que Sidi-Mahmoud eût été touché de tant de prévenances et d'attentions ; mais il avait la tête ailleurs, et le désir de retrouver Ayesha ne lui laissait aucun repos. Il avait été bien souvent errer à l'entour du palais de la princesse ; mais il n'avait jamais pu l'apercevoir ; rien ne se montrait derrière les treillis exactement fermés ; le palais était comme un tombeau.

Son ami Abdul-Malek, alarmé de son état, venait le visiter souvent, et ne pouvait s'empêcher de remarquer les grâces et la beauté de Leila, qui égalaient pour le moins celles de la princesse Ayesha, si même elles ne les dépassaient, et s'étonnait de l'aveuglement de Sidi-Mahmoud : et s'il n'eût craint de violer les saintes lois de l'amitié, il eût pris volontiers la jeune esclave pour femme. Cependant, sans rien perdre de sa beauté, Leila devenait chaque jour plus pâle ; ses grands yeux s'alanguissaient ; les rougeurs de l'aurore faisaient place sur ses joues aux pâleurs du clair de lune. Un jour Sidi-Mahmoud s'aperçut qu'elle avait pleuré, et lui en demanda la cause :

— O mon cher seigneur, je n'oserai jamais vous la dire : moi, pauvre esclave recueillie par pitié, je vous aime : mais que suis-je à vos yeux ? je sais que vous avez formé le vœu de n'aimer qu'une péri ou qu'une sultane ; d'autres se contenteraient d'être aimés sincèrement par un cœur jeune et pur, et ne s'inquiéteraient pas de la fille du calife ou de la reine des génies : regardez-moi, j'ai eu quinze ans hier, je suis peut-être aussi belle que cette Ayesha dont vous parlez tout haut en rêvant ; il est vrai que l'on ne voit pas briller sur mon front l'escarboucle magique, ou l'aigrette de plume de héron ; je ne marche pas accompagnée de soldats aux mousquets incrustés d'argent et de corail. Mais cependant je sais chanter, improviser sur la guzla, je danse comme Emineeh ellemême, je suis pour vous comme une sœur dévouée ; que faut-il donc pour toucher votre cœur ?

Sidi-Mahmoud, en entendant ainsi parler Leila, sentait son cœur se troubler ; cependant il ne disait rien et semblait en proie à une profonde méditation. Deux résolutions contraires se disputaient son âme : d'une part il lui en coûtait de renoncer à son rêve favori ; de l'autre, il se disait qu'il serait bien fou de s'attacher à une femme qui s'était jouée de lui et l'avait quitté avec des paroles railleuses, lorsqu'il avait dans sa maison, en jeunesse et en beauté, au moins l'équivalent de ce qu'il perdait.

Leila, comme attendant son arrêt, se tenait agenouillée, et deux larmes coulaient silencieusement sur la figure pâle de la pauvre enfant :

— Ah ! pourquoi le sabre de Mesrour n'a-t-il pas achevé ce qu'il avait commencé ! dit-elle en portant la main à son cou frêle et blanc.

Touché de cet accent de douleur, Sidi-Mahmoud releva la jeune esclave et déposa un baiser sur son front.

Leila redressa la tête comme une colombe carressée, et, se posant devant Sidi-Mahmoud, lui prit les mains et lui dit :

— Regardez-moi bien attentivement ; ne trouvez-vous pas que je ressemble fort à quelqu'un de votre connaissance ?

Sidi-Mahmoud ne put retenir un cri de surprise :

— C'est la même figure, les mêmes yeux, tous les traits en un mot de la princesse Ayesha. Comment se fait-il que je n'aie pas remarqué cette ressemblance plus tôt ?

— Vous n'aviez jusqu'à présent laissé tomber sur votre pauvre esclave qu'un regard fort distrait, répondit Leila d'un ton de douce raillerie.

— La princesse Ayesha elle-même m'enverrait maintenant son noir à la robe de damas jaune avec le sélam d'amour, que je refuserais de le suivre.

— Bien vrai ? dit Leila d'une voix plus mélodieuse que celle de Bulbul faisant ses aveux à la rose bien-aimée. Cependant, il ne faudrait pas trop mépriser cette pauvre Ayesha, qui me ressemble tant.

Pour toute réponse, Sidi-Mahmoud pressa la jeune esclave sur son cœur. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit la figure de Leila s'illuminer, l'escarboucle magique s'allumer sur son front, et des aîles semées d'yeux de paon se développer sur ses charmantes épaules ! Leila était une péri !

— Je ne suis, mon cher Sidi-Mahmoud, ni la princesse Ayesha ni Leila l'esclave. Mon véritable nom est Boudroulboudour. Je suis péri du premier ordre, comme vous pouvez le voir par mon escarboucle et par mes aîles. Un soir, passant dans l'air à côté de votre terrasse, je vous entendis émettre le vœu d'être aimé d'une péri. Cette ambition me plut ; les mortels ignorans, grossiers et perdus dans les plaisirs terrestres, ne songent pas à de si rares voluptés. — J'ai voulu vous éprouver, et j'ai pris le déguisement d'Ayesha et de Leila pour voir si vous sauriez me reconnaître et m'aimer sous cette enveloppe humaine. — Votre cœur a été plus clairvoyant que votre esprit, et vous avez eu plus de bonté que d'orgueil. Le dévouement de l'esclave vous l'a fait préférer à la sultane ; c'est là que je vous attendais. Un moment, séduite par la beauté de vos vers, j'ai été sur le point de me trahir ; mais j'avais peur que vous ne fussiez qu'un poète amoureux seulement de votre imagination et de vos rimes, et je me suis retirée affectant un dédain superbe. Vous avez voulu épouser Leila l'esclave, Boudroulboudour la péri se charge de la remplacer. Je serai Leila pour tous, et péri pour vous seul ; car je veux votre bonheur, et le monde ne vous pardonnerait pas de jouir d'une félicité supérieure à la sienne. Toute fée que je sois, c'est tout au plus si je pourrais vous défendre contre l'envie et la méchanceté des hommes.

Ces conditions furent acceptées avec transport par Sidi-Mah-

moud, et les noces furent faites comme s'il eût épousé réellement la petite Leila.

Telle est en substance l'histoire que je dictai à Scheherazade par l'entremise de Francesco.

— Comment a-t-il trouvé votre conte arabe, et qu'est devenue Scheherazade ?

— Je ne l'ai plus vue depuis.

Je pense que Schariar, mécontent de cette histoire, aura fait définitivement couper la tête à la pauvre sultane.

Des amis, qui reviennent de Bagdad, m'ont dit avoir vu, assise sur les marches d'une moquée, une femme dont la folie était de se croire Dinarzade des *Mille et une Nuits,* et qui répétait sans cesse cette phrase :

« Ma sœur, contez-nous une de ces belles histoires que vous savez si bien conter. »

Elle attendait quelques minutes, prêtant l'oreille avec beaucoup d'attention, et comme personne ne lui répondait, elle se mettait à pleurer, puis essuyait ses larmes avec un mouchoir brodé d'or et tout constellé de taches de sang.

THÉOPHILE GAUTIER.

(Musée des Familles.)

LA SOEUR CADETTE.

Le curé d'une petite ville de Lombardie, où j'ai passé quelque temps, avait trois nièces, toutes trois agréables et parfaitement élevées. Orphelines et sans fortune, elles furent recueillies par leur oncle, et grâce à leur économie, à leur bon caractère et leur zèle, elles apportèrent, en même temps que le bonheur et la gaîté, un surcroît d'aisance dans le presbytère. Le bon vieillard, en retour, sut leur inspirer tant de sagesse par ses leçons, qu'elles renoncèrent à l'idée, peut-être un peu caressée jusque là, de se marier. Il leur fit entendre qu'étant pauvres, elles ne trouveraient que des maris au-dessous d'elles par l'éducation, ou tellement pauvres eux-mêmes que la plus profonde misère serait le partage de leur nouvelle famille. La misère n'est point un opprobre, leur disait-il souvent en ma présence ; honte à quiconque ne redoublerait pas de respect pour ceux qui la supportent dignement, et de compassion pour ceux qui en sont accablés. Mais c'est une si rude épreuve que le besoin ! N'y a-t-il pas une témérité bien grande à risquer la paix et la soumission de son âme dans un si terrible pèlerinage ? Il fit si bien qu'il éleva leur esprit à un état de calme et de dignité vraiment admirable. Lorsqu'il voyait un nuage sur la figure de l'une d'elles : « Eh bien ! qu'as-tu ? disait-il avec cette liberté de la plaisanterie italienne. Nipotina, ôtez-vous de la fenêtre ; car si les jeunes gens qui passent dans la rue vous voient ainsi, ils vont croire que vous soupirez après un mari. » Et aussitôt le sourire de l'innocence et d'un juste orgueil reparaissait sur le visage mélancolique de Nipotina. Vous pensez bien que cette famille vivait dans la plus austère retraite. Ces jeunes filles savaient trop bien qu'elles devaient éviter jusqu'au regard des hommes, vouées comme elles étaient au célibat. S'il y eut des inclinations secrètement écloses, secrètement aussi elles furent comprimées et vaincues ; s'il y eut quelques regrets, il n'y eut entre elles aucune confidence, quoiqu'elles s'aimassent tendrement ; mais la fermeté et le respect de soi-même étaient si forts en elles, qu'il y avait une sorte d'émulation tacite à étouffer toute semence de faiblesse sans la mettre au jour. L'amour-propre, mais un amour-propre touchant et respectable, tenait en haleine la vertu de ces jeunes recluses. Et il faut croire que la vertu n'est pas un état violent dans les belles âmes, qu'elle y pousse naturellement et s'y épanouit dans un air pur, car je n'ai jamais vu de visages moins hâves, de regards moins sombres, d'aspect moins farouche. Fraîches comme trois roses des Alpes, elles allaient et venaient sans cesse, occupées au ménage et à l'aumône. Lorsqu'elles se rencontraient dans les escaliers de la maison ou dans les allées du jardin, elles s'adressaient toujours quelque joyeuse et naïve attaque ; elles se serraient la main avec cordialité. Je demeurais dans le voisinage, et j'entendais leurs voix fraîches gazouiller par tous les coins du presbytère. Aux jours de fête, elles se réunissaient dans une salle basse pour faire quelque pieuse lecture à haute voix à tour de rôle, après quoi elles chantaient en partie quelque cantique. Par les fenêtres entr'ouvertes, je voyais et j'entendais ce joli groupe à travers les guirlandes de roses blanches et de liserons écarlates qui encadraient la croisée. Avec leurs magnifiques chevelures blondes et les bouquets de fleurs naturelles dont se coiffent les jeunes Lombardes, c'était vraiment le trio des grâces chrétiennes.

La cadette était la plus jolie. Il y avait plus d'élégance naturelle dans ses manières, plus de finesse dans son esprit, je dirais aussi plus de magnanimité dans son caractère, si je ne craignais de détruire dans mes souvenirs l'admirable unité de ces trois personnes, en n'admettant pas que le trait d'héroïsme que je vais vous raconter n'eût pas été possible à toutes trois également.

Arpalice était le nom de cette cadette. Elle aimait la botanique et cultivait une plate-bande de fleurs exotiques le long d'un mur du jardin qui recevait les pleins rayons du soleil et en conservait la chaleur jusqu'à la nuit. De l'autre côté du mur s'élevaient, à peu de distance, les fenêtres d'une jolie maison voisine, qu'une riche famille anglaise loua pour l'été. Lady C*** avait avec elle deux fils, l'un phthisique, et qu'elle essayait de rétablir à l'air pur des campagnes alpestres ; l'autre, âgé de vingt-cinq ans, plein d'espérances, beau de visage et doué d'un esprit fort droit, d'un caractère équitable et généreux. Ce jeune homme voyait de sa fenêtre la belle Arpalice arroser ses fleurs, et, dans la crainte de la mettre en fuite, il l'observait chaque jour, et tout le temps qu'elle demeurait, par la fente des rideaux de la *tendina.* Il en devint amoureux, et tout ce qu'il apprit d'elle et de son entourage le captiva si fort qu'il la demanda en mariage, avec l'agrément de lady C***, laquelle, voyant dépérir son fils aîné, et craignant d'éloigner par sa rigueur le second, fit le sacrifice de ses préjugés aristocratiques, et donna son consentement. Grande fut la surprise dans la maison anglaise quand le curé, après avoir consulté sa nièce, remercia poliment et refusa net pour elle l'offre d'un nom illustre, d'une immense fortune, et, ce qui était plus digne de considération, d'un amour honorable. Le jeune lord crut que la fierté du presbytère avait été blessée par la précipitation de sa démarche ; il montra tant de douleur, que lady C*** se décida à aller en personne trouver Arpalice et lui demanda avec instance de devenir sa bru. La beauté, le grand sens et la grâce de cette jeune personne la frappèrent tellement, qu'elle partagea presque le chagrin de son fils en la trouvant inébranlable dans sa résolution. Le jeune C*** tomba malade, et, au même temps, son aîné mourut. Le séjour de la famille anglaise se prolongea dans la petite ville. Le curé alla trouver lady C***, lui offrit de délicates consolations, s'enquit avec intérêt de la santé du jeune homme, et s'ef-

força, par les soins les plus empressés, d'adoucir leur triste situation. A peine rétabli, lord C***, qui avait fait mettre son lit auprès de la fenêtre, afin d'apercevoir de temps en temps Arpalice, se glissa le long du jardin du presbytère, cacha des billets doux dans les fleurs qu'Arpalice venait cueillir, lui en fit parvenir d'autres, la suivit à l'église, et enfin lui fit une cour assidue, mystérieuse et romanesque, dont elle n'avait guère le droit de s'offenser, puisqu'il avait si bien prouvé à l'avance l'honnêteté de ses vues.

Un mois s'écoula ainsi, et un matin Arpalice avait disparu; grand effroi et grande rumeur dans le presbytère; déjà les deux sœurs désolées couraient en se tordant les mains vers la rue pour avoir des nouvelles de la fugitive; le curé, sortant de sa chambre avec un air ému, mais non affligé, leur dit de se tenir tranquilles, de ne montrer, aux gens du dehors, aucune surprise, et ne point avoir d'inquiétude. C'était lui-même, disait-il, qui avait envoyé Arpalice à Bergame pour une affaire à lui personnelle, et dont il priait ses chères nièces de ne lui demander compte qu'après le retour de leur sœur. Trois jours après cette matinée, la famille anglaise partait pour Venise et de là pour Vienne. Le jeune lord paraissait consterné; mais il ne voulut pas souffrir que sa mère renouvelât ses instances. En même temps qu'ils prenaient, à l'est, la route de Brescia, le curé prit à l'ouest celle de Bergame, et le lendemain Arpalice était de retour au presbytère. Elle était fort pâle et se disait souffrante; mais elle était aussi affectueuse et aussi sereine qu'à l'ordinaire. Elle pria ses sœurs de ne pas la questionner, et ce ne fut qu'au bout de six mois, après que les brillantes couleurs de la santé eurent reparu sur ses joues, qu'il fut permis au curé de trahir son chaste secret. Arpalice avait aimé lord C***, mais, par tendresse pour ses sœurs, elle n'avait pas voulu se marier.

Voici la lettre que l'oncle avait trouvée dans sa serrure le jour où Arpalice avait pris la fuite. Le bonhomme, en essayant de me la lire, était si ému qu'il ne put achever, et, me la jetant sur les genoux: « Tenez, me dit-il, j'y renonce, quoique je la sache par cœur. » J'ai pris copie de cette lettre avec sa permission, et la voici: « Mon oncle, ne me blamez pas de la faiblesse qui m'accable; j'ai tout fait pour lutter contre mon cœur. Il faut que *cette passion que l'on appelle inclination* (je traduis textuellement) soit bien plus difficile à gouverner que je ne croyais. Sans doute qu'il plaît à Dieu de m'éprouver pour me ramener au sentiment de la crainte et de l'humilité. Hélas! mon bon oncle, gardez-moi le secret. Rien au monde n'eût pu me déterminer à avouer à mes pauvres sœurs pourquoi j'étais malade; mais vous êtes mon confesseur et mon père en Dieu; je viens vous avouer avec honte que c'est le chagrin qui m'a vaincue. J'ai eu l'imprudence de recevoir plusieurs lettres de ce jeune homme; je vous les renvoie; mon oncle, brûlez-les, que je ne les revoie jamais; elles m'ont fait trop de mal! Elles ont troublé le zèle de mes jours et le repos de mes nuits. J'ai laissé le venin de la flatterie s'insinuer dans mon âme, et, en un instant, chose étrange et déplorable! l'estime de cet étranger m'est devenue plus précieuse que les bénédictions de ma famille. Tandis que les plus tendres caresses de mes sœurs, tandis que vos bienveillantes paroles me tiraient à peine d'une secrète mélancolie, les phrases insensées que milord m'écrivait, et que je dévorais avec mystère, me faisaient monter le feu au visage, et mon cœur bondissait comme s'il allait se briser. O mon cher oncle, quelle chose puissante que la louange, quelle chose faible et lâche que notre cœur quand nous en avons ouvert l'accès! Le désordre de mon âme arrivé si subitement lorsque je me croyais si affermie, est un mystère pour moi. Je ne comprendrai jamais comment un jeune homme que je ne connais pas a pu m'inspirer plus d'attachement, pendant quelques instants, que vous et mes sœurs. Un sentiment si injuste, si aveugle, ne peut être qu'une embûche de Satan.

« Lorsque je l'ai repoussé la première fois, vous m'avez dit de bien réfléchir, vous m'avez engagée à suivre mon penchant; vous m'avez répété ces paroles sacrées! *Il est écrit: la femme quittera son père et sa mère.* Je sais que c'est la loi des anciens temps. Mais aujourd'hui qu'il y a tant de filles à marier qui ne demandent pas mieux, je ne crois pas que les hommes soient en peine de trouver à s'établir, et dès ce premier jour, comme j'avais l'esprit calme et que je ne sentais rien pour milord, il m'a semblé que je devais refuser par amour pour mes deux pauvres sœurs une fortune si différente de la leur. Madame sa mère m'a bien dit qu'elle les doterait, qu'elle les emmènerait avec moi; vous ne pouviez quitter votre état, vous, mon oncle, et je n'ai pu souffrir l'idée de me séparer de vous et de cette chère petite maison où nous vivons si heureux, pour aller porter de grandes robes et rouler carosse dans des pays que je ne connais pas; et puis, je me suis dit que comme ce n'était pas la fortune qui pouvait me tenter et me faire épouser mylord, ce n'était pas non plus en faisant part de cette fortune à mes sœurs que je pourrais les consoler si elles ne trouvaient pas le bonheur dans ma nouvelle famille. Et puis, que sait-on? j'aurais peut-être été heureuse dans le mariage, et mes sœurs voyant cela, auraient peut-être souhaité de se marier aussi; et peut-être qu'elles ne l'auraient pas pu. Et si elles s'étaient mariées, peut-être n'eussent-elles pas fait d'heureux ménages; et voilà toutes nos existences si tranquilles bouleversées; voilà notre bonheur changé en soucis, en regrets, en déplaisirs sans remède et sans terme. Enfin, mon cerveau n'était pas malade: ce jour-là, je vis tout d'un coup et aussi clairement que si j'eusse lu dans un livre tous les inconvénients de ce mariage; je vous démontrai à vous même, et je vous persuadai de m'affermir dans mon refus, si je venais à changer malheureusement d'avis. Mais, après ce refus, les plaintes de milord devinrent si grandes, qu'elles endormirent ma raison; et, quoique je ne lui aie pas donné, par mes actions, mes paroles ou mes regards, la moindre espérance, voilà qu'aujourd'hui, après lui avoir écrit assez durement de me laisser en repos et de ne jamais compter me faire changer d'avis, je me suis évanouie dans ma chambre, et après être revenue à moi-même, je me suis sentie fondre en larmes, comme si l'on fût venu m'annoncer votre mort ou celle d'une de mes sœurs. Épouvantée de me sentir si faible, et ne comprenant rien à la force subite de cette inclination, j'ai vu qu'il était temps de prendre quelque parti irrévocable, car je n'étais pas sûre de moi. J'ai donc ajouté au bas de ma réponse à milord, en peu de mots, que je m'en allais et ne reviendrais que lorsque lui-même aurait quitté le pays. J'ajoutais que je croyais trop à son honneur pour craindre qu'il laissât ainsi errer longtemps une pauvre fille sans asile, éloignée de sa maison et de ses parents. J'espère qu'il ne me fera pas attendre son départ, et que vous viendrez me chercher, mon cher oncle, aussitôt qu'il se sera mis en route.

« Mais, mon oncle, ne pensez pas que le sacrifice soit au-dessus de mes forces, et que votre tendresse trop indulgente ne vous porte pas encore cette fois-ci à me faire revenir de ma détermination! Au nom du ciel! si vous m'aimez, si vous m'estimez, si vous croyez que mon espoir n'est pas de ce monde, et que je suis digne d'aspirer à la gloire de Dieu, ne confiez pas un mot de tout ceci à mes sœurs; elles viendraient se jeter à mes pieds, et, sans me fléchir, elles rendraient mon effort plus difficile. Écoutez, mon

cher oncle, mon cher confesseur, je sais ce que je fais. Je souffre, mais je peux souffrir, à présent que j'ai passé une nuit en prières. »

Ici le caractère de l'écriture indiquait une interruption et une main plus ferme.

« Écoutez, mon oncle, ne me grondez pas. Vous m'aviez fait promettre de ne jamais prononcer un vœu quelconque à notre Seigneur, ou à la Vierge ou aux saints, sans vous consulter à l'avance. Eh bien! pardonnez-moi, j'ai vu que vous étiez plus faible pour moi que moi-même, et je viens de m'engager, au lever du soleil, par un vœu irrévocable, à rester dans le célibat. Je n'ai pas agi à la légère, je vous en réponds. J'ai prié l'Esprit-Saint de m'éclairer; j'ai pris mon temps. L'étoile du matin brillait, et la nuit était encore noire. Je me suis dit: Je méditerai jusqu'à ce que la clarté du jour ait effacé cette étoile; et je me suis mise à genoux devant ma fenêtre en face de l'Orient, qui est la figure de la venue du fils de l'homme sur la terre; j'ai senti que la grâce descendait en moi. Oui, je l'ai senti; car à mesure que la fraîcheur du matin soulageait mes membres rompus, je sentais comme une brise du ciel qui soulageait mon cœur; et à mesure que l'Orient s'embrasait, mon espérance et ma foi se ranimaient. Enfin, quand le premier bord du soleil a dépassé la haie du jardin, j'ai été saisie comme d'une extase, j'ai cru voir la face du Sauveur rayonner dans ce globe de feu; mon cœur s'est brisé en sanglots de bonheur, et je me suis levée par un mouvement involontaire, en tendant les bras vers lui et m'écriant: *Je jure*.

« Tout est dit, mon oncle, il ne faut plus me parler de mariage; depuis un quart-d'heure, je me sens si joyeuse que je vois bien que j'ai pris le bon parti et que j'ai accompli la volonté de Dieu. Que ni vous, ni mes sœurs ne m'en fassiez un mérite. Vous n'existeriez pas, que je prendrais encore le parti de conserver à Dieu cette âme libre qui, jusqu'ici, n'a adoré que lui, et qui n'a jamais trouvé ni souffrance, ni décompte, ni effroi dans cet amour.

« Maintenant, je pars pour Brescia. Je descendrai chez notre cousine l'aveugle: je lui dirai que c'est vous qui m'envoyez acheter une devanture d'autel, et je vous attends, mon cher oncle. A bientôt, j'espère. »

Lorsque Giulia et Luigina, les deux autres sœurs, connurent cette lettre, elles voulurent aller se jeter dans les bras d'Arpalice; mais le curé, qui avait choisi pour la leur communiquer l'heure à laquelle Arpalice cultivait ses fleurs, les pria, au contraire, de ne point lui en parler. « Redoublez de tendresse et de soins pour elle, leur dit-il, rendez-la plus heureuse encore que vous ne faites, s'il est possible. Aimez-la, estimez-la davantage si vous pouvez; laissez-lui de temps en temps entendre, dans les occasions délicates, que vous savez de quelles hautes vertus elle est capable; mais promettez-moi de ne jamais entrer en explication sur ce sujet. » Elles le promirent et furent fidèles à leur engagement. Et quand je demandai au curé, qui me racontait ces détails, pourquoi il avait exigé si expressément ce silence: « Voyez, dit-il en souriant, tout acte sublime a une explication naturelle, et l'explication naturelle n'empêche pas l'acte d'être sublime: il y a dans Arpalice un immense, un vénérable orgueil, si je puis m'exprimer ainsi. En même temps, il y a tant de foi et de droiture qu'elle regarde son sacrifice comme la dernière chose du monde, tandis que ses hésitations, son entraînement vers ce jeune homme, et les regrets qu'elle a étouffés depuis, lui apparaissent comme des faiblesses dont elle rougit; et je sais, moi qui connais tous les replis de son cœur, qu'en vantant la grandeur de son courage, ses sœurs l'eussent beaucoup plus humiliée que flattée... Et puis, qui sait si, en lâchant bride à ces conversations dangereuses, la tête des deux autres ne se fût pas enflammée de quelque vaine curiosité? Qui sait si l'amour d'Arpalice ne fût pas sorti de ses cendres? Tout le monde se trouve bien de cet arrangement. J'ai voulu dire à Giulia et Luigina ce qu'elles devaient de reconnaissance et d'admiration à leur sœur. Ne pas le dire c'eût été frustrer Arpalice de ce redoublement d'amour qui lui était dû, comme la récompense de sa grande action. Mais ces sortes de tragédies doivent se jouer dans le plus profond mystère de la conscience et n'avoir pour spectateur que Dieu.

« Au reste, ajouta-t-il, mes nièces sont restées unies par une invincible tendresse. Le presbytère n'a rien perdu de sa propreté, ni le jardin de son éclat. Arpalice est plus fraîche que jamais, comme vous voyez; on chante toujours, on rit toujours comme devant; on lit toujours l'Imitation; on prie avec ferveur, et Dieu bénit les cœurs simples. Si une personne chez nous est plus sereine et plus contente de son sort que les autres, c'est certainement Arpalice.

George Sand.

(*Gazette des Femmes.*)

UNE SURPRISE.

NOUVELLE.

—

I.

Dans une jolie maison de campagne d'Arcis-sur-Aube, une dame parvenue à cet âge qu'on est convenu d'appeler raisonnable, chiffonnait entre ses doigts une lettre dont le contenu semblait lui donner de la préoccupation. S'approchant parfois de la croisée pour jeter au dehors un de ces regards impatients naturels aux gens qui attendent, elle revenait s'asseoir et relisait, afin d'occuper le temps, la missive ainsi conçue:

« Ma chère tante,

« C'est décidément ce soir que je quitte le pensionnat! Je ne veux pas vous prendre à l'improviste et tiens à ce que rien ne m'empêche de vous embrasser à mon arrivée; ces lignes me précéderont de quelques heures.

« Je n'étais qu'une *petite fille* quand on nous sépara, il y a quelques longues années; aujourd'hui vous serez étonnée du changement qui s'est opéré en moi — mais cette surprise ne sera pas la seule; il faut que vous fassiez en sorte de ne vous fâcher de rien et que vous vous teniez prête à un événement. Je ne vous en dirai pas davantage ici.

« Votre affectionnée nièce et filleule,

« Léonie Clairval. »

Au moment où elle terminait cette seconde lecture, un coup de sonnette se fit entendre; madame Dervière se leva pour recevoir la personne attendue.

— Entrez, monsieur Durand, dit-elle en lui tendant la main, je vous attendais pour réclamer, dans une circonstance grave, les lumières de votre expérience.

— Mon expérience! dit le nouveau venu en se dandinant sur la pointe des pieds; mais je suis un étourdi, madame, un jeune étourdi! Vous riez? J'ai quarante-huit ans, je ne m'en cache pas, mais le cœur est jeune et la santé solide.

— Je vais droit au fait : Ma nièce arrive aujourd'hui, vous le savez : elle a dix-huit ans, une éducation soignée, de la beauté, dit-on, et une fortune convenable.

— Je sais cela, madame ; vous n'avez pas oublié sans doute les projets que nous nourrissons, et vous daignerez prendre en considération que, moi le premier...

— De grâce, monsieur, ne plaisantons pas ; vous êtes un homme d'esprit, conseillez-moi, plutôt : il y a quelque temps, une de mes amies de pension, madame Devilly, me demanda pour son fils la main de ma nièce...

— Il faut refuser, madame, répondit M. Durand avec précipitation.

— Vous tranchez vite la question, ce me semble : M. Ernest Devilly a vingt ans, il fait son droit à Paris, on le cite comme un homme d'un mérite précoce, déjà même il est sur le point de plaider sa première cause ; il est fils unique et sa fortune ne laisse rien à désirer.

— Ne le savez-vous pas, madame ? Ce n'est pas à un enfant que vous pouvez confier le bonheur de mademoiselle votre nièce.

— Avouez, monsieur, que vos préventions sont mal fondées, ou je serai forcée de croire que vous élevez sérieusement une prétention dans laquelle ma bonne opinion de vous ne m'a pas permis de voir autre chose qu'une plaisanterie. Nous reprendrons cette question. En attendant, il faut songer à la réception que nous ferons à cette petite fille. Je vous préviens que Léonie, qui passe pour être fort espiègle, m'avertit par une lettre de me tenir sur mes gardes. Que veut-elle dire ? Je l'ignore. Il y a dix ans que nous sommes séparées, et je ne serais point étonnée qu'elle profitât, pour nous mettre en défaut, de l'impossibilité où je serai de la reconnaître. Je compte sur vous pour m'aider à déjoner la surprise dont je suis menacée. Mais en attendant, puisque le temps est beau, permettez-moi de prendre votre bras et laissez-vous conduire ; nous parcourrons le jardin et récolterons ensemble le menu de notre dessert.

M. Durand, se laissant faire comme un homme désappointé, qui se résigne, prit le bras de madame Dervière, et la conduisit au jardin, en dissimulant de son mieux le mécontement et l'impatience qu'avait fait naître en lui la confidence qu'il venait de recevoir.

M. Durand était un homme d'une cinquantaine d'années, bien qu'il n'en avouât que quarante-huit, ce que lui permettait d'ailleurs la vigueur et la santé dont il jouissait encore. Retiré du commerce, il avait acheté une petite propriété aux environs d'Arcis-sur-Aube. Dans son isolement, il s'aperçut bientôt du tort qu'il avait eu de ne pas se choisir une compagne. Alors il éprouva le besoin de se créer des relations de voisinage.

La maison de madame Dervière était attenante à celle du vieux garçon. Agée de quarante ans et veuve environ depuis un lustre, cette dame jouissant d'un revenu qui suffisait à ses habitudes modestes, était chargée de la tutelle de Léonie Clairval, sa nièce.

Une intimité cordiale s'étant bientôt établie entre M. Durand et sa voisine, un lien plus sérieux en devenait la conséquence naturelle, si M. Durand ne se fût point avisé d'élever des prétentions beaucoup moins raisonnables : entre une héritière fort riche et une veuve d'un âge mûr et d'une fortune médiocre, il n'avait point hésité à fixer son choix sur la première qui, par son âge, pouvait être sa fille ; mais madame Dervière n'avait jamais pris au sérieux l'exposition d'un semblable projet.

Tandis qu'ils commençaient leur promenade, une voiture de poste s'arrêta devant la maison : un jeune homme en descendit, examina l'entrée avec attention, souleva le marteau, et le laissa retomber non sans avoir hésité quelques instants.

La porte s'ouvrit.

— Madame Dervière ? demanda le jeune homme.

— C'est ici, répondit un domestique, en conduisant l'étranger dans une petite salle basse, dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin.

— Tenez, dit-il, madame est au fond de la grande allée, vous la voyez d'ici.

— En effet, je vois une dame ; mais quel est ce monsieur dont elle tient le bras ?

— Un voisin, M. Durand, ancien marchand retiré, qui courtise la tante afin d'obtenir la nièce qu'on attend aujourd'hui.

— Ah ! fit le jeune homme en affectant un air indifférent, annoncez moi.

— Votre nom, monsieur ?

— C'est vrai, je n'en ai pas.

— Vous n'avez pas de nom ?

— Je n'en ai pas pour cette maison où je suis inconnu.

— C'est différent, monsieur, dit Joseph en sortant à reculons et fixant sur le nouveau venu un regard effrontément scrutateur.

— Je ne suis pas heureux, pensa celui-ci, quand le domestique se fut retiré ; je n'ai pas encore l'honneur de connaître madame Dervière et déjà je me sais un rival. Assez peu rassuré sur le succès de ma démarche, faut-il encore que je heurte un obstacle auquel je n'avais pas songé ? — Comment ferai-je pour parler en présence de cet homme ? Dire que mon sort est attaché à cette maison et qu'ici peut-être je briserai le plus beau, le premier rêve de ma vie ! Je ne sais pourquoi je tremble, continua-t-il en se promenant à grands pas ; ma démarche est naturelle, légitime, honorable... Sans achever son monologue, il se laissa tomber dans un fauteuil et croisa les bras sur sa poitrine comme un homme qui veut retenir une résolution qui s'échappe.

II.

Cependant Joseph annonçait à madame Dervière cette visite inattendue.

— Un jeune homme qui n'a pas de nom ! disait-elle en regardant M. Durand, que signifie cela ? Quel air a cet étranger ? continua-t-elle en souriant au domestique avec intelligence.

— A vous dire ma pensée, répondit Joseph, il ne m'inspire pas une entière confiance ; cependant il n'a rien d'effrayant dans la physionomie : il est tout jeune, pas un brin de barbe au menton, on le prendrait pour une demoiselle.

Cette réflexion sembla frapper madame Dervière, qui s'écria aussitôt :

— Une demoiselle !... J'en sais assez ! Comment, M. Durand, vous qui n'ignorez pas que je ne reçois d'autres visites que la vôtre, et que j'attends ma nièce, vous n'avez pas compris ? vous ne comprenez pas encore ?

Et sans attendre qu'il lui répondît, elle prit le bras de son voisin, et l'entraîna presque en courant jusqu'à la porte du salon d'attente.

— Je savais bien que nous aurions une surprise, dit-elle en entrant empressée : Où est-elle, où est-elle, cette chère enfant ? que je la presse sur mon cœur !

Madame Dervière avait tellement la conscience d'avoir découvert la ruse de sa nièce que, pour la désabuser, il n'eût pas fallu moins que la présence d'un homme de six pieds, orné de plusieurs pouces de barbe. Malheureusement, Ernest Devilly, car

c'était lui-même, était de petite taille, et paraissait avoir trois ou quatre ans de moins que son âge réel ; ses traits étaient si fins et ses membres si délicats, que sous une toilette de femme il eût été impossible de ne pas se méprendre.

Ce qui contribua encore à consolider l'erreur, c'est que, ne comprenant rien à tout ce bruit, le jeune homme se leva et salua en rougissant avec une gaucherie telle que M. Durand lui-même ne mit pas en doute la perspicacité de sa voisine.

— Il est inutile de feindre davantage, continua madame Dervière en s'adressant à Ernest, nous savons tout.

— Vous savez tout ! dit celui-ci en tremblant et d'une voix émue.

— Oui, ma chère Léonie, tu vois bien que je te tends les bras?

Au nom de Léonie, Ernest demeura stupéfait, les bras pendants dans la position d'un homme profondément attristé. Il supposait que madame Dervière avait perdu l'usage de la raison, et que la nouvelle de ce malheur serait pour sa pauvre nièce un coup de désespoir. Comprenant néanmoins qu'il ne serait pas prudent de contrarier l'illusion de cette veuve intéressante, il se laissa tomber machinalement dans les bras de madame Dervière qui l'embrassa en pleurant de joie.

— J'ai deviné, poursuivit madame Dervière après le premier moment d'épanchement, que tu as pris ce déguisement pour nous surprendre, mais au moins ne fallait-il pas m'avertir de me tenir sur mes gardes.

— Pauvre femme ! pensa Ernest, elle a deviné cela !

M. Durand s'approcha à son tour et lui prenant la main pour la porter à ses lèvres :

— Avez-vous pensé, ma belle enfant, dit-il, que ces jolies mains ne vous trahiraient pas?

Le jeune homme retira sa main par un brusque mouvement, qu'on attribua à l'innocente ingénuité de la jeune fille, et regardant successivement madame Dervière et M. Durand, comprit qu'il pouvait bien être l'objet d'une plaisante erreur. Sa première pensée fut de s'expliquer franchement, mais il appréhenda, avec quelque raison, d'être mal accueilli après une semblable mystification, quelqu'involontaire qu'elle fût de sa part, et comme, après tout, l'important pour lui était d'être admis dans la maison, à quelque titre que ce fût, il ne se fit pas scrupule d'user du moyen singulier que ses hôtes avaient pris soin de lui fournir, et s'en remit au hasard pour ce qui adviendrait.

— Oui, ma bonne tante, dit-il alors à madame Dervière en prenant hardiment son parti, j'avouerai tout, puisque je n'ai pas joué mon rôle assez habilement; pardonnez-moi cette étourderie.

— Si je te pardonne ! Viens dans mes bras, que je t'embrasse encore ?

Et le geste accompagna la parole.

Entouré d'attentions, de prévenances et de caresses de toute sorte, Ernest n'eut pas peu de mal à soutenir avec honneur un rôle auquel il n'était nullement préparé, et bientôt, quand vint l'heure du dîner, il fut plus d'une fois tenté de lancer son verre à la face de M. Durand, dont le regard, animé par des libations très fréquentes, demeurait fixé sur lui avec la plus impertinente agacerie.

S'apercevant que ces provocations ne produisaient pas sur l'ingénue travestie tout l'effet qu'il en avait attendu, le vieux garçon ruminait, dans sa pensée, un plan infernal, dont la conséquence devait être de faire douter de la vertu de la nièce, afin de mettre la tante dans l'impossibilité de la lui refuser.

En ce moment madame Dervière reçut de Paris une lettre qu'elle demanda la permission de lire.

— De madame Devilly ! dit-elle avec joie, en reconnaissant l'écriture.

Ernest fit un mouvement involontaire d'étonnement auquel madame Dervière ne prit point garde, mais qui ne put échapper à M. Durand, lequel en conclut que la jeune Léonie n'était pas étrangère aux projets formés pour elle.

Madame Dervière lut rapidement ce qui suit :

« Tu conviendras avec moi, ma chère amie, que le cœur d'une mère est un pauvre hochet que les enfants ingrats brisent sans qu'il leur en coûte. Je m'étais sérieusement occupée du bonheur de mon fils, en te demandant pour lui la main de Léonie, bien convaincue que les charmes et les qualités précieuses de ta jolie pupille le fixeraient malgré sa répugnance pour tout lien solide, et mettraient un terme à l'existence d'étourdi qu'il mène depuis sa sortie du collége.

« Sans satisfaire entièrement sa curiosité, je lui avais laissé deviner que l'alliance dont je m'occupais réunissait tout ce qu'il était en droit d'attendre, sous le double rapport de la naissance et de la fortune. Eh bien ! le croirais-tu ? Le jour où j'attendais qu'il me soumît la résolution que ses réflexions devaient lui dicter, il me déclara que, sans connaître le parti qu'on lui destinait, il le refusait d'avance, n'étant plus libre et ne pouvant épouser que celle que son cœur avait choisie. J'ignore le motif réel de cette résolution irréfléchie, car le jour même où il me l'a signifiée, il a quitté l'hôtel, où il n'a point reparu au moment où je t'écris ces lignes. Sois juge de mon désespoir ! Qu'il ne soit donc plus question de la demande que je t'avais faite, et renonçons, puisqu'il le faut, à une alliance qui devait resserrer les liens qui nous unissaient déjà. Je me reprocherais cruellement de sacrifier le bonheur de ta nièce à celui d'un fils ingrat.

« Ta sincère amie,

« Julie DEVILLY. »

Après cette lecture, madame Dervière fut atterée; elle cacha le papier dans son sein, en essuyant une larme qui sillonnait son visage, puis, maîtrisant son émotion :

— Mes amis, dit-elle, pardonnez-moi l'empressement que j'ai mis à connaître le contenu d'une lettre sans importance. — Toi, mon enfant, continua-t-elle en s'adressant à Ernest, il ne faut pas tarder à prendre du repos, pour te remettre de la fatigue du voyage; demain nous causerons plus longuement. Quant à vous, M. Durand, veuillez ne pas nous quitter cette nuit; j'ai fait disposer pour vous un appartement au second; je ne suis pas peureuse, mais, à compter de ce jour, n'avons-nous pas un trésor à garder? dit-elle en souriant maternellement à Ernest.

III.

Léonie était âgée de dix-sept ans à peine. Sans être d'une beauté irréprochable, il régnait, dans toute sa personne, je ne sais quoi d'attrayant qui vous frappait tout d'abord. Les traits de son visage, bien qu'ils n'eussent pas défié une sévère analyse, présentaient un ensemble harmonieux. Son teint frais et velouté, mais coloré à peine, se détachait d'une manière admirable sur une chevelure à reflets bleuâtres, dont les nattes épaisses encadraient son visage avec art, mais sans prétention. Ses beaux yeux, à demi voilés par de longs cils bruns s'ouvraient avec une expression céleste qui allait à l'âme. Sa taille élancée, ses formes trop grêles peut-être, avaient une grâce charmante et un délicieux laisser-aller.

Si Ernest eût rencontré Léonie une fois par hasard, sans contredit le lendemain il ne s'en fût plus occupé. Mais ayant contracté l'habitude de la voir, de l'entendre, en accompagnant madame Devilly dans ses visites fréquentes à la jeune pensionnaire, il l'admira d'abord pour sa beauté, et l'aima bientôt pour les qualités de son cœur ; qualités qu'il exagérait peut-être, comme il arrive toujours à l'égard des femmes dont on a l'imagination frappée. Car il n'est pas vrai de dire qu'on aime pour les qualités qu'on découvre, mais bien plutôt qu'on découvre des qualités, parce qu'on aime. L'amour est aveugle : il ne calcule pas, il n'entend rien, il s'empare de vous. Ne faut-il pas à celui qui devient la proie de cette capricieuse divinité, un moyen d'expliquer sa défaite !

Ernest aimait depuis longtemps Léonie, mais purement et en secret, comme on aime les anges, quand il apprit qu'elle était sur le point de quitter le pensionnat de la rue de Varennes, et d'aller vivre près de sa tante à Arcis-sur-Aube ; il ne s'était pas imaginé que cette jeune fille passerait sa vie au pensionnat, et devait s'attendre tôt ou tard à la voir entrer dans le monde ; mais il ne pensait pas qu'elle lui serait tout-à-fait enlevée. Aussi cette nouvelle le terrifia ; son désespoir ne connut plus de bornes, il se sentit capable de tout ; c'est pourquoi il écrivit pour la première fois à celle qu'il aimait, une lettre remplie d'incohérents témoignages d'amour, de protestations insensées ; enfin il suppliait Léonie de lui permettre d'aller se jeter aux pieds de sa tante, pour solliciter sa main. Si l'amour est aveugle, les femmes qui l'inspirent ne manquent pas de clairvoyance. Léonie s'était aperçue plus d'une fois du trouble et des préoccupations d'Ernest en sa présence, et malgré son innocence et sa modestie, elle n'avait pas eu de peine à en deviner la cause. Quelques jours avant sa sortie du pensionnat, pendant une visite de madame Devilly, Léonie vit Ernest s'approcher de la grille du parloir et profiter d'un mouvement de sa mère pour laisser tomber à l'intérieur quelque chose qui avait la forme d'une lettre. La jeune fille comprit qu'elle recevait un outrage, et résolut bien de ne pas remarquer cette manœuvre. Si, quand elle fut seule, elle ramassa ce papier, ce fut uniquement dans la crainte qu'il ne vînt à tomber entre les mains d'une sous-maîtresse : c'est ainsi du moins qu'elle excusa sa conduite à ses propres yeux.

Le lendemain, quand Ernest accompagna sa mère au parloir, ce ne fut pas sans une poignante anxiété. Cette visite était la dernière ; Léonie partait le même soir. Dans sa lettre il l'avait suppliée, pour lui faire savoir qu'elle lui pardonnait, de porter la main droite à son front. Léonie embrassa madame Devilly, et accueillit son fils avec une froideur qui le consterna. Appuyé à quelque distance contre un pillier de la salle, quelles ne furent pas ses angoisses quand il vit la jolie petite main de la jeune fille s'emparer d'un barreau et y demeurer attachée avec une obstination évidente ! Comme son cœur se mit à battre avec violence quand il entendit sa mère parler de se retirer !

Cependant Léonie, se tournant par hasard, rencontra le regard contrit et suppliant d'Ernest, et vit une larme briller dans ses yeux ; alors, non sans rougir beaucoup, elle porta la main à son front pour fixer une natte de sa brune chevelure. — Le même jour Ernest fit à sa mère la déclaration dont il est question dans la lettre à madame Dervière, et partit en poste pour Arcis.

IV.

Quand chacun se fut retiré, madame Dervière pour s'abandonner librement aux tristes pensées qu'avait fait naître en elle la nouvelle de l'escapade d'Ernest, M. Durand se disposant à exécuter le plan qu'il avait conçu, Ernest, seul, dans la chambre de Léonie, ne songea pas d'abord à l'embarras sérieux de sa position. Il examina, avec une joie minutieuse, cette petite chambre dont chaque disposition respirait la sollicitude maternelle. Il s'arrêta, l'enfant qu'il était, devant une élégante couchette, ornée avec la simplicité du bon goût, et qui empruntait encore à la destination qu'on lui avait faite un charme indicible, puis il s'approcha pour baiser avec respect la place où devait reposer la tête de sa bien-aimée. Quand il se trouva devant la toilette, il ne put s'empêcher de songer qu'à cette place Léonie viendrait, chaque matin, livrer, au reflet de ce miroir, ses plus chastes trésors, se parerait en s'admirant et se ferait belle en songeant à lui. Il y eut un moment où il fut tenté de briser cette glace par jalousie ! — Puis, comme un amoureux est toujours un peu poète, il écrivit sur son album :

Le poète est doué d'une seconde vue,
Dont rien ne peut borner la profonde étendue.
L'éclat mystérieux
D'un reflet magnétique
Lui livre, en un tableau magique,
Les secrets les plus précieux.
C'est ainsi que vos traits, votre grâce divine,
Qu'en ce moment je ne puis voir,
Comme en un magique miroir
Mon âme les devine.
Je vous vois le matin, blanche et naïve enfant,
Quand, d'un heureux sommeil arrachée avec peine,
Sur un front triste et pur votre main se promène
Pour y chercher encore un beau rêve qui fuit
Emporté par la nuit !
Je vous revois encore, quand bientôt dans la glace,
En folâtrant, jeune lutin,
Votre fraîche beauté se reflète avec grâce,
Comme une étoile du matin !
Quand, sans dissimuler vos formes délicates,
Votre main avec soin tresse vos longs cheveux,
Noirs et soyeux,
En ondoyantes nattes ;
Quand, rougissant de vos attraits,
Sous le pouvoir subit d'une terreur charmante,
Au moindre petit bruit, vous abritez tremblante
Vos bras nus sous un châle epais.

Ernest avait fait ainsi le tour de la chambre : quand il releva la tête, en fermant son album, ses yeux se portèrent sur le cadran d'une pendule qui marquait neuf heures et demie. Alors l'affreuse réalité lui revint à la mémoire, et la rêverie s'envola. Se rappelant que la voiture de Paris arrivait à dix heures, il lui semblait entendre déjà le bruit du marteau de la porte extérieure. Il se figura être en présence de madame Dervière, en face de Léonie, dont il avait usurpé le nom. Il entendait les justes reproches de toutes deux, et se voyait chassé honteusement, comme un imposteur. Au milieu de ce tableau se détachaient les traits affreux de M. Durand lui riant insolemment au visage. En ce moment, il eût voulu tenir son rival entre ses mains, afin de l'étrangler sans merci.

A mesure que l'aiguille avançait, Ernest, sentant diminuer son courage, finit par comprendre que le seul moyen qui lui restât de sortir de cette situation critique, était de fuir de la maison.

Mais comment ? par où ? à tout hasard il quitta d'abord sa chambre et se trouva dans une pièce qui avait deux issues, l'une communiquant à l'appartement de Madame Dervière, l'autre s'ouvrant sur un corridor. Il se disposait à prendre la seconde, quand elle s'ouvrit d'elle-même, comme par enchantement ; il le

crut ainsi du moins, jusqu'au moment où, dans l'obscurité, il se heurta contre un obstacle ; cet obstacle était un homme d'une corpulence telle, qu'il put fermer exactement l'ouverture donnée par un des battants de la porte. C'était M. Durand qui rôdait aux alentours, afin d'être remarqué par un des gens de la maison et de donner lieu à un scandale qui compromît la jeune héritière. En le reconnaissant, Ernest ne s'inquiéta pas de ce qu'il pouvait faire en ce lieu à pareille heure, et, ne voyant en lui qu'un fâcheux qui, après l'avoir tourmenté toute la journée, venait encore se mettre en travers de son évasion, il se cramponna vigoureusement au collet de son habit, le fit tourner plusieurs fois sur lui-même et le lança contre le mur. Malheureusement, il y avait de ce côté une petite console renaissance, couverte de vases et d'ornements en porcelaine de Chine. Tout l'étalage fut renversé et se brisa avec un épouvantable fracas qui réveilla madame Dervière.

M. Durand se relevant vivement :

— Monsieur, dit-il à Ernest, car je vous reconnais pour tel à la vigueur de votre poignet, pas un mot de ce qui vient de se passer !

Il voulut sortir, mais il n'en eut pas le temps : la porte de madame Dervière s'étant ouverte, la clarté d'un flambeau éclaira tout à coup cette scène de désordre Le vieux garçon se réfugia si prestement sous une table couverte d'un tapis, qu'Ernest lui-même s'étonna de ne plus le voir.

— Mon Dieu ! que se passe-t-il dans cette maison ? dit madame Dervière en entrant.

— Ce n'est rien, ma tante, dit Ernest en reprenant son rôle, pour gagner du temps ; ne me sentant pas bien, je voulais prendre l'air, appeler quelqu'un, lorsque, dans l'obscurité, j'ai renversé ce meuble dont la chute vous a réveillée... Mais je me sens mieux et je vais rentrer dans ma chambre.

Y penses-tu, mon enfant? Toute seule ! Je vais passer près de toi le reste de la nuit...

Madame Dervière se disposait à faire ainsi qu'elle disait, lorsqu'on entendit distinctement le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte, et un instant après plusieurs coups de marteau.

— Qu'est-ce encore que cela, mon Dieu ! dit madame Dervière: personne pour nous défendre, pas un domestique levé !

Ernest, songeant qu'il ne lui restait d'autre moyen d'évasion que de profiter de l'arrivée de Léonie, pour prendre la clef des champs, offrit d'aller éclairer et sortit, un flambeau à la main, en dépit des efforts de madame Dervière qui cherchait à le retenir.

La pauvre femme épouvantée se suspendit au cordon d'une sonnette et carillonna de manière à réveiller tout un quartier. Mais avant qu'aucun domestique fût descendu, Ernest rentrait, tenant par la main la jolie voyageuse.

— Madame, dit-il humblement à son hôtesse, je vous présente mademoiselle Léonie Clairval.

— Que signifie cette comédie ? dit madame Dervière en éloignant du geste Léonie qui s'avançait pour l'embrasser.

— Dans cette comédie, répliqua Ernest, j'ai joué un rôle que je n'avais point appris et que m'ont imposé votre méprise et la crainte où j'étais d'être mal accueilli : daignez me pardonner, madame...

— Qui êtes-vous donc, monsieur, pour oser vous introduire ainsi ?...

— Ernest Devilly...

— Ernest Devilly !... s'écria madame Dervière. Oh ! madame Devilly, pensa-t-elle, que vous étiez injuste !

Ernest, qui avait lu beaucoup de romans, avait mis un genou en terre comme un homme qui demande grâce

— Relevez-vous, monsieur Devilly, dit madame Dervière : vous demanderez votre pardon à votre mère et à votre femme.

Léonie se jeta dans les bras de sa tante.

— Je voudrais pour beaucoup, dit celle-ci, que M. Durand fût témoin de ce qui se passe.

— Le sort vous sert à merveille, dit le vieux garçon en quittant sa cachette.

— J'espère, monsieur, dit froidement la veuve après le premier moment d'étonnement, que vous nous expliquerez le motif qui a pu vous faire choisir une semblable retraite ?

— Rien n'est plus facile, madame, répondit M. Durand sans se déconcerter. Lorsque, il y a trois ans, je sacrifiai les arbres de mon jardin qui voilaient vos fenêtres, c'était... par amour ! Lorsque, en qualité de voisin, je sollicitai la fréquentation de votre maison, c'était par amour ! Enfin, le motif qui m'a fait passer, sous cette table, la nuit la plus orageuse, c'est l'amour !

— Comment se peut-il, dit en riant madame Dervière, que l'objet de cette flamme soit un secret pour nous ?

— La timidité ! rien que la timidité, dit M. Durand. Mais puisque les circonstances me forcent à m'expliquer, je ne reculerai pas : c'est vous que j'aime, madame, mais d'un amour qui va jusqu'à la frénésie.

— Monsieur !

— Oh ! laissez-moi finir : oui, madame, je vous aime, et c'est au point, qu'ayant reconnu, tout d'abord, que M. Ernest n'était pas ce que vous pensiez, je supposai que ce jeune homme nourrissait le projet de vous enlever de vive force, madame ; ce qui me détermina à veiller près de votre porte, sous cette table. C'est à votre sagesse à décider, madame, si un pauvre fou comme moi ne mérite pas un peu de pitié.

Ce disant, M. Durand souhaitait de tout son cœur qu'on le mît à la porte ; mais il ne put l'échapper ; madame Dervière avait tout compris :

— Relevez-vous, monsieur, dit-elle ; une passion comme la vôtre mérite mieux que de la pitié.

— Je suis un homme perdu ! dit à part lui l'ancien négociant, mais les apparences sont sauvées ! JULES PUISSANT.

SUR LES TOMBEAUX.

A mon ami Ad. CHAUVIER.

Grand Dieu ! sur les tombeaux quel lugubre silence !
Qu'il est profond et solennel !
Tout se tait en ces lieux : ici l'âme qui pense
Ne voit que la cendre et le ciel.

Ici règne la mort, la mort pâle et muette,
Debout sur un morne cercueil ;
Ici vient se briser l'éternelle tempête
Contre l'inévitable écueil.

Ici, des trépassés les pierres sépulcrales
Nous semblent les livides corps,
Et quand le vent gémit, on croit ouïr des râles
Sortir de la bouche des morts !

Quand dans les airs émus gronde au loin le tonnerre,
Sa grande voix sur les tombeaux
Retentit sourdement, comme un chant funéraire
Frémissant au fond des caveaux.

Souvent en parcourant cet immense royaume,
Votre pied heurte un crâne humain ;
Vous frémissez alors, comme si d'un fantôme
Sur vous tombait la froide main !

Et la terreur s'étend dans votre âme timide,
Noire comme un voile de deuil ;
Et vous vous asseyez sur une tombe vide
Qui, béante, attend son cercueil !

Puis afin de chasser ces images funèbres,
Vous fermez les yeux, mais en vain ;
La sombre vision, jusque dans vos ténèbres,
Vous jette un sourire inhumain !

Votre frayeur redouble, et, dans votre poitrine,
Votre cœur bat avec effort ;
Et, tremblant, votre front sous la terreur s'incline,
Plus pâle que la pâle mort !

Mais cette peur d'enfant une fois dissipée,
Vous voyez, en rouvrant vos yeux,
Qu'aucune ombre ne s'est des tombeaux échappée,
Que tout est bien mort dans ces lieux !

Alors vous ressentez une douleur amère
Se répandre dans votre esprit,
En songeant qu'à vos pieds toute cette poussière
Autrefois vécut et souffrit.

Et vous vous demandez, l'âme d'effroi saisie,
Perdu dans un doute cruel,
Qu'est-ce donc que la mort? qu'est-ce donc que la vie?
Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu du ciel?

O mort, nuit des tombeaux, ta pensée est austère,
De crainte tu remplis le cœur;
Que ne puis-je un instant de ton profond mystère
Sonder la ténébreuse horreur!

O mort, qu'es-tu? réponds! que tes lèvres muettes
S'ouvrent! j'entendrai sans frémir;
Car je ne tremble pas, et pourtant des squelettes
J'entends les os au loin gémir!

Répondez-moi, tombeaux! êtes-vous sur la terre
Le lit d'un sommeil éternel?
Que cachez-vous enfin sous votre froide pierre?
Est-ce le néant ou le ciel?

J'interrogeais en vain; obstinée au silence,
L'implacable mort se taisait.
Je compris des tombeaux la muette éloquence,
Je crus qu'une voix me disait:

« — Mortel, tu ne dois point pénétrer mon mystère;
Ainsi l'ordonne le destin;
Tu dois vivre et mourir ignorant sur la terre;
Marche, marche dans ton chemin!

— Mais je voudrais savoir, pour guider dans ma vie
Mon esprit souvent incertain,
Morts, que devenons-nous? — Alors la voix me crie:
Marche, marche dans ton chemin! »

. . . .
. . . .

Au bout de ce chemin est-il vrai qu'on ne trouve
Que doute affreux, qu'horizon noir?
Ah! songeons qu'ici-bas un Dieu bon nous éprouve,
Et qu'espérer est un devoir.

A. MADRANGE,
CORRECTEUR-TYPOGRAPHE.

THÉATRES.

ODEON.

NOTRE-DAME DES ABÎMES,
Drame en cinq actes, par M. Léon Gozlan.

Dans ce drame il y a trois enfants, dont trois bâtards, une baronne adultère et un docteur, très honnête homme, qui se rend coupable d'une substitution d'enfant pour une somme de deux cent mille francs. L'adultère, c'est la baronne de Vilmeuse, qui a profité de l'absence de son noble époux, brave amiral, pour ajouter cette arme portant au vieux blason des Vilmeuse. Le baron a aussi sa petite peccadile, c'est lui qui, à l'insu de sa femme, et de complicité avec le docteur, a substitué à l'enfant que celle-ci avait mis au jour, et qui était mort aussitôt, un enfant abandonné, afin que le beau nom des Vilmeuse ne s'éteiguît pas. Cependant quand il rentre dans ses foyers, au bout d'un an d'absence, le baron commence par tirer son glaive du fourreau: — Madame, dit-il à la baronne, qui paraît surprise de ce préambule, depuis un an un jeune homme est venu vous voir tous les jours et je sais que, depuis peu un enfant est né dans cette maison; c'est un enfant de trop, il faut qu'il meure. La baronne se jette aux genoux de son mari, qui la repousse et s'élance vers la chambre du nouveau-né en brandissant toujours son épée comme s'il allait à l'abordage. Tout est perdu, nous allons assister à un nouveau massacre des innocents. Mais non, tout est sauvé, Gabrielle, la sœur de M. de Vilmeuse, déclare qu'elle est la mère de l'enfant et M. l'amiral rengaîne sa terrible lame. Cet incident n'est pas tellement neuf que nous ne l'ayons vu, trait pour trait, dans *Paula*, mélodrame qui a fait couler bien des larmes à l'Ambigu. Bref, l'amiral est content, mais le docteur André, qui aime Gabrielle et qui s'en croit aimé, est fort mal satisfait. Le rideau baisse sur cette exposition, quinze années se passent derrière la toile, et au deuxième acte nous sommes en plein Directoire.

Le docteur André est devenu un personnage. Après avoir subi dix années de Bastille, il s'est distingué par son patriotisme et sa haine contre les aristocrates. En récompense de ses services, on lui a donné le château de Vilmeuse, où il vit retiré avec une jeune fille et un jeune homme qui s'aiment nécessairement.

Dans ce château arrivent la baronne de Vilmeuse, le comte de Star, son confident, et Raoul de Vilmeuse, l'enfant substitué. La baronne est sur le point d'épouser un prince allemand, et elle vient chercher ses titres de noblesse, qui sont précisément renfermés dans le château de Vilmeuse. D'après les avis du comte de Star, homme profond, pour avoir ces pièces si précieuses, elle propose à André de lui céder le château pour deux millions. André, homme très pénétrant, refuse de vendre le château, qui contient les preuves de noblesse de Vilmeuse. Je ne comprends rien à toutes ces finesses. Le comte de Star est capable de tout, même d'un assassinat; il trouve chez le docteur un ancien domestique des Vilmeuse, qui trahit sans scrupule les secrets de son nouveau maître pour quelques louis, et cet homme si habile, au lieu de se faire livrer à prix d'or les titres dont ce même domestique connaît la cachette, ne voit pas d'autre moyen que d'acheter le château. Quant au docteur, qui l'empêche de vendre le château et d'en retirer d'abord les fameux titres de noblesse? Tout un acte est consacré à cette intrigue. La baronne, furieuse d'avoir échoué, accuse André d'avoir volé deux millions en diamants et d'avoir assassiné M. de Vilmeuse; André se disculpe de ces deux crimes et dit que le château appartient à M^lle^ de Vilmeuse, la jeune fille qui habite chez lui et qu'on a crue sa fille jusqu'alors, c'est la dernière volonté du baron. Mais le baron, par son testament, met une condition à cette donation: c'est que M^lle^ de Vilmeuse, qui est sa nièce, je crois, épousera son fils Raoul. Emmanuel et Julie de Vilmeuse sont au désespoir; mais André dévoile le mystère de la substitution, et il se trouve que cet Emmanuel est le fils naturel de la baronne de Vilmeuse: c'est donc lui qui épouse Julie.

Il y a de beaux détails dans cette pièce; mais l'ensemble est décousu et entièrement dépourvu d'intérêt. *Notre-Dame des Abîmes* est bien inférieure à *Ève*, qui est loin de valoir *la Main droite et la Main gauche*.

Bocage a trouvé de belles inspirations dans le rôle du docteur, et M. Mauzin a créé en vrai comédien celui du comte de Star.

PORTE SAINT-MARTIN.

LADY SEYMOUR,
Drame en cinq actes, par M. Ch. Duveyrier.

Charles Seymour, malgré l'antiquité de sa race, va épouser miss Hélène, fille du financier Cokburn; tout est convenu entre les grands parents, les jeunes gens s'adorent, encore une heure et ils seront heureux. Mais naturellement, vous pensez que durant cette heure il va se passer bien des choses En effet, voici le colonel Perkins qui arrive; or, vous ne savez pas quelle influence pernicieuse s'attache à ce Perkins; chaque fois qu'il met les pieds dans la maison des Seymour, un malheur y tombe aussitôt. Le vieux Patrick a remarqué, et, en fidèle serviteur, il retarde l'envoi de l'invitation destinée à ce calamiteux cousin, ce qui n'empêche pas celui-ci d'arriver une heure avant la cérémonie. A peine entré, le colonel demande un entretien à Charles Seymour, auquel il fait aussitôt une confidence aussi désagréable qu'inattendue. — Vous êtes un bâtard! s'écrie-t-il. Après lui avoir expliqué ainsi, à mots couverts, sa position sociale, le colonel pose ce baume consolateur sur le cœur ulcéré du jeune homme. — Cette jeune fille que vous adorez, il faut renoncer à l'épouser. Votre père, en mourant, m'a transmis sa fortune, ses titres, que je veux bien vous laisser, mais à condition que vous mourrez sans postérité, car je veux que titres et fortune reviennent à mon fils Charles

demande les preuves du déshonneur de sa mère, on lui en donne à foison, et même un écrit par lequel lady Seymour reconnait avoir trahi ses devoirs d'épouse, ledit écrit signé de sa main. Charles court montrer ces pièces à sa mère, qui n'y comprend rien Patrick, appelé pour aider sa maîtresse à percer ce mystère d'iniquité, se rappelle qu'un duel eut lieu, il y a quinze ans, entre lord Seymour et un étranger trouvé dans la chambre de lady Seymour, et il a, de cet étranger, une tabatière en or trouvée sur le terrain. La tabatière contient un portrait du roi; le roi vient chez lady Seymour, Charles lui fait une scène, le roi dit à Charles que cette tabatière est une de celles qu'il a distribuées jadis à ses amis, à lord Burnett entr'autres. Lord Burnett se trouble, et le roi, dont le regard d'aigle (les rois n'en ont jamais d'autres) ne laisse rien passer, pénètre dans l'âme du traître et lui dit son fait à part. Pitié ! crie Burnett à voix basse. La pitié, chez un roi, passe après la justice, dit le souverain. Après cette grande parole, et pour être conséquent avec lui-même, il ajoute : — J'ai pitié de vous, je ne dirai rien, je laisserai Charles chercher seul l'homme qui a terni l'honneur de sa mère.

Rien ne nous paraît justifier cette indulgence, si ce n'est la nécessité de laisser continuer le drame, qui n'en est encore qu'au troisième acte.

L'acte suivant représente un bal masqué où se passent des intrigues si terriblement compliquées, que je m'y suis complètement perdu, pour mon compte. Charles Seymour prend le même costume que Burnett, ce changement trompe lady Perkins, qui met le jeune homme au courant des mystères dont il cherche l'éclaircissement ; puis lady Seymour prend le bras de Burnett, et son costume, à elle aussi, étant exactement pareil à celui de lady Perkins, Charles s'y trompe à son tour, la force à se démasquer, la croit coupable et tombe raide sur le carreau

Cinquième acte. Le financier Cokburn tire toute l'intrigue au clair. Jadis simple couvreur, il a vu un homme descendre par une échelle de l'étage situé au-dessus de l'appartement de lady Seymour ; cet homme, c'était lord Burnett, et il descendait de chez lady Perkins. D'ailleurs cette pauvre lady vient de tout avouer en mourant.

Lady Seymour a retrouvé l'honneur et Charles va enfin épouser miss Cokburn.

Mais cette pièce, par laquelle lady Seymour s'accuse d'adultère et qui porte sa signature bien authentique, comment a-t-elle été fabriquée et par qui? Voilà un mystère qui reste sans explication.

Ce drame est purement écrit et, sauf le quatrième acte qui est obscur, intrigué avec art, mais tout cela manque de chaleur et de passion.

M^{me} Dorval est admirable, surtout au dernier acte.

Clarence a montré, dans le rôle de Charles Seymour, beaucoup de distraction et une sensibilité vraie.

Raucourt a composé le personnage de Perkins en comédien consommé.

Enfin Jemma et M^{lle} Grave ont tiré très bon parti des rôles de lord Burnett et de miss Cokburn.

Nous allions oublier Nestor, qui a fait du financier Cokburn une création pleine de comique et d'originalité.

Les Mystères de ma Femme ont réussi au Vaudeville. C'est l'histoire d'un nouveau marié qui fait toutes sortes de découvertes assez peu récréatives. Il a choisi pour femme une jeune fille, qu'il croît orpheline et demoiselle ; aussi quelle stupeur est la sienne quand il voit venir successivement une belle-mère des plus ferrées, un oncle insurportable, un neveu brûlant d'amour pour sa tante, et enfin, deux enfants des deux époux qui l'ont déjà précédé dans le cœur de M^{me} Robinot.

Quelle succession de mystères ! Arnal est amusant dans le rôle de Robinot.

M. Paul de Kock vient de donner un drame-vaudeville en cinq actes aux Folies-Dramatiques, *Sans Cravate le Commissionnaire.* Ce Sans Cravate est un excellent garçon qui n'a guère que le défaut d'avoir la tête un peu près du bonnet. Il trouve un jour sa sœur chez un dandy, Albert Vermoully, séducteur de son métier, et aussitôt, il envoie à celui-ci une balle dans l'estomac La chose était difficile à digérer, cependant Albert en vient à bout, grâce aux soins dévoués d'Adeline Sans Cravate, sa victime. Cette preuve d'amour attendrit le jeune homme qui, une fois rendu à la santé, épouse la sœur du commissionnaire, en récompense de sa belle conduite. Les deux beaux-frères se donnent la main et voilà toute l'histoire.

Du mouvement, de la gaité, de la verve, voilà ce qu'on trouve dans la pièce de M. Paul de Kock, qui a été chaudement applaudie.

Dumoulin, Potier et M^{lle} Leroux ont fort bien joué.

CONSTANT GUÉROULT.

MODES.

La Sibérie nous a envoyé ses neiges et ses plus cruels frimats ; Paris couvert d'un épais linceul blanc semble saisi d'une immobilité glaciale ; l'omnibus lui-même, cette image du mouvement perpétuel, ralentit sa marche, et le pauvre cheval de fiacre, épuisé de fatigue, tombe sur le verglas qui durcit les pavés. Cependant si, bien enveloppé dans les plis d'un vaste manteau, vous osez vous hasarder dans les rues désertes, vous apercevez au travers des vitres glacées de quelques voitures marchant au pas, des jeunes filles coiffées de fleurs et vêtues de robes légères. C'est que la Polka et sa sœur cadette la Mazourka sont plus puissantes que les frimats, et qu'elles leur font oublier, dans le rapide tourbillon des valses, la froidure qu'il a fallu affronter pour venir et celle plus cruelle encore qui les attend pour sortir et qui donnera lieu peut-être, si l'on omet les précautions, de leur appliquer ces vers de Masherbe, si tristes et si charmants :

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Mais revenons aux robes de bal, puisque l'on danse toujours, et que la promenade n'est pas de saison.

Au bal des Polonais, qui s'est fait remarquer par la richesse de ses toilettes, on voyait beaucoup de robes de moire rose ou bleue. Elles étaient presque toutes garnies de deux ou trois volants de dentelle noire. Une robe de satin blanc était ornée de trois rangs de dentelle ou plutôt de blonde lamée d'or ; la berthe et les jockeys des manches très courtes étaient également de cette dentelle.

Une autre toilette se composait d'une robe de crêpe vert-tendre, ornée de quatre volants en blonde d'or qui couvraient presque entièrement la jupe ; les manches descendant jusqu'aux coudes étaient garnies d'une blonde pareille tournée en spirale, et drapées en dedans par trois agrafes en diamants.

Une robe tout à fait excentrique mais qui est d'une grande élégance s'y fesait encore remarquer. Les différents *lés* qui composent la jupe ne sont pas cousus ensemble à partir du bas du corsage, et ils flotteraient en liberté si chacun d'eux n'était attaché à son voisin par un lacet d'or ou une agrafe de fleurs. Avec cette robe gracieuse, quoique un peu originale, la berthe se trouve remplacée par un collet tombant très bas et fendu sur les épaules, en étoffe transparente de la même couleur que l'étoffe du corsage, et cette fente est aussi rattachée par un lacet d'or ou un bouquet de fleurs.

Les robes de crêpe brodées de vermicelle ou de petites étoiles d'or ou d'argent étant fort à la mode, il en est résulté que les coiffures se composent de même, de fleurs et de feuillage d'or ou d'argent. On remarque encore, dans beaucoup de guirlandes de verdure, des diamants et des pierreries. On aurait beaucoup de peine à expliquer de quoi M^{me} Stéphanie * compose toutes les brillantes et gracieuses coiffures que nous rencontrons dans la haute société. Ce sont de ces riens indéfinissables que l'artiste seule peut créer, et qui tous ont le mérite d'aller à ravir aux femmes qui les portent.

Nous ne pouvons dire rien de nouveau sur les modes d'hommes. Aux soirées du château, tous les hommes portaient l'habit de fantaisie ou l'uniforme, la culotte courte et les bas de soie. Les culottes de casimir blanc ont des boucles d'or, les gilets sont blancs, très longs, et la pointe dépasse un peu l'habit. N.

* 93, rue Neuve-des-Petit-Champs.

Le Directeur Gérant ALPHONSE DAIN.

IMPRIMERIE DE BENARD ET COMP., PASSAGE DU CAIRE, 2.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

LA VILLA JULIANA.

Le jour allait finir, le soleil se débattait à l'horizon dans une mer de feu, et, au moment de s'éteindre, le roi de l'espace jetait sur toute la nature les plus splendides couleurs. C'était, au ciel, une éblouissante gradation de nuances qui commençait au cramoisi le plus foncé pour finir au rose le plus diaphane; et sur la terre, au sommet des forêts et à la superficie des fleuves, de magiques reflets d'or, de pourpre et d'azur, immense et prodigieux mirage où se faisait sentir la main toute puissante du Créateur !

A quatre lieues de Florence, au sommet d'une montagne d'où l'œil pouvait embrasser ce merveilleux spectacle, un jeune cavalier montant un cheval noir d'une robe éclatante et lustrée, était arrêté, immobile et rêveur, en face de ce tableau sublime, et à l'ampleur de son front, à ses traits fortement accentués, au feu sombre et inspiré qui roulait au fond de son œil noir, on voyait que cet homme comprenait toute la grande et magnifique poésie qu'il avait sous les yeux.

Lui-même, sans s'en douter, ajoutait quelque chose de mystérieux et de bizarre à ce tableau grandiose. Avancé sur la pointe de cette montagne agreste, avec son cheval noir, son pourpoint et sa toque de velours, dont la couleur d'un cramoisi foncé semblait un reflet de l'horizon, on eût pu le prendre, à son immobilité, ainsi qu'à sa pose d'une noblesse et d'une gravité sculpturales, pour une belle statue équestre.

Il resta dans cette attitude contemplative jusqu'à ce que le soleil se fût englouti tout entier dans les vagues de flamme qui l'entouraient, jusqu'à ce qu'il eût vu pâlir et s'éteindre peu à peu les couleurs magnifiques qui flamboyaient au ciel et sur la terre; puis quand le crépuscule vint jeter sur toute la nature sa teinte uniforme, si vague et si rêveuse, il secoua son engourdissement, et en une seconde, cheval et cavalier disparurent comme un songe.

Après avoir dévoré l'espace d'une lieue environ avec une rapidité fantastique, franchissant les haies, les ravins et les fondrières, comme s'il eût compté sur la protection de quelque génie tout-puissant pour le garantir de la mort qu'il bravait à chaque pas, il s'arrêta tout-à-coup devant un château dont un large fossé et un formidable pont-levis défendaient l'entrée.

C'était autrefois un château fort dont on avait fait une villa telle que l'eût pu rêver la riante et féconde imagination de Bocace. Le jeune homme en fit le tour au pas de son cheval, et à l'aspect des merveilleux points de vue qui se déroulaient sous ses regards, il murmura involontairement les beaux vers où le Tasse décrit les jardins d'Armide, car l'admirable poème du sublime et infortuné Torquato était déjà dans toutes les bouches, et tout en récitant ces vers, il se demandait s'il devait en croire ses yeux et si la puissance de la poésie ne faisait pas jaillir à ses regards des tableaux imaginaires.

C'est qu'en effet il semblait que la baguette d'une fée eût pu seule produire et réunir dans un même lieu des aspects si divers et si enchanteurs. D'un côté se déroulait, comme un éblouissant tapis, une prairie toute diaprée de fleurs rouges et bleues, et au bout de la prairie s'étendait une immense nappe d'eau parsemée de petites îles qui s'étalaient là comme un écrin d'émeraudes sur un manteau de satin. Après cette vue qui rappelait au jeune homme les frais et calmes payages du nord, venait tout-à-coup une large fondrière avec un amas de roches calcinées, d'où s'élançaient çà et là des bananiers, des mélèzes, des aloës, des palmiers et beaucoup d'autres de ces arbres si riches et si vigoureux, que peut seul produire le sol de l'Amérique. La nudité aride de ces roches pittoresques, sur lesquelles le soleil avait étalé de belles teintes brunes et dorées, remua dans l'âme du jeune homme la chaude et large poésie dont elle débordait; il y avait une affinité intime et mystérieuse entre son organisation et la grandeur sauvage de cette nature abrupte et vivace, entre les passions qui dévoraient son cœur et cette végétation luxuriante. Il s'oublia longtemps devant ce torrent désolé, et lorsqu'il le quitta, ce ne fut pas sans retourner souvent la tête pour le voir une fois encore.

Mais un tableau délicieux captiva surtout son attention; c'est alors qu'il put fermement se croire transporté en face du jardin de quelque magicienne, tant ce spectacle était étrange et pour ainsi dire impossible. Au milieu d'une grande pelouse, que coupait en deux une arcade de verdure, jaillissait un château d'eau, retombant en cascades dans un large bassin de marbre blanc; de grands arbres entouraient cette pelouse de toutes parts, et à travers quelques percées habilement ménagées entre leurs longues files de panaches verts, se montraient çà et là, dans un lointain brumeux, soit une vieille tourelle aux arêtes ébréchées par le temps, soit, au sommet de quelque obscur labyrinthe, un belvédère cachant sa vétusté sous des guirlandes de liserons aux clochettes bleues. Et puis des daims apprivoisés s'élançaient du fond de ces bois et venaient jouer sur la pelouse; de beaux oiseaux au bec recourbé, au gosier sonore, au plumage éclatant, se balançaient au haut des arbres, poursuivis de branche en branche par des sapajous, dont les cris perçants retentissaient dans la forêt chaque fois qu'ils voyaient ceux-ci s'envoler à leur approche et fendre l'air à tire d'aile.

Une vingtaine de personnages des deux sexes, portant tous des vêtements aussi somptueux qu'élégants, étaient réunis autour du bassin; la liberté la plus douce et la familiarité la plus intime semblaient régner dans cette société; ceux-ci couraient après les daims, qui se laissaient approcher et jouaient avec eux; ceux-là riaient et causaient en se promenant bras dessus, bras dessous; la plupart étaient étendus sur l'herbe, les uns prenant, parmi les fleurs, un repas champêtre, les autres jouaut aux dés ou chantant en s'accompagnant de la mandoline, tous paraissaient sous l'influence d'une joie pure et sans mélange; leur front radieux, leur bouche souriante et épanouie ne trahissaient aucun chagrin du passé, aucun souci du présent, ni de l'avenir, et c'était quelque

chose de délicieux et d'enivrant que de les voir ainsi s'ébattre avec l'ingénuité insoucieuse de l'enfance, sous ce beau ciel d'azur, à l'ombre de ces grands arbres verts et aux fraîches émanations de cette magnifique cascade, dont le murmure était si mélodieux à l'oreille.

Une seule personne tranchait vivement dans cette joyeuse réunion et jetait, par sa présence, quelque chose de mystérieux et d'étrange sur cette scène d'un si charmant aspect. C'était une jeune fille, plus jeune et plus jolie que toutes celles qui l'entouraient; sa démarche était parfois brusque et saccadée, parfois lente et mélancolique, et son regard errait tantôt çà et là, vif et distrait et tantôt se fixait à terre sombre et morne. Il y avait en elle tous les signes de la folie, cependant nul ne paraissait s'intéresser à sa position, nul ne semblait même s'apercevoir de sa présence, et les jeux, les rires, les chants continuaient devant elle sans que pas un de ces individus s'inquiétât de la pauvre insensée.

Une indifférence si profonde pour une infortune si touchante, surtout dans un âge pareil, une joie si calme et si franche en face de la folie, c'était là quelque chose de bizarre et d'inexplicable qui parut agir violemment sur l'imagination du jeune cavalier témoin de cette scène, car il souffrait pour cette jeune fille; cependant il resta toujours, fixé là, par un sentiment irrésistible.

La pauvre folle était arrivée près du bassin; là, elle s'agenouilla, cueillit autour d'elle des pâquerettes et des boutons d'or, les réunit en bouquet et les ayant trempés dans l'eau, elle se leva, s'approcha à pas lents de ceux qui mangeaient, étendus sur l'herbe, et dispersa ses fleurs sur leurs mets, en murmurant quelques mots d'un air triste et grave. Ceux-ci ne levèrent même pas la tête pour la regarder, ils jetèrent loin d'eux les pâquerettes et les boutons d'or, et continuèrent leur repas comme si rien ne l'eût interrompu. Alors la jeune fille ramassa une à une ses pauvres fleurs dédaignées; devant chacune d'elles elle s'agenouilla et lui adressa quelques mots en l'inondant de ses larmes, et, lorsqu'elle les eut toutes réunies, elle les porta à un jeune faon, qui les mangea dans sa main. Quand il n'en resta plus une seule, elle dénoua un cordon d'or et de soie qui entourait sa taille, et l'attacha au cou du faon, avec lequel elle disparut dans la forêt.

A peine était-elle partie, que ceux qu'elle venait de quitter furent tous debout en un clin d'œil, immobiles et stupéfaits comme si la foudre eût éclaté sur leurs têtes. C'est que le jeune cavalier qui avait suivi avec tant d'intérêt tous les gestes de la folle, avait fait franchir à son cheval le large fossé qui entourait le château, et d'un seul bond, il se trouvait au milieu d'eux. Pendant quelques instants ils restèrent confondus d'un pareil trait d'audace; mais le premier moment de surprise passé, tous les hommes s'élancèrent avec indignation vers cet inconnu qui venait si imprudemment exciter leur colère, et l'un d'eux, le saisissant à la gorge, le jeta à bas de son cheval.

Le jeune homme se releva si brusquement, qu'à peine s'aperçut-on qu'il avait touché la terre, et se dressant en face de celui qui venait de le terrasser, il lui jeta un regard terrible et tira à moitié son poignard du fourreau. Cependant il ne tenta pas de mettre à exécution la menace très significative que contenait ce geste énergique. L'homme qui l'avait si grièvement insulté était d'une haute taille, et si vigoureusement constitué, qu'il semblait de force à le broyer dans ses mains; ses tempes dégarnies par le frottement du casque, son front élevé, calme et intrépide, les larges moustaches qui lui couvraient la moitié du visage, et puis son air froid et ironique, son attitude imperturbable en face de ce poignard qui menaçait sa poitrine, tout cela lui donnait un aspect singulièrement imposant, et soit que son adversaire fût atterré par ces dehors peu encourageants, soit qu'une autre pensée, traversant tout-à coup son esprit, eût changé sa résolution, il renfonça son poignard, releva tranquillement sa toque, qui avait roulé loin de lui, et revenant à l'homme dont il avait reçu un si sanglant affront :

— Comment vous nomme-t-on, lui dit-il ?

— Je veux bien vous le dire, répondit celui-ci, mais je vous donnerai auparavant un petit avis qui probablement refroidira votre curiosité.

— Voyons l'avis.

— Il y a un an environ, un particulier que j'avais un peu brutalisé, ... comme vous, me demanda mon nom, ... comme vous, et le lendemain, le pauvre diable avait laissé mon épée lui passer au travers du corps; et celui-là était le huitième que je guérissais du péché d'indiscrétion. Tenez-vous toujours à savoir mon nom ?

— Toujours.

— Eh bien, mon pauvre ami, apprenez donc que je suis le capitaine Hector Fiaramonti.

— Je ne l'oublierai pas.

— C'est bien le diable si, en vingt-quatre heures, vous en perdez le souvenir, car j'ai pour habitude d'agir grandement avec mes adversaires, je leur accorde toujours vingt-quatre heures d'existence avant de les envoyer savoir des nouvelles de Satan.

— C'est une générosité que je veux reconnaître en vous donnant un avis à mon tour.

— Ce doit être quelque chose de curieux.

— Vous en jugerez : voyez-vous ceci ?

Il montra du doigt deux cicatrices profondes qu'il avait reçues, l'une à la tempe, l'autre au-dessus du sourcil gauche.

— Un homme presque aussi robuste que vous, reprit-il, et peut-être aussi habile au maniement des armes, m'offensa un jour grièvement, il y a de cela deux ans. Je l'appelai sur le terrain, et il y vint en me raillant, car alors j'étais plus frêle et plus délicat qu'aujourd'hui; mais je ne calculais ni ma force, ni ma science à l'escrime. Il arriva ce qu'on devait prévoir naturellement : je restai sur le pré avec cette blessure à la tempe, qui me mit à deux doigts de la mort et me cloua au lit pour une année entière. Ma première pensée, dès que je fus guéri, fut de me remettre à la recherche de mon vainqueur; et après avoir parcouru toute l'Italie, je le rencontrai à Milan. Nous nous battîmes une seconde fois, et je reçus encore une blessure presque mortelle, celle dont vous voyez la marque au-dessus du sourcil. Ces deux échecs, dont les conséquences avaient failli m'être si funestes, n'avaient cependant pas apaisé la soif de vengeance qui me dévorait; et dès que j'eus recouvré la force et la santé, je courus à Rome, où j'avais appris que se trouvait mon ennemi. Il se mit à me rire au nez quand je lui demandai un troisième combat; mais une heure après, il ne riait plus.

— Vous l'aviez blessé ?

— Je l'avais tué. Capitaine Hector Fiaramonti, rappelez-vous cette histoire, je vous en ferai bientôt souvenir. Et maintenant, messeigneurs, le prince Vivaldi est-il parmi vous ?

— Il est devant vous, répondit un vieillard dont la barbe blanche et la figure grave et triste inspiraient le respect.

— Prince, consentez-vous à m'accorder un moment d'entretien ?

— La manière dont vous vous êtes présenté chez moi, signor,

serait un motif suffisant pour que je me crusse en droit de vous refuser, cependant je vous trouve déjà trop puni par la leçon que vous a infligée le capitaine Hector, c'est pourquoi je ne veux pas me montrer rigoureux à votre égard ; je vous écouterai donc, mais devant ces seigneurs et ces dames, qui sont mes amis, et lorsque vous m'aurez dit votre nom.

— Je me nomme,.. Fiorentino.

— Et vous êtes dans les armes, sans doute, autant que j'en puis juger par votre extérieur ?

— Non, j'exerce une autre profession.

— Et qu'avez-vous donc de si important à me communiquer ? qu'êtes-vous venu faire chez moi ?

— Je viens guérir votre fille, si vous voulez me confier sa santé.

— Vous ! s'écria le prince, en jetant un regard stupéfait sur ce jeune homme dont l'extérieur ne réunissait aucune des qualités qu'on a exigées de tout temps dans un médecin.

Il dit un mot à l'oreille d'un autre vieillard au visage austère et imposant; celui-ci lui répondit par un sourire d'incrédulité, et jeta sur Fiorentino un regard plein du plus profond mépris.

— Je vous remercie, répondit enfin le prince ; mais voici messire Pezzolini, dont la réputation est répandue par toute l'Italie, qui s'est chargé de cette guérison.

Il montra du doigt le vieillard auquel il venait d'adresser la parole.

— Et depuis un an que messire Pezzolini a entrepris cette tâche, dit Fiorentino, à quoi a-t-il abouti ? à rien : il n'est pas plus avancé aujourd'hui que le premier jour. Et bien ! moi, si vous voulez vous en rapporter à mon talant, je m'engage à la guérir en trois jours.

— Ce jeune homme est fou, dit dédaigneusement messire Pezzolini.

— Il est fou, répéta le capitaine Fiaramonti en lui tournant le dos.

Le prince jeta un regard de commisération sur Fiorentino et s'éloigna, suivi de toute sa société.

Mais le jeune homme courut à lui, et lui barrant le passage :

— Prince, lui dit-il, pardonnez-moi d'insister encore, mais c'est que j'ai la conviction profonde de réussir dans la guérisen que je veux entreprendre. Je ne puis vous proposer ma vie en garantie, puisque je dois la jouer avec le capitaine Fiaramonti ; mais je vous offre Uzelin, mon fidèle coursier, auquel j'attache plus de prix qu'à ma vie.

Le prince Vivaldi jeta un regard irrésolu sur ceux qui l'entouraient ; une volonté si tenace l'ébranlait malgré lui.

— Remarquez bien, reprit Fiorentino, que depuis un an qu'elle est devenue folle, votre fille en est toujours au même point, et que plus sa maladie se prolonge, plus la guérison en devient difficile. Que cette folie dure un an encore, et, sans vouloir mettre en doute le talent de messire Pezzolini, je réponds qu'elle sera incurable.

— Et vous prétendez faire ce qui serait au-dessus de la science du signor Pezzolini ?

— Je le prétends et je demande trois jours pour en donner la preuve.

— Que dites-vous de cette assurance, signor ? dit le prince au vieillard.

— Je dis prince, que voici la première fois que je vois un fou guérir la folie. Si cependant vous voulez en faire l'épreuve, j'avoue que je n'en suis pas moins curieux que vous-même.

— Ainsi, c'est entendu, dit Fiorentino, la santé de votre fille m'appartient dès ce moment, et pendant trois jours j'en prends sur moi la responsabilité.

— Eh bien, soit, j'y consens.

— Et si, dans trois jours, je n'ai pas rempli mon engagement, mon pauvre Uzelin est à vous. Un mot encore; tous les moyens qu'il me plaira employer pour arriver à mon but, pourvu que le signor Pezzolini les reconnaisse sans danger, seront laissés à ma disposition ?

— Cela va sans dire.

— Au surplus j'agirai toujours sous vos yeux et sous ceux de toutes les personnes ici présentes. Et maintenant que vous m'avez accepté, prince, j'ai plusieurs renseignement à vous demander ; il serait bon que je connusse la cause de cette folie et les moyens qui ont été employés pour la guérir.

— Asseyons-nous sur cette pelouse, mon jeune signor, et je vais vous satisfaire.

Toute la société, hommes et femmes, s'assit sur l'herbe, et Fiorentino prit place au milieu d'eux, soutenant, avec un sang-froid impassible, les regards railleurs qu'on lui jetait de toutes parts.

— Signor, je vous écoute, dit-il au prince.

Le prince commença.

— Lorsque je perdis la princesse, dit-il en étouffant un soupir, j'envoyai cette pauvre enfant à ma sœur, au petit village de V...., voulant l'éloigner, pour quelque temps, du lieu où venait de mourir sa mère. Je la laissai là six mois, au bout desquels j'écrivis à ma sœur de me la renvoyer, attendu que j'étais décidé à conclure le mariage qui était déjà résolu, avant son départ, entre elle et le capitaine Fiaramonti. Le serviteur que j'avais chargé de porter cette lettre revint quelques jours après avec une réponse de ma sœur, qui me priait de lui laisser Vannina quelque temps encore, se sentant malade, et trouvant dans sa société un grand soulagement aux souffrances qu'elle endurait. Je ne pouvais refuser sans cruauté ; je lui laissai donc ma fille, malgré les instances du capitaine, que ce nouveau délai désespérait, et j'attendis patiemment quelle fût entièrement rétablie pour me la renvoyer.

Cependant ne la voyant pas revenir après deux mois d'attente, je me décidai à l'aller chercher moi-même et je partis avec le capitaine, qui voulut absolument m'accompagner pour revoir quelques jours plus tôt celle qui allait devenir son épouse. Mais nous étions loin de prévoir, l'un et l'autre, ce qui nous attendait au bout du voyage. Nous arrivâmes chez ma sœur après deux jours de marche : elle était morte ! je voulus embrasser ma fille, elle jeta un cri perçant à notre aspect et tomba sans connaissance sur le carreau ; et lorsqu'on la releva, elle était folle ! Fallait-il attribuer cette catastrophe à la douleur que lui avait causée la mort de sa tante ? ou bien notre apparition subite en était-elle la cause ? c'est ce que j'ignore encore. J'interrogeai tout ceux parmi lesquels elle avait vécu, sur ses plaisirs, sur ses habitudes, sur les personnes qu'elle fréquentait, recueillant les plus petits détails, dans l'espoir d'y trouver quelque circonstance qui pût m'éclairer ; je n'appris rien, sinon que, pendant la maladie de sa tante, Vannina allait souvent passer une partie de ses journées dans un château voisin où elle s'était liée d'amitié avec une jeune fille de son âge. Je me rendis à ce château, il n'était plus habité depuis quelques jours.

Nous revînmes ici avec elle, le cœur désolé, et j'appelai aussitôt messire Pezzolini, le priant de ne rien ménager et d'employer, pour guérir mon enfant, tous les moyens qui seraient en son pouvoir, quoi qu'il pût m'en coûter. Messire Pezzolini me dit qu'il

fallait que ma fille eût sans cesse devant les regards des tableaux gracieux, autour d'elle une société enjouée, enfin qu'elle reçut souvent des impressions nouvelles et toujours douces. Il était très important surtout, me dit-il, qu'on lui laissât sa plus grande liberté et que nul ne parût s'inquiéter de ses mouvements, quelqu'insensés qu'ils fussent. Toutes ces instructions ont été scrupuleusement suivies, j'ai fait en sorte que les regards de ma pavre Vannina pussent reposer sur une nature toujours belle et variée ; j'ai réuni autour d'elle cette société d'amis dévoués qui secondent mes efforts de tout leur pouvoir, et enfin personne ne paraît entendre ses paroles incohérentes, ni voir ses gestes insensés. Voilà tout ce que nous avons tenté, et jusqu'à présent tous ces moyens sont restés sans résultat; aucune lueur de raison ne s'est fait apercevoir en elle.

— Eh bien, signor Fiorentino, dit ironiquement messire Pezzolini, approuvez-vous ce que j'ai fait?

— Je l'approuve fort, ce qui ne m'empêchera pas d'adopter une marche tout opposée. C'est un plan que j'ai combiné d'après les remarques que j'ai faites sur la nature humaine,

— Nous allons voir quelque chose de curieux, je pense?

— Vous verrez s'accomplir une guérison que vous n'aurez pu opérer ; je ne crois pas qu'il y ait rien là de rare, ni de nouveau pour vous.

— Ce que vois de plus clair dans cet arrangement, dit le capitaine Fiaramonti, c'est que le signor Fiorentino y gagne deux jours d'existence sur lesquels il ne devait pas compter, ce qui prouve que c'est un habile homme.

— Vous n'avez plus aucune particularité à m'apprendre sur votre fille? dit Fiorentino au prince, sans répondre à cette insolence.

— Vous me rappelez que j'en oublie une assez bizarre. Parmi les amis qui ont bien voulu venir s'enfermer ici avec moi, il se trouve un jeune sculpteur, le signor Gabuzzi, que voici là, assis à votre côté. Comme il ne pouvait renoncer à son art, il s'est fait un atelier dans mon château ; ma fille y va souvent et paraît éprouver le plus vif plaisir à considérer, l'une après l'autre, les productions de son ciseau. Il s'est trouvé surtout un vase de bronze pour lequel elle a montré un goût si vif, que mon jeune ami a voulu le faire placer dans sa chambre, et elle passe souvent des heures entières à l'admirer, le couvrant quelquefois de baisers et l'inondant de larmes.

— Et y a-t-il ici quelque personne qu'elle paraisse affectionner particulièrement.

— Oui, elle montre une prédilection très marquée pour le capitaine Fiaramonti.

— Très bien, voilà qui s'arrange parfaitement avec mon plan. Il ne me manque plus qu'une chose et la guérison de votre fille est infaillible ; il faudrait que l'une de ces jolies signore consentît à me considérer, pendant une heure seulement, comme un amant aimé. — Belle signora, dit Fiorentino à une jolie personne assise à quelques pas de lui, refuserez-vous de vous prêter à cette petite comédie?

— Je le ferai au contraire très volontiers, signor.

— Le sacrifice que j'ai à demander au signor Gabuzzi et au capitaine Fiaramonti est un peu plus dur, mais je ne doute pas cependant qu'ils ne soient assez généreux l'un et l'autre pour me l'accorder.

— Que puis-je pour votre service, dit l'artiste?

— Il me faut votre vase de bronze.

— Et moi, dit le capitaine?

— Il me faut votre vie. Quand j'aurai brisé l'un et l'autre, la princesse ne sera plus folle. et dans trois jours, capitaine, elle aura recouvré la raison.

II.

Le lendemain, dès le point du jour, tous les hôtes de la Villa Juliana, hors Fiorentino, étaient réunis autour du bassin. On causait de cet étrange personnage et la conversation était fort animée, car l'engagement audacieux qu'il avait pris la veille et dont il allait tenter la première épreuve, trouvait antant d'enthousiastes que d'incrédules. Les femmes surtont, toujours amateurs du merveilleux, le défendaient avec chaleur contre les attaques du capitaine Fiaramonti, qui le représentait comme un misérable aventurier.

— Si c'était un homme de cœur, disait le capitaine, eût-il supporté de sang-froid, comme il l'a fait hier, le plus sanglant outrage que puisse subir un homme ?

— Mais vous n'avez donc pas remarqué, capitaine, observa le sculpteur Gabuzzi, de quelle fureur étincelait le regard qu'il vous a lancé en se relevant et avec quelle rapidité il a porté la main à son poignard, pour tirer vengeance de cet affront?

— Au contraire, répliqua le capitaine, j'ai très bien remarqué tout cela, mais j'ai vu aussi, et vous l'avez tous vu comme moi, que cette grande colère s'est apaisée subitement dès qu'il s'est aperçu à qui il avait affaire.

— C'est égal, je ne puis croire que cet homme soit un lâche, il y a quelque chose en lui qui dément trop complètement une pareille opinion.

— Vous pensez donc qu'il ne cherchera pas à s'esquiver pour éviter de se battre avec moi ?

— Je le crois fermement.

— Et avez-vous la même confiance en sa science que dans sa bravoure?

— Non, et cependant je ne la nie pas ; je ne puis me résoudre à porter un jugement à ce sujet avant d'assister à la première épreuve, dont nous allons être témoins tout à l'heure.

— Si toutefois il ose la tenter, car je ne le vois pas venir.

— Le voici, capitaine.

Fiorentino arriva en effet parmi ceux qui l'attendaient si impatiemment et avec des sentiments si divers ; il avait l'air ferme et décidé, grave et réfléchi.

— Prince, et vous ,signora, dit-il au prince Vivaldi et à la jeune femme qui devait le seconder dans sa tentative, la princesse Vannina est en ce moment dans la prairie, au bord de la grande pièce d'eau; veuillez me suivre de ce côté.

Ils partirent tous trois, et tout le monde les suivit à quelque distance jusqu'au milieu de la prairie.

Là, Fiorentino les pria de s'arrêter, ainsi que le prince Vivaldi, et s'avançant seul avec la jeune signora, ils allèrent s'asseoir tous deux sur l'herbe, à quelques pas de la pauvre insensée, qui regardait l'eau clapoter à ses pieds.

— Votre nom, ma belle signora, dit Fiorentino à la jeune femme? ou celui qu'il vous plaira me donner?

— Mon nom est Giulia.

— Eh bien, ma charmante Giulia, veuillez vous imaginer un moment que vous m'avez donné toute votre âme et me laisser prendre, sans vous fâcher, les légères faveurs qu'on accorde à un amant aimé.

— Allez, signor, dit en riant Giulia, je ne m'y oppose pas.

— Et mettez-vous bien dans l'esprit, divine signora, qu'il est

très important, pour le succès de ce que nous allons tenter, que vous exécutiez tout ce que je vais vous dire avec la plus rigoureuse ponctualité.

— Commandez, j'obéirai.

— D'abord il faut que je m'assoie un peu plus bas que vous, comme cela, bien ; puis ma tête reposera à moitié sur vos genoux et ma bouche effleurera votre main tout en vous parlant.

— Je présume que c'est tout.

— C'est tout, quant à la pantomime, ô ma Giulia ! mais j'ai à vous adresser des paroles d'amour et il faut que vous m'en répondiez.

— Cela me paraît un peu singulier.

— Ce n'est qu'un jeu ; et puis ne m'avez-vous pas promis de m'obéir en tout avec la docilité d'un enfant.

— Eh bien, soit, murmurez à mon oreille vos paroles d'amour, et je ferai tous mes efforts pour ne pas demeurer en reste.

— Je commence, car voici la princesse qui se retourne de notre côté.

La pauvre fille en effet venait d'apercevoir les deux jeunes gens dans la position indiquée par Fiorentino, et à leur aspect elle éprouva comme un saisissement subit ; puis elle s'avança lentement vers eux, la bouche souriante et le front radieux. Dès qu'il la vit approcher, Fiorentino pencha tout-à-fait sa tête sur les genoux de la belle Giulia et se mit à lui tenir le langage dont ils étaient convenus.

A ce moment décisif, nul ne songea plus à plaisanter, l'anxiété la plus vive s'empara de tous les esprits, et le prince Vivaldi surtout, le cœur palpitant, le regard fixé sur son enfant, se sentit défaillir sous le poids de l'émotion.

Vannina s'approcha tout-à-fait de Fiorentino et elle se pencha un peu de côté pour mieux entendre les paroles qu'il adressait à Giulia.

— Vois-tu, ma Giulia, disait le jeune homme, vois-tu ces eaux si calmes, ces îles si vertes, cet horizon d'un azur si pâle et si doux ? vois-tu, là-bas, ces grands peupliers à moitié perdus dans la brume du fleuve : vois-tu cette barque qui descend si lentement le long de la rive fleurie ? eh bien, ma Giulia, si tu veux venir en France avec moi, avec moi qui t'aime plus que Dieu, plus que mon frère et ma sœur, voilà les beaux sites que nous aurons sous les yeux et que nous parcourrons ensemble, car alors nous serons unis.

— Eh ! pourquoi donc, mon Fiorentino, répondit Giulia, abandonnant sa main aux lèvres du jeune homme, pourquoi irions-nous chercher si loin des plaisirs que nous trouvons ici, dans cette belle Italie où nous sommes nés tous deux ?

— Mais ne sais-tu pas, Giulia, qu'en restant ici nous ne serons jamais unis ? ne sais-tu pas qu'on t'a déjà choisi un autre époux ? pourras-tu vivre heureuse loin de Fiorentino ? veux-tu qu'en te voyant au pouvoir de son rival, il meure de douleur à tes pieds ? ô ma Giula, ton cœur est pur et calme comme l'onde de ce lac immobile, mais le mien est mobile et orageux comme une mer en furie ; ne soulève pas les tempêtes qu'il sent déjà bouillonner en lui.

— Il est donc bien vrai que tu m'aimes, mon Fiorentino ?

— Si je t'aime !

Il fut interrompu par Vannina qui, posant sa main sur l'épaule de Giulia, lui dit, en lui jetant un regard voilé de larmes :

— Bonjour Vannina.

Giulia tressaillit.

— Voici la première fois qu'elle prononce son nom, dit-elle à l'oreille de Fiorentino.

— Je ne pousserai pas l'épreuve plus loin aujourd'hui, répondit celui-ci à voix basse, c'est assez pour un jour.

— Te voilà donc revenue près de moi, Vannina, reprit la folle ? je te croyais morte ; il y a longtemps que je ne t'ai vue ?

— Tu te souviens donc de moi, lui dit Giulia ?

— Oh ! oui, je me rappelle bien t'avoir vue, il y a longtemps, dans une belle prairie avec ton fiancé.

— Mon fiancé.

— Oui, ton fiancé, le signor....

Elle passe sa main sur son front, comme pour rappeler ses souvenirs.

— Le signor Fiorentino, dit Giulia ?

— Non, non, c'était le capitaine... le capitaine Hector Fiaramonti ; on vous avait mariés et tu étais bien malheureuse... oui, bien malheureuse, murmura-t-elle d'un ton distrait.

Et elle tomba dans une rêverie profonde.

— Laissons-la seule, dit Fiorentino à Giulia.

Ils se levèrent tous deux et s'éloignèrent sans que la jeune fille s'aperçut de leur départ. Elle resta assise à la même place, immobile et les yeux fixés à terre.

— Eh bien, dit le prince à Fiorentino ?

— Demandez à la signora Giulia, répondit le jeune homme, elle vous dira que j'ai déjà fait plus en une heure que le signor Pezzolini en une année.

— Je ne sais ce que j'en dois penser, dit la belle Giulia, mais votre fille a prononcé son nom, et quoique ses paroles fussent incohérentes comme toujours, son esprit a pu retrouver quelques vagues souvenirs du passé.

Ce léger progrès transporta de joie le malheureux père qui, dès ce moment, vit sa fille sauvée.

— Ne vous laissez pas aller si vite à la joie, lui dit le signor Pezzolini, il serait cruel pour vous de voir s'évanouir un espoir trop tôt conçu.

— Mais ne m'avez-vous pas dit vous-même, répliqua le prince, que le jour où ma fille prononcerait son nom, sa guérison deviendrait presque assurée?

— Oui, prince, mais dans le cas où j'eusse dirigé seul sa maladie, parce que alors j'aurais eu la conviction que ce résultat était dû bien réellement à mes soins et non au hasard : mais nous verrons la seconde épreuve du signor Fiorentino, qui nous l'a promise pour demain, je crois.

— Oui, signor, pour demain, et je puis vous répondre d'avance que demain, comme aujourd'hui, le hasard me sera toujours favorable.

— Toujours ? dit le capitaine Fiaramonti, jetant à Fiorentino un regard ironique,

— Je l'espère, répondit celui-ci en toisant le capitaine avec sang-froid.

Le lendemain le sculpteur Gabuzzi était dans son atelier, lorsqu'il vit entrer Fiorentino. Les deux jeunes gens se mirent à causer aussitôt sur un ton amical ; une secrète sympathie les attirait l'un vers l'autre.

— Savez-vous, dit l'artiste, que vous avez soulevé ici bien des haines contre vous ?

— Je m'en inquiète peu, dit Fiorentino, mon seul but et mon seul souci sont d'arracher cette jeune fille au sort affreux qui pèse sur elle.

— Tenez, il est une chose qui me chagrine, c'est de penser

que vous allez vous battre avec le capitaine Fiaramonti qui, je vous le jure, est un adversaire fort dangereux.

— Vous ne me croyez donc pas de force à me mesurer avec lui.

— Franchement, non ; outre sa supériorité physique, il a encore l'avantage de manier l'épée avec une adresse sans égale, j'ai donc toute raison de craindre pour vous des suites de ce combat, et je vous estimerai heureux si vous en êtes quitte pour une blessure, si grave qu'elle soit.

— J'espère en être quitte à moins. Mais c'est assez parler de moi; causons un peu de vous, signor. Vous avez donc voué votre vie à l'art de la sculpture et, autant qu'en peut juger un ignorant comme moi, vous y êtes fort habile, car voici un torse admirable, et votre vase de bronze, que je viens de voir dans la chambre de la princesse, m'a paru du plus beau travail.

— Diable ! signor, vous n'êtes pas dégoûté. Savez-vous de qui sont ces deux morceaux ?

— De vous, je pense.

— De moi ! ah ! je donnerais de bon cœur dix ans de ma vie pour les avoir faits.

— Quels en sont donc les auteurs ?

— Le torse est de Michel-Ange et le vase de Benvenuto Cellini.

— Je ne m'étonne plus s'ils ont attiré mon attention.

— Ah ! c'est qu'il n'est pas un homme, artiste ou non, qui puisse rester froid devant les produits de pareils hommes.

— Vous paraissez éprouver pour eux un enthousiasme bien ardent ?

— Après Dieu et la nature, il n'est rien que j'admire à l'égal de leur génie.

— Vous êtes leur ami ou leur élève, peut-être ?

—Plût à Dieu! ce fut là, de tout temps, mon vœu le plus cher, mon rêve de prédilection, mais il m'a fallu y renoncer.

— Eh ! pourquoi.

— Michel-Ange est un esprit sombre qui ne se plait que dans la solitude et l'isolement. Quant à Benvenuto Cellini, il mène une vie trop vagabonde pour trouver le loisir de former un élève. Il me faut donc renoncer à étudier sous aucun de ces deux grands hommes, et je vous le dis, c'est pour moi un chagrin de tous les instants, car je ne doute pas que sous leur habile direction, et en m'inspirant tous les jours de leur génie, je ne fisse de rapides progrès, tandis qu'abandonné à mes seules inspirations, je resterai médiocre, et mon nom ne sortira jamais de l'obscurité.

— Admirant si fort ces deux hommes, vous devez attacher beaucoup de prix à ce qui sort de leurs mains.

— Beaucoup plus que vous ne pourriez le croire, signor ; ce torse et ce vase étaient pour moi un trésor inestimable, et ce n'est pas sans une cruelle souffrance que je vous en abandonne la moitié ; mais vous assurez que ce sacrifice est nécessaire pour rendre la raison à la fille de mon vieil et malheureux ami, je me résigne.

— Vous êtes un noble cœur, dit Fiorentino avec une expression qui remua vivement le jeune artiste, et je serai fier de votre amitié si vous voulez me l'accorder.

— De tout mon cœur, dit l'artiste, car, je ne sais pourquoi, je me suis senti attiré vers vous dès la première vue, et lorsque vous excitiez dans tous les cœurs la colère et la haine, j'étais tenté de courir à vous et de vous presser la main.

— Il en est encore temps, dit Fiorentino.

Et il présenta sa main ouverte à l'artiste, qui la pressa avec l'expression de la plus franche amitié.

— Et maintenant, dit Fiorenitno, avec le sentiment énergique qu'il apportait dans ses actions comme dans ses paroles, maintenant, signor Gabuzzi, c'est entre nous jusqu'à la mort. Que vous soyez riche ou pauvre, que votre nom reste ignoré ou qu'il resplendisse au-dessus de la foule, ma main a pressé la vôtre, désormais vous me trouverez toujours prêt à me dévouer pour vous, mon poignard et ma bourse sont à votre disposition.

En ce moment un serviteur entra avec le vase de Gabuzzi, qu'il déposa dans un coin de l'atelier.

— C'est moi qui fais apporter ce vase ici, dit Fiorentino, car c'est ici, signor Gabuzzi, que doit être consommé le sacrifice.

— Et quand cela, dit l'artiste ?

— Dès que la princesse sera entrée dans cet atelier.

— Mais comment fera-t-on pour l'engager à diriger ses pas de ce côté ?

— Rien de plus facile ; elle s'est prise depuis hier d'une amitié subite pour la belle Giulia, elle la suit partout, et va l'accompagner d'elle-même, lorsque la charmante signora viendra ici, comme c'est convenu.

— Eh ! quand viendra-t-elle ?

— Dans quelques minutes.

— Sitôt ! dit Gabuzzi, en jetant sur son vase un regard ému.

— Pauvre jeune homme ! murmura Fiorentino.

— Tenez, signor, dit tout-à-coup l'artiste, je vais sortir, car je l'avoue, je ne pourrais assister à ce spectacle sans sentir mon cœur se briser.

— Venez me rejoindre sur la pelouse, quand tout sera fini, et surtout ne m'en parlez pas.

Il sortit, et peu d'instants après son départ, Fiorentino vit entrer la princesse et la signora Giulia, suivis du prince Vivaldi et de tous ses hôtes.

Fiorentino ne laissa entrer que Giulia et la folle.

— Placez-vous là, près de cette fenêtre, dit-il à voix basse à Giulia, et faites en sorte que pas un de mes mouvemens ne lui échappe.

Alors il prit le ciseau et le marteau de Gabuzzi, s'approcha du vase de bronze, le regarda longtemps, immobile et rêveur, et posant enfin le ciseau sur une des figurines du vase, il frappa un coup léger, comme s'il l'eût sculptée. Puis il s'éloigna brusquement et se mit à marcher de long en large dans l'atelier, se frappant le front avec tous les signes du désespoir, et s'arrêtant quelquefois d'un air sombre et réfléchi devant l'œuvre qu'il semblait exécuter.

D'abord tout entière à Giulia, devant laquelle elle était sans cesse en adoration depuis la scène de la prairie, Vannina finit par accorder quelque attention à Fiorentino, et peu à peu son intérêt s'accrut au point que lui seul bientôt l'occupa tout entière. Lorsqu'il approcha le ciseau du vase, elle tressaillit, et lorsqu'il le considéra, immobile et sombre, son regard devint triste et elle imita l'expression de ses traits et l'attitude de son corps. Mais elle se mit à trembler tout-à-coup, quand elle vit son désespoir, et, saisissant vivement le bras de Giulia :

— Vannina, lui dit-elle d'une voix brève et atterrée, est-ce que tu n'as pas peur ?

— Pourquoi aurais-je peur, répondit Giulia ?

— Tu ne vois donc pas sa douleur ? tu ne pressens donc pas quelque catastrophe ?

— De quelle catastrophe parles-tu ?

Vannina parut chercher dans sa mémoire.

— Quelle catastrophe, dit elle ? mais tu sais bien.... il veut

mourir à tes pieds : il veut descendre avec toi le fleuve aux rives fleuries.... je ne sais plus ce qu'il veut encore. Viens, ma Vannina, nous irons en France, où il y a de beaux lacs bleus et de belles îles vertes, viens.....

Elle se tut et ses regards se portèrent de nouveau sur Fiorentino.

— Vannina, reprit-elle, quel est donc cet homme? n'est-ce pas le capitaine Fiaramonti?

— Oui, répondit Giulia, c'est lui.

— Je le reconnais bien, mais il est bien changé. Il a l'air désespéré, que lui est il donc arrivé?

En ce moment Fiorentino se rapprocha du vase avec un geste plein de colère et Vannina se mit à trembler.

— Tais-toi, dit-elle à l'oreille de Giulia, retiens jusqu'à son haleine; vois-tu comme il est désolé? il va nous arriver quelque malheur, tais-toi.

Elle poussa Giulia jusqu'à la muraille, se colla contre elle et suivit tous les mouvements de Fiorentino, pâle, atterrée, et n'osant plus respirer.

Après quelques minutes de silence et d'immobilité, elle jeta tout-à-coup un cri perçant et tomba sans connaissance dans les bras de Giulia.

— Il l'a brisé, murmura-t-elle d'une voix éteinte, j'avais bien dit qu'il le briserait.

Fiorentino en effet venait de mettre en pièces le beau vase de bronze de Gabuzzi.

Au cri de sa fille, le prince Vivaldi se précipita dans l'atelier, où le suivirent tous ses amis, accourus pour voir l'effet de cette seconde épreuve. Lorsqu'il la vit évanouie dans les bras de Giulia, l'épouvante s'empara de lui.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc fait? dit-il à Fiorentino.

— J'ai donné à votre fille la perception et le sentiment. Au lieu de vous désespérer, réjouissez-vous de la voir dans cet état, car c'est ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, je n'espérais pas tant. Elle a compris ce qui vient de se passer sous ses yeux, puisqu'elle s'en est affectée au point que vous voyez; n'est-ce pas là la preuve la plus évidente que l'ordre et la clarté commencent à renaître dans son intelligence? Ne vous effrayez pas, je vous le répète; demain, une secousse plus violente que celle-ci la fera tomber dans un évanouissement plus prolongé, et lorsqu'elle en sortira, sa raison, encore plongée dans le cahos en ce moment, sera aussi claire et aussi lucide que la vôtre.

— Vous prophétisez avec la conviction d'un apôtre, signor Fiorentino, dit en riant le capitaine Fiaramonti.

— Capitaine, répondit Fiorentino avec le calme imperturbable qui ne le quittait jamais, quand j'ai entrepris de guérir cette jeune fille, j'ai dit qu'il me fallait ce vase et votre vie à briser; vous voyez, par ces débris, que j'ai déjà exécuté l'une des conditions que je m'étais imposée; demain, à pareille heure, l'autre sera accomplie.

III.

Le capitaine Hector Fiaramonti achevait de s'habiller lorsque Fiorentino se présenta chez lui, portant sous son bras gauche une de ces longues épées à coquille dont on se servait alors pour les duels.

— Salut au plus brave des capitaines, lui dit Fiorentino en s'inclinant profondément.

— Mon jeune signor, lui dit le capitaine sans répondre à son salut, savez-vous comment autrefois les gladiateurs saluaient les empereurs romains, au moment de s'entr'égorger pour leur bon plaisir?

— Il ne m'en souvient pas bien, capitaine; que disaient-ils donc?

— *Cesar imperator, morituri te salutant!* Si vous compreniez bien votre position, c'est ainsi que vous m'auriez salué.

— C'est un oubli, je ne tarderai pas à le réparer. Capitaine, je suis venu vous demander votre avis sur un objet que vous êtes à même de connaître mieux que personne.

— Je suis tout à votre service, mon pauvre signor, exprimez-moi vos dernières volontés.

Fiorentino tira son épée du fourreau.

— Voyez cette lame, le sculpteur Gabuzzi me l'a prêtée en m'assurant qu'elle était d'une excellente trempe, qu'en dites-vous?

Fiaramonti prit l'épée et la fit ployer dans ses doigts nerveux.

— Dans une main habile et puissante, dit-il, cette lame serait d'un prix inestimable.

— Croyez-vous qu'elle puisse rencontrer une poitrine comme la vôtre, par exemple, sans s'y briser?

Fiaramonti se mit à rire.

— Quant à cela, dit-il, n'en prenez nul souci, votre épée n'atteindra jamais jusque là.

— Si, par hasard, cette petite lame y parvenait, dit Fiorentino, lui montrant la lame de son poignard, croyez-vous qu'elle soit assez longue pour aller jusqu'au cœur?

— Ce serait dommage de la rouiller en la trempant dans le sang, répondit le capitaine, car elle est fort jolie, et le manche surtout, en est admirablement travaillé; aussi, mon jeune signor, nous ferons en sorte qu'elle reste vierge, car je présume bien qu'elle n'a rien encore sur la conscience.

— Vous la jugez trop favorablement, capitaine, elle a déjà quelques petites bagatelles à se reprocher.

— Vos armes sont magnifiques, signor, dit Fiaramonti: mais dites-moi, les croyez-vous d'assez vigoureuse complexion pour lutter contre celles-ci?

Il montra à Fiorentino une épée et un poignard à peu près de même dimension que les siens, mais dont la lame était beaucoup plus large et plus épaisse.

— Vous trouvez ces armes un peu lourdes pour votre bras, n'est-ce pas, dit Fiaramonti avec orgueil?

— Je les trouve grossières et bonnes pour un soudard, répondit Fiorentino, en les regardant avec mépris.

Pour la première fois, le capitaine se trouva piqué des paroles de Fiorentino au point de ne pouvoir contenir la fureur qu'elles soulevèrent en lui. Cet affront adressé à ses armes bouleversa tout son sang-froid, et les arrachant brusquement des mains de celui qui osait en médire:

— Misérable aventurier! s'écria-t-il, pourpre de colère, sache que ces armes que tu méprises, tu n'es pas digne de les toucher, car je les ai trempées dans le sang de vingt ennemis, tandis que les tiennes n'ont jamais été dans tes mains qu'un ridicule hochet.

— Vous plaisantez parfaitement quand vous voulez, capitaine, dit Fiorentino avec un sang-froid dédaigneux, mais vous ne savez pas plaisanter longtemps; c'est dommage.

— C'est un avantage que vous avez sur moi, je l'avoue, répondit le capitaine, s'efforçant de reprendre son ton ironique; vous m'avez donné une preuve éclatante, qu'il n'est pas d'affront si sanglant que vous ne puissiez supporter sans sourciller, et je conviens que je ne saurais pousser la philosophie jusque-là.

— Mon pauvre capitaine, vous n'avez donc pas compris une chose, c'est que je n'ai qu'une seule manière de répondre à qui

m'outrage, je le tue ou il me tue, je ne suis pas plus bavard que cela.

Le capitaine ne répondit rien, il regarda son épée et resta longtemps en contemplation devant cette arme, qui lui rappelait tout ce qui composait sa vie, tout ce qui renfermait ses joies dans le passé, dans le présent et dans l'avenir; enfin tout co qui enivrait son âme et enflammait son imagination, des luttes et du sang.

— Quand nous battons-nous? dit il tout-à-coup à Fiorentino, fixant sur lui un regard altéré de vengeance.

— De suite, car tout le monde nous attend au grand torrent du midi; c'est le lieu que j'ai choisi, si toutefois vous le trouvez bon.

— Pourvu que nous nous trouvions face à face et les armes à la main, que m'importe le lieu? êtes-vous prêt?

— Je vous attends.

— Partons.

— Vous m'avouerez, capitaine, dit Fiorentino, prenant un des étroits sentiers de la forêt qui conduisaient à la pelouse, vous m'avouerez que j'ai employé, pour guérir la princesse, un procédé beaucoup plus simple, plus rapide et moins onéreux que celui du signor Pezzolini.

— En vérité, votre assurance me confond, dit le capitaine, vous parlez de cette guérison comme d'un fait accompli, et cependant la princesse est encore folle.

— Oui, mais les nuages qui couvraient son intelligence se sont éclaircis à chaque épreuve, c'est ce que vous ne pouvez nier et c'est ce que j'avais annoncé. Vous voyez donc bien que je ne suis pas un faux prophète, et si vous ne jouiez pas un rôle si important dans la troisième épreuve, vous pourriez juger que ma prédiction s'accomplira toute entière.

— Est-ce qu'il est absolument nécessaire, pour la guérison de la princesse, que ce soit moi qui succombe, dit le capitaine d'un ton railleur? est-ce que le même résultat ne serait pas produit si j'avais le malheur de vous passer mon épée au travers du corps.

— Hélas! mon brave capitaine, ce ne serait plus la même chose, il faut donc absolument vous prêter à la circonstance?

— Vous n'avez plus longtemps à plaisanter, mon jeune signor, vous faites bien d'en profiter. Mais quel chemin nous faites-vous donc prendre? nous sommes dans une direction tout-à-fait opposée au torrent.

— C'est vrai, capitaine, encore quelques pas et nous sommes sur la pelouse.

— Pourquoi donc nous avez-vous amenés là?

— Je vais vous le dire, maintenant que nous y voici arrivés.

— Voyons.

— Capitaine, dit Fiorentino, dont le visage quitta tout-à-coup son expression moqueuse pour reprendre la gravité et l'énergie qui lui étaient habituelles, reconnaissez-vous cette place?

— Parfaitement, mais je m'étonne que ce soit vous qui preniez la peine de m'y amener aujourd'hui; car c'est là que vous êtes tombé quand je vous ai précipité à terre.

— Oui, capitaine, et c'est là que je vous ai dit, en vous montrant ces deux cicatrices, que l'homme qui me les avait imprimées sur la face était mort de ma main. Au moment de jouer notre vie l'un contre l'autre, j'ai voulu vous ramener à cette place, qui a gardé le témoignage de ma honte et de votre triomphe; car cette empreinte que vous voyez là est celle de mon éperon: j'ai voulu vous y ramener pour vous prouver qu'il faut que, dans une heure, l'un de nous deux ait cessé de vivre. Je ne sais le sort que me réserve aujourd'hui la fortune, mais j'ai toujours vécu, et jusqu'à ce que l'évènement démente ma confiance, je vivrai toujours dans la conviction que je dois invinciblement anéantir tous mes ennemis. J'ai été outragé trois fois, capitaine, et j'ai laissé trois cadavres sur la terre. Je n'ai jamais rencontré, il est vrai, d'adversaire aussi redoutable que vous, j'en fais l'aveu, mais je n'en ai pas moins la certitude que celui de nous deux qui va laisser sa vie dans cette lutte, c'est vous. Si je ne devais être vengé du plus honteux affront que j'aie reçu en ma vie, éprouverais-je cette joie immense dont, en ce moment, je sens déborder mon cœur?

— Mais, mon pauvre signor Fiorentino, pour me parler ainsi, vous ne voyez donc pas que votre tête me vient juste à la poitrine, et que votre taille tiendrait dans mes deux mains? Enfin c'est assez causer, rendons-nous au torrent, et nous saurons bientôt ce qu'il faut penser de vos pressentiments.

Comme ils s'éloignaient, ils aperçurent Gabuzzi, qui fit signe à Fiorentino qu'il avait à lui parler.

— Veuillez aller devant, dit celui-ci au capitaine, je vous rejoins de suite. Que faites-vous par ici? dit-il à l'artiste, et pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres au lieu du combat?

— Mon cher Fiorentino, dit l'artiste avec émotion, tout le monde est convaincu, et moi comme les autres, que vous allez tomber sous les coups du capitaine Fiaramonti, c'est pourquoi ils sont tous au torrent, et c'est pourquoi je suis ici.

— Ne vous effrayez pas tant d'avance, dit Fiorentino, le capitaine est un terrible adversaire, j'en conviens, mais il n'est pas invincible.

— Si vous voulez suivre mon conseil, dit Gabuzzi du ton du plus vif intérêt, vous vous tiendrez d'abord sur la défensive, sans risquer la moindre attaque, vous attendrez prudemment que le capitaine vous livre quelque belle occasion, soit par suite de fatigue, soit par la fureur qui s'emparera de lui quand il verra le combat se prolonger sans résultat; car il est impatient et irascible au dernier point; de cette façon, peut-être éviterez-vous le sort que je redoute pour vous.

— Je ferai mon possible pour m'en tirer avec honneur, dit Fiorentino; mais je voudrais, et à la rigueur j'exige, au nom de cette amitié que nous nous sommes jurée mutuellement, que vous assistiez à ce combat; que je me sente au moins soutenu par la présence et les vœux d'un ami.

— J'irai puisque vous le désirez, dit Gabuzzi, et je n'ai pas besoin de vous dire que vous pouvez compter sur tous mes vœux, puisque malheureusement je ne puis rien de plus dans cette circonstance.

— Partons donc, je tiens à ne pas me faire attendre.

Au bout de quelques minutes, ils étaient arrivés tous deux au torrent dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Le prince Vivaldi et tous ses hôtes masculins y étaient déjà réunis autour d'un palmier; mais aucune femme, hors Giulia, n'avait voulu assister au spectacle sanglant qui se préparait. Vannina y était venue, ignorant, la pauvre insensée! ce qui allait se passer sous ses yeux, mais suivant toujours, par un instinct machinal, la belle signora Giulia, qui resta, non sans beaucoup d'effroi, jusqu'au commencement du combat.

Le prince pressa en silence la main de Fiorentino, et ses regards se tournèrent avec douleur vers sa fille, assise sur une pierre à quelques pas de lui. Fiorentino comprit sa pensée.

— Prince, lui dit-il, lorsqu'il y a trois jours, je vous priai de me confier la tâche difficile que j'ai entreprise, je pouvais avoir

quelques doutes, quoique dès lors cependant le succès me parût infaillible; mais aujourd'hui et après ce que j'ai déjà fait, j'engagerais mon âme qu'à l'heure même où finira le combat, la princesse recouvrera toute sa raison. Mais on l'a placée beaucoup trop loin, il est indispensable qu'elle ne soit éloignée de nous que de quelques pas.

— Si près! dit le prince, ne craignez-vous pas pour elle une émotion trop violente?

— C'est plutôt le contraire qui serait à craindre.

— Savez-vous, signor Fiorentino, dit Pezzolini, que vous êtes un rare génie, vous qui donnez aujourd'hui des leçons à un soldat et à un médecin, quoique vous ne soyez ni médecin ni soldat? Ce sera un fort beau triomphe, et j'attends impatiemment que vous nous ayez vaincus l'un et l'autre, moi et le capitaine Fiaramonti, pour vous en faire mon compliment.

— Signor Pezzolini, répondit Fiorentino, admettons que ma méthode soit bonne et que je vous en donne la preuve tout à l'heure, vous sentez-vous capable de la mettre en pratique dans toutes ses parties?

— Pourquoi pas, signor Fiorentino?

— C'est que, sans vouloir mettre en doute votre courage, il me semble que si vous vouliez vous mesurer avec un homme tel que le capitaine Fiaramonti, son épée vous aurait bientôt traversé la poitrine.

Fiorentino quitta le prince pour aller prier la signora Giulia de le suivre avec la folle, et ayant appelé le capitaine, ils s'avancèrent tous quatre vers la roche la plus élevée du torrent.

—Voyez cette belle table rase, dit-il au capitaine, vous avouerez qu'elle est on ne peut mieux disposée pour la petite conversation que nous allons avoir ensemble, c'est à donner envie de tirer l'épée, quand on aurait aucun sujet pour le faire. Elle a justement deux fois la longueur de notre épée, ce qui m'empêche de reculer, comme vous pouviez le craindre; elle se trouve en vue de tout le monde, ce qui nous dispense de prendre des seconds, et enfin elle est jetée comme un cap sur cette belle et pittoresque fondrière, ce qui fait un tombeau tout trouvé pour celui qui succombera. Allons, capitaine, commençons la fête.

Il fit signe à Giulia de diriger de leur côté les regards de la princesse, assise à quelques pas d'eux, puis il prit son épée de la main droite, son poignard de la main gauche, et le combat commença.

Alors tous les regards se portèrent sur eux avec anxiété, tous, excepté ceux du prince, qui se fixèrent sur le visage de sa fille.

Fiorentino ne suivit pas le conseil que lui avait donné Gabuzzi, il se mit à attaquer le capitaine avec une telle furie, à le harceler avec tant de vivacité et d'acharnement, que celui-ci, qui s'attendait à beaucoup de prudence de sa part, en fut comme ébloui. Comme c'était cependant un spadassin fort habile, il ne tarda pas à reprendre le sang-froid qui l'avait abandonné un moment, et honteux de s'être laissé devancer par un adversaire qu'il jugeait si peu digne de lui, quoiqu'il commençât à en faire un peu plus de cas, il voulut prendre à son tour l'offensive pour ne plus la quitter. Mais Fiorentino le força bien vite à renoncer à ce parti, en lui frisant la moustache avec la pointe de son épée, dès qu'il voulut cesser de se défendre pour attaquer. Alors Fiaramonti se décida à accepter ce rôle, quoiqu'il s'en sentît humilié, convaincu que l'ardeur furieuse que déployait son ennemi dès le début, allait bien vite épuiser ses forces et le livrer à sa merci; mais il semblait que Fiorentino eût une poitrine de fer et des nerfs d'acier: plus il frappait, plus il redoublait de vigueur et d'agilité, et le capitaine Fiaramonti fut tout surpris de voir qu'il avait besoin de toute sa science et de toute sa force pour parer les coups multipliés qui menaçaient sa poitrine à chaque instant.

Vannina suivit d'abord, d'un œil attentif, mais sans aucun effroi, les évolutions rapides des deux combattants; quant à la signora Giulia, elle s'était enfuie dès qu'elle avait vu les fers se croiser. La folle resta quelque temps indifférente à ce qu'elle voyait; souriant quelquefois en face de ce duel à mort, ou le regardant d'un œil sec. Mais ce sang-froid ne dura pas longtemps: peu à peu son regard s'anima, ses traits pâlirent, son front se contracta, et la pauvre insensée, s'agenouillant sur la pierre où d'abord elle s'était assise, joignit les deux mains sur sa poitrine, et l'œil toujours fixé sur les combattants, ses lèvres murmurèrent quelques paroles à voix basse.

Le prince Vivaldi, qui ne l'avait pas quittée de vue un seul instant, se sentit défaillir, car il vit que le moment critique était arrivé.

— O mon Dieu, murmura-t-il d'une voix tremblante, protége ma pauvre enfant.

Et il jeta un coup d'œil sur le duel dont dépendait peut-être la destinée de sa fille.

Le capitaine Fiaramonti était à bout, il sentait ses forces l'abandonner, tandis que Fiorentino n'avait rien perdu des siennes. Il vit que décidément il était perdu s'il continuait cette lutte et qu'il ne lui restait plus que la ressource de saisir son ennemi entre ses bras d'hercule et de le poignarder ou de l'étouffer contre sa poitrine. Alors bien convaincu que c'était là son seul moyen de salut, il réunit ce qui lui restait de vigueur pour un dernier et suprême effort, et écartant violemment l'épée de Fiorentino, il se précipita sur lui et l'étreignit entre ses bras.

— A toi la fondrière! s'écria-t-il, levant sur lui son poignard.

— *Morituri te salutant!* répondit Fiorentino.

Et se dégageant lestement de l'étreinte du capitaine, il lui enfonça son poignard dans la poitrine jusqu'au manche.

Le capitaine Fiaramonti tomba sans pousser un soupir, il était mort.

Alors un cri terrible retentit aux oreilles de Fiorentino, et il vit la princesse Vannina se dresser devant lui pâle comme un spectre.

— O ciel! s'écria la jeune fille, je ne me trompe pas, c'est bien lui.

Elle s'approcha du jeune homme, et lui posant la main sur l'épaule, comme si elle eût craint d'être la dupe d'un rêve.

— Oh! mais parle-moi donc, lui dit-elle, dis-moi donc que c'est bien toi, toi, Cellini.

— Grand Dieu! s'écria le prince, accouru avec ses amis pour secourir le capitaine, elle est toujours folle.

— Non, dit Fiorentino, non, votre fille n'est plus folle, car elle m'a reconnu.

— Quoi! vous êtes....

— Benvenuto Cellini.

Au même instant, la princesse tomba évanouie dans les bras de son père, qui la transporta au château.

IV.

Dès que le grand artiste se fut nommé, il se fit tout-à-coup un revirement complet dans les sentiments de ceux qui, jusqu'à ce moment, lui avaient montré tant d'animosité; tous l'entourèrent aussitôt avec l'expression du respect et de l'admiration; car,

à cette époque, les arts excitaient l'enthousiasme dans tous les esprits. Benvenuto se montra sensible aux témoignages flatteurs dont on l'entourait ; mais parmi tous ces personnages éminents, son regard chercha le plus jeune et le plus obscur, le sculpteur Gabuzzi. Lui seul ne s'était pas jeté au devant de l'artiste ; loin de chercher à attirer son attention, il s'était réfugié au contraire derrière la foule, le regardant à la dérobée et se sentant confus des familiarités qu'il avait prises avec lui. Benvenuto s'approcha du jeune homme, lui frappant amicalement sur l'épaule.

— Eh quoi ! signor Gabuzzi, lui dit-il, on croirait que vous me fuyez ? est-ce qu'il ne vous souvient déjà plus de nos sentiments d'amitié ?

— Signor, dit Gabuzzi, quand je croyais avoir affaire au signor Fiorentino, je pouvais en agir avec vous sans cérémonie et d'égal à égal, comme je l'ai fait, mais...

— Mais maintenant vous refusez de voir en moi un ami ?

— Ah ! signor !...

— Voyons, signor Gabuzzi, vous m'avez dit hier que votre vœu le plus ardent serait d'étudier sous Benvenuto Cellini, eh bien, voici une excellente occasion de lui en parler, si vous êtes toujours dans les mêmes intentions.

— Quoi ! signor, vous consentiriez ..

— A prendre pour élève celui que j'ai jugé digne de mon amitié ; qu'y a-t-il d'étrange à cela ? Allons, votre main, ou je croirai que vous avez changé d'avis.

— Oh ! de grand cœur ! dit Gabuzzi, pressant avec transport la main que lui présentait Cellini.

— Et maintenant, allons savoir des nouvelles de la princesse.

Ils se dirigèrent tous deux vers le château, et toute la société suivit l'artiste à quelque distance, comme s'il eût été le grand duc de Médicis lui-même.

Ils rencontrèrent en route le prince Vivaldi.

— Eh bien ? lui dit Cellini.

— Ah ! vous êtes mon sauveur, s'écria le vieillard, le visage inondé de larmes de joie, ma fille vient de reprendre connaissance, elle m'a reconnu aussitôt, et s'est jetée dans mes bras ; elle est sauvée.

— J'en étais convaincu. A présent que vous n'avez plus aucune crainte de ce côté, peut-être êtes-vous curieux d'apprendre la raison des singuliers moyens que j'ai employés pour guérir la princesse.

— A dire vrai, signor, je n'y ai rien compris, je m'en suis rapporté aveuglément à vous.

Et vous voyez prince, que je n'ai pas fait trop mauvais usage de votre confiance. Mais je vais vous dire en quelques mots le secret de mon système.

Quand vous m'avez appris que la princesse Vannina avait demeuré quelque temps au village de V... je le savais déjà, car j'habitais, à cette époque, le château voisin de celui de votre sœur, où elle venait souvent passer ses journées. Votre fille a tout ce qu'il faut pour plaire, prince, les charmes de l'esprit et les grâces du corps, je ne pus donc m'empêcher de l'aimer, et bientôt je crus m'apercevoir que je ne lui étais pas resté indifférent. Voici comment je m'y pris pour en acquérir la conviction : Un jour que j'étais dans le parc avec la fille de mon hôte, je vis venir de loin la princesse Vannina ; alors je dis à Maria, qui m'aimait comme un frère, car je l'avais vu naître : Voici votre amie qui vient vers nous, nous allons l'intriguer. Je la fis asseoir près de moi et me mis à lui parler d'amour comme eût pu le faire un homme passionnément épris ; elle se prêta parfaitement à cette plaisanterie, que je prolongeai quelque temps encore après avoir entendu derrière nous les pas légers de la princesse. Enfin je me retournai de son côté pour juger de l'effet qu'avait produit sur elle l'aspect de cette passion imaginaire ; jugez de mon effroi, la princesse était tombée évanouie au pied d'un arbre !

Tandis que Maria était allée chercher des secours au château, votre fille reprit ses sens et je lui avouai la ruse dont je m'étais servi pour savoir si j'étais aimé. Elle ne répondit rien, mais au regard qu'elle arrêta sur moi, je vis que mes vœux étaient comblés.

A quelque temps de là, ne pouvant venir à bout de ciseler à mon gré la figurine d'un vase qu'attendait depuis longtemps le duc de Médicis, la colère s'empara de moi et, d'un seul coup, je mis mon œuvre en pièces. Au même instant un cri retentit à mon oreille ; c'était la princesse qui, à l'aspect de ce désastre, resta quelques minutes pâle et glacée comme une morte.

Une autre fois, un homme, se croyant le droit d'insolence parce qu'il était d'une naissance illustre, m'insulta devant plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvait votre fille. Malheureusement pour lui, cet homme manquait de courage, et le lendemain, après deux minutes de combat, je l'étendis mort sur le pré.

Comme je détournais la vue de ce cadavre, j'aperçus la princesse derrière moi, muette d'horreur et d'épouvante. Arrivée sur les lieux quand les épées étaient déjà croisées, elle avait eu la force de se dominer et de retenir le cri prêt à lui échapper, dans la crainte que, la sachant là, je ne perdisse le sang-froid dont j'avais besoin. Mais cet effort, joint à la frayeur qui s'était emparée d'elle, l'avait brisée, et les premiers mots qu'elle m'adressa exprimaient un trouble si étrange, que je la crus folle. Elle ne tarda pas cependant à revenir à elle, mais elle m'avoua alors, et me répéta plusieurs fois, qu'après les trois secousses qu'elle avait successivement éprouvées en si peu de temps, elle sentait que la moindre émotion suffirait pour lui faire perdre la raison.

Maintenant, prince, vous savez le secret de ma conduite ; j'ai quelques torts à me reprocher envers vous, mais je crois les avoir réparés en vous rendant une enfant qui, sans moi, était perdue pour vous à jamais. Si je ne suis pas venu plus tôt, c'est que j'ignorais le malheur arrivé à la princesse ; c'est qu'ayant appris son départ sans en connaître la cause, sans recevoir d'elle un mot d'avis ou de consolation, j'attribuai cette conduite au dédain ; et n'écoutant que les conseils de mon orgueil blessé, loin de chercher à me rapprocher d'elle, j'accompagnai mon hôte dans un voyage qu'il fit précisément à cette époque vers la Romagne. Ce n'est qu'à mon retour à Florence, c'est-à-dire il y a trois jours, que le hasard m'apprit tout, et deux heures après j'étais ici.

— Signor Cellini, dit le vieillard en pressant la main de l'artiste, je serai franc avec vous. Je vous aurais volontiers offert la moitié de ma fortune, si je ne connaissais la noblesse de votre caractère, mais je n'eusse jamais consenti à vous donner ma fille, si cela eût été en mon pouvoir ; non que je ne trouve votre alliance très honorable pour ma maison, mais votre caractère turbulent me paraît peu propre à assurer le bonheur d'une femme. Je vous accorde ma fille cependant, car je ne vous le cache pas, le premier nom qu'elle ait prononcé, après le mien, en reprenant ses sens, c'est le nom de Benvenuto.

— Je ne puis m'offenser de ces craintes partant du cœur d'un père, répondit l'artiste ; mais rassurez-vous, en la recevant de vos mains, je prends l'engagement sacré de rendre votre fille heureuse et vous savez que je ne m'engage pas à la légère.

Un an après les événements que nous venons de raconter, deux

cavaliers, l'un montant un beau coursier isabelle, l'autre, un cheval noir comme l'ébène, sortirent de la villa Juliana par une belle soirée d'été. L'un était le sculpteur Gabuzzi, l'autre était son maître, le grand Benvenuto Cellini.

Lorsqu'ils eurent passé le pont-levis, celui-ci se retourna et jetant vers le château un regard empreint de la plus profonde tristesse :

— Hélas! murmura-t-il, qui m'eût dit, lorsque je rendis à l'infortunée Vannina l'intelligence qu'elle avait perdue, lorsque son malheureux père me fit l'arbitre de sa destinée, qui m'eût dit qu'un an après je quitterais ce château, l'âme brisée et le cœur désolé! car dans ce château, où je comptais passer de si longues années de bonheur, je laisse deux tombes, l'une où repose le vieillard, l'autre où dort la jeune femme.

Il resta longtemps absorbé dans les plus tristes pensées, puis jetant au ciel, où brillaient déjà quelques étoiles, un regard étincelant du feu de l'inspiration.

— Il n'est plus pour moi qu'une consolation, dit-il : la gloire!

Et se tournant vers le jeune artiste :

— Gabuzzi, toi, mon élève et mon ami, es-tu prêt à me suivre partout où me guidera mon caprice?

— Partout, dit Gabuzzi, fût-ce au bout du monde.

Eh bien, partons pour la France, c'est là que sont les nobles cœurs, c'est là que sont les grandes et sublimes intelligences; c'est là que l'auréole du génie étincelle de tout son éclat. Partons pour la France; j'ai renoncé au bonheur, mais il me faut la gloire, il me la faut.

Il piqua son cheval, et ils disparurent tous deux comme un éclair.

CONSTANT GUÉROULT.
(Écho des Feuilletons.)

SALON DE 1845.

PREMIER ARTICLE.

Le 15 mars, les galeries du Louvre ont été, selon la coutume, ouvertes au public, et cette solennité artistique a, comme toujours, attiré un grand concours de curieux avides des productions de notre école moderne. Cet empressement de la foule a dû trouver amplement de quoi se satisfaire; car, cette année, presque tous nos artistes célèbres figurent au Salon par des œuvres qui les maintiendront au rang où les a placés leur talent, et qui même élèveraient encore plusieurs d'entre eux s'il leur restait à acquérir dans l'opinion publique. Aussi s'accorde-t-on à reconnaître cette Exposition comme supérieure à celles qui l'ont précédée. Quoique nous partagions l'opinion générale à cet égard, nous devons dire cependant que bon nombre de mauvaises toiles ont été admises et participent même aux honneurs du grand Salon, tandis qu'une foule de productions de jeunes gens pleins d'avenir ont été, comme par le passé, brutalement repoussées pour faire place à des tableaux plus que médiocres, que nous pourrions citer au besoin, mais dont nous nous dispenserons de parler, gardant tout l'espace dont il nous est permis de disposer ici pour rendre compte de ce qui nous a le plus frappé, surtout parmi les œuvres d'artistes encore peu connus en qui nous croyons reconnaître des études consciencieuses, à quelque école qu'ils appartiennent d'ailleurs. Car, nous l'avons déjà dit l'an dernier, nous n'avons point de drapeau, et notre intention n'est nullement de faire de la camaraderie en faveur ou au détriment de tel ou tel système: de Ingres à Delacroix, de Meissonnier à Decamps et à E. Isabey, dont il faut voir cette année un admirable intérieur du *Laboratoire d'un Alchimiste*, sous le n° 862, de Blanchard à Troyon, ces deux jeunes paysagistes qui se sont d'emblée placés au premier rang, nous accepterons toutes les écoles, surtout quand nous croirons reconnaître une route suivie avec naïveté et non de l'excentricité dans la forme ou dans la couleur, le bizarre provenant ordinairement de l'impuissance à se distinguer par un mérite réel et personnel.

Ainsi, fidèles à l'idée qui a présidé à la fondation du *Pionnier*, nous nous attacherons à découvrir les productions de ceux dont les noms sont encore ignorés, mais qui offrent des garanties pour l'avenir, afin de les signaler au public, qui, dans son trop facile enthousiasme, ne s'occupe que des réputations faites; heureux si un jour nous avons lieu de penser que notre journal a pu aider quelques jeunes talents à se produire: c'est là surtout le but que nous nous proposons d'atteindre en écrivant cet article.

Nous regrettons de ne pouvoir entretenir avec quelque développement nos lecteurs des œuvres de nos grands peintres. Nous ne ferons que les indiquer, car, tout ce que nous en pourrions dire ne donnerait pas une idée exacte de leurs tableaux, dont on ne peut apprécier les beautés qu'en les voyant; et d'ailleurs, assez d'autres journaux, rédigés par des hommes d'un mérite éminent, se chargent de remplir cette mission et s'en acquittent de manière à ne rien laisser désirer à cet égard.

Nous l'avons dit et nous nous plaisons à le répéter: le Salon de cette année nous semble supérieur à ceux des années précédentes, surtout pour le genre et le paysage; quant à l'histoire, sauf quelques tableaux que nous citerons et quelques toiles maîtres, elle est encore cette fois d'une faiblesse désespérante. Il est pourtant, à ce jugement, une exception hors ligne, *la Prise de la Smahla*, cette immense et magnifique production due au génie de M. H. Vernet, le peintre obligé des hauts faits de notre jeune armée. Lorsqu'on songe que cette œuvre gigantesque est le travail de quelques mois seulement, on reste confondu de la prodigieuse facilité de ce grand peintre, le seul de notre temps, il faut l'avouer, capable de comprendre un tel sujet et de le retracer avec tant de vérité sur une surface d'une aussi grande dimension, soixante et quelques pieds de longueurs!

Le premier tableau qui frappe ensuite les yeux est de M. Philippoteaux; le sujet en est encore une de nos gloires militaires des temps modernes: *la Bataille de Rivoli*. Nous ne nous souvenons point que l'auteur de cette toile ait encore rien fait de cette dimension, et nous ne pouvons que le féliciter de s'en être aussi bien acquittés; plusieurs parties de ce tableau sont admirablement traitées.

Le tableau de sainteté qui nous a le plus impressionné et que nous plaçons bien au-dessus des autres de ce genre, quoiqu'il soit de petite dimension, est *l'Évanouissement de la Vierge*, par M. Hesse. Cette toile est fort remarquable sous tous les rapports; composition, dessin, couleur, effet général, tout nous en a paru très satisfaisant. Nous devons citer *le Christ au Mont des Oliviers*, par M. E. Dubufe fils. Il y a de fort bonnes choses dans ce tableau; mais le ciel, sur lequel on dirait que les personnages sont collés, nous a paru lourd et sans air ni transparence.

Nous mentionnerons aussi un tableau de M. Gosse, *les derniers instants de Saint-Vincent Ferrier*, qui nous semble fort bien peint et bien composé; les accessoires surtout en sont traités avec le talent ordinaire de cet artiste; plusieurs des têtes de ce tableau

nous ont paru remplies d'expression, mais les chairs, et surtout celles de la femme, sont d'un ton blafard.

M. E. Delacroix, que nous ne comprenons pas toujours, mais qui, nous aimons à l'avouer, nous a souvent forcés, par d'admirables parties de ses œuvres, à reconnaître toute la puissance de son talent, figure cette année au Salon par quatre toiles. Celle dont le sujet est *Muley-Abd-err-Rahmann, sultan de Maroc, sortant de son palais de Méquinez*, ne nous semble pas devoir ajouter à la réputation de son auteur.

Parmi les œuvres de noms moins connus, nous avons remarqué, de M. Ange Tissier, une *Mater Dolorosa ;* ce tableau est très bien peint et d'une couleur fort remarquable; les mains seulement, ne nous paraissent pas d'un dessin irréprochable. Un autre tableau à peu près sur le même sujet est *le Christ descendu de la croix*, par M. Brune. Cette toile, parfaitement peinte et bien composée est en outre d'une excellente couleur, qui rappelle différents maîtres de l'école espagnole. Nous signalerons aussi une Madeleine, par M. Cottreau : la tête surtout est saisissante par l'expression de douleur qui la caractérise.

Nous ne terminerons pas cette rapide revue des quelques bonnes choses qu'offre cette année la peinture d'histoire, sans appeler particulièrement l'attention sur une toile de M. Frillié, dont le sujet est *René racontant sa vie :* il y a dans ce tableau, fort bien traité, la tête du père Aubry dont le dessin, la couleur et l'expression sont remarquables.

M. L. Cogniet n'a exposé cette fois que deux portraits, mais ce sont des chefs-d'œuvre ; celui de femme, surtout, portant le n° 337, est admirable. Quant à M. Henry Scheffer, il ne nous semble pas s'être maintenu cette fois, à la hauteur où il s'était élevé les années précédentes, surtout par son portrait de M. de Rambuteau; notre observation ne s'applique qu'aux portraits, car, son petit tableau de *Mme Roland marchant au supplice*, nous semble une admirable toile : la tête de Mme Roland est sublime d'exaltation. N'oublions pas non plus, de M. H. Vernet, le *portrait en pied de frère Philippe, supérieur de l'institut des écoles chrétiennes :* il faut avoir vu cette œuvre pour se faire une idée du talent avec lequel elle est traitée.

M. Pérignon, qui s'est fait remarquer l'an passé, par un très beau portrait de jeune fille en robe de soie rayée, a, cette année, neuf toiles où il a fait preuve d'une habileté plus grande encore. Nous citerons d'abord le n° 1313, d'une beauté remarquable ; puis, le n° 1309 ; et enfin le n° 1311, dans lequel la robe de soie changeante est d'une rare vérité d'effet. Il y a aussi un portrait de femme en robe noire, par Mlle Geefs, sous le n° 692 ; c'est certainement un des meilleurs du Salon. Nous mentionnerons encore, de M. Hussenot, un très beau portrait d'homme sous le n° 860, d'une très bonne couleur et parfaitement peint.

Il nous reste à signaler, parmi les portraits remarquables de grandeur naturelle, le n° 1083, par Mlle Lepeut, et les nos 322 et 323 de Mlle A. Chirat de qui nous avons déjà parlé l'an passé, et dont nous nous occuperons plus particulièrement en rendant compte des dessins au pastel. Nous croirions injuste de ne pas citer aussi dans le nombre des petits portraits à l'huile, d'abord le n° 137, un des plus gracieux du Salon, par Mlle Blondel ; puis le n° 1202, par M. Mercadier ; et enfin une charmante miniature à l'huile sous le n° 63, par M. Bazin : ce dernier surtout est très bien peint et d'une très bonne couleur. Nous avons encore remarqué, sous le 774, une *tête de chérubin*, par M. Grosclaude ; cette étude est délicieuse de finesse, de ton et d'expression.

Arrivons à la peinture de genre qui, avec le paysage si admirablement peint de nos jours, a, cette année encore, une large part des honneurs du Salon. Ici les noms se pressent en foule au bout de notre plume, et l'embarras est de savoir par qui nous commencerons. C'est d'abord M. Granet, à qui l'on doit tant de beaux intérieurs avec scènes historiques, et qui se distingue, cette fois encore, par son tableau du *Chapitre de l'ordre du Temple*, d'un effet de jour admirablement compris et rendu. Puis encore M. Robert-Fleury, dont la pièce capitale est *l'Exécution du Doge Marino Faliéro sur l'escalier des géants.* Ce tableau, remarquablement composé, est très vigoureusement touché et d'une chaleur de ton saisissante. *Un auto-da-fé*, par le même, est aussi un très bon tableau comme expression de tête ; mais il y a exagération de la manière large, ce qui est sans doute la cause de différentes fautes de dessin assez graves qu'on y remarque : au reste, M. Robert-Fleury nous semble un peu trop viser à la couleur et à la manière de Rembrandt. Vient ensuite M. Jacquand ; sur les quatre toiles qu'il a exposées, il en est une qui nous paraît bien supérieure aux autres, c'est *le Droit de haute et basse Justice*, selon nous, un des meilleurs tableaux de ce peintre, d'ailleurs d'un très grand mérite. Ce sont là des tableaux qu'on pourrait appeler de *genre historique.*

Dans les Peintres dont nous avons encore à nous occuper, il en est plusieurs qui sont Belges, et ce ne sont certainement pas ceux dont les tableaux sont les moins bons. Plaçons en première ligne, à cause de son importance, la lecture d'un testament, par M. Hunin de Malines; ce tableau aussi bien peint que bien composé est d'une excellente couleur, et les têtes en sont remplies d'expression : ce sera sans contredit un des plus remarqués de cette année. Il y a encore, de M. Wauters pareillement de Malines, un tableau de *Laure et Pétrarque dans les champs d'Avignon*, charmante toile remplie de grâce sans affectation; la tête de Pétrarque, seulement, est peut-être un peu sévère. Nous mentionnerons ensuite *la Boutique d'un Fruitier*, par M. Brias, de Bruxelles, que nous ne craignons pas de déclarer l'émule de Miéris et de Gérard Dow. Dans ce tableau, d'un fini microscopique, l'excessive finesse du travail ne nuit point à l'ensemble, et c'est là ce que beaucoup de peintres ne savent pas atteindre. Cette année encore M. Van Schendel, de La Haye, dont tout le monde se rappelle sans doute la délicieuse toile de l'an passé, *un Marché Hollandais au clair de la lune et aux lumières*, nous a donné un tableau qui n'est à peu de chose près que la reprodution de celui que nous venons de citer. Il est facheux que des hommes d'un semblable talent ne comprennent pas combien ils se font de tort en se traînant ainsi à la remorque d'une seule et même idée : espérons que l'année prochaine M. Van Schendel voudra nous prouver qu'il sait aussi traiter d'autres effets de lumière que celui qu'on remarque dans les deux tableaux dont nous venons de parler. Nous ne pouvons au reste que le féliciter de la manière heureuse avec laquelle il s'en est acquitté, et nous ne terminerons pas ce que nous avions à dire de lui sans engager nos lecteurs, de Paris au moins, à voir ses deux tableaux exposés sous les nos 1614 et 1615 ; ce dernier surtout est traité de main de maître.

Une des toiles qui fixe le plus l'attention est *Un des Jours heureux de J.-J. Rousseau ;* ce tableau, peint avec beaucoup d'art et où la lumière est disposée avec beaucoup d'intelligence, a un défaut assez notable ; le personnage principal, si l'on en juge par les traditions, n'est pas ressemblant ; puis, cette scène de la jeunesse de Rousseau, qu'il décrit lui-même avec tant de plaisir, a dû le rendre trop heureux pour qu'il eût un air aussi sombre que celui que lui a donné le peintre, surtout à cette

époque de sa vie où il n'avait point encore éprouvé les peines qui sont venues l'assaillir plus tard. Du reste, il y aurait injustice à ne pas reconnaître tout le talent que M. Duval Lecamus fils a déployé dans les accessoires de ce tableau fort remarquable : nous ne passerons pas non plus sous silence son *Improvisateur*, parfaitement peint et dont l'effet de soleil est admirablement rendu.

Parmi les tableaux de M. Roehn fils, nous citerons *la Sortie de l'Église*, dont les accessoires sont aussi très coquettement traités, mais dont les chairs sont d'une fraîcheur à faire considérer comme ternes même les roses : pour notre part, nous ne croyons pas qu'il existe de semblables carnations.

M. Lepoittevin, ce peintre si coloriste et dont la touche est en même temps si spirituelle, a cinq toiles au Salon, parmi lesquelles nous avons surtout remarqué les nos 1087, *Vanden-Velde étudiant l'effet du canon que son ami Ruyter fait tirer dans ce but;* et 1088, *Backuysen se faisant raconter des faits de piraterie par des pêcheurs de Schevningen;* ces deux tableaux sont à la hauteur de ce que ce peintre a fait de mieux.

Nous avons aussi remarqué de M. Leleux, ce peintre de la lumière, sous le n° 1063, des *Pâtres Bas-Bretons*, tableau dont l'effet de jour est des plus heureux et dont tous les détails nous semblent parfaitement touchés.

Parmi ce qu'a exposé M. A. de Dreux, dont nous parlerons plus loin, il y a, sous le n° 418, *une Châtelaine;* l'effet de jour de ce charmant tableau est éblouissant. Il en est de même du tableau de M. Baron, *les Oies du père Philippe ;* il faut voir cette petite toile pour admirer comme elles le méritent, la coquetterie et la fraîcheur des détails. Nous ne terminerons pas cette rapide nomenclature des productions de nos jeunes peintres connus et aimés du public sans indiquer une charmante petite toile de M. A. Delacroix, *une Jeune Fille donnant à manger à des Canards*, qui rappelle ce que Greuse a fait de plus gracieux; et enfin les trois délicieux petits sujets de M. Meissonnier, parmi lesquels nous signalerons le n° 1192, *un Jeune homme regardant des dessins*, tableau d'un fini admirable.

Un nom qui se présente naturellement à notre plume, après ceux que nous venons de citer, et qui comme eux ne tardera pas à être en première ligne, est celui de M. Compte-Calix, il suffit, pour en être convaincu, de voir son exposition de cette année. Est-il rien de plus spirituellement touché que *les Caquets* et *Timidité ?* Quoi de plus mélancolique que *les deux Conseils ?* et avec qu'elle science est rendu l'effet général de *Chemin faisant!* ce n'est qu'en voyant ces délicieux petits tableaux qu'on peut apprécier à sa juste valeur le talent avec lequel ils ont été composés et exécutés.

Nous mentionnerons aussi, de M. Coblitz, *Il Bambino*, touche à la fois gracieuse et ferme, accessoires parfaitement traités, cette toile renferme toutes les qualités. Nous avons encore remarqué de M. Jobbé-Duval, *Marguerite et Faust dans le jardin de Marthe :* l'effet du jour de ce tableau, d'ailleurs largement peint, nous a semblé rendu avec un rare bonheur.

Les Jardins publics sous Louis XV, tel est le titre de deux jolis petits tableaux, surtout celui portant le n° 971. Cette toile, quoique d'un effet un peu monotone, contient un très grand nombre de personnages parmi lesquels on en distingue plusieurs dont les têtes sont pétillantes d'esprit. Signalons encore, de M. Loubon, sous le n° 1117, *un coup de vent dans les Landes*, fort bon tableau; puis, de M. Rousseau, sous le n° 1475, *le Rat de ville et le Rat des champs*, dont les détails, quoique un peu durement traités, sont fort bien peints. Il y a aussi deux charmantes petites toiles de M. Steinheil, sous les nos 1544 et 1545, dont les titres sont : *Mon petit doigt me l'a dit* et *une Mère de famille*.

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur *le genre*, en recommandant le n° 885, *un Repos de Bohémiens*, de Mlle Jobert. Ce tableau dans lequel l'effet du soleil couchant est fort bien rendu, nous a semblé assez bien peint, mais le dessin n'en est pas irréprochable.

Nous ne devons pas non plus oublier de mentionner particulièrement, de M. Patry, sous le n° 1298, *la Chute des Feuilles*, petit tableau dont tous les détails sont remarquablement faits et dont l'effet général est conçu et traité avec beaucoup d'intelligence.

Mme E. Grün, élève de M. L. Cogniet, a exposé cette année deux petites toiles qui rappellent les leçons et l'habile *faire* du maître. Un *intérieur de Famille*, portant le n° 775, est un tableau dont le dessin et la couleur décèlent des études consciencieuses. Il y a dans l'autre toile, n° 771, plus de vigueur encore : ce petit tableau, fort mal placé du reste, nous a paru savamment éclairé et d'une touche magistrale.

Dans notre prochain et dernier article sur le salon, nous nous occuperons du paysage, des animaux et des natures-mortes, des fleurs et des fruits, de la gravure et de la lithographie, des dessins, pastels et aquarelles, et enfin de la sculpture: nous avons ainsi, à peu près suivi l'ordre dans lequel on parcourt les salles qui renferment les ouvrages exposés.

A. DAIX.

LE MOUTON RÉVOLTÉ.

« Pourquoi me chasses-tu du champ où je veux paître? »
Disait au chien qui lui mordait la peau,
Un mouton séparé du reste du troupeau.
— « C'est que le champ n'est pas à notre maître, »
Répondait le chien irrité.
« Le bien d'autrui doit être respecté, »
Le maraudeur n'admet point la sentence
Qu'oppose à ses désirs le fidèle gardien.
Les règles du tien et du mien
Révoltent son indépendance.
Il veut incorporer dans le code mouton
Les doctrines de Saint-Simon.
Il crie au privilége, à l'abus de puissance;
Et sur le besoin de manger
Fondant le droit de paître en tout lieu, sans défense,
Finit par demander avec impertinence
A quoi servent les chiens et même le berger.
Pendant qu'il argumente en profond communiste,
Un loup terrible arrive et s'élance en hurlant.
Le mouton s'enfuit en bêlant.
Mais à cet ennemi le chien court et résiste;
Le terrasse, le mord; et, le berger aidant,
Le laisse inanimé sur le gazon sanglant.
— « Eh bien ! » dit-il au tribun porte laine,
Dont la peur rabattait la parole hautaine,
Et qui se tenait coi parmi ses compagnons,
« Tu vois à quoi les chiens et les bergers sont bons.
« Empêcher qu'on te nuise, et t'empêcher de nuire,
« Voilà ma charte et rien de plus. »

Solon n'eût pas mieux dit ; et, sans suer à lire
Les cent et cent traités à ce thème cousus,
Avec ces mots bien entendus,
On gouvernerait un empire.
Mais de ce pacte social.
La moitié seulement seulement plaît à mon réfractaire.
En trouvant juste et bon d'être à l'abri du mal,
Il voudrait retenir le plaisir de mal faire ;
Et je connais sur cette terre
Bien des portraits de cet original.

VIENNET

PLEURS.

I.

Elle est encore si petite,
Et si folle, la blonde enfant,
Qu'aux prés voisins on lui défend
D'aller cueillir la marguerite.

On lui défend aussi souvent
De poursuivre les demoiselles
Qui sans cesse agitent leurs ailes
Au dessus du cristal mouvant.

Malgré cette défense extrême,
Elle va courir dans les prés,
Cherchant sur leurs bords diaprés
Les fleurs ou l'insecte qu'elle aime.

Que Dieu la protège ! Les fleurs
Vers le ruisseau penchent leur tige,
Et sur leurs corolles voltige
L'insecte aux brillantes couleurs.

Pour choisir des cailloux dans l'onde
L'imprudente s'incline tant
Que, dénouée, en cet instant
Baigne sa chevelure blonde.

Comme elle est triste le matin
Quand la pluie aux vitres ruisselle !
Mais si le soleil étincelle,
Le bonheur anime son teint.

II.

D'un pied furtif, le cœur en joie,
Un doux matin du mois d'avril,
Elle échappe, sans qu'on la voie,
Insouciante du péril.

Ce jour, sont-ce les demoiselles
Que la jeune enfant poursuivit ?
Chercha t-elle des fleurs nouvelles
Ou des cailloux ? — Nul ne la vit.

Sa mère bientôt inquiète
L'appelle.... et puis écoute en vain ;
Toujours au nom qu'elle répète
Répond seul l'écho d'un ravin.

Aux travailleurs de la prairie
Elle va demander en pleurs
Si parfois sa fille chérie
Ne serait pas avec les leurs.

Le soir, deux hommes du village,
Des mains écartant les roseaux,
Au pied d'un vieux tronc sans feuillage
Trouvèrent l'enfant dans les eaux.

On le tut à la pauvre mère
Pour qu'il lui restât chaque jour
Tout le cours de sa vie amère
Une espérance de retour.

CHARLES LEROY.

THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS.

LE GENDRE D'UN MILLIONNAIRE,

Comédie en 5 actes et en prose, par MM. Léonce et Moléri.

Nous entendons dire de toutes parts : l'argent est tout, beauté, force, intelligence, tout est soumis à ce maître stupide et grossier qui, comme le marquis de Molière, sait tout sans avoir rien appris. Messieurs Léonce et Moléri prétendent au contraire que l'argent seul n'est rien et ne mène à rien, et leur comédie a pour but de développer cette vérité, d'autant plus difficile à prouver, qu'elle est évidente et incontestable.

M. Thomassin, parti des derniers rangs du peuple, est parvenu à acquérir une brillante fortune; il est riche, immensément riche, mais il n'est que riche et c'est ce qui le désole. Maintenant qu'il a la fortune, il voudrait la considération, il voudrait des honneurs, des emplois, enfin quelque chose qui le tirât de cet éternel coffre-fort, où il reste embourbé, et à son grand désespoir il voit qu'il faut renoncer à tous ces rêves de grandeur, qu'il n'est et ne sera jamais autre chose que Thomassin, l'homme d'affaires, le rusé, le subtil Thomassin. Si au moins j'avais un fils, dit-il, mais il n'a qu'une fille, il est vrai qu'à cette fille il peut donner un époux de son choix, un homme assez intelligent pour arriver à tout, assez pauvre pour ne dépendre que de son beau-père et n'être que l'instrument de sa volonté. Une conversation qu'il surprend entre ses deux clercs, Chrétien et Duvernay, le décide sur ce choix important. Chrétien est un brave jeune homme, bon, naïf, toujours content de son sort, enchanté du présent et rassuré sur l'avenir, parce que sa mère lui a dit en mourant : de là haut je veillerai sur toi. L'espoir d'une augmentation de quelques centaines de francs ou d'une bonne gratification au bout de l'année, voilà toutes ses vues d'ambition. Avec un tel caractère, Chrétien n'est bon qu'à rendre une femme parfaitement heureuse, et rien de plus; ce n'est pas là le gendre qu'il faut à M. Thomassin. Le caractère de Duvernay forme un contraste parfait avec celui de son collègue ; celui-là s'indigne de tout et veut arriver à tout, sa pauvreté lui fait horreur, et il jure que lui aussi, il sera riche et honoré ; comment ? il l'ignore, mais il le veut, et ce sera. Voilà mon homme, se dit Thomassin, de l'ardeur, de l'ambition, vingt-cinq ans, une éducation brillante, des manières distinguées et enfin pas le sou, c'est précisément là ce qu'il *nous* faut. Et sans plus tarder, il fait part de ses intentions au jeune homme, qui accepte avec transport. Au reste la jeune fille est charmante et parfaitement élevée, elle arrive d'un pensionnat où on lui a tout appris, la danse, le piano, le dessin, l'art de la toilette et la science des frivolités, bref tout ce qu'il faut à une jeune fille, non pour faire le bonheur d'un époux, mais pour conquérir l'admiration du monde.

A peine marié, Duvernay tombe dans toutes sortes de désenchantements; il s'aperçoit bientôt que ce luxe et cette fortune qu'on avait fait briller à ses yeux ne sont pas plus à lui que l'esprit et les grâces de sa femme. S'il veut sortir, pas une voiture n'est à sa disposition, pas un valet n'a le temps de lui obéir, tout est pris pour les affaires de son beau-père ou pour les plaisirs de sa femme. Chrétien vient lui emprunter six mille francs et Duvernay se voit dans l'humiliante nécessité d'avouer qu'on ne lui laisse pas le maniement d'une obole. Il veut voir sa femme, madame est au bois, mais on vient de lui apporter un bouquet de la part du vicomte de ..., le plus assidu de ses courtisans. Enfin, fatigué, outré du rôle honteux qu'on lui fait jouer, le jeune homme signifie au père et à la fille qu'il reprend sa dignité et son indépendance, qu'il repousse une fortune acquise au prix de son honneur

et que son intelligence et son énergie lui suffiront à se créer lui-même une position.

Au 5[me] acte, nous voyons Duvernay chez Chrétien qui, tout au rebours de son ami, a vu la fortune et le bonheur venir à lui sans qu'il prît la peine de courir après. Duvernay a imaginé le plan d'une entreprise magnifique, de riches capitalistes ont fourni les fonds nécessaires et l'ont choisi pour en diriger l'exploitation avec des appointements de dix mille francs; voilà sa position faite. Pour comble de bonheur, sa femme revient à lui, pleine d'admiration pour la noblesse et l'énergie de son caractère et M. Thomassin lui-même avoue ses torts et demande la paix, qui se conclut immédiatement.

Le succès de cette comédie, un peu douteux à la première représentation, a été entièrement consolidé à la seconde, grâce à quelques coupures que lui ont fait subir les auteurs.

Regnier a été parfait de naturel et de bonhomie dans le rôle de Chrétien.

M[me] Volnys a joué en comédienne consommée celui d'Adolphine.

Leroux, au 4[me] acte surtout, a eu de beaux mouvements de fierté et d'indignation.

ODEON.

LE DOCTEUR AMOUREUX,

Comédie en un acte attribuée à Molière.

Une comédie de Molière! rien que cela. A cette nouvelle, toute la littérature dramatique, anecdotique et critique s'est émue, et la salle de l'Odéon s'est vue envahie par une foule inaccoutumée. Chacun a dit son avis sur cette précieuse trouvaille, que quelques uns ont acceptée avec une entière confiance, tandis que beaucoup d'autres l'ont considérée comme une fable. Quant à nous, nous n'avons pas hésité à adopter cette dernière opinion. Nous n'avons reconnu dans cette pièce ni le style franc et sans façon, ni l'allure leste et hardie du grand comique. Sauf quelques passages qui auraient été assez habilement imités, nous avons cru reconnaître au contraire les expressions vulgaires et le comique trivial des vaudevilles de nos jours. Voici le sujet.

Cléante est amoureux de Dorine, fille du docteur Géronte; c'est donc avec une douleur profonde qu'il apprend par Marianne, la suivante de Dorine, que le bonhomme vient de sortir pour aller au devant d'un gendre du nom de Valère, qui lui arrive de Lyon par le coche. Ce Valère est notaire, et Géronte ne veut pour gendre qu'un notaire ou un médecin. Cléante se désole de n'être ni l'un ni l'autre; mais l'imagination de Mascarille, son valet, lui vient en aide. « Déguisez-vous en docteur, dit celui-ci à son maître; et tandis que, sous ce travestissement, vous vous insinuerez dans le cœur du seigneur Géronte, moi je me charge de détruire Valère dans son esprit, en me présentant à lui sous son nom. En effet, Géronte revient sans avoir rencontré Valère, et Cléante l'aborde sous le nom de Cléantus, docteur en médecine. Au bout de dix minutes de conversation, Géronte raffole de son prétendu confrère; dix minutes après, il ne peut souffrir Valère, qui commet toutes sortes de sottises et d'impertinences dans la personne de Mascarille, et enfin il accorde Dorine à Cléante.

GYMNASE.

UN TUTEUR DE VINGT ANS,

Vaudeville en 2 actes, par MM. Melerville et P. Vermond.

Félix est un jeune homme fort amoureux des plaisirs et excessivement surpris de se voir choisi pour tuteur d'une jeune fille par le père d'icelle, qui vient de mourir à la Guadeloupe. Le brave homme ne sait guère à qui il adresse la pauvre Valentine, et celle-ci s'en aperçoit trop tard. Son tuteur a vingt-deux ans et ne possède ni le physique, ni le caractère de son emploi. Il fête le Mardi-Gras avec fureur, il joue comme un forcené et donne à plein collier dans les piéges d'une coquette. Valentine voit cela, et comme elle ne manque ni de cœur, ni de caractère, elle entreprend d'arracher Félix à tous les dangers qui l'entourent Non-seulement elle y réussit, mais elle parvient à le rendre amoureux d'elle, et finit par lui accorder son cœur et sa main.

Cette pièce est fort jolie et supérieurement jouée par Deschamps et M[lle] Désirée.

Au Palais-Royal nous avons vu une petite bluette assez amusante; un jeune homme entraîné dans la tour de la comtesse Ugolin, où il n'obtient à dîner, après vingt-deux heures de jeûne, qu'après avoir consenti à se marier.

Et *Parlez au Portier*, Vaudeville en un acte, qui ne manque pas de gaîté.

VARIÉTÉS.

LE GARDE FORESTIER,

Vaudeville en 2 époques, par MM. de Leuven et Branswick.

Nous sommes au beau milieu de la révolution. Le château de la famille d'Auray a été pillé et ses maîtres ont émigré. Dans cette famille était élevée une jeune orpheline du nom de Louise; cette jeune fille était aimée de Christian, qui la trouve évanouie dans un fossé pendant la dévastation du château, qui l'emmène chez lui et qui l'épouse. Voilà où nous en sommes au lever du rideau. Le bonheur de Christian est sans nuage: une bonne place, garde-chef des bois de la nation, une femme charmante, un enfant en perspective, car M[me] Christian est enceinte, que pourrait-il désirer? Il n'en est pas de même de Louise; elle regrette ses bienfaiteurs et gémit de les savoir accablés par la misère et l'exil. Cependant elle est parvenue à faire acheter le château par un brave fermier, et Roger, secrétaire du comte d'Auray, vient chez elle en toucher les revenus tous les trois mois; tout cela en cachette de Christian, connu pour son ardeur républicaine. Mais voilà qu'un beau jour les gardes viennent le prévenir qu'un homme s'est introduit chez lui furtivement en son absence. Cet homme, c'est Roger, qui jadis devait épouser Louise. Christian, qui se croit trahi, saute sur son fusil, court après le jeune secrétaire qui vient de s'enfuir, et tire sur lui; puis il quitte le pays.

Vingt années s'écoulent; au 2[e] acte nous sommes en 1815. Roger, M[me] Christian et Jenny sa fille habitent ensemble une ville du midi. Roger n'attend que l'extrait mortuaire de Christian, tué à Eylau, pour épouser Louise. Tout à coup des cris se font entendre, la populace poursuit à coups de pierre un soldat de la Loire. Emu de compassion, Roger donne asile à ce malheureux, qui n'est autre que Christian lui-même, mais si changé par le temps, les souffrances et une balafre au milieu du visage, que sa femme ne le reconnait pas. Lui, dès qu'il a reconnu Louise et Roger, il veut fuir, mais Jenny lui parle et il apprend par elle que sa femme est innocente. Alors il se nomme, Louise et Jenny se jettent dans ses bras, ses douleurs sont finies.

Le sujet n'est pas neuf, mais il est traité avec assez d'art pour intéresser vivement le spectateur d'un bout à l'autre. Dans ces deux actes Bouffé se montre sous deux aspects entièrement différents; impossible de montrer un naturel plus exquis, une douleur plus vraie, une sensibilité plus profonde et plus sympathique. Cette création lui fait le plus grand honneur et cependant ce n'est pas encore là un rôle à la hauteur de ses talents.

GAITÉ.

LES RUINES DE VAUDEMONT,

Drame en 4 actes, par MM. Boulé et Lajariette.

Du premier coup nous y voilà, dans ces ruines redoutables où, dit-on, il *revient* des revenants. Pour le moment nous n'y voyons que des chasseurs à la poursuite d'un sanglier. Max Desgranges a manqué l'animal, qui se précipite vers lui et va le terrasser; personne n'ose tirer sur son terrible ennemi, de peur de l'atteindre lui-même, quand paraît le Solitaire de la montagne, un fusil à la main et couvert d'un grand manteau brun. Le Solitaire arme son fusil, ajuste avec le plus grand sang froid et tire; Max est sauvé, le sanglier roule dans la poussière. Un déjeuner est préparé dans les ruines de Vaudemont, auquel Max invite son libérateur à y prendre part. Le Solitaire de la montagne accepte et se fait connaître alors, il se nomme le comte Walter. Pendant le repas survient un marchand qui crie à tue-tête qu'il porte sur lui cent mille francs en billets de banque. Vous souriez à cette naïveté du marchand de bœufs, mais regardez la figure du Solitaire de la montagne, quel air sinistre et rêveur! de quelle voix sombre, caverneuse et sépulcrale il répète ces trois mots : cent mille francs! tenez, je me défie de cet homme là. D'ailleurs ce manteau brun

qui lui traîne sur les talons m'avait tout d'abord inspiré la plus mauvaise idée de son caractère; ces sortes de manteaux n'annoncent jamais rien de bon. Le repas achevé, Max propose un punch à l'auberge voisine et toute la société quitte les ruines, excepté le Solitaire, qui aussitôt seul, dévoile en ces termes l'indélicatesse de ses sentiments : je suis ruiné, le marchand de bœufs va repasser par ces ruines désertes avec ses cent mille francs.. ma foi, tant pis pour lui. Une fois possesseur de cette somme, je me présente dans la famille de Max, je demande la main de sa sœur; M^me^ Desgranges ne peut refuser pour gendre le sauveur de son fils, qu'elle adore, et me voilà riche à millions. En effet survient le marchand de bœufs, le Solitaire de la montagne, le chourine, le dépose proprement dans un caveau et regagne ses foyers. Mais un homme a été témoin de cette action blamable, et cet homme, c'est Max Desgranges.

Des ruines de Vaudemont, nous passons à l'intérieur de la famille Desgranges. Voici M^me^ Desgranges, excellente mère de famille qui raffole de ses enfants, M. Dillois, bourgeois stupide, bavard et affairé qui se mêle de tout pour tout gâter, M^lle^ Lucienne Desgranges petite blonde, timide, doucette et sentimentale, et enfin Henri son cousin, *jeune aspirant de marine*. Ne perdez pas de vue celui-là, c'est à cet uniforme qu'est réservé le lot des belles actions, de même que la spécialité des crimes et noirceurs appartient aux longs manteaux bruns. Je crois inutile de vous dire que Lucienne et Henry s'adorent mutuellement, jugez donc de leur désespoir quand ils voient arriver le comte Walter, quand M^me^ Desgranges apprend à sa fille que c'est à lui, au sauveur de Max qu'elle destine sa main. Le comte a calculé juste, et au reste il est à remarquer que tous ces traîtres sont doués d'une grande pénétration. Celui-là a poussé la précaution jusqu'à obtenir pour Henri, dans lequel il a reconnu de suite un rival, un ordre de départ immédiat; il faut que dans quelques heures il soit à bord de la Minerve. — Lucienne, dit tout bas le jeune homme à sa cousine, dans une heure je vous attends au petit pavillon. — Mais.... — si je ne vous y trouve, je me brûle la cervelle, — j'y serai. L'ancien Solitaire de la montagne n'a rien entendu, mais son œil de faucon (l'œil d'aigle est réservé aux rois) a tout deviné, et craignant de voir échouer sa fortune dans la personne de sa future, il court au rendez-vous.

Comment narrer tous les mystères de ce rendez-vous? A peine arrivée au petit pavillon, Lucienne s'évanouit et tombe sans connaissance. A peine est-elle évanouie qu'arrive son cousin; elle est jeune, elle est belle, il la quitte pour toujours peut-être, tout cela lui monte la tête, au jeune aspirant de marine; sa vue se trouble, ses artères battent, un nuage passe sur ses yeux, le délire s'empare de ses sens, bref.... au bout de quelques instants il sort du pavillon, mais il est bien coupable. A peine est-il parti qu'arrive le comte Walter, juste au moment où Lucienne revient à elle, le traître qui a tout épié s'attribue le crime de Henri afin de forcer la jeune fille à lui donner sa main, ce à quoi il réussit.

Comme ils vont marcher à l'autel, Max arrive enfin, Max si impatiemment attendu par sa mère et par le public. Il veut d'abord s'opposer au mariage, cependant il y consent dès qu'il connaît le déshonneur de sa sœur, car il faut que cet enfant ait un nom; mais comme le solitaire de la montagne va passer dans la chambre de la jeune épouse, il rencontre un obstacle, c'est son beau-frère avec deux épées à la main.—Comte, lui dit Max, vous êtes un assassin, il faut que vous mourriez, voici une épée, battons-nous. — Pas si simple, répond celui-ci, je suis assassin, c'est vrai, mais vous n'en direz rien, car je fais partie de votre famille; quant à me battre, non, je suis arrivé au but de mes désirs, je possède une femme charmante et une belle fortune, je veux jouir en paix de l'une et de l'autre. Max l'insulte devant toute la société, le comte refuse de se battre avec son beau-frère, chacun approuve sa modération. — Alors c'est avec moi que tu vas te battre, s'écrie une voix retentissante. Et un jeune homme paraît, c'est le jeune aspirant de marine. Mais non, reprend-il, car tu appartiens au bourreau. Le solitaire de la montagne est vaincu, mais en reconnaissance du service qu'il lui rendit jadis, Max lui épargne l'échafaud en lui procurant les moyens de se brûler la cervelle; ce qu'il exécute immédiatement.

Ce drame, qui renferme des situations attachantes, a eu un plein succès, auquel ont vivement contribué Surville et Deshaye.

LES CANUTS,

Vaudeville en 2 actes, par M. Deslandes.

Plusieurs canuts font la cour à M^lle^ Céleste, la fille du père Thomas, vieux canut, qui depuis sa plus tendre enfance, a toujours montré une prédilection marquée pour le cabaret, et par contrecoup une aversion constante pour l'atelier. Mais parmi tous ces soupirants, Céleste n'en a distingué qu'un, c'est Jacquart. Jacquart n'a qu'un défaut, c'est de songer beaucoup plus à inventer de nouvelles mécaniques qu'à débiter des galanteries à la belle Céleste, ce qui le fait passer pour un amant sans savoir vivre aux yeux de la jeune fille, et pour un fou fieffé près de ses camarades. Cette dernière opinion s'est si bien accréditée, que ses amis les canuts, bien convaincus que c'est le seul moyen de le rendre à la raison, lui enlèvent sa machine. Jacquart, à cette nouvelle, devient fou furieux, mais la providence qui veille sur lui le conduit à Paris et le met face à face avec le 1^er^ Consul. Bonaparte comprend et admire sa découverte, et Jacquart revient dans sa patrie, amenant avec lui la gloire et la fortune, qu'il dépose aux pieds de Céleste, conjointement avec son cœur.

Nous avons remarqué, dans un rôle de bossu, un jeune acteur, du nom de Lesueur, qui nous paraît appelé à devenir un des premiers comiques de Paris.

C^t^ GUEROULT.

MODES

La promenade de Longchamps, déchue de sa splendeur passée, donne l'idée de ces malades abandonnés des médecins, qui s'éteignent dans une lente agonie et qu'il est impossible de rappeler à la vie. Si la foule se pressait cette année dans les contre-allées des Champs-Élysées, c'est qu'elle espérait y voir l'illustre nain américain, le général Tom Pouce, qui lui a manqué de parole. Ce n'est plus à cette promenade de fiacres et de mylords qu'il faut aller chercher des nouveautés de bon goût, et en attendant que la saison, plus favorable, permette aux créations nouvelles de se faire voir au soleil, nous avons été visiter les magasins de M^mes^ Stéphanie et Baudrant, ces temples de la Mode vers lesquels se tournent les regards du beau monde au renouvellement de chaque saison.

On portera, cette année, beaucoup de chapeaux de paille à jour, que l'on garnira de rubans unis ou façonnés indistinctement; nous en avons vu plusieurs garnis de plumes ou de fleurs. On fait aujourd'hui des fleurs d'une telle perfection, que nous serions peu surpris de voir les marchandes de modes en faire un usage presque général.

Les chapeaux de paille de riz seront encore de mode; c'est une coiffure aristocratique que beaucoup de femmes affectionnent. Il en est de la paille de riz comme des diamants : toutes les femmes ne peuvent pas la porter. On ornera ces chapeaux de plumes ou de marabouts teints dans la nuance des rubans qui les garniront.

Les capotes de crêpe sont toujours de mise parfaite; nous en avons vu de formes délicieuses dans les salons de M^me^ Stéphanie; elles étaient ornées de lilas ou de magnolias.

La forme des chapeaux variera peu. Quelques journaux de modes avaient annoncé qu'on ferait les formes plus ouvertes; c'est une erreur : rien ne sied plus mal à la figure qu'un petit chapeau évasé. Tant que les formes ne seront pas beaucoup plus grandes, les chapeaux continueront d'encadrer la figure.

Nous avons vu peu de robes nouvelles chez nos plus célèbres couturières. Les taffetas glacés, les fantaisies en rayures ou brochées, les barèges à dessins sont ce qui nous paraît devoir être le plus employé. Nous avons remarqué au Salon plusieurs robes de printemps garnies de petits rubans de satin, larges de plus de trois doigts, plissés simple à tuyaux réguliers, mais non au bord, car ils sont à tête et posés à une distance d'un demi-doigt.

Il n'y a rien de nouveau pour les modes d'homme; le pardessus et le paletot sont encore de saison et de mode. N.

Le Directeur Gérant ALPHONS DAIX.

IMPRIMERIE DE RENARD ET COMP., PASSAGE DU CAIRE, 2.

LE PIONNIER,

JOURNAL MENSUEL,

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

LA PARTIE D'ÉCHECS DU DIABLE.

1131.

Seigneurs et dames qui avez entendu de belles histoires, s'il vous plaît écouter et bien retenir, j'en raconterai une plaisante.

Ainsi, qu'il vous plaise prendre ce petit livre en gré, en corrigeant les fautes, si aucunes y sont trouvées, lequel livre a été nouvellement translaté de vieilles rimes en prose.

(*Histoire de Richard-Sans-Peur*, Prologue.)

Le sire de Clairmarais était à la chasse depuis l'heure de matines. La châtelaine, son épouse, occupait les loisirs d'une longue soirée d'automne à broder, dans son oratoire, un voile de drap d'or, tissu précieux destiné à l'ornement de la châsse miraculeuse du bienheureux Saint-Bertin. Ses dames d'atour ouvraient autour d'elle en silence ; car leur maîtresse était trop hautaine pour deviser avec des vassales, et même pour leur permettre d'élever la voix devant elle lorsqu'elle ne les en requérait point.

Depuis une heure, le vent avait cessé d'apporter au château les derniers sons du couvre-feu tinté au beffroi de Saint-Omer, ville distante d'une demi-lieue environ, quand tout-à-coup on ouït à la poterne du manoir le son du cor. Il y avait dans cette fanfare je ne sais quoi d'étrange et de sauvage qui fit tressaillir la châtelaine et ses femmes. Un page alla s'enquérir de ce que c'était, et il revint apprendre à sa maîtresse qu'un chevalier de haute apparence, et se disant le sire de Brudemer, demandait l'hospitalité.

Si quelque pauvre manant, en danger de sa vie, eût été se lamentant au bord des fossés, la châtelaine n'aurait eu garde de faire abaisser le pont-levis pour lui donner asile dans le manoir ; mais il en était tout autrement d'un noble seigneur. Elle donna ordre qu'on l'admît dans le château et qu'on l'introduisît auprès d'elle.

Et puis elle se mit, suivant la coutume, à préparer de ses propres mains l'hypocras que l'on doit offrir à ses hôtes en signe de bienvenue. Elle n'avait point fini de verser le breuvage dans une coupe d'argent, lorsque le sire de Brudemer fut amené par le page.

Il s'avança vers la châtelaine avec cette courtoisie avenante et noble qui appartient à un chevalier de haut lignage, et commença par remercier gentillement la dame de l'hospitalité qu'elle lui octroyait.

« Je me suis égaré dans ce domaine, dit-il. Je maudissais naguère encore la fougue de mon destrier qui, me séparant de mes veneurs, m'entraîna parmi des marais et des ravins au plus fort de ce bois; mais depuis que j'ai l'heur d'être admis en la présence d'une dame aussi merveilleusement belle, je ne compte plus pour rien fatigues, dangers ni inquiétudes. »

Au premier abord, la voix de l'étranger avait quelque chose d'amer et de rude, que faisait bientôt oublier néanmoins la grâce emmiellée de ses propos.

Les dames d'atour qui, suivant l'usage, s'étaient retirées dans le fond de la salle de manière à voir ce qui s'y passait sans toutefois entendre les discours que l'on pouvait y tenir, se faisaient tout bas remarquer entre elles la richesse des vêtements de Brudemer, l'élégance de sa tournure, la régularité de sa physionomie, et l'expression sauvage de son regard de feu. Aussi n'était-il pas étonnant que la châtelaine trouvât un charme inexprimable dans la société de son hôte, elle qui n'avait d'autres compagnes que des vassales sans naissance, et dont les entretiens se bornaient aux longs récits de batailles et de tournois du vieux seigneur son époux, meilleure lance que galant aimable.

Profitant avec habileté de ses avantages, Brudemer ne tarda pas à mêler dans ses discours quelque chose de plus flatteur et de plus tendre que ne le permettaient même les mœurs chevaleresques de l'époque. La châtelaine, ordinairement si dédaigneuse et si fière, subjuguée par un pouvoir inconnu, l'écouta sans colère, puis bientôt avec une émotion toujours croissante.

Se plaçant alors, sans affectation, de manière à cacher la dame de Clairmarais aux regards de ses femmes d'atour, il s'empara d'une main qu'on ne songea pas à lui retirer, et la porta tendrement à ses lèvres; puis son genou pressa tendrement un genou qui tremblait.

Il serait difficile d'exprimer les sensations de la châtelaine : un feu âpre, infernal, circulait douloureusement dans ses veines: il étreignait son front, il faisait haleter sa poitrine. Elle n'éprouvait rien de cette douce langueur, de cette ivresse ineffable, doux et cruels symptômes du mal d'amour: c'était plutôt l'angoisse, la sueur froide et les frissons d'un pécheur qui trépasse; c'était plutôt l'horrible stupéfaction d'un pélerin qui voit s'attacher sur lui le regard mortel d'un basilic.

Dans son trouble, la dame de Clairmarais laissa tomber le voile qu'elle brodait. « Oh! si l'on m'octroyait le don d'une semblable écharpe, dit Brudemer, si la dame dont les belles mains l'ont façonnée me prenait pour son chevalier, que de lances je romprais en l'honneur d'elle, en champ-clos et dans les batailles! »

Elle la releva avec un mouvement convulsif, et lui dit: « La voilà. »

Brudemer porta l'écharpe à ses lèvres pour cacher un horrible sourire qu'il ne pouvait réprimer... Mais il la jeta soudain, avec un frisson de terreur, et comme si elle eût été de feu. Or, le chapelain l'avait examinée, le soir même, après vêpres, et les mains encore humides d'eau bénite.

Mais, remis aussitôt de son émotion, il se rapprocha plus encore de la châtelaine, et baissant la voix :

« J'ai été conduit jusqu'à votre châtel par un vieillard ayant grande hâte de rencontrer le sire de Clairmarais. Il l'attend à la poterne pour lui révéler un secret important, et qui vous concerne. »

La châtelaine pâlit à ces mots.

— « Je me suis informé, continua Brudemer, des motifs qui lui faisaient rechercher votre époux avec tant d'empressement. C'est, m'a-t-il répété, pour lui découvrir un mystère; un mystère qui amènera bien du changement dans le manoir de Clairmarais.

La châtelaine m'a fait chasser ignominieusement du château; elle m'a menacé d'un cul-de-basse-fosse si j'y revenais. L'ingrate! je la dépouillerai de ses titres et de ses richesses, dont elle est si orgueilleuse. »

« Comme je ne voulais point ajouter foi à ses menaces, il me raconta que sa femme avait été nourrice de la fille du comte d'Erin; que le nourrisson était mort sans que personne au monde le sût, excepté lui; qu'il vous a mise, vous, sa propre fille, dans le berceau de la jeune comtessse trépassée, et que vous aviez été élevée et mariée comme l'enfant du seigneur d'Erin. Il m'a fourni des preuves nombreuses et irrécusables de sa fraude.

« Une fois ce mystère connu, le sire de Clairmarais ne tardera pas à répudier une vassale, la fille d'un serf ignoble dont il a été dupe. »

La châtelaine se tordit les mains avec désespoir.

— « Ecoutez, continua Brudemer en baissant encore davantage la voix et de manière pourtant que la dame de Clairmarais ne perdît pas une de ses paroles, écoutez: le vieillard, enveloppé de son manteau, dort au pied de la poterne: ce poignard.... venez. »

— « Mon père!... »

— « Non, vous avez raison, répliqua Brudemer avec une froideur ironique. Que sait-on? On daignera peut-être, par pitié, vous admettre parmi les dames d'atour de la nouvelle épouse du sire de Clairmarais. Au pis-aller, vous ne serez que rasée, enfermée dans un couvent... »

La châtelaine se leva brusquement, fit un geste à ses femmes pour leur défendre de la suivre, et donnant la main à Brudemer, tous deux prirent le chemin de la poterne.

Après avoir chassé toute la journée, le sire de Clairmarais revenait où il lui tardait de se trouver, près d'un foyer bien chaud, à côté de la belle châtelaine son épouse.

Il avait tant de hâte d'arriver, qu'il précédait de quelques pas ses veneurs, quand tout à coup voilà son cheval qui refuse d'avancer, qui se cabre, et qui donne tous les signes d'un grand effroi. Force est au vieux seigneur de mettre pied à terre.... Oh! quelle est sa surprise et son chagrin! le père nourricier de son épouse est là, étendu sans mouvement, et une large blessure à la poitrine.

On s'empresse autour de lui, et les secours qu'on lui prodigue ne restent pas inutiles. Le voilà qui entr'ouvre les yeux. Il se soulève avec effort, et, se penchant vers l'oreille du sire de Clairmarais, il y murmure d'une voix défaillante quelques paroles qui font tressaillir d'horreur le châtelain; puis il retombe et expire.

Le vieux seigneur, sans proférer un seul mot, marche droit à l'oratoire, où se trouvait son épouse. Le front couvert d'une pâleur mortelle, elle était assise devant une table étroite; et, pour déguiser son trouble affreux, elle feignait de jouer aux échecs avec Brudemer.

Celui-ci, à la vue du sire de Clairmarais, partit d'un horrible éclat de rire. La châtelaine partagea cette exécrable hilarité, et il fallait bien souffrir pour rire ainsi.

Alors le sire de Clairmarais ne douta plus de ses malheurs; car jusque-là il n'avait pu croire aux crimes dont le vieillard mourant avait accusé la châtelaine. « Satan, s'écria-t-il, au comble de l'indignation et du désespoir, Satan! je t'abandonne la parricide, l'épouse adultère et le château qu'elle a souillé de sa présence. »

— « J'accepte, » dit Brudemer; et en même temps une couronne de feu jaillit autour de sa tête, et il étendit sur les blanches épaules de la châtelaine deux terribles mains armées tout-à-coup de griffes infernales.

Il y avait plus de deux cents ans que le sire de Clairmarais était mort en odeur de sainteté dans l'abbaye de Saint-Bertin, lorsqu'un soir, un religieux de l'ordre de Saint-Benoist s'informa d'un bourgeois de Saint-Omer quel était le manoir dont on voyait s'élever les tours au milieu d'un bois entouré de marais immenses.

— « Que Notre-Dame et les saints vous soient en aide! répondit le bourgeois en se signant avec dévotion: c'est le château de Clairmarais, endroit maudit, hanté par le démon. Chaque nuit, il est éclairé par une lueur soudaine; chaque nuit, le diable et je ne sais combien de revenants s'y rendent dans leurs chariots de feu. »

« S'il faut en croire les anciens du pays, le démon qui habite ce château a nom Brudemer, et force les insensés qui pénètrent dans sa demeure à jouer aux échecs leur âme, en échange de la propriété du domaine et de tous les trésors qu'il renferme. Vous sentez bien que nul, jusqu'à présent, n'a su gagner le diable, et que nul par conséquent n'est revenu de Clairmarais. »

Le moine écouta le bourgeois en silence, et puis, après avoir réfléchi quelques instants, il marcha d'un pas ferme vers le manoir diabolique.

Il y pénétra sans obstacle, et alla s'établir dans un oratoire meublé richement, et au milieu duquel se trouvait une table étroite sur laquelle étaient posés un damier et toutes les pièces du jeu d'échecs.

Tandis que le moine examinait ces objets que l'obscurité commençait à ne plus rendre très distincts, une lumière vive se répandit tout à coup dans l'oratoire, et le religieux fut au même instant entouré d'une foule de varlets, de pages et de dames d'atour vêtues à l'antique. Tous s'acquittèrent en silence des devoirs de leur charge, sans qu'on entendît le bruit de leurs pas, et, chose merveilleuse, sans que leurs corps produisissent une ombre lorsqu'ils passaient devant la lumière.

Peu après s'avança lentement un seigneur richement vêtu, qui portait sur son pourpoint blasonné, en guise d'armoiries, un écu aux deux fourches de sable, avec cette devise: *Brudemer*. Sur son bras s'appuyait une femme, jeune encore, et dont la belle physionomie était couverte d'une pâleur de cadavre; et puis suivaient huit pages courbés sous le poids de quatre lourds coffrets remplis d'or.

Brudemer se mit près de l'échiquier, et fit signe au moine de s'asseoir devant lui. Le moine obéit, et tous deux commencèrent à jouer sans proférer un seul mot.

Par une combinaison savante le moine croyait avoir fait mât son adversaire, quand la dame pâle, qui était restée debout derrière Brudemer et appuyée sur le dossier de son grand fauteuil, se pencha vers lui, et du doigt lui montra un pion. Alors la partie changea de face, et ce fut le moine qui se trouva en danger d'être mât.

Ce coup joué, Brudemer et la dame se mirent à rire aux éclats, et tous ceux qui se trouvaient dans l'oratoire se groupèrent autour des joueurs, et prirent part à cet effroyable accès de gaîté que ne sauraient faire comprendre des paroles humaines.

Le religieux commença à se repentir de sa témérité. Une sueur de glace ruisselait sur son front, et il aurait donné tout au monde pour se trouver à cette heure dans son couvent. Néanmoins, il ne

désespéra pas de la bonté divine, et il se mit à intercéder mentalement son bienheureux patron Saint-Benoist ; car un miracle seul pouvait le tirer de ce pas dangereux. Tout à coup, et par une inspiration céleste, il s'aperçut qu'une combinaison nouvelle pouvait encore lui faire gagner la partie, et il allait faire avancer le pion qui la lui assurait, quand les éclats de rire qui retentissaient autour de lui se changèrent en hurlements effroyables ; puis il n'entendit et ne vit plus rien.

Le moine, après avoir passé toute la nuit en oraison, vit enfin renaître le jour avec une joie que l'on se figure aisément. Il trouva, à la place occupée la veille par la dame si pâle, un squelette couvert de lambeaux de riches vêtements de femme.

Resté possesseur du château et des trésors qu'il renfermait, le religieux fit de cet endroit maudit un monastère dont il fut nommé le supérieur. Il ne reste plus aujourd'hui que de faibles vestiges de ce cloître, détruit à l'époque de la révolution.

Telle est la légende de la partie d'échecs du diable.

Combien je regrette de n'avoir pu la raconter dans le patois naïf et avec l'expression de crédulité de la bonne vieille femme qui me l'a dite, un soir d'automne, dans une pauvre chaumière éclairée par une seule lampe et le feu rouge de l'âtre, tandis que la pluie tombait par torrents, et que le vent s'engouffrait en mugissant dans le bois immense de Clairmarais !

S. Henry BERTHOUD.

(Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre).

UNE INFUSION DE FEUILLES D'ORANGER.

Nous sommes dans un monde où tout passe, où tout n'a qu'un temps ; la beauté, les grâces ne vivent que peu de jours, ce qui est tout simple, puisque ces qualités tiennent à la jeunesse ; ce qui l'est moins, c'est qu'il en est de même de l'esprit, du talent et de la science ; tout cela décline plus ou moins vite ; l'esprit vieillit, le talent s'use, la science est dépassée. Quand ces inconvénients arrivent à un homme recommandable, dont les succès datent de plusieurs années, il a fait son temps, dit-on, il n'est plus à la mode. Cependant l'homme ainsi rejeté au rang des choses passées, a quelquefois une intelligence plus vaste, un talent plus complet qu'au moment de sa plus grande vogue, et sa longue expérience doit donner un plus grand poids à ses décisions ; n'importe, son temps est passé. On vient de rendre les derniers devoirs, dans un village des environs de Paris, à un médecin, le docteur V... qui se trouvait précisément dans la position dont nous venons de parler ; il est mort oublié de ses ingrats compatriotes, dont quelques-uns lui doivent la vie. En 1810, le docteur V... était à l'apogée de sa gloire, il avait la plus belle clientèle de Paris ; grand, bien fait, l'œil vif, la parole facile et le ton persuasif, il joignait des connaissances positives à beaucoup d'esprit naturel. Une jolie femme ne savait pas avoir une migraine qu'elle ne l'appelât auprès de son lit ; on ne croyait pas mourir décemment à moins qu'il ne fût venu en consultation. Le docteur profita de sa position et il devint assez riche pour se passer de la vogue quand elle l'eut abandonné. Au plus fort de ses succès il tomba malade et sa convalescence excita parmi ses clients une joie universelle.

L'un d'eux, quelque peu poète, lui adressa un madrigal, où il disait que Pluton justement effrayé avait prié les Parques d'allonger le cours des ans du docteur, de peur qu'il ne vînt aux enfers ressusciter ses morts. C'était imité de l'Anthologie, source gracieuse à laquelle les poètes de l'empire puisaient volontiers. Pluton exaucé, le docteur s'ordonna un voyage à Nice, pour se donner un peu de repos et respirer durant quelques mois l'air balsamique du midi. Il partit dans sa chaise de poste, et après un voyage assez heureux, il arriva à Lyon, où il comptait passer quelques jours. C'était l'hiver ; il ne connaissait personne à Lyon, et après dîner, ne sachant que faire de sa soirée, il s'enveloppa dans son manteau et alla au théâtre.

— C'est toujours, pensa-t-il, un monument de vu.

L'ouvreuse le plaça dans une loge. M. V..., après avoir regardé la salle, se blottit dans un coin et attendit patiemment le lever du rideau. Bientôt la loge s'ouvrit : deux dames entrèrent, le cavalier qui les accompagnait dit :

— J'espère que vous serez bien là, mesdames.

Et il disparut. Le docteur se leva pour saluer et jeta un coup d'œil perçant sur une de ces deux dames, dont la figure devait en effet attirer l'attention. C'était une femme de trente-cinq ans environ, grande comme le sont en général les Lyonnaises et d'une beauté encore remarquable, surtout par une pâleur et un air de mélancolie qui donnaient de l'intérêt à ses traits. Le docteur, après ses observations, se rassit dans son coin, toujours enveloppé dans son manteau. Cependant le théâtre se garnissait de spectateurs, et le spectacle commença.

— Mon Dieu ! se disait le docteur, j'ai envie d'aller me placer ailleurs ; ces deux dames qui ne disent mot causeraient avec tant d'abandon, si je n'étais pas là, je dois les gêner.

Il allait faire cette bonne œuvre, lorsqu'une loge placée tout à fait en face de la sienne s'ouvrit, et il vit entrer une jeune femme belle, d'une tournure hardie et dont un cachemire cachait à demi les épaules nues. A l'époque dont nous parlons, ces tissus précieux étaient beaucoup plus rares et beaucoup plus recherchés qu'aujourd'hui ; leur prix était fort considérable, et on comptait en province les femmes assez heureuses pour en posséder un. A l'aspect de la nouvelle venue, la dame qui occupait la loge du docteur frissonna, et appuyant une main tremblante sur celle de son amie, elle s'écria d'une voix douloureuse !

— Ah ! ma chère, aujourd'hui c'est un cachemire !... Il lui a donné un cachemire !

Cette dame pleura amèrement, puis oubliant qu'un inconnu était placé derrière elle et pouvait l'entendre, elle soulagea son cœur ulcéré par de tristes confidences. Le docteur apprit malgré lui tous les malheurs d'un ménage lyonnais, que son opulence ne mettait pas à l'abri de violents chagrins. La dame affligée entra dans tous les détails de son intérieur, et le docteur, qui avait cru d'abord n'assister qu'à des commérages de province, s'initia à des mystères d'une douleur vive et réelle. La dame s'interrompait de temps en temps, recommençait son récit, le prenait de loin, s'appesantissait sur chaque circonstance, et jetait des regards douloureux sur la femme au cachemire, qui, dédaigneuse et fière, avait l'air de la braver et agaçait de l'œil les jeunes gens du balcon.

— Comment dites-vous que se nomme cette créature ? lui demanda sa compagne.

— Juliette... Juliette, répondit la dame... Oh ! je n'y puis plus tenir, ajouta-t-elle en se levant ; je ne saurais demeurer plus longtemps... Il faut que je sorte... Je suis désolée de vous priver du spectacle..., mais vous ne me quitterez pas, n'est-il pas vrai ?

— Du tout, ma chère amie, sortons... Je conçois tout ce que votre position a de pénible.

Les deux dames quittèrent la loge, et le docteur demeura seul. Bientôt la fatigue de deux nuits passées en chaise de poste et la douce chaleur qu'il trouvait dans son manteau l'endormirent, et il ne se réveilla qu'au bruit occasionné par le départ des spectateurs. Le docteur fit comme tout le monde, il quitta le théâtre, et prit le chemin de l'hôtel où il était descendu; il avait bien dormi deux heures. S'orientant du mieux qu'il pouvait dans une ville inconnue, il suivait les rues qu'il croyait reconnaître, et il ne tarda pas à s'égarer. Après avoir marché quelque temps, il songeait à demander son chemin, lorsqu'une porte s'ouvrit devant lui, et il en vit sortir une femme qui se dirigea vers une boutique où brillait encore une lumière: il la suivit. La femme poussa la porte entrebaillée, et s'adressant au boutiquier qui était encore dans son comptoir:

— M. Giroux, lui dit-elle, au nom du ciel, apprenez-moi la demeure du médecin le plus proche; madame est très mal; mademoiselle ne vaut pas mieux; le médecin de la maison demeure à l'autre bout de la ville; nous ne savons que devenir.

— Le docteur V... pensa que le médecin le plus proche c'était lui; il s'approcha de cette femme:

— Ma bonne, lui dit-il, je suis médecin.

— Vous, monsieur!

— Oui, sans doute et pourquoi pas?

— Eh bien! monsieur, voulez-vous venir voir ma maîtresse?

— Volontiers.

La malade n'était pas loin; cependant en montant l'escalier qui conduisait à son appartement, le docteur eut le temps de s'informer de la nature du mal, autant du moins qu'il le put. Mme Deslandes était en proie à une violente attaque de nerfs. Dans ce temps-là les attaques de nerfs étaient à la mode; c'était une importation germanique; un docteur, homme d'esprit, les guérissait avec des pilules de mie de pain recouverte d'une feuille d'or; mais certains sceptiques ont nié non-seulement l'efficacité du remède, mais encore la réalité du mal. Le docteur V... était trop bon physiologiste pour trancher la question et il suivit la servante sans savoir encore avec quelle infirmité il allait être aux prises. On l'introduisit dans un salon en désordre, où il ne tarda pas à être joint par un homme d'une quarantaine d'années dont la figure portait les traces d'une altération violente.

— Monsieur est médecin? dit cet homme en abordant le docteur.

— J'ai cet honneur, monsieur.

— Et puis-je savoir le nom de....

— Le docteur V...

— Le docteur V...! de Paris! celui dont le *Journal de l'Empire* annonce le voyage à Nice?

— J'ignorais que le journal eût parlé de moi; mais, monsieur, c'est moi même. Je suis à Lyon depuis quelques heures, je passais dans votre rue pour regagner mon hôtel, dont j'ai probablement perdu le chemin, lorsqu'une de vos domestiques a demandé devant moi un médecin; j'étais le plus proche et j'ai cru que le devoir et l'humanité m'obligeaient également à secourir des personnes souffrantes, si mes soins toutefois étaient agréés: disposez de moi, monsieur.

— Ah! monsieur, c'est Dieu qui vous envoie. Ma femme! ma fille! Si vous saviez dans quel état.

— Voulez-vous me permettre de voir ces dames.

M. Deslandes conduisit lui-même le docteur dans l'appartement de sa femme. La pièce était infectée par l'odeur pénétrante des gouttes d'Hoffmann. Malgré la rigueur de la saison, le docteur fit entr'ouvrir la fenêtre; il souleva ensuite le rideau qui cachait la malade: c'était cette même dame avec laquelle il venait de se trouver deux heures auparavant dans une loge. Mme Deslandes était étendue dans son lit, les yeux à demi fermés, la poitrine haletante et en proie à des tressaillements nerveux. Le docteur prit la main crispée, il essaya de soulever le bras raidi, il parla haut, il diminua le volume de sa voix, il approcha sa bouche de l'oreille de la malade: la syncope était complète. Le docteur s'assit au pied du lit; il demeura quelque temps pensif, la tête appuyée dans sa main, puis il se leva et dit à une femme de chambre qui veillait sa maîtresse;

— Vous ferez prendre à madame, par cuillerées, une infusion de feuilles d'oranger. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à M. Deslandes, voulez-vous que nous passions chez mademoiselle votre fille?

La jeune personne dormait du sommeil agité des malades, et il paraissait que le délire qui l'avait fatiguée tout le jour la suivait encore dans ces songes *ægri somnia*. Le docteur plaça légèrement ses doigts sur le pouls de la malade qui tressaillit et prononça quelques mots incohérents. Le docteur dit alors au père:

— Une infusion de feuilles d'oranger.

Une infusion de feuilles d'oranger! s'écria M. Deslandes, comme à ma femme?

— La même chose.

On repassa dans le salon. Là, M. Deslandes interrogea le docteur avec anxiété.

— Que pensez-vous de leur état? lui demanda-t-il. Votre tranquillité, monsieur, ne me rassure qu'à demi. Depuis un mois, je vois ma fille maigrir, perdre un à un tous les signes de la jeunesse; ses yeux s'éteignent, son front se plombe, elle meurt, monsieur, par une fièvre opiniâtre.

— C'est, en effet, une fièvre lente, dit le médecin.

— Et ma femme! reprit encore M. Deslandes, j'ai cru tout à l'heure la voir expirer dans mes bras.

— Ce sont, monsieur, deux cas fort graves.

— Et la médecine, dit le mari, n'a pas d'autres secours, n'offre pas d'autre remède qu'une...

— Qu'une infusion de feuilles d'oranger, répondit gravement le docteur V...

— Ah! monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais faites, je vous prie, pour ces deux êtres que le hasard remet dans vos mains, tout ce que vous feriez pour vos clientes les plus chéries, et nous bénirons Dieu, qui vous a amené dans cette maison.

— Une infusion de feuilles d'oranger, répéta le docteur.

— Oh! monsieur, si la maréchale de***, si la femme du sénateur N***, se trouvaient dans la position où se trouvent ma femme et ma fille, les traiteriez-vous ainsi?

— Absolument de la même manière; je leur ferais prendre une infusion de feuilles d'oranger; cependant, si j'étais à Paris, si j'avais affaire à des familles dont j'ai toute la confiance, et qui suivent mes ordonnances avec la plus grande soumission, j'ajouterais peut-être quelque chose... mais, continua le docteur, après une pause, je suis en province et je fais de la médecine de province.

— Monsieur, dit le négociant lyonnais, changez de ton avec moi; il s'agit de la vie de ma femme, il s'agit de celle de mon enfant, ordonnez, prescrivez, je vous jure...

— Ce que vous me demandez est fort délicat, reprit le docteur ; songez que je vais pénétrer dans les secrets de votre intérieur, vous placer entre vos passions et vos devoirs, et vous rendre homicide si vous ne suivez pas mes prescriptions.

— Parlez, monsieur, parlez.

— Aimez-vous votre femme, monsieur? dit brusquement le médecin.

— Eh ! vous le voyez bien, monsieur, que je l'aime! Le trouble où je suis vous le prouve ; il est vrai que, marié depuis dix-huit ans, je n'ai plus cet amour ardent qui est seulement l'apanage de la jeunesse ; mais chez moi, comme dans tous les ménages possibles, une vive amitié a succédé à...

— Vous avez une maîtresse, monsieur?

— Monsieur, répondit M. Deslandes en baissant les yeux.

— Vous avez une maîtresse, et pour cette créature vous délaissez votre femme, votre fille, votre maison ; vous compromettez votre fortune... M^me^ Deslandes, jeune encore, belle, sensible, qui vous aime, se voit abandonnée pour une fille... pour M^lle^ Juliette...

— Comment savez-vous, monsieur ?...

— Cette Juliette, continue le docteur, sans répondre à la question de M. Deslandes, brave impudemment la femme légitime, étale à ses yeux mêmes un luxe insolent, fait trophée de vos dons devant la ville entière, paraît aux promenades, aux théâtres, couverte de diamants, de dentelles, de cachemires, triomphe d'une honnête femme qu'elle a l'impertinence de regarder comme une rivale, et vous, l'auteur de tous ces maux, vous qui, peut-être, venez d'avoir avec votre femme un débat auquel elle succombe, vous venez demander des secours à la médecine. Vous voulez que le médecin cicatrise ce soir la plaie que le mari rouvrira demain ! Non, monsieur, non, votre femme mourra, et c'est vous qui la tuez... Sans doute une infusion de feuilles d'oranger est un remède souverain ; mais ce remède ne suffit pas ici, il faut encore que vous ne vous mêliez plus de cette fille, de cette Juliette, que pour la faire sortir de Lyon, et cela sur-le-champ, à l'heure qu'il est, avant demain... Ce n'est pas difficile, monsieur, quand on a payé une fille pour rester dans une ville, on peut la payer pour en sortir... Si vous hésitez, encore une fois, votre femme est morte... Voilà, monsieur, comment je fais la médecine à Paris.

M. Deslandes était un honnête homme, qui aimait sa femme plus qu'il ne le croyait et dont le cœur se serait révolté à la seule idée d'hésiter un instant entre M^lle^ Juliette et la vie de sa femme; sa faiblesse alors lui aurait paru un crime. Il ne balança pas.

— Monsieur, dit-il au docteur, vous serez obéi, je ne verrai plus Juliette, et je vous jure que demain elle quittera Lyon.

— Très bien, répondit le docteur, en serrant la main de son nouveau client, pas un mot à M^me^ votre femme, point de bruit dans son appartement ; je vous recommande l'infusion de feuilles d oranger et je vous réponds d'elle.

Il allait se lever et sortir :

— Et ma fille, dit M. Deslandes.

— Nous l'avons trouvée endormie et je n'ai pas dû la réveiller; je reviendrai demain.

Le docteur tint parole ; le lendemain, à neuf heures, il était au pied du lit de sa malade, M^me^ Deslandes. La panacée du docteur avait fait merveille, l'accès était passé, les nerfs détendus, la nuit avait été bonne ; il ne restait plus qu'un peu d'abattement et beaucoup de mélancolie. M. Deslandes n'était pas dans l'appartement de sa femme ; le docteur profita du moment ; et après s'être fait connaître pour M. V..., médecin de Paris, qui la veille au soir avait été assez heureux pour lui donner ses soins, il ajouta :

— Votre ville de Lyon est bien bruyante, madame, du moins l'hôtel que j'occupe.

— Vous avez mal dormi, monsieur le docteur, dit faiblement M^me^ Deslandes.

— Je n'ai pas fermé l'œil : imaginez qu'il y avait dans mon hôtel un jeune Marseillais, lequel, à ce qu'on m'a conté, s'est pris d'amour, hier soir, au spectacle, pour une... comment dirai-je? .. Etiez-vous au spectacle hier, madame ?

— Oui, monsieur, avec une de mes amies ; j'ai été obligée d'en sortir, parce que je n'étais pas bien.

— Ce jeune homme s'est donc rendu amoureux d'une de ces femmes qui ne devraient pas faire faire des folies et qui cependant...

M^me^ Deslandes soupira ; le docteur poursuivit :

— Ces méridionaux sont prompts à s'enflammer ; le Marseillais a voulu enlever cette fille ; mais celle-ci est venue le trouver à l'hôtel ; c'étaient des cris à ne plus s'entendre ; Charles par ci et Juliette par là...

— Juliette ! Juliette ! s'écria M^me^ Deslandes.

— Oui, Juliette ; je me suis levé au vacarme infernal qu'on faisait dans l'hôtel ; je me suis mis à ma fenêtre et je les ai vus partir tous deux, vus comme je vous vois.

— Oui, ma bonne amie, dit M. Deslandes, qui entra au moment même, mademoiselle Juliette n'est plus à Lyon.

Les deux époux s'embrassèrent.

— Elle est guérie ! s'écria le docteur ; quand je vous disais qu'il n'y avait rien autre chose à prendre qu'une infusion de feuilles d'oranger.

— Et notre fille ? dirent le mari et la femme.

— Oh ! c'est une fièvre lente très dangereuse... Un médecin ordinaire la bourrerait de quinquina ; mais moi j'ai une autre façon de procéder... n'y aurait-il pas un amour sous jeu ?

— Hélas ! oui monsieur.

— Il faut la marier, ou je ne réponds de rien. Pour vous, madame, jeune, belle et aimée de votre mari, vous aurez beau être une grand'mère, vous serez toujours une femme charmante, et vous, monsieur, à qui pouvez-vous marier plus convenablement votre fille qu'au fils d'un négociant, votre rival, il est vrai, mais non votre ennemi... un jeune homme aimable, riche... Franchement, M^lle^ Deslandes ne pouvait pas mieux choisir, vous le savez, vous vous l'avouez sans doute à vous même, et si, comme je le crois, votre fille a deviné que vous sacrifiez son bonheur à votre amour-propre, cette pensée douloureuse augmente sans doute un mal qui peut devenir incurable.

Pendant que le docteur parlait, M. Deslandes se promenait dans l'appartement ; il s'approcha de la fenêtre.

— Tenez, dit-il, le voilà qui arpente la rue ; il passe et repasse devant la porte.

— Qui ? demanda M^me^ Deslandes.

— Eh ! qui voulez-vous que ce soit, répondit le docteur, si ce n'est celui qui aime votre fille ? Il la sait en danger de mort, et vous ne voulez pas le recevoir, il faut bien qu'il soit à votre porte.

Le docteur courut à la fenêtre et l'ouvrit ; il fit signe au jeune homme de monter; celui-ci ne fit qu'un saut de la rue chez M. Deslandes. Le docteur le prit avec lui et l'entraîna dans la chambre de la jeune fille.

— Mademoiselle, dit-il à la malade, voici un jeune homme qui brûle d'envie de vous épouser ; il a le consentement de votre

père et de votre mère, mais à la condition que vous vous porterez bien... Oh ! oh ! voilà un pouls qui devient raisonnable... avant vingt-quatre heures la fièvre aura disparu.

La prédiction du docteur se vérifia et le mariage eut lieu.

Avant que le docteur quittât Lyon, M^me Deslandes eut l'occasion de l'entretenir en particulier :

— Vous à qui je dois tant, lui dit-elle, comment avez-vous fait pour guérir la mère et la fille en devinant si juste la position où elles se trouvaient ?

— D'abord, madame, j'avais affaire à d'honnêtes gens, ce qui est très favorable au médecin, quand le principe du mal vient d'une affection morale ; ensuite je vais quelquefois au spectacle, le théâtre est le miroir de la société, et il reproduit...

— Comment ! derrière moi, cet homme enveloppé d'un manteau, c'était...

— Chut ! chut ! ne devinez rien, vous affaibliriez la vertu de l'infusion de feuilles d'oranger.

Quelques jours après, le docteur V*** quitta Lyon et partit pour Nice.

MARIE AYCARD.

SALON DE 1845.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

De tous les genres de peinture cultivés par les jeunes artistes de l'école moderne, le *paysage* est certainement celui qui, depuis quelque vingt ans, a fait le plus de progrès; c'est là un fait qu'on peut hardiment signaler sans craindre que ce jugement soit traité de paradoxe. En effet, à chaque Exposition, de nouveaux talents en ce genre se révèlent à nous: ainsi nous avons vu surgir successivement messieurs Flers, Cabat, Huet, Mercey, Marilhat, Vander-Burch, Hostein, Calame, Thuillier, Léon Fleury et tant d'autres qui tous se sont presque constamment maintenus à la hauteur où ils s'étaient élevés ; l'an passé ce furent messieurs Troyon et Blanchard, dont le talent a encore grandi depuis; cette année nous signalerons à l'attention du public, comme devant se placer en première ligne, messieurs Achard, Lacroix, Jamar et Brissot, dont nous allons plus loin citer des toiles qui font espérer de ces jeunes talents les productions les plus remarquables.

Messieurs Diday et Calame ont, cette année, envoyé chacun une toile au Salon ; mais, nous avouons que le tableau du premier, sous le n° 484, *La Suite d'un Orage dans les Alpes*, quoique d'une grande beauté, ne nous a pas paru à la hauteur de ce que nous connaissions déjà de ce maître. Quant à celui de M. Calame, portant le n° 246, *Un Orage*, bien que ce tableau ne soit pour ainsi dire que la reproduction de celui qu'il a exposé il y a deux ans, nous devons dire qu'il est impossible de rien imaginer de plus beau ; c'est certainement en ce genre l'œuvre la plus remarquable de l'Exposition.

Le peintre dont le nom se présente naturellement ensuite est M. Thuillier ; et quoique cet artiste n'ait rien cette fois qui soit comparable au tableau que tout le monde a admiré l'an passé, *Le Puy en Velay*, nous citerons parmi les toiles qu'il a exposées cette année, d'abord le n° 1578, *La vallée de la Gagne ;* puis, n° 1580, *Le Retour du Marché ;* et enfin, n° 1578, *Le Pâturage.*

Parmi les trois tableaux de M. E. Hostein, il en est un surtout bien digne de fixer l'attention ; cette toile, portant le n° 845, représente *Les Rives de la Moyne, à Clisson (Vendée).* Il est impossible de retracer d'une manière plus heureuse la nature luxuriante du site peint dans ce tableau, dont l'effet de soleil est éblouissant.

Il y a de M. Flers, sous le n° 610, *Les Environs de Beauvais*, délicieuse toile, des plus jolies qu'il ait jamais faites; puis, n° 609, *Les Environs de Dôle,* petit tableau fort remarquable. Le n° 610 est horriblement mal placé ; nous ne comprenons pas que de semblables choses soient ainsi sacrifiées à d'affreuses croûtes qui ont les honnenrs du grand Salon.

M. Troyon, dont nous admirons les œuvres et dont nous nous plaisons tant à proclamer le nom, a cette année deux tableaux superbes, qui sont aussi fort mal placés; ils portent les n^os 1594 et 1595. Il serait, nous le croyons, fort difficile de se prononcer pour l'une plutôt que pour l'autre de ces deux toiles : espérons qu'on songera à leur accorder des places plus favorables qui en fassent ressortir tout le mérite.

Nous voudrions aussi voir figurer au grand salon l'admirable paysage de M. Blanchard, n° 129, *Vue prise à Saint-Rambert, effet du soir:* de pareils tableaux devraient, nous le répétons, obtenir les places d'honneur prodiguées à des choses qui leur sont si inférieures. M. Blanchard a encore à l'Exposition de cette année quatre autres toiles sous les n^os 130, 131, 132 et 133 : ce sont autant de tableaux à revoir souvent et avec un plaisir toujours nouveau.

Nous recommandons aussi aux amateurs de beaux paysages les n^os 1 et 2, par M. Achard ; le premier surtout, *Environs de Grenoble,* est remarquable comme vigueur de touche : l'effet de soleil nous en paraît supérieurement rendu. Nons pensons seulement que M. Achard doit se tenir en garde contre un peu de dureté dans les détails de ses tableaux.

Le même avis pourrait aussi être adressé à M. Lacroix qui, sous le n° 941, a exposé un payasage d'ailleurs rempli de grandes qualités: vigueur de pinceau, couleur à la fois chaleureuse et brillante, voilà ce qui distingue cette toile dont le titre est, *La vue du rocher et de la ville de Vaizon, en Provence.*

M. Brissot, dont nous avons cité plus haut le nom parmi ceux que nous croyons appelés à prendre bientôt place au premier rang de nos paysagistes modernes, a cinq toiles au Salon, parmi lesquelles nous avons surtout remarqué les n^os 223 et 224 ; ce sont des tableaux qui prouvent que ce peintre est dans une très bonne voie, et nous ne saurions trop l'engager à y persévérer; ces paysages sont fort bien peints et d'une excellente couleur.

Nous mentionnerons encore d'une manière toute particulière une toile de M. Jamar, n° 873, *Route d'Aumale à Eu.* Ce paysage est animé par des buveurs attablés à la porte d'un cabaret : ces personnages nous ont paru peints à la manière des Flamands, et le paysage est traité comme pourraient le faire MM. Flers ou Cabat.

M. Français a aussi deux paysages d'effets très hardis, surtout *Le soir,* sous le n° 649. Ce tableau représentant un soleil couchant vu à travers des saules, est fort bien peint, mais les premiers plans ne nous semblent pas assez assombris : l'effet de jour du n° 650, à la vérité plus facile à traiter, nous paraît rendu avec plus de bonheur.

M. Lambinet, que nous suivons avec intéret depuis plusieurs Expositions, nous semble avoir fait un grand pas ; son tableau de cette année portant le n° 962, *Souvenir du Midi de la France,*

effet du soir, est fort remarquable sous plusieurs rapports. Nous avons à peu près les mêmes éloges à adresser à M. Chaimbeaux, qui sous le n° 285, a exposé un tableau différant par le site de celui dont nous venons de parler, mais dont l'effet est presque semblable : il est à regretter seulement que ces deux tableaux soient aussi défavorablement placés; ils méritaient de l'être mieux.

Nous ne devons pas omettre un fort beau paysage de M. Ségé, sous le n° 1526, tableau d'une excellente couleur, ni de M. Geslin, n° 704, un paysage très bien peint et d'une chaleur de tons remarquable. N'oublions pas non plus *Des Vaches dans une Forêt*, n° 339, par M. Coignard; ce tableau assez bien peint d'ailleurs, rappelle un peu trop la manière de Diaz.

Avant de terminer ce que nous avions à dire sur le paysage, nous appellerons particulièrement l'attention sur *Le Torrent*, tableau portant le n° 658, par M. Frégevise, de Berlin. Le site tracé sur cette toile rappelle un peu la sauvagerie des tableaux de Salvator Rosa, et la touche de M. Frégevise a un peu de l'ampleur de celle de ce grand peintre, sans cependant qu'on reconnaisse l'intention de l'imiter servilement.

Il nous reste encore à citer plusieurs charmantes petites toiles; d'abord de M. Karl Girardet, n° 716, une *Vue prise sur le Lac de Côme*, paysage d'une grande chaleur de tons; de M. Justin Ouvrié, *Le grand Canal à Venise*, petite toile dont les eaux sont d'une transparence merveilleuse; de M. Pressigny, n° 1373, *Souvenir de Normandie*, paysage fort bien touché et très vrai d'aspect; et enfin, de M. Kuwasseg, n° 930, une charmante petite *Vue d'Hermenonville*, bien supérieure, selon nous, à plusieurs vues du château et du parc de ce nom. Nous mentionnerons encore de M. Malathier, sous le n° 1146, une *Vue de Montfort-l'Amaury*, petit tableau fort bien peint, mais un peu froid de couleur. Il y a aussi une jolie petite marine de M. Barry, n° 53; elle nous suggère la réflexion, faite aussi sans doute par bien d'autres, que cette année ce genre de peinture a été presque entièrement négligé ; car, sauf le *Départ de la reine d'Angleterre*, par M. E. Isabey, nous n'avons remarqué en ce genre que deux toiles de M. Héroult, l'une portant le n° 827 et représentant la *Vue de la Garonne, prise des hauteurs de Lormont*, et l'autre, sous le n° 828, représentant la *Vue de la rade de Brest et du Goulet*, deux tableaux affreusement mal placés et qui, pour cette seule cause ne produisent pas l'effet qu'ils produiraient s'ils l'étaient convenablement, ce que nous pouvons affirmer, ayant eu le plaisir de les admirer dans l'atelier de l'artiste.

Occupons-nous maintenant des *paysages avec animaux* et des tableaux de *nature morte :* ce dernier genre surtout, assez longtemps négligé, semble depuis quelques années devoir reprendre une certaine importance, et déjà plusieurs peintres s'y sont fait une réputation ; ce sont surtout MM. Béranger et Rousseau, et, cette année, M. Arondel. Quant au premier de ces deux genres, c'est toujours M. Brascassat, dont nous avons si longtemps été privés, qui marche seul à la tête de l'école. Quel est le peintre en effet qui nous ait jamais rien donné qui approche du *Combat de Taureaux*, tout le monde se souvient encore? et quels nombreux témoignages d'admiration n'a pas déjà recueillis, cette année, le n° 210, les *Vaches attaquées par des Loups*? Nous citerons encore, comme un des meilleurs tableaux de ce grand peintre, le n° 211 ; Paul Poter n'a jamais rien produit de plus beau !

Nous regrettons de n'avoir, cette fois, aucun ouvrage de M. Verboeckhoven, le seul qui se soit quelquefois approché de Brascassat. Nous citerons cependant, comme donnant quelques espérances, M. Pâris, dont nous avons déjà vu quelques bons tableaux de ce genre.

M. Béranger a exposé, sous le n° 86, un fort beau tableau de *nature morte ;* tous les détails de cette toile nous ont paru très-bien traités. Il y a aussi du même peintre, n° 87, un tout petit tableau de ce genre délicieusement touché.

Nous avons remarqué particulièrement de M. Arondel, sous le n° 24, un grand tableau de *gibier ;* c'est, nous le pensons, le début de ce peintre, et il est impossible de mieux commencer. Il serait à désirer que son œuvre fût mieux placée; on peut à peine l'apercevoir.

Il y a encore de M. Delattre, n° 447, une assez bonne *nature morte;* cependant cette toile nous a paru trop durement traitée.

Nous recommandons aussi spécialement deux charmants tableaux de M. A. Dedreux : l'un, *Riche et Pauvre*, n° 420 ; et l'autre, le *Déjeuner trop chaud*, n° 419. Ce dernier surtout, quoique très hardiment touché, comme tout ce que fait ce peintre, est cependant rempli de grâce et de finesse dans les détails : il nous semble que Landseer dont, à la vérité, nous ne connaissons les œuvres que par les gravures qu'on en a faites, ne saurait donner à des têtes de chiens plus d'expression que ne l'a fait M. Dedreux dans ces deux toiles.

Parmi les peintres de fleurs et de fruits, c'est toujours M. Saint-Jean, de Lyon, qui reste au premier rang ; et quoique pendant les instants que nous avons passés à admirer son tableau, portant le n° 1494, nous ayons quelquefois entendu dire qu'il ne s'était pas élevé cette année à la hauteur où il s'était placé aux autres Expositions, il y a de si admirables parties dans ce tableau qu'elles rachètent bien, ce nous semble, celles qui sont peut-être un peu négligées.

Nous citerons de M^me^ de la Porte, sous le n° 443, une charmante *Etude de Roses*, remarquable par la couleur, et nous regrettons bien vivement qu'il n'y ait rien de cette artiste de plus important en ce genre.

Il y a aussi de M^me^ Legros, n° 1034, et de M^lle^ Longchamp, n° 1110, deux *Tableaux de fleurs* assez bien peints et d'une couleur fort satisfaisante.

Un fort bon tableau de M. Garnier, sous le n° 683, a aussi fixé notre attention. Plusieurs des détails qui le composent sont très remarquablement faits, les fruits d'abord, puis un vieux livre, un couvercle de fayence et un collier de verroterie : les autres accessoires de cette toile laissent beaucoup à désirer, surtout auprès de ceux dont nous venons de parler.

Nous terminerons cet article sur les fleurs et les fruits en signalant particulièrement aux amateurs deux fort beaux tableaux de M. Léger Chérelle, sous les n^os^ 313 et 314; le premier surtout, représentant des *Enfants traînant un Chariot chargé de Fruits*, est d'une vigueur remarquable de touche et de couleur; nous regrettons seulement que les enfants soient aussi boursoufflés. Nous comprenons bien que M. Chérelle a cherché à se conformer à un style de dessin très en faveur il y a quelque soixante ans; mais nous croyons trop de goût à cet artiste pour ne pas avoir déjà senti qu'il serait difficile de ramener les idées du public à ce genre de dessin, qui ne pouvait plaire qu'à une époque où le mauvais goût dominait. Que M. Chérelle se laisse simplement aller à son talent individuel, et nous aurons bientôt de lui des tableaux fort remarquables en tous points.

Afin de nous conformer à l'ordre suivi pour la classification des ouvrages exposés, nous avons d'abord rendu compte des tableaux à l'huile, réservant pour la fin de notre travail les citations que

nous nous proposions de faire de plusieurs pastels, dessins et aquarelles, faits par plusieurs artistes dont nous avions déjà à signaler des œuvres dans la première catégorie.

Le pastel, abandonné si longtemps, a repris depuis quelques années une très grande importance, surtout pour le portrait; et ce genre de peinture, malgré les difficultés qu'il présente, est maintenant traité avec une perfection qu'on retrouve dans bien peu des dessins faits à l'époque où il était si fort en faveur. Nous allons citer plusieurs ouvrages exposés cette année et qui prouvent d'une manière péremptoire ce que nous avançons.

Ce seront d'abord deux portraits par M[me] Mezzara, portant les n[os] 1931 et 1932: il est impossible, selon nous, de rien faire de plus remarquable; nous regrettons seulement qu'ils soient si mal placés. Nous recommanderons aussi de M. Sewrin, comme atteignant la perfection en ce genre, un superbe portrait de femme sous le n° 2002: les ajustements très riches de ce dessin sont surtout admirablement traités.

Les portraits au pastel qui fixent le plus l'attention après les trois que nous venons de citer, sont ceux exposés sous les n[os] 1745 et 1746, par M[lle] A. Chirat; il est fâcheux que cette artiste, qui excelle en ce genre, n'ait rien mis au Salon de l'importance de ce que nous avons souvent vu d'elle chez différents marchands de tableaux. Nous devons aussi mentionner les n[os] 2017, par M[lle] Varenne; 1765. par M. Dartiguenave; 1836, de M. Giraud; et enfin 1700, 1701 et 1702, par M[lle] Nina Bianchi.

Plusieurs très beaux paysages au pastel figurent aussi à l'Exposition de cette année; nous citerons d'abord le n° 1714, par M. Bouquet, le premier de notre époque, s'il nous en souvient bien, qui ait compris tout le parti qu'on pouvait tirer du pastel pour le paysage, et qui l'ait prouvé par tant de beaux ouvrages. Il y a aussi de M. Flers, sous le n° 1806, un délicieux petit dessin de ce genre; on ne doit pas non plus omettre les n[os] 1707 et 1709, par M. Malatier.

De tous les paysages à l'aquarelle exposés cette année, les plus remarquables sont sans contredit trois grands sujets de M. Héroult; il n'est certainement rien de ce genre qui, par l'importance et sous le rapport du dessin et de la couleur, puisse être comparé à ces ouvrages: les n[os] 1853 et 1854 surtout sont d'une grande beauté; ce sont des aquarelles qu'on peut sans exagération comparer à ce que Harding a jamais produit de plus remarquable.

Parmi les ouvrages de M. Hubert, nous mentionnerons surtout, sous le n° 1864, un cadre contenant plusieurs petites aquarelles qui nous paraissent bien préférables aux grands sujets de ce même peintre.

M. Vidal, dont tout le monde admirait l'an passé plusieurs portraits et sujets de fantaisie à l'aquarelle, a cette fois encore de délicieux dessins en ce genre: nous citerons surtout les n[os] 2022, *l'Oracle des Champs*, et 2023, *Petite Curieuse;* il est impossible de rien imaginer de plus léger de touche et de plus spirituel de dessin que ces deux charmantes œuvres.

Il y a aussi une *Sainte-Geneviève*, n° 1778, par M. A. Delacroix, petit chef-d'œuvre en ce genre; et de M. Girard, n° 1829, *La Prière*, aquarelle très joliment touchée: les mains de la mère nous semblent seulement un peu fortes.

Nous terminerons cette partie de notre travail sur le Salon de cette année en mentionnant d'une manière toute particulière deux tableaux de *Fleurs* à la gouache, par M. Chabal, et portant les n[os] 1737 et 1738; il faut avoir vu ces deux chefs-d'œuvre pour apprécier le rare talent qui les a produits: ils sont certainement aussi beaux que ce que M. Saint-Jean a jamais fait de mieux en peinture à l'huile, qui offre bien moins de difficultés que la gouache.

Parmi tout ce qui est exposé en fait de portraits en miniature, voici les n[os] qui nous ont paru dignes d'être cités; 1770, M. Delacluse; 1800, M. Finck; 1811, M. Fontenay; 1842, M. Gomieu; 1851, M[me] Herbelin; 1930, M. Meuret; 2029, M[lle] Voullemier; et enfin 1699, M[me] Besnard. Mais, ce que nous plaçons en première ligne, en ce genre est un superbe portrait sur porcelaine portant le n° 1902, par M[me] Liénard; c'est, comme dessin et couleur ce que nous avons vu de mieux depuis lontemps: il y a encore, sous le n° 2028, par M[me] Voitellier, un fort beau groupe de fleurs peint aussi sur porcelaine; plusieurs parties en sont fort bien traitées.

Les dessins proprement dits qui nous ont le plus frappé par leurs différentes qualités, comme une grande pureté, beaucoup de hardiesse ou un effet saisissant, sont, en fait de personnages, les n[os] 1722 et 1723, par M. Brilloin; 1762, par M. Curzon; 1753, par M. Collette; et enfin 1992 et 1993, deux superbes dessins à la sanguine, par M. de Rudder. En paysages, ce sont les n[os] 1791 et 1792, par M. Duval; 1691, par M. Bar; et 1812 et 1813, par M. Fontenay. Nous regrettons que le manque d'espace nous empêche d'expliquer les sujets de ces différents dessins fort remarquables sous divers rapports.

Une suite de dessins, si l'on peut les nommer ainsi, d'un genre excessivement excentrique, par M. Decamp, attirent cette année les regards des curieux; mais quoique nous professions ordinairement une grande admiration pour les ouvrages de ce peintre, nous avouons ici que nous ne partageons pas cette fois l'enthousiasme d'une partie du public pour ces dessins, qui nous paraissent au moins d'une dureté désolante d'effet. C'est avec regret que nous portons ce jugement.

Nous avons à signaler en lithographie le n° 2315, un cadre contenant divers sujets, par M. E. Leroux, d'après différents peintres; 2328, par M. Teissier, d'après M. J. Duval le Camus; et 2306, un cadre de vues diverses, essais de lavis sur pierre, par M. Clerget.

L'exposition des gravures est en général, cette année, assez satisfaisante; quelques planches mêmes nous ont paru d'une grande beauté, chacune dans son genre. Citons d'abord, en gravure au burin, le n° 2282, par M. Mandel, d'après Léopold Robert; puis 2269, par M. Hopvood, d'après M. E. Lami; 2229 et 2230, par M. Blanchard fils, d'après M. Delaroche; 2259, par M. Geoffroy, d'après M. Diaz; et enfin 2260, par M. Girardet, d'après M. L. Coguiet. La plus belle aquatinta de toutes celles de cette exposition, nous semble être celle que M. Rollet a faite d'après M. H. Vernet, et portant le n° 2294. En paysages à l'eau forte, nous recommanderons les n[os] 2232, 2233, 2234 et 2235, par M. Bléry, puis 2283 et 2284, par M. Marvy; et enfin 2262, par M. Guesnu.

Les ouvrages en sculpture n'offrent rien, comme sujet, de bien saisissant au premier abord; mais plusieurs choses charmantes captivent l'attention dès qu'on les a vues. Les deux plus beaux ouvrages en marbre, cette année, sont sans contredit la Phryné, de M. Pradier, n° 2159, et la Psyché, de M. Desbœufs, n° 2072; il y a surtout dans cette dernière une grâce et une jeunesse de formes vraiment délicieuses: une pareille œuvre suffirait certainement pour illustrer son auteur, si M Desbœufs n'était déjà classé parmi nos sculpteurs les plus célèbres.

Une autre statue, aussi fort remarquable, est la *Jeanne d'Arc sur le bûcher*, n° 2097, par M. Feuchère; il y a dans toute cette

figure un abattement admirablement exprimé; mais la tête est peut-être d'une expression trop mourante; en revanche les draperies nous semblent supérieurement traitées. Seulement il est fâcheux que cette statue ait été faite avec un marbre d'un ton gris tout-à-fait désagréable à l'œil.

Ce qu'il y a de plus énergique est sans contredit *le Génie de la Navigation,* statue en plâtre, n° 2067, par M. Daumas. Cette figure, dont les bras nous paraissent un peu grêles, est néanmoins d'une remarquable beauté; la tête surtout est d'une expression sublime.

Il y a aussi de grandes qualités dans un *Esclave marchant au supplice,* statue en plâtre, n° 2128, par M. Lebroc. Cette œuvre est peut-être d'un style un peu académique, mais elle révèle une profonde étude de l'anatomie.

Le *Saint Jean-Baptiste,* statue en plâtre, de M. Barre, n° 2034, nous semble encore bien digne de fixer l'attention du public; il y a surtout dans la tête de cette statue, d'ailleurs fort bien traitée dans toutes ses parties, beaucoup de noblesse et d'inspiration.

La *Sainte Geneviève enfant,* de M. Boitel, n° 2040, est aussi une œuvre fort remarquable; il y a dans cette petite statue en plâtre une grâce de pose et une naïveté de physionomie vraiment enchanteresses.

Citons encore une délicieuse petite statuette d'enfant, n° 2103, par M. Gayrard; il serait certainement impossible de donner à du marbre plus d'animation: c'est un petit chef-d'œuvre en ce genre.

Parmi tous les bustes qui figurent à l'Exposition, les plus remarquables nous semblent être d'abord le n° 2039, par M. Bernard; puis, 2122, par M. Jones de Londres; et 2134, par M. Loison.

APPENDICE.

Depuis le commencement de notre travail, plusieurs visites au Salon nous ayant fait découvrir des choses que nous n'avions point remarquées d'abord, nous nous croyons dans l'obligation, pour n'omettre personne dont les ouvrages méritent d'être mentionnés, d'ajouter quelques lignes à notre article.

Nous citerons avant tout, sous le n° 1001, *Notre-Dame de Résignation,* par M. Lazerges, considérant cette toile comme la plus remarquable des sujets de sainteté de cette année: couleur, dessin, science d'anatomie, ce tableau réunit toutes les qualités: la tête du Christ surtout est d'un caractère sublime. Nous espérons bien que les honneurs du grand Salon seront accordés à cette œuvre si recommandable sous tous les rapports.

Le *Départ des Apôtres allant prêcher l'Évangile,* n° 729, par M. Gleyre, est aussi un fort bon tableau: plusieurs têtes des personnages qu'il renferme sont d'un caractère fort remarquable par l'inspiration qui les anime, et l'effet général de cette toile est des plus satisfaisants.

Il y a de M. Guignet, sous le n° 795, un tableau rempli de grandes qualités; le sujet en est *Jésus laissant venir à lui les Petits Enfants.* Cette toile, peinte avec beaucoup de fermeté, est aussi d'une couleur très chaleureuse; quelques parties seulement pourraient, ce nous semble, être traitées avec plus de soin.

Le n° 1031, par M. Legrand, *Jésus au Jardin des Oliviers,* est aussi un tableau qui fait beaucoup espérer de l'avenir de son auteur: cette toile, dans de certaines parties, nous semble même préférable à celle de M. E. Dubufe, dont nous avons cependant fait l'éloge au commencement de notre article.

Nous recommandons encore, comme une excellente étude, le n° 673, *Un Cénobite en Lecture,* par M. Galisson: cette toile fort bien peinte et d'une couleur très vigoureuse fait regretter qu'il n'y ait rien de plus important de ce peintre.

Nous eussions dû aussi mentionner plus tôt deux superbes portraits de M. J. H. Flandrin, l'un de femme, sous le n° 599, et l'autre de M. Chaix d'Est-Ange, n° 601; tous deux admirablement peints.

Enfin nous clorons cet article en signalant les n°s 1064, *Départ pour le Marché,* par M. Leleux; puis 800, *Le Marchand d'Images,* et 801, *l'Amour à la Ville,* par M. Guillemin.

Nous regrettons que l'exiguité de notre cadre ne nous ait pas permis de donner à notre travail sur le Salon une autre forme que celle d'une nomenclature qui souvent a dû paraître quelque peu aride à nos lecteurs; notre intention principale était de signaler au public tout ce qui nous frapperait dans nos visites consciencieuses au Salon, qui, nous le répétons, nous semble renfermer beaucoup de choses fort recommandables, la plupart œuvres de nouveaux noms, et donnant beaucoup à espérer pour l'avenir de ces jeunes artistes qui se portent, pleins d'une noble ardeur, vers la renommée.

A. DAIX.

FANTAISIE.

Entr'aimez-vous comme je vous aime!
Évangile selon St-Jean, chap. XIII, v. 34.

De courage ici-bas contre des maux sans nombre
Il faut s'armer;
Pour les chasser, ainsi qu'un rayon chasse une ombre,
On doit aimer.

Homme heureux, prends pitié de ceux qu'un sort contraire
Peut opprimer;
Vois dans le malheureux, vois dans le pauvre un frère:
On doit aimer.

Si la mort vient enfin, en affranchissant l'âme,
Nous transformer;
Dans le ciel, près de Dieu, d'une éternelle flamme
On doit aimer.

ENVOI:

L'amour est dans mon cœur, et ma voix qui soupire
Veut l'exprimer.
Ah! puissiez-vous céder à ce chant qu'il m'inspire:
On doit aimer.

LÉON MAGNIER.

LES DEUX VOYAGEURS.

Un jeune homme au pied leste, à la tête bouillante,
A l'âme avide, impatiente,
Gravissait une côte assez rude à monter.
Un beau vieillard, au front calme et sévère,
A la démarche grave et fière,
Sans effort et sans haleter,
Suivait la même route; et, malgré son grand âge,
En souplesse, en vigueur, semblait le disputer
A son compagnon de voyage.

Cependant le jeune homme, en sa fougueuse ardeur,
De ce vieillard accuse la lenteur.
Tantôt il le devance, et l'appelle et le presse;
Tantôt, par l'épaule et les reins,
Il le saisit, le pousse des deux mains,
Criant: « Allons, point de molesse;
« Marchons; avant d'atteindre au sommet du coteau,
« Nous serons tous deux au tombeau;
« Et j'aurai perdu ma jeunesse. »
Le vieillard ne s'en émeut pas.
Au jeune impatient il aurait trop à dire;
Il lui jette un malin sourire,
Et va toujours du même pas.
Cependant de la côte ils atteignent le faîte.
Quelque temps sur la plaine ils cheminent tous deux;
Et tout en cheminant ils gagnent l'autre crête
Du mont qui désormais s'abaisse devant eux.
La pente en avançant est toujours plus rapide;
Et dans un nébuleux lointain,
On entrevoit comme un gouffre liquide,
Où semble finir le chemin.
Le plus jeune à présent a moins d'impatience;
Sur cette pente il voudrait retenir
Le vieillard qui toujours avance,
Dont naguère sa voix gourmandait l'indolence,
Qui maintenant semble courir.
Au-devant du vieillard le voilà qui se jette.
« Arrête, lui dit-il, arrête;
« Respirons un moment, pourquoi tant se hâter?
— « Qu'es-tu, dit le vieillard, pour vouloir m'arrêter?
« Ne vois-tu pas que c'est folie?
« La route où nous marchons n'est autre que la vie.
« Tu pressais mon pas à vingt ans,
« Et veux le ralentir quand ta tête est blanchie.
« Mon pas ne change point comme ta fantaisie.
« Adieu, mortel, je suis le Temps. »

VIENNET.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

VIRGINIE,

Tragédie en cinq actes, de M. Latour de Saint-Ybars.

M. Ponsard fait école, mais sans vouloir attaquer en rien le rare talent de l'auteur de *Lucrèce*, cette école nous paraît sans portée. En effet, pour remplir le rôle de chef d'école, il faut faire preuve d'une originalité quelconque, et la seule idée neuve et vraiment originale qui appartienne à M. Ponsard, c'est d'avoir introduit dans sa tragédie les détails de la vie domestique de ce grand peuple, dont le profil austère nous apparaît comme une abstraction politique sous le pinceau vigoureux et concis de Corneille. Cette trouvaille suffit pour faire le succès d'une œuvre, mais elle est d'une importance beaucoup trop mince pour fonder une école; c'est un parterre émaillé de fleurs élégantes et suaves et non une mine qui se prolonge jusqu'aux entrailles du sol. Cueillez ces fleurs, il ne reste plus rien; fouillez cette mine, elle est inépuisable. Mais pour trouver la mine féconde, il faut être Victor Hugo ou quelque chose d'approchant.

Le sanglant épisode dont M. Latour de Saint-Ybars a fait le sujet de sa tragédie est trop connu pour que nous croyions nécessaire d'en donner l'analyse, l'auteur étant resté fidèle à l'histoire. Le rôle seul de Virginie a dû subir une transformation complète. Ce caractère simple et craintif de la Virginie véritable, cette jeune fille dont la faiblesse est d'un intérêt si puissant et d'un effet si dramatique dans l'histoire, a disparu pour faire place à un esprit viril, que rien n'épouvante, dont l'énergie en impose même à son persécuteur trop puissant, et qui, par cela même qu'elle est assez forte pour regarder la mort en face et sans pâlir, nous cause une émotion beaucoup moins douloureuse, à l'heure de la catastrophe, que n'eût fait la vierge faible et tremblante. Mais toutes ces grâces féminines ne sont pas *dans les moyens* de M^lle^ Rachel, qui paraît décidée à ne pas faire un pas hors du cercle où elle s'est renfermée jusque-là. Les sentiments violents, la fureur, l'ironie, la haine, voilà *sa spécialité*, il faut que les auteurs se basent là-dessus et lui taillent invariablement tous les personnages grecs et romains sur le patron d'Hermione. Parlez-moi d'un talent comme celui de Fréderic; en voilà un qui possède une gamme complète; il est tout ce que vous voulez, Ruy-Blas ou Don César de Bazan, Darlington ou Robert Macaire; c'est moins classique, mais c'est plus amusant.

L'influence de *Lucrèce* se fait sentir dans toutes les parties de cette tragédie; dans l'ordonnance, dans le développement des caractères, dans la délicatesse des détails, mais M. Latour de Saint-Ybars nous paraît être resté bien au-dessous du poète viennois pour la richesse et l'énergie des vers.

Ligier a été très remarquable dans le rôle de Virginius; Geoffroy s'est montré chaleureux et énergique dans celui d'Appius. Quant à Guyon, nous lui reconnaissons trois qualités, une grande taille, une forte voix et une belle tête.

ODEON.

LES PHARAONS,

Drame en cinq actes, en vers, par M. F. Dugué.

Le roi Pharaon est sombre; or, si vous me demandiez, à moi, pourquoi le roi Pharaon était sombre, il y a trois mille ans, je vous répondrais franchement que je ne sais même pas quelle était l'humeur du Pharaon à cette époque. Mais M. Dugué va nous donner à cet égard les renseignements les plus précis. Pharaon est sombre parce que sa femme Isis a fait chasser sa maîtresse Nephtis et l'a reléguée dans un désert, où elle est accouchée d'un fils, qui se nomme Akbar. A vingt ans Akbar, sauve la vie à Gébraïl, fils de Pharaon et d'Isis, puis il veut tout mettre à feu et à sang avec sa mère Nephtis, qui vient altérée de vengeance à la tête d'une armée de révoltés. En vain Pharaon demande grâce, Nephtis veut la guerre ou la couronne pour son fils Akbar. Sur tous les autres points Nephtis se montre assez arrangeante, la mort d'Isis, de Gébraïl et de Priamvada, voilà tout ce qu'elle demande. — Commençons par Priamvada, dit-elle au farouche Akbar; mais les charmes de la jeune fille ont opéré une révolution dans l'âme du jeune guerrier; le tigre devient brebis et refuse de mordre. Nephtis alors éveille sa jalousie; c'est la fiancée de Gébraïl. Ce moyen réussit, Akbar va frapper, quand la vierge égyptienne le désarme tout à fait par ces mots: Akbar, je vous aime!

Fatigué de toutes ces luttes, Pharaon est décidé, pour en finir, à abdiquer en faveur d'Akbar; mais Isis, qui a pénétré ce projet, le fait échouer par un stratagème aussi sûr que peu compliqué; elle empoisonne Pharaon, qui meurt, ignorant laquelle de ses deux femmes lui a joué ce mauvais tour, et les accusant toutes deux, pour éviter toute erreur.

Isis l'emporte, elle a réussi à faire condamner sa rivale, et c'est là en face du tombeau de Pharaon que la coupable doit être exécutée. Mais tout à coup Nephtis prend les dieux à témoin de son innocence et engage fortement l'ombre du roi à venir s'en expliquer sans détour, et l'ombre apparaît à sa voix. Épouvantée, Isis va s'accuser: Taisez-vous, ma mère, lui dit tous bas Gébraïl, qui a employé ce stratagème pour découvrir la vraie coupable. Puis il pose la couronne sur le front d'Akbar, pour lequel il est toujours l'ombre de Pharaon, et rentre dans le tombeau de son père. Alors Isis se tue, Nephtis triomphe.

Il y a de l'imagination et des scènes puissantes dans ce drame, où M^lle^ Georges et M^me^ Hailley ont rivalisé de talent.

OPÉRA-COMIQUE.

LA BARCAROLLE,

Opéra-comique en 3 actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

Encore Auber? eh mon Dieu! oui, encore et toujours ce même Auber qui nous a donné *la Neige, le Maçon, la Muette, le Domino noir*, etc., etc., etc., etc......., et qui nous en donnera encore bien d'autres..... *à garder*. Mais ce qui me surprend le plus dans cet homme, c'est moins son étonnante fécondité que

la fraîcheur printanière et l'éternelle jeunesse de ses mélodies; ce qui me confond et me transporte à la fois, c'est cet admirable mélange de science profonde et d'étincelante originalité; c'est cette étrange fusion qui nous montre dans la même œuvre tout le magique éclat d'un premier jet, et toute l'expérience d'un talent consommé; c'est cette abondance d'idées qui permet au même cerveau de toujours produire sans jamais se répéter. Les mêmes réflexions auront sans doute frappé les nombreux spectateurs qui assistaient à la première représentation de la *Barcarolle*, car le nom du célèbre maëstro, toujours si vivement applaudi, n'avait encore jamais été accueilli par de tels transports d'enthousiasme.

Le poème n'est pas précisément un chef-d'œuvre, mais il offre de l'intérêt, et les situations musicales y sont amenées avec une grande habileté. Dans d'autres mains ce sujet eût donné la matière d'un acte. M. Scribe en a su tirer trois. Il peut se raconter en quelques lignes.

La scène se passe en Italie, dans je ne sais plus quelle petite principauté. Le comte de Fiesque a composé une barcarolle qu'il destine à la fille du ministre, la belle Clélia, mais avant de l'offrir il vient la soumettre à Fabio, jeune compositeur, dont la tête est pleine de musique, d'amour et de châteaux en Espagne. Quand Fabio a corrigé la musique du grand seigneur, son protecteur et son ami, il court faire quelques emplettes pour un rendez-vous mystérieux, et pendant son absence survient le premier ministre qui demande au signor Caffarini, le professeur de Fabio, de lui faire une barcarolle. Le grand Caffarini est fort embarrassé, car son talent est en raison inverse de sa vanité, et il crève de suffisance; heureusement la barcarolle du comte, laissée par Fabio, lui tombe sous la main; il feint de l'improviser, et le marquis l'écrit sous sa dictée, en arrangeant les paroles de façon à ce qu'elles puissent s'adresser à une tête couronnée, car le ministre n'en veut rien moins qu'au cœur de la princesse.

Au 2e acte, le prince, qui a trouvé la fameuse barcarolle, est furieux, et veut faire pendre l'auteur de cette insolence. « C'est vous qui avez composé les couplets? dit le ministre à Caffarini. — C'est vous, monseigneur, riposte le maëstro : à telle enseigne que je les porte sur moi écrits de votre main. « Enfin le vrai coupable se découvre, c'est le comte de Fiesque, et je crois qu'il est condamné à mort. Mais Fabio qui, poussé par la jalousie, a jeté son ami dans cette fâcheuse position, jure de lui sauver la vie et la liberté, et y parvient en se déclarant l'auteur de la barcarolle révolutionnaire, et on lui fait grâce à condition qu'il passera pour quelque peu fou.

L'ouverture est brillante et renferme surtout un motif délicieux qui se retrouve dans un chœur du 3me acte.

Les morceaux les plus remarquables sont, au 1er acte, l'air d'entrée de Mlle Delille, et la fameuse barcarolle qui paraît dans un duo entre Roger et Gassier. Le motif de cette barcarolle est gracieux et simple, tel que doit être un motif destiné à revenir souvent et à servir chaque fois de lien ou de dénouement à une situation; car pour la finesse du tact M. Auber ne le cède en rien à son habile collaborateur.

Vient ensuite le charmant duo de la scène de nuit entre Roger et Mlle Delille;

Au 3me acte un trio supérieurement traité entre Mlle Delille, Roger et Hermann-Léon;

Un duo bouffe pour deux basses, entre Hermann-Léon et Chaix, qui nous paraît, à nous, le morceau le plus remarquable de cette partition où les beaux morceaux abondent;

Et enfin le chœur dont le motif se fait entendre dans l'ouverture, motif empreint d'une grâce et d'une originalité qui a enlevé tous les spectateurs.

Comme chanteurs et comme acteurs, Roger et Hermann-Léon se sont surpassés dans les rôles de Fabio et de Caffarini.

Gassier est un peu embarrassé de sa personne; il possède une belle voix, mais il n'a eu que de rares occasions de le prouver.

Chaix, au contraire, s'est posé du premier coup en comédien consommé, ses gestes sont toujours justes et naturels, et il dit avec infiniment d'esprit. Sa voix est belle et il sait s'en servir.

Quant à Mlle Delille, que nous avons déjà entendue et applaudie plus d'une fois sous le nom de Mlle Morize, c'est une jeune et jolie personne qui possède une voix pure, fraîche, d'un timbre délicieux et qui sait la diriger avec un goût exquis. A ces rares qualités Mlle Delille joint celle de jouer avec charme et intelligence; aussi l'élégant public de la salle Favart l'a-t-il adoptée d'enthousiasme. Nous n'avons qu'un conseil à donner à Mlle Delille, c'est d'assouplir et de nuancer davantage sa diction, et alors, en vérité, je ne sais plus ce qu'on pourra lui demander.

VARIÉTÉS.

LE TRICORNE ENCHANTÉ,

Bastonnade en 1 acte et en vers, par MM. Th. Gauthier et Siraudin.

M. Géronte veut marier sa fille Inès à un vieil oncle, Inès, au contraire, veut épouser le jeune et beau Valère, qui de son côté en meurt d'envie. Les amoureux ont l'esprit inventif; celui-ci envoie au bonhomme Géronte deux domestiques, Frontin et Marinette, qui commencent par spécifier qu'ils ne veulent pas de gages. Comme l'a prévu Valère, Géronte renvoie deux braves domestiques, qui ont toujours eu l'indélicatesse de recevoir des gages, et il prend Frontin et Marinette. Frontin donne à M. Géronte un chapeau qui le rend invisible, et le bonhomme en profite pour s'assurer des sentiments d'Inès à l'endroit de son oncle. Inès feint d'être enchantée de cette union et court quérir le notaire, et c'est chez Valère qu'elle arrive. Les amoureux s'épousent et Géronte consent bon gré malgré.

Le tout en vers spirituels et fort bien joué par Lafont et Madame Bressant.

AMBIGU-COMIQUE.

LA PESTE NOIRE,

Drame en 5 actes, par M. le vicomte d'Arlincourt.

Voici coup sur coup un prince vaudevilliste et un vicomte dramaturge qui daignent se disputer les faveurs du public. Le vaudeville était écrit d'une façon *princière*, le parterre fut juste, il le siffla royalement. Le drame renferme de ces qualités de premier ordre qui n'échappent jamais à un public vraiment *éclairé*. (celui qui siége sous le lustre). Il a été applaudi avec courage et on peut lui prédire quinze jours d'existence, si même il ne les dépasse.

Ce drame se passe sous Charles VII, près duquel nous voyons le bon et le mauvais ange de la France personnifiés, l'un dans le maréchal de Rieux, l'autre dans la reine Isabeau. Celle-ci veut se débarrasser du maréchal dont la vertu lui porte ombrage, et paie des malandrins pour l'égorger. Averti par un jeune homme, du nom de Maurice, qui se croit fils de Lionel, chef des malandrins, et n'est autre que le petit-fils du maréchal et d'Hélène la folle, de Rieux vient combattre ces bandits. Il est vaincu et va périr quand arrive la folle, un drapeau noir à la main : la peste noire est à Paris, apportée par un ballot qui vient de Smyrne! Tout le monde fuit, le maréchal est sauvé et il reconnaît son Hélène dans la folle.

Ce misérable Lionel commet forfaits sur forfaits; non content d'avoir assassiné le père de Maurice, dont il a pris le nom, il entraîne Marie dans les catacombes pour la violenter; mais Maurice, fiancé de Marie, les suit et se bat avec Lionel. Tout à coup il pâlit et tombe, mais ce n'est pas l'épée du malandrin qui l'a terrassé, c'est la peste noire. Lionel se sauve, Marie reste près de son amant, puis la Seine déborde dans les catacombes et la folle survient qui sauve Marie.

Au dernier acte, Lionel est assommé par le maréchal de Rieux, les malandrins sont vaincus, les Anglais sont chassés, Charles VII recouvre son royaume et Hélène sa raison, et Maurice, guéri de la peste noire, finit par épouser Marie.

Madame Guyon, dans le rôle de la folle, et Martin, dans celui du médecin, ont concouru par leur talent au succès de la pièce.

CONCERTS.

Dieu merci! c'est fini, plus de concerts! quel chaos dans ma pauvre tête, grand dieu! quel effroyable tohu-bohu de notes discordantes et de bizarres mélodies! tous les instruments, toutes les voix qu'il m'a été donné d'entendre depuis trois mois s'y croisent et s'y heurtent au hasard comme les vagues d'une mer agitée par la tempête. Les solos de flûte, de violoncelle, de ténor, de baryton, de piano, traversent pêle-mêle ma cervelle fatiguée comme une troupe de djins vagabonds emportés par le vent. Mais dans cette mêlée fantastique, deux soirées se détachent

nettes et brillantes comme ces beaux rayons de soleil qui traversent un ciel chargé de nuages. Parlons d'abord de la première en date, celle de Henry Herz, la plus brillante de la saison sans contredit sous le rapport de l'exécution. Voyez plutôt le progamme :

1° Duo pour piano et violon, exécuté par H. Herz et Hauman.
2° Récit et air de la Lucia, chantés par M. Marras.
3° Trio, par Mme Ronconi, MM. Marras et Ronconi.
4° Grande fantaisie pour piano, par M. Herz.
5° Duo du Maître de Chapelle, par Mme Dorus-Gras et Géraldy.
6° Fantaisie pour le violoncelle, par M. Batta.

Et à la 2me partie, 2 airs par Ronconi, un solo de violon, par Hauman, une fantaisie par Herz, un air par Mme Dorus, un quatuor concertant pour 4 pianos, exécuté par MM. Léopold de Meyer, Ravina, Billard et H. Herz, et enfin des chansonnettes, par Levassor.

Quelle réunion de talents ! aussi tous ces grands artistes, stimulés par le mérite l'un de l'autre, se sont-ils surpassés ce jour-là ; jamais peut-être le jeu de Herz n'avait été si pur, si savant, si correct ; jamais Hauman n'avait fait chanter son instrument avec autant d'âme ! et Batta, quel charme et quelle vigueur, quelle hardiesse et quelle limpidité il a su déployer ! quelle ampleur et quelle richesse de son ! quelle mélancolie dans son chant et quel sans-façon dans les difficultés les plus inouïes. Il fallait le gosier prodigieux de Madame Dorus pour supporter la comparaison avec de tels hommes, et vous savez tous avec quelle hardiesse elle lance les notes les plus effrayantes, avec quelle grâce et quelle netteté sans pareille elle découpe les plus éblouissantes fioritures ! mais ce que vous ne connaissez pas, c'est la voix pure et la savante méthode de M. Marras, ténor d'un rare mérite ; il a chanté avec Ronconi et s'est tenu à la hauteur du fameux baryton. Et cependant Ronconi a été admirable, plein de puissance, d'âme et de chaleur. Le duo du Maître de chapelle a été couvert d'applaudissements, et il n'en pouvait être autrement avec des artistes tels que Madame Dorus et M. Géraldy.

M. Léopold de Meyer s'est distingué par la rapidité, l'élégance et la délicatesse perlée de son jeu dans le quatuor pour 4 pianos.

Enfin Levassor est venu clore la séance par deux chansonnettes ébouriffantes: Madame *Dubouquin* et la mère Michel aux Italiens.

Parlons maintenant du concert donné par M. Concone, le 7 avril, dans la salle Pleyel.

M. Concone a mis en solos, en duos, en cavatines, en romances, en nocturnes, le beau roman de *Kénilworth*, et il se dispose à nous chanter ainsi les plus beaux romans de Walter-Scott. *Ivanhoë*, dont nous avons entendu un magnifique duo, avec les douze morceaux qui composent Kénilworth, est déjà presque entièrement achevé. Voilà, certes, une heureuse idée, mais il n'était pas donné au premier venu de la mettre à exécution. Pour oser entreprendre de faire le *Walter-Scott lyrique*, il fallait se sentir la richesse d'imagination, la fécondité d'esprit, la hauteur et la variété de sentiments qui nous étonnent dans le poète anglais et le placent en dehors de toute comparaison ; il fallait se sentir assez de puissance pour s'identifier avec ce rare génie au point de rendre, par la musique, dans leur éblouissante réalité, toutes les figures qui sont sorties palpitantes de ce cerveau surhumain ; enfin il fallait pouvoir créer une seconde fois, dans une autre langue, la gracieuse Amy Robsart et le sombre Varner, le fougueux Brian de Bois-Guilbert, et la touchante Rébecca, les joyeuses bouffonneries du bonnetier de Perth, et les énergiques passions de l'implacable puritain Balfour de Burley. Tout cela n'a pas effrayé M. Concone ; il s'est mis à l'œuvre avec le calme et la conviction d'un homme qui connait ses forces, qui en a sérieusement étudié la portée, et qui est bien sûr de ne pas fléchir sous le poids qu'il a osé soulever, et cette tâche imposante il l'a accomplie avec un succès complet. Tout ce beau drame de Kenilworth avec ses bouffonneries, ses splendeurs, ses larmes, ses terreurs et ses mystères, avec sa belle et naïve Amy, son brillant Leicester, sa fière Élisabeth, son infernal Varner et son joyeux Giles Gosling, tout cela a traversé encore une fois notre esprit avec tout le prestige que peut y ajouter une musique à la fois savante et inspirée, tour à tour pleine de rêverie, étincelante de verve ou entraînante de passion.

Mmes d'Hennin, Lavoye, Mondutaigny et Durand, MM. Mazuréma, Laget et Guignot ont été les interprètes de cette belle musique, c'est assez dire que l'exécution a entièrement répondu au mérite de l'œuvre.

Nous regrettons bien vivement que le manque de temps et d'espace ne nous permette pas de donner un compte-rendu très détaillé du concert de M. Limnender, donné le 22 avril au soir, dans la grande salle du Conservatoire. Quoique l'exécution en fût dirigée par notre célèbre chef d'orchestre, M. Habneck, elle n'a pas toujours été d'un ensemble irréprochable, ce qui pourtant n'a pas empêché le public, admis par invitation seulement, d'apprécier comme elle méritait de l'être cette belle et savante musique, et de le témoigner à M. Limnender, présent à l'exécution, par de vifs applaudissements.

Parmi les morceaux composant le programme de ce concert, nous avons été frappés surtout de l'ampleur des idées et de la facture pleine d'énergie de la scène des *Druides*; mais ce qui a principalement ému le public en général est *l'Hymne à l'Harmonie*, cantate pour voix de baryton, accompagnée seulement par un chœur d'hommes imitant avec la voix le son du basson et du cor anglais : il est impossible, à moins d'avoir entendu ce délicieux morceau, de se faire une idée exacte du charme qu'il fait éprouver.

C. GUEROULT.

MODES

Le Bois de Boulogne est devenu superbe depuis que le printemps nous laisse respirer sa tiède brise ; hardies amazones, brillants cavaliers, beaux équipages occupés par des femmes élégantes s'y pressent en foule, et dans ces réunions tout aristocratiques, la mode brille de tout son éclat.

Les chapeaux de crêpe, ornés de plumes ou de petits saules marabouts y sont en majorité. La plume est toujours de la couleur du chapeau et tombant gracieusement sur le côté. La forme n'a pas changé, elle encadre entièrement la figure. Les chapeaux de paille à jour, que les nouveaux dessins ont rendus plus légers et plus habillés, se doublent en crêpe de couleur bouillonné de tulle, et sont ornés de fleurs ou d'une guirlande de feuillage.

Les capotes de crêpe sont plus à la mode que les capotes d'étoffe ; on pose dessus une voilette d'Angleterre qui les recouvre entièrement.

Les robes de tarlatanes mauresques se voient en grand nombre ; ces tissus printaniers sont charmants. La forme des robes est toujours très simple ; ce sont presque toutes redingotes à corsage montant et fermé jusqu'au col par une rangée de boutons. Les manches sont justes et n'ont au bas qu'une ouverture suffisante pour laisser voir une sous-manche. Sur les robes de visite ou de promenade, qui se font en pékin ou taffetas glacé, on pose beaucoup de volants en crêpe découpé, de la même couleur que la robe ; les corsages de ces robes sont justes et très montants.

Le luxe des voitures est toujours très grand. Les *Brougham* sont tout à fait abandonnés pour les petits coupés appelés *Brouhm*, et l'on a adopté pour voitures de ville les *Clarence*, que l'on peint en brun ou en bleu ; l'intérieur se garnit également de couleurs foncées.

Les habits d'hommes ont la taille large et longue ; les basques courtes sont préférées par Humann. Les gilets se portent toujours d'une longueur exagérée.

Il n'est bruit dans le monde élégant que de la magnifique loterie pour la réédification de l'orgue de Saint-Eustache, détruit par un incendie. Cent mille billets ont été placés en quinze jours. Mais aussi que de merveilles sont promises ! pianos admirables de Pleyel, cachemires des Indes, diamants de Marest, chapeaux de Mme Stéphanie, tapis de Demy Doineau, calèches de L. Lorrieu, armes de Devismes, bronzes de Serrurot, enfin plus de cinquante mille lots du prix de 5 à 5000 fr., et le billet qui vous donne droit à tant de richesse ne coûte que 2 fr. 50 c. Nous connaissons beaucoup de nos aimables lectrices dont le sommeil en sera souvent troublé d'ici au 20 mai, époque fixée, dit-on, pour le tirage de cette surprenante loterie.

X.

Le Directeur Gérant ALPHONS DAIX.

IMPRIMERIE DE BENARD ET COMP., PASSAGE DU CAIRE, 2.